UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE RÔLE DE L'ESPACE SOCIAL DANS LE DÉSARROI IDENTITAIRE À TRAVERS DEUX ROMANS QUÉBÉCOIS ET DEUX ROMANS ÉGYPTIENS

THÈSE

PRÉSENTÉE

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DU DOCTORAT EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

MALIA SAYED

JUIN 2021

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je voudrais tout d'abord exprimer ma profonde gratitude à ma directrice de thèse, Rachel Bouvet. Merci pour le temps que vous m'avez consacré, pour votre encadrement infaillible tout au long de ce parcours. Vous m'avez transmis la rigueur, la patience, la ténacité et l'enthousiasme. Grâce à votre orientation, à votre foi indéfectible en mes moyens, j'ai tenu bon, même dans les moments les plus durs de ce projet. Sans vous cette thèse n'aurait jamais eu lieu. Merci d'être bien plus qu'une directrice pour moi.

Ma dette est considérable envers tous les professeurs et collègues qui ont contribué à ma formation universitaire. À Ebtessam El-Esnawy, merci de m'avoir initiée à la littérature comparée et d'être un soutien moral en tout temps. Je vous suis particulièrement redevable, Véronique Cnockaert; vos conseils et votre soutien moral m'ont poussée à persévérer et à me surpasser. À Daniel Chartier, Isaac Bazié et Soundouss El Kettani, merci pour le soin que vous avez apporté à la lecture et à l'évaluation de cette thèse.

Je voudrais rendre hommage à mon père qui nous a quittés en 2003. Je sais à quel point cet aboutissement t'aurait réjoui. Je t'ai fait la promesse de continuer coûte que coûte dans cette direction, et j'y ai réussi en marchant sur tes pas. Je me souvenais de tes propos stimulants qui me réconfortaient et je n'ai pas abandonné pour te prouver, comme tu me le disais souvent, que « tel père, telle fille ».

Je remercie également tous les membres de ma famille qui m'ont beaucoup appuyée. À ma belle-mère, Maysaa Abdel Gawad, merci d'être ma deuxième mère, d'avoir confiance en moi et de m'épauler sur tous les plans au fil des années. Merci à mon frère Badis, à ma belle-sœur Catherine et à mon petit neveu Alex d'égayer ma vie et d'être là pour moi constamment. À ma Tifa chérie, merci pour tout l'amour que tu continues à me donner.

À mes amis : mes frères et mes sœurs de cœur. Sylvain Desjardins, Dany Bouchard et Julien Boilard, merci pour votre générosité et votre bonté de cœur qui ont facilité mon adaptation au Québec. À Dina Noaman, ma compatriote, dont la présence atténue la nostalgie du pays. Tu as

vraiment apporté avec toi le soleil d'Égypte. Merci pour toute ton aide constante, pour ces longues discussions enrichissantes, pour le temps que tu prends à m'écouter, à m'apaiser quand je sens que tout va mal. À Souhar Jendoubi : je ne peux pas imaginer ce cheminement sans toi. Tu as été témoin de la reconstruction identitaire que j'ai entamée il y a sept ans, en étant mon amortisseur de chocs. Notre amitié a été inébranlable malgré les hauts et les bas de nos vies. J'ai tellement de chance de t'avoir à mes côtés. À Maya Kechaou, qui vient d'être maman, je suis émue qu'on ait accouché presqu'en même temps, toi d'un beau garçon et moi de la thèse. Merci de me prouver que la distance physique ne sépare jamais les êtres chers. Ta générosité d'âme et ton incessant encouragement ont beaucoup contribué à l'accomplissement de ma recherche.

Je ne pourrai clore ces remerciements sans penser à toi, Mahmoud, mon « partner-in-crime », mon ange-gardien qui a rendu ces dernières sept années tellement merveilleuses. Merci de me subir, de m'endurer avec ce grand calme qui m'impressionne souvent. Merci aussi de me rappeler dans les moments de détresse que cette thèse est une tranche de vie et non pas LA vie. J'ai toujours dans la bouche le goût des délicieux repas que tu préparais alors que j'étais plongée dans la rédaction. Tu cherches tout le temps à me faire plaisir et tu t'occupes aussi bien que moi de nos petits monstres. À vous deux, enfin, mes bouts de chou, Zyad et Nassim, qui êtes arrivés au beau milieu de ce parcours sans crier gare ! Merci de m'avoir donné le dernier coup de pied pour mener à bien ce projet.

DÉDICACE

Je te dédie cette thèse à toi, maman, qui m'a accompagnée tout au long de ma vie personnelle, académique et active. Les mots ne suffiront pas pour exprimer toute ma reconnaissance. Tu as tout fait pour que je réussisse, pour que je m'épanouisse en tant qu'être humain d'abord, puis en tant que femme. Merci de m'avoir poussée à aller loin, dans le sens figuré et propre du terme. C'est grâce à toi que j'en suis là. Tu m'as donné le meilleur de toi-même. Dans les moments pénibles de la vie, tu es la principale raison pour que je ne lâche pas. Tu es un modèle de persévérance, d'honnêteté, de courage et de gaieté. Mis à part toutes tes discussions intellectuelles, tes lectures et tes conseils judicieux qui ont développé ma réflexion et enrichi mes analyses, tu m'as appris la chose la plus difficile à enseigner dans ce monde : l'amour...

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ viii

ABSTRACT x

INTRODUCTION 1

PREMIÈRE PARTIE L'ÉMERGENCE D'UN DÉSARROI IDENTITAIRE 23

CHAPITRE I L'ÈRE DU MODERNISME ET LES BOULEVERSEMENTS SPATIAUX 24

1.1 Lecture postcoloniale de l'espace : quelques notions 24

1.2 La situation postcoloniale du Québec 30

1.3 L'Église à la tête de la colonisation 32

1.4 L'espace national québécois 35

1.5 Le rôle de l'émigration dans l'espace national 37

1.6 Les colonies du Moyen-Orient, le cas de l'Égypte et de l'Irak 39

1.7 L'espace sociopolitique de l'Égypte postcoloniale 43

CHAPITRE II ESPACE ET NARRATION 47

2.1 Qu'est-ce que l'espace littéraire ? 47

2.2 L'espace romanesque en littérature 51

2.3 La fonction de l'auteur dans l'espace romanesque 53

2.4 Les espaces privilégiés dans la littérature québécoise des années 40 56

2.5 Refus global 63

2.6 L'écriture migrante 66

2.7 La quête de soi, la quête d'un idéal 71

2.8 De la quête à la décadence 74

CHAPITRE III LE CONFLIT DES CODES DANS L'ESPACE SOCIAL. ÉTUDE DES PERSONNAGES 77

3.1 Fonction des portraits dans la dimension spatiale. Quelques notions 77

3.2 L'approche sociocritique 80

3.3 La notion de code 82

3.4 Ovide Plouffe, l'artiste décalé 84
3.5 Sabir, le rentier déchu 90
3.6 Zeth, la journaliste brimée 99
3.7 Nessim, le poète exalté 105

CHAPITRE IV RAPPORTS ALTÉRITAIRES CONFLICTUELS. ÉCHANGES INTERDISCURSIFS. 111
4.1 Fonction des discours dans la dimension spatiale 111
4.2 De la polyphonie à la carnavalisation 117
4.3 Babylone, espace social plurilingue 122
4.4 Le Maidane, espace de jouissance ou espace de souffrance ? 127
4.5 Les années de Zeth, un périple cauchemardesque 131
4.6 Humour noir et carnavalisation 137
4.7 La quête, un carnaval macabre 139

DEUXIÈME PARTIE ENTRE FRONTIERES PATENTES ET LATENTES. DES RAPPORTS CONFLICTUELS 145

CHAPITRE V DES ESPACES HÉTÉROGÈNES 146
5.1 La notion de frontière. Quelques définitions 146
5.2 L'inhomogénéité de l'espace bagdadien 159
5.3 Les Plouffe entre Basse-Ville et Haute-Ville 165
5.4 Zeth entre la Marche de construction et les Machines à émettre 176
5.5 Quand la frontière mène à l'exil 182

CHAPITRE VI LES FRONTIÈRES ISSUES DE LA COLONISATION 189
6.1 Retour sur le postcolonialisme 189
6.2 L'approche spatiale du postcolonialisme 196
6.3 Fragmentation de l'espace et reconstitution à Bagdad 201
6.4 Libération géographique et aliénation économique au Caire 209
6.5 Américanisation et circonscription au Québec 217
6.6 La quête symbolique d'un espace à soi 222

CHAPITRE VII LES FRONTIÈRES DU GENRE. LA RÉSISTANCE AU FEMININ. .. 229
7.1 Le mouvement féministe 229
7.2. L'évolution du concept féministe 232

7.3 La jonction entre féminisme et postcolonialisme 237
7.4 La mère Plouffe, gardienne du patriarcat 240
7.5 Cécile, victime de la « complicité discriminatrice » 242
7.6 Zeth, un corps mutilé 250
7.7 La résistance par la performance 255
7.8 Adieu Babylone, Adieu à ses femmes 260
7.9 La quête du père ou de la mère ? 268

CHAPITRE VIII LE DÉSARROI AU MASCULIN 277
8.1 La notion de virilité. Quelques définitions 278
8.2 La masculinité versus la virilité 281
8.3 La fonction de l'espace dans la virilité : les rites de passage 286
8.4 La virilité dans le contexte (post) colonial 294
8.5 La figure du père dans la crise de virilité 300
8.6 Le XXe siècle, la virilité en décadence 303
8.7 Monsieur Plouffe et la défaillance paternelle 315
8.8 Ovide et Guillaume, éternels garçons ? 320
8.9 Les enjeux de la construction masculine à Bagdad 330
8.10 Le bordel comme rite de passage 338
8.11 Du bordel au cachot. De l´insouciance à la délinquance 345
8.12 Abdel-Méguid et Chankeiti, les mariés frustrés 357

CONCLUSION 367

BIBLIOGRAPHIE 381

RÉSUMÉ

Notre thèse a pour objet l'étude des rapports entre espace social et crise identitaire à partir d'un corpus de deux romans québécois et deux romans égyptiens - *Les Plouffe* de Roger Lemelin (1948), *Adieu Babylone* de Naïm Kattan (1975), *La quête* de Naguib Mahfouz (1964) et *Les années de Zeth* de Sonallah Ibrahim (1992). La recherche expose les enjeux sous-jacents à la crise d'identité vécue par les protagonistes en analysant les différents aspects des composantes de l'espace social. En développant l'hypothèse selon laquelle l'espace comporte une dimension identitaire, cette mise en parallèle vise à démontrer que la déstabilisation qui oriente les textes est déterminée par les pratiques spatiales des sujets partageant le même milieu ainsi que par la manière dont ils perçoivent leur espace.

Divisée en deux parties comportant chacune quatre chapitres, notre étude convoque un appareil théorique multidisciplinaire qui permet de rapprocher des espaces issus de contextes géographiques, temporels et culturels différents. Nous abordons dans une première partie les éléments perturbateurs de l'espace social en nous penchant sur les événements socio-historiques d'envergure mondiale et en observant leur impact sur les espaces respectifs du corpus. Nous proposons à cet effet une lecture postcoloniale dans le premier chapitre visant à contextualiser les œuvres dans leur dimension politique et socio-historique en comparant conjointement l'expérience coloniale dans l'espace québécois et moyen-oriental. Nous nous attelons dans le deuxième chapitre à saisir la signification des espaces privilégiés par les auteurs dans l'interprétation des textes en rapport avec un réel que transpose l'univers fictif. Nous recourons, ce faisant, aux théories sur l'espace en littérature qui permettent de donner des indications sur l'espace décrit dans le roman. Le troisième chapitre est dédié au monde des personnages dont l'étude est indispensable à l'appréhension des lieux où ils évoluent. Une approche sociocritique élucide, à l'aune de la notion de « code » d'André Belleau, les différents conflits se déployant à travers les échanges des protagonistes dans leur espace partagé. Dans le quatrième chapitre, une observation des langages de ces derniers vient compléter nos réflexions sur le conflit des codes en montrant, par le biais des procédés de plurilinguisme et de carnavalisation, que les quatre romans sont des espaces imbibés de confrontations discursives. Celles-ci renvoient en effet aux multiples tensions altéritaires qui conditionnent les rapports sociaux et engendrent subséquemment un déséquilibre identitaire autant sur le plan individuel que collectif. Ce désarroi identitaire émergeant de la première partie de la thèse nous permet de suivre les protagonistes et de découvrir en même temps qu'eux les multiples frontières se dressant

comme entraves à leur processus de « réhabilitation » identitaire. Cette deuxième partie veut donc extraire les différentes formes de barrières latentes et patentes animant les espaces sociaux du corpus. Nous convoquons dans le chapitre cinq la notion de frontière pour étudier les nombreuses figures d'altérité à partir de deux angles, l'altérité binaire et l'altérité des frontières. Nous élucidons ainsi les frontières invisibles, à savoir les multiples formes de distinction sociale nées des différenciations illustrées par les enjeux de la diversité ethnique, religieuse, culturelle et linguistique. Le chapitre six se concentre pour sa part sur les frontières nées du système (néo)colonial et sur les différentes stratégies employées par ce dernier dans le but d'aliéner l'espace social. Les théories de la géographie sociale favorisent l'observation de l'espace urbain à travers les lieux d'exercice du pouvoir politique qui ressort en premier de l'opposition des quartiers hétérogènes, découvrant à la fois les multiples visages de la ville. Nous examinons ainsi les conflits induits par la dichotomie dans les rapports riches/pauvres, dominants/dominés et masculin/féminin. C'est précisément de cette dernière altérité (hommes/femmes) que traitent les deux chapitres finaux ayant pour dessein de dévoiler les frontières du genre. En nous basant sur les théories du féminisme social, nous montrons, dans le chapitre sept, le souci des auteurs à vouloir dénigrer le système patriarcal omniprésent dans les quatre œuvres. C'est autour du statut de la gent masculine que nous complétons nos réflexions sur les frontières genrées au dernier chapitre de la thèse. Nous nous appuyons sur la notion de virilité pour examiner la façon dont s'élabore la construction identitaire des personnages masculins. Nos analyses démontrent ainsi que l'espace social est symptomatique d'un déséquilibre individuel et collectif dans les espaces respectifs du corpus.

Mots clés : espace social, crise identitaire, colonisation, frontières, rapports altéritaires, Roger Lemelin, *Les Plouffe* ; Naïm Kattan, *Adieu Babylone* ; Naguib Mahfouz, *La quête* ; Sonallah Ibrahim, *Les années de Zeth* ; Québec, Égypte, littérature québécoise, littérature égyptienne.

ABSTRACT

Our thesis aims to study the relationship between social space and identity crisis based on a corpus of two Quebec novels and two Egyptian novels - *Les Plouffe* by Roger Lemelin (1948), *Adieu Babylone* by Naïm Kattan (1975), *La quête* by Naguib Mahfouz (1964) and *Les années de Zeth* by Sonallah Ibrahim (1992). The research exposes the issues underlying the identity crisis experienced by the protagonists by analyzing the different aspects of the components of social space. By developing the hypothesis that space has an identity dimension, this parallel comparison aims to demonstrate that the destabilization that guides the texts is determined by the spatial practices of subjects sharing the same milieu as well as by the way they perceive their space.

Divided into two parts, each comprising four chapters, our study brings together a multidisciplinary theoretical apparatus that makes it possible to compare spaces from different geographical, temporal and cultural contexts. In the first part, we address the disruptive elements of social space by looking at socio-historical events on a global scale and by observing their impact on the respective spaces of the corpus. To this end, we propose a postcolonial reading in the first chapter that aims to contextualize the works in their political and socio-historical dimension by jointly comparing the colonial experience in the Quebec and Middle Eastern spaces. In the second chapter, we attempt to grasp the meaning of the spaces privileged by the authors in the interpretation of the texts in relation to a reality that is transposed by the fictional universe. In doing so, we resort to the theories on space in literature that allow us to give indications on the space described in the novel. The third chapter is dedicated to the world of the characters whose study is essential to the apprehension of the places where they evolve. A sociocritical approach elucidates, using André Belleau's notion of "codes" as a yardstick, the various conflicts unfolding through the exchanges of the protagonists in their shared space. An observation of the languages of the latter completes, in the fourth chapter, our reflections on the conflict of codes by showing, through the processes of plurilingualism and carnivalization, that the four novels are spaces imbued with discursive confrontations. These refer in fact to the multiple alteritarian tensions that condition social relations and subsequently generate an identity imbalance on both individual and collective levels. This identity disarray emerging from the first part of the thesis allows us to follow the protagonists and to discover at the same time as they do the multiple boundaries that stand as obstacles to their process of identity "rehabilitation". This second part therefore aims to extract the different forms of latent and patent barriers animating the social spaces of the corpus. In chapter five, we call the notion of border to study the numerous figures of otherness from two angles: binary otherness and the otherness of borders in order to elucidate the invisible borders, namely the multiple forms of social distinction born of differentiations illustrated by the stakes of ethnic, religious, cultural and linguistic diversity. Chapter six focuses on the borders created by the (neo)colonial system and the different strategies employed by the latter to alienate social space. Social geography theories promote the observation of urban space through the places where political power is

exercised, which first emerges from the opposition of heterogeneous neighborhoods, discovering at the same time the multiple faces of the city. We thus examine the conflicts induced by the dichotomy in the rich/poor, dominant/dominated and male/female relationships. It is precisely this last alterity (male/female) that the two final chapters deal with, with the aim of revealing the boundaries of gender. Based on the theories of social feminism, we show, in chapter seven, the concern of the authors to denigrate the patriarchal system omnipresent in the four works. It is around the status of the male gender that we complete our reflections on gendered boundaries in the last chapter of the thesis. We rely on the notion of virility to examine the way in which the identity construction of male characters is elaborated. Our analyses thus demonstrate that the social space is indeed symptomatic of an individual and collective crisis in the respective spaces of the corpus.

Keywords : social space, identity crisis, colonization, frontiers, alterity relations, Roger Lemelin, *Les Plouffe* ; Naïm Kattan, *Adieu Babylone* ; Naguib Mahfouz, *La quête* ; Sonallah Ibrahim, *Les années de Zeth* ; Quebec, Egypt, Quebec literature, Egyptian literature.

INTRODUCTION

> « Être un ne signifie pas que nous sommes tous les mêmes. Chaque être vivant est unique. Il n'y a pas deux êtres qui occupent le même espace[1] ».

Que ce soit en Occident ou au Moyen-Orient, les débats et les discussions contemporains ne manquent pas d'aborder la question de l'identité sous toutes ses formes : identité sexuelle, identité nationale, identité sociale, identité culturelle, etc. Dans cette période de tension générale, l'on se pose maintes questions sur la nature des frontières qui séparent les communautés humaines. La mondialisation, favorisant l'individualisme, provoque une grande division qui accentue le sentiment de « désarroi » face à un monde nouveau. Mais d'abord, qu'est-ce qu'une crise d'identité ? À quel moment de l'histoire ce sentiment s'exacerbe-t-il ? Quels sont les facteurs qui entrent en jeu dans la crise identitaire ? Telles sont les questions qui surgissent à l'esprit dès qu'on évoque un certain malaise du « soi ». Nul ne peut nier que depuis le début de ce millénaire, nous assistons à une remise en question sur tous les plans.

Considérée comme un phénomène social, la construction de l'identité, individuelle ou collective, s'exprime par l'appartenance à des territoires, à des groupes, à une langue et à une histoire. Pour les sociologues, l'identité signifie une tension permanente et le fruit d'efforts constants, reposant sur une relation complexe d'interdépendances. Façonnée par ses nombreuses interactions avec l'environnement, l'identité est alors en perpétuelle transformation. Claude Dubar estime que l'identité représente avant tout des appartenances multiples qui pèsent sur les comportements et les opinions. L'origine culturelle, les croyances

[1] Paroles d'un Aborigène australien rapportées par l'auteure Marlo Morgan dans *Message des hommes vrais au monde mutant*, traduction de Caroline Rivolier, Paris, Albin Michel, 1995, p. 163.

religieuses, les institutions, les lieux d'habitation : tous contribuent à construire l'homme. Ces sphères d'appartenance agissent comme catalyseurs de l'identification du soi au sein des différentes communautés. Les identités ne peuvent se construire que par le biais de rapports sociaux que Dubar considère comme formes d'altérité. Selon lui, l'être humain se définit d'abord par rapport à lui-même puis par rapport aux autres :

> L'identité, c'est l'appartenance commune. Ces deux opérations sont à l'origine du paradoxe de l'identité : ce qu'il y a d'unique est ce qui est partagé. Ce paradoxe ne peut être levé tant qu'on ne prend pas en compte l'élément commun aux deux opérations : l'identification de et par l'autre. Il n'y a pas dans cette perspective, d'identité sans altérité. Les identités, comme les altérités, varient historiquement et dépendent de leur contexte de définition[2].

Le concept d'identité serait ainsi un processus social évolutif qui change sans cesse au cours de l'histoire. Quant au contexte de définition, il implique nécessairement le temps, mais aussi l'espace où a lieu cette construction identitaire puisque « les ''formes identitaires'' comportent une double dimension : l'une, relationnelle, fait appel à des formes spatiales de relations sociales ; l'autre est biographique et indique des formes de temporalité[3] ». La dimension spatiale est donc au cœur de la définition de l'être. Mais de quel espace s'agit-il ? Force est de noter que cette notion, aussi complexe que celle de l'identité, est difficile à appréhender. Étudié sous plusieurs angles - sociologie, urbanisme, géographie, philosophie, anthropologie - l'espace acquiert plus que jamais une dimension pluridisciplinaire.

Dans son ouvrage *La dimension cachée*[4]*,* Edward Twitchell Hall affirme que l'espace ou le territoire est indispensable à l'équilibre de tout être vivant. Passant des observations du monde animal à celui des hommes, Hall postule que la dimension cachée de l'espace humain est d'ordre culturel, donc variable d'une civilisation à une autre. Il s'intéresse à l'espace individuel

---

[2] Claude Dubar, *La crise des identités. L'interprétation d'une mutation,* Paris, PUF, coll. « Le lien social », 2000, p. 3.

[3] Sylle N. Dongo Semba, « La crise des identités des deux côtés de la Manche. À propos des travaux de Claude Dubar et Anthony Giddens », *L'Homme et la société*, 2002, n. 145, p. 129. Voir l'article en ligne.

[4] Edward T. Hall, *La dimension cachée*, traduit par Amélie Petita, postface de Françoise Choay, Paris, Points, 1978.

et social et surtout à la manière dont les hommes perçoivent leur espace. Les individus pratiqueraient l'espace en fonction de leurs cultures. Selon lui, il existerait un lien étroit entre les différentes crises de la société, qu'elles soient ethniques, urbaines ou éducatives, car l'homme n'est pas souvent conscient d'une part de cette dimension intrinsèque. En mettant en avant la notion de proxémie (l'ensemble des observations et théories concernant la façon dont les hommes occupent le territoire) et en comparant les cultures allemande, anglaise, française, japonaise et arabe, Hall prouve que l'usage que l'homme fait de l'espace en compagnie des autres est un des marqueurs de l'identité. Il met ainsi en garde contre la perte identitaire qui guette nos sociétés modernes si cette dimension demeure omise. Dans le même esprit, Erving Goffman considère que l'espace est un cadre concret où l'individu joue plusieurs rôles différents en fonction des personnes et des espaces fréquentés. L'espace est avant tout le lieu des interactions des individus partageant le même milieu soumis à des modèles et à des normes. Cette interaction, Goffman l'analyse amplement dans son essai *Stigmate*[5] où il propose un rapport qu'il nomme stigmatisation entre un être « normal » et un « handicapé » physique ou social. Cette relation, véritable métaphore de la vie sociale, repose sur un processus de typification d'autrui afin de l'identifier et de s'identifier par rapport à lui. Lors de la confrontation, est disqualifié ou « stigmatisé » un individu s'il ne répond pas aux règles de son environnement proche, d'où le sentiment de souffrance et de rejet puisqu'il se voit attribué une identité autre que celle qu'il revendiquait. Dans l'introduction de son ouvrage majeur, *Les sept piliers de l'identité égyptienne*, le penseur égyptien Milad Hanna assure que « l'homme est avant tout un être sociable qui interagit avec autrui, sans quoi il se condamne à une perpétuelle errance dans le désert [6]».

[5] Erving Goffman, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps,* traduit de l'anglais par Alain Kihm, Paris, Minuit, coll. « Le Sens Commun », 1975 [1963].

[6] Milad Hanna, The Seven Pillars of the Egyptian Identity, Cairo, *Nahdet Misr*, 1999, p. 5 [notre traduction].ميلاد حنا، أعمدة الشخصية المصرية، نهضة مصر للطباعة والنشر، ١٩٩٩

PROBLÉMATIQUE

Si les sociologues s'entendent pour définir la crise identitaire comme étant « une phase difficile traversée par un groupe ou un individu renvoyant l'idée d'une rupture d'équilibre entre diverses composantes[7] », comment la littérature reflète-t-elle cette crise ? Comment concrétise-t-elle le malaise né de la quête d'une identité en danger ? Si l'espace est une composante essentielle de l'identité, quel rôle joue-t-il dans la construction de cette dernière ? Dans quelle mesure la dimension spatiale de l'identité serait-elle responsable du désarroi identitaire ?

Ayant pour but de répondre à ces questionnements, notre thèse s'inscrit dans la continuité des travaux sur la dynamique reliant l'espace social à l'identité, plus précisément à la crise de l'identité. Elle a pour objet de mettre en exergue le rôle de l'espace social dans l'engendrement d'un désarroi identitaire sur le plan individuel et collectif. Nous voulons ainsi montrer comment les rapports qu'entretiennent les individus entre eux et avec leur espace déterminent leurs comportements et leur appréhension des lieux de multiples façons. En prenant comme champ d'étude deux œuvres égyptiennes et deux œuvres québécoises, notre hypothèse est que les expériences spatiales des protagonistes - variant en fonction de leurs perceptions du milieu qu'ils partagent - conditionnent leurs destinées et génèrent de profonds troubles identitaires. Autrement dit, quand les mêmes phénomènes sociaux se produisent dans certains espaces, ils favorisent l'apparition d'une déstabilisation identitaire chez les usagers de ces espaces malgré leur écart géographique, culturel et temporel. Tel que le rappelle Guy Di Méo :

> Quelle (*sic*) soit individuelle ou collective, l'identité en tant que sentiment vécu s'avère toujours sensible à toutes les formes de mise en scène spatiale qui relèguent un groupe à un espace donné. Que cette assignation résulte d'une décision à caractère socio-politique […] ou qu'elle provienne d'un effet tantôt économique, tantôt culturel, plus librement choisi ou admis par les intéressés[8].

C'est précisément au cœur de cette question que notre problématique prend tout son sens. Abordant une jonction qui n'a à notre connaissance jamais fait l'objet d'une étude en soi, notre

---

[7] Claude Dubar, *La crise des identités, op.cit.,* p. 9.

[8] Guy Di Méo, « L'identité : une médiation essentielle du rapport espace / société », *Géocarrefour*, vol. 77, n. 2, 2002, p. 179.

thèse tente de rechercher des liens d'analogie qui nous permettraient de rapprocher deux univers appartenant à des littératures distinctes qui paraissent d'emblée distantes dans le temps, dans l'espace, dans la langue et dans la culture. Nous aurons ainsi un double objectif : *primo*, saisir le fonctionnement socio-spatial dans une perspective constructiviste de l'identité, à savoir l'usage et l'appropriation de l'espace par les sujets à travers leurs pratiques des lieux et leurs propres interprétations des représentations spatiales. *Secundo*, explorer les différents aspects communs entre deux cultures, l'une orientale et l'autre occidentale, désormais liées par leurs interactions et les influences qui ne cessent de croître à travers le temps. *«* Penser c'est comparer[9] ! », affirme Malraux dans ses *Anti-mémoires.* Cette conviction nous a poussée à tenter une réflexion épistémologique sur la nature des tensions émanant des textes littéraires tout en ayant l'espace pour principal objet d'étude.

C'est à la compréhension de ces rapports que notre thèse sera consacrée. Ce faisant, après avoir exploré le concept d'identité, nous nous emploierons à expliciter en quoi et comment l'espace détient une dimension identitaire susceptible de provoquer des réactions différentes chez ses usagers à partir d'un corpus de deux romans québécois et deux romans égyptiens; *Les Plouffe*[10] de Roger Lemelin (1948), *Adieu Babylone*[11] de Naïm Kattan (1975) *La quête*[12] de Naguib Mahfouz (1964) et *Les années de Zeth*[13] de Sonallah Ibrahim (1992).

Partant du postulat qu'un bouleversement spatial pourrait créer des similitudes, force est de noter que les deux nations, égyptienne et québécoise, ont subi des événements qui expliquent le désir de leurs populations de prouver leur patriotisme et leur indépendance. Bien avant la

[9] André Malraux, *Anti-mémoires* (1967) première partie de *Miroir des limbes* cité par Jean Claude Barreau, *Toute l'Histoire du monde, de la préhistoire à nos jours,* Paris, Fayard, 2005, p. 9.

[10] Roger Lemelin*, Les Plouffe*, Montréal, Alain Stanké, 2012 [1948].

[11] Naïm Kattan, *Adieu Babylone, Mémoires d'un Juif d'Irak*, Montréal, Bibliothèque Québécoise, 2005 [1975].

[12] Naguib Mahfouz, *La quête*, traduit de l'arabe (Égypte) par France Meyer, Paris, Denoël,1999 [1964].

[13] Sonallah Ibrahim, *Les années de Zeth,* traduit de l'arabe (Égypte) par Richard Jacquemond, Arles, Actes Sud-Leméac, 2002[1992].

Révolution tranquille de 1960, la société québécoise reflète un désarroi identitaire[14]. Entre le sentiment d'être abandonnés par la France et la colonisation britannique, les Québécois ont le souci de s'affirmer, d'où l'apparition du slogan « Maître chez nous [15] !! ». Réagissant aux expressions péjoratives telles que : « Faux comme un diamant du Canada ![16] », de grandes figures se battent pour sauver l'honneur national, comme Raymond Levesque[17], un des plus fidèles défenseurs de l'identité québécoise avec son théâtre, ses chansons et sa poésie.

Au Moyen-Orient, l'Égypte n'échappe pas à cette tendance. La nation subit une succession d'oppressions : l'occupation française suivie de l'occupation britannique plonge le peuple dans une longue inertie, mais la Révolution égyptienne de 1919 contre la colonisation anglaise encourage les gens à se révolter. Les Égyptiens éprouvent le même désir de se libérer et de prouver leur indépendance. Des manifestations remarquables s'indignant contre l'oppression étrangère ont lieu et des slogans de fierté nationale sont repris par le peuple entier des décennies

[14] Tel que le souligne Paul André Linteau : « Au point de vue idéologique, les années 1930 sont une période tourmentée […] Les répercussions de la crise se font sentir dans le champ idéologique par une ébullition rarement observée jusqu'alors […] Un peu partout, la crise s'accompagne donc d'une intensification des luttes idéologiques, que colore, au Québec, la poursuite de débats déjà anciens, exacerbés par les difficultés et le désarroi de l'époque. » (Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, *Histoire du Québec contemporain, Tome II. Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, 1986, p. 100-101).

[15] Le slogan est lancé en 1960 par le parti libéral que dirigeait le premier ministre Jean Lesage mû par la volonté d'atteindre l'émancipation économique et sociale du Québec. Adoptant des mesures draconiennes, Lesage entreprend une vaste réforme de l'État québécois dans tous les domaines (création de l'Assurance maladie, des ministères des Affaires culturelles, du Revenu et des Affaires fédérales-provinciales en 1961, du ministère de l'Éducation en 1964). Voir l'article en ligne http ://www.encyclopediecanadienne.ca/fr/article/jean-lesage/

[16] Cette expression proverbiale date de 1542 lorsque l'explorateur du Canada, Jacques Cartier, rapporte en France des spécimens métaux scintillants qu'il trouve sur la colline de Québec (Le Cap Diamant) et qu'il croit être des pierres précieuses. La déception est au rendez-vous quand les experts affirment que ce n'était que du quartz. Voir à ce sujet : André Stegmann et Paul Chavy, « La conquête économique, politique, spirituelle et religieuse dans Eva Kushner (dir), *L'époque de la Renaissance (1400-1600) Tome III, Maturations et Mutations (1520-1560)*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins publishing company, 2011, p. 477.

[17] Connu surtout pour sa chanson « Quand les hommes vivront d'amour » (1956), Raymond Lévesque participe avec ferveur à l'histoire politique du Québec. Il fait part de son militantisme, de ses convictions et de son expérience dans son ouvrage autobiographique : *L 'Amérique est un mensonge,* Québec, Éditions du Québécois, 2007.

plus tard dont le plus important est celui de Mustafa Kamel, un grand politicien et penseur égyptien qui se bat contre le joug des Anglais : « Si je n'étais pas né égyptien, j'aurais voulu être égyptien[18] ! ». Ces luttes continuent à se poursuivre et le coup d'État militaire de 1952 marque la fin de l'époque coloniale. Après le départ des Anglais en 1952, l'Égypte vit une phase de transition douloureuse. La fin de la monarchie et le début de la république avec tous les changements que subit la société incitent les écrivains et les penseurs de l'époque à s'exprimer, et plusieurs œuvres décrivent cette période de crise identitaire qui continuera jusqu'à nos jours[19]. La recherche de l'identité personnelle et nationale se révèle donc, dans les deux cas, inextricablement liée au contexte sociohistorique, notamment à l'émergence des mutations dont témoigne l'espace postcolonial. Nous désirons expliciter comment ce dernier s'avère un lieu propice aux nouvelles formes de domination qui tendent à exercer le pouvoir sur les sociétés par leur mainmise sur les domaines économique, culturel, linguistique, religieux et urbain.

Ces aspects essentiels des composantes de l'espace social sont précisément ceux que nous voulons interroger dans notre corpus. Il s'agira tout d'abord d'exposer les conjonctures politiques, économiques, linguistiques et religieuses aussi bien dans la société québécoise que moyen-orientale. Il sera question de souligner les procédés par lesquels les œuvres illustrent les caractéristiques de l'espace postcolonial et d'y identifier les enjeux de la construction

[18] Mustafa Kamel lance une grande campagne de sensibilisation en faveur de l'éducation et de la culture : « La vraie question égyptienne n'est pas celle de l'occupation, mais bien celle du retard du peuple égyptien et son ignorance de ses droits légitimes. En effet, même si les Anglais se retiraient, que ce soit de force ou de leur propre gré et que le peuple restait dans son ignorance et son retard, il serait démuni face aux dangers. Les armes qui permettent de contrer l'ennemi et l'agression des étrangers sont l'unité, l'abnégation et le patriotisme. Et ces hautes vertus, on ne peut y accéder que par l'éducation et l'instruction. » (Iman Farag, « Enjeux éducatifs et réforme sociale » dans *Entre réforme sociale et mouvement national,* sous la direction de Alain Roussillon, Le Caire, CEDEJ - Égypte/Soudan, 1995, p. 194, en ligne le 20 septembre 2013, 10.4000/books.cedej.1389)

[19] « L'Égypte vit une crise profonde, comme au tout début des années 1950 » affirme Sonallah Ibrahim qui avait publié son premier roman *Cette odeur-là* en 1966, récit autobiographique contant la souffrance identitaire d'un jeune prisonnier politique. « Malgré sa censure immédiate, il devient le livre culte d'une nouvelle génération d'écrivains qui va à la fois approfondir le réalisme des maîtres de la génération précédente et pousser plus loin qu'eux la contestation des contraintes esthétiques, politiques et morales qui brident l'expression littéraire arabe et multiplier les expérimentations et innovations de toutes sortes. » (Richard Jacquemont, *Panorama de la littérature égyptienne contemporaine*, en ligne : mairiedefuveau-bibliotheque-litteraturegyptienneabd13 - jacquemont.pdf)

identitaire individuelle et collective. Les comportements des protagonistes seront ensuite observés minutieusement afin de découvrir la manière dont leur inscription dans un espace précis influence leur existence et de découvrir comment surgit conséquemment le besoin de déchiffrer et d'appartenir à un environnement qui se métamorphose. Nous interrogerons ainsi les textes par l'entremise de plusieurs axes (urbanité, culture, langue et religion) dans le but de saisir les liens étroits entre pratiques spatiales et identités en péril.

CHOIX DU CORPUS

Nous avons choisi comme corpus principal deux romans de la littérature québécoise et deux romans de la littérature égyptienne dont la lecture dévoile d'emblée un univers fictif profondément travaillé par la même ambiance oppressante reflétant une déstabilisation, voire un déséquilibre individuel et collectif engendré par le contexte historico-politique.

Les Plouffe (1948) de Roger Lemelin décrit une période particulière pour la société québécoise marquée par le début de l'influence de la culture américaine, l'affirmation du nationalisme canadien-français et une remise en question de l'ascendance de l'Église catholique. Au cœur d'un Québec en proie à des soubresauts violents durant cette période d'après-guerre, l'œuvre illustre l'éclatement de la famille, la tendance d'individuation des protagonistes et l'évolution des mœurs et des mentalités. Bref, les changements sociaux précurseurs de la Révolution tranquille des années soixante. C'est toute cette question de déséquilibre et de déstabilisation sociale que constate Lemelin avec un grand réalisme une quinzaine d'années plus tôt. Ce n'est point un hasard si ce roman est publié la même année que le fameux *Refus global* que nous évoquerons dans le deuxième chapitre. Son œuvre engendre des prémisses qui dévoileraient moins une vision futuriste qu'une remarquable lucidité née de l'observation de faits réels qui s'imposent à l'époque de la Grande Noirceur[20]. En effet, *Les Plouffe* révèle une

[20] La Grande noirceur qualifie péjorativement les années antérieures à la Révolution tranquille, soit de 1944 à 1960, sous le mandat du premier ministre Maurice Duplessis. Cette période dont témoignent plusieurs œuvres de la seconde moitié du XXe siècle, souligne l'opposition entre « Anciens » et « Modernes ». Gérard Bouchard rappelle à cet égard qu': « il est quasiment impossible de traiter de la Grande Noirceur sans aborder également le sujet de la Révolution tranquille, la première étant en quelque sorte à la fois l'ancêtre et l'héritière de la seconde. L'ancêtre, parce qu'elle a été conçue à l'origine pour

problématisation du rapport de l'homme à son entourage, à sa société, à son État, à sa nation, et met l'accent sur la condition d'un pays et de citoyens confrontés à des bouleversements majeurs d'une époque marquée désormais par le triomphe des principes que canonise l'américanité favorisant l'individualisme, le capitalisme et la laïcisation.

Dans des circonstances similaires, Naguib Mahfouz - écrivain égyptien nobélisé en 1988 - publie en Égypte *La quête* (1964). Ce roman dépeint la société égyptienne des années 60 en plein dilemme entre tradition et modernité. À la suite de l'indépendance du peuple, l'auteur met en scène le personnage principal, Sabir, fils d'une prostituée, qui part en quête de son père et de son identité. Tout au long de son parcours, Sabir est tiraillé entre deux amours, celui d'Ilham, la puritaine, qui illustre la tradition et l'éthique, et Karima, symbole du modernisme, qui prône l'hédonisme, soit l'exigence de la jouissance de la vie et de ses plaisirs. Le narrateur illustre ainsi l'Égypte de l'époque qui cherche à se repositionner[21].

Le roman de Mahfouz annonce notre second ouvrage égyptien à l'étude, *Zeth* (1992) (traduit par Richard Jacquemont en français sous le titre *Les années de Zeth)* de Sonallah Ibrahim. Celui-ci semble, en effet, constituer la suite de *La quête* puisque la fiction s'ouvre sur l'époque de la décolonisation et s'étend jusqu'à l'ère de Moubarak. Le titre de son œuvre est à cet égard très révélateur ; le roman porte justement le titre de « Zeth » qui veut dire en arabe « soi » ou « identité ». Sonallah choisit de donner à l'héroïne un prénom qui n'existe pas, mais qui porte en lui l'histoire emblématique de l'Égypte des cinq dernières décennies. Il y peint les mutations

---

en hâter l'avènement ; l'héritière, parce que le mythe s'est consolidé dans le cours de la Révolution tranquille, en réponse à la nécessité de la soutenir et de la relancer au moyen d'un imaginaire original ». (« L'imaginaire de la grande noirceur et de la Révolution tranquille: fictions identitaires et jeux de mémoire au Québec », [Le Canada français. Son temps, sa nature, son héritage], *Recherches sociographiques,* vol. 46, n. 3, septembre-décembre 2005, p. 425.)

[21] L'Égypte est le thème central sur lequel Mahfouz porte un regard « autoritaire » pour reprendre l'expression d'Edward Saïd dans le *New York Times* en 2001 : « Tel un empereur arpentant son royaume, [Mahfouz] s'est senti capable de le résumer, le juger, de façonner sa longue histoire et la place singulière qui en font la plus ancienne, la plus fascinante et la plus convoitée des prises pour les conquérants comme Alexandre, César, Napoléon et aussi pour ses propres habitants ». (Edward Saïd cité par Eglal Errera, « L'Égypte est un théâtre et Naguib Mahfouz son éternel régisseur », *Le Monde des livres,* en ligne : http ://www.lemonde.fr/livres/article/2015/02/12/l-egypte-est-un-theatre-et-naguib-mahfouz-son-eternel-regisseur_4574818_3260.html).

de la société à travers la vie quotidienne d'une famille de la classe moyenne. Nous suivrons « Zeth », instance focalisatrice du récit - depuis sa naissance peu après la libération du pays de la colonisation anglaise - et partagerons ses angoisses, ses rêves et ses désillusions.

Enfin notre quatrième roman, *Adieu Babylone*, *Mémoires d'un Juif d'Irak* (1975), de Naïm Kattan, écrivain québécois d'origine irakienne, fondateur du Bulletin du Cercle juif de langue française à Montréal, est un récit autobiographique par lequel l'auteur dresse un tableau de la société irakienne - très proche de celle dépeinte par Sonallah dans le roman de *Zeth* - où diverses communautés ethniques et religieuses cohabitent dans une ambiance complexe. Il y révèle à la fois la fierté de ses origines et sa fascination devant un Occident inaccessible et tant souhaité. Kattan marque ainsi la transition entre les deux univers, oriental et occidental. Il représente la littérature migrante qui, mettant en lumière l'idée de déracinement, de mobilité, de traversée des frontières, de diversités culturelles, insiste sur la recherche d'un espace qui rendrait possible le dialogue entre multiples appartenances[22]. Car l'écrivain migrant est sans cesse mis en rapport avec l'espace qu'il habite, son pays adoptif et avec son pays d'origine. *Adieu Babylone,* son premier roman qu'il a choisi d'écrire en français (1975)[23], est le point de départ d'un parcours d'émigration, mais aussi d'une quête d'identité.

[22] Naïm Kattan est devenu « un passeur de cultures », d'après Jacques Allard, car « (Kattan) a participé à la préparation et à l'éclosion de notre 'révolution tranquille', se faisant dès le début un communicateur multimédiatique, chroniqueur littéraire aussi bien que journaliste de politique étrangère, patient prospecteur de l'interculture québéco-canadienne. Il fut à Montréal ce qu'il était déjà à Paris ou plus tôt à Bagdad : un voyageur du transculturel, soucieux de comprendre les rapports de l'Orient et de l'Occident, et tout aussi bien ceux des groupes ethniques canadiens » (Jacques Allard, « Naïm Kattan ou la fortune du migrant », *Voix et Images*, vol. 11, n. 1, automne 1985, p. 7.)

[23] Kattan admet dans la préface d'*Adieu Babylone* avoir été saisi en lisant la traduction en arabe parue deux ans après la publication du roman : « Quel choc de me lire dans ma langue maternelle ! J'ai écrit plus d'une trentaine d'ouvrages en français, langue qui est devenue mienne, avec laquelle je me bats, comme tout écrivain. En me lisant en traduction, j'ai pu sentir que l'arabe vit encore au fond de moi, même quand je mesure la distance qui m'en sépare. » (Naïm Kattan, *Adieu Babylone*, *Mémoires d'un Juif d'Irak*, *op. cit*., p. 14). Il ajoutera plus tard lors d'un entretien : « Il est évident que si j'avais écrit ce livre dans ma langue maternelle, je ne l'aurais pas écrit de la même manière. Ce décalage vient aussi du fait qu'en arabe, la langue écrite et la langue parlée sont très différentes [...] Le français est un territoire neutre pour mon identité multiple. Si je l'ai choisi, c'est parce qu'à l'époque, le français incarnait pour moi la langue de la liberté [...] Aujourd'hui, le français est ma langue. Je le dis humblement, mes ancêtres

Ces quatre romans, apparemment disparates, révèlent plusieurs points communs. L'analyse du corpus mettra de l'avant les différentes manifestations de la crise d'identité se déployant à travers plusieurs déclinaisons de l'espace représenté. Nous avons ainsi relevé cinq enjeux complexes prédominants qui méritent d'être explorés :

a- Enjeux citadins

Nous verrons, dans cette optique, la manière dont l'espace constitue un enjeu majeur de l'entreprise « néocoloniale » dans le sens où il est indissociablement lié au pouvoir. Ce dernier implique entre autres un projet basé sur les pratiques et les formes mêmes d'aménagement, de l'architecture et de la planification de l'espace urbain. Les villes, portant les principes urbanistiques de la modernité, sont considérées dans nos romans comme des places centrales dans la construction du pouvoir politique et celle des identités sociales. En tant que territoire et espace social, les quartiers urbains exercent sur les représentations identitaires de leurs habitants d'incontestables effets.

b- Enjeux historiques

Les œuvres retenues nous ont paru s'imposer par le concept de nouveauté aussi bien dans leur style que dans les thèmes qu'elles véhiculent. Elles présentent d'emblée une forme de modernité déstabilisante, étrangère aux traditions locales, sur laquelle les écrivains portent un regard critique. Nous y découvrons les différentes facettes des sociétés soumises aux effets de la croissance industrielle issue de la Seconde Guerre mondiale et de révolutions « tranquilles » favorisant leur entrée de plain-pied dans le monde moderne, adoptant des valeurs libérales en accord avec une société industrialisée. Dans cette perspective, nos œuvres s'avèrent incontestablement historiques.

---

sont Racine et Molière. » (Lucie Geffroy, « Naïm Kattan, la mémoire comme salut », *L'Orient littéraire*, n. 142, juin 2009), en ligne http ://www.lorientlitteraire.com/article_details.php ?cid=33&nid=5196)

c- Enjeux religieux

Outre la manifestation du pessimisme et du désenchantement de nos écrivains vis-à-vis de l'époque vécue, la confrontation des romans mettra en lumière une position politico-idéologique des auteurs face à la question de la religion. Elle fera porter principalement l'accent sur les tensions, les conflits voire les guerres que les différenciations religieuses soulèvent dans un milieu partagé.

d- Enjeux socio-sexuels : une hégémonie persistante versus une masculinité défaillante

Le rapprochement de ces œuvres permet d'illustrer le penchant féministe des auteurs masculins pour lesquels nous avons opté. En effet, les quatre romans dénoncent un système d'organisation patriarcale où les injustices et les subordinations frappent en premier les femmes. Celles-ci sont, certes, victimes du poids lourd de la société, néanmoins, leurs comportements laissent voir une certaine forme de résistance tout au long de leur parcours. Elles ne cessent de tenter de se redresser en menant un combat de longue haleine pour se frayer un chemin et trouver leur place au sein des injustices sociales. En revanche, les portraits que dressent les auteurs des personnages masculins de notre corpus sont loin d'être positifs. Les romans présentent des figures de jeunes hommes inaccomplis qui ne peuvent s'affirmer comme des adultes. D'ailleurs, les quatre romans suggèrent des épreuves d'initiation que devraient assumer les jeunes hommes afin de s'accomplir.

e- Enjeux linguistiques

Enfin nous ne pourrons négliger un aspect primordial dans notre analyse, soit les enjeux linguistiques dans les espaces où évoluent les personnages du roman. Nul ne peut nier à présent le rôle de la langue dans les représentations sociales et dans la construction identitaire culturelle d'un peuple. Comme le décrit si bien Patrick Charaudeau :

> la langue est nécessaire à la constitution d'une identité collective, elle garantit la cohésion sociale d'une communauté, elle en constitue d'autant plus le ciment qu'elle s'affiche. Elle est le lieu par excellence de l'intégration sociale, de l'acculturation linguistique, où se forge la symbolique identitaire[24] .

Or, nos romans témoignent d'une grande hétérogénéité linguistique dont la confrontation permettra d'observer les différentes couches sociales cohabitant dans un même milieu. Nous verrons comment les langues variées délimitent un espace qui rassemble et sépare à la fois, et dans quel sens elles représentent un obstacle d'intégration pour les autres classes de la société. Ces frontières linguistiques révèlent un des éléments fondamentaux de l'inhomogénéité sociale, laquelle génère des conflits et des tensions au sein des différentes communautés, engendrant des complexes d'infériorité et de supériorité.

Nos œuvres partagent donc plusieurs caractéristiques communes. À la lumière de ces analyses, nous nous proposons d'effectuer une lecture renouvelée des quatre œuvres du corpus et de rapprocher deux espaces littéraires dont aucune étude n'a exploré les liens. Notre travail aura donc pour dessein non seulement de saisir l'originalité et la spécificité de chaque roman, mais de dégager, en même temps, les similitudes existant entre ces univers fictifs. Ainsi, nos recherches construiront un pont qui contribuera, modestement, à rapprocher les horizons, à établir un dialogue interculturel, à revisiter ces œuvres avec un regard nouveau et offrir une réflexion stimulante sur l'identité.

ÉTAT DE LA RECHERCHE

La question de l'identité nationale au Québec ne date pas d'hier. Suscitant des controverses depuis plusieurs années, ce sujet acquiert de nouvelles dimensions reliées à l'ouverture d'une société plus moderne, aux différences culturelles et aux problèmes d'intégration. Dans son livre *La nation québécoise au futur et au passé*, Gérard Bouchard expose les modifications vécues

[24] Patrick Charaudeau, « Langue, discours et identité culturelle », *Éla. Études de linguistique appliquée*, vol. 123-124, n°3, 2001, p. 342.

par la plupart des sociétés occidentales au cours des dernières décennies, et présente plus particulièrement la nation québécoise bouleversée par l'émergence d'une pluralité culturelle où l'insertion de l'individu et de la collectivité s'avère problématique. Son essai traite de la notion de mondialisation en tant que signe de modernité culturelle et économique, du processus de la reconstruction nationale au sein de cette diversité fulgurante, « donnée nouvelle qui s'est en effet imposée depuis un demi-siècle […] l'une des conséquences des amples déplacements de population provoqués par la dernière guerre mondiale et relancés par l'essor économique qui a suivi [25] ». Il s'interroge sur les moyens à adopter pour redéfinir une identité nationale qui correspondrait à tous les habitants de la Belle Province, autant pour les anciens Canadiens français que les néo-Québécois qui tendent à conserver une grande partie de leur culture. Ceci l'amène à conclure que la solution à cette crise ou plutôt « transition », tel qu'il préfère la nommer, résiderait dans

> l'essor d'une petite collectivité, d'une nation francophone sur un continent anglophone, observée dans ses luttes et ses échecs, dans ses références territoriales changeantes, dans les tensions et les divisions de tous ordres qui la travaillent de l'intérieur, dans les interactions, les rapports qu'elle entretient avec ses voisins, dans les représentations qu'elle se donne d'elle-même et des autres, dans les vocations qu'elle s'assigne en Amérique[26].

Dans un même ordre d'idées, Yvan Lamonde analyse l'ambivalence de l'identité canadienne-française et soutient que celle-ci se trouve au cœur même de l'identité socioculturelle. En proposant une équation des composantes identitaires, il prône la nécessité de reconnaître que l'identité québécoise est un mélange à la fois français et britannique, états-unien et canadien, avec des restes de catholicisme de Rome[27]. Dès lors, l'identité se conjugue dans toutes ces influences métropolitaines dont aucune ne doit renier ou ignorer l'autre.

---

[25] Gérard Bouchard, *La nation québécoise au futur et au passé*, Montréal, VLB, 2007, p. 15.

[26] *Ibid*., p. 127.

[27] L'équation formulée par l'auteur : $Q= (F) + (GB) + (USA)^2 - (R) + (C)$. Voir à ce sujet Yvan Lamonde, *Allégeances et dépendances, l'histoire d'une ambivalence identitaire*, Québec, Nota Bene, Montréal, 2001, p. 247.

Si les contributions de ces sociologues ont permis d'élucider le processus de la construction identitaire au sein des soubresauts sociaux, l'intérêt pour la notion spatiale demeure cependant au second plan. Abordé par la bande, l'espace serait plutôt considéré comme le lieu témoin de ces grands changements socioculturels. D'autres articles récents menés par les critiques québécois se sont, néanmoins, concentrés sur le rôle de l'espace urbain dans la construction identitaire par le biais des fictions, et ont largement mis l'accent sur l'aspect de modernité, nouveau dans son genre, qui émane des romans contemporains, dont ceux de Roger Lemelin (nous développerons ce point dans les deux premiers chapitres). Ils ont d'autre part montré le rôle de la littérature migrante dans le renforcement des liens entre identité et espace urbain. Plusieurs de ces analyses sont intéressantes en ce qu'elles décrivent la dynamique de l'identité comme fruit de la mouvance et des changements que cette dernière opère. Cependant, notre objectif n'est pas d'analyser cette reconstruction identitaire à l'issue des déplacements uniquement, mais bien d'explorer la nature de la relation entre l'identité et l'espace vécu, que ceci implique un déplacement ou pas de la part des individus. Dans cette optique, c'est l'espace qui se métamorphose. Envisagé sous différents angles, il agit comme un moteur dynamique, déterminant les enjeux du processus identitaire.

Du côté moyen-oriental, les études dédiées à la question identitaire dans le cadre de la littérature sont nombreuses et s'intéressent principalement aux circonstances historico-politiques et à leurs répercussions sur la société dans un espace précis. Dans son essai *Les identités meurtrières*, Amin Maalouf, abordant particulièrement le cas du monde arabe, s'interroge sur la notion de modernité liée à la mondialisation et sur la réciprocité sociale indispensable à la conscience de soi, qui engendrerait toutefois des contraintes et des conflits si les identités se conçoivent de manière tribale. Ainsi que le remarque Rachel Bouvet, « c'est incontestablement la géographie humaine qui a retenu l'attention de Maalouf[28] ». Pour lui, la réciprocité se doit d'être un moyen d'apprivoiser son identité, « La panthère » selon son

[28]Analysant la dimension géographique caractérisée par la mer Méditerranée dans *Léon l'Africain*, l'auteure précise que « Les relations entre les peuples, l'histoire des lieux, les relations diplomatiques et politiques forment le socle sur lequel les rencontres et les aventures amoureuses se développent […] » (Rachel Bouvet, « Navigations méditerranéennes dans *Léon l'Africain* et *Le périple de Baldassare* », *Amin Maalouf : une œuvre à revisiter,* sous la direction de Rachel Bouvet et Soundouss El Kettani, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2014, p. 43.)

expression. Connaître l'autre et le respecter est donc nécessaire pour appartenir à un seul genre humain et pour faire face à cette dangereuse mondialisation :

> À l'ère de la mondialisation, avec ce brassage accéléré, vertigineux, qui nous enveloppe tous, une nouvelle conception de l'identité s'impose - d'urgence ! Nous ne pouvons nous contenter d'imposer aux milliards d'humains désemparés le choix entre l'affirmation outrancière de leur identité et la perte de toute identité […] il arrive à chacun de se rebiffer lorsqu'il sent qu'une menace pèse sur un élément significatif de son identité — sa langue, sa religion, les différents symboles de sa culture, ou son indépendance. Aussi, l'époque actuelle se passe-t-elle sous le double signe de l'harmonisation et de la dissonance. Jamais les hommes n'ont eu autant de choses en commun, autant de connaissances communes, autant de références communes, autant d'images, autant de paroles, autant d'instruments partagés, mais cela pousse les uns et les autres à affirmer davantage leur différence […] Il ne fait pas de doute que la mondialisation accélérée provoque, en réaction, un renforcement du besoin d'identité[29].

Et l'auteur de préciser que la mondialisation n'est pas simplement un outil de maîtrise par les plus puissants sur le monde, mais également un phénomène historique aussi complexe que bénéfique pour ceux qui sauront en tirer profit, car bien que la mondialisation menace la diversité culturelle, « le monde d'aujourd'hui donne aussi à ceux qui veulent préserver les cultures menacées les moyens de se défendre[30] ».

Ainsi, la question de l'identité est étudiée le plus souvent par le biais du temps, qui a donné lieu à plusieurs développements en littérature. Il s'agit presque toujours de préciser le rôle flagrant du contexte privilégiant la notion de temps sur l'espace[31]. Tel que le rapporte Roula Tsokalidou :

---

[29] Amin Maalouf, *Les Identités meurtrières,* Paris, Grasset, 1998*,* p. 49, 124, 125.

[30] *Ibid*., p. 146.

[31] Soulignons néanmoins *La poétique de l'espace dans la littérature arabe moderne*, un des ouvrages rarissimes qui traite directement des enjeux principaux de la poétique de l'espace dans la littérature de fiction arabe. L'essai analyse la manière dont les œuvres littéraires sont investies et structurées par l'espace, soulevant à la fois leur grande diversité et les problèmes majeurs qui ont marqué la pensée arabe des deux derniers siècles. Composé de 14 articles, le recueil se divise en deux parties, l'une traitant du désert dans l'œuvre de l'écrivain libyen Ibrahim al-Koni, l'autre de l'espace urbain sur un corpus de textes variés. Définies par Boutros Hallaq dans l'introduction, les deux grandes parties regroupent : « 1) l'espace comme refondation (permettant la ''projection d'une utopie susceptible de refonder le

> Ce sont les différentes identités mises côte à côte qui constituent une société multiculturelle et la renforcent. Selon les chercheurs modernes (Winant, 1994, Preston, 2004, Maalouf, 1999, Huntington, 2004), les identités ne sont pas des éléments stables et invariables, mais plutôt des « constructions » intellectuelles qui se forment petit à petit selon les conditions sociales, politiques et historiques de chaque époque (Maratou-Álifanti & Galinou, 1999) [32].

Comme nous le verrons dans les pages qui suivent, les travaux et critiques menés jusqu'à présent sur les fictions de notre corpus se sont concentrés surtout sur l'esthétique réaliste et la préoccupation des auteurs à identifier les éléments majeurs du contexte socio-politique des années concernées par l'intrigue, véritable témoin d'une transition historique qui n'est pas sans conséquence sur la régulation sociale. La question de l'espace a été, cependant, peu explorée, mentionnée plutôt comme un contenant de ces mutations, un site où se déploient les changements sociaux marqués par le temps. L'importance de l'espace dans la construction identitaire n'a pas constitué un objet d'étude en soi ni donné lieu à une réflexion en profondeur ; c'est ce que nous voulons entreprendre dans notre thèse.

DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE

Si le rapport entre mutations et déséquilibre est capital dans l'univers romanesque ainsi que plusieurs critiques le démontrent, ce que nous envisageons ici n'est pas tant l'analyse de cette dialectique que celle de son lien avec une dimension spatiale des identités. Dans cet esprit, notre thèse se situe dans la continuité des travaux traitant des « pratiques de l'espace dans la littérature [33] » et des théories appartenant dans leur majorité au mouvement communément

---

monde''), –2) l'espace ou l'ancrage problématique de la condition humaine (qui inscrit en filigrane la problématique de l'identité). Cette distinction recoupe d'autres lignes de partage : l'écriture du désert versus celle de la ville, la mémoire d'un univers harmonieux versus une réalité dysphorique, le recours au discours du mythe versus l'engagement dans les grands débats que pose l'existence contemporaine. » (Hallaq Boutros, Ostle Robin et Wild Stefan (dir.), *La poétique de l'espace dans la littérature arabe moderne*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2002, en ligne http ://www.ifao.egnet.net/bcai/19/4/)

[32] Roula Tsokalidou, « Questions de langue et d'identité : le cas d'Amin Maalouf », *Synergies Sud-Est européen,* no 2, 2009, p. 197.

[33] Nous reprenons l'expression à un « cahier de recherches, issu d'un séminaire portant sur les ''Théories et pratiques de l'espace en littérature'', donné par Rachel Bouvet, [qui] tente de contribuer à sa manière

nommé « le tournant spatial ». Rappelons que le terme « tournant spatial » ou “spatial turn”, originaire des États-Unis, est employé dès la fin des années 1990 par le géographe américain Edward W. Soja. L'émergence de cette nouvelle tendance qui connaît un essor considérable depuis une cinquantaine d'années, a permis de penser l'espace comme méthode et approche des différents champs des sciences humaines et sociales. Fécondant un grand nombre de travaux méthodiques et analytiques où les noms de Kenneth White, Bertrand Westphal, Michel Collot reviennent souvent, leurs contributions suggèrent une redéfinition de l'espace comme corps actif et dynamique en cela qu'il est produit et producteur de rapports sociaux. Par ailleurs, les études des géographes se nourrissant notamment des recherches philosophiques et sociologiques de Martin Heidegger, Gaston Bachelard et Henri Lefebvre, notamment, ont mis l'accent sur la fonction déterminante de l'espace dans la construction identitaire et dans la conscience corporelle. C'est ainsi qu'a paru la conception de la géographie sociale, laquelle alimentera amplement notre démarche. Nos recherches doctorales ont ainsi pour dessein de faire appel à l'espace non plus comme une simple scène où se déroule l'action, mais plutôt comme « un vecteur herméneutique[34] » d'une fonction cruciale, s'imposant tantôt comme enjeu narratif dans la structure du récit révélant l'imaginaire référentiel des auteurs dont l'écriture est dialectiquement associée à l'espace, tantôt véhiculant l'intrigue fictive marquant le destin des personnages qui demeurent en interaction continuelle avec leur environnement. Il s'agira en somme d'appréhender la façon dont le rapport avec l'espace détermine leur ressenti et leurs comportements.

---

au développement de la réflexion sur l'espace en littérature ». Le recueil, composé de 10 articles regroupés en quatre parties propose une application de l'espace littéraire à un corpus de textes et d'auteurs variés. Voir à ce sujet : Rachel Bouvet et François Foley, « Présentation : Pratiques de l'espace en littérature » dans Rachel Bouvet et François Foley (dir.), *Pratiques de l'espace en littérature,* Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Figura », vol. 7, 2002, pp. 3-6, en ligne sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain.

[34] Nous nous inspirons librement de l'analyse de Antje Ziethen qui démontre dans sa thèse que « l'espace n'est pas seulement le site où se déploie l'intrigue, mais qu'il s'impose comme enjeu diégétique et substance génératrice de récit même. En son sein sont encodées les réflexions de l'auteur sur le monde qui l'entoure et celui de ses fantasmes. Qui plus est, les structures spatiales dans le texte littéraire rendent lisibles les dispositifs inhérents, les normes et règles de la société référentielle servant de toile de fond aux re-sémantisations et réinterprétations de l'écrivain. Dans ce contexte, l'espace se fait plus médium que simple support de l'écriture. » (Antje Ziethen, Géo*/Graphies : La Poétique de l'espace (post)colonial dans le roman sénégalais et mauricien au féminin*, Thèse de doctorat, Université de Toronto, 2010, p. 1.)

Afin de répondre le plus précisément possible à notre problématique, nous tenterons de diversifier les approches pertinentes à l'analyse du corpus dans le but d'exploiter les différents aspects de la crise d'identité. Nous débuterons chaque chapitre par une partie théorique où nous exposerons les outils sur lesquels nous nous appuierons. Cette présentation à double objectif nous permettra d'un côté de donner un aperçu des notions principales auxquelles nous nous référerons tout au long du chapitre, et de l'autre de concrétiser l'ossature théorique que nous enrichirons par une démarche interdisciplinaire propice à l'approfondissement de nos analyses.

Notre thèse comporte deux parties majeures comprenant en tout huit chapitres. La première partie, « L'émergence d'un désarroi identitaire », divisée en quatre chapitres, cherche à identifier les facteurs provoquant les perturbations spatiales et sociales en mettant en parallèle les contextes respectifs des œuvres sur le plan historique, géographique et littéraire. À en croire Gisèle Sapiro, « le sens d'une œuvre ne réside pas seulement dans sa construction interne, mais aussi dans *un espace des possibles* propre à une époque, à un lieu[35] ». Partant de cette conviction, nous tenterons, dans un premier temps, de répondre à ces deux questions majeures : Quel est l'impact de l'Histoire sur les espaces respectifs de nos romans ? Comment les dimensions temporelle et spatiale se conjuguent-elles dans la trame du récit narratif afin de rendre compte de la crise jaillissant des textes ? Pour ce faire, nous proposerons dès le premier chapitre une lecture postcoloniale que nous reprendrons plus en profondeur dans le sixième chapitre de la seconde partie de la thèse. Nous évoquerons tout d'abord les principales manifestations de l'ère postcoloniale afin de mieux inscrire les œuvres dans leur contexte socio-historique. Nous aborderons d'une façon succincte les événements de grande importance pour chaque pays (le Québec, l'Égypte et l'Irak) et leur inscription dans l'Histoire mondiale. Ayant établi un cadre contextuel de l'époque où notre corpus a pris place, nous interrogerons dans le deuxième chapitre le rôle de la dimension spatiale dans le récit. Ceci nous amènera à définir ce que nous entendons par « espace littéraire ». Nous brosserons à cet égard un tableau rapide de l'évolution du concept de l'espace dans la littérature et dans le roman, pour ensuite convoquer

[35] Gisèle Sapiro, *La Sociologie de la littérature*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2014, cité par Tomas Statius, « La sociologie de la littérature », *Sciences humaines*, no 269, Avril 2015. Voir l'article en ligne

les théories privilégiant la notion d'espace sur celle du temps dans l'exégèse des textes. Nous ferons également une esquisse de la production littéraire accompagnant l'émergence de nos romans afin d'appréhender les fondements de l'esthétique romanesque, le style des auteurs, les thèmes évoqués, leur contenu et leur signification. Le troisième chapitre abordera le fonctionnement des personnages dans les espaces fictifs privilégiés par les auteurs en vue de mettre en évidence leur engagement face à cette tâche exigeante qu'est la reconstruction d'un certain réel socio-historique par le biais de l'univers romanesque. Claude Duchet, créant le terme de sociocritique en 1971, préconise de voir en la fiction un fait social qui trouve son écho dans la réalité. Cette démarche nous permettra d'observer l'aspect réaliste des œuvres avant d'intégrer le monde des personnages romanesques, indispensables pour comprendre leur univers ambiant. L'étude de ces derniers se fera par le biais des procédés rhétoriques de l'alternarré et de la mise en abîme, outils qui s'avèrent aptes à déchiffrer les multiples identités narratives et les actes de ces « désorientés » face au contexte spatiotemporel dans lequel ils évoluent. Le chapitre quatre complète ces portraits des personnages en abordant l'analyse du discours. Celle-ci viendra enrichir nos réflexions dans le but d'éclaircir les rapports altéritaires basés sur les différents langages émanant des textes. Seront convoqués à cet effet les concepts de plurilinguisme et de carnavalisation afin d'illustrer les tensions engendrées par les interactions discursives des individus partageant le même espace. Dans cette perspective, nous verrons que les protagonistes sont parfaitement conscients du malaise social qui les habite. Ce ressenti sera le point de départ qui les poussera à entamer le processus de construction d'identité par l'intermédiaire d'une quête de soi qui s'intensifiera dans la seconde partie de la thèse.

Après avoir tissé un réseau complexe d'altérités et montré que la déstabilisation identitaire est au cœur des éléments évoqués dans les quatre premiers chapitres, nous suivrons nos protagonistes dans leur processus de construction identitaire dans la deuxième partie de notre travail intitulée « Entre frontières latentes et patentes ». Celle-ci aura pour objet l'exploration des frontières dans différents domaines répartis sur trois axes principaux : frontières spatiales, frontières de l'imaginaire et frontières politiques. C'est là que la dimension spatiale prendra toute son ampleur. Cette partie visera à creuser la réciprocité corollaire entre les multiples frontières concrètes et abstraites régissant les relations sociales et les variantes de la crise identitaire. Nous tenterons ainsi de répondre aux questions suivantes : Quelles frontières se

dressent devant les différents personnages du corpus et dans quelle mesure celles-ci entravent-elles leur intégration socio-spatiale ? En quoi les pratiques spatiales des individus reflètent-elles les tensions et les conflits qui strient les rapports sociaux ? Nous proposerons dans le chapitre cinq quelques définitions de la notion de frontière en nous focalisant sur sa dimension socio-spatiale et sur son rôle crucial dans les phénomènes sociaux et culturels ainsi que dans l'organisation de l'espace. Seront convoquées à cet effet entre autres la notion de sémiosphère de Yuri Lotman et la notion de frontière de Rachel Bouvet, afin de déceler les frontières invisibles qui orientent les textes et de comprendre les deux types d'altérité, à savoir « l'altérité binaire » et « l'altérité des frontières » qu'engendrent les différentes formes de frontières élucidées. Nous approfondirons dans le chapitre six le rapport entre la frontière et la (néo)colonisation et ce, en examinant, selon une approche postcoloniale, l'impact du discours colonialiste sur les dynamiques relationnelles ainsi que les différentes stratégies dont use le système (néo)colonial pour maintenir la hiérarchisation des relations sociales. De surcroit, les théories issues de la géographie sociale favoriseront l'exploration de l'espace urbain dans son lien avec l'identité socio-culturelle des habitants de ces villes marquées désormais par la pratique impériale.

L'autre élément qui intervient dans la constitution des frontières est la différentiation des genres. Les deux derniers chapitres se pencheront donc sur les frontières genrées et sur leur rôle dans le processus de la construction féminine et masculine des protagonistes à la lueur de leurs pratiques socio-spatiales. Le chapitre sept portera sur la condition des femmes du corpus. Nous donnerons auparavant un aperçu sur le concept du féminisme et sur son développement ainsi que sur son lien avec le mouvement postcolonialiste. Nous privilégierons les outils conceptuels issus du courant féministe social dont les auteurs principaux dénoncent les idéologies véhiculées par les systèmes capitalistes et patriarcaux, considérés comme une prolongation du système colonial. Notre réflexion sera nourrie entre autres par les contributions

de Naoual El Saadaoui[36], de Judith Butler[37] et de Louise Toupin[38] dont les travaux nous serviront de mode d'approche pour lire le corps comme espace, identifier les enjeux de la construction genrée, aborder la question des espaces sexués et de la résistance féminine. Le dernier chapitre, faisant écho à celui qui le précède, complètera notre étude sur les rapports du genre en focalisant cette fois-ci sur le statut de la gent masculine dans l'espace social partagé. Comme le constate Alain Corbin : « la virilité peut encore varier selon les univers sociaux, les sous-cultures, l'idéal urbain ou paysan [...]. La virilité est historique comme elle est, inévitablement, anthropologique[39] ». Nos romans illustrent à merveille ces propos. Prenant appui sur la notion de virilité, nous observerons scrupuleusement la façon dont s'élabore la construction identitaire individuelle et sociale des personnages masculins. Une attention toute particulière sera subséquemment prêtée au fonctionnement de l'espace dans le processus d'édification virile des protagonistes afin de rendre compte de la déstabilisation identitaire genrée dans les quatre espaces respectifs de notre corpus.

---

[36] Nous pensons notamment à son ouvrage *La face cachée d'Ève, les femmes dans le monde arabe,* traduit de l'anglais par Elizabeth Geiger, Paris, Femmes, 1982.

[37] Après le succès de *Trouble dans le genre,* Butler s'intéresse dans son ouvrage *Rassemblement* au rapport entre cohabitation dans l'espace et pouvoir politique. Elle propose une redéfinition de la théorie de la performativité en soulignant que le rassemblement des corps dans l'espace public a une valeur mobilisatrice, une puissance performative. Voir à ce sujet : Judith Butler, *Rassemblement. Pluralité, performativité et politique,* traduit par Christophe Jacquet, Paris, Fayard, coll. « Histoire de la pensée », 2016.

[38] Engagée dans le Front de libération des femmes du Québec (1969-1971), Louise Toupin transpose l'histoire féministe du Québec en tant que coauteure de trois anthologies majeures qui rassemblent les textes de militantes féministes : *Québécoises Deboutte!* (1982-1983, avec Véronique O'Leary), *La pensée féministe au Québec. Anthologie 1900-1985* (2003, avec Micheline Dumont), et *Luttes XXX. Inspirations du mouvement des travailleuses du sexe* (2011, avec Maria Nengeh Mensah et Claire Thiboutot). En 2014, son ouvrage *Le Salaire au travail ménager. Chronique d'une lutte féministe internationale (1972-1977)* offre un retour dans le temps pour reconstituer le mouvement féministe des années 70. En 2018, elle codirige avec Camille Robert *Travail invisible. Portraits d'une lutte féministe inachevée* (Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2018, 198 p.)

[39] Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello, *Histoire de la virilité. L'invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières*, Paris, Seuil, 2011, p. 3.

PREMIÈRE PARTIE

L’ÉMERGENCE D’UN DÉSARROI IDENTITAIRE

CHAPITRE I

L'ÈRE DU MODERNISME ET LES BOULEVERSEMENTS SPATIAUX

1.1 Lecture postcoloniale de l'espace : quelques notions

Le rôle historique des guerres dans la transformation des sociétés et de l'espace où celles-ci évoluent n'est plus à démontrer. Liés à des enjeux majeurs, les conflits et les crises que subissent les pays entraînent désormais des bouleversements concrets sur les plans économique et social, et obligent les identités de leurs habitants à se reformer constamment. Nous nous concentrons dans ce chapitre sur les effets de la Seconde Guerre mondiale en tant que facteur de bouleversement spatial en mettant l'accent sur cette période dite postcoloniale qui trouve sa place dans un grand nombre de textes littéraires écrits après 1945.

Tout d'abord, il s'agira de définir ce que nous entendons par postcolonialisme afin de mieux comprendre le contexte dans lequel nos œuvres sont nées. Si beaucoup s'entendent pour attribuer l'émergence de la perspective postcoloniale à la parution de *L'Orientalisme* en 1978 – essai majeur du penseur américain d'origine palestinienne Edward Saïd –, des prémices de la réflexion postcoloniale sont identifiées toutefois au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, époque coïncidant avec l'ère de la décolonisation. Ces ébauches que représentent principalement les travaux des militants martiniquais Frantz Fanon et Aimé Césaire, ainsi que de l'écrivain tunisien Albert Memmi, tentent de dénoncer les méfaits de la colonisation et leur impact sur les peuples autochtones en approfondissant les concepts d'identité, d'aliénation et d'indépendance.

Selon Afef Benessaieh, le postcolonialisme se caractériserait par trois vagues principales : orientalisme, subalternisme et cosmopolitisme[40]. *L'Orientalisme*, texte fondateur des études postcoloniales, a influencé plusieurs disciplines. Dans cet ouvrage, l'auteur a pour objectif la dénonciation de l'eurocentrisme qui réduit tout ce qui est non européen à quelques traits stéréotypés. S'inspirant entre autres des idées marxistes d'Antonio Gramsci et du poststructuralisme de Michel Foucault, Edward Saïd s'intéresse de près aux rapports postcoloniaux et les analyse en mettant de l'avant les questions de l'hégémonie, du pouvoir et de la résistance. Son expérience personnelle a fortement contribué à la compréhension des enjeux liés au postcolonialisme. En tant que Palestinien arabe, il a évolué au sein de deux colonies occidentales, la Palestine et l'Égypte qui appartenaient à la Grande-Bretagne. Son vécu aux États-Unis, où il s'installe plus tard, va lui permettre de continuer ses observations sur les rapports conflictuels entre Occidentaux et Orientaux, et le pousser à concrétiser ses réflexions sous forme d'essai dans lequel il traite en particulier de l'orientalisme arabisant. Afin d'éviter toute confusion liée au titre, Saïd explique l'intention de son livre dans l'introduction et expose les différents points de vue qui l'ont incité à l'écrire en proposant plusieurs définitions de l'orientalisme :

> Par orientalisme, j'entends plusieurs choses qui, à mon avis, dépendent l'une de l'autre […] Est orientaliste toute personne qui enseigne, écrit ou fait des recherches sur l'Orient en général ou dans tel domaine particulier […] et sa discipline est appelée orientalisme […] (c') est aussi un style de pensée fondé sur la distinction ontologique et épistémologique entre l'Orient et l'Occident […] l'institution globale qui traite de l'Orient, qui en traite par des déclarations, des prises de position, des descriptions, un enseignement, une administration, un gouvernement : bref, l'orientalisme est un style occidental de domination, de restructuration et d'autorité sur l'Orient[41].

La seconde vague du postcolonialisme au début des années 1980 se caractérise par l'émergence des *Subaltern Studies* dont les représentants principaux sont Ranajit Guha, Partha Chatterjee et

---

[40] Afef Benessaieh, « La perspective postcoloniale : voir le monde différemment », dans Dan O'Meara et Alex McLeod (dir.) *Théories des relations internationales* : *contestations et résistances*, Montréal, Athéna/Centre d'études des politiques étrangères et sécurité (CEPES), 2010, p. 366.

[41] Edward Saïd, *L'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*, préface de Zvetan Todorov, traduit par Catherine Malamoud, Paris, Seuil, 1980, p.14-15. (Orientalism 1978)

Gayatri Spivak. Dans son sens littéral, un subalterne est un être inférieur, que cette infériorité touche sa race, sa classe sociale, son genre, ou encore sa religion. Cet état de subalternité désigne donc toute voix ou toute action confinée au mutisme par un pouvoir supérieur. La notion de « subalterne » trouve son origine dans les réflexions du marxiste Antonio Gramsci sur l'hégémonie culturelle[42]. S'interrogeant sur l'échec des révolutions communistes des travailleurs contre les dirigeants tel que l'avait prédit Marx, Gramsci soutient que ceci est l'effet du pouvoir idéologique qu'exerçait la classe bourgeoise sur la classe opprimée. Dans cette lignée, un groupe de chercheurs sud-asiatiques (Subaltern Studies Group, SSG) se consacre à l'observation des sociétés d'Asie du Sud et du Tiers Monde anciennement colonisées en centrant l'étude de l'histoire sur les subalternes soit les ex-colonisés. Les travaux du groupe reposent principalement sur l'autonomie complète de l'insurrection subalterne. Comme le montre Guha, c'est désormais la conscience subalterne qui doit être sondée et mise de l'avant[43]. Avec le grand fossé qui se creuse en Inde dans les années 80 entre les « histoires du peuple » et celles « de l'État », le vieux nationalisme se voit remplacé par de nombreux mouvements communaux et régionaux

> qui projettent à l'avant-scène les aspirations des groupes marginaux. L'objectif des *Subaltern Studies* serait donc de construire une histoire qui affirme la culture politique autonome des subalternes, une culture qui ne soit pas pré-politique ou archaïque, mais tout de même distincte de celle de l'élite[44].

Gayatri Spivak, pour sa part, met l'accent sur la violence épistémologique exercée par le projet impérialiste :

> Cette construction impérialiste du Sujet façonne le Sujet colonial (puis postcolonial) en tant qu'Autre fondamental et qui a pour conséquence de

[42] Gramsci emploie le concept de subalterne pour la première fois dans *Quelques termes de la question méridionale* où il introduit les données centrales de la notion d'hégémonie qu'il développera plus amplement dans ses *Cahiers de prison*. tome I : Cahiers 1 à 5, traduit de l'italien par Monique Aymard et Françoise Bouillot, Paris, Gallimard, 1996 (1948-1951).

[43] Ranajit Guha, (dir.), *Subaltern Studies. Vol IV: Writings on South Asian History and Society*, Dehli, Oxford University Press, 2010 (1982), 252 p.

[44] Guillaume Tremblay, « L'expérience subalterne : conscience et violence épistémologiques », *L'écriture de L'histoire ».* HistoireEngagee.ca, 10 février 2017, p. 4. Voir l'article, en ligne

> déstructurer l'identité subalterne. Effectivement, l'altérité que cette violence constitue se forme à deux niveaux : d'une part le subalterne/colonisé se construit en tant qu'Autre du colonisateur, mais d'autre part, il se construit également en tant qu'Autre par rapport à son identité « originelle »[45].

Dans son essai *Can the subaltern speak ?* un des textes fondateurs des *Postcolonial Studies,* Spivak met en relief la relation qui réduit le subalterne au silence[46]. Condamné au mutisme, ce dernier est alors représenté discursivement par un autre. C'est pourquoi l'auteure propose « de se concentrer sur la position ou l'effet du sujet étudié qui se trouve dans les espaces et silences du discours. En modifiant ainsi l'objet d'étude, le subalterne est défini à travers une différence plutôt qu'une identité[47] ». Construit autour d'un dialogue critique serré avec Michel Foucault, Gilles Deleuze et la tradition marxiste occidentale, l'essai de Spivak tente de prouver que « l'Occident n'est pas seulement poussé par le désir de perpétuer le sujet occidental, mais aussi par le désir de perpétuer l'Occident comme Sujet[48] ».

La troisième vague du postcolonialisme qui émerge vers la fin des années 80 s'inscrit dans une mouvance plus généralisée que ne l'étaient les deux précédentes : le cosmopolitisme. Parmi les travaux qui caractérisent cette vague figurent ceux d'Arjun Appadurai, Homi Bhabha et Stuart Hall, qui portent l'empreinte postructuraliste de Michel Foucault, Jacques Derrida et Gilles Deleuze. Mentionnons également l'ouvrage de grande envergure d'Ashcroft, Griffiths et Tiffin, *The Empire Writes Back*, *Theory and Practice in Post-Colonial Literatures,* paru en 1989, qui « offrent une historiographie des écritures et cultures (de résistance ou de libération)

---

[45] Spivak citée par Guillaume Tremblay, *ibid.,* p. 8,9.

[46] Spivak considère les subalternes silencieux comme des marginalisés selon leurs différentes conditions: « Let us now move to consider the margins (one can just as well say the silent, silenced center) of the circuit marked out by epistemic violence, men and women among the illiterate peasantry, Aboriginals, and the lowest strata of the urban subproletariat. » (Gayatri Chakravorty Spivak, *Can the subaltern speak? Reflections on the history of an idea.* Edited by Rosalind C. Morris. New York, Columbia University Press, 2010, p. 37.)

[47] Spivak citée par Guillaume Tremblay, *op.cit.,* p. 10.

[48] Fistetti, Francesco, « Le subalterne peut-il parler ? (G. Spivak sur Foucault et Deleuze) », *Théories du multiculturalisme. Un parcours entre philosophie et sciences sociales*, sous la direction de Fistetti Francesco, Paris, La Découverte, 2009, p. 50.

nées du contact violent avec la domination impériale[49]. » C'est également dans ce courant que se situent les écrits du sociologue anglais Paul Gilroy[50], les ouvrages sur les cultures hybrides de l'anthropologue argentin Nestor Garcia Canclini et ceux d'Édouard Glissant sur la créolisation du « Tout-monde ». Ainsi que le rappelle Afef Benessaieh, la troisième vague postcolonialiste englobe plusieurs thèmes d'actualité et ne se limite pas à la critique de l'eurocentrisme et à la revalorisation des sujets subalternes que préconisaient les deux premières vagues :

> Aussi et différemment de ses prédécesseurs qui privilégiaient surtout l'étude des sociétés du sud ou du Tiers-monde, cette troisième vague ajoutera à cette orientation fondatrice une préoccupation nouvelle pour les diasporas, les migrants, les réfugiés, ainsi que la pluralisation culturelle des sociétés du monde dans sa globalité, soit au Sud comme au Nord. Cette troisième vague peut donc se caractériser par la problématisation des identités culturelles dans le monde, lesquelles ne sont considérées ni fixes, ni pures, ni nettement circonscrites par les contours des États-nations[51].

Ainsi, les trois vagues dont les centres d'intérêts diffèrent mais se complètent, renvoient à une situation avant tout historique puisque le terme « postcolonial » indique le moment qui marque la rupture radicale avec les dominations impériales (la Grande Bretagne, la France, l'Espagne, la Hollande, le Portugal). Si le postcolonialisme vise l'ensemble de la production littéraire ou culturelle remettant en cause les présupposés coloniaux, il désigne également des théories de critique pluridisciplinaire, interdisciplinaire et comparatistes centrées sur l'étude des œuvres d'auteurs provenant des empires colonialistes. Le postcolonialisme met en valeur de nouveaux concepts et tente d'analyser les discours et contre-discours de la domination, du rejet et de la résistance des ex-colonisés, des femmes, des Noirs, etc. Le postcolonialisme s'intéresse également aux multiples stratégies idéologiques, narratives ou linguistiques visant la

---

[49] Alexie Tcheuyap, « La palabre française des *Postcolonial Studies* ou la deuxième mort d'Aimé Césaire », *Présence Africaine*, 2011/2 (N° 184), p. 147-165. Voir l'article, en ligne.

[50] Après *There Ain't No Black in the Union Jack,* (Londres, Hutchinson), 1987, *l'Atlantique noire* - initialement publié en 1993- est son ouvrage le plus important qui vise à mettre en évidence les processus d'hybridation. Voir à ce sujet Paul Gilroy, *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*, (trad. Charlotte Nordmann), Paris, Éditions Amsterdam, coll. « Histoires Atlantiques », 2010, 333 p.

[51] Afef Benessaieh, *op.cit.* p. 3.

réappropriation de racines et la réhabilitation identitaire ainsi que la déconstruction des nouveaux modes de domination et de nouvelles hégémonies.

Qu'elles soient francophones ou anglophones, rédigées ou non dans la langue héritée de la colonisation, les œuvres postcoloniales partagent nombre de traits liés à ce fait. Comme le souligne Jean-Marc Moura, celles-ci « interrogent l'histoire coloniale et ses traces jusque dans le monde contemporain : multiculturalisme, identité, diasporas, relations Centre/Périphérie, nationalismes constituent des objets offerts aux recherches[52] ». Reprenant les propos d'Etemad Bouda, Moura rappelle qu'

> Aujourd'hui, plus de 80% des populations des pays développés (Europe sans l'ex-URSS, Amérique du Nord, Japon, Afrique du Sud, Australie, Nouvelle-Zélande) ont un passé colonial, soit comme ex-colonisateurs, soit en tant qu'ex-colonisés. Quant au tiers-monde, les deux tiers de ses quatre milliards d'habitants trouveraient dans leur manuel d'histoire un chapitre au moins consacré à la colonisation[53].

L'argument de Bouda permet d'inclure aussi bien la littérature québécoise et celle de l'Égypte dans l'histoire littéraire postcoloniale. C'est dans cette optique que les œuvres de notre corpus s'inscrivent, puisque les romans de Naguib Mahfouz et Sonallah Ibrahim ont lieu respectivement à Alexandrie et au Caire, et celui de Lemelin à Québec. Cependant, l'œuvre de Kattan se situe à l'intersection de ces deux pôles : elle fait partie de la littérature québécoise tandis que le récit se passe au Moyen-Orient, à Bagdad, la ville natale de l'auteur. Dans cette perspective, la lecture postcoloniale des quatre romans a le mérite de permettre un rapprochement des deux littératures et favorise une réflexion sur leurs éléments communs. En effet, notre analyse du corpus se trouve au cœur de cette définition :

---

[52] Jean-Marc Moura*, Postcolonialisme et comparatisme*, Paris, Société française de littérature générale et comparée SFLGC, Bibliothèque comparatiste, 2018, p. 3. Voir l'article, en ligne.

[53] Etemad Bouda, *La Possession du monde. Poids et mesures de la colonisation,* Bruxelles, Complexes, 2000, p. 13.

> La lecture postcoloniale est souvent une lecture déconstructrice et soupçonneuse, réflexive […] Elle questionne l'altérité, la construction (fantasmatique, sociale, idéologique, culturelle, cultuelle) du soi et de l'autre, les idéologies, les imaginaires et les contextes dans lesquels ils sont produits, les cultures, les rapports entre les cultures, les contextes politiques et historiques du développement des cultures, les questions de culture hégémonique ou minoritaire, etc. Tout en influençant sans doute la façon de lire les textes littéraires, ceux des anciennes colonies et ceux des métropoles (même s'ils ne traitent pas forcément d'empire, de race, de nation ou de colonialisme), le développement des études postcoloniales se poursuit depuis près de quarante ans, animé par des discours politiques ajustés aux bouleversements idéologiques du monde contemporain : disparition des blocs Est-Ouest, chute du marxisme, crise de la pensée tiers-mondiste. Les textes postcoloniaux, fiction et théorie, s'inscrivent dans un monde désormais globalisé où les savoirs circulent rapidement, les écrivains se lisent de plus en plus entre eux, le brouillage des frontières (identitaires, linguistiques) va grandissant, des littératures de langues vernaculaires s'affirment, plus nombreuses. Les procédés d'écriture postcoloniale s'apparentent à ce qu'on a pu désigner comme caractéristiques de l'écriture postmoderne (discontinuité, collage, polyphonie, déréalisation, pastiche, ironie, etc.)[54]

Dans cet amalgame d'éléments caractérisant le postcolonialisme, notre but principal est de comparer les textes de notre corpus afin d'appréhender cet espace « désormais globalisé » à l'issue de la colonisation, et de questionner l'altérité en observant non seulement l'histoire sociale et politique des lieux, mais aussi en portant un regard sur l'individu en proie aux effets liés à la mondialisation.

1.2 La situation postcoloniale du Québec[55]

Pour comprendre la situation postcoloniale du Québec, il faut remonter à la fin du XVIIIe siècle. Si à première vue la situation géographique du Québec implique son appartenance au Canada anglophone, il n'en demeure pas moins que son « espace » culturel et idéologique s'en sépare dû à la réfutation de beaucoup de ses habitants de faire partie de cette majorité anglophone qui décide du sort d'une minorité francophone. Ce refus dont témoigne « Le

[54] Djemaa Maazouzi, « Postcolonial(isme) », dans Anthony Glinoer et Denis Saint-Amand (dir.), *Le lexique socius*. Voir l'article en ligne.

[55] Les notions de postcolonialisme et de décolonisation au Canada tendent de plus en plus à désigner une réflexion sur la question autochtone mais ce n'est pas ce point de vue qui sera exploré dans la thèse.

référendum de 1995 sur la souveraineté du Québec[56] a menacé non seulement l'existence de l'État canadien, mais aussi sa légitimité idéologique. Les Canadiens des autres provinces durent prendre acte du fait que 60 % des Québécois francophones avaient voté 'oui'[57] ». Cette réaction qui en dit long sur le ressenti des Québécois rappelle que ceux-ci n'avaient pas oublié l'humiliation subie par la victoire des Anglais contre les Français sur les plaines d'Abraham en 1759. En effet, « cette conscience d'une honteuse défaite militaire et les projets subséquents d'assimilation du peuple québécois au sein d'une colonie britannique font du Québec un terrain fertile pour explorer les questions postcoloniales[58] ». Nombreux sont les théoriciens qui soulignent dès lors l'importance de ce sujet au Québec pour faire la peinture de la société à la lumière de ces réflexions. Vers la fin des années 90, Bart Moore-Gilbert évoque les textes de Fanon, qui ont inspiré un grand nombre d'intellectuels québécois. Dans un même ordre d'idées, Guillaume Tremblay propose une définition intéressante de la société postcoloniale qui inclut le Québec :

> Rappelons que la société postcoloniale n'est pas une société décolonisée, au sens d'affranchie des structures, pratiques et mécanismes coloniaux. Il s'agit plutôt d'une société en transition, généralement indépendante politiquement de la métropole, mais portant encore en elle les marques du colonialisme. Le « post » de postcolonial fonctionne effectivement à la manière d'un trait d'union qui lie le présent « émancipé » à son passé colonial. En ce sens, les sociétés québécoises et canadiennes, à l'image de nombreuses autres sociétés sur la planète, sont indéniablement des sociétés postcoloniales[59].

Plus tard, d'autres critiques québécois mettront l'accent sur l'intérêt d'étudier les conséquences de la colonisation dans les études littéraires comme Marie Vautier qui, dans une étude questionnant les enjeux identitaires des lettres québécoises, affirme que « la fragmentation

---

[56] Le référendum pour la souveraineté du Québec a été tenu pour la deuxième fois le 30 octobre 1995 conviant les Québécois à se prononcer sur l'indépendance de la province. Cet évènement marque le plus haut degré de participation aux élections dans l'histoire du Québec. Finalement, 50,58 % des électeurs ont fait avorter le projet en votant « non ».

[57] Frédérique Arroyas et Stephen Henighan, « Multiculturalisme ou discours néocolonial dans *Québécité* de George Elliott Clarke », *Tangence*, n° 76, Automne 2004, p. 107.

[58] *Ibid.,* p. 108.

[59] Guillaume Tremblay, *op.cit.,* p. 6.

postcoloniale de l'identité, de l'Histoire et de l'actualité présente joue un rôle primordial dans les textes québécois[60]». Plusieurs œuvres québécoises témoignent en effet de cette problématique propre au Québec et rendent compte de la crise identitaire résultant de ces faits historiques. Dans le cadre de notre recherche, nous nous limiterons aux conséquences de la Seconde Guerre mondiale comme éléments essentiels dans la perception postcoloniale. Parmi les « classiques » de la littérature québécoise d'avant la Révolution tranquille tels que *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy (1945), *Tit-Coq* de Gratien Gélinas (1950), *Un simple soldat* de Marcel Dubé (1957) etc., *Les Plouffe* de Roger Lemelin (1948) a particulièrement retenu notre attention. Son auteur fait partie de ces écrivains qui ont traité de la période des guerres et ont évoqué l'expérience de la Seconde Guerre mondiale au Québec tout en illustrant en filigrane la nouvelle hégémonie représentée par la suprématie américaine.

Tout d'abord, commençons par un survol de la situation sociopolitique afin de contextualiser notre roman.

1.3 L'Église à la tête de la colonisation

Nous ne pouvons parler de l'histoire du Québec sans citer le rôle de la religion et son importance dans la politique coloniale des XVIIe et XVIIIe siècles. Cette dernière attribue à l'activité missionnaire de la religion et de l'Église un pouvoir absolu qui perdure assez tard au XXe siècle dans la province de la Nouvelle France usurpée par la domination britannique. Tel que le démontre Jürgen Erfurt, le catholicisme se trouve au cœur de l'identité des Canadiens français qui se définissaient de façon décisive par leur foi et leur appartenance à l'Église catholique. Cette appartenance s'explique par le fait que l'Église,

> se trouvant au centre de la vie de la paroisse, est le lieu et l'espace pour des rencontres et, surtout, pour la pratique religieuse […] dans un sens institutionnel. […] elle est ici une manière spécifique d'organisation sociale où le nous, le sentiment collectif, joue un rôle central […] L'église est donc un lieu d'interaction, un espace discursif, dont le français peut être la langue dominante,

[60] Marie Vautier, « Les métarécits, le postmodernisme et le mythe postcolonial au Québec: un point de vue de la "marge" », *Études littéraire*s, vol. 27, no 1, été 1994, p. 57.

> et qui dans le travail paroissial se concentre sur les rapports sociaux, les questions de la foi et les valeurs morales […] Dans le Canada francophone, elle possédait durant des siècles, un immense pouvoir politique et elle reste encore aujourd'hui un important facteur de pouvoir, d'autorité et de contrôle social dans le domaine de la culture, de l'éducation [61].

Dans la période d'après-guerre, cette étape que Hubert Guindon nomme « le procès de la tradition[62] », le Québec assiste à une remise en cause de toutes les institutions structurantes de l'espace social. À la « société traditionnelle » qu'on qualifiait à ce moment-là de « Grande noirceur », on oppose les « valeurs nouvelles communes » dans toute l'Amérique du Nord au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Ces « valeurs nouvelles communes » vont bouleverser l'organisation sociale québécoise d'avant-guerre :

> Ce vent de nouvelles valeurs communes a soufflé sur tout l'Occident à peu près à la même époque. Si elle n'a pas eu partout la même étendue, la « révolution tranquille » n'a pas lieu qu'au Québec ; de fait, toute l'Amérique est en révolution. Le caractère unique que semble revêtir le phénomène au Québec vient non pas de ses causes mais de ses conséquences. Selon Arendt partout où l'État-nation s'est posé en conquérant, il a fait naître une conscience nationale et un désir de souveraineté chez les peuples conquis, ruinant par là toute tentative authentique de créer un empire [63].

Dans cette ambiance tendue, l'Église en tant qu'institution dominante associée à l'État est fortement contestée. Elle peine à trouver sa place au sein de ces bouleversements sociaux et tente de se repositionner dans le mouvement de la transformation sociale. C'est ce que Jürgen Erfurt appelle « le processus de sécularisation » qui, en pleine expansion dans les années 60, « entraîne la perte de pouvoir et de considération de l'Église au sein de la société et est relié

---

[61] Jürgen Erfurt, « L'Église catholique : entre conservatisme et mondialisation » dans Monica Heller et Normand Labrie (dir), *Discours et identité. La francité canadienne entre modernité et mondialisation,* Cortil-Wodon, Fernelmont, Éditions EME, 2003 p. 119,120.

[62]Hubert Guindon « Chronique de l'évolution sociale et politique du Québec depuis 1945 », *Cahiers de recherche sociologique,* n.30, 1998, p.35.

[63] *Ibid.*

à l'origine des phénomènes tels que l'industrialisation et l'urbanisation, l'immigration, l'étatisation ainsi qu'à la laïcisation du système de formation »[64].

Cette perte de considération de l'Église constatée dès la fin de la Seconde Guerre mondiale se reflète déjà dans les œuvres de l'époque. *Les Plouffe* évoque à merveille la transition historique : l'image de la religion, qu'incarne le curé Folbèche, est constamment caricaturée dès le début du récit et l'opinion populaire, tel que nous le verrons dans le prochain chapitre, ira jusqu'à ébranler les édifices des traditions sacrées longtemps présentes dans la société québécoise.

La transition dont témoignent *Les Plouffe* et d'autres œuvres bien avant les années 60[65] ne s'est pas faite du jour au lendemain. En effet, dès 1936 - année qui marque le premier mandat du premier ministre québécois Maurice Duplessis - le Québec commence à franchir cette étape déterminante dans son histoire. Si la politique de Duplessis se montre au départ en faveur des bases traditionnelles par la valorisation des principes catholiques et par sa collaboration étroite avec l'Église (tout en limitant le pouvoir du clergé), Duplessis encourage petit à petit le capitalisme par la présence des investisseurs étrangers qui favorisent l'expansion économique du Québec. C'est à lui que reviennent également l'installation du programme d'électrification rurale ainsi que la création d'un réseau de distribution d'électricité qui font entrer le Québec dans l'ère moderne. La fin de la guerre est une période de grande prospérité économique qui va toucher tous les secteurs : industriel, commercial et social. La relance économique va

[64] Jürgen Erfurt, *op.cit.,* p. 124.

[65] Comme le roman de Robert Charbonneau, *Ils posséderont la terre* (1941) qui inaugure « le roman de l'inquiétude » ou « le roman psychologique » que représentent vers la fin des années 40 les œuvres de Robert Élie, André Giroux et André Langevin : « Globalement, ce roman met en scène une conscience malheureuse aux prises avec des figures d'autorité aliénantes, contre lesquelles elle se sent très souvent impuissante ; au mieux, elle parvient à esquisser les promesses d'un changement possible. Mais l'échec auquel aboutit habituellement le héros est en soi une contestation. » (Patrick Guay et François Ouellet, « Introduction », dans François Ouellet [dir.], *Décliner l'intériorité. Le roman psychologique des années 1940-1950 au Québec*, Québec, Nota Bene, 2011. p. 7.) Citons également le roman de Jean Simard *Mon fils pourtant heureux* (1956) et celui de René Laporte*, Hôtel de la solitude* (1944). Voir à ce sujet François Ouellet, « René Laporte (1905-1954) », *Nuit blanche, le magazine du Livre*, n. 126, 2012, pp. 52–56.

engendrer la société de loisirs et de consommation : les spectacles, le sport et surtout la télévision (créée en 1952) favoriseront l'essor des médias de masse et seront un outil propice à l'expression de la culture et de l'identité canadienne-française.

1.4 L'espace national québécois

C'est d'ailleurs durant cette période que va s'affirmer le sentiment nationaliste né d'une idéologie centrée sur la survivance de la Nouvelle-France au sein du Canada. Un nationalisme qui se verra appuyé par l'attitude de Duplessis promouvant l'autonomie de la province contre l'interventionnisme de l'État fédéral : il repousse l'aide financière fédérale des universités et propose au Québec son propre drapeau, le fleurdelisé, concrétisant le nationalisme québécois (les lys renvoient aux rapports du Québec avec la France, Jacques Cartier étant le premier à introduire la fleur de lys en Amérique, et la croix blanche renvoie à la pureté de la foi catholique du peuple). Le fleurdelisé remplacera l'Union flag britannique au parlement. Le nationalisme canadien-français s'associe ainsi au projet d'indépendance politique qui va prévaloir les décennies suivantes :

> Les Patriotes conçoivent dès lors la nation en termes d'identité politique réunissant tous les habitants d'un même pays, le Bas-Canada, régi selon le principe des libertés démocratiques. Désormais, le Canada français va s'identifier par ses traits culturels. La nation n'est plus un territoire habité qu'on entend diriger comme le proposaient les Patriotes de 1837, mais une communauté de langue, de religion, de lois, de coutumes et de traditions qui est menacée et qu'il faut défendre. Ainsi s'amorce la conception de la nation comme une communauté socioculturelle à sauvegarder au Canada […] Or, c'est dans le processus de modernisation de l'État québécois, qui s'incarne dans la Révolution tranquille, qu'émergent des organisations politiques indépendantistes – comme le Parti québécois (1968) et un nouveau nationalisme dissocié du traditionalisme. Proclamant un objectif de libération nationale, plusieurs intellectuels prônent le développement de l'identité québécoise à la manière de l'ethnicité réappropriée qui devient la raison d'être du projet politique de former le pays du Québec. Et en particulier, une évaluation de l'expérience du « colonialisme » au Québec vient soutenir le plaidoyer des intellectuels pour l'indépendance et le socialisme. La décolonisation est invoquée pour retrouver l'identité québécoise en ces termes : le peuple québécois est colonisé, culturellement aliéné, dépersonnalisé. L'indépendance nationale est alors présentée comme la solution pour libérer le peuple de la domination coloniale et capitaliste du Canada anglais. Ces thèses

> anticolonialistes sont avancées par plusieurs publications (dont *Nègres blancs d'Amérique* de Pierre Vallières) et périodiques parmi lesquels la revue *Parti pris* (1963–1968) sert de pôle de référence. Malgré la théorie de la lutte des classes et l'appel à la révolution socialiste, c'est la problématique de l'oppression nationale qui accapare le cœur de la réflexion[66].

Dans cet esprit d'anticolonisation sociale s'opposant au conservatisme et au traditionalisme du passé, s'organisent des mouvements engagés dans plusieurs domaines. Le frère Marie-Victorin (1855-1944), emblème national de la révolution scientifique, avec d'autres membres du clergé, défendent le droit à l'accès universitaire réservé jusque-là à une certaine élite. D'autres groupes militent pour les droits des femmes, principalement le droit de travail, de vote (obtenu en 1940), de divorce en cas d'adultère (obtenu en 1954), sous la direction de Thérèse Casgrain (1896 - 1981), membre fondatrice du comité provincial pour le suffrage féminin (CPSF) dont elle est la présidente de 1928 à 1942 et qui devient ainsi la première dame élue à la tête d'un parti politique dans l'histoire du Québec et du Canada.

Ces courants se multiplient dans le cadre d'un nationalisme grandissant qui nécessite une réflexion sur la notion d'imaginaire. Ce concept - qui fait récemment l'objet de recherches aussi bien des sociologues tels que Michel Maffesoli, Cornelius Castoriadis et Jean-Luc Nancy que des historiens comme Georges Duby, Jacques Le Goff et Pierre Vidal-Naquet - s'intéresse aux comportements des individus dans la collectivité et tente d'étudier les moyens par lesquels les groupes conçoivent leur réalité sociale en déterminant ce qui les relie aux autres et à l'espace qu'ils occupent. Benedict Anderson, dans son ouvrage majeur *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme,* interroge l'appartenance des groupes à une nation « propre » et le fait d'y croire au point d'en faire la première dominante identitaire. C'est ainsi qu'il définit la notion d'« imaginaire collectif » selon laquelle la nation serait « une communauté politique imaginée[67] » englobant des individus étrangers les uns aux autres, mais rassemblés par une même vision de leur société et par le désir de vouloir faire partie d'une

---

[66] Lucille Beaudry, « Nationalisme francophone au Québec » dans *L'Encyclopédie canadienne*, publié le 21 juillet 2015, p. 7,8. Voir l'article en ligne.

[67] Benedict Anderson, *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism,* Londres et New York, (traduction française 1996, Paris, La Découverte) Verso, 2006 (1983), p. 6.

seule communauté. Cet imaginaire partagé, qui donne sens à l'existence de la communauté politique, comme l'explique Charles Taylor, s'ancre dans le temps et dans l'espace. Selon lui, il est important de prendre en considération le parcours historique des membres d'une collectivité afin de comprendre les particularités qui les unissent et qui les distinguent des autres[68].

Ce processus d'identification permet de comprendre le nationalisme québécois qui est en même temps une forme de décolonisation pacifique. C'est aussi bien une décolonisation de l'emprise anglophone qu'une émancipation des esprits et des mentalités qui ont eu lieu. Au nom d'une seule nation, le rejet des coutumes ancestrales et de la religiosité aveugle a permis le déroulement de la Révolution tranquille. Celle-ci « demeure le principal point de référence des gouvernements québécois depuis la perte du pouvoir par les libéraux en 1966. C'est un événement d'envergure qui distingue la structure sociopolitique du passé du paradigme postrévolutionnaire[69] ».

1.5 Le rôle de l'émigration dans l'espace national

Cette étape de décolonisation sociale sera d'ailleurs facilitée par l'accueil des immigrants au Québec, dont le nombre augmente considérablement juste après la guerre (le Québec reçoit près de 500 000 immigrants, provenant principalement de l'Europe notamment l'Italie, la Grèce, le Portugal et l'Angleterre). Le Québec est également un des premiers à accueillir les Juifs du monde entier. Montréal et Toronto sont des villes d'asile par excellence. Fuyant leurs pays, des milliers de survivants de plusieurs cultures différentes s'installent dans les milieux urbains et participent à la construction de cette nouvelle nation devenue la leur, en y apportant leurs valeurs, religions et langues. Naïm Kattan, l'auteur d'un de nos romans, en est un exemple

[68] Voir à ce sujet Charles Taylor, *Modern social imaginaries*, Durham, Duke University Press, 2004, p. 23.

[69] René Durocher, « Révolution tranquille » dans *l'Encyclopedie Canadienne*, publié le 30 juillet 2013, p. 7. Voir l'article en ligne.

vivant. Pour lui, comme pour d'autres issus d'espaces différents, le Québec semble un refuge, un horizon ouvert :

> Oriental, jeté [...] sur le vaste continent d'Amérique, j'ai choisi le Canada (Montréal). Mon pays, mon appartenance sont d'autant plus forts que je les ai librement choisis [...] Je ne suis pas ici par hasard, ce n'est pas un jeu de circonstances. Je suis ici car je reconnais ces visages. Je me reconnais dans tout homme qui refuse de mourir, de disparaitre [...][70].

Résultant de l'émigration accrue, la littérature migrante, dont nous parlerons amplement dans le prochain chapitre, fait son apparition à cette époque d'après-guerre, et se développe parallèlement aux travaux postmodernes et postcoloniaux. Avec l'évolution du Québec, jalonné de plus en plus par ce flux migratoire, émergera une nouvelle écriture où la dimension spatiale dans la construction d'une nouvelle identité prendra toute son ampleur. Plusieurs études sont consacrées au processus de reconstruction identitaire culturelle et urbaine chez beaucoup d'écrivains migrants dont Abla Farhoud, Émile Ollivier, Alice Parizeau et Monique Bosco pour ne citer qu'eux. L'écriture migrante

> désigne à la fois la production des écrivains immigrants et une nouvelle esthétique littéraire, essentiellement fondée sur des critères thématiques (récits de migration ou d'exil, espace identitaire, deuil de l'origine, inscription de personnages d'étranger, etc., mais aussi sur la présence de plusieurs langues ou de plusieurs niveaux de langue à l'intérieur du texte [...] L'œuvre abondante de Naïm Kattan, indissociable de son expérience de juif irakien émigré au Québec en 1954, s'inscrit rétrospectivement dans la catégorie de l'écriture migrante[71] .

Comme le souligne Erick Hocquette, il existe chez Kattan un fort désir de confronter deux idées, deux notions, voire deux espaces. Cette « dualité obsessionnelle » se manifeste dès le début de sa carrière d'écrivain et s'incarne dans une mise en parallèle constante entre l'Orient et l'Occident : « L'une des dualités les plus importantes présentes dans la pensée kattanienne, et qui possède un caractère particulier pour l'auteur, est son lien avec l'Orient et la gestion de

[70] Naïm Kattan, *L'anniversaire*, Montréal, Québec Amérique, 2000, p. 122, 143.

[71] Michel Biron, François Dumont et Elisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 2010, p. 561, 562.

ce lien avec l'Occident qui fait désormais partie de sa vie[72] ». Dès lors, l'œuvre kattanienne se situe entre les deux univers, oriental et occidental. Cette confrontation présente chez beaucoup d'auteurs de la littérature migrante illustre les thèmes du déracinement, du choc des cultures, de l'intégration de l'immigrant à la fois dans le nouvel espace et dans la société qui l'accueille. De ce fait, comme l'affirme Daniel Chartier, « l'écriture migrante constitue un courant d'hybridité culturelle[73] ». *Adieu Babylone* se présente ainsi comme promoteur d'une trajectoire d'émigration, mais aussi d'une reconstruction identitaire émergeant au sein du nouveau projet nationaliste qui prend forme au Québec.

1.6 Les colonies du Moyen-Orient, le cas de l'Égypte et de l'Irak

Plongeons à présent dans le contexte moyen-oriental de l'époque, en pleine guerre, une période atroce qui a poussé des milliers de désorientés, comme Kattan, à quitter leurs pays pour se réfugier au Québec.

Tel que nous l'avons montré précédemment, la province du Québec était autrefois une colonie disputée entre la France et la Grande-Bretagne qui finit par marquer sa victoire dans la bataille d'Abraham. De même, les pays du Moyen-Orient, dont l'Égypte et l'Irak, étaient sous l'emprise des puissances coloniales depuis la seconde moitié du XIXe siècle, période où la colonisation européenne (l'Europe étant en plein âge industriel) atteint son paroxysme. L'expansion coloniale, favorisée par les grands progrès techniques et scientifiques, s'étendra particulièrement dans les pays africains et asiatiques. À l'issue de la Conférence internationale de Berlin (1884-1885), qui dirige la « course aux clochers » entre les puissances européennes, le Royaume-Uni et la France se trouvent en tête des pays colonisateurs, constituant les plus grands empires du monde en se partageant les continents de l'Afrique et de l'Asie. Malgré la

[72] Éric Hocquette, « L'obsession de la dualité chez Naïm Kattan », *Tsafon Revue d'études juives du Nord* publié le 1er décembre 2016, p. 90.

[73] Daniel Chartier, « Les origines de l'écriture migrante. L'immigration littéraire au Québec au cours des deux derniers siècles », *Voix et images*, vol. 27, n° 2, 2002, p. 304.

vive opposition des peuples indigènes, la domination occidentale s'impose par la violence politique, physique, morale et culturelle.

Rappelons que les études postcoloniales qui voient le jour dans les années 1980, au sein du discours postmoderne, portent essentiellement sur les processus de développement de l'identité culturelle nationale dans les pays colonisés. Comme l'affirme Edward Said : « l'Occident a "inventé" l'Orient qui lui convenait et les nations colonisatrices se sont "inventé" leurs propres narrations empêchant ainsi les colonisés de développer les leurs. Comment faire l'histoire de son propre passé quand celui-ci a été occulté ou récupéré par la pensée du dominant ?[74] ». Partant de cette idée primordiale, il serait opportun de rappeler que l'Égypte, occupant une place stratégique par sa situation géographique, par son poids démographique et par ses ressources naturelles, a toujours suscité la convoitise des empires. L'Égypte ottomane s'étend de 1517 à 1798, année où Napoléon Bonaparte tente d'établir une administration moderne. Obligé de retourner en France, Napoléon cède le pouvoir à Kléber[75]. L'assassinat de ce dernier au Caire permet à l'armée ottomane (soutenue par les Anglais) de reconquérir l'Égypte en 1801. À partir de ce moment, l'Empire ottoman, de plus en plus affaibli et endetté par ses énormes dépenses de modernisation (entre autres la construction du Canal de Suez inauguré en 1869), devient une proie facile pour les Français et les Britanniques. La première révolte nationaliste égyptienne, menée par le colonel Ahmed Urabi contre les khédives, provoque l'occupation de l'Égypte par l'Empire britannique en 1882 sous prétexte de maintenir la sécurité de la région. Dès lors, les puissances coloniales justifient leur occupation à partir de la supériorité du modèle européen. En effet, l'idéologie colonialiste dominante en Europe va reposer sur l'idée principale du devoir qu'ont les « races supérieures » de « civiliser » les « races inférieures »[76]. Ainsi, pendant toute la période coloniale, les langues et les coutumes

[74] Edward Said cité par Danielle Haase-Dubosc et Maneesha Lal, « De la postcolonie et des femmes : apports théoriques du postcolonialisme anglophone aux études féministes », *Nouvelles questions féministes,* vol. 25, n° 3, 2006, p. 37.

[75] Voir à ce sujet le roman historique de Sonallah Ibrahim *Turbans et chapeaux* où il décrit la période de l'expédition d'Égypte (1798-1801) dirigée par Bonaparte et poursuivie par Kléber et Menou, (traduit de l'arabe (Égypte) par Richard Jacquemond, Paris, Actes Sud, 2011, 278 p.)

[76] Cette idéologie est bien illustrée par le poème *Le fardeau de l'homme blanc* (1899) de l'écrivain britannique Rudyard Kipling qui met en lumière la mentalité progressiste des puissances coloniales

occidentales envahissent l'Égypte et il va sans dire que le discours colonial, incarné à l'époque par lord Cromer, se fonde sur un dédain des valeurs autochtones, tout ancestrales qu'elles soient :

> Selon Cromer, il existe un antagonisme très marqué entre Européens (qui seraient des hommes de raison et d'analyse) et Orientaux (qui seraient des hommes à l'esprit confus et chaotique, manquant d'initiative et d'énergie). De fait, Cromer illustre les idées de son époque selon lesquelles l'Angleterre apporterait le « progrès » en Égypte[77].

L'importance stratégique du Moyen-Orient durant la Seconde Guerre mondiale, qui oppose les forces de l'Axe aux Alliés entre 1939 et 1945, jouera un rôle primordial pour les Britanniques, préoccupés par l'élargissement de leur Empire. Tel que le décrit l'historien et spécialiste du Moyen-Orient Christian Destremau, la Grande-Bretagne doit maintenir l'ordre dans la région où l'Égypte et l'Irak constituent les principaux territoires occupés. Il faut stabiliser ces zones essentielles au maintien de son Empire « informel » en protégeant l'Égypte menacée par l'entrée des troupes italiennes, et en affirmant sa domination en Irak où un coup d'État vient de porter au pouvoir quatre officiers nationalistes, soutenus par l'intervention allemande dans le pays. La région se transforme alors en un théâtre sanglant où s'affrontent les puissances coloniales[78].

Plusieurs scènes traumatisantes de cette période de l'Histoire sont peintes dans le roman autobiographique de Kattan. Ce dernier se souvient de ces confrontations coloniales ayant eu lieu dans sa ville natale, Bagdad, où diverses communautés ethniques et religieuses cohabitaient dans une ambiance tendue :

---

contraintes de répondre à l'appel du devoir civilisateur envers le monde entier. Ce poème devient la référence principale de l'eurocentrisme de l'époque coloniale.

[77] Sir Evelyn Baring, célèbre sous le nom de Lord Cromer, est agent et consul général du Royaume-Uni en Égypte de 1883 à 1907. Voir à ce sujet Emilie Polak, « Le protectorat britannique en Égypte », *Les clés du Moyen-Orient,* publié le 10-01-2014. Voir l'article en ligne.

[78] Voir à ce sujet Christian Destremau, *Le Moyen-Orient pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Perrin, 2011, chapitre 1.

> Nous avions vécu un mois de fièvre guerrière et de mots d'ordre nationalistes. En cette année 1941, les armées britanniques reculaient sur tous les fronts mais résistaient devant les assauts des forces irakiennes. Aucune brèche dans leur ligne de défense à Habbaniyah et la base de Chouaiba arborait toujours l'Union Jack. Matin, midi et soir les communiqués de l'état-major irakien annonçaient des victoires hypothétiques et additionnaient les lourdes pertes de l'ennemi. Le gouvernement de Rachid Ali s'impatientait. L'aide qu'il attendait fébrilement de Berlin tardait à venir. Hitler promettait et ne tenait pas ses promesses. Entre un communiqué et une déclaration vengeresse, la radio diffusait d'interminables messages codés adressés à des pays amis, à des alliés lointains ou proches. Dans cette guerre sainte menée contre un envahisseur honni, il n'était question ni de Juifs ni de Musulmans. Nous étions tous embrigadés dans cette lutte à mort contre un colonialiste qui suçait notre sang et notre pétrole[79].

C'est dans ces circonstances bouleversantes que s'amorceront les mouvements nationalistes qui aboutiront à la décolonisation progressive de la région. Contrairement à la révolution québécoise menée en douceur par les habitants du Canada français, la décolonisation du Moyen-Orient s'est manifestée par des luttes et des émeutes sanglantes auxquelles se sont opposées de toutes leurs forces les puissances coloniales. Affaibli par la crise économique de 1929 et ruiné par la guerre, le système colonial est ébranlé, ce qui a eu pour effet d'accélérer le processus d'indépendance. Aux guerres de conquête feront suite des guerres d'indépendance, favorisées par la montée en puissance de l'Organisation des Nations Unies et de la guerre froide qui s'installe entre les États-Unis et l'Union des républiques socialistes soviétiques. Tel que le souligne Henri Laurens, l'émergence du nationalisme est due à la volonté du peuple qui s'acharne à se libérer de l'occupation occidentale au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, « la construction des mythes nationaux se revendiquant en particulier de la révolte arabe[80] ». Ce nationalisme sera d'autant plus accentué par la création de l'État d'Israël en 1948. L'occupation des militaires prend fin en Irak en 1947 mais le pays demeure sous la surveillance britannique afin de préserver les ressources pétrolières. En Égypte, on revendique désormais « l'égyptianisation » de la société et l'abolition de la monarchie pro-occidentale. Installés dans le pays depuis plus de 70 ans, les Anglais sont forcés d'abandonner le territoire égyptien en

---

[79] Naïm Kattan, *Adieu Babylone*, *Mémoires d'un Juif d'Irak, op.cit.,* p. 31. Dorénavant, les références au roman seront placées entre parenthèses dans le texte avec l'indication (*A.B*).

[80] Henri Laurens, « Dix ans qui ébranlèrent le Proche-Orient et le Maghreb », *L'Orient en guerre*, publié le 12 octobre 2014. Voir l'article en ligne.

1952, après le coup d'État militaire dirigé par Gamal Abdel Nasser, chef du mouvement des officiers libres dont le projet national réclamait l'indépendance définitive du pays, la fin du féodalisme ainsi que l'instauration de la justice sociale. Le roi Farouk est exilé, la République est proclamée et Nasser prend le pouvoir en 1954.

1.7 L'espace sociopolitique de l'Égypte postcoloniale

Deux mots caractérisent à merveille l'idéologie de l'époque nasserienne : le socialisme et la nationalisation. Une fois arrivé au poste de président de la République, Nasser adopte des réformes économiques dans les secteurs de l'agriculture et de l'industrie. Il procède à la construction du Haut Barrage d'Assouan et à la nationalisation de plusieurs usines ainsi que du Canal de Suez, ce qui déclenche une attaque militaire qui unit la France, la Grande-Bretagne et Israël contre l'Égypte. Ceux-ci sont obligés de retirer leurs milices sous la pression des États-Unis et surtout de l'Union Soviétique dont les relations se renforcent avec le gouvernement de Nasser. Figure emblématique de l'unité arabe, Nasser va inspirer les nationalistes de tous les pays du Moyen-Orient. Appliquant une politique panarabe, il prône la création d'un seul peuple arabe uni pour servir les intérêts des Moyen-orientaux et pour lutter contre le morcellement issu de la politique occidentale impérialiste. Il devient ainsi le chef de file des pays arabes décolonisés dont l'Égypte est le « leader ». L'effervescence de ce nationalisme arabe que préside l'Égypte se manifestera dans une production artistique littéraire et cinématographique hors pair. Diffusé dans le monde entier, le cinéma égyptien joue un rôle important dans la construction de la nation.

La fin des années 60 va marquer une rupture dans tous les domaines de la société égyptienne. La Guerre des six jours, menée par Israël, apporte la plus lourde défaite dans l'histoire contemporaine de l'Égypte. Avec l'occupation du Sinaï, la confiance du peuple envers Nasser est désormais ébranlée. Celui-ci donne sa démission mais accepte de reprendre son poste à la sollicitation de certains Égyptiens, qui voulaient encore croire en lui. L'Égypte va perdre, cependant, son rôle de « leader » du monde arabe et l'opinion publique arabe se retournera contre elle. Trois ans après cette date fatidique, Anouar El Sadate occupe les fonctions de

président à la suite du décès de Nasser, évènement qui plonge le peuple égyptien dans le plus profond désespoir.

Contrairement à la politique de son prédécesseur, celle de Sadate se manifeste par un libéralisme croissant sur tous les plans. Auteur du grand projet de l'ouverture économique, « El Infitah », il ouvre grand la voie au capitalisme en stimulant l'investissement privé qui aura pour résultat la disparition graduelle de la classe moyenne au détriment d'une nouvelle catégorie de nouveaux riches. Par ailleurs, il donne libre accès aux idées des mouvements islamistes qui s'intègrent dans le pays petit en petit en s'opposant fermement à l'idéologie socialiste des nasseriens.

Profondément marquée par les crises politiques, morales et artistiques, la seconde moitié du XXe siècle sera témoin d'une forte remise en question. La fin des empires, les mouvements décoloniaux et les politiques qui s'ensuivirent, auront un impact sur le domaine littéraire et plusieurs écrivains orientaux se penchent davantage sur la question de l'identité arabe mise à mal. La littérature égyptienne contemporaine n'échappe pas à cette tendance. Parmi ces débats et écrits qui s'intéressent au sujet identitaire, figurent les œuvres de l'écrivain nobélisé Naguib Mahfouz et du chroniqueur engagé Sonallah Ibrahim, les auteurs des deux romans qui nous occupent. *La quête* (1964) de Naguib Mahfouz voit le jour en Égypte durant la période nationaliste. Le génie de cette œuvre réside dans le fait qu'elle peut être lue comme un simple roman réaliste mais aussi comme un roman symbolique si on est prêt à déceler les pensées de l'auteur entre les lignes. Quelques années plus tôt, Mahfouz lance ce genre de roman symbolique en publiant *Les fils de médina* (1959) qui suscite une grande polémique dès sa parution en feuilleton dans le journal « El Ahram ». Roman allégorique, fondé sur des récits bibliques et coraniques, *Les fils de médina* marque une transition dans le style de Mahfouz dont les œuvres portaient jusque-là l'étiquette réaliste et naturaliste. Rédigé après de longues années d'abstinence d'écriture à la suite de la révolution de 1952, le roman se veut une critique de la politique nasserienne qui n'aurait pas, aux yeux de Mahfouz, atteint les objectifs souhaités par le peuple. Jugée comme une œuvre hérétique par l'institution religieuse El Azhar[81], l'œuvre est

[81] El Azhar est une université et l'une des institutions principales de l'Égypte, « une institution millénaire typiquement sunnite dont l'État égyptien moderne a hérité et qui représente aujourd'hui une pièce

censurée et interdite de publication. Suivant le même schéma allégorique, *La quête* est une dénonciation de l'État paternaliste au pouvoir et d'un système social perdant ses repères. Écrit trois ans avant « la défaite de 67 », ce roman semble être un mauvais présage. La crise qu'incarne le protagoniste de Mahfouz s'accentue considérablement dans le roman de Sonallah Ibrahim qui met en scène plusieurs personnages autour de l'héroïne Zeth, pris dans cet ouragan socio-historique et culturel qui s'installe au lendemain de la décolonisation. Le lecteur découvre ainsi tout un aspect de la génération de la protagoniste qui évolue dans cette société postcoloniale, tiraillée entre socialisme et capitalisme, occidentalisation et islamisation ; aspects que revêt le néocolonialisme, tel que nous le développerons plus loin. Car

> L'Égypte n'aura eu de cesse […] de constituer, aux yeux des grandes puissances, un territoire géostratégique dont la pérennité et la stabilité du régime sont garantes des intérêts de celles-ci dans la région […] L'Égypte y est un acteur majeur, tant par sa frontière commune avec Israël et par l'engagement panarabiste, socialiste et tiers-mondiste de Nasser, que par l'adhésion de ses successeurs, Sadate, puis Moubarak, à l'Occident et à l'économie de marché. Ensuite, dans un monde post-1989 en profonde mutation, dominé par les États-Unis, où les interventions militaires au Moyen-Orient se font officiellement au nom de la démocratie et de la lutte contre le terrorisme, et où l'Égypte constitue un pivot de la politique moyen-orientale américaine. Ce qu'il est convenu d'appeler « les printemps arabes » de 2011 constitue une nouvelle séquence historique au sein de laquelle l'Égypte joue toujours un rôle central, de par son rayonnement historique, culturel et politique[82].

De fait, nos auteurs égyptiens ont voulu rendre compte d'une séquence historique dans leurs œuvres en faisant découvrir au lecteur les différents aspects de la société de leur époque. Pour ce faire, ils procèdent à l'aide d'un moyen cher aux écrivains arabes contemporains : « l'introspection ». Ce nouveau style de roman s'avèrera, tel que nous le verrons dans le

---

maîtresse de la légitimité religieuse des pouvoirs qui se sont succédé en Égypte depuis Muhammad Ali jusqu'au président Moubarak […] le régime nassérien accomplissait là l'ultime phase de la réforme, avec l'incorporation pure et simple d'al-Azhar à l'État égyptien » (Pierre-Jean Luizard, *Al-Azhar, institution sunnite réformée*, Le Caire, CEDEJ - Égypte/Soudan, p. 519.)

[82] Sandrine Gamblin et Robert Santucci « Égypte - L'Égypte républicaine » dans *Encyclopædia Universalis.* Voir l'article en ligne.

prochain chapitre qui porte sur le rapport entre l'espace et la narration, le meilleur moyen de brosser des tableaux de mœurs au quotidien afin d'explorer les maux de la société égyptienne.

Des réflexions précédentes émane le rôle flagrant des circonstances politico-historiques dans la transformation de l'espace postcolonial représenté dans les quatre romans respectifs. La dimension temporelle est en effet au cœur des métamorphoses que subissent à la fois les territoires et leurs occupants. Si son influence est indéniable, « l'histoire, loin d'être homogène, ''a lieu'' dans plusieurs espaces et ceci de maintes façons[83] ». Il nous paraît donc indispensable de tenir compte de la dimension spatiale dans l'interprétation de nos textes, celle-ci ayant été reléguée longtemps au deuxième plan en raison du primat de l'histoire et du temps. Nous nous proposons dès lors de nous pencher sur la notion d'espace et de scruter les différentes façons dont nos auteurs établissent une étroite corrélation entre espace et écriture. Nous tenterons ainsi de montrer en quoi l'espace référentiel est doté de riches significations transmises au lecteur par le biais des univers fictionnels renvoyant à la déstabilisation identitaire dans les univers réels.

[83] Antje Ziethen*, Géo/Graphies : La Poétique de l'espace (post)colonial, op.cit.,* p. 5.

CHAPITRE II

ESPACE ET NARRATION

2.1 Qu'est-ce que l'espace littéraire ?

Dans ce chapitre, il s'agira d'élucider le rôle de l'espace dans l'univers romanesque afin d'approfondir les rapports entre sujet, texte et hors-texte tout en situant nos œuvres dans leur contexte littéraire. Nous donnerons d'abord un aperçu sur les notions de l'espace en littérature pour ensuite expliquer ce que nous entendons par espace littéraire.

Tel que le font remarquer plusieurs théoriciens modernes (Marc Brosseau, Edward Soja et Antje Ziethen pour ne citer qu'eux), l'espace a longtemps été subordonné au temps dans les sciences humaines. C'est pourquoi il suscite de plus en plus l'intérêt des chercheurs provenant de diverses disciplines. Anthropologues, sociologues, philosophes, historiens et littéraires se questionnent dès lors plus rigoureusement sur la manifestation de l'espace dans les mondes fictionnels. Même si le recours à la notion d'espace dans la littérature a été de tout temps monnaie courante, celui-ci servait surtout à déterminer sa fonction en tant que lieu, décor où se déroulait la scène :

> Longtemps considérée comme un simple moment d'arrêt à l'intérieur de la séquence narrative, la description était reléguée à une fonction ornementale, ou simplement destinée à fournir le décor nécessaire au dénouement de l'action. Pendant que la narration travaille le temps, la description est étalement dans l'espace […] on s'est surtout intéressé à savoir comment l'espace contribuait à

> créer l'illusion réaliste ou, pour parler comme Barthes à produire « un effet de réel »[84].

La question spatiale avait pourtant attiré bien des chercheurs avant les théoriciens contemporains de l'espace. Ainsi, dans une perspective purement narratologique, Genette démontre la fonction dynamique et l'autonomie narrative de l'espace dans le récit. Par ce qu'il appelle « espaces textuels » et « spatialité de langage », Genette affirme que la manifestation spatiale n'est pas que passive, représentée mais bien « active et représentative »[85]. Ceci ne l'empêche point de rehausser la valeur temporelle par rapport à celle de l'espace, puisqu'il insiste sur le fait de pouvoir « raconter une histoire sans préciser le lieu où elle se passe tandis qu'il lui est presqu'impossible de ne pas la situer dans le temps par rapport à l'acte narratif[86] ».

Quelques années plus tard, les travaux traduits de Mikhaïl Bakhtine identifient la notion de « chronotope », laquelle repose sur la solidarité de l'espace et du temps dans le monde réel comme dans la fiction romanesque, et que Bakhtine considère comme un principe actif du roman : « Le chronotope détermine l'unité artistique d'une œuvre littéraire dans ses rapports avec la réalité […] En art et en littérature toutes les définitions spatio-temporelles sont inséparables les unes des autres, et comportent toujours une valeur émotionnelle[87] ». Le principe du chronotope bakhtinien se fonde sur l'indissolubilité de l'espace et du temps, défini comme quatrième dimension de l'espace et qui matérialise ce dernier. Or, tout comme Genette, Bakhtine attribue une position secondaire à la notion spatiale. À en croire Antje Ziethen,

> La pensée de Bakhtine sur le genre littéraire s'inscrit ainsi dans une poétique historique, faisant du chronotope une catégorie littéraire de la forme et du contenu, sans toucher à son rôle dans d'autres sphères de la culture […] Bakhtine constate, en effet, que la littérature révèle, à travers ses marques génériques, les constellations spatio-temporelles spécifiques à une époque

[84] Marc Brosseau, *Des Romans-géographes,* Paris, L'Harmattan, 1996, p. 84.

[85] Voir à ce sujet Gérard Genette, « Espace et langage », dans *Figures I*, Paris, Seuil, 1966, pp. 101-108, et « La littérature et l'espace » dans *Figures II*, Paris, Seuil, 1969, pp. 43-48.

[86] Gerard Genette, *Figures III,* Paris, Seuil, 1972, p. 128.

[87] Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978, p. 384.

> historique. Le chronotope permet à l'auteur de faire sens de son époque et de transposer en narration le monde dont il est issu. Il est pour ainsi dire la condensation artistique-littéraire d'un espace-temps « réel ». Aussi l'espace se trouve-t-il moins au centre de l'intérêt que les actes et les événements qui s'y rattachent[88].

À partir des années 70, l'intérêt pour l'espace revêt une nouvelle forme : il s'agit de redonner à la notion spatiale la place qu'elle mérite. Edward Soja préconise d'inverser les rôles en faisant de la « spatialité » la vedette de premier plan. Il considère que

> l'expérience de la temporalité, de la diachronie, est aujourd'hui atrophiée par le jeu de l'instantanéité, par l'accélération du temps, par l'empire du synchronique. Dès lors, l'avantage passerait à l'espace, à la spatialisation du social, longtemps laissés dans l'ombre par les théories sociales à dominante historiciste[89].

Figurent alors les premiers rapprochements entre la géographie et la littérature que Marc Brosseau explicite nettement dans ses travaux. L'espace représenté dans la littérature n'est pas considéré de la même manière puisque pour certains, on met plutôt l'accent sur l'espace pour comprendre le texte, alors que d'autres prendront appui sur le texte pour appréhender l'espace. Brosseau voit néanmoins que « la convergence des préoccupations des géographes (qui se penchent sur leurs propres discours ou sur la littérature) et des littéraires (qui se penchent un peu plus sur les questions relatives à l'espace et aux lieux), une source potentielle de transformations significatives[90] ». Situant la production littéraire dans son contexte sociogéographique, les théories suggèrent que l'espace dans lequel l'action se développe renvoie à des éléments d'ordre social et permet de comprendre les actions des personnages qui y évoluent :

> Ce n'est pas seulement dans la description des paysages que la dimension spatiale se joue dans les textes : le choix des métaphores, le réseau des images contribuent

[88] Antje Ziethen, « La littérature et l'espace » *Arborescences*, n°3, juillet, 2013, p. 4.

[89] Edward Soja cité par Bernard Elissalde, « Géographie, temps et changement spatial », *Espace géographique*, tome 29, n°3, 2000, p. 226.

[90] Marc Brosseau et Micheline Cambron, « Entre géographie et littérature : frontières et perspectives dialogiques », *Recherches sociographique,* Volume 44, n° 3, septembre–décembre 2003, p. 528.

> à circonscrire l'espace, à définir la configuration d'un univers de référence […] Non seulement les métaphores auraient-elles permis de définir le sens de ces espaces vécus respectifs, mais aussi de montrer comment les personnages apparaissent, d'une certaine façon, comme l'émanation des lieux.[91]

Ce trait d'union établi entre récit et territoire référentiel fera par la suite l'objet de plusieurs recherches appartenant notamment aux domaines de la sociologie et de la géographie. On porte désormais l'attention sur le fait que la société est un produit spatial et on met de l'avant son implication dans l'histoire et les évènements politiques. La thèse du sociologue Henri Lefebvre va dans ce sens et soutient que les activités exercées par les individus et les groupes dans la vie de tous les jours créent la pratique sociale et les rapports sociaux [92]. Dans le même esprit, le géographe Yi Fu Tuan se penche sur la façon dont les individus perçoivent et conçoivent leur espace par le biais de l'expérimentation. Il attribue à la notion temporelle un rôle important dans l'évolution de l'être au sein de son milieu. Cette perspective, en vogue dès la fin du XXe siècle, est basée sur l'expérience vécue des individus qui s'investissent par leurs pratiques mais aussi par leurs sensations et émotions[93]. La notion spatiale occupe ainsi une place éminente dans les recherches contemporaines, lesquelles proposent un rééquilibrage en faveur de l'organisation socio-spatiale par rapport à l'analyse des évènements historiques. À ce sujet, Michel Lussault insiste sur l'importance de comprendre l'histoire à travers « la preuve par l'espace », capable d'illustrer les rapports sociaux, les situations économiques et politiques ainsi que les idéologies dominantes :

> […] tout événement, toute situation, tout phénomène est le fruit d'un état irrémédiablement daté du fonctionnement du système que forme la société […] Par le biais du récit de l'action et du modèle territorial qu'il organise et diffuse, la diachronie est désignée, inscrite, valorisée, qualifiée, placée dans la synchronie de l'agencement spatial […] Chaque scansion spatiale mise en exergue par le récit et les figures qui l'assistent, représente et manifeste la saillance d'un épisode historique. Cette géographie de la représentation de l'espace […] est, bien sûr, indissociable de la géographie de la face matérielle du territoire : marques

[91] *Ibid.,* p. 529.

[92] Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, Paris, Anthropos, 1974, p. 35.

[93] Yi-Fu Tuan, *Espace et lieu : La perspective de l'expérience,* traduit par Céline Perez, Gollion, Infolio, 2006.

> physiques de l'historicité et marques idéelles constituent l'envers et l'avers du même phénomène[94].

Une telle approche ouvre la voie à de nouvelles réflexions quant aux relations espace/temps et permet de redéfinir l'espace littéraire qui doit prendre en compte les données externes à sa création. Toute œuvre littéraire composée ne peut donc ignorer les faits socio-historiques, idéologiques, politiques et économiques liés à son existence. Elle permet leur agencement à sa façon, par le biais d'un univers fictionnel qui reconfigure ces implications extérieures en fonction de leur rapport avec l'espace social, devenu le principal déterminant de toute évolution.

2.2 L'espace romanesque en littérature

Il va sans dire que l'objet littéraire qui répond le mieux à ces théories de l'espace est le roman. Mikhaïl Bakhtine considère que le texte romanesque est l'unique genre littéraire qui tient compte de la réalité car c'est le lieu privilégié où le langage trouve son utilisation idéale. Pour sa part, Brosseau affirme que « [l]e roman, grâce à sa grande capacité d'intégrer différents genres de discours et formes de savoir, mobilise tous les moyens intellectuels et toutes les formes poétiques pour éclairer ce que seul le roman peut découvrir[95] ». Jean Weisgerber, évoquant la rareté des ouvrages critiques concernant spécifiquement la notion spatiale en littérature, s'est penché plus précisément sur cette question. Dans *L'espace romanesque*, Weisgerber questionne la fonction de l'espace dans la fiction. Pour lui, l'espace du roman est celui « où se déroule l'intrigue[96] », c'est un élément fondamental, indissociable de la temporalité, de l'action et des personnages. Contrairement à Genette, le comparatiste belge affirme l'impossibilité de créer un récit sans indication spatiale. L'espace romanesque est donc une sorte d'engrenage rassemblant tous les constituants liés au bon fonctionnement de

[94] Michel Lussault, « Renouveler le dialogue », *Espace-Temps,* n° 68, 1998, p. 35,39,40.

[95] Marc Brosseau, « L'espace littéraire entre géographie et critique » dans Rachel Bouvet et Basma El Omari (dir), *L'Espace en toutes lettres,* Montréal, Éditions Nota bene, 2003, p. 22.

[96] Jean Weisgerber, *L'espace romanesque*, Lausanne, Éditions L'Âge d'homme (Bibliothèque de littérature comparée), 1978, p. 227.

l'œuvre : « L'espace du roman n'est au fond qu'un ensemble de relations existantes entre les lieux, le milieu, le décor de l'action et les personnages que celle-ci présuppose, à savoir l'individu qui raconte les événements et les gens qui y prennent part[97] ». Weisgerber ajoute que la signification globale d'une œuvre ne peut avoir lieu sans l'analyse minutieuse de l'espace qui se construit progressivement autour de ceux qui le pratiquent.

Les recherches d'Henri Mitterand, notamment son ouvrage *Le discours du roman,* viendront compléter celles de Weisgerber en faisant avancer les idées dans ce domaine. Confirmant la fonction cruciale de l'espace dans la création fictionnelle, Mitterand souligne que « […] c'est le lieu qui fonde le récit, parce que l'événement a besoin d'un ubi autant que d'un quid ou d'un quando ; c'est le lieu qui donne à la fiction l'apparence de la vérité […] puisque le lieu est vrai, tout ce qui est contigu, associé est vrai[98]». Dans un même ordre d'idées, Roland Bourneuf et Réal Ouellet maintiennent l'idée selon laquelle l'espace est le fruit d'un processus dynamique d'interrelations entre lieux et autres facteurs constitutifs de l'organisation romanesque, et que l'étude spatiale est inextricablement liée à la compréhension de l'œuvre car « loin d'être indifférent, l'espace dans un roman s'exprime dans des formes et revêt des sens multiples jusqu'à constituer parfois la raison d'être de l'œuvre[99] ». Il n'est point étonnant que les auteurs consacrent des pages et des pages aux différents espaces (géographique, politique, social, symbolique et idéel) dans lesquels évoluent leurs personnages.

Dans cette optique, l'espace que peint le roman n'est pas défini par hasard. Le choix des lieux porte en lui un sens implicite selon les intentions de l'auteur qui, grâce au travail du texte, questionne les différents éléments du récit – espace, esthétique, imaginaire et inspiration.

---

[97] *Ibid.,* p. 14.

[98] Henri Mitterand, *Le discours du roman,* Paris*,* PUF, 1980, p. 194.

[99] Roland Bourneuf et Réal Ouellet, *L'univers du roman*, Paris, PUF, 1981, p. 119.

2.3 La fonction de l'auteur dans l'espace romanesque

La représentation de l'espace dans un roman exploite ainsi les différents points de vue (personnages, narrateur, lecteur) révélant la pensée du romancier et sa façon de voir le monde. Comme le souligne Ivan Seid :

> Une certaine conception de l'espace, une évocation spatiale, de même que d'autres procédés purement techniques, reflètent toujours, et indépendamment ici de la volonté de l'auteur, une certaine vision du monde de celui-ci. Comme cette vision comporte toujours une partie générale, commune à l'époque, les présentations de l'espace chez des écrivains d'une même époque peuvent avoir une certaine ressemblance. Un objet, un ensemble d'objets, un milieu qui apparaissent dans un roman d'abord gratuitement et sans aucune raison d'être, se font de plus en plus révélateurs et riches en significations au fur et à mesure que la narration progresse[100].

L'espace romanesque serait donc un mode d'exploration du monde par lequel l'auteur transpose une géographie physique et humaine suivant une enquête rigoureuse sur les lieux et la nature de leurs habitants. Le roman est dans ce sens une métaphore de la vie, le lieu idéal d'une action où s'opère l'interférence de l'expérience et de l'imaginaire de l'auteur. À en croire Daniel Chartier, le roman serait également un discours[101] transmetteur d'une idée du lieu, de l'espace dont il traite, compte tenu à la fois de son existence discursive, c'est-à-dire ce qui se rapporte à cet espace, et celle de sa matérialité, fondée sur l'expérimentation et le vécu :

> L'existence discursive du lieu accompagnerait son existence réelle […] soit sa matérialité, l'expérience vécue de ceux qui l'habitent ou le visitent, etc. Pour tout lieu, on constaterait ainsi une double existence discursive (ce qu'on en dit) et phénoménologique (ce qu'on en sait par l'expérience) […] le discours n'est pas que rapporté par les autres […] il permet de donner au lieu une épaisseur qui

[100] Ivan Seidl, « Aspects de l'espace dans le roman français moderne », *Études romanes de Brno*, vol. 7, 1974, p. 129.

[101] « Par discours, entendons tout à la fois la fiction (romans, films, chansons, poèmes, pièces de théâtre, légendes) et le documentaire (reportage, guides de voyage, récits de vie, histoires personnelles), qu'il soit fixé (par l'écrit, l'enregistré, la mémoire collective) ou passager (conversations, racontars) », (Daniel Chartier, « Introduction. Penser le lieu comme discours » dans Daniel Chartier, Marie Parent et Stéphanie Vallières (dir), *L'idée du lieu*, *Figura*, vol. 34, 2013, p. 15. En ligne sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain.)

> dépasse sa simple topographie (ou matérialité) en ajoutant une (ou des) subjectivité(s) qui accentue(nt) l'attention sur l'usage et les comportements humains. En ce sens, retenons une fois de plus que discours et matérialité sont indissociables dans la construction, l'interprétation et la reconnaissance du lieu[102].

Nous pouvons déduire de ces réflexions que le roman, en guise de discours, donne au lecteur des indices sur l'espace décrit dans l'univers fictif suivant la propre perception de l'auteur, son vécu et son expérience des lieux. La subjectivité dans la peinture de ces espaces relève ainsi de l'intime relation entre le créateur du roman, l'espace fictif et l'espace de l'écriture. Dans son article « Sujets et lieux dans l'espace autobiographique de Bukowski », Marc Brosseau étudie de près les différentes approches des relations « sujet-écrivain, lieu et écriture propres à la géographie littéraire[103] » et passe en revue les théories de la critique littéraire concernant ces trois notions :

> De façon générale chez les humanistes, l'auteur est considéré comme détenteur d'une individualité riche et dense qui le rend souverain dans son rôle d'investisseur, de révélateur ou d'interprète du sens des lieux où il a vécu […] l'auteur existe en ce qu'il fait partie d'un groupe social (la classe) et d'un moment (historique). C'est en tant que membre d'un groupe, dans une société et une époque donnée, que ses écrits ont une valeur et une pertinence sociales (à célébrer, ou à dénoncer selon les cas). L'auteur en tant qu'individu souverain est un leurre idéaliste parce qu'il est traversé par un ensemble de déterminations sociales et géographiques qui conditionnent sa vision du monde et la représentation qu'il en fait […] La représentation du monde dans la littérature reflète en fait les conditions sociales qui président à sa production. Or, comme le veulent les approches plus récentes de la littérature, on examine aussi l'influence d'appartenances plus nombreuses et fluides : ethnicité, race, langue, religion, sexe ou orientation sexuelle […] celle-ci ne reflète pas les expériences souverainement concrètes de l'auteur ou ses interprétations de la réalité sociogéographique, mais bien plutôt les conditions sociales (toutes catégories confondues) qui ont présidé à sa production[104].

---

[102] *Ibid.,* p. 15-16.

[103] Marc Brosseau, « Sujets et lieux dans l'espace autobiographique de Bukowski », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 54, n° 153, 2010, p. 517.

[104] *Ibid.,* p. 520.

De fait, Brosseau propose une définition de ces relations mutuellement constitutives d'une œuvre littéraire en tenant compte des facteurs externes à sa création, d'autant plus que ces facteurs contribuent à sa symbolique. Il souligne, par ailleurs, que cette rencontre entre sujet et monde représenté implique nécessairement la présence d'un lecteur actif (on y reviendra plus loin) qui construit et reconstruit cet univers fictif peint par l'auteur en fonction de ses connaissances géographiques et sociales. Le roman aurait ainsi « une dimension performative en ce qu'il ''produit'' son objet (dont l'espace et les lieux)[105] » mais aussi et surtout une indication du statut de l'auteur et de sa relation avec l'espace dont il est issu et celui qu'il décrit. Le texte est considéré comme un

> lieu de médiation sur lequel il importe de s'arrêter pour comprendre comment ces rapports sont mis en forme et en intrigue […] L'individu précède le sujet dans la mesure où l'émergence d'un processus de subjectivation ne peut advenir qu'à partir de ce qui le fonde : son histoire, son milieu, sa famille, les conditions concrètes de l'existence. Or, ce processus de subjectivation ne se produit pas dans un vide géographique ; il se déploie au quotidien, au cœur de lieux à la fois physiquement concrets et symboliquement chargés[106].

L'émergence d'une œuvre littéraire se doit donc de mettre en lumière tous ces aspects sous la plume de son créateur. L'espace littéraire réside dans une création romanesque qui met en corrélation le contexte géographique et sociopolitique ainsi que la position subjective de l'auteur. L'univers fictif se conjugue dans un croisement orchestré par le sujet entre histoire, vécu et imaginaire, s'appliquant à révéler, pour reprendre les termes de Habiba Jemmali Fellah, « la teneur contextuelle de l'histoire sur une sorte d'espace esthétiquement tissé de confession et de référence sociale, qui est celui de l'écriture. [107] ». Notre réflexion sur le corpus se développe dans cette direction. Après avoir explicité ce que nous entendons par espace

---

[105] *Ibid.,* p. 521.

[106] *Ibid.,* p. 522, 523.

[107] Habiba Jemmali Fellah, « La littérature francophone postcoloniale : Entre désaveu social et reconstruction identitaire », *Les Cahiers du GRELCEF*, n° 4, mai 2013, p. 19.

romanesque, nous nous proposons d'observer la signification des espaces choisis par les auteurs de nos œuvres et leur rapport avec le contexte socio-historique où elles sont nées.

2.4 Les espaces privilégiés dans la littérature québécoise des années 40

Tel que nous l'avons souligné antérieurement, la Seconde Guerre mondiale marque une grande rupture dans tous les domaines dont le champ littéraire au Québec. Même si le clergé surveille encore tout ce qui appartient aux secteurs de l'art, de la littérature et de l'enseignement, le conflit surgissant entre l'Église et plusieurs gens de lettres prônant la laïcité se fait sentir de plus en plus. Ces derniers se soulèvent contre le retard « intellectuel » dont est victime le Québec par rapport à l'Europe. C'est d'ailleurs durant cette période qu'émergent les écrivains majeurs de la révolution tranquille qui se prépare dès l'après-guerre. Roger Lemelin représente bien cette catégorie d'auteurs dont les œuvres reflètent un engagement individuel et une autonomie nouvelle à la littérature :

> L'expérience de la Seconde Guerre mondiale joue à cet égard un rôle déterminant qui dépasse les transformations des institutions sociales, culturelles et politiques […] Les mouvements littéraires et artistiques étrangers ne sont plus simplement exotiques, comme ils pouvaient l'être au moment de la Première Guerre mondiale. Ils font désormais partie du paysage local. Grâce aux nouveaux médias et à l'émergence d'une génération de journalistes et d'intellectuels qui ont souvent acquis une partie de leur formation à l'étranger, l'impact de ce qui se passe ailleurs se fait immédiatement ressentir au pays […] Par ailleurs, cette période voit s'élaborer un roman qui n'est pas seulement le roman de la ville, comme on le dit souvent, mais plus significativement le roman de l'individu, au sens que donnent à ce mot le personnalisme et l'existentialisme […] [108].

Jusque-là, c'était surtout la campagne qui était mise en valeur dans le champ littéraire québécois, où « le roman du terroir » dominait, la ville étant le symbole du vice et de la corruption. Le premier univers urbain surgit timidement sur la scène littéraire avec le roman de Jean-Charles Harvey, *Les Demi-civilisés* (1934), qui raconte l'histoire d'un intellectuel peinant à s'émanciper dans la société close et étouffante du Québec de l'époque. Déclenchant un grand

[108] Michel Biron, *op.cit*., p. 281, 283.

scandale pour ces thèmes antimoraux (l'hédonisme, l'amour libre, la corruption des politiciens), Harvey perd sa position de directeur au journal *Le Soleil* et le roman est censuré. Y sont dénoncés l'esprit médiocre des habitants qui refusent de se rebeller contre le joug archaïque des traditions et de la religion, la bourgeoisie qui refuse tout développement intellectuel et culturel, les religieux véreux qui font fortune en profitant du peuple resigné, inapte à faire face au conventionnalisme pour créer une société moderne. Même si le roman met en lumière un décor urbain, la ville demeure associée à la déchéance et au mal : « Parmi ces laideurs de la masse puante, cloaque bouillonnant de plaisir, de vices, de sourdes résignations […][109] ».

Si le roman du terroir est loin encore de tomber en désuétude durant cette période — nous pensons précisément au succès du roman de Claude Henri Grignon, *Un homme et son péché* (1933), et à celui de Germaine Guèvremont, *Le Survenant* (1945) —, la tendance va progressivement se concentrer sur le rôle de l'espace urbain dans la reconstruction identitaire des habitants en mettant l'accent sur l'aspect de modernité, thème en vogue dans les œuvres d'après-guerre. C'est à Roger Lemelin que revient le mérite d'avoir fait entrer la ville de plain-pied dans la littérature canadienne-française : « Le premier à observer lucidement le comportement des Québécois en milieu urbain c'est Roger Lemelin dans *Au pied de la pente douce* (1944) [110] », suivi du roman de Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion,* l'année suivante. Ces œuvres annoncent le début des romans de mœurs urbaines[111] qui, selon Maurice Arguin, mettent en avant le conflit des milieux sociaux ainsi que l'aliénation économique prédominante dès la période d'après-guerre. Dans son premier roman, Lemelin peint la ville telle qu'une paroisse où la classe ouvrière urbaine exprime ses sentiments de désarroi vis-à-vis d'un espace-temps qui change considérablement, traduisant par leur attitude un bouleversement dans le comportement des Québécois, reflété dans les écrits littéraires :

[109]Jean-Charles Harvey, *Les Demi-Civilisés,* Montréal, Éditions du Totem, 1934 (1962), p. 29.

[110] Maurice Lemire, « Le roman québécois des mœurs urbaines », *Québec français*, n°36, 1979, p. 56.

[111] Maurice Arguin, *Le roman québécois de 1944 à 1965*, Montréal, L'Hexagone, 1989, p. 33.

> *Au pied de la Pente douce* a été le bienvenu parce qu'il nous a momentanément délivrés de l'oppression, en littérature, des vraies et fausses paysanneries endémiques. Dans notre génération de pseudo-critiques et d'essayistes par impuissance de création, la brutale introduction de M. Lemelin prouve que nous ne mourrons pas encore de sénilité. Son insolente jeunesse et ses coups de butoir ont estomaqué nos "chers anciens". C'est une raison d'espérer que notre vitalité n'est pas un vain mot[112].

Encouragé par le succès de son premier livre, Lemelin publie, quatre années plus tard, son chef-d'œuvre, *Les Plouffe,* où la ville abrite les profondes mutations qui bouleversent la société québécoise. Devenu un élément central dans la création romanesque, un sujet de prédilection, l'univers urbain remplacera celui de la vie rurale et sera décrit minutieusement sous le regard empreint de réalisme des auteurs de cette période.

Ainsi *Les Plouffe* raconte le quotidien d'une famille composée de six membres : Théophile et Joséphine Plouffe, parents de Napoléon, Ovide, Cécile et Guillaume. Se joignent à eux trois autres personnages principaux : Denis Boucher, le curé Folbèche et Rita Toulouse. Divisé en quatre grandes parties, le récit s'ouvre sur la visite en 1938 à Québec de Tom Brown, pasteur protestant américain et recruteur pour l'équipe de Baseball *Les Reds de Cincinnati.* Il fait la connaissance de Denis Boucher qui tente de lui présenter son ami Guillaume Plouffe, grand sportif et meilleur lanceur d'anneaux à Québec. Ce dernier réussit à impressionner le pasteur qui promet de lui assurer une belle carrière de baseball aux États-Unis. La visite de Brown suscite la grande colère du curé Folbèche. Celui-ci constate avec terreur la menace guettant sa paroisse par l'influence de la présence étrangère qui s'impose de jour en jour dans la ville. On apprend que Cécile, « vieille fille » de quarante ans, fréquente toujours son ami d'enfance Onésime, un conducteur de tramway marié et père de deux enfants. Napoléon, employé dans une usine de chaussures, vit de sa passion pour la collection de photos d'athlètes et enfin Ovide est un amateur d'opéra, art désuet qui le rend ridicule devant tout le monde et surtout aux yeux de Rita, une jeune ouvrière charmante et frivole dont il est fou amoureux. Dépité de ne pouvoir

[112] Clément Lockwell cité par Josée Lapointe « Psychologie et portrait de société », *La presse*, Montréal, 2 Août 2013, p. 4.

la séduire, Ovide cherche à se réfugier dans la religion et décide d'entrer au noviciat des Pères Blancs.

La deuxième partie relate en détails l'avènement de la visite royale de 1939 qui apporte un grand bouleversement dans la vie des Plouffe. En anglophobe fervent, Théophile affirme son nationalisme français en refusant de décorer sa maison de drapeaux comme les autres. Le même jour, Guillaume lance une balle dans la direction du cortège royal, qui frôle les souverains. Ces deux actes sont lourds de conséquences : Théophile perd son poste de typographe dans le journal de *l'Action Chrétienne.* Sous l'effet du choc, il est frappé de paralysie. Guillaume, quant à lui, se voit entouré par des policiers qui le menacent ouvertement d'arrestation si jamais il retente le moindre acte de rébellion. Le fidèle ami de la famille, Denis Boucher, use de son pouvoir d'écriture en tant que journaliste dans *le Nationaliste* et rédige un article sous pseudonyme félicitant la famille Plouffe pour son patriotisme et son comportement anti-grégaire lors de la visite royale. Il va même inciter les collègues du père Plouffe à signer une pétition contre l'administration afin que ce dernier reprenne son poste mais ses efforts restent vains devant la force d'inertie des employés, convaincus de devoir garder le silence afin d'éviter d'autres malheurs.

Dans la troisième partie, la Seconde Guerre mondiale est déclarée et l'univers des Plouffe continue d'être chamboulé. Ovide, hanté par l'image de Rita, quitte les religieux et tente de la séduire à nouveau en l'invitant à une soirée au Château Frontenac. Napoléon tombe amoureux de Jeanne Duplessis, une jeune servante malade à qui il rend visite au sanatorium et qu'il aide dans son processus de guérison jusqu'à ce qu'elle soit rétablie. Guillaume vient de recevoir une lettre des États-Unis le conviant à rejoindre l'équipe des *Reds de Cincinnati*, il compte dès lors les jours pour partir et réaliser son rêve tant souhaité. Cécile voit toujours Onésime jusqu'au jour où celui-ci rend l'âme brusquement dans un accident dramatique.

La quatrième partie fait une description détaillée de la grande procession organisée par les prêtres en l'honneur du Sacré-Cœur en vue d'éviter la conscription qui vient d'être déclarée. Partagés entre patriotisme et individualisme, les citoyens assistent nombreux à cet évènement qui se termine par un discours du cardinal Villeneuve en faveur de l'enrôlement des Québécois

dans la guerre. La famille Plouffe est terriblement touchée par ces circonstances : Guillaume reçoit un télégramme lui annonçant l'annulation de son contrat à la suite du déclenchement de la guerre dans laquelle il ne va d'ailleurs pas tarder à s'enrôler. Le père Plouffe meurt d'une crise cardiaque en voyant son fils dans son habit militaire.

L'épilogue ayant lieu en 1945 voit la famille Plouffe s'agrandir grâce à l'union d'Ovide (devenu ambulancier à Québec) et de Rita qui ont une fille, et à celle de Napoléon et Jeanne, parents de trois enfants. Cécile a trouvé sa raison de vivre dans l'adoption d'un des enfants de son ex-amoureux. Quant à Denis, après avoir travaillé secrètement pour un service de propagande de guerre, il s'enfuit faire carrière de journaliste en Grande-Bretagne. Le roman se clôt sur une lettre envoyée par Guillaume qui attend d'être rapatrié de l'Europe, décrivant les atrocités quotidiennes de la guerre à laquelle il participe et dont il énumère les faits désastreux sous les yeux effarés de sa mère incrédule.

Dès la parution des *Plouffe*, la critique littéraire se penche sur la thématique de l'œuvre et lui attribue l'étiquette de « romans de mœurs » pour tout ce qu'elle véhicule comme idéologie rapprochant l'individu de son contexte socio-historique. Ce courant littéraire qui doit son émergence aux soubresauts vécus à la suite de la guerre, contient des caractéristiques qui ne peuvent être niées dans l'évolution de la littérature québécoise. D'abord par le fait d'intégrer l'espace urbain dans la fiction mais aussi par l'implication de la guerre, moteur à la fois de la création romanesque ainsi que de l'intrigue et du destin des personnages fictifs :

> La guerre, représentation conflictuelle, chargée de métaphoriser à la fois une possibilité de libération et les craintes qu'inspire cette même possibilité, s'inscrit dans le discours fictif comme une limite, une frontière. Dans la plupart des textes, elle incarne, en effet, la ligne de partage au-delà de laquelle, inéluctablement, les choses basculent ; qu'il s'agisse de changements de génération, de statut social, de croyance, la guerre vient rompre un équilibre […] L'analyse de ce thème dans la production littéraire des années quarante-cinquante vient aussi rappeler les soubresauts et les contradictions qui se vivent au cours de cette période. Les textes disent, à travers le travail de la fiction, le désir mais aussi la peur de l'ouverture au

> monde, de la modernité sociale et culturelle, dont il n'est plus possible de différer l'échéance[113].

En effet, pour son apport esthétique réaliste, *Les Plouffe* est considéré par plusieurs comme étant le roman fondateur de la culture québécoise. L'auteur excelle dans la peinture des portraits et des tableaux de mœurs qu'il juxtapose en s'attardant sur les liens qu'entretiennent les personnages fictifs avec leur milieu géographique, historique et social. Si les habitants du quartier Saint-Sauveur, dans la basse-ville de Québec, sont situés dans un espace urbain, ils ont conservé néanmoins les traditions et les habitudes héritées du milieu rural dont ils sont issus. La mentalité paroissienne est omniprésente dans le roman. Il suffit d'observer la relation entre le clergé et les mères de famille, couveuses, gardiennes des valeurs ancestrales. Joséphine Plouffe est la parfaite incarnation de la mère-poule qui tient férocement les rênes que les enfants tentent désespérément de rompre pour se libérer.

En outre, le roman partage avec les œuvres de l'après-guerre d'autres thématiques qui mettent en relief la problématique sociale des années 1940 et 1950. Les personnages, reflet d'une réalité sociale, subissant encore les contrecoups de la crise économique, sont confrontés à l'humiliation due à la pauvreté. Leur besoin d'émancipation vient également de leur désir d'appartenir à une autre classe sociale. Le récit met en opposition les deux mondes des quartiers de la basse-ville et de la haute-ville. Si les personnages, avides de liberté, peuvent se rendre de l'autre côté de la ville en franchissant les frontières qui les séparent, ils sont rattrapés le soir par la triste réalité en replongeant dans l'univers clos et étouffant de leur habitat.

Le roman de Lemelin consacre, par ailleurs, une place considérable à l'influence américaine qui touche le Québec sur les plans économique, politique, social et religieux, influence qui contribue inéluctablement au processus de modernisation de la province. Illustrant les réticences du clergé québécois à accepter l'étranger anglophone, qu'il soit canadien ou américain, la caricature du curé Folbèche est une attaque de plein-fouet aux institutions

[113] Élisabeth Nardout-Lafarge, « Stratégies d'une mise à distance : la Deuxième Guerre mondiale dans les textes québécois », *Études françaises*, vol. 27, n° 2, automne 1991, p. 60. Voir l'article en ligne.

religieuses. Celles-ci se débattent farouchement pour préserver leur pouvoir et leurs acquis pendant que les membres de la société tendent à se défaire du moule séculaire religieux et traditionnel en profitant du développement technique qui leur ouvre grand la porte sur le monde extérieur. Raymond Lemieux constate à cet effet que « toutes les banlieues des villes en expansion ont connu cette difficulté d'intégrer par l'intermédiaire de leurs institutions traditionnelles, c'est-à-dire leurs paroisses, leurs nouvelles populations. Ce fut là le premier effet repérable de l'urbanisation sur la religion catholique[114] ». Jean Hamelin élabore, pour sa part, une réflexion rigoureuse sur les conséquences de l'urbanisme et de l'industrialisation sur le catholicisme national[115]. Le roman de Lemelin annonce l'effritement du cléricalisme bien avant les deux évènements décisifs de l'effondrement de l'Église : l'appel au Concile Vatican II lancé par Jean XXIII (1959) et la Révolution tranquille (1960). D'ailleurs, l'auteur reconnait que la critique a bien élucidé dans ses écrits l'accent virulent contre les abus de toutes formes d'autorité : « Pour les uns, j'avais écrit le premier roman urbain du Québec dans un style bouillonnant de fraîcheur. Pour les autres, je m'affirmais comme le pire ennemi des bien-pensants et des structures cléricales au Québec[116] ». Mais si Lemelin s'attaque aux autorités, il n'épargne point de sa satire les membres de la société qui refusent de bouger, persuadés d'être « nés pour un p'tit pain ». Lemelin pousse sa critique virulente jusqu'à montrer, par le biais des personnages du roman, les citoyens de la province incapables de se séparer de la foule pour exister, refusant tout ce qui est hors-norme :

> Cette honte de tout ce qui est intellectuel est d'ailleurs concomitante à l'impossibilité d'agir et de penser en tant qu'individu. La société est fermée à tout multilinguisme. Ainsi, chez Lemelin, les scènes de groupe, tout en étant ce qu'il y a de mieux réussi, démontrent bien d'une part que la seule culture à laquelle peuvent accéder les personnages est une culture populaire que l'auteur s'amuse à dénigrer par la caricature (cf. les scènes du bingo, du mélodrame et de la lutte dans *Au pied de la pente douce*), et révèlent d'autre part que les manifestations

[114] Raymond Lemieux, « Le catholicisme québécois : une question de culture », *Sociologie et sociétés,* vol. 22, n°2, automne 1990, p. 146, 147.

[115] Voir à ce sujet : Jean Hamelin et Nicole Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois*, Volume III : *Le XXe siècle. Tome 1 : 1898-1940* et Jean Hamelin, *Tome 2 : De 1940 à nos jours*, sous la direction de Nive Voisine, Montréal, Boréal Express, 1984.

[116] Roger Lemelin cité par Josée Lapointe, « Psychologie et portrait de société », *op.cit.,* p. 4.

> revendicatrices de changements sociaux sont inopérantes (cf. la frasque de Guillaume lors du défilé royal, la « parade » des grévistes et la procession contre le service militaire dans *Les Plouffe*)[117].

C'est ainsi que l'œuvre, par la structure, les thèmes et le choix des personnages (que nous exploiterons au prochain chapitre), fait écho aux conjonctures réelles de l'histoire du Québec des années 40. Le texte traduit les évènements d'une façon particulièrement satirique pour mettre en évidence ce que Raymond Lemieux appelle « l'imaginaire éclaté[118] », qui se définit par une crise identitaire personnelle et collective d'une structure sociale dépourvue de ses repères, « ceux d'une culture religieuse en voie d'éclatement […] là où le catholicisme est devenu le plus perméable à la rationalité technique d'une société modernisée, c'est-à-dire dans les milieux urbains intellectualisés[119] ». Cette communauté est marquée désormais par « l'insatisfaction devant les réponses que l'institution catholique était en mesure de proposer aux aspirations des fidèles devenus distants, et le vide ressenti par ces mêmes personnes dans une société qui mène à l'absurde[120] ».

2.5 Refus global

Nous ne pouvons décrire cette période charnière de l'histoire littéraire du Québec sans un retour détaillé sur *Refus global*, ce manifeste composé de 10 textes qui marque une rupture fondamentale dans les domaines littéraire, artistique et culturel, et qui annonce la Révolution tranquille de 1960. Rédigé par le groupe des Automatistes sous la direction des peintres Paul-Émile Borduas (dans la quarantaine) et Fernand Leduc (dans la trentaine), le manifeste était l'incarnation d'une forte volonté d'agir car la société québécoise avait « un sauvage besoin de

[117]Victor-Laurent Tremblay, « " Le mythe des jambes" chez Roger Lemelin », *Voix et Images*, vol. 18, n° 2, (53), 1993, p. 354.

[118] Raymond Lemieux, *op.cit*., p. 161.

[119] *Ibid.*

[120] *Ibid.*

libération[121] ». Leduc évoque lors d'un entretien les circonstances qui les ont poussés à se rebeller :

> Duplessis menait et c'était une petite dictature […] L'Église était dans le même sens, fasciste et pro-Hitler […] Le Québec était sous ces contraintes. Alors le manifeste a fait scandale, car ça touchait l'Église et le social. C'était un refus social […] Quand Refus global a paru, il y avait des raisons qui nous poussaient à le faire […] Une marée américano-anglaise pousse […] Si Refus global continue d'être célèbre comme un texte inaugural, le manifeste se donne comme un geste d'éclat qui s'inscrit dans un mouvement plus général[122].

En effet, le manifeste ne ménage point les mots acerbes contre la structure sociale fondée sur les dogmes religieux et les anciennes traditions. À l'instar de Lemelin, mais sur un ton beaucoup plus venimeux, les auteurs de *Refus global* s'attaquent aux institutions politiques et religieuses en se soulevant contre l'abus des autorités au pouvoir, contre « les récompenses accordées aux menteurs, aux faussaires, aux fabricants d'objets mort-nés, aux affineurs, aux intéressés à plat, aux calculateurs, aux faux guides de l'humanité, aux empoisonneurs des sources vives[123] ». Les Automatistes, tout comme Lemelin, remettent également en question le comportement du peuple « issu d'une colonie janséniste, isolé, vaincu, sans défense contre l'invasion[124] » qui subit l'oppression docilement. Ils s'indignent davantage d'appartenir à

> un petit peuple serré de près aux soutanes restées les seules dépositaires de la foi, du savoir, de la vérité et de la richesse nationale. Tenu à l'écart de l'évolution universelle de la pensée pleine de risques et de dangers, éduqué sans mauvaise volonté, mais sans contrôle, dans le faux jugement des grands faits de l'histoire quand l'ignorance complète est impraticable[125].

---

[121] Paul-Emile Borduas « Refus global, L'histoire s'accélère par ses marges », *Inter,* n° 39, printemps 1988, p. 55.

[122] Éric Clément, « Refus global : un geste rebelle et historique », *La Presse*, publié le 05 août 2013. Voir l'article en ligne.

[123] Paul-Emile Borduas, *op.cit*., p. 54.

[124] *Ibid*., p. 53.

[125] *Idem.*

Ainsi, le roman de Lemelin et le manifeste des Automatistes, parus la même année, se rejoignent dans leur idéologie, même si la forme diffère, dans la mesure où le but commun est de participer pleinement à la redéfinition d'une vie culturelle québécoise moderne. Il convient d'ailleurs de rappeler que l'auteur des *Plouffe* était journaliste et correspondant canadien pour des magazines américains au moment de la rédaction du roman. Il est évident que dans cet environnement stimulant sur le plan intellectuel, il a le goût d'écrire. Il s'intéresse particulièrement aux questions sociales de l'époque pour lesquelles il milite clairement dans son œuvre. Rien de surprenant donc de voir le jeune homme s'investir dans le journalisme qui répond par excellence à ce souci de volonté d'expression. Dans cette ambiance en pleine effervescence littéraire, Lemelin a l'occasion d'avoir l'œil sur tout ce qui se passe au Québec et de rendre compte de ce qu'il vit à l'intérieur de cet espace qu'il pratique en tant qu'habitant et chroniqueur. Nous serons d'ailleurs tentée de voir en son roman des caractéristiques de la chronique qui porte aussi une grande dimension lucide et ironique quel que soit le sujet dont elle traite, telle que la définit Chambure :

> En un style souvent léger et humoristique, quelquefois grave, toujours vif, alerte et châtié […] l'art du chroniqueur consiste à effleurer les questions, à improviser une causerie aussi ingénieuse et intéressante que possible sur n'importe quel sujet […] Tout lui sert de canevas, tout lui est matière à articles[126].

Envisagé sous cet angle, *Les Plouffe* serait l'incarnation d'une écriture du social où l'étude des mœurs de la ville détient une place cruciale. L'auteur en tant que chroniqueur « se fait observateur, enquêteur parfois même […] Tous les lieux, toutes les institutions, tous les quartiers sont visités pour une description de mœurs gentiment corrosive[127] ». Nous percevons nettement le regard minutieux mêlé au ton sarcastique de Lemelin quand il aborde les questions politico-sociales. *Avoir l'œil ouvert*, c'est la méthode privilégiée de notre chroniqueur-romancier. La lucidité remarquable de Lemelin transparaît à travers ses opinions sur la gravité de certains événements dont il rend compte. Basés sur des enquêtes documentées et sur

[126] A. de Chambure cité Marie-Ève Thérenty, *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIXe siècle*, Paris, Éditions du Seuil, col. « Poétique », 2007, p.242, p. 236-237.

[127] *Ibid*., p. 238-239.

l'observation directe, les espaces décrits dans le roman offrent un tableau remarquable de Québec dans ses aspects les plus divers et les plus contemporains.

Il va sans dire que le regard « intérieur », fondé sur le vécu et l'expérimentation de l'espace par notre auteur, contribue à donner au lecteur une image concrète du moindre petit détail susceptible de fournir un portrait réaliste des milieux fréquentés par les personnages. C'est sans doute ce que recherchait l'auteur dont on connaît avant tout les préoccupations sociales. Dans cette perspective, le roman de Lemelin, nourri de son regard lucide de reporter, est éminemment réaliste. Tel que nous le montrerons ultérieurement, nous pourrons aisément observer dans les nombreuses descriptions des personnages, de la ville et des décors, le souci de reporter qu'était Lemelin. À la lecture de ce roman, on constate que la réflexion de l'auteur sur l'urbanité et sur les mutations sociales qu'elle accompagne, s'imprègne de sa déambulation dans les rues, de sa participation à la vie quotidienne au sein de la ville. Nous pouvons donc présumer que ce roman de l'exil intérieur, de la quête désespérée du bonheur et de la liberté, est également une chronique qui dresse le tableau d'une société en pleine expansion et qui pose les problèmes d'un espace (la ville) et d'un temps se présentant aux habitants perdus, pris dans le tourbillon de la modernisation fulgurante de l'agglomération.

2.6 L'écriture migrante

Si le thème de « l'exil intérieur » fait sa timide apparition en même temps que l'espace urbain dans les romans d'après-guerre dont l'œuvre de Lemelin, il devient le maître-mot qui sous-tend les trames des récits issus de la littérature migrante :

> Source de débats, parfois de querelles, d'inquiétudes et surtout, d'un important renouvellement esthétique, l'immigration littéraire a marqué la fin du XXe siècle, tant dans la littérature du Québec que dans celle des autres cultures occidentales. Fruit d'une diversification des pays d'origine des nouveaux écrivains, résultante de l'arrivée d'une génération littéraire que les critiques ont nommée courant de « écritures migrantes », cette jonction entre un fait politico-social multiple (l'exil, l'immigration, les mouvements migratoires, les politiques d'intégration, d'accueil et d'aménagement de la différence) et une convergence littéraire (postmodernisme, les réflexions sur l'identité et « l'identitaire », la mouvance, le multiple, l'hybridation des influences et des problématiques) a marqué le destin

> individuel des écrivains qui ont trouvé, dans l'écriture, une manière d'exprimer la difficulté de quitter « le pays de l'enfance » pour se retrouver « étranger » à soi et aux autres. Les œuvres de ces auteurs ont proposé de riches réflexions sur l'espace, l'identité, la langue et l'immigration, qui ont forcé les institutions littéraires (critiques, historiens, enseignants) à revoir les fondements (assises, prémices, bases) théoriques et méthodologiques sur lesquels elles s'appuyaient pour concevoir l'idée de « frontière » des littératures nationales qui les occupent[128].

Les critiques et les ouvrages théoriques qui se penchent sur l'écriture migrante sont abondants. Citons parmi eux les travaux de Pierre Nepveu, Simon Harel, Sherry Simon et Silvie Bernier dont les contributions tendent à élucider « les grandes constantes de la littérature d'exil, soit le caractère fréquemment autobiographique et initiatique des récits, ''l'esthétique de la dualité'', le rapport à la langue (la langue maternelle et celle de l'écriture), l'identité forcément mouvante, la réappropriation de l'histoire collective[129] ». C'est dans la foulée des écritures de l'émigration littéraire que s'inscrit l'œuvre autobiographique de Naïm Kattan, alimentée par le questionnement identitaire typique de l'exilé confronté à une quête de soi en arrivant au pays d'accueil. L'espace socio-historique y occupe naturellement un rôle fondamental. Dans son article (auquel nous avons déjà fait allusion) sur les thèmes récurrents chez Kattan, Éric Hoquette rappelle la figure omniprésente du pays natal dans ses œuvres :

> Même si l'Amérique, et en particulier le Canada, occupe une place majeure dans l'univers de l'auteur, nombreuses sont les références, explicites ou non, à l'Irak de son enfance ou à l'Orient. Il y a dans l'univers kattanien beaucoup de personnages irakiens ou orientaux comme dans le roman *Farida* qui se déroule à Bagdad, mais aussi à travers le personnage d'Éliahou dans *Le Veilleur* ou d'Ezra dans *La Fortune du passager* qui sont irakiens. Il y a également Mounira (égyptienne d'origine) dans *Le Réveil des distraits*, Éli et Sarah (respectivement tunisien et égyptienne d'origine) dans *L'Amour reconnu*, ou encore René Shems dans *L'Anniversaire*

[128] Daniel Chartier, Chantal Ringuet et Véronique Pepin, *Littérature, immigration et imaginaire au Québec et en Amérique du nord,* Paris, L'Harmattan , 2006, p. 7.

[129] Frédéric Martin, « Écritures de l'altérité et de l'ailleurs », *Lettres québécoises*, n° 110, été 2003, p. 37.

> (origine syrienne). L'Orient se retrouve aussi en arrière fond dans certaines nouvelles comme dans *Rue Abou Naouas*, *L'Hôtel* ou *Le Visiteur*[130].

D'ailleurs Kattan affirme « ouvertement avoir trois romans nettement autobiographiques : son passage à Paris est décrit dans *Les fruits arrachés*, son arrivée au Canada dans *La fiancée promise* et sa vie à Bagdad dans *Adieu Babylone* [131] ». C'est sur ce dernier que notre analyse comparative s'attardera. Le récit fait la peinture de la ville de Bagdad qui a abrité les années d'enfance et de jeunesse de Kattan. Il y relate les grands évènements socio-historiques qui ont eu lieu pendant la Seconde Guerre mondiale et qui ont laissé des séquelles évidentes sur la société irakienne de l'époque. Kattan nous dresse un tableau de ces quelques années qui ont précédé son départ, alors âgé de 18 ans, pour continuer ses études à Paris.

Le roman, comme l'indique le titre, part d'une idée simple : retracer les souvenirs d'enfance et d'adolescence du narrateur anonyme qui faisait partie de la minorité juive de Bagdad. Quoi qu'il ne s'agisse point d'un vrai ghetto, cette minorité vivait dans un milieu replié sur lui-même et cherchait sa voie entre la consolidation d'une identité collective et son intégration dans le contexte urbain. L'auteur peint l'ambiance métissée qui régnait dans la capitale irakienne et l'expérience de cette promiscuité qu'il a vécue, d'une façon ambiguë, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Entre les citoyens musulmans (majoritaires dans le pays), chrétiens, kurdes, européens, anglophones et francophones, l'auteur propose un spectacle de confrontation des cultures et de leur cohabitation.

L'œuvre s'ouvre en 1939 sur un rassemblement de jeunes Irakiens, toutes ethnies et religions confondues, qui discutent dans une parfaite harmonie, révélant un fort sentiment patriotique collectif. Le déclenchement du Farhoud, une émeute sanglante, fait des centaines de victimes juives et porte un coup fatal à ce semblant d'union nationale. C'est le début de la grande terreur chez cette minorité menacée qui tente dès lors de fuir la guerre. S'ensuivent plusieurs petites histoires évoquées par le narrateur sur la société qui abritait encore différentes religions et

---

[130] Éric Hocquette, « L'obsession de la dualité chez Naïm Kattan », *Tsafon*, n° 72, 2016, p. 89-113.

[131] Ljiljana Matić, « Naïm Kattan écrivain de passage et passeur de cultures » dans Pierre Morel, *Parcours québécois, introduction à la littérature du Québec*, Québec, Éditions Peisaj, 2007, p. 232.

ethnies. Beaucoup d'espaces de la ville sont cités et décrits minutieusement. On comprend que, malgré l'hostilité qui commence à gagner du terrain dans la ville, les différents groupes sociaux continuent, non sans pénibilité, à franchir les frontières qui séparent leurs quartiers pour une raison ou pour une autre et à se côtoyer au travail. C'est ainsi que le narrateur aura souvent l'occasion d'accompagner sa grand-mère (appréciée par ses voisins juifs et musulmans) à des évènements religieux et culturels. Il se retrouve tantôt dans une fête musulmane pour célébrer la circoncision d'un enfant ; tantôt chez des chi'ites et assiste à la commémoration de leur Imam.

La situation ne fait qu'empirer et l'arrivée du nouvel État irakien apportera un coup fatal aux Juifs irakiens. Les portes des grandes universités leur seront fermées. Les secteurs de l'armée, de la diplomatie et de la médecine ne leur seront plus accessibles. Les parents riches, conscients de la nouvelle donne, envoient leurs enfants à l'étranger pour leur assurer une bonne formation universitaire. C'est à ce moment-là que les étudiants juifs forment une société secrète sous la direction de Nessim. L'amitié de Nessim et du narrateur est ébranlée, ce dernier réfutant la radicalité de l'organisation secrète. Nessim abandonne finalement la société secrète et s'investit avec le narrateur dans une intense activité littéraire sans aucun espoir de publication. Survient alors la période des épreuves de fin d'année durant laquelle l'examinateur français encourage vivement le narrateur à faire une demande de bourse pour Paris libérée.

La guerre qui prend fin ne change rien en Irak. Profondément déçus, les personnages du roman sont divisés par les questions politiques et chacun tente de trouver sa voie ailleurs pour fuir cet espace devenu hostile et repoussant. C'est désormais l'Occident inaccessible qui fascine les jeunes Irakiens, désemparés. Heureusement pour le narrateur, la bourse ne tarde pas à arriver et le récit se clôture sur son départ définitif.

Sans suivre une nette évolution chronologique, l'œuvre est rédigée comme une succession de souvenirs ayant pour seul fil conducteur la mémoire de l'auteur. En effet, il n'y a pas de répartitions en chapitres comme dans le roman de Lemelin. L'auteur semble narrer spontanément ce dont il se souvient (un blanc précède de temps en temps une nouvelle section à l'image d'un blanc de mémoire). Les évènements ne suivent pas un fil homogène. Le roman,

conçu de la sorte, semble faire écho à la mémoire du narrateur qui rapporte ces souvenirs bien plus tard. Une double distance marque ce roman du souvenir : une distance spatiale et une distance temporelle. À l'opposé des *Plouffe* dont l'auteur relate les faits contemporains à la période de rédaction, le roman de Kattan a été rédigé avec beaucoup de recul, bien après le temps de la fiction et dans un espace diffèrent. Il est donc important dans notre analyse de prendre en considération la temporalité et la spatialité différentielles entre la fiction narrée et le moment de l'écriture. Cette distance spatio-temporelle, basée sur le regard externe de l'auteur, joue sur la perspective de ce dernier vis-à-vis des évènements, des personnages et des lieux qu'il décrit. La réalité sociale est ici envisagée sous l'angle de la mémoire, unique source d'inspiration, d'où la fonction cruciale de l'imaginaire dans les récits autobiographiques, lieu privilégié de la littérature migrante où l'écrivain « minoritaire […] issu de l'immigration est confronté au ‘‘piège de l'identitaire'' vu le caractère largement autobiographique de cette ‘‘littérature mémorielle'', par laquelle il fait une ‘‘ tentative de l'appropriation d'une cohérence narrative par le retour sur soi''[132] ». En tant que romancier autobiographe, Kattan pose un regard rétrospectif sur son passé, sur un espace lointain et use de sa mémoire, principal outil d'écriture, pour les faire ressusciter selon sa vision de ce monde qui n'est plus. Par le biais du discours autobiographique, que nous analyserons au chapitre suivant, Kattan illustre sa « vocation d'écrivain », née dans un espace résolument urbain, que ce soit dans sa ville natale :

> Quand j'étais enfant l'une des premières préoccupations que j'ai eues, un des premiers mouvements de ma vie, c'était de pouvoir m'exprimer, de pouvoir être écrivain. C'était mon rêve d'enfant. […] La lecture était pour moi l'issue et c'était l'Occident, déjà. Mais aller vers l'Occident pour moi à l'époque c'était une manière encore plus importante d'être chez-moi, d'être irakien[133].

ou plus tard à Paris puis à Montréal, lieu d'écriture en même temps que lieu d'observation idéal où ses œuvres voient le jour. Celles-ci mettent en lumière tous les espaces avec lesquels l'auteur

---

[132] Monique Lebrun, Luc Collès et Marie-Cécile Robinet, *La littérature migrante dans l'espace francophone*, Bruxelles, Éditions Modulaires Européennes, 2007, p. 15.

[133] Jacques Allard, « Entrevue avec Naïm Kattan », *Voix et Images*, vol. 11, n° 1, automne 1985, p. 11,12.

a interagi et qui ont été témoins des transformations de sa vie, de sa personnalité et de son identité.

2.7 La quête de soi, la quête d'un idéal

Nous retrouvons le regard interne de l'écrivain sur l'espace social avec le roman de Mahfouz, *La quête*. Après s'être longtemps intéressé à l'Égypte pharaonique qu'il a transposée dans ses premières œuvres, Naguib Mahfouz se tourne vers les évènements contemporains pour l'écriture de ses récits avec l'avènement de la Seconde Guerre mondiale. Comparé tantôt à Zola, tantôt à Balzac, l'auteur égyptien nobélisé gagne la réputation du plus grand écrivain réaliste arabe. Son œuvre abondante se penche sur les bouleversements sociaux de l'Égypte en prenant comme lieu principal sa capitale, Le Caire. Mahfouz a connu les deux plus grandes révolutions égyptiennes du XXe siècle. Il avait 8 ans quand celle de 1919 a été déclenchée et il en a toujours gardé l'image héroïque de Saad Zaghloul, chef imperturbable de la révolution anticoloniale. La révolution de Juillet 1952 a eu lieu alors que Mahfouz avait quarante-et-un an. Sa maturité et son expérience personnelle avaient largement changé sa façon de voir le monde et il ne considérait plus la révolution comme il le faisait dans ses jeunes années. Si le projet littéraire de Mahfouz atteint son apogée dans les années 50, en pleine période d'effervescence culturelle au temps nassérien[134], il n'en demeure pas moins qu'il exprime des réticences face à la politique du gouvernement. À cet effet, il passe de l'étiquette réaliste/naturaliste qui qualifiait ses œuvres jusque-là, à la tendance symbolique qui lui sert de toile de fond pour se soulever contre les abus du pouvoir, mais aussi pour décrire un moment de transition important dans l'histoire de l'Égypte contemporaine.

Ainsi, le récit de *La quête* s'ouvre sur le portrait du personnage principal, Sabir, en deuil à la suite de l'agonie de sa mère, belle courtisane d'Alexandrie, qui ne lui laisse comme héritage qu'un aveu de l'existence de son père, un riche notable qu'il croyait mort. Il part donc à la recherche de ce dernier pour fuir la misère qui l'attend. Débute alors une longue errance pour

[134] Bien que Mahfouz ait rédigé une série de trois romans : *Impasse des deux palais ; Le palais du désir ; Le jardin du passé* qu'on appellera la trilogie du Caire, il ne pourra la publier que dix ans plus tard.

le jeune homme bon à rien, sans emploi, ni éducation. Il essaie d'abord de retrouver les traces de l'absent dans sa ville natale mais après en avoir fait le tour, il se rend vite compte que le départ vers Le Caire s'impose. Mais où chercher et comment mettre les chances de son côté alors qu'il n'a que très peu d'argent ? C'est alors qu'il pense mettre une annonce dans un journal en espérant que son père le retrouve. Il y fait la connaissance d'Ilham, tendre et douce jeune femme, combattante et ambitieuse, qui essaie de l'aider dans sa mission et de l'orienter vers la bonne voie. Au retour à son modeste hôtel, il retrouve Karima, la femme du propriétaire avec qui il passe ses longues nuits interminables. L'attente est longue, Sabir tourne en rond. Le père n'apparait pas et Sabir se livre au démon incarné par Karima qui le pousse au meurtre de son époux. Le roman se termine par la condamnation à mort de Sabir en proie à de vives hallucinations de folie.

Contrairement aux longues œuvres du « Zola du Nil » où les descriptions remplissent la trame, *La quête* au rythme accéléré, aux nombreux dialogues, aux monologues saccadés, aux phrases vives et brèves, se lit d'un seul trait. Sous l'apparence de ce roman trop banal, l'auteur dit l'essentiel en peu de mots et laisse au lecteur le soin d'interpréter. Ce qu'on en retient, c'est le fort ennui qui accompagne continuellement le héros dans tous les espaces qu'il fréquente. Son déplacement de la cité d'Alexandrie vers Le Caire va accentuer ce sentiment d'exil intérieur ressenti tout au long du roman.

Certains ont vu dans la quête du personnage principal l'évocation du statut de la religion dans une société ébranlée par le refus des traditions et les doutes de l'existence moderne. Le contexte de l'époque rappelle celui des *Plouffe* sauf que Mahfouz a choisi de raconter une histoire médiocre pour laisser entendre ce qu'il conçoit comme danger au sein d'une société en voie de perdition par manque de repères. De cette opposition radicale entre le bien et le mal que symbolisent les deux femmes qui hantent Sabir, une nouvelle signification de la quête émerge alors. Mû par une inquiétude fondamentale, par une profonde angoisse, Sabir est à la recherche d'une certaine spiritualité qui apaiserait son âme et le conduirait vers le droit chemin. Dans son ouvrage critique sur les œuvres de Mahfouz, Bacima Ajjan-Boutrad fait remarquer que Naguib Mahfouz a cette particularité de créer des personnages rongés par « l'inquiétude religieuse,

évoluant souvent selon un même schéma narratif où culmine l'extase, sous toutes ses formes, y compris les plus profanes [135] ».

Le regard interne et curieux dont jouit l'auteur vient également de sa fonction de journaliste qui lui donne, comme Roger Lemelin, un pouvoir d'expression lucide, mais aussi la chance d'être au courant de tous les évènements sociopolitiques qu'il transpose à sa guise dans ses romans. Son regard de chroniqueur-romancier est empreint des lieux qu'il pratique sans cesse, « la trame est fournie par les quartiers populaires et les quartiers du Caire où il aime flâner en quête de personnages et de dialogues : éléments fondamentaux pour la construction des intrigues mahfouziennes[136] ». Dans son étude sur les œuvres de Mahfouz, Marie Francis Saad souligne le souci des romans réalistes de Mahfouz à vouloir rendre compte du climat spatio-social de l'Égypte. En effet, l'espace qu'il décrit dans toutes ses dimensions est inextricablement lié à la notion temporelle :

> Chez Mahfouz dont les vraies racines sont citadines, le temps est souvent lié à l'espace des quartiers du Caire, sa ville d'élection, où il s'attarde sur l'aspect vécu des mutations spatiales […] L'écrivain se sert du passé pour mettre en relief, contester, améliorer ce présent qui le préoccupe toujours. Il s'élève contre la décrépitude d'un milieu ambiant qui impose l'impression d'un manque à être angoissant. Il dénonce un environnement suffocant, revendique une liberté dans l'espace […] Quelle que soit la diversité des influences qui ont marqué son imaginaire (toute œuvre est un palimpseste), il n'en est pas moins demeuré original dans sa fidélité à lui-même. Il s'est engagé résolument dans la voie de ce réalisme depuis longtemps dépassé mais qui lui apparaît comme une nécessité pour dépeindre avec minutie l'évolution de l'Égypte contemporaine, pour décrire un monde où le banal se revêt, au gré de sa phrase scintillante, d'un charme magique, sans perdre pour autant son caractère de quotidien […] [137].

---

[135] Voir à ce sujet : Bacima Ajjan-Boutrad, *Le sentiment religieux dans l'œuvre de Naguib Mahfouz,* Paris, Sindbad, 2008, p. 218.

[136]Ammar Koroghli, « Naguib Mahfouz, témoin de son époque », *El Watan,* 30 juin 2005, en ligne, https://www.elwatan.com/archives/arts-et-lettres-archives/naguib-mahfouz-temoin-de-son-epoque-30-06-2005#main-content-section

[137] Marie Francis-Saad, « Naguib Mahfouz. Du fils du pays à l'homme universel », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, n° 59-60, 1991, p. 249.

Ainsi, sous l'aspect banal que revêt le roman, la quête désespérée et solitaire de Sabir traduit tout un univers de signes qui existent autour de nous. Qui a lu Mahfouz connaît sa grande revendication d'une liberté sur tous les plans. D'ailleurs, « libre, il l'est dans sa création romanesque où ses personnages disent l'inadaptation de l'homme aux conditions injustes de sa vie. Pour Mahfouz, rien n'est gratuit, tout est signifiant et son écriture apparaît comme un univers de signes qui ne cessent de renvoyer au foisonnement de la réalité[138] ». À y regarder de plus près, la société est, en effet, pleine de « Sabir » qui sont à la recherche d'un bonheur, d'une personne, d'un évènement ou d'un changement qui n'arrivent jamais. Des « Sabir » qui ont pris l'habitude d'être portés, d'attendre qu'un miracle tombe du ciel sans qu'ils se bougent pour changer leur destin. On montrera dans les pages qui suivent que Sabir incarne le peuple égyptien des années 60, un peuple à l'image de celui peint sous la plume de Lemelin, imbibé de mollesse et d'inertie malgré ce qu'il subit comme oppression et injustices sociales. Si *Les Plouffe* met en scène des personnages plus éloquents, ceux de Mahfouz se dissimulent derrière une facette symbolique qui invite à la réflexion.

2.8 De la quête à la décadence

Presque trente ans séparent le roman de Sonallah Ibrahim de celui de Mahfouz, et pourtant le ton pessimiste et les portraits défaillants des personnages sont toujours omniprésents. Mieux encore, le roman de Sonallah Ibrahim semble compléter celui de Mahfouz et apporter les réponses aux interrogations posées dans *La quête.* Dans cette perspective, le roman de Sonallah se penche sur le cadre spatio-temporel du Caire au lendemain de la décolonisation anglaise et de l'avènement du régime nassérien. L'historicité dans cet espace urbain transparaît non seulement à travers les thèmes abordés, mais elle marque également la structure et la genèse de l'œuvre. Aussi l'auteur construit-il son récit en terminant chaque chapitre par une revue de la presse nationale et internationale, permettant au lecteur de plonger dans le contexte de l'époque sans alourdir la fiction relatée. Alternant un panorama cinglant et acerbe avec une

[138] *Ibid.,* p. 244.

panoplie d'articles de journaux, notre romancier-chroniqueur dote les évènements d'un sens romanesque qui participe à l'élaboration de l'histoire des protagonistes.

L'auteur nous convie, au seuil du récit, à pénétrer dans l'univers rude et brutal où va naître, puis évoluer l'héroïne. Trois scènes traumatisantes nous parviennent consécutivement à la lecture des premières pages : l'excision à l'âge de sept ans, sa découverte des règles à l'adolescence et la nuit de noces avec un mari doutant de sa virginité. Parallèlement aux chapitres du bulletin d'informations qui nous font plonger dans le contexte économique et politique de cette période, la vie de Zeth et des autres citadins est désormais conditionnée par le pouvoir d'achat et de consommation résultant de l'expansion économique du temps de l'*Infitah* de Sadate. Par le biais du quotidien de cette famille ordinaire de classe moyenne, portraits et descriptions donnent à ressentir la dégradation progressive du statut et du niveau de vie des citoyens à la suite de la décomposition de l'environnement spatial et social. Nous sommes témoins de la métamorphose progressive des paysages de leur quartier puis de toute la ville, auxquels ils ne peuvent plus s'identifier, et des nouvelles habitudes qu'ils sont contraints d'assimiler et de suivre. Les réflexions des critiques sur *Les années de Zeth* ont bien démontré la place primordiale qu'occupe l'espace urbain, notamment celui du Caire, dans les écrits littéraires, en l'associant à son apport socio-politique prédominant. L'étude d'Anna Madoeuf sur le roman de Sonallah Ibrahim va dans ce sens et souligne la détérioration de l'espace en proie aux fulgurations sociales : « Le Caire est déparé, épluché, dissout. Qu'en reste-t-il ? L'essentiel peut-être : le politique, soit les habitants de la cité, les Cairotes aux prises avec un monde urbain conjugué au présent perpétuel [...] le délétère contexte social prime, il est le vrai déterminant[139] ». Le roman de Sonallah Ibrahim, tout comme les autres romans de notre corpus, dévoile en effet plusieurs espaces décrits méticuleusement pour exhiber le rapport conflictuel qu'entretiennent les personnages avec les lieux fréquentés. C'est de ces tensions entre les protagonistes interagissant dans un même espace que traitera notre prochain chapitre. Après avoir montré en quoi les lieux fictifs, notamment les lieux urbains, renvoient à la déstabilisation sociale dans le monde réel, nous nous intéresserons à présent aux portraits des

[139] Anna Madoeuf, « Une vie, une ville. Le Caire des Années de Zeth. » dans *Lire les villes. Panoramas du monde urbain contemporain*, sous la direction d'Anna Madoeuf et Raffaele Cattedra, Tours, Presses Universitaires François-Rabelais de Tours, 2012, p. 43.

usagers de ces espaces fictifs afin de mettre en exergue l'intime relation entre les personnages et leurs milieux. Nous prouverons ainsi qu'à l'instar des lieux fictifs, les portraits allégoriques façonnés par nos romanciers jouent un rôle fondamental dans la manifestation de la crise identitaire à travers les espaces sociaux réels desquels sont nées nos œuvres littéraires.

CHAPITRE III

LE CONFLIT DES CODES DANS L'ESPACE SOCIAL. ÉTUDE DES PERSONNAGES

3.1 Fonction des portraits dans la dimension spatiale. Quelques notions

Tel que nous l'avons évoqué dans le chapitre précédent, l'espace narratif en littérature implique un univers spatio-temporel que seul le roman est en mesure d'exploiter à la perfection. Car ce dernier se construit autour des actions faites par un ou plusieurs personnages, évoluant dans un ou plusieurs espaces. Plusieurs théories postulent l'existence d'un lien étroit entre le personnage et le milieu qu'il intègre, non seulement par ses actes mais, également, par son état d'âme et par sa façon de voir le monde qui l'entoure. À ce propos, Jean Weisgerber propose l'idée selon laquelle le roman se fonde sur « un ensemble spatio-temporel où lieux et instants de l'action s'interpénètrent[140] ». L'espace dans le roman est, en ce sens, lié à l'état du personnage et à son action. L'analyse des personnages s'avère donc un outil précieux si nous désirons comprendre l'univers dans lequel ils évoluent. De surcroît, Weisgerber souligne qu'il existe des facteurs révélateurs de l'identité socio-spatiale des sujets tels que le langage employé par ceux-ci, leur mode intérieur, leurs préférences envers certains lieux etc. Tous ces éléments contribuent à donner une certaine idée de l'environnement ambiant. L'espace et le personnage ne font qu'un et, à travers la pensée et le comportement de ce dernier, le lecteur est en mesure de construire une image de l'espace décrit.

[140] Jean Weisgerber, *L'espace romanesque*, *op.cit.*, p. 9.

Dans le même ordre d'idées, Marc Brosseau s'intéresse à la fonction des personnages dans les œuvres littéraires et soutient que la notion d'espace dans le récit est mise en lumière par plusieurs facteurs qui contribuent à exhiber sa valeur :

> Ce n'est pas seulement dans la description des paysages que la dimension spatiale se joue dans les textes : le choix des métaphores, le réseau des images contribuent à circonscrire l'espace, à définir la configuration d'un univers de référence […] Non seulement les métaphores auraient-elles permis de définir le sens de ces espaces vécus respectifs, mais aussi de montrer comment les personnages apparaissent, d'une certaine façon, comme l'émanation des lieux[141].

Jaap Lintvelt, pour sa part, attribue à la psychologie des personnages un rôle important dans la compréhension de l'univers spatial. En évoquant les travaux de Jean Weisgerber, Denis Bertrand, Eric Landowski, Pierre Ouellet et Paul Ricœur sur l'identité personnelle, Lintvelt présume que des personnages en errance se lancent dans « un parcours identitaire, afin de pouvoir vivre de nouveau au présent et de retrouver confiance dans l'avenir. Leur évolution psychologique, favorisée par la narration personnelle, s'exprime indirectement par leurs expériences existentielles du temps et de l'espace[142] ». Temps et espace sont donc indispensables à l'évolution identitaire des personnages. Celle-ci se traduit tout au long du récit par des actions, des émotions et des discours, lesquels contribuent à la construction de leur identité à la fois personnelle et sociale. Reprenant « la sémiotique de la présence » fondée par Landowski, Lintvelt rappelle qu'

> il n'y a pas d'espace-temps comme référent pur ou comme objet d'étude donné *a priori.* Il n'y a que des sujets qui, à travers les modalités variables de leur « ici-maintenant », construisent des conditions de leur rapport à eux-mêmes, comme « je ». De ce point de vue, toute construction identitaire, toute « quête de soi », passe par un procès de localisation du monde — du monde comme altérité et comme présence (plus ou moins « présente ») par rapport à soi. Et inversement, toute exploration du monde, tout « voyage », en tant qu'expérience du rapport à

[141] Marc Brosseau et Micheline Cambron, « Entre géographie et littérature: frontières et perspectives dialogiques », *op.cit.*, p. 527,529.

[142] Jaap Lintvelt, « Narration, temps et espace dans les romans de Louise Dupré », *Voix et Images*, Volume 34, n° 2, hiver 2009, p. 59.

> un ici-maintenant sans cesse à redéfinir, équivaut à un procès de construction du je[143].

Cet espace dont il est question dans le roman implique, selon les théoriciens, aussi bien le personnage que son créateur. Car les portraits et les lieux fictifs sont bel et bien façonnés par un auteur (narrateur) qui transpose au lecteur les éléments précis qu'il juge propices à la présentation socio-spatiale. Ces énoncés textuels témoignent de la vision de l'auteur, de sa culture et de son idéologie. Si celles-ci sont partagées ou du moins comprises par le lecteur, une médiation fructueuse se tisse entre le personnage, l'espace et le lecteur qui s'y identifie. À ce propos, Roland Bourneuf et Ouellet soulignent que : « le personnage et l'histoire donnent dans le roman […] une impression de cohérence que nous sommes incapables de saisir dans la réalité, le romancier qui veut inciter à l'engagement, amener le lecteur à une prise de conscience des problèmes de notre temps, leur donne un sens arbitraire[144] ». Il va de soi que le roman devient dans cette perspective le reflet d'une certaine réalité socio-spatiale telle que vue par l'écrivain.

Dans son article « Entre géographie et littérature. La question du lieu et de la mimèsis[145] », Christiane Lahaie passe en revue les réflexions sur l'espace du roman dont celles de Vincent Jouve, Éric Le Calvez, Jean Bessière pour ne citer qu'eux, afin de montrer que dans un roman, « il appartiendrait à la description de représenter les lieux[146] » et que cette description des lieux

---

[143] Éric Landowski, cité par Jaap Lintvelt, *ibid*., p. 60. Voir à ce sujet l'ouvrage d'Éric Landowski, *Présences de l'autre. Essais de socio-sémiotique II*, Paris, Presses universitaires de France, 1997.

[144] Roland Bourneuf et Réal Ouellet, *L'univers du roman, op.cit.*, p. 11.

[145] Christiane Lahaie, « Entre géographie et littérature. La question du lieu et de la mimèsis », *Geographie et littérature,* Volume 52, n° 147, décembre 2008. Voir l'article en ligne.

[146] Lahaie cite Jouve qui s'inspire de Hamon pour énumérer les quatre fonctions de la description : mimésique (donner l'illusion de la réalité) ; mathésique (diffuser un savoir sur le monde) ; sémiosique (éclairer le sens de l'histoire : donner des informations, connoter une atmosphère, évaluer un personnage, dramatiser le récit, préparer la suite de l'histoire) ; esthétique (répondre aux exigences d'un courant littéraire), *ibid.*, p. 444.

ne peut être faite sans avoir recours aux personnages. Ceux-ci renvoient à la fonction du narrateur qui se cache derrière la description des lieux et des personnages :

> Lorsqu'on tente de représenter un lieu, on peut facilement concevoir que la description exerce une fonction mimésique : on y fait appel aux caractéristiques sensibles du lieu : odeurs, couleurs, formes, etc. De la même manière, il paraît plausible que cette description remplisse une fonction mathésique ; le lieu décrit ressemble à d'autres lieux semblables que nous avons fréquentés, mais que nous n'avions peut-être pas vus sous cet angle, d'où diffusion d'un savoir. Décrire un lieu aura aussi pour effet d'activer la fonction sémiosique, à tout le moins en ce qui a trait à la connotation d'une atmosphère ou encore, pour évaluer un personnage (nombre de textes littéraires dressent des parallèles entre les individus et les lieux qu'ils habitent). En effet, décor romanesque et psychologie des personnages sont généralement tissés d'un fil similaire. L'espace romanesque [...] suppose une topographie assurée, donnée, qui, dans les formalisations contemporaines, renvoie à une dramatisation du moi, et au jeu des points de vue, moyen d'associer la variable du narrateur et l'organisation du monde déjà présent. Espace et personnalité restent dans un rapport de réciprocité […] (Qui songerait de nos jours à nier que, dans tout texte littéraire, une instance dirige le point de vue, oriente de manière plus ou moins manifeste la focalisation ? Personne, car qu'elle soit explicite ou implicite [...], la focalisation est bien l'un des principes organisateurs des relations entre récit et description, sous l'égide des relations entre personnages et espace[147].

C'est cette relation de réciprocité entre espace et sujet que nous voulons questionner dans ce chapitre. En observant de près les portraits physiques et psychologiques des personnages, en repérant les indications données par le narrateur ou par un autre personnage fictif, nous serons en mesure d'interpréter les traits significatifs de l'espace social environnant. Pour ce faire, nous nous proposons d'adopter une approche sociocritique qui nous permettra de repérer les signes textuels représentatifs d'un certain milieu, dans une certaine période.

3.2 L'approche sociocritique

Les rapports entre personnages et espace intéressent plusieurs domaines des sciences humaines qui traitent de la littérature en général et du roman en particulier à l'aune des circonstances

[147] *Idem.*

socio-spatiales. L'approche sociocritique semble la plus adéquate pour une telle médiation puisque son but principal est de déceler, par une œuvre littéraire, les différents aspects de l'espace social. Tel que nous l'avons déjà mentionné dans l'introduction, Claude Duchet, qui crée le terme en 1971, soutient que « toute création est aussi pratique sociale et, partant, production idéologique[148] ». La sociocritique se lance dans un projet grandiose, celui

> d'explorer un aspect essentiel de la littérature dont il semble difficile de faire l'économie : la socialité ou dimension sociale des textes littéraires. Il entendait appréhender celle-ci, non pas aux alentours de l'écrit, dans ce qu'il est souvent convenu d'appeler le contexte, mais dans la matérialité même du discours [...] c'est parce qu'il est langage, et travail sur le langage, que le texte littéraire dit le social. Il ne le fait pas seulement à partir de sa thématique, mais aussi à travers ses façons de dire, de moduler le discours social, d'orienter le regard du lecteur sur le réel. Tel reste jusqu'à ce jour le principal intérêt de la sociocritique. Recherchant la dimension sociale au cœur même de l'écriture, elle engage à découvrir ce que les textes nous révèlent de la société passée et présente, même lorsqu'ils se refusent à en traiter explicitement[149].

Inspirée par l'ouvrage inaugural de Germaine de Staël *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800), la sociocritique veut mettre à l'œuvre l'idée d'une médiation entre l'espace social et l'espace littéraire. Elle s'est nourrie de la sociologie de la littérature et des travaux de nombreux chercheurs dont les précurseurs principaux sont Pierre Bourdieu, Georg Lukacs, Lucien Goldman, Jacques Dubois, Marc Angenot. Dans son article sur la sociocritique, Pierre Popovic propose une définition des différents concepts concernant la littérature et montre que cette approche se distingue nettement de la sociologie de la littérature qu'on a souvent tendance à confondre avec la sociocritique : « faire de la sociocritique peut se faire en convoquant la simple analyse de texte, la thématique, la narratologie, la rhétorique, la poétique, l'analyse de discours, la linguistique textuelle, *etc.*[…]

---

[148] Claude Duchet cité par Lucie Robert dans « Retour sur la notion de "conflit des codes" » dans le cadre de *André Belleau et le multiple*. Colloque organisé par Figura/CRILCQ. Montréal, Université du Québec à Montréal, 17 septembre 20155. Audio. En ligne sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain.

[149] Ruth Amossy, « La "socialité" du texte littéraire : de la sociocritique à l'analyse du discours. L'exemple de L'Acacia de Claude Simon », *Texte, revue de critique et de théorie littéraire*, n° 45/46, 2009, p. 115.

Il revient au sociocriticien de choisir le mode d'analyse et de description approprié[150] ». Dans un autre article, il ajoute :

> Le but de la sociocritique est de montrer que la socialité et l'historicité des textes littéraires dépendent du travail effectué par la « mise en texte » […] la *semiosis sociale* qui les entoure, c'est-à-dire sur les façons dont la société se représente ce qu'elle est, ce qu'elle a été et ce qu'elle pourrait devenir au moyen de toutes les formes de langage disponibles en conjoncture. Dans cette optique, elle conjoint deux actions : elle effectue l'analyse interne du procès de sens ouvert par un texte et mesure le dynamisme singulier de ce procès à l'aune de la circulation des signes et des représentations dans l'espace social[151].

La sociocritique devient ainsi un outil pour lire la littérature. Cette pratique d'une lecture interne du texte s'intéresse à « l'esthétique », au « beau » qui se dégage de la « mise en forme » du langage, mais aussi aux différents moyens de la « mise en texte ». Ceux-ci sont intimement liés aux significations diffusées par le milieu socioculturel ambiant. Dans cette perspective, le « sociogramme », que Duchet définit comme un « ensemble flou, instable, conflictuel, de représentations partielles, aléatoires, en interaction les unes avec les autres, gravitant autour d'un noyau lui-même conflictuel[152] » permet de préciser le lien étroit entre texte, cotexte et contexte. C'est dans la foulée de ces réflexions qu'André Belleau tente de lier l'espace social du roman québécois à des phénomènes textuels de divers ordres par ce qu'il appellera « le conflit des codes ».

3.3 La notion de code

Adoptant une démarche herméneutique et narratologique, André Belleau estime que « la méthode sociocritique est l'ensemble des moyens conceptuels, analytiques et discursifs mis en

---

[150] Pierre Popovic, « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir », *Pratiques,* n° 151-152, 2011, p. 14.

[151] Pierre Popovic, « De la semiosis sociale au texte: la sociocritique », *Signata,* n° 5, 2014, p. 153.

[152] Claude Duchet et Isabelle Tournier, « Sociocritique », dans Béatrice Didier (dir.), *Dictionnaire universel des littératures*, Paris, PUF, 1994, p. 3572.

œuvre pour l'étude des déterminations et de la signification sociale des textes littéraires[153] » Il développe ainsi la notion de conflit des codes qui repose sur les différentes manifestations des énoncés discursifs portant des significations sémantiques telles que l'avait démontré si bien Mikhaïl Bakhtine[154].

C'est cette question de conflit des codes qui nous intéresse dans le présent chapitre. Il s'agira de repérer et d'analyser par l'entremise des personnages la notion du code décrite par Belleau comme étant « ce qui dans un message ou dans un texte se signale comme opérant des choix, comme imposant des contraintes de divers ordres à divers niveaux[155] ». Émergent alors plusieurs formes de discours régissant différents codes dans un même espace : code littéraire, social, culturel, poétique, narratif, linguistique, etc. Peu importe leur articulation ou leur hiérarchisation, ce qui compte c'est qu'un écrivain, par son acte même d'écrire, « transporte, transpose et transforme dans l'espace de sa propre écriture, dans un nouvel ensemble textuel en voie de formation, des éléments déjà codés dans et par une multitude d'autres discours […] [156] ». Parmi ces éléments principaux reflétant la notion de codes, figure la fonction majeure du personnage qui porte les significations sociales inhérentes au milieu qu'il fréquente. Comme le fait remarquer Michel Zeraffa : « le personnage est le porte-parole d'un narrateur exprimant par une écriture les multiples aspects de sa conscience, et ceux de son statut dans une société, une civilisation, une culture[157] ».

---

[153] André Belleau, « La démarche sociocritique au Québec », *Voix et Images*, volume 8, n° 2, 1983, p. 299.

[154] Dans son œuvre majeure *Problèmes de la poétique de Dostoïevski*, Mikhaïl Bakhtine propose une philosophie du langage basée sur le contenu, le matériau et la forme de l'œuvre littéraire. Ces réflexions occupent depuis les années 1960, une place fondamentale dans l'analyse littéraire. Les concepts bakhtiniens de « polyphonie » et de « dialogisme » sont sans doute les plus étudiés dans les différentes disciplines. Ces deux notions se recoupent pour illustrer l'hétérogénéité des voix et de points de vue propre à tout énoncé.

[155]André Belleau, « Le conflit des codes dans l'institution littéraire québécoise », *Liberté,* volume 23, n° 2, 1981, p. 15.

[156] *Ibid,* p. 16.

[157] Michel Zeraffa, *La révolution romanesque*, Paris, U.G.E, 1972, p. 10.

3.4 Ovide Plouffe, l'artiste décalé

Si la figure de l'écrivain que représente le personnage de Denis Boucher semblait primordiale dans le premier roman de Lemelin *Au pied de la pente douce*, dont Belleau traite longuement dans son essai *Le Romancier Fictif,* c'est en revanche la figure de l'artiste introduite par Ovide Plouffe qui prévaut dans *Les Plouffe*. En effet, ce personnage paraît comme le pivot autour duquel tournent les autres personnages. C'est d'abord par lui que nous parvient le grand désarroi individuel, ce déséquilibre omniprésent qui se révélera collectif au fur et à mesure que nous avançons dans la lecture.

Sur le mode d'une narration hétérodiégétique, le récit s'ouvre sur le monde imaginaire d'un amateur d'opéra « chétif, malingre, habillé comme un comptable dont la prédilection pour l'opéra réussissait à lui donner l'apparence des héros de son imagination[158] ». On comprend dès les premières pages qu'Ovide tente vainement de séduire la belle Rita Toulouse, insensible à ses avances, à ses ressources oratoires et aux noms des grands chanteurs dont il possède les disques. Ce n'est qu'en évoquant *le championnat de tournoi d'anneaux de fer* auquel son frère Guillaume participe, qu'Ovide réussit à décrocher un premier rendez-vous avec la jeune frivole acceptant avec joie de l'accompagner au match décisif.

La narration nous informe d'emblée que Rita Toulouse n'est pas la seule à repousser Ovide. En effet, ce nouveau monde qui se dresse devant lui semble complètement inaccessible. Il se sent accablé, voire écrasé par cette évolution fulgurante où son art n'a aucune place :

> Quelle vie ! Le sport menaçait de garder Ovide prisonnier de la médiocrité. À la maison, on respectait ses goûts étranges, mais il n'y était question que de championnats. Sa famille ! La mère Joséphine, Napoléon, l'aîné, Cécile, la vieille

[158] Roger Lemelin, *Les Plouffe*, *op.cit*., p. 11. Les numéros de pages indiqués entre parenthèses dans le corps du travail précédés du sigle Pl renvoient à cette édition.

> fille, et Guillaume ! Les compagnons de travail le traitaient de tapette, et les femmes le décevaient par leur amour du jazz et des champions (Pl, 13).

Dans cette optique, on relève une conception de l'art pour l'art, une pensée d'intransitivité qui hante le texte. Il n'y a pas d'échanges, de communication avec l'extérieur. Ovide, imbibé d'un romantisme qui n'a plus sa place dans l'ère moderne, est prisonnier de sa bulle de mélodrame, sa tour d'ivoire le séparant des autres. Complètement désemparé au cœur d'un univers submergé par la tendance américaine qui provoque un vrai désordre dans sa vie, notre artiste se retrouve ainsi victime d'une nouvelle culture dominante, celle du jazz et du sport. Piégé entre son amour de l'opéra, art désuet qui le fait planer dans ses rêveries romanesques — le dévalorisant sans cesse aux yeux d'autrui— et son désir de plaire et de s'identifier à une catégorie sociale, Ovide ne peut que s'isoler davantage. Plusieurs passages illustrent son incompétence totale à décrypter les codes du nouvel espace social qui s'installe :

> Ovide se contenait mal. Il se sentait assez en voix pour réussir le fameux *la* du *Prologue de Paillasse,* qu'il tentait en vain de donner depuis deux ans. Il avait beau essayer de se persuader que la musique lui permettait de mépriser le sport, rien n'y faisait. Il devait au sport de marcher au bras de Rita Toulouse, ce soir (Pl, 26).

Bien que la réalité lui fasse comprendre que l'opéra ne compte aucunement pour la jeune fille, l'optimisme du mélomane, sa ténacité et surtout sa vanité masculine le persuadent que son lyrisme pourrait convaincre Rita de l'admirer : « Une fierté soudaine l'envahit et son torse ne fut pas long à gonfler. La présence de la Femme exhumait sa valeur du gîte où les quolibets des hommes l'avaient forcée à se réfugier » (Pl, 40). Aussi s'empresse-t-il de l'inviter chez lui pour un spectacle monté, s'imaginant « qu'une fois vaincue par le prestige de l'opéra, elle tomberait sous sa domination […] et il jouissait d'avance de la victoire écrasante que l'opéra remporterait sur le sport au cours de cette soirée musicale organisée pour éblouir Rita et la convertir » (Pl, 41). Ovide n'omet pas d'ajouter qu'il chanterait ce jour-là des extraits de *Paillasse* qui ne tombent pas mal dans sa voix. Ainsi, le lecteur apprend que l'opéra auquel s'en tiendra exclusivement Ovide tout au long du roman est celui de *La Paillasse*. Mais que désire pointer l'auteur par ce choix particulier ?

Rappelons que *La Paillasse* ou *Plaggliacci* est un opéra italien de deux actes, créé le 21 mai 1892 au teatro Dal Verme à Milan par Ruggero Leoncavallo. Inspiré d'un fait divers, ce spectacle dramatique met en scène un vrai meurtre ayant lieu pendant la fiction : l'acteur principal, Canio (dans le rôle de Paillasse, personnage bouffon de la comédie italienne), surprend son épouse Nedda (alias Colombine) avec le paysan Silvio (alias Baryton) juste avant la représentation du spectacle. Brûlant de rage et d'humiliation, Canio, confondant jeu et réalité, poignarde sa femme et son amant sur scène devant les spectateurs, lesquels, ne se rendant pas compte tout de suite du vrai crime commis, applaudissent fort quand Paillasse s'écrie éperdument : « La comédie est finie ![159] ».

Cette figure particulière de *La Paillasse* aurait donc un sens purement symbolique qui nous permet d'établir un parallèle intéressant avec le récit. Paillasse est, en effet, une grande métaphore du déséquilibre qui émane du roman. Ne pouvons-nous pas voir ce portrait de clown dans le personnage d'Ovide, diminué et ridiculisé aussi bien dans sa vie sociale que privée ? Cet opéra va d'ailleurs intervenir dans le récit sous forme d'une mise en abyme lors du spectacle monté par Ovide et ses deux amis François et Bérangère dans sa maison, entourés d'objets domestiques pour séduire la belle Rita Toulouse. Dans cette scène, Ovide, se prenant trop au sérieux et « emporté par le drame » (Pl, 110) pointe le couteau dangereusement sur le visage de l'actrice jouant le rôle de Colombine, sous le regard effaré du public composé des Plouffe et de Rita dont « les traits gonflés par une irrésistible envie de rire, frappait des mains avec frénésie pour la réprimer » (Pl, 106). L'exagération du tragique rendant la situation complètement risible dans tous les sens fait fuir la jeune fille. Comble de l'humiliation, Rita raille Ovide devant tout le monde le lendemain de la soirée musicale. Atteint au plus profond de son amour-propre, Ovide se rend à l'évidence qu'il a raté son coup de maître et que ses ambitions de ténor séduisant sont tombées à l'eau.

[159] Ruggero Leoncavallo, *Paggliacci*, drame en deux actes et un épilogue ,1892, Acte II, 1ère représentation en français : Bordeaux, Grand Théâtre, paroles françaises de Eugène Crost, 1894.

En plus de la mise en abyme, le rôle de *La Paillasse* s'inscrit dans la stratégie rhétorique de « l'alternarré[160] ». Celui-ci s'intéresse aux différents modes que le texte met en jeu pour mettre l'accent sur les virtualités mentionnées dans le récit explicitement. L'alternarré, comme l'explique Gérald Prince, désigne toutes les possibilités qui demeurent irréalisables « et dont le modèle convenu est ''Ceci aurait pu arriver mais, en fin de compte, ne s'est jamais passé' 'ou bien'' Ceci pourrait (ou ne pourrait pas) se produire au lieu de cela » ou bien encore […] Bel-Ami se promet de rembourser sa maîtresse mais il ne le fait pas[161] » Toujours selon Gérald Prince, l'alternarré est un moyen narratif qui permet d'expliciter des actions non produites et leurs conséquences sur les sujets et sur l'intrigue puisqu'il s'agit de

> tous les événements qui n'ont pas lieu mais que le récit désigne cependant (sur un mode hypothétique ou négatif […] (l'alternarré) comporte donc des expressions aléthiques de virtualité (inaccomplie) ou d'impossibilité (« Jeanne pense que x est possible mais x se révèle impossible »), […] des mondes purement imaginés, souhaités, intentionnels, des vœux non exaucés, des croyances injustifiées, des espoirs trompés, des tentatives qui échouent, de faux calculs, des erreurs, et ainsi de suite[162].

La Paillasse illustre bien dans le récit l'alternarré auquel elle semble faire appel. C'est le miroir qui renvoie à Ovide son désarroi et sa détresse. L'opéra choisi est très révélateur à cet égard. Notre héros mène sa vie sur le modèle du pitre grotesque des parades. Confiné dans ce rôle de Paillasse qui ne lui sied point, Ovide ne semble pourtant pas vouloir y renoncer. Bien au contraire, imbu de sa personnalité, il « se sentait de la poigne, devenait maître, élaborait déjà

[160] L'alternarré, tel que le conçoit Gerald Prince, est une figure de rhétorique qui met de l'avant les éléments textuels présentant les événements virtuels qui auraient pu se passer mais qui n'ont pas eu lieu. Ces événements, non narrés, « disnarrés » ou « alternarrés » selon les termes de l'auteur, se fondent sur des registres qui marquent l'incertitude, notamment en ayant recours aux modes du subjonctif ou du conditionnel. Voir à ce sujet : Gerald Prince, « Reconnaissances narratologiques », *Fabula-LhT, L'Aventure poétique*, n° 10, décembre 2012.

[161] Gerald Prince, « Périchronismes et temporalité narrative », *A contrario*, vol. 13, no° 1, 2010, p. 15.

[162] Gerald Prince, « L'alternarré », *Strumenti Critici*, n° 60, 1989, p. 225,226.

des plans pour mater les côtés désagréables de ce caractère de femme et le mettre à sa main. La tâche serait facile après la soirée musicale de jeudi prochain » (Pl, 49).

L'emploi du conditionnel met l'accent sur l'échec prémonitoire de ce spectacle qui s'avère un ratage hors pair. Non seulement les faux calculs et les projets élaborés d'Ovide sont réduits en poudre, mais ils provoquent chez lui un double choc. Outre la profonde humiliation devant tout Québec, le récit nous apprend que cet alternarré est repris par un autre personnage : le dessein de séduction mis à mal par Ovide est réussi par Guillaume, le frère champion. Ce personnage qui accepte de se conformer aux codes de la nouvelle société n'a, quant à lui, aucune difficulté à séduire les femmes. Le succès dont jouit le jeune frère s'explique par le fait qu'il partage le même code social que Rita. Celle-ci,

> assoiffée de magazines cinématographiques, le nez avidement tendu vers les Jéricho du Sud, pate à levain pour les rois du cabotinage et du sport : Bing Crosby, Joe Dimaggio, et plus à portée, les chanteurs populaires de la radio québécoise et les étoiles des losanges de baseball locaux […] elle s'était entichée du lanceur Stan Labrie. Elle l'acclamait trop fort. Ce lanceur l'ignorait. C'était la première femme dans la vie d'Ovide, la première femme qu'il osait vouloir conquérir. Rêveur sans envergure, tiraillé par les soubresauts tenaces du milieu, homme différent des autres, mais qui ne fait pas sa marque (Pl, 51).

Dès lors, nous pouvons constater la dichotomie qui sépare les deux sphères socio-spatiales, celle de l'art italien démodé qu'incarne Ovide avec *La Paillasse* et celle de la culture populaire qu'illustre le nouvel art américain. Or, le premier mode est improductif puisque non communiqué et inexistant dans l'espace social populaire. Comme le fait remarquer Belleau, l'œuvre de Lemelin est conçue sur une rivalité continuelle de protagonistes. On se souvient que dans le roman *Au pied de la pente douce,* la confrontation entre Denis Boucher, l'intellectuel décrit comme fort, beau et destiné à un brillant avenir d'écrivain et Jean Colin, fils de chômeur alcoolique, sensible et délicat, va aboutir au triomphe du premier sur le second. C'est Denis qui gagnera le cœur de la belle Élise et il finira même par publier son roman. Le code littéraire est donc mis en lumière grâce au succès de l'intellect.

Or, dans *Les Plouffe* c'est exactement l'opposé qui s'opère. La description péjorative et caricaturale d'Ovide, « l'homme présentable de la famille » (Pl, 28), prépare d'avance le

lecteur à l'échec du code littéraire face au code populaire *a posteriori* du roman. Déjà, le statut des références de littérature très peu nombreuses dans ce roman nous informe sur « les rares lectures de la famille » (Pl, 29) et se limite aux « livres d'étiquette » (Pl, 36) selon lesquels Ovide aurait aimé accompagner la jeune fille. Cette référence ne sert qu'à ajouter une fonction discursive et ornementale au portrait du personnage marqué par l'héritage d'un romantisme infécond qui n'a rien à voir avec la maîtrise de l'intellect. Le manque d'activité cérébrale d'Ovide transparaît à travers ces images de mollesse et de passivité, quand il se contentera de se réjouir de la présence du révérend américain Tom Brown introduit par son ami Denis Boucher chez les Plouffe. Sa fierté résidera dans le fait que « l'université le visitait » (Pl, 30). N'avoue-t-il pas d'ailleurs à Rita « qu'il ne pouvait écrire sans fautes toutes les choses qu'il savait » ? (Pl, 41) N'empêche qu'Ovide accorde de l'importance au domaine intellectuel et culturel (puisqu'il recommandera à Denis d'écrire un roman jamais amorcé) tandis que toute la ville n'en a que pour le sport. Il en résulte que c'est son frère Guillaume qui s'attire les éloges et c'est le lanceur Stan Brie qui suscite l'intérêt démesuré de Rita.

Cette dualité renvoie aux tensions ubiquitaires dont nous parle Belleau observant que : « le modèle duel appelle des considérations de nature quasi anthropologique sur le statut de la culture, sur le conflit latent nature-culture au Québec et en Amérique du Nord[163] ». Dans un même ordre d'idées, Gille Marcotte assure que ces présentations romanesques ne sont que des moyens qui reflètent un réel social :

> Notre roman nous représente, représente notre monde précisément parce qu'il n'a plus de lieu fixe, parce qu'il n'est pas une forme stable. S'il évoque le texte ancien, ce n'est pas par simple piété, comme le faisaient les romans historiques du dix-neuvième siècle, mais bien pour fabriquer l'image de ce qui se passe, ici et maintenant[164].

[163] André Belleau « Code social et code littéraire dans le roman québécois », *Surprendre les voix*, Les Éditions du Boréal Express, 1986, p. 185.

[164] Gille Marcotte, *Littérature et circonstances*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1989, p. 177.

Aussi *La Paillasse* paraît-elle dans ce contexte comme un style pédant, dépassé et burlesque au sein d'un espace social où seule la culture populaire, exhibée par le début de domination américaine, semble avoir le dessus, dévoilant la réalité que constate l'écrivain dans la société québécoise des années quarante.

3.5 Sabir, le rentier déchu

Le roman de Mahfouz, tout comme celui de Lemelin, se veut le reflet de l'espace politico-social égyptien des années soixante. Tel que le précise Dr Hamdy Hussein dans son essai sur les romans réalistes :

> Le devoir de l'écrivain consiste à avoir une idéologie envers la politique de sa société et à transposer dans l'œuvre sa position, qu'elle soit pour ou contre, selon ce que lui dicte sa conscience – qui est celle de sa nation- car il en fait partie. Doté de son talent et de sa culture, l'auteur joue un rôle influent dans sa société. Il doit être en mesure de comprendre la vie, et d'en appréhender les tensions ainsi que leurs raisons, afin de dévoiler les causes du malheur de l'homme et anticiper son avenir[165].

Le critique égyptien fait ensuite la distinction entre la nouvelle et le roman dans l'exploitation de l'espace social et il en vient à démontrer que « par son pouvoir d'extension dans le temps et dans l'espace, le roman est plus apte à offrir une vision réaliste de la politique de l'époque, car son noyau est propice à la mise en lumière de toutes les dimensions liées aux personnages principaux aspirant à l'héroïsme[166] ».

Ainsi, le roman égyptien des années soixante porte en lui tous les critères de l'œuvre réaliste. À l'instar du roman québécois de Lemelin, l'époque du romantisme est bel et bien révolue. Les

---

[165] Dr Hamdy Hussein, *Vision politique dans le roman réaliste en Égypte/ 1965-1975*, Le Caire, Faculté des Lettres, 1988, p. 28 [notre traduction].
د.حمدي حسين، الرؤية السياسية في الرواية الواقعية في مصر ١٩٦٥-١٩٧٥ كلية الداب ، جامعه حلوان القاهره، ١٩٨٨

[166] *Ibid.,* p. 29.

lecteurs de cette période recherchent une littérature qui les représente et qui traduit leur présent, leurs sentiments et leurs états d'âme. Tel que le précise AbdelMohsen Badr : « l'art romantique basé sur l'imagination débordante de son auteur et dont les racines ne puisent pas dans le réel est réfuté[167] ». L'explication de ce refus est bien simple : l'art romantique, selon Badr, représentait l'individu et non pas le collectif. Or, comme nous l'avons mentionné au premier chapitre, les années soixante marquent une période d'effervescence nationale où l'individu veut se fondre dans la collectivité. Témoin de cette évolution, « l'écrivain réaliste se doit de plonger dans sa société, connaître tous les problèmes inhérents afin d'en dégager les maux qui l'affligent[168] ».

Dans la foulée de ces réflexions, il est aisé de voir dans le roman de Mahfouz les caractéristiques de l'œuvre réaliste qui témoigne des déchirures identitaires dans l'espace social. Citant les œuvres de Mahfouz, Badr insiste d'ailleurs sur les attentes qu'a le lecteur de cette période envers le romancier, et démontre que le choix des personnages de l'œuvre réaliste joue un rôle crucial dans le succès de ce dernier :

> Nous nous attendons à ce que l'auteur réaliste puisse traduire sa position moyennant des outils employés dans la création de son œuvre. Il doit à titre d'exemple établir un équilibre entre l'action et son personnage. Action dont la signification est humaine, c'est-à-dire dictée par le comportement des hommes. On doit également s'attendre à une évolution de la part du personnage (positive ou négative) par le biais d'une intrigue […] l'écrivain devrait, par ailleurs, ne pas se concentrer sur un seul personnage mais s'intéresser aux différents portraits sous tous les aspects en mettant en valeur leurs points forts et leurs points faibles […] il devrait également réaliser une juste mesure entre les monologues intérieurs et les dialogues avec les autres[169].

---

[167] Abdel Mohsen Badr, *Le romancier et la terre,* Le Caire, General Egyptian Book Organization, 1971, p. 14 [notre traduction].
عبد المحسن بدر، *الروائي و الأرض*، الهيئة المصرية العامة للكتاب، ١٩٧١

[168] Dr Hamdy Hussein, *op.cit*., p. 34 [notre traduction].

[169] Abdel Mohsen Badr, *Naguib Mahfouz, la vision et l'instrument,* Le Caire, Dar Al Thaqafa For Publishing & Distributing, 1978, p. 27, 28 [notre traduction].
عبد المحسن طبدرن *نجيب محفوظ الرؤيه و الاداة*، دار الثقافة للطباعة والنشر القاهره، ١٩٧٨

C'est ce qui se passe de manière spontanée dans *La quête* qui alterne dialogues et monologues intérieurs tout au long du récit. Celui-ci s'ouvre sur l'état pitoyable de Sabir lors des funérailles de sa mère Bassima Omran, célèbre prostituée d'Alexandrie, qui vient de mourir après un séjour de cinq ans en prison. On apprend par un long dialogue entre eux la veille de sa mort qu'elle a été dénoncée par un de ses clients, et qu'elle a perdu tous ses biens. Elle croit, cependant, avoir sauvé la seule maison enregistrée au nom de son fils. Or, ce dernier, habitué au grand luxe et loin de se soucier du moindre changement dans son train de vie malgré l'incarcération de sa mère, vend la seule demeure qui lui reste pour dépenser ses derniers revenus à tort et à travers. Quel avenir lui réserve le destin ? Hors de question d'exercer le métier de sa mère, il ne répond d'ailleurs pas aux critères d'un bon maquereau. Bassima avoue alors à son fils lui avoir menti sur l'existence de son père qu'elle a quitté, enceinte, trente ans auparavant pour partir « avec un homme de la plus basse extraction[170]! ». Devant un Sabir ébahi, la mère se veut persuasive ; le salut de son fils réside dans les retrouvailles du géniteur : « C'est un homme respectable, un notable dans tous les sens du terme. Sa fortune et son influence sont sans limites. En ce temps-là, il n'était qu'étudiant à l'université, mais le monde tremblait en sa présence… » (Lq, 19).

De ce passage, deux codes socio-spatiaux dichotomiques parviennent au lecteur. Le premier appartient à la mère, c'est celui de la prostitution, bas-monde où Sabir encouragé par Bassima ne veut pas basculer, et celui du beau monde incarné par le père qui, seul, peut garantir à Sabir un avenir honorable. On y retrouve aussi les traces d'un code lettré, puisque le père fréquentait l'université. Le fait d'obtenir un diplôme accentue ce sentiment de prestige dont il jouit dans son entourage. Sabir, en revanche, ne détient pas ce code, c'est à peine s'« il se souvint des écoles nationales ou étrangères qu'il avait sporadiquement fréquentées » (Lq,105).

Il existe néanmoins un point commun reliant les deux mondes parallèles : l'aisance matérielle. Le récit nous apprend que Sabir, grâce à la fortune de sa mère, a pu jouir de tous les privilèges

---

[170] Naguib Mahfouz, *La quête, op., cit.,* p. 19. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle Lq, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

sans se soucier ni de diplôme ni de carrière. Dans cet espace social, l'opulence est synonyme de pouvoir même si son origine est douteuse. Aussi Bassima Omran savait-elle « expédier outre-tombe » (Lq,97) un voyou s'il agressait son fils : « Ainsi avait-elle agi avec une rivale. Un de ses hommes de main l'avait assassinée, puis avait fui en Libye. Tout Alexandrie savait que Bassima était la vraie coupable, mais quelles preuves avait-on ? » (Lq, 97).

Face à ces deux codes opposés, Sabir doit prendre une décision. Pourtant, tous les indices montrent qu'il va réaliser des actions prédéterminées. Le portrait que nous dresse l'auteur de ce personnage laisse prévoir ce qui l'attend. A-t-il vraiment d'autres options ? Oui, peut-être, reprendre des études, se trouver un travail. C'est ce qui lui sera suggéré bien plus tard par son amie Ilham. Tout au long de la diégèse, le lecteur ne peut réprimer un dégoût devant ce personnage inerte, mou, passif, qui ne semble pas agir véritablement, qui ne semble même pas vouloir agir. Enfermé dans un univers clos qu'il s'est façonné lui-même, Sabir entreprend des actions limitées qui répondent à son besoin pressant de retrouver le sauveur, comme si aucune autre issue n'était envisageable. En effet, dès le début, le récit présente Sabir comme quelqu'un qui n'a pas le choix. Sur son lit de mort, sa mère ne fait que le confirmer, le voyant indécis :

> Ce n'est qu'en le cherchant que tu sauras s'il est vivant. De toute façon, il vaut mieux ça que de rester planté là sans travail ni argent !
> —Cette solution ne me tente guère.
> —Ta seule issue c'est de devenir voyou, bandit, maquereau ou assassin…Tu vois que tu n'as guère le choix […]
> Il hocha la tête, mi-perplexe, mi-dépité, et murmura : « vais-je vraiment partir à sa recherche ? Si mes ennemis ont vent de l'aventure, n'en feront-ils pas des gorges chaudes en me traitant de fou ?
> —Que diraient-ils de plus ou de moins si tu devenais maquereau ? Le fait est que tu n'as pas le choix. » (Lq,18-22).

C'est ainsi que Bassima met fin à l'hésitation à peine initiée de Sabir. « Pas le choix ! » : la mère semble le prédestiner à la terrible errance qui le guette. Elle lui dicte sa conduite sous forme de testament. Le père étant le seul recours possible, comment penser autrement ? Pourtant, Sabir se rend compte que retrouver l'absent n'est point une mince tâche. Muni du certificat de mariage de ses parents et de son propre acte de naissance, il doit absolument tenter de survivre. Ses monologues répétitifs mettent l'accent sur son désarroi, sentiment qu'il n'a

jamais connu avant ce moment fatidique : « Et toi, se dit-il, ruiné, taraudé par un passé abject, souillé par la licence et l'offense, tu attends d'un miracle qu'il te rende l'honneur, la liberté et la paix » (Lq,23). La scène des retrouvailles hante son esprit et devient le but obsessionnel de toute son existence. Arrivé au Caire, Sabir multiplie les annonces dans un journal dans l'espoir d'être appelé par le disparu. Au contact de cet espace social qui lui est inconnu, il est clair que Sabir ne possède aucun code qui lui permette de s'y intégrer. En fait, Sabir ne détient aucun code, même celui de sa mère ne lui appartient pas, il n'en a connu que le fruit. Ceci était déjà bien évident lors des funérailles, dans ce passage éloquent (que nous reprendrons au chapitre suivant) où il se sent intrus : « Pourquoi es-tu là, semblaient-ils lui dire, étranger dans ta mise et dans tes apparences, prétendant pleurer une des nôtres ? » (Lq,10) Étranger, il le sera tout au long de sa vie, puisqu'il ne cherche pas à détenir un code qui favorise son intégration socio-spatiale. Ce sentiment de solitude ne fait que l'enfoncer davantage dans un univers clos où le père, toujours inaccessible, devient un songe voire un mirage que Sabir tente désespérément d'atteindre. Les jours puis les mois passent et ses recherches demeurent infructueuses. La scène des retrouvailles se fait de plus en plus obsédante dans le roman. Elle intervient dans le récit sous forme d'alternarré, un impossible accès dont Sabir ne veut pas se défaire. À chaque fois qu'il semble sur le point d'atteindre son but, il doit recommencer à zéro. Le voici qui reçoit enfin dans son motel modeste le fameux appel qu'il attend depuis si longtemps :

> Allô ?
> —Vous êtes la personne de l'annonce ?
> —Oui » répondit-il, sentant un flot de larmes de réconfort sourdre sous ses paupières. « À qui ai-je l'honneur ?
> —Je crois être celui que vous cherchez.
> —Sayid Sayid al-Rahimi ?
> —Oui.
> —Vous êtes l'homme de la photo ?
> —Oui. » […]
> La voix se tut un instant puis reprit : Venez maintenant. Voici l'adresse : Villa n.15, rue Tilbana, à Shubra. » […] Il s'y rendit donc et passa sa journée à chercher et à questionner, aiguillonné par une obstination fébrile, mais il ne trouva personne qui sut lui indiquer la rue […] il sombra dans le néant du désespoir. Avait-il mal entendu ? Lui avait-on joué un tour ? […] Il revint à l'hôtel […] L'homme le rappellerait sans doute. Et voilà que As-Sawi lui faisait signe en agitant l'écouteur. Il se rua vers lui.
> « Allô ?

> —Sabir ? La journée s'achève et vous n'êtes pas venu !
> —Mais je n'ai pas trouvé la rue !
> —L'avez-vous vraiment cherchée ?
> —Presque toute la journée. Rue Tilbana, n'15, Shubra.
> —Ah, quel âne vous faites ! »
> —Son interlocuteur partit d'un long éclat de rire et raccrocha. Sabir reposa le combiné et quitta le fondouk. Il bouillonnait de colère. Le farceur ! Le chien ! Le misérable ! Te voilà donc revenu au point de départ, sans la moindre lueur d'espoir (Lq, 67-68).

Cet extrait atteste d'un moment décisif aussi bien dans la narration que dans la vie du personnage. C'est le point culminant où Sabir se rend compte de la vanité de ses efforts et de ses attentes. Mais que désire pointer l'auteur par cet évènement ? Attardons-nous un moment sur le choix du nom du père, Sayid Sayid al Rahimi : Sayid en arabe veut dire maître ou seigneur, c'est un terme qu'on attribue généralement à une personne digne de respect. Al Rahimi est un adjectif dérivé du nom rahma qu'on attribue à la toute-puissance divine. Le nom signifie bonté et bienveillance. Le père incarne déjà l'idée d'un être tendre, bon et protecteur. C'est ce que recherche Sabir, éternel adolescent. Quoi de plus agréable que de se laisser choyer d'abord par une mère, puis par un père clément et bienveillant ? Dans l'incapacité de se construire une identité**,** Sabir ne peut s'affirmer que par filiation. Cela explique sa colère contre le géniteur qui tarde à paraître :« Père, pourquoi t'entêtes-tu à ne pas être ? » (Lq, 96).

On serait tentée de voir en cet acte du farceur dont Sabir est victime un message de la part de l'auteur, tout comme un message du plaisantin pour Sabir. « L'avez-vous vraiment cherchée ?». Cette question pourrait en effet avoir deux significations. Dans son sens premier, nous pourrons déduire que « le sadique » voulait s'assurer d'avoir bien réussi son coup et d'avoir su se jouer de Sabir en le bernant avec une fausse adresse. Le deuxième sens serait plus symbolique : la rue à laquelle ne parvient pas Sabir ne serait-elle pas justement une fausse route ? Le message pourrait donc être compris comme une invitation à chercher ailleurs, à trouver son salut, son identité, son existence, son honneur et sa liberté dans une voie autre que celle qu'il poursuit. Comme l'affirme Mostafa Bayoumi : « Le père, que ce soit sur le plan réaliste ou symbolique, est un besoin nécessaire à l'équilibre de l'homme. Mais, ce qui importe aussi, c'est de combler un besoin vital, celui de pouvoir agir positivement pour retrouver

l'espoir que rien ni personne d'autre ne pourrait procurer[171] ». Mais Sabir, tel que nous l'avons connu, n'a pas la moindre prédisposition à l'action. Son entêtement et sa force d'inertie le replongent encore plus dans le gouffre grandissant.

Si la scène des retrouvailles ne semble pas vouloir arriver dans la vie réelle de Sabir, elle apparaît néanmoins dans ses visions oniriques. Elle intervient alors sous forme d'une mise en abyme dans le récit qui nous peint ce rêve avec tous les détails de la fameuse rencontre tant désirée :

> Allô ?
> —Sabir Sayyid, l'homme de l'annonce ? s'enquit une voix grave.
> —Lui-même.
> —Je suis Sayyid Sayyid al-Rahimi. Que me voulez-vous ?
> —Il faut que je vous voie.
> —Je vous attends au café Votre coin. Vous connaissez ?
> —Oui, j'y serai dans quelques minutes… » […] Il parcourut l'endroit du regard et aperçut un homme […] qu'il reconnut sans doute possible comme étant l'homme de la photo. En fait, il n'avait guère changé en trente ans, à l'exclusion des tempes grisonnantes et d'un fin réseau de rides aux commissures des lèvres et sous les yeux […] Il l'observa avec une timidité non feinte, car il se révélait plus fort et plus imposant que dans son imagination […]
> « Sabir effendi ?
> —Oui…Monsieur est sans doute l'homme de la photo ?
> —Vous êtes jeune, mon garçon […] il me semble vous avoir déjà vu […] Laissons cela pour l'instant, dites-moi plutôt ce que vous voulez.
> —C'est vous que je veux ! Mais vous ne remarquez rien, monsieur ? »
> Il le regarda droit dans les yeux, s'attendant qu'il vît la ressemblance entre le jeune homme de la photo et lui, mais en vain.
> « Regardez mon visage ! s'écria-t-il avec émotion.
> —Qu'a-t-il donc de spécial ? […]
> Sabir se rassit, anéanti, et d'un geste d'automate lui tendit la photo dont la moitié avait paru dans l'annonce, l'acte de mariage, son acte de naissance et sa carte d'identité. L'homme étudia les documents un par un, aussi impassible qu'une statue. Puis, avec une froideur extrême, il les superposa, et d'un mouvement vif

[171]Mostafa Bayoumi, *Le dictionnaire des personnages de Naguib Mahfouz, Tome 2,* Le Caire, Dar El Shorouk, 2015, p. 361 [notre traduction].
مصطفى بيومي، معجم شخصيات نجيب محفوظ، الجزء الثاني القاهرة، دار الشروق، ٢٠١١

> les déchira en menus morceaux. Sabir se jeta sur lui pour l'en empêcher mais trop tard.
> « Malédiction ! … Vous niez mon existence !
> —Laisse-moi…Ne me montre plus ta tête. Tu es un imposteur, comme ta mère, je n'ai rien à voir avec toi. Va-t'en ! »
> Il le repoussa et Sabir, tomba à la renverse, son crâne heurtant le bord du comptoir…
> Il se réveilla […] il soupira, soulagé, bien qu'il ressentît, tant ce rêve l'avait bouleversé, à la fois lassitude et tristesse (Lq, 75- 78).

Ce rêve est-il issu du subconscient du personnage ou s'agit-il d'un rêve prémonitoire ? L'épisode du cauchemar se clôt sur une image révélant l'état d'esprit d'un homme épuisé, ravagé. Sabir est en proie au vertige et au désespoir dans une scène qui prépare le lecteur au dénouement du roman. Désormais « le cauchemar se renouvela si souvent qu'il en fut agacé, irrité ; le dépit, la fatigue le hantaient dès son réveil […] Le visage de son père habitait ses songes » (Lq, 79).

La figure obsessionnelle du père ne le quittant plus, les visions oniriques vont aller en s'accentuant. Entre ses insomnies, il est toujours question de violence, de meurtre et il se réveille en sursaut au moment où il doit mourir dans le rêve. Le père ne paraissant toujours pas, le porte-monnaie se vidant, toutes les conditions sont propices à l'acte tragique dont il sera le maître. Ses longues nuits d'angoisse sont interrompues par les visites nocturnes de Karima, la femme fatale qui lui tend la main vers l'enfer. Celle-ci lui suggère de se débarrasser du vieux mari qui la garde esclave. Elle prépare un plan et lui demande de le suivre à la lettre. L'assassinat de l'époux de son amante, qui est en même temps le propriétaire du fondouk, devient le substitut du retour du père. D'une pierre trois coups : garder Karima, hériter des biens du vieux, abandonner la quête du père. Le lecteur ne sera point surpris de l'intention de Sabir, puisqu'un détail révélateur dans la narration avait suggéré l'acte fatal. Il s'agit d'un souvenir de conflit entre Sabir et un officier de marine dans un cabaret :

> S'ensuivit une lutte féroce. Il fut roué de coups et assena de sauvages volées, ne cessant que lorsque l'assaillant fut étendu à terre, inanimé. Il ne s'agissait plus de triompher de l'agresseur ; une force terrible lui intimait de l'achever. Mais le serveur se jeta sur lui en criant : Tu veux qu'on te pende ! » (Lq. p. 97).

Si Sabir semble avoir une prédisposition pour être un assassin, il ne maîtrise toujours pas les codes de cette catégorie sociale, n'ayant pas évolué dans son univers. L'initiative, le courage et le défi ne sont point dans ses traits de caractère. Nous développerons ce point plus loin dans le chapitre 8, c'est pourquoi nous nous contenterons ici de montrer que tout au long du récit, ce personnage est présenté comme un pantin mené par des fils, comme s'il était habité par une force lui ôtant toute volonté, toute responsabilité. C'est ainsi qu'il précipite sa fin tragique, accusant une fois de plus la fatalité : « Les circonstances ne nous laissent pas le choix, nous n'avons plus le loisir de tergiverser » (Lq,116). Bien que découvrant que le crime était bien prémédité, que son amante « avait tout prévu ! » que « le meurtre mijotait dans sa jolie tête » (Lq,117), Sabir ne laisse pas le temps à la voix de sagesse d'intervenir. Il passe à l'acte.

Conséquence de cette navrante expérience, notre *héros* perd désormais son identité, il est dépossédé de son honneur, de sa réputation, de la paix et de la liberté qu'il voulait à tout prix acquérir. Avant son exécution, Sabir a droit aux visites fréquentes de l'avocat maître Muhammad at-Tantawi qui entreprend de le défendre. Ce dernier, jouant le rôle à la fois du psychologue, du philosophe et de l'homme religieux, tente d'apaiser l'âme en peine du condamné. L'ironie du sort est qu'à la fin du récit, par l'intermédiaire de ce personnage, Sabir reçoit des nouvelles inattendues de son père :

> Sayyid Sayyid al-Rahimi, un riche et bel homme […] qui n'avait d'autre loisir dans ce monde que l'amour […] (pour qui) les femmes sont aussi nombreuses que les jours […] Il était, et est encore, millionnaire, n'a d'autre métier que l'amour, change de ville dès qu'il est dans un mauvais pas, et ne cesse de pratiquer son divertissement favori ! […] Son père, [le grand-père de Sabir] un immigré indien […] est mort il y a quarante ans, laissant à son héritier les millions de livres qu'il a amassées dans le commerce des boissons alcoolisées ; il n'a donc aucun parent en Égypte, sinon la descendance que lui ont sans doute assurée ses multiples aventures (Lq, 196-199).

Ainsi, Sabir réalise que ce père qu'il avait mis sur un piédestal ne diffère pas trop de la figure maternelle qu'il rejetait. Partageant tous les deux le même code social, celui de la débauche, de la souillure, de l'argent sale, Sayyid et Bassima appartiennent à cette catégorie de classe à laquelle s'applique si bien la maxime de La Bruyère « De telles gens ne sont ni parents ni amis

ni citoyens ni chrétiens ni peut-être des hommes : ils ont de l'argent[172] ». De telles gens ne pouvaient donner la vie qu'à un être raté, désarmé, dépourvu de courage et de volonté. En effet, rêver est la seule chose qu'a réussi à faire Sabir. Sa vie, qui n'a été qu'une longue errance, finit par un échec de rédemption. Tel que le fait remarquer Bayoumi : « Tous les chemins ont mené au dénouement tragique d'un jeune homme malheureux, isolé, déchiré et sans racines […] Les conditions préparant sa perte depuis sa naissance, n'ont fait que s'aggraver avec cette quête absurde et infructueuse du père perdu[173] ». C'est ainsi que portraits, dialogues, monologues et descriptions contribuent à représenter le déclin de l'espace social que Mahfouz constate avec tant de lucidité et qu'il réussit à illustrer par un réalisme poétique accru tout au long de cette œuvre d'art.

3.6 Zeth, la journaliste brimée

Si le choix de Mahfouz s'est attardé sur Sabir pour représenter le peuple en crise des années soixante, Sonallah Ibrahim a voulu, quant à lui, faire d'une jeune femme ordinaire la figure emblématique de l'Égypte et ce en examinant sous toutes les coutures par le biais du personnage, cet espace social complètement chamboulé durant les trois décennies suivant le roman de Mahfouz. Tel que le souligne Hamza Kenawy :

> Le roman de Sonallah Ibrahim se présente comme un miroir renvoyant aux différentes facettes des tensions sociales, politiques, économiques et culturelles qui ont lieu dans le cadre de la société arabe en général et égyptienne en particulier. Ces tensions tissées sur une sorte de toile d'araignée, parviennent au lecteur sous tous les aspects d'un quotidien qui se veut le reflet d'un réel spatial et temporel, fondé sur des expériences vécues, dans un milieu géographique précis[174].

---

[172] Jean de la Bruyère, *Les Caractères*, Paris, Flammarion, 2004, p. 90.

[173] Mostafa Bayoumi*, op.cit*, p. 361.

[174] Hamza Kenawy, *La dualité entre le dirigeant et le dirigé dans les romans de Sonallah Ibrahim, lecture sociologique*, Université d'Ain Chams, 2016, p. 47, Mémoire en ligne.
حمزة كنوي، ثنائية الحاكم والمحكوم في روايات صنع الله إبراهيم، جامعة عين شمس، ٢٠١٦

L'auteur du roman, Sonallah Ibrahim, appuie lui-même ces réflexions en faisant part de sa conception de la littérature et en proposant sa définition d'une bonne œuvre réaliste apte à illustrer l'espace social :

> La littérature véritable donne son expression à la vie des gens et aux aspirations naturelles d'un peuple. Et cela signifie qu'on va nécessairement contre le pouvoir. Être un véritable écrivain implique d'avoir une image totale de la société, de son histoire et de son avenir. Et cette vision suppose une posture d'opposition et de résistance par rapport aux limites de la réalité vécue […] un roman peut exprimer la vision complète d'une période ou d'une ère historique, ou simplement celle d'une personne à un certain moment, et ensuite développer cela […] mais pour que ce roman soit bon, il faut qu'il embrasse le passé, le moment présent et l'avenir. Ce qui va ou pourrait arriver. Tout cela suppose d'avoir une vision globale[175].

C'est exactement sur ces critères que se construit *Les années de Zeth*. S'étalant sur une période de trente ans environ, le récit met en scène Zeth, personnage focalisateur, témoin des événements ayant lieu dans un espace social qui change à une vitesse étourdissante. À la lecture des premières pages, le code populaire dominant émerge de l'univers dans lequel la jeune Zeth évolue. La narration nous dit qu'il n'y a aucune communication avec les parents. Les règles et la sexualité sont des sujets tabous et la jeune fille est complètement livrée à elle-même :

> Elle découvrit que ce qu'elle avait pris pour une blessure passagère était en réalité une propriété nouvelle de son corps […] évènement auquel personne ne l'avait préparée, son père, comme tous les pères, ayant décidé d'ignorer ces questions et de les abandonner à la mère, laquelle, comme toutes les mères, avait préféré remettre à plus tard le moment de la révélation, dans sa crainte que le jaillissement régulier du liquide rouge ne s'interrompit prématurément[176].

[175] Sonallah Ibrahim et Nicole Gabriel, « L'imagination comme action transitive », *Tumultes*, n° 38/39, septembre 2012, p. 259- 260.

[176] Sonallah Ibrahim, *Les années de Zeth*, *op.cit,* p. 12. Désormais, les références au roman seront indiquées par le sigle Z, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

Rien d'étonnant que la jeune fille se fiance au premier prétendant venu. Avait-elle vraiment le choix ? D'ailleurs, la description ironique faite de lui appuie l'idée selon laquelle Abdel-Méguid se conforme au nouveau code social de l'entourage de Zeth :

> Le promis était sans défaut : joli, bien mis, et pourvu de tous les must – le paquet de cigarettes et le briquet (Ronson), la chevalière, le parfum Old spice, les longues chaussures pointues, le savoir-vivre culinaire […] un ton d'importance […] des opinions tranchées, exprimées avec une assurance qui obligeait les autres (Zeth à tout le moins) à s'y ranger et qui s'achevaient par un mot qui les avait longtemps laissés perplexes, Zeth et son père peu instruit […] (Z,14).

Ce manque d'instruction du père est une indication importante dans le roman. La famille de Zeth ne détient pas le code lettré. Même son mari, malgré tous ses atouts, ne le possède pas. Il ne fréquente pas l'université. Il n'a pas de diplôme : ce « dernier point était d'ailleurs l'unique nuage dans le ciel limpide d'Abdel-Méguid […] Mais il lui manquait seulement un examen qu'une maladie l'avait empêché de présenter, il avait un bon salaire, et était promis à un brillant avenir. » (Z,15).

Dans cette optique, le code des lettres dans l'espace social où Zeth et son entourage évoluent est un marqueur identitaire puisque ne pas le maîtriser est considéré comme un « nuage », un « manque », un « moins » chez la personne. Mais ce qui compense bien ce défaut est le « bon salaire » de Abdel-Méguid qui garantirait à Zeth une vie aisée et confortable. Ainsi, le code lettré s'efface devant le code économique qui prend le dessus, d'autant plus que « c'était le temps des grandes espérances, des aspirations les plus folles, des rêves en tout genre […] » (Z, 15). La transformation socioéconomique de l'espace parvient au lecteur dans ses moindres petits détails. On assiste alors à l'émergence de « l'enfant prodige, c'est-à-dire la télévision […] la poudre à laver, les sticks de déodorant, la pilule contraceptive […] et la sainte trinité indispensable au ménage moderne, depuis que Nasser l'avait mise à la portée de tous : le chauffe-eau, la cuisinière fabriquée dans les usines de l'armée, et le réfrigérateur Ideal. » (Z,16).

Malgré la domination progressive du code économique dans le nouvel espace social, Zeth semble toujours accorder de l'intérêt à l'intellect : elle exprime son désir de maîtriser ce code

en poursuivant ses études de communication « pour travailler ensuite dans la presse ou, avec un peu de chance, à la télévision » (Z,20). Mais à son engouement s'oppose le refus catégorique de Abdel-Méguid « qui venait de réussir à ne pas se présenter à l'examen final de sa faculté » (Z,20). Le ton satirique de la narration met l'accent sur le conflit de ces deux codes qui se heurtent avant que celui du matériel ne triomphe. La réponse de Abdel-Méguid est décisive : « il gagnait d'ores et déjà assez d'argent pour subvenir à leurs besoins […] à elle le foyer conjugal, à lui le monde extérieur ! » (Z, 20).

Le monde du journalisme auquel Zeth veut appartenir n'étant plus accessible, elle abandonne la faculté. Qui a lu le roman peut aisément considérer cet abandon comme le plus grand alternarré du récit. En effet, tous les espoirs étaient permis à l'époque de Zeth et qui sait ? Sa vie aurait pu être complétement différente si elle avait pu exercer un métier valorisant où elle se serait épanouie et aurait affirmé son identité. Cependant, à la surprise du lecteur, l'alternarré du monde journalistique réapparait sous un nouvel aspect. Il est vrai que Zeth ne pourra jamais exercer la profession de journaliste, mais elle fera, néanmoins, son entrée dans le domaine, même si c'est tout à fait en bas de l'échelle. Car le rôle de Zeth ne se limitera pas à s'occuper des enfants et à faire les tâches ménagères. En effet, un beau jour, Abdel-Méguid, « continuant de ne pas se présenter à l'examen annuel de fin d'études, et la vie devenant de plus en plus chère, lui déclara, du même ton péremptoire, que rester à la maison n'avait pas de *meaning*, et qu'il fallait qu'elle travaille comme les autres femmes » (Z,21). Grâce à un client de sa banque, il réussit à lui trouver, dans un quotidien, un poste médiocre qui ne nécessite aucun talent, son rôle étant de faire le suivi et l'évaluation de la publication :

> Le travail du département consistait à réviser tous les textes publiés pour y repérer les fautes d'impression, de langue, politiques et professionnelles, puis à les comparer (les textes pas les fautes) avec les autres quotidiens […] Mais comme tous les quotidiens tiraient leurs informations de la même source, que les fautes d'impression, de langue et autres, étaient trop grossières pour être découvertes par les employés du département, dont le niveau d'éducation ne dépassait pas l'université et qui venaient d'horizons divers – à l'instar de Zeth par la suite – le P.D.G jetait les rapports à la corbeille à papier […] (Z, 21).

Malgré la médiocrité du poste, Zeth s'applique à bien faire son travail, « plongeant la tête dans les journaux et revues, ne la relevant que lorsque se présentaient des occasions de réception »

(Z, 23). Comme elle « se sentait toujours comme une intruse dans une communauté d'employés hautement qualifiés pour le travail qu'ils s'évertuaient à ne pas faire » (Z ,23), elle se rend vite à l'évidence qu'elle ne détient pas le code de ce nouvel environnement. Son malaise sera aussitôt remplacé par un autre plus grand. Le zèle patriotique de Zeth qui consiste à vouloir garder le portrait de Gamal Abdel Nasser, « son président favori » (Z, 27), sur le mur du département, lui vaut une destitution : reléguée à un espace inférieur, celui des « Archives », Zeth doit se conformer aux nouveaux règlements de cet espace social et subir, outre la promiscuité, « le boycott » instantané de ses nouvelles collègues « aux traits repoussants », désormais nommées dans le récit :« les Machines à émettre » (Z,28). Sonallah Ibrahim choisit de donner ce terme aux employées du service public pour mettre en lumière une spécifité courante dans le secteur gouvernemental : le besoin de certains employés de bavarder de tout et de rien pendant toute la durée du travail. Il les compare ainsi à des objets inanimés qui fonctionnent tous de la même manière comme s'ils étaient réglés pour réaliser les mêmes tâches. Les machines à émettre font penser ici à la radio, c'est d'ailleurs un terme qu'on emploie dans le dialecte égyptien populaire pour désigner un individu qui parle beaucoup, souvent pour ne rien dire d'intéressant.

Nous pouvons voir en ces *Machines à émettre* la figure emblématique de tout le roman. Elles représentent la mini-société à laquelle doit s'identifier Zeth. Or, dès son arrivée, elle ressent un rejet de leur part et durant tout son parcours, son existence est minée par ce désir d'appartenir au groupe social de son travail sans pouvoir y parvenir. Elles discutent entre elles « avec des voix hautes et puissantes, débordant de santé, ignorant les pauses, reliées entre elles par les fils invisibles de la complicité et de l'intimité, qui tenaient à distance les étrangers comme Zeth » (Z,29). Cette dernière multiplie les efforts jour après jour pour comprendre leur code social, celui du « je m'enfoutisme » et pour se frayer un chemin parmi elles. Leur code s'avère inaccessible à Zeth. Elles semblent s'intéresser à tout sauf à leur travail. La présence des employés sur les lieux est une bonne occasion de raconter leur quotidien familial, de parler des dernières émissions suivies, des nouvelles recettes apprises, de la pluie et du beau temps, etc.

La figure des *machines à émettre* paraît dans ce contexte comme une métaphore d'un espace inconnu, inquiétant, que la jeune femme doit s'approprier de jour en jour. De surcroît, elle

intervient dans la narration sous forme d'une mise en abyme puisque le personnage principal exerce une profession en rapport au journalisme, tout comme l'auteur qui s'amuse à passer des articles de journaux au récit fictif de chapitre en chapitre. Ces documents authentiques, appuyant les évènements du récit, témoignent de la transfiguration spatiale à l'aune des nouvelles données socioéconomiques. En effet, le code économique atteint son paroxysme. L'espace social se transforme en un grand champ de consommation et chacun veut avoir sa place dans cette course qui s'accélère vertigineusement. Si le travail ouvre à Zeth la voie à de nouvelles sources de chagrins et de dépits, il lui permettra, en revanche, d'acquérir une certaine indépendance financière. C'est grâce à cet ailleurs qu'elle pourra se faire de petits plaisirs et contribuer à la « Marche de déconstruction et de construction[177] » bien après ses voisins. Comme son mari refuse farouchement de se joindre à la Marche,

> en bonne gestionnaire, elle s'efforça de [lui] soutirer le plus d'argent possible, lui dissimula les primes et les suppléments de salaire qu'elle touchait […] et mit sur pied aux Archives une petite tontine réunissant dix personnes (Samiha y participa pour deux parts, qui permettrait à chacun de toucher mille livres aux échéances convenues) (Z, 68).

Le personnage de Zeth, contrairement aux personnages précédents, est dans l'action. Elle ne semble pas prédéterminée à une fin précise car chaque jour pour elle est un combat qu'elle doit réussir. Dans ces difficultés de la vie quotidienne où n'existe aucun moment de répit, « Allait-elle désespérer ? Jamais de la vie ! » (Z, 190) se répétait-elle. Son action transparaît dans tous les événements auxquels elle participe, que ce soit à l'intérieur du foyer où elle s'applique à être une bonne épouse et mère de famille, ou à l'extérieur en militant pour des causes nobles comme en témoigne sa dénonciation « des olives périmées ». Ces longues démarches infructueuses finissent par épuiser notre héroïne qui, désabusée, se rend à la triste évidence que ses rêves ne font que s'effondrer l'un après l'autre. Elle atteint la quarantaine et la situation ne fait qu'empirer. Broyée par la férocité de son entourage, vaincue par la perte des valeurs, Zeth

[177] L'auteur invente cette expression pour qualifier la fièvre acheteuse qui s'empare des habitants de l'immeuble et ceux de la ville. Profitant de la période de l'Infitah (ouverture du marché égyptien aux entreprises internationales), les Égyptiens se mettent à démolir leurs vieux logements pour les rénover selon les critères du nouveau marché moderne. Nous reprendrons l'analyse de cet événement social dans le contexte urbain au chapitre 6.

continue à avancer péniblement dans cet espace qui se déforme à vue d'œil. Réalisant qu'elle se bat contre des moulins à vent, elle comprend désormais que ces ambitions n'étaient qu'illusions, que la pourriture et la corruption font partie de son lot quotidien :

> Les harengs étant avariés, on les avait fait mariner dans le vinaigre pour cacher l'altération et leur goût, puis mis dans des emballages nouveaux. C'était pour cela qu'ils étaient bradés. Que faire ? […] Elle s'imagina le commentaire du sergent de police :
> — Un poisson avarié ? Eh ben, z'avez qu'à pas le manger.
> Et il aurait raison. La belle affaire […] Elle sentit les larmes lui monter aux yeux, jeta le poisson et les harengs à la poubelle, fit un effort sur elle-même et quitta la cuisine pour rejoindre à pas lourds le pleuroir : les toilettes (Z, 333).

Le dénouement ouvert du récit ouvre la porte aux différentes interprétations des lecteurs. Certains verront en cette fin le signe d'un désespoir et d'un profond pessimisme mais ceux qui ont appris à connaître Zeth savent d'avance que « le déclenchement perpétuel de ses glandes lacrymales » (Z, 54) fait partie de son combat, que le refuge vers lequel elle se dirige, ne signifie ni passivité, ni désespérance. C'est dans ce refuge permanent qu'elle puise ses forces, lesquelles lui permettront de se redresser à nouveau pour continuer à se battre avec courage. Car Zeth a déjà fait ses preuves. Elle a vécu et vivra toujours en ayant comme devise : « la garde meurt mais ne se rend pas ! ».

3.7 Nessim, le poète exalté

À l'opposé des trois premiers romans, c'est sur le mode homodiégétique que se construit le roman de Kattan. Le narrateur omniscient, dont le prénom n'est jamais mentionné, est témoin d'une métamorphose qui touche radicalement son espace et modifie complétement les codes qui le composaient. Or, si le narrateur est un personnage important dans le récit, il n'en demeure pas moins que Nessim, son meilleur ami, joue un rôle central dans les évènements qui bouleversent l'espace qu'ils partagent. C'est sur ce personnage que notre analyse se concentrera étant donné que Nessim fournit des positions d'action intéressantes à exploiter sur le plan identitaire, tandis que le narrateur se place plutôt comme un médium entre l'espace fictif, l'espace narratif et le lecteur.

Le cadre spatiotemporel du roman, relaté par le narrateur, se situe dans la capitale de l'Irak, Bagdad, en proie aux évènements sanglants de la Seconde Guerre mondiale. Le récit s'amorce avec l'arrivée de Nessim au Café *Yassine* où a l'habitude de se réunir le cercle d'amis composé de jeunes Irakiens toutes ethnies et religions confondues**.** Le code littéraire émerge aussitôt de cette discussion intellectuelle sur les lectures et les « premiers écrits[178] » dont les adolescents sont fiers. Dans cette effervescence à la fois cérébrale et nationale, on apprend que des divisions commencent déjà à faire leur apparition au sein de cette collectivité qui représente la mini-société de l'espace social irakien :

> Dans notre groupe, nous n'étions ni juifs ni musulmans. Nous étions irakiens, soucieux de l'avenir de notre pays, par conséquent de notre avenir à chacun de nous. Sauf que les Musulmans se sentaient plus irakiens que les autres. Nous avions beau leur dire : « Voici notre terre et nous sommes là depuis vingt-cinq siècles ». Nous ne les convainquions pas. Nous étions différents. Notre teint n'était-il pas plus clair que celui des bédouins ? Ne connaissions-nous pas des langues étrangères ? Que les meilleurs élèves d'arabe dans les examens de fin d'année fussent juifs, que l'école de l'Alliance israélite produisit les meilleurs grammairiens arabes, cela n'y changeait rien. Notre identité était entachée (AB, 24).

Au code littéraire dominant de la première scène s'oppose celui de la religion qui s'imposera au fur et à mesure que le roman avance. Le récit met l'accent sur la différenciation qui va en augmentant entre les Musulmans et les Juifs qui, longtemps ensemble, avaient favorisé la cohésion socio-spatiale. Ce nouveau code sera-t-il acquis par les jeunes Juifs sur qui la radicalisation va s'abattre ? La description faite du portrait de Nessim met en lumière un aspect révélateur de son identité. Ce jeune Juif, plein d'ambition et de zèle patriotique « assumait cette différence. Il voulait la faire admettre. Il présentait un fait. Nous étions juifs et n'en avions pas honte. » (AB, 24). Aussi parvient-il à garder tout au long du débat le dialecte juif pour répondre à ses interlocuteurs. Contrairement à son ami, le narrateur, qui trouvait « malaisé de mener longtemps une conversation en deux langues distinctes » (AB, 24), Nessim insiste pour reprendre les termes en dialecte juif. Marque-t-il son désir d'affirmation identitaire ? En tout

[178] Naïm Kattan, *Adieu Babylone*, *Mémoires d'un Juif d'Irak, op.cit.,* p. 20. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle AB, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

cas, ses efforts ne sont pas vains puisqu'à « la fin de la soirée non seulement Saïd et Jamil, mais tous les autres, s'initiaient au dialecte juif avec autant de maladresse que de comique dans le sérieux. » (AB, 24).

Fort malheureusement, l'exaltation identitaire de Nessim est bientôt réprimée par les circonstances désastreuses qui frappent l'espace commun des Bagdadiens. Le danger s'approchant de jour en jour menace ouvertement les Juifs. Si le narrateur, devant les faits, « affichait un optimisme imperturbable » (AB, 27), Nessim, lui, « y décelait les signes d'une terreur qui ne se dément pas » (AB, 27). Cela explique sans doute son accord de publier les écrits dans les journaux en les signant par un nom musulman. Le voilà qui admet la mesure de prudence prise par l'éditeur consistant à islamiser le nom de famille de Nessim qui sera désormais Ibrahim au lieu d'Abraham.

Mesure de prudence, certes. Mais nous pouvons également remarquer dans cet acte un désir de s'identifier à l'espace social qui se montre de plus en plus hostile. Maîtriser le code de ce nouveau milieu ne devrait-il pas faciliter l'intégration sociale de Nessim et, comme lui, beaucoup de Juifs menacés ? Or, nous avons vu que le code littéraire tout seul ne peut plus garantir l'adhésion sociale des Irakiens menacés. Il faut posséder le code religieux qui est celui des Musulmans dont le pouvoir ne cesse de se mettre en place. Ceci n'est pas sans conséquences sur la construction identitaire de plusieurs Juifs que Nessim représente à la perfection. Ainsi, portraits physiques et moraux vont contribuer à refléter le désarroi ressenti de la part de cette jeune génération ébranlée par les mutations socio-spatiales de leur pays :

> Nessim forçait sa nature et s'employait constamment à juguler ses profondes impulsions. Craignant sa véritable spontanéité, il en affichait une d'emprunt : cheveux toujours en bataille, chemise que n'encombrait jamais la cravate et qui laissait sa poitrine largement offerte au vent. Mettant un grand soin dans le débraillé, il ne faisait que dissimuler son élégance naturelle. Il s'évertuait à cacher la tendresse de son regard sous des airs de dureté et de cruauté et ne réussissait jamais qu'à grimacer une insolence quelque peu comique [...] Il se dépêchait, pressé par un besoin urgent de mouvement. Sur place, il serait imperceptiblement amené à démasquer son visage d'écorché, à mettre à nu sa blessure vive qui lui appartenaient en propre et qu'il tenait à soustraire à la cruauté des regards étrangers. Il ne prenait rien au sérieux et décelait la farce dans les situations les

> plus dramatiques, mais il suffisait qu'on touchât inconsciemment cette corde secrète pour qu'il se transformât en pierre (AB, 30).

Nessim, se cherchant toujours dans ce milieu en pleine déstructuration, tente d'adopter plusieurs stratégies. La venue du Farhoud qui a lieu en 1941, finit par déterminer les rapports déjà assez conflictuels entre Juifs et Musulmans. Tous les Juifs sont touchés à des degrés différents par ce massacre. Le récit relate l'assassinat de l'oncle de Nessim qui s'oppose férocement aux intrus armés, ce qui lui coûte la vie. Cette scène à laquelle Nessim n'assiste pas le hantera pourtant toute sa vie :« Des mois durant, Nessim pensait reconnaître dans chaque Musulman aperçu dans la rue le visage de l'assassin de son oncle. Sa confiance fut à jamais ébranlée. – Au premier relâchement des lois et des contrôles, les Musulmans retrouveraient leur âme d'égorgeurs, disait-il » (AB, 44).

Il ne sera point étonnant pour le lecteur d'assister à la création d'une société secrète d'autodéfense par les étudiants juifs dès la première semaine de la rentrée sous la direction de Nessim. Dans leur désespoir profond, les Juifs tentent de retrouver leur identité déchirée. Si adhérer au code religieux musulman s'est avéré infructueux dans la démarche d'intégration sociale, peut-être que maîtriser le code de leur propre religion apportera le salut aux jeunes marginalisés. Contrairement à Nessim, le narrateur ne partage pas les mêmes idées :

> Ce fut pour notre amitié, une pénible épreuve. Nous ne nous adressions presque plus la parole [...] je me sentais exclu, hors du coup, je surprenais des conversations discrètes, des conciliabules [...] Des rendez-vous, des rencontres mystérieuses s'ébauchaient hâtivement sous mes yeux [...] j'étais contre la société secrète, cette faucheuse d'amitié. Elle altérait nos affinités et les dictées de nos cœurs ; elle introduisait dans nos vies d'enfants des éléments nouveaux : l'obéissance aveugle à des chefs inconnus, la suspicion, la délation [...] » (AB, 86).

Conscient du danger d'une telle entreprise et des conflits que son existence conjurerait, le narrateur opte pour la dénonciation de la société secrète en créant son premier écrit engagé, lançant un appel à l'union de tous les Irakiens, formulant ainsi sa volonté de résister à la division du peuple. Influencé par son ami, Nessim finit par abandonner ce projet malsain et ira même présenter, lors d'une cérémonie scolaire, un poème patriotique intitulé : « Hymne au drapeau » auquel répondra en écho le narrateur par un autre poème patriotique, faisant d'une

pierre deux coups, renouer avec Nessim et exprimer son amour pour la patrie : « En vérité, je voulais lui dire mon bonheur de voir notre amitié triompher d'une crise qui n'aura été qu'un déplorable malentendu. Et pour sceller notre amitié renaissante, j'avais composé le soir même des vers que j'avais dédiés aux deux fleuves qui arrosent le sol de notre patrie bien-aimée » (AB, 90).

À la lumière de ces analyses, nous constatons que le pouvoir de l'écriture prend toute son ampleur dans le roman. En effet, l'écriture qu'incarne le code littéraire revêt plusieurs aspects. Elle figure d'abord comme une mise en abyme, puisque les jeunes auteurs se livrent continuellement à cette activité intellectuelle qui consiste à exprimer leurs réflexions, leurs sentiments, leurs aspirations et l'état de leur espace social, à l'instar de l'auteur qui transmet au lecteur cette série de « mémoires d'Irak ». Par ailleurs, nous remarquons que la figure emblématique de l'écriture intervient dans la vie des personnages sous forme d'alternarré, un événement qui n'aura jamais lieu et qui ne se réalisera pas comme l'auraient souhaité les jeunes auteurs. Rappelons que le but initial des balbutiements, puis des écrits plus élaborés des auteurs précoces et talentueux, était de se frayer un chemin parmi les intellectuels irakiens en luttant pour l'union du peuple et la stabilité de leur espace social. Or, les circonstances ne permettront pas la réalisation de ce rêve tant souhaité. N'empêche que le code littéraire sera pour eux la voie salvatrice. C'est en effet grâce au code littéraire que le narrateur réussira à obtenir une bourse d'études pour la France et à la fin du récit, on apprend que Nessim ne tardera pas, lui non plus, à quitter cet espace auquel il ne s'identifie plus (AB, 285). Ainsi s'achève le roman sur l'état du narrateur au comble de la tristesse en quittant Nessim, sa famille et sa patrie : « Ces visages qui me regardent, qui s'éloignent, que je regarde à travers la fenêtre de l'autobus, ce sera l'Irak. Tout ce qui m'en restera » (AB, 285).

Au terme de ce chapitre, nous pouvons conclure que l'usage fait des portraits romanesques a permis de rendre compte de la crise identitaire à l'aune des bouleversements socio-spatiaux. Les personnages de nos romans sont conscients du désarroi qui les habite. Ils tentent désespérément de s'intégrer dans leur espace social sans pouvoir y parvenir. Les figures emblématiques qui caractérisent chaque roman ont révélé une problématisation du rapport des protagonistes à leurs milieux, dans lesquels ils se sentent plus que jamais étrangers. Le conflit

des codes, tel que nous avons tenté de le démontrer, est inextricablement lié à cette quête identitaire de sujets foudroyés par un déséquilibre et une déstabilisation socio-spatiale fulgurante. Un parcours identitaire s'impose, et pour le mener à bien, l'être doit sortir de sa coquille et faire face à l'autre, franchir les obstacles qui obstruent la construction de son identité afin de pouvoir s'affirmer et s'épanouir dans l'espace social qu'il partage avec autrui. C'est ce que nous tenterons d'élucider dans le chapitre suivant qui s'attardera sur l'analyse des discours à la lumière des conflits de code.

CHAPITRE IV

RAPPORTS ALTÉRITAIRES CONFLICTUELS. ÉCHANGES INTERDISCURSIFS.

4.1 Fonction des discours dans la dimension spatiale

Pour donner suite aux portraits des personnages et à leur rapport conflictuel dans le même espace, il s'agira dans ce chapitre d'observer les différents langages émergeant du récit afin de comprendre les relations d'altérité tels que véhiculées par les discours des protagonistes. La confrontation de l'autre étant nécessaire dans le processus de construction identitaire, de quelles manières les frontières verbales se dressent-elles dans la narration ? Quelles sont les différentes techniques employées par les auteurs pour rendre compte de cette tension altéritaire ? Ces questionnements trouveront leurs réponses dans ce chapitre consacré aux discours des personnages que nous confronterons les uns aux autres, dans le but d'observer la manière dont ils vivent la transformation radicale de leur espace social. Nous nous appuierons sur les concepts de plurilinguisme et de carnavalisation pour démontrer comment ceux-ci dévoilent un désarroi individuel d'abord puis collectif. Le but de cette confrontation est de mettre en exergue la notion d'altérité exprimée par des interactions discursives qui appuient le conflit de codes déjà établi dans l'espace social partagé par les protagonistes.

Il est bien vrai, comme dit Barthes, que l'écrivain est « celui qui ‘‘travaille sa parole et s'absorbe fonctionnellement dans ce travail’’ […][179] ». Mais les paroles dont parle Barthes, pas plus que l'image, ne sont des réalités autonomes ; ce sont des actes intentionnels qui se définissent comme un certain rapport au concret : « L'écrivain, de l'acte même d'écrire, fait son dévoilement dernier du réel, dont il attend son salut ou sa perte. Ou encore, écrire, pour l'écrivain, ce n'est pas faire 'comme si le monde signifiait' : c'est exprimer par des moyens plus ou moins complexes et selon des techniques variables, ‘‘ce que le monde signifie’’[180] » Or, selon Mikhaïl Bakhtine, le texte romanesque, particulièrement polymorphe, se distingue des autres genres artistiques par sa capacité de rendre compte de la réalité. C'est le foyer où le langage trouve son utilisation optimale. À en croire Bakhtine, tout discours littéraire est un espace dynamique qui repose sur la multiplicité des rapports existant entre différents langages dans un même texte : « Se constituant dans l'atmosphère du ‘‘déjà dit’’, le discours est déterminé en même temps par la réplique non encore dite, mais sollicitée et déjà prévue[181] ». C'est le principe fondateur de la théorie de la « polyphonie » ou du « dialogisme » qui se caractérise par la présence de plusieurs voix dans un même discours. Cette forme d'espace hybride consiste en l'interaction entre sujets parlants et décrit la réalité intersubjective de tout acte de langage. La notion dialogiste est bien mise en relief, entre autres, par le discours indirect libre qui intéresse particulièrement Bakhtine, car il permet à tout auteur de se manifester en même temps que son personnage. « Ce qui en fait une forme spécifique, c'est le fait que le héros et l'auteur s'expriment conjointement, que, dans les limites d'une seule et même construction linguistique, on entend résonner les accents de deux voix différentes[182] »

[179] Roland Barthes, cité par Jean Charles Falardeau, « Écrivains et écrivants », *Liberté,* vol. 3, n° 5, novembre 1961, p. 712.

[180] Barthes cité par Serges Doubrovsky, *Pourquoi la nouvelle critique*, Paris, Denoël/Gonthier, 1972, p. 116.

[181] Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, *op.cit*, p. 103.

[182] Mikhaïl Bakhtine (N.V Volochinov), *Le Marxisme et la philosophie du langage*, Paris, Minuit, 1977, p. 198.

Force est de constater que le roman de Lemelin se caractérise par une grande hétérogénéité discursive. Nous trouvons souvent deux voix dans la même construction où se perçoit le jugement ou le commentaire du narrateur omniprésent. On peut noter également à maintes reprises les manifestations du plurilinguisme dans les différents discours ou langues introduits dans la narration comme en témoigne ce passage où Ovide se surprend en train d'employer un style précieux afin de subjuguer Rita pour la première fois :

> —Des types comme moi, mademoiselle Toulouse, ça s'est trop occupé de choses intellectuelles, artistiques, comme la musique, la littérature, pour abandonner d'un seul coup la galanterie française qui en est le résultat.
> Ovide s'immobilisa presque d'étonnement, et il ne sut offrir qu'une bouche bée au coup d'œil inquiet de la première femme de sa vie. Sa mémoire, si fidèle aux cavatines, lui jouait-elle des tours ? C'était là une phrase de journaliste ! Mais non, cette pensée, cette tournure lui appartenaient. (Pl. p. 40)

Il est évident dans cet exemple que le discours indirect libre, suivant le discours direct du personnage est, tel que l'observe Bakhtine, le meilleur procédé pour combiner « organiquement et harmonieusement le monologue intérieur d'un autre avec le contexte de l'auteur […] la voix de l'auteur peut avoir différents degrés d'activité, et peut introduire dans le discours transmis un second accent : ironique, indigné, etc.[183] ». Ici, l'humour du narrateur, traduisant des jugements de valeur, démontre que « l'intellectuel » ou « le journaliste » c'est l'idée que se fait Ovide de lui-même. Le narrateur emploie ce terme justement au moment où le personnage est sur le point de subir le plus profond avilissement lors de la scène de la soirée musicale que nous avons mentionnée plus haut. Ce clin d'œil de la part de l'auteur est une affirmation qui renvoie à l'opinion publique représentée par l'entourage d'Ovide, qui ne voit en lui qu'un bouffon, médiocre et vieux jeu, voire « une tapette ». Les jugements de valeur sur Ovide proviennent donc de la culture populaire. En effet, cette parodie de l'intellectuel, renforcée par le point d'exclamation, est souvent marquée par l'ironie exaspérante face au protagoniste. Dressant une série de paroles autoritaires, le narrateur unifie ces langages en établissant un lien avec le lecteur. Cette idée d'opinion publique nous parvient sous un ensemble de discours sociaux, de

[183] Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, *op.cit*., p. 140.

jugements réinterprétés par la littérature, par un présent qui a pour but de pervertir un passé trop autoritaire.

La parodie et l'ironie sont utilisés par Lemelin pour mettre de côté l'opinion publique mais aussi pour illustrer l'échec des protagonistes. Ainsi, romantique éternel, Ovide demeure « rêveur sans envergure, tiraillé par les soubresauts tenaces du milieu, homme différent des autres, mais qui ne fait pas sa marque » (Pl, 51). L'auteur dénonce le mode contemplatif de l'artiste, responsable de l'absence de production. Il insiste sur sa stérilité littéraire tout au long du récit (selon le discours narratif qui insiste sur le comique des propos du personnage), les risées dont il est l'objet et le désespoir qui en découle.

Bakhtine fait observer que « l'action d'un héros de roman est toujours soulignée par son idéologie : il vit, il agit dans son monde idéologique à lui […] il a sa propre conception du monde, incarnée dans ses paroles et dans ses actes[184] ». Au fait, nous remarquons que chaque personnage a son propre discours (religieux avec le curé Folbèche et la mère Plouffe, journalistique avec Denis Boucher, nationaliste avec le père Plouffe, etc). Nous n'essaierons pas ici d'énumérer toutes les formes des discours dans le récit – d'ailleurs très diverses – ni les fonctions qu'elles remplissent mais nous tenons à souligner que chacun des personnages est porteur d'une perspective idéologique à travers son discours. Nous nous attarderons dans notre analyse à ceux qui complètent nos analyses précédentes, à savoir le discours illustré par *La Paillasse* et celui du code populaire.

En effet, tout le personnage d'Ovide semble imprégné par l'italianité de l'opéra dont il est amateur. On le voit emprunter un langage soutenu, forcé, qui le démarque des autres personnages adoptant la langue du peuple. Cette opposition se manifeste par son vouvoiement de la jeune fille : « Vous permettez que je vous appelle mademoiselle Rita ? » (Pl, 39), par son langage préromantique qui consiste à reprendre des parties de ses opéras préférés comme celui de Faust[185] : « Quel trouble inconnu me pénètre, je sens l'amour s'emparer de mon être » (Pl,

[184] *Ibid.,* p .155.

[185] Faust est un opéra en cinq actes écrit par Charles Gounod tiré du livret de Jules Barbier et Michel Carré. Cette histoire fondée sur la légende du même nom et la pièce de Goethe est créé au théâtre Lyrique

38), ou de Carmen[186] : « Il fredonna avec un enthousiasme exagéré : L'amour est enfant de Bohème, Qui n'a jamais connu de lois… » (Pl, 50). Moyennant son langage archaïque et désuet, Ovide imagine que « la bataille de l'opéra contre le sport commençait » (Pl, 38).

En observant de plus près le choix des opéras d'Ovide, nous remarquons un point commun qui les lie. Tous expriment un amour passionné, douloureux et fatal à cause duquel les héros sont en perpétuelle souffrance. Leur âme en peine erre à la recherche du bonheur et du salut pour aboutir au définitif échec. Tels les héros de son imagination, Ovide refuse de se défaire du personnage mélodramatique qu'il incarne si bien. Étant en décalage d'un siècle par rapport à son entourage, il évolue en marge de sa société. Contre son discours romanesque, symbole du grand art et de l'éclat européen du XIXe siècle, âge d'or de la poésie et du roman, se dresse celui de la modernité américaine, interprété par les chansons populaires de Jazz et surtout le sport, notamment le baseball qui finit par gagner la guerre.

Dans son livre *Double jeu : Baseball et littératures américaines,* Michel Nareau soutient que « le baseball est d'abord une pratique du quotidien, par les comptes rendus journaliers dans les médias, par les pages sportives des journaux, par les statistiques qui abondent. Il est devenu un bruit de fond social, un discours qui s'impose par sa persistance, son assiduité et son côté réconfortant [187]». Ainsi, selon lui, « le sport est avant tout un discours […] Le baseball ne rime à rien sans son inscription dans une culture sportive dominée par un discours très

le 19 mars 1859. Elle relate le destin du docteur Faust, déçu par la science qui ne lui apporte pas des solutions aux problèmes auxquels il est confronté. Il vend son âme au diable, Méphistophélès, en échange des réponses obtenues par la magie noire.

[186] *Carmen*, l'opéra de Georges Bizet (1875) tiré de la nouvelle de Prosper Mérimée (1847), est l'histoire d'amour passionné entre Don José, jeune brigadier dans l'armée, et Carmen, belle gitane bohémienne andalouse. Celle-ci le séduit et l'entraîne dans la voie du banditisme et du crime. Éperdument amoureux de la bohémienne, Don José se laisse manipuler et finit par être dénoncé. Carmen l'abandonne pour un autre. Don José sombre alors dans la folie et va poignarder son amante en plein spectacle.

[187] Michel Nareau, *Double jeu : Baseball et littératures américaines,* Montréal, Le Quartanier, 2012, p. 20.

codifié[188] ». Par le biais de cet essai analysant la dimension sociale du baseball à travers huit romans des Amériques, Michel Nareau démontre que le sport s'inscrit dans une nouvelle construction discursive, laquelle marque en puissance les cultures et les idéologies où il s'est implanté, et que le roman participe à mettre en scène les affrontements véhiculés par les nouvelles valeurs.

Cette conception trouve son écho dans le roman lemelinien où les valeurs modernes symbolisant le progrès, l'industrie et le pouvoir du continent auquel appartient la société québécoise, se heurtent à celles des traditions provenant d'un héritage européen riche d'une culture glorieuse à laquelle renvoient *La Paillasse* et les autres opéras d'Ovide Plouffe. Ces heurts entre nouveauté et conventions se déclinent dans la confrontation des discours que portent les personnages et il va sans dire que le code Paillassien s'effacera devant la force du code populaire, majoritaire qui, comme nous le verrons, le surpassera de loin.

Ces réflexions nous amènent à noter que *Paggliacci* n'est pas uniquement le symbole d'un grand genre artistique ancestral de l'Europe, mais la référence à l'Italie renvoie également au berceau du catholicisme et à la puissance de l'Église. Or, l'image de la religion, qu'incarne le curé Folbèche, est constamment caricaturée dès le début du récit et l'on voit clairement que l'opinion populaire va jusqu'à ébranler les édifices des traditions sacrées longtemps présentes dans la société québécoise. Si la religion est mise à mal, il faut bien la remplacer par un autre dieu. C'est le discours sportif qui se substitue à la toute-puissance.

Le discours religieux, personnifié par Folbèche et la mère Plouffe, peine à suivre la mode et le progrès qui s'imposent. Soumise au curé, Mme Plouffe résiste tant qu'elle peut à l'influence américaine qui s'amorce avec la visite du protestant Tom Brown - dans le but de faire de Guillaume Plouffe un champion américain de Baseball - mais le poids social finit par avoir raison de la pauvre mère qui se bat contre des moulins à vent ! Tout le monde va à l'encontre de ses désirs de préserver les traditions catholiques. Même Napoléon, le fils ainé, d'habitude

[188] Michel Nareau cité par Marie-Louise Arsenault, *Quand baseball et littérature font bon ménage,* publié le mercredi 10 octobre 2012. Voir l'article en ligne.

docile et tendre, se montre rebelle et s'exprime violemment : « J'en ai assez de me faire passer le torchon. L'abbé Brown va venir me porter mes portraits. C'est moi qui vous le dit. M. le curé a pas d'affaires à mes portraits. Il fait ben mettre le sien dans les maisons ! Viourge de Viourge » (Pl, 86). La mère Plouffe, comprenant que sa soumission au curé ne porte aucun fruit et que la paroisse subit désormais les conséquences d'une ère nouvelle, se résigne : « Elle avait bougonné faiblement car son rôle d'héroïne commençait de l'épuiser. Elle retourna en marmottant à sa tâche de cuisinière, laissant à d'autres le soin de sauvegarder le catholicisme » (Pl, 88).

Par ailleurs, tous les discours semblent reculer devant le code du peuple. Même Denis Boucher, censé réaliser un discours littéraire par sa fonction de journaliste, adopte le discours populaire, seul susceptible à ses yeux de lui permettre de parvenir à ses fins. Aussi incite-t-il le curé Folbèche à jouer une partie de baseball avec le protestant Tom Brown pour se faire aimer de la foule et récupérer sa paroisse en danger : « Je sais que les pensées de Dieu occupent toutes vos pensées, lui dit-il, mais rappelez-vous l'histoire des Juifs dans le désert. Pendant que Moïse conversait avec Jéhovah, ils se construisaient un veau d'or. Actuellement, le veau d'or de vos paroissiens, c'est le baseball. Ne les laissez pas faire » (Pl, 93). Sensible à ces propos, le curé accepte l'idée de ce duel avec le pasteur et nous fait assister, par le biais de ce match, à une situation des plus dégradantes, des plus « carnavalesques » tel que nous l'expliquons ci-dessous.

4.2 De la polyphonie à la carnavalisation

Il convient à ce stade de notre analyse de faire appel au phénomène de textualisation socio-culturel que Bakhtine nomme « la carnavalisation de la littérature » et qui est la transposition littéraire de la culture populaire produite comme vision complète du monde: « Comme le carnaval et ses différentes festivités, un texte carnavalisé, rapproche, réunit, marie, amalgame

le sacré et le profane, le haut et le bas, le sublime et l'insignifiant, la sagesse et la sottise[189] » Le mélange du sacré et du profane se manifeste dans ce passage éloquent :

> M. le curé se rendit lentement au monticule. On lui remit une balle neuve qu'il examina en la tournant et en la retournant entre ses doigts. Machinalement il en demanda le prix et, à cause de son émoi, esquissa une mimique gamine en direction du frère directeur […] ravi de l'occasion de retourner la balle au curé qui, d'habitude, le toisait du haut de sa prêtrise […] On applaudit et M. Folbèche, heureux comme un enfant […] eut voulu que ces instants durassent toujours. (Pl, 131-132).

Nous assistons à une scène ridicule où la religion, réduite à un match de baseball, paraît en pleine défaillance. Au comble du désespoir, Folbèche accepte de se dévaloriser devant sa paroisse et devant ses ennemis. La situation, explicitant la chute libre de la religion, remet en cause les signes religieux devenus les emblèmes de nullité grotesque des personnages et des institutions qu'ils représentent. Aussi faut-il constater que c'est désormais le triomphe de la culture populaire qui prédomine dans le roman. Les modèles religieux à l'instar de ceux de la culture et de l'intellect sont continuellement mis à mal. Ils se retrouvent en position conflictuelle par rapport à la société nouvelle. C'est pourquoi la carnavalisation dans le récit ne se limite pas à dénigrer le genre littéraire mais elle s'attaque aussi à la religion au profit du discours social. Celui-ci finit par rabaisser les valeurs sublimes et renverser la hiérarchie. Le roman de Lemelin illustre cette carnavalisation par excellence. Nous l'avons déjà observé par le biais de la soirée musicale où l'opéra, modèle canonique à une certaine période, se trouve totalement dévalorisé. *La Paillasse* se conçoit donc non seulement comme l'emblème d'une littérature sérieuse et archaïque mais aussi le symbole d'une religion de rites et de conventions révolus au profit d'une modernité extravagante. Le mode carnavalesque s'avère le meilleur procédé de renversement de ces figures autrefois dominantes. Tel que le plaide André Belleau :

> Seule la littérature sérieuse est carnavalisée et carnavalisable […] La culture populaire au Québec est demeurée vivante et active, […] diffuse dans les valeurs transportées par le discours social […] ici la carnavalisation pourrait se concevoir dans plusieurs cas comme la seule forme possible de réalisme, compte tenu de la

[189] Mikhaïl Bakhtine, *La poétique de Dostoïevski*, Paris, Le Seuil, 1970, p. 171.

> position des différents langages dans la réalité et de leurs rapports entre eux et avec les groupes et les classes[190].

L'œuvre de Lemelin entretient sans cesse un rapport à l'histoire où s'opposent continuellement la culture sérieuse et la culture populaire, le haut et le bas, l'ancien et le nouveau. C'est ce que Michel Biron nomme le concept de liminarité, lequel « a pour vertu de donner à voir ce rapport problématique et d'ouvrir à une sociologie plus complexe appelée ici, sociologie de la médiation[191] ». Moyennant la confrontation des discours et les scènes de carnavalisation, l'auteur des *Plouffe* annonce déjà, avec grande lucidité, l'abolition du catholicisme qui s'imposera quelques années plus tard avec la suprématie du peuple auteur de la révolution tranquille.

Jacques Dubois consacre quant à lui une étude complète à la relation entre les productions textuelles et leurs conditions d'émergence (socio-économiques, politiques, culturelles, idéologiques, etc.…). Il avance qu' « un texte littéraire est perçu comme structure de rapports et comme ensemble construit […] c'est un espace de frictions et de tensions et ne saurait se résorber dans un fonctionnement univoque ou simplement orienté[192] ». Dubois ajoute que cet espace littéraire n'est que le reflet des complexités existant dans toute société en mutation. Son essai, *Les romanciers du réel,* traitant de la mise en place de la réalité, précisément de la représentation sociale dans le texte romanesque, s'intéresse à l'esthétique réaliste / naturaliste en étudiant plusieurs romans des grands classiques de la littérature française : Balzac, Stendhal, Flaubert, Zola, Maupassant, Proust, Céline et Simenon. Il démontre à travers cette analyse que les écrivains du réel ne cessent d'évoquer une Histoire socio-politique autant que littéraire et que, ce faisant, plusieurs stratégies sont employées : « Une esthétique du vrai et du réel s'affirme qui a pour fondements la substitution de la catégorie du singulier à celle de

---

[190] André Belleau, « Code social et code littéraire dans le roman québécois », *Surprendre les voix*, *op.cit.,* p. 199 – 201.

[191] Michel Biron, *L'absence du maître, Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme,* Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2000, p. 308.

[192] Jacques Dubois, « L'institution du texte » dans J. Neefs et M.-Cl. Ropars, *La politique du texte. Enjeux sociologiques. Pour Claude Duchet.,* Lille, Presses Universitaires de Lille, 1992, p. 144.

l'universel, la conviction que les destinées varient selon la position de chacun dans le monde et la reconnaissance d'une société à la fois complexe et soumise au changement[193] ».

Tel est le cas de la société québécoise décrite sous la plume de Lemelin. Les détails particulièrement riches d'enseignement, donnés par la description de l'auteur, vont dans le même sens et nous permettent de compléter nos analyses précédentes. Car *Paggliacci*, figure vedette de l'univers romanesque, n'intervient pas uniquement dans son sens littéral et métaphorique comme nous l'avons déjà évoqué. Il semble, en effet, que la valeur attribuée à *La Paillasse* par Lemelin dépasse abondamment sa mention dans la fiction en tant que conflit de discours et de carnavalisation littéraire. Une observation plus fine du schéma textuel nous permet d'avancer que le roman est structuré selon le genre de l'opéra de *Paggliacci* qui marque également la forme et les thèmes de la genèse des *Plouffe* en exploitant la question des « tranches de vie ».

Il importe ici de rappeler que *La Paillasse* est un opéra conçu sur l'esthétique du vérisme[194] dont on trouve les traces également dans la littérature et la peinture. Ce mouvement trouve son équivalent dans le naturalisme français, fondé sur l'évocation réaliste et directe « des tranches de vie ». Or, c'est sur le modèle de *tranches de vie* que Lemelin compose son œuvre. On assiste ainsi à des alternarrés, à des situations changeantes, à des instants de désillusions, à des espoirs bafoués, emboités les uns aux autres et mis en évidence par les différentes trajectoires discursives des protagonistes. Celles-ci, tout en laissant un profond impact sur leur identité et sur leur perception du monde, dépeignent leur rapport avec l'espace social de l'époque. « La trajectoire d'un individu en formation, nous dit Jacques Dubois, est particulièrement propice à

[193] Jacques Dubois, *Les romanciers du réel. De Balzac à Simenon,* Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2000, p. 33.

[194] Courant italien de la fin du XIX^e^ siècle, le vérisme a pour objet principal le culte du « vrai » et la représentation de la réalité telle qu'elle est. Les œuvres véristes se détournent de la vie des rois, des aristocrates, et se penchent sur les classes sociales défavorisées, longtemps négligées par l'art, afin d'illustrer dans le moindre détail tous les aspects de leur détresse et de leurs souffrances quotidiennes.

une riche moisson de découvertes et d'expériences […] le héros fait l'apprentissage de la vie et de la société à travers épreuves et désillusions[195] ».

À la lumière de ces réflexions, on est tenté de voir en *Les Plouffe* un roman d'apprentissage où le héros, représentatif de toute une génération, doit subir les épreuves de la vie avant de trouver sa voie. Aussi Ovide se décide-t-il à emprunter le chemin religieux en se réfugiant au monastère, croyant y trouver son salut et une certaine valorisation de la part d'autrui, d'autant plus que « tous les projets, tous les espoirs qu'il s'était forgés au cours de l'évocation d'un grand air devenaient de gros ballons qui ne s'accrochaient à aucun mât » (Pl, 47). Cette nouvelle trajectoire tracée pour Ovide semble porter ses fruits et le lecteur se laisse berner en croyant qu'Ovide change vraiment à la suite de cette expérience monastique. On le voit adopter un discours austère d'une sagesse surprenante lors de la visite de son ami Denis Boucher, lequel, désirant atténuer son isolement, lui fait croire que Rita Toulouse pense encore à lui et déplore son départ. Cette action, chamboulant l'intrigue, provoque, à la surprise de la famille Plouffe et celle du lecteur, l'abandon du monastère et le retour définitif d'Ovide pour reconquérir Rita. Preuve que sa foi et sa piété ne sont point solides. Même s'il finit par épouser la femme de sa vie à la fin du roman, il est clair que cette alliance n'est guère une réussite. En effet, la jeune coquette consent à l'hymen par dépit et désarroi amoureux à la suite de sa rupture avec Stan Labrie. L'échec auquel est voué le couple Ovide-Rita, annoncé d'avance par leurs conflits conjugaux, sera mis en relief dans l'œuvre ultérieure dont Ovide portera le nom[196].

Quant à Denis Boucher, déclencheur de nouvelles trajectoires, il subit également la même déroute. Ce jeune héros, promis à la littérature selon un certain code littéraire et culturel, manipulateur du langage, prédestiné à une carrière journalistique grandiose, devient victime de « l'insatisfaction qui poursuit l'accomplissement des rêves trompeurs dans des expériences

[195] *Ibid.,* p. 81.

[196] Voir à ce sujet Roger Lemelin, *Le crime d'Ovide Plouffe*, Québec, ETR, 1982, 500 p. Le conflit des codes se reproduit dans la série des œuvres de Lemelin qui s'alimentent les unes les autres, marquant en même temps l'évolution de l'auteur. Voir à ce sujet André Belleau, *Le romancier fictif. Essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*, Montréal, Presse de l'Université du Québec, 1980, 155 p.

décevantes au sein d'un milieu sans horizon[197] ». Son art oratoire s'avère dysfonctionnel devant l'opinion publique, et son fameux article de journal qui se veut patriotique en soutenant le Père Plouffe - dont le zèle nationaliste consiste à ne pas orner sa maison à l'occasion de la visite royale d'Angleterre - lui vaut la perte de son poste et menace de briser sa carrière. Les recommandations d'Ovide l'incitant à écrire un roman pour compenser cet échec tomberont à l'eau. Subséquemment, contrairement à toute attente, Denis « entré dans une époque nouvelle de sa vie » (Pl, 360), renonce à tous ses principes, ainsi qu'à sa mission de romancier et opte pour le départ du Québec, symbolisant par son abandon l'échec définitif du discours littéraire et l'absence de débouchés pour les intellectuels dont lui et Ovide se faisaient les porte-paroles.

4.3 Babylone, espace social plurilingue

Dans le roman de Kattan, les jeunes héros destinés au discours littéraire ressentent un désarroi proche de celui des personnages lemeliniens. Même si les circonstances sociopolitiques entravent leur élan littéraire, le discours à la fois littéraire et national se présente comme l'issue aux horreurs de la guerre ainsi que la manifestation d'une identité recherchée. Mais ce discours intellectuel ne peut se dissocier d'un discours religieux indispensable au succès poétique des jeunes auteurs. Le narrateur et Nessim s'engagent à fond dans cette voie. L'occasion se présente à eux lors du concours littéraire organisé par l'instituteur chaque jeudi : « Ce fut un événement dont personne ne pouvait deviner les suites. Voilà le mur du silence qui s'écroulait et de toutes parts les talents poétiques jaillissaient […] Nous mémorisions trop de poèmes islamiques et préislamiques chantant les vertus de telle ou telle tribu, ou vantant les mérites des monarques ou des chefs militaires » (AB, 90).

Dans ce contexte, le discours littéraire est inextricablement lié à la politique et à la religion. Il doit répondre aux critères déterminés par le code social de la classe dominante, soit celle des Musulmans et du régime politique au pouvoir. Aussi les jeunes amis se sentent-ils bientôt pris dans le piège, découvrant que ces concours ne répondent point à leurs attentes ni à leurs ambitions. C'est pourquoi ils décident de rédiger un journal hebdomadaire approuvé par la

[197] Jacques Dubois*, Les romanciers du réel*, *op.cit.,* p. 83.

direction de l'école. Cet événement joue un rôle central dans la vie du narrateur et de son camarade. Il leur ouvre la porte à de nouveaux espoirs. L'horizon réapparait à leurs yeux, clair et limpide. C'est ainsi que le narrateur fait part de cette nouvelle donne au lecteur :

> Quand le grand jour arriva et que nous tînmes finalement entre les mains la preuve vivante de notre nouvelle identité, nous fumes embarrassés de notre joie. Nous nous guettions mutuellement, honteux de notre émoi. Pour détourner mon attention du tremblement de ses mains, Nessim eut comme d'habitude recours à la raillerie :
> —Imprimé, ton nom tient plus de place que le mien.
> Le livre sous le bras, les rues semblaient revêtir un nouveau visage. J'étais le détenteur d'un secret et j'en ressentais toute la force. Mon nom était là, imprimé, en caractères gras. J'avais l'impression d'apercevoir les passants pour la première fois ! La femme dont le voile ne couvre qu'à moitié les haillons […] et derrière leurs ânes, les éboueurs. Ils sont pauvres. Ils sont illettrés. Ils ne sauront pas déchiffrer le nom d'un écrivain sur une page imprimée. Tout bas, je leur faisais part de ma résolution et de mes promesses.
> —Cette situation ne peut plus durer. Cela va changer. J'y veillerai.
> Désormais, je disposerais d'une puissance. Celle de ma signature. Aujourd'hui dans un recueil, bientôt dans les journaux. Je serais le défenseur des pauvres et des opprimés. Ces hommes et ces femmes se promenaient, l'ignorance écrite sur leur visage. À partir de maintenant, ils avaient un porte-parole. (AB, 93).

De cet extrait émane le souci qu'ont Nessim et le narrateur de s'investir profondément dans leur espace social en y apportant le fruit de leurs efforts et de leur réussite. Ces voix entremêlées renvoient à la réalité de la classe sociale des jeunes Irakiens intellectuels, concernés par l'avenir du pays. Le dialogisme dans ce contexte met l'accent sur l'effervescence à la fois intellectuelle et nationale des jeunes écrivains en herbe, désireux de se consacrer à l'édification de la nation. Ils tentent de participer à ce genre de réforme auquel ils croient encore. Ce passage éloquent illustre le discours littéraire qui appartient au narrateur, mêlé au discours nationaliste par lequel il exprime son amour pour le pays et pour ses compatriotes qui ne possèdent pas ses atouts. La polyphonie se dégage ici de l'opposition entre le discours du narrateur et de son ami Nessim représentant la jeunesse intellectuelle, et le discours de la masse populaire. On perçoit alors le jugement que porte le narrateur envers les usagers de son espace social, lesquels ne partagent par le même discours, d'où leur besoin « d'un porte-parole ».

Cette position vis-à-vis des habitants de Bagdad soumis à l'ignorance, à l'analphabétisme, permet de donner toute son ampleur au discours intellectuel. Ainsi, l'auteur réalise la force du pouvoir de l'écriture dans son espace social et attribue à ses talents une puissance hors-pair qui, non seulement peut porter ses fruits sur le plan individuel, mais également sur le plan social. Il se voit déjà engagé dans une cause nationale : celle de défendre la catégorie sociale du peuple en position inférieure puisqu'elle ne maîtrise pas la force du langage que donne l'écriture. Il a un rôle à jouer dans son espace grâce au discours intellectuel. Il se doit de les sortir de leur torpeur, de leur ignorance. La signature du narrateur, peut, à elle seule, métamorphoser tout un univers et même les rues changent d'aspect devant ce triomphe, ce pouvoir absolu qui est celui de l'écriture.

Or, le mode du conditionnel qui suit le style direct du monologue intérieur (je disposerais, je serais), prépare déjà l'échec du discours littéraire face au discours populaire auquel il se heurte. Engagé par le directeur d'une revue littéraire d'avant-garde, le narrateur doit se rendre au quartier musulman. À son retour, il doit affronter la colère de la famille, inquiète de l'absence non prévenue du narrateur : « Ma famille n'était pas au courant du nouveau statut que venait de m'accorder le plus grand écrivain du pays » (AB, 97). À ce discours intellectuel où percent la fierté et l'orgueil du narrateur s'oppose l'indifférence de la famille qui représente l'opinion publique :

> Explication donnée, j'attendais les exclamations d'admiration. Les honneurs auxquels j'avais droit allaient finalement m'être rendus. Rien. Tout au plus une mise en garde de mon frère :
> —C'est très bien mais il ne faut pas que tu négliges tes études.
> Ma mère, prêtant peu attention aux détails, se contenta de dire :
> —Tu aurais dû nous prévenir (AB, 97).

La déception du narrateur devant ce mépris de l'intellect par lequel il s'identifie, va aller en augmentant au fur et à mesure que le roman avance. Plusieurs passages illustrent le conflit discursif entre le narrateur et son entourage. Le jeune héros ne se doute pas encore de la vanité de ses dons intellectuels dans un espace social où la hantise de la menace et du « qu'en dira-t-on » rôde continuellement. Ainsi en est-il du moment où il commence un emploi grâce à

Kamal, un ami de son frère, chef traducteur au ministère de l'Approvisionnement, qui accepte de l'embaucher malgré ses seize ans. Dès le premier jour, le narrateur se retrouve dans une situation délicate qui l'oblige à faire face aux nouveaux règlements de l'espace du travail :

> —Combien de demandes as-tu déjà traduites ?
> —Deux.
> —Fais voir…Mais tu n'as pas besoin de tout traduire […]
> —Oui, Kamal.
> —Il m'adressa un regard foudroyant de colère ou d'indignation. Je ne compris pas. Au lieu de supputer motifs et mystères, je repris ma traduction. Oh ! oui, Kamal avait raison. Cela allait vraiment vite. Et je n'avais même pas besoin de dictionnaire. Il était tellement plus simple de demander à mes collègues l'équivalent anglais des termes qui revenaient de demande en demande.
> À la fin de cette première journée, je quittais précipitamment le bureau quand Kamal me retint. Il désirait me parler seul, à l'abri des indiscrets. Je me flattais d'avoir si vite gagné la confiance du patron puisque j'avais déjà droit à un entretien privé. Je ne tardais pas à déchanter.
> —Un fonctionnaire doit faire attention à ses manières. Il ne peut pas se conduire comme un écervelé, comme un homme mal élevé.
> Je comprenais de moins en moins. Ces paroles s'adressaient-elles à moi ?
> —Bien sûr, tu as absolument raison.
> Il devint plus direct.
> —Ne sais-tu pas encore comment il faut s'adresser à un supérieur, à un directeur ?
> —Bien sûr. Je suis au courant. Je n'ai pas manqué de respect envers l'officier […]
> —Il ne s'agit pas de l'Anglais. Il s'agit de moi.
> —De toi ?
> —Tu m'as appelé Kamal devant tout le monde.
> En effet, mais c'était son nom.
> —Oui.
> —Tu n'y es pas encore ? Ne sais-tu pas qu'il existe certaines formules dont on doit se servir quand on adresse la parole à un patron ?
> —Non. Quelles formules ?
> Petit à petit, la lumière se faisait. Je n'arrivais pas encore à assimiler cette réalité nouvelle. Kamal, un patron, mon supérieur. Cela ressemblait trop à une blague.
> —Comment dois-je donc vous appeler ?
> —Sayyed Kamal ou Kamal Effendi. Fais surtout attention en présence des autres (AB, 137-138).

Cet extrait nous montre que le narrateur, encore adolescent, se sent initié trop tôt au nouveau code appartenant à la vie professionnelle. Le dialogisme est mis en lumière par la technique du quiproquo qui accentue la distance entre le subalterne et son chef. Le discours de ce dernier

illustre la mentalité dominante des fonctionnaires irakiens de l'époque, soucieux de leur image devant les autres et de l'impression qu'ils donnent à leur entourage. À cette attitude s'oppose celle du narrateur dédaigneux de tout protocole, ignorant les formalités auxquelles Kamal donne tant de proportions. L'ironie exaspérée du narrateur va jusqu'à ridiculiser le patron qui, loin de flatter l'orgueil de son subordonné s'efforçant de bien faire son travail pour s'attirer les éloges du directeur, va le traiter d'« écervelé » et de « mal élevé » parce que ce dernier l'a appelé par son nom. D'ailleurs, le récit ne tarde pas à nous apprendre que l'âge précoce du narrateur considéré comme « une infirmité », « une déficience » (AB, 138) ne pourra lui permettre de continuer plus longtemps en tant qu'employé au gouvernement. Déception après déception, le jeune héros enthousiaste doit se faire aux obstacles entravant son engouement professionnel et ses talents d'intellectuel :

> Le chef de service, bienveillant, paternel, souriant, me pria de m'asseoir en inclinant légèrement la tête.
> —Es-tu content de ton travail, mon fils ?
> —Oui.
> Allait-il m'annoncer une augmentation ? […]
> —[…] Il faut avoir atteint l'âge de dix-huit ans pour entrer au service du gouvernement. Avec tes connaissances et tes relations, tu peux facilement trouver un emploi dans une banque ou une entreprise commerciale. Quant à nous, il nous est interdit de te garder.
> Mon visage s'était empourpré. J'avais honte de mon âge et de mes relations de Juif […] (AB, 155).

Ici, l'emploi du discours indirect libre au cœur du dialogue (« Allait-il m'annoncer une augmentation ») illustre le décalage entre les deux interlocuteurs qui n'arrivent pas vraiment à communiquer. De cette « non communication » découlent le choc et la frustration sentis par le narrateur à l'annonce de la nouvelle. Interrompant le fil dialogique, le passage du discours direct au discours rapporté permet de renforcer le sentiment de déception et d'accablement vécu par le narrateur. Malgré tous les événements décevants qui ont eu lieu auparavant, celui-ci veut continuer à espérer d'être reconnu pour ses qualifications et ses compétences. Or, le discours du chef de service insinue, une fois de plus, que son âge mais surtout sa « juiverie » nuisent à son élan professionnel. L'emploi au gouvernement, représentatif du régime, ferme

petit à petit ses portes aux Juifs. Ce discours, indirectement religieux, marque la rupture d'une illusion longtemps nourrie par le narrateur, lequel fondait encore beaucoup d'espoir en son avenir et en celui de son pays. Dans ce tourbillon socio-spatial, le narrateur et Nessim, incarnant la jeunesse irako-juive, doivent se rendre à l'amère évidence, celle de leur exclusion patriotique : « Nous discutions peu de notre avenir et de celui de notre pays. Malgré ses affirmations sur notre responsabilité dans la construction d'un Irak nouveau et indépendant, il était désormais évident que Nessim n'y croyait qu'à moitié » (AB, 159). En effet, Nessim semble le personnage le plus lucide du groupe. Conscient de la gravité des événements et du péril qu'ils engendrent, le jeune ami du narrateur, sombrant de plus en plus dans l'angoisse, la colère et l'instabilité, cherche un refuge pour son errance identitaire à l'instar de plusieurs désorientés dans le même cas.

4.4 Le Maidane, espace de jouissance ou espace de souffrance ?

Ceci expliquerait sans doute l'intérêt soudain des jeunes gens à vouloir affirmer leur identité dans une autre direction, celle des femmes. Escorté par trois amis, Nessim, Akram et Khaled, le narrateur se rend à la partie musulmane de la ville où se trouve le Maidane, le quartier des prostituées. De la description de six pages faites de cet évènement, suivant le dialogue qui a lieu entre les jeunes amis, émerge une nouvelle désillusion de la part du narrateur. Avant de pénétrer dans ce lieu, celui-ci, ayant embelli l'aventure, croyait qu'il allait enfin « fouler des pieds ce sol merveilleux, humer l'air de ce monde interdit, où les lois qui régissent notre vie n'ont pas prise » (AB, 251).

Or, le désenchantement du narrateur arrivé dans le quartier va progressivement se transformer en un dégout, voire en répugnance, en horreur face au spectacle dressé devant lui :

> Dès notre arrivée, nous sommes accostés par trois prostituées, à la féminité mutilée : l'une est borgne, l'autre boite outrageusement et la troisième est tellement décrépite qu'elle semble, à première vue, asexuée. À peine ai-je le temps de les regarder que je sens une main tirer sur ma virilité […] Selon les lois du désert, cette nudité physique s'accompagne naturellement d'une nudité morale. L'obscénité n'a plus de sens puisque tout est obscène […] Elles ont beau exposer leurs cuisses et leurs seins, ces prostituées ne peuvent cacher ni leurs infirmités ni

> le ravage des années. Ce sont les retraitées, les déchets. Désormais mon frisson n'est pas celui d'un désir exacerbé. Je tressaille à la vue de tant de mains coupées, d'yeux absents, de jambes boiteuses. J'en ressens le mal dans ma chair […] (AB, 253-254).

Une observation minutieuse de ce passage révèle la voix sérieuse du narrateur, ahuri devant une telle déchéance humaine. Le ton ironique disparaît complètement pour céder la place à une voix grave, pesante. De cette peinture détaillée qui est, en même temps, un monologue intérieur, se dégage le jugement sévère de l'auteur envers les usagers d'un espace social qu'il n'aurait jamais imaginé réel. Par ce genre de description, notre romancier cherche à dévoiler au lecteur la réalité fictive de l'espace parcouru tel qu'elle est vue par le biais des personnages dont il fait partie. Cette technique adoptée pour atteindre le degré d'effacement du narrateur-auteur, nommée par Michel Raimond « le réalisme subjectif [198]», permet à l'auteur de se dissimuler tout en étant là. La description est à son apothéose dans le passage du Maidaine grâce à la double fonction du narrateur/personnage. En effet, c'est par les yeux du héros, et de l'auteur lui-même, que nous parvient l'aspect vraisemblable de l'événement : l'espace est peint dans le moindre détail. Sous le regard du narrateur effaré, le détail est grossi démesurément et isolé jusqu'à être disloqué de l'ensemble auquel il appartient. L'auteur emploie fréquemment les synecdoques à cet égard : « Des mains se tendent vers moi […] Les visages transfigurés […] Sous nos pieds, le sol boueux cède » (AB, 254). L'humain est, lui aussi, morcelé, pulvérisé dans ce tableau : « tant de mains coupées, d'yeux absents, de jambes boiteuses » (AB, 252-254). La dislocation est exprimée tout au long du texte et parfois le détail grossit et s'isole au point de former un monde à lui seul : « Ici, elles se muent en ombres ambulantes, se réduisent à un unique organe : le sexe » (AB, 253). Le détail, isolé de l'ensemble dont il fait partie, signifie que la connivence tacite - qui unissait l'homme au monde - est ruinée. C'est, aux yeux du personnage, un devenir dépourvu de sens, un lieu annonçant le néant.

Outre les figures de style qui rendent compte des impressions et des jugements du narrateur, ce passage élucide les figures de carnavalisation dont nous parle Bakhtine. Dans ce regroupement insouciant des jeunes garçons dont le but est de passer de bons moments, on assiste, avec les

[198] Michel Raimond, « Le réalisme subjectif dans "L'Éducation sentimentale" », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n°23, 1971, pp. 299-310.

personnages, à la déchéance humaine. Dans ce climat où règne la luxure, les contradictions sont, en effet, multiples. Le quartier cité est musulman, il porte donc les empreintes du code religieux avec toutes les valeurs sous-jacentes, soit le respect de la femme, du corps, l'interdiction de l'adultère, etc. Pourtant, « dans cet endroit où l'on vient laver l'honneur, on accepte la souillure » (AB, 255). Le sacré et le profane, le sérieux et le futile, le haut et le bas se retrouvent présents à égalité dans cet espace presque lugubre où tout renvoie à une société perturbée par la subversion des valeurs. Aussi les rapports hommes/femmes basés sur le respect mutuel sont-ils mis à mal. Habitué à voir les femmes de son entourage et dans l'espace public évoluer dans une parfaite décence, le narrateur peine à tolérer ces images indécentes de femmes dans la déchéance.

Contrairement aux attentes du narrateur, ce lieu de jouissance s´avère un milieu oppressant, étouffant, dont l'effet restera bien gravé dans sa mémoire. Il ne pourra se défaire d´une image dévalorisante de la femme, réfutant par son indignation ce genre de collectivité sociale :

> Chaque fois que j'apercevais une femme dans la rue, j'imaginais sa main se tendant vers le sexe des passants et je revivais les scènes de ces rues en liesse, où l'odeur de l'eau sale et de l'urine se mêlait à celle du henné et de l'essence de rose, je revoyais tous ces cadavres ambulants dans un vacarme de musique et de rires gras (AB, 256).

La carnavalisation est à son apothéose dans ce passage où les oxymores renforcent l'ambiance sinistre malgré les éléments de festivité. Si l'espace des prostituées est nommé et décrit avec minutie, il semble, néanmoins, atemporel et a-spatial. La scène du Maidane met en valeur la technique de l'auteur consistant à ne pas respecter l'armature dramatique du roman traditionnel en construisant le récit. Cette œuvre hautement autobiographique se présente, en effet, comme une juxtaposition d'une série d'événements ou plutôt de non-événements qui s'accumulent pour enfin laisser un impact notable sur l'identité et le destin des personnages. L'auteur, n'hésitant pas à faire des allers-retours dans le temps, nie ainsi la notion de « chronotope » conçue par Bakhtine, laquelle repose sur la solidarité de l'espace et du temps dans le monde réel comme dans la fiction romanesque et qui est un principe actif du roman : *«* Le chronotope détermine l'unité artistique d'une œuvre littéraire dans ses rapports avec la réalité [...] En art et en littérature toutes les définitions spatio-temporelles sont inséparables les unes des autres,

et comportent toujours une valeur émotionnelle[199] » Or, la scène du Maidane semble être en marge de l'espace et de l'histoire. Les jeunes amis y sont témoins et non acteurs, ils ne réussissent pas à se situer par rapport à cet espace social nouvellement découvert : « C'est trop nouveau pour que je parvienne, dans l'accomplissement de l'acte libérateur, à laver l'honneur souillé de l'homme et de la femme qui ne peuvent récupérer leur humanité que dans le corps à corps sauvage, rappel impérieux de la réalité et de la nature » (AB, 255). Le peu de dialogues existant dans ce passage marque une rupture à la fois dans la narration et dans les pensées du narrateur, comme s'il venait de sortir de sa torpeur : « - Comme ça, vous n'avez rien trouvé ? […] - Nous ne sommes venus que pour nous promener, dis-je comme pour m'excuser » (AB, 255). Lors des événements sanglants de Bagdad en guerre, l'espace des prostituées paraît aux yeux du narrateur comme un paysage fantastique, presqu'irréel. Il semble soudainement évoluer dans un temps et un espace indéterminés : « Entre le réel et le rêve, les frontières deviennent évanescentes. » (AB, 253) ; « Des semaines durant […] les jours suivants […] Mon désir se déchainait avilissant l'inépuisable rêve d'une femme resplendissante de réalité » (AB, 256).

Au terme de ce cheminement, la confrontation à l'altérité permet au narrateur de se rendre compte qu'il existe un espace social dont il ignore les codes. C'est pour lui l'occasion de se remettre en question et de s'interroger sur le monde qui forme son espace social. Le *Maidane* dévoile ainsi un autre aspect que celui du plaisir. Ces réflexions qui ne présagent rien de bon, ne font qu'accentuer le sentiment de désarroi du narrateur et de ses amis. Le jeune héros réalise qu'il est loin d'avoir atteint l'objectif d'affirmation identitaire dans ce quartier. Bien au contraire, il en sort avec des sentiments de culpabilité et de détresse : « Nous les avions isolés, mis en quarantaine pour nous décharger de toute l'accumulation de rêves et de désirs lourds, despotiques » (AB, 256).

[199] Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman, op.cit.*, p. 384.

4.5 Les années de Zeth, un périple cauchemardesque

À l'opposé des deux romans précédents où la « voix » du narrateur se veut implicite, l'intrusion de l'auteur de *Zeth* se manifeste plus explicitement tout au long de l'œuvre. Dès le commencement, celui-ci n'hésite pas à faire appel au lecteur en l'invitant à participer à l'ouverture du roman et aux évènements qui auront lieu par la suite. Aussi propose-t-il plusieurs options pour entamer le récit : la naissance de Zeth, la venue de ses règles, la nuit des noces. Suggérant plusieurs inaugurations au roman, cette introduction, nouvelle en son genre, semble appartenir aux techniques du postmodernisme qui ne respectent pas le déroulement traditionnel du récit.

Rappelons brièvement que le postmodernisme émergeant dans les années 1980 en rupture et en continuité avec le modernisme, privilégie l'écriture réflexive, la fragmentation du discours et de la narration, la subversion des formes de langage. En effet, « ce qui caractérise le plus profondément peut-être la nouvelle littérature postmoderne, c'est la renarrativisation du texte, c'est l'effort de construire de nouveau des récits[200] ». Parmi les concepts les plus révélateurs d'un récit postmoderne figurent la parodie, la métafiction, le pastiche, l'ironie et l'humour noir. Ainsi que l'affirme Linda Hutcheon, la fiction postmoderne est sans cesse parsemée d'intrusions ironiques, signe d'omniprésence de l'auteur captant l'attention du lecteur[201]. L'ironie, l'humour noir et les formes ludiques langagières sont les stratégies les plus représentatives du postmodernisme. À l'opposé des littératures précédentes, un texte postmoderne traite d'un sujet grave en usant d'ironie et d'humour noir :

> Si la littérature existentialiste portait les traces pathétiques et sombres d'un humanisme agonisant, si la littérature structuraliste affichait, à l'égard de cette agonie, une belle et cruelle indifférence, la littérature postmoderne retrouve un ton à la fois ironique et joyeux. Le triple retour du sujet, de l'éthique et du récit se fait dans le désir et non pas sur la base d'aucun puissant métarécit de légitimation : l'homme qui désire se réconcilier avec le monde narrable ne peut le faire

[200] Áron Kibédi Varga., « Le récit postmoderne », *Littérature*, n° 77, 1990, p. 15, 16.

[201] Voir à ce sujet Linda Hutcheon, *A Politics of Postmodernism*, Londres, Routledge, 1989.

> qu'ironiquement. Il parle, il juge, il aime « sans critères » : c'est l'ironie qui protège les fils encore ténus de son récit[202].

Un bon exemple d'ironie postmoderne et d'humour noir se trouve dans le roman de Sonallah Ibrahim qui met de l'avant des événements graves sous forme de dérision. Tout en demeurant distant émotionnellement, l'auteur construit le récit autour des descriptions ridicules de situations tragiques, de portraits caricaturés presque toujours dans un contexte sérieux. De surcroit, tout le roman est parsemé de clins d'œil - autre manifestation du postmodernisme - du narrateur envers le lecteur, insérés dans des parenthèses au fil de la narration et des dialogues. Ces appels ayant pour objectif principal d'attirer l'attention continuelle du lecteur font partie intégrante de l'instance narrative. Usant de ces multiples procédés langagiers, le roman de Sonallah représente bien le récit postmoderne. Dès les premières pages, les portraits se dessinent soigneusement grâce au langage dont le narrateur se sert pour désigner les personnages. Le passage de la nuit des noces est très révélateur à cet égard, il porte déjà à lui seul toute une panoplie de discours :

> Les conditions actuelles de l'édition ne nous permettant pas de décrire dans le détail un des instants les plus dramatiques de la vie de Zeth et Abdel-Méguid, nous les quittons un moment, alors que ce dernier vide une bouteille de whisky afin de calmer son angoisse, pour les retrouver, une heure plus tard, assis au bord du lit, complètement nus et en larmes.
> Que s'était-il passé ? Abdel-Méguid avait découvert, ou plutôt croyait avoir découvert que la marchandise pour laquelle il venait d'investir toutes ses économies et d'hypothéquer son avenir, n'était pas en parfait état : un autre, d'autres peut-être, avait abîmé son contenu ou du moins son enveloppe. Y avait-il de quoi pleurer ? […] Zeth jurait ses grands dieux, devant le drap immaculé, qu'aucun autre homme ne l'avait touchée. Elle alla chercher un Coran pour donner plus de solennité à son serment, ce qui permit à Abdel-Méguid de contempler ladite marchandise de dos, dans toute sa nudité, vision qui le réjouit assez pour sécher ses larmes. Zeth, pour sa part, s'aperçût qu'elle avait oublié d'apporter le Coran que leur avait offert son père. (Était-ce justement pour cela qu'elle l'avait oublié, ou parce que nous étions encore dans les années soixante ? Toujours est-il que, par la suite, cette étourderie serait réparée, et l'appartement garni de corans en tout genre.) Elle revint donc à sa place et se remit à pleurer. Pourquoi ? Parce qu'elle venait de découvrir qu'elle s'était donné tant de mal pour préserver quelque chose qui, de fait, n'existait pas (Z,19).

[202] Áron Kibédi Varga*, op.cit.,* p. 16.

L'événement rapporté met en exergue plusieurs techniques favorisant la multiplicité discursive. Tout d'abord, l'auteur intervient en expliquant au lecteur que la censure opérée par le pouvoir politique refuse la présence de scènes osées dans la description, c'est pourquoi il est obligé d'insérer des ellipses dans la narration. Ensuite, il nous informe que le mari « vide une bouteille de whisky », l'alcool est donc toléré dans ce contexte socio-spatial bien que le couple soit musulman et que la religion interdise la consommation de l'alcool aux pratiquants. D'ailleurs, le discours religieux qui paraît juste après cette information vient appuyer le contraste entre le discours populaire et le discours religieux. Le Coran, livre sacré de la religion, aurait permis de donner plus de force aux propos de Zeth et aurait rendu son serment vrai. L'intrusion du narrateur placée entre parenthèses (« Était-ce justement [parce que son père lui a offert] qu'elle l'avait oublié, ou parce que nous étions encore dans les années soixante ? ») ajoute des précisions révélatrices du contexte romanesque. *Primo*, la relation père-fille laisse à désirer[203]. *Secundo*, dans la période des années soixante, la boisson est tolérée et les manifestations religieuses encore discrètes, ce qui ne sera plus le cas quelques années plus tard où les signes religieux ostentatoires se manifesteront partout dans l'espace social du couple. Cette information que choisit d'ajouter le narrateur dans une parenthèse relève de la métafiction, une des techniques principales du postmodernisme. Celle-ci est dotée d'une double fonction : d'abord, attirer l'attention du lecteur en coupant le fil narratif, en mélangeant les modes et les temps sans aucun respect de l'armature traditionnelle. Ensuite, rappeler sans cesse la relation entre fiction et réalité en informant le lecteur sur le détail relatif au contexte qui accompagne le récit.

Par ailleurs, le passage met en lumière les deux discours auxquels s'identifient les deux jeunes mariés. Abdel-Méguid, représentant certains hommes de son âge dans l'espace social égyptien, voit en sa femme un objet, une marchandise dans laquelle il s'est investi[204]. Les métaphores

[203] On se souvient au début du roman que le père de Zeth ne s'est pas vraiment impliqué pour éviter l'excision à Zeth (bien qu'il « l'ait souhaité » (p.12)). Il est d'ailleurs peu présent dans le récit, s'effaçant toujours devant l'autoritarisme de la mère de Zeth.

[204] Nous traiterons amplement des rapports sexués dans le chapitre 7 et 8 de la thèse. Nous nous contentons ici de montrer que cette confrontation est porteuse de deux discours qui s'opposent continuellement.

employées à cet égard révèlent la mentalité masculine consistant à objectiver la femme et à la réduire à son rôle de reproduction et à sa fonction de pourvoyeuse de plaisirs. Pour sa part, Zeth, à l'instar des milliers de filles égyptiennes appartenant à la classe moyenne, semble soumise à ce genre du discours patriarcal et ne cherche pas à s'en défaire. Au contraire, elle va dans le sens du poil et tente de persuader le mari en ayant recours aux procédés habituels des jeunes femmes dans son cas, soit « jurer sur le Coran », « verser des larmes », etc.

À part les parenthèses, l'intrusion fréquente du narrateur se manifeste également par des questions rhétoriques qui ont pour effet d'accentuer le suspense créé dans la narration. Le lecteur est ainsi continuellement sollicité. Invité à anticiper les événements, il peut également prendre une distance critique par rapport aux événements et aux personnages. Pour le reste, on décèle la « voix » des protagonistes confondue avec celle du narrateur par l'emploi fréquent des expressions en italique qui appartiennent au discours des protagonistes :

> Il déclara, du même ton péremptoire, que rester à la maison n'avait pas de *meaning* […] oui, mais que faire ? Elle n'avait plus aucune qualification, elle avait presque désappris à lire et à écrire, elle ne savait bien faire que les travaux domestiques, et encore ! Elle s'embrouillait souvent sous l'effet des regards sévères d'Abdel-Méguid (elle salait au lieu de sucrer, confondait les bouteilles de vinaigre et d'eau de rose, ou restait pétrifiée devant la casserole à lait ou la cafetière, incapable de décider du moment opportun pour l'ôter du feu, jusqu'à ce qu'elle déborde). Mais Méguid, comme elle l'appelait dans les moments heureux, Méguid le tout-puissant lui trouva du travail […] (Z,21).

Nous constatons plusieurs techniques dialogistes dans ce passage. Celles-ci ont recours principalement à l'emploi du style indirect libre suivant la question rhétorique qui se manifeste sous forme d'un monologue intérieur. De cette façon, l'auteur garde une sorte de vraisemblance réaliste en attribuant tous les détails au point de vue des personnages. La présence de l'auteur-narrateur omniprésent se manifeste tout au long du roman. Nous pouvons percevoir « la voix» sarcastique de l'auteur, voire son point de vue, grâce à la présence de quelques mots stéréotypés, de tournures syntaxiques supposées ne pas appartenir au registre du narrateur, mélange de discours et l'emploi de ce que Maingueneau appelle un « nom de qualité », c'est-à-dire un nom qui exprime une connotation affective de la part du locuteur. Dans cet extrait justement, l'emploi du mot en italique « meaning » vient renforcer le jugement péjoratif que

porte l'auteur envers ce personnage sans grande envergure qui vient de rater son examen final par paresse, pour ensuite forcer sa femme à gagner de l'argent en travaillant après l'en avoir dissuadé. Le ton sarcastique du narrateur continue dans la narration pour nous montrer Zeth désemparée par la décision de son mari. La question rhétorique semble émerger d'un registre direct, c'est « la voix » de Zeth qui exprime le désarroi, confondue avec « la voix » du narrateur qui exprime la désolation, ainsi que l'adjectif « tout puissant » attribué à Abdel-Méguid. Cet adjectif ne devrait pas appartenir à la narration. On comprend que c'est aux yeux de Zeth que Méguid est fort et puissant. Si le jugement de l'auteur semble sévère envers Abdel-Méguid, il paraît, en revanche, plus indulgent envers Zeth qu'il qualifiera souvent de « brave » fille dans le récit (Z,30). D'ailleurs, il suffit de peu pour que Zeth reprenne son courage à deux mains et résiste au refus de son mari de participer à la Marche de la destruction et de la construction. Rappelons que cette expression désigne la frénésie immobilière qui consiste à consommer plein de produits et équipements pour réaménager sans cesse les appartements partout dans la ville. Craignant d'être exclue des habitants de son bâtiment, Zeth se prépare bien à la confrontation avec Abdel-Méguid en pratiquant « l'émission », pour reprendre les termes de l'auteur, soit le bavardage continuel avec ses collègues, « Les Machines à émettre » :

> Abdel-Méguid, comme d'habitude, balaya l'objection, mais elle n'en démordit pas. Car Zeth avait changé : ce n'était plus l'auditrice ébahie et fascinée d'antan ; grâce aux exercices d'émission, mots et lettres ne se bousculaient plus sur sa langue. Bref, Abdel-Méguid se mit en colère, l'accusa de ne rien comprendre à rien, *of course*, et ne lui parla pas de toute une semaine, pendant laquelle l'ingénieur-chef put réaliser l'opération limitée, et Zeth réfléchir à loisir à la Marche de la destruction et de la construction, et se forger une nouvelle conviction pour l'avenir. L'Égyptienne, comme l'immense majorité des femmes, se distingue par sa capacité à subvenir par elle-même à ses besoins […] (Z,57).

En observant de plus près ce passage, nous retrouvons ce procédé cher à l'auteur qui consiste à mélanger les registres des discours. Il lui permet de révéler les différentes voix tout en se distanciant par rapport à elles. La distance ironique du narrateur est éloquente ; d'abord le mot *of course*, mis en italique semble relever du discours direct, parole rapportée de Abdel-Méguid. qui tente toujours de marquer sa supériorité par l'usage de quelques termes anglais. À cet égard, l'emploi de l'italique est très révélateur. Comme le rappelle Maurice Grevisse, le recours à l'italique « sert soit à indiquer que les mots sont employés avec une valeur différente de leur

valeur ordinaire ; soit à marquer que le scripteur ne les reprend pas à son compte ; soit à attirer l'attention sur leur importance[205] ». L'italique, ici, représente souvent une mise à distance qui traduit une ironie et, surtout une dénonciation des discours sociaux stéréotypés. Ce qui frappe, de même, dans cet extrait, c'est le passage du passé simple[206] au présent à l'intérieur du récit : « l'Égyptienne se distingue ». Le présent qui intervient au milieu d'une narration à l'imparfait et au passé est très significatif ; ce temps verbal joue le rôle d'embrayage, comme le souligne Maingueneau, « les Embrayeurs sont des classes d'éléments linguistiques présents dans l'énoncé qui ont pour rôle de ` réfléchir ` son énonciation, d'intégrer certains aspects du contexte énonciatif[207] ». L'emploi du présent ici marque une double temporalité au niveau de la narration. Selon Benveniste, « le temps présent indique la contemporanéité de l'événement narré et de la narration[208] ». Maingueneau, appuyant cette idée, nous explique que la présence d'embrayeurs dans une phrase du récit est volontaire de la part de l'auteur : « L'événement raconté au présent, dans la mesure où il est identifié au texte qui le présente, est perçu comme contemporain de la lecture[209] ». En effet, nous pouvons voir en cette intrusion un jugement de valeur de la part de l'auteur qui exprime sa solidarité envers les femmes qui étaient et qui continuent à se battre dans un espace social accablant. Ce changement de temps, fréquent dans le récit, indique une modification dans la représentation du monde fictif et rend l'action plus réelle, comme si elle avait lieu à l'instant où nous la lisons. De surcroit, nous remarquons l'emploi d'un nom de qualité « L'Égyptienne ». Maingueneau explique la présence du nom de qualité comme une marque de subjectivité : « la présence du nom de qualité dans une phrase apparemment ‘‘neutre’’, indique qu'il y a un énonciateur et donc qu'il s'agit de ‘‘ discours

[205] Maurice Grevisse*, le Bon usage*, 13ème édition par André Goose, Paris-Louvain-La Neuve, Duculot. 1994, p. 88.

[206] Il s'agit des temps verbaux dans la traduction de Jacquemont restituant parfaitement le sens du texte original.

[207] Dominique Maingueneau, *L'Énonciation en linguistique française*, Paris, Hachette, 1999, p. 11.

[208] Emile Benvéniste, *Problèmes de linguistique générale,* Paris, Gallimard, vol. II, 1974, p. 74.

[209] Dominique Maingueneau, *Éléments de linguistique pour le texte littéraire,* Paris, Bordas, 1986*,* p. 40.

indirect libre''[210] ». Ce procédé est également mis en lumière dans le passage par l'emploi de la locution « of course » qui se rapporte au discours direct de Abdel-Méguid. Ainsi que le fait remarquer Muriel Barbazan, « le discours rapporté [dans la narration] met généralement l'accent sur la catégorisation fine des divers types de discours seconds, afin de pointer les marqueurs les plus fréquents qui les caractérisent[211] ». Or, dans ce contexte, la voix de l'auteur est dissimulée dans la narration à travers le jugement qu'il exprime sous forme d'une vérité générale, appuyée par le nom de qualité « égyptienne » ainsi que par le temps verbal du présent atemporel « se distingue ». S'opposant au discours machiste du mari qui traite sa femme en l'humiliant et en la délaissant, la « voix » féministe de l'auteur intervient pour insister sur le combat et la résistance de Zeth (comme nous le développerons plus loin) à l'instar de « l'immense majorité des femmes » égyptiennes.

4.6 Humour noir et carnavalisation

Par ailleurs, nombreux sont les passages où la technique polyphonique reflète le jugement subjectif et le sarcasme pointu de l'auteur. Ce dernier n'hésite d'ailleurs pas à révéler les aspects les plus choquants de l'espace social des protagonistes en usant de son humour noir. Ainsi en est-il du moment où Zeth est à la merci du monde médical. Sous les conseils du médecin du journal où elle travaille, elle va se livrer à une aventure inattendue. Se plaignant d'une bronchite chronique, elle doit voir un chirurgien pour en avoir le cœur net : « Zeth se soumit à un examen si précis et si exhaustif qu'il éveilla ses soupçons : l'homme de science palpait ses seins, appuyait dessus de bas en haut puis de haut en bas, pressait leur chair et tripotait leurs mamelons » (Z,64). Même si son intuition lui dit que cet homme n'est qu'un vicieux, Zeth n'a pas le courage ni d'en parler, ni d'y réagir. Le nom de qualité « l'homme de science » choisi par l'auteur et qui relève du discours social de Zeth, met l'accent sur l'importance de l'ordre médical dans cet espace social où évolue la protagoniste. D'ailleurs, ce discours médical sera vite renforcé par le discours religieux de « l'homme de science » qui

[210] *Ibid.,* p. 37.

[211] Muriel Barbazan, « De la psycholinguistique à la stylistique. Discours indirect libre et polyphonie en contexte », *L'Information Grammaticale*, n° 119, 2008, p. 14.

« eut vite fait de trancher : […] la divine providence la lui avait amenée à temps (pour lui, bien sûr), et il lui donna rendez-vous le lendemain pour tenter de lui sauver la vie en procédant à l'ablation d'un sein » (Z,64).

L'humour noir est éloquent dans ce passage qui illustre l'abus de pouvoir des médecins, techniciens et employés exploitant, chacun à sa manière, leurs positions pour abuser des plus vulnérables. Qui a lu Sonallah Ibrahim connaît ses critiques virulentes contre toutes formes de pouvoir caractérisant des hommes mus par des intérêts personnels dont l'appât du gain. Ces individus, profitant de leur position sociale et prenant appui sur le discours religieux, sont considérés par l'auteur comme l'une des principales causes de la déshumanisation et de la fragmentation de l'espace social de l'époque. Le développement de ces nouveaux pouvoirs, selon lui, ne fait que renvoyer à une image de dégradation sociale que « l'homme de science », selon l'expression de l'auteur, incarne par excellence. C'est ainsi que le récit nous peint une des scènes les plus carnavalesques du roman. Ayant décidé de ne pas se soustraire à l'opération fatale, Zeth accompagnée de Abdel-Méguid va connaître l'horreur de l'ambiance médicale du service public :

> Commença alors la tournée du tripotage par les grands spécialistes (pas seulement des seins), après de longues heures à attendre […] dans des salons climatisés, emplis de filles de bonne famille, de bureaucrates et de plombiers –en un mot : la crème-, ornés de versets coraniques […] et de diplômes scientifiques étrangers, qui ne certifiaient en réalité que la participation de leur titulaire à des conférences organisées par les compagnies pharmaceutiques pour la promotion de leurs produits. Le cauchemardesque périple comprenait des visites en des lieux éloignés dont le nom suffit, à lui seul, à donner la chair de poule : l'hôpital militaire de Maadi, où le médecin texan qui l'examina, à défaut de pouvoir se faire une opinion tranchée, lui conseilla l'ablation en lui expliquant qu'en Amérique cette opération était devenue aussi banale que l'amygdalectomie, ou ''l'excision chez vous'' ; l'hôpital spécialisé d'Ayn Chams où, venue faire une radioscopie, elle attendait son tour assise avec les techniciens lorsque l'un d'eux, se rappelant soudain qu'un patient était allongé sous l'appareil, se précipita en s'écriant : ''Dieu nous protège, tout ira bien avec l'aide de Dieu.'' Aussi, quand vint son tour, elle les supplia de ne pas l'oublier elle aussi, et protesta contre la seringue usagée avec laquelle ils voulaient lui injecter le produit colorant dans les veines, et contre le drap sale qu'ils avaient étendu. À leur tour, ils la supplièrent : —Remettez-vous en à Dieu tout-puissant (Z,65).

Cet extrait, riche de détails, met en exergue un grand nombre de maux qui caractérisent l'espace social égyptien. L'auteur peint d'emblée le cynisme, l'ignorance, le comportement grégaire des filles de « bonne famille » qui s'entassent dans les hôpitaux pour participer à la mammographie en vogue. Suivant à la lettre les consignes prodiguées par les progrès scientifiques, tout le monde semble être sous l'emprise de ce nouvel exploit médical. On observe que les termes employés illustrent tout à fait l'incompétence flagrante de l'équipe médicale qui ne respecte pas le minimum d'hygiène dans son espace, et qui prend à la légère des opérations chirurgicales graves pour s'enrichir au détriment de jeunes femmes mal informées et pas soutenues. Outre la matérialité omniprésente, nous percevons également dans ce passage les manifestations d'un discours religieux qui va de pair avec la négligence et la corruption grandissantes, renvoyant à un déséquilibre qui s'accentue au fur et à mesure que nous avançons dans la lecture.

Ce passage témoigne également d'une documentation scientifique détaillée de cet engouement pour la nouvelle médecine. L'auteur nomme des hôpitaux précis, qui existent réellement, ce qui a pour effet de renforcer le côté vraisemblable du récit fictif. Contestant ces nouvelles méthodes inventives qu'il considère extrêmement dangereuses, dénonçant à la fois la souillure physique des espaces médicaux et la souillure morale des praticiens, l'auteur va jusqu'à ridiculiser tous les membres de l'équipe médicale en faisant par le biais des personnages fictifs des contre-modèles fâcheux de cette catégorie sociale. Cette description, loin d'être anodine, résonne en effet avec les autres passages dans lesquels l'auteur exprime toute sa haine contre les nouveaux pouvoirs. Son ironie exaspérée annonce déjà un mauvais présage, car cet espace médical n'est que le reflet d'un plus grand espace où se développe le discours de l'ultralibéralisme, du scientisme qui accompagne un discours radical de la religiosité. En effet, cet extrait illustre parfaitement le mariage des pouvoirs religieux et scientifique. L'auteur, se distanciant de ses personnages, usant de son sarcasme habituel, se révèle sceptique à l'égard de ces deux puissances dont la montée vertigineuse devient inévitable.

4.7 La quête, un carnaval macabre

À l'opposé des trois auteurs précédents, celui de *La quête* n'use point de sarcasme dans son récit. Loin d'être discrète dans la narration, la voix grave, philosophique voire didactique du

narrateur intervient systématiquement dans les discours des personnages. Le récit paraît même parfois au lecteur comme simple prétexte à l'exubérance du mélange des discours et au déploiement de la voix narrative. Or, nous savons déjà que le projet littéraire de Mahfouz est, avant tout, d'inventer une écriture impersonnelle, fondée sur un style où la présence du narrateur se fait ressentir tout au long de l'œuvre. Cette méthode ayant recours principalement à l'emploi du style indirect libre permet à l'auteur de garder une sorte de vraisemblance réaliste en attribuant toutes les descriptions au point de vue des personnages. Dès l'inauguration du roman, la présence des dialogues et des monologues intérieurs nous en dit long sur les rapports sociaux qu'entretiennent les différents personnages de la fiction. La mère, représentante d'une certaine catégorie sociale, tente d'adopter un discours contraire à celui qu'elle a mené toute sa vie avec son fils. Lui avouant l'existence de son père, l'agonisante veut s'assurer du sort de son fils. C'est la voix de la sagesse lui dictant sa conscience qui s'exprime : « Tu trouveras à ses côtés respectabilité et prestige. Grâce à lui, tu n'auras plus à t'abaisser à demander de l'aide et tu pourras exercer une profession indépendante du banditisme et de la pègre ; tu connaitras enfin la paix » (Lq,21). Ce discours direct sera suivi par le monologue intérieur du jeune héros qui nous parvient sous forme de discours dissimulé dans la narration :

> Dans l'appartement des voisins, les convives commencent à affluer ; un chant s'élève : le Coran, que l'on psalmodie dans la chambre de la défunte. Quelle est aujourd'hui la marge entre rêve et réalité ? Ta mère dont les paroles résonnent encore à ton oreille vient de s'éteindre, et ton père de ressusciter ! Et toi, ruiné, taraudé par un passé abject, souillé par la licence et l'offense, tu attends d'un miracle qu'il te rende l'honneur, la liberté et la paix (Lq,23).

Nous pouvons remarquer, ici, que la description détaillée du contexte spatial est suivie presque sans transition par une question rhétorique qui relève du registre direct. On comprend que c'est le personnage qui s'interroge. Le discours indirect libre émerge après la question rhétorique sans guillemets pour mieux illustrer le désarroi du protagoniste. Le monologue intérieur, inséré de la sorte dans l'instance narrative, donne l'impression au lecteur que l'auteur s'exclame en même temps que son personnage. Nombreux sont, d'ailleurs, les passages où la voix du personnage se confond avec celle du narrateur quand on passe du « tu » du dialogue au « tu » du monologue, ce qui nécessite un effort de la part du lecteur qui risque de se brouiller dans la lecture :

> « Courage, Allah te vienne en aide ! » murmura une voix.
> Il frémit d'horreur à ce contact et maudit l'importun du fond du cœur. Un porc dans un troupeau de porcs… Mais, reprenant conscience de la solennité de ce moment d'adieu, un frisson de remords le parcourut […] Il se sentit observé par une multitude de regards, inquisiteurs ou compatissants ; il en devinait l'hypocrisie et redressa son buste frêle avec fierté. Pourquoi es-tu là, […] Pourquoi ta mère t'a-t-elle extrait de ta fange pour aujourd'hui t'abandonner ? Ils te méprisent en silence et dissimulent leur joie maligne de te voir affligé […] Qu'en pense ta mère ? songea-t-il. Elle était seule désormais. Que disaient-ils de cela ces porcs ? […] Et pas un de ces misérables ne lui prêterait main-forte ! Mais votre tour viendra… (Lq,10).

Cet exemple met en lumière la technique du mélange de registres qui reflète la posture omniprésente du narrateur. Nous assistons à une polyphonie discursive qui consiste à confondre la voix du personnage avec celle de l'auteur dans l'instance narrative. Aucune ponctuation ne permet la transition des discours. De plus, le passage du style direct au style indirect se fait d'une façon spontanée dans le récit. À cet égard, Bakhtine observe que « lorsque le discours direct prolonge le discours indirect, la subjectivité du discours ressort plus nettement et dans le sens qui convient à l'auteur[212] ». Or, ces différents procédés de l'auteur tentent de mettre en lumière l'opposition entre le discours du personnage principal et celui des amis de sa mère qui assistent au même évènement. La présence du nom de qualité, pour reprendre l'expression de Maigueneau, renforce cette distance discursive et relève de l'énonciation du héros puisqu'on comprend que « ces porcs », « ces misérables » sont des termes verbalisés par Sabir et repris dans la narration. Par ailleurs, l'auteur a recours dans cet extrait au discours direct rhétorique que Bakhtine décrit comme un phénomène social permettant une exclamation ou une question de l'auteur, tout en étant une question ou exclamation du héros, adressés à lui-même. Ces questions rhétoriques ont pour effet de démontrer le décalage entre le monde intérieur du personnage et le monde extérieur. L'alternance verbale est également significative à cet égard[213]. Le passage de l'imparfait au présent sans transition renvoie à l'effet de réel comme si l'événement avait lieu au moment de

[212] Mikhail Bakhtine, *Le marxisme et la philosophie*, *op.cit*., p. 182.

[213] Le choix des temps verbaux, respectant le texte original dans la traduction de France Meyer, nous permet d'établir cette analyse de discours en y adoptant les théories de l'énonciation.

la lecture. L'alternance des temps marque la rupture ou la dissonance de l'instance spatio-temporelle de la narration. Tel que le précise Proust :

> Dans le plan incliné et tout en demi-teinte des imparfaits, le présent de l'indicatif opère un redressement, met un furtif éclairage de plein jour qui distingue des choses qui passent une réalité plus durable […] par l'usage de 'l'éternel imparfait', le monde intérieur de la rêverie et l'impression de continuité que donne un spectacle, semblent tissés de la même toile : les choses ont autant de vie que les hommes […][214].

De fait, les monologues intérieurs présents tout au long du récit renvoient au monde de la rêverie qui ne quittera pas le jeune héros. Comme on le constate, décrire chez Mahfouz, c'est en même temps rendre compte d'une impression, toujours à travers la vision du personnage. Pour cela, il recourt à la focalisation interne, mêlant ainsi description maniaque et objective, et description subjective. Cette scène met, par ailleurs, en exergue le schéma carnavalesque car on y retrouve le rapprochement des oppositions émergeant de cet espace social. Tel que le fait observer André Belleau :

> Le système d'images oxymoroniques à l'œuvre dans le roman carnavalisé comprend toujours les deux pôles ordinairement tenus éloignés : la naissance et la mort, l'ancien et le nouveau, la jeunesse et la vieillesse, le derrière et la tête, le comique et le sérieux. C'est cette image duelle qui confère aux textes leur redoutable ambivalence puisque les contraires y sont maintenus et rapprochés sans être abolis[215].

Force est de noter que les antithèses émanent de tout cet évènement carnavalisé. Les funérailles, lieu de recueillement, de rappel à la foi et au caractère éphémère de l'humain, se présentent dans ce contexte comme une pure formalité socio-culturelle. L'ambiance y est lourde, oppressante : « Une odeur de poussière l'enveloppa. Les hommes se pressèrent autour de lui, mêlant leurs haleines fétides aux âcres effluves de la sueur, tandis que de la cour attenante au mausolée s'élevaient les clameurs de femmes. Suffocant dans la poussière, un profond dégoût

[214] Marcel Proust, « A propos du style de Flaubert », *La Nouvelle Revue Française,* n° 76, Janvier 1920, p. 78.

[215] André Belleau, « Carnavalisation et roman québécois : mise au point sur l'usage d'un concept de Bakhtine », *Sociologies de la littérature*, vol. 19, n° 3, hiver 1983, p. 55. Voir l'article en ligne.

l'envahit » (Lq,9). À cette description péjorative de la foule assistant à l'enterrement, s'ajoute l'attitude avilissante des femmes qui partagent avec la défunte le même discours social : « Ce furent d'abord les femmes qui malgré les tours de deuil, les larmes et les fustigations, dardaient sur leur entourage d'impudiques œillades, visages rustres et vibrants de leur coutumière insolence » (Lq,11). À la souillure physique et morale s'oppose la présence du discours religieux manifesté par le langage de la foule présentant ses condoléances : « Allah l'accueille en Sa miséricorde » (Lq,11) ainsi que par les chants en chœur que les aveugles entonnent suivant leur chef. Le sacré et le profane sont donc bel et bien représentés dans cette scène soulignant la position de l'auteur contre la religiosité formelle qu'incarnent des individus faux et hypocrites. L'esprit tragique et austère jure avec la présence des maquereaux et des prostituées occupant l'espace. L'effet de contraste est bien évident car les personnages, les choses, les situations s'opposent par leurs caractères ou leurs qualités contrastées. Cependant, le discours interne dominant du héros démontre dans le récit son décalage et son détachement de la réalité qui l'entoure. Sabir, enfermé dans ses pensées, reste en marge de son espace-temps. Il y est plus témoin qu'acteur et ne réussit pas à se situer par rapport à celui-ci. Bien au contraire, il veut continuellement fuir et le temps et l'espace. Les monologues intérieurs dont le récit est parsemé montrent bien ce désarroi identitaire de Sabir. Ainsi, les différentes techniques de langage, employées par l'auteur, réussissent à illustrer à la fois le dialogisme discursif et le caractère vraisemblable du récit. Elles nous permettent de mieux situer le personnage et nous préparent, petit à petit, à la fin pathétique du roman où le héros, représentatif de toute une génération, n'accomplit rien de toute son existence.

À la lumière des analyses précédentes, nous pouvons conclure en disant que portraits, dialogues, monologues et descriptions forgent les outils conceptuels privilégiés par nos écrivains. Les stratégies narratives et discursives mettent ainsi en exergue les rapports qu'entretiennent les individus avec l'espace qu'ils occupent. Elles contribuent à préfigurer le déclin d'un espace social que les auteurs réussissent à illustrer par un réalisme surprenant, basé sur des échanges interdiscursifs tout au long de leurs chefs-d'œuvre. Dans cette optique, l'espace n'est pas uniquement un contenant des actions, un environnement englobant des événements et des destinées, il est également porteur de différents codes, discours et langages.

Après avoir abordé dans la première partie de la thèse les différents facteurs de la crise identitaire en étudiant sa dimension socio-historique et temporelle puis observé la dimension spatiale des lieux privilégiés par les auteurs, nous nous proposons dans cette deuxième partie de creuser la question de la dimension spatiale de l'identité à travers les rapports sociaux problématiques. Nous nous emploierons ainsi à examiner les multiples formes complexes des frontières, véritables enjeux de l'espace social, et à observer la manière dont elles obstruent la construction identitaire à la fois individuelle et sociale des protagonistes.

DEUXIÈME PARTIE

ENTRE FRONTIÈRES PATENTES ET LATENTES.

DES RAPPORTS CONFLICTUELS

CHAPITRE V

DES ESPACES HÉTÉROGÈNES

5.1 La notion de frontière. Quelques définitions

Considérée comme « un objet mutant[216] », la notion de « frontière » acquiert de plus en plus d'ampleur et suscite des intérêts multiples dans différents domaines de recherche. Engendrant un grand nombre de théories selon les multiples approches, la frontière, qui fait valoir l'idée de découper, de séparer et de délimiter, relève avant tout de l'espace. Si elle occupe un statut de premier plan dans les champs de la géographie politique et de la géographie culturelle, il n'en demeure pas moins qu'elle se trouve prépondérante dans d'autres disciplines comme l'histoire, l'économie, la sociologie, la psychologie, la littérature et la sémiologie. Nous proposerons au préalable quelques définitions de la notion de « frontière » pour ensuite convoquer les plus pertinentes lors de l'analyse des romans à l'étude.

Ainsi que le montrent plusieurs articles récents, l'approche historique est indispensable à la compréhension de l'évolution de la notion de frontière. En effet, à l'issue des nombreuses guerres du XXe siècle, les recompositions territoriales à travers le monde poussent les États à avoir recours aux géographes et aux cartographes pour tracer des lignes de démarcation spatiale. Ces espaces frontaliers, tout en séparant politiquement et militairement les terrains les uns des autres, définissent petit à petit aussi bien des territoires spécifiques que des identités

[216] Gabriel Wackermann, « Quel sens pour la notion de frontière dans la mondialisation ? », *Cités*, vol. 31, n° 3, 2007, p. 83.

multiples, des comportements, des mentalités et des cultures diverses propres à chaque territoire, lequel ne cesse d'évoluer selon les mutations des différentes civilisations.

Dans son article « Géographie, temps et changement spatial », Bernard Elissalde s'interroge sur la façon dont les géographes conçoivent le temps et les phénomènes évolutifs en géographie pour montrer le rôle des temporalités multiples dans le changement spatial opéré entre autres par les frontières. Tel qu'il le fait remarquer :

> Dans la recherche des facteurs explicatifs de l'état présent d'une organisation territoriale, l'usage de la démarche analytique a conduit les géographes de la première moitié du XXe siècle à un mariage de raison avec l'histoire, notamment dans sa dimension diachronique. Qu'il s'agisse des travaux de géographie régionale ou de géographie physique, la méthodologie historique a longtemps servi de référence […] cette sorte d'inventaire rétrospectif est devenu indispensable à tout chapitre sur les activités d'un territoire : on parle ainsi des étapes de l'industrialisation, puis des mutations[217].

Partant de ces considérations, l'analyse de l'espace subit un grand renouvellement dans les récents travaux des différentes écoles de géographie. Citant les recherches des spécialistes de géographie historique de l'école anglo-saxonne qui publient dans la revue *Journal of Historical Geography*, ainsi que celles d'Etienne Juillard et de Christian Grataloup en France, Bernard Elissalde soutient que la nouvelle démarche des géographes met l'accent sur la « rupture avec le temps linéaire, tout en opérant un recentrage sur l'analyse spatiale[218] ». Reprenant le concept de *géohistoire* élaboré par Fernand Braudel, il rappelle la fonction cruciale de l'espace comme étant un « ''personnage historique''de première grandeur, et son rôle incontournable pour comprendre le basculement de centres de gravité ou révolution des positions relatives des

[217] Bernard Elissalde, « Géographie, temps et changement spatial », *Espace géographique*, *op.cit.,* p. 227.

[218] *Ibid.,* p. 230.

différents territoires au cours du temps : ‘‘de produit, l'espace devient producteur d'Histoire’’[219]».

De ce qui précède, on constate que l’espace est intimement lié à un « présent en mouvement[220] » pour reprendre l’expression de Bernard Elissalde , un temps historique qui se constitue comme un enjeu principal pour l’analyse spatiale. Le géographe Claude Raffestin rappelle à ce sujet que selon la perspective classique de la géographie, la notion de frontière a longtemps été considérée comme « un phénomène essentiellement, sinon exclusivement spatial[221] ». Tout en reconnaissant la valeur des nombreuses études portant sur ce concept, il déplore néanmoins l’absence de cadre théorique qui aurait favorisé l’évolution de l’analyse de la frontière demeurée traditionnelle notamment dans la géographie politique. Il explique que le renouveau de la frontière a permis de voir en cette notion une dimension aussi bien sociohistorique que politique :

> Paradoxalement, le regain d'intérêt pour les frontières et la nécessité de les appréhender d'une manière nouvelle sont à rechercher dans les mouvements d'intégration, dans l'exacte mesure où les communautés économiques et politiques se trouvaient devant l'obligation de mieux connaître les zones d'articulation des États qui les composaient. On s'est avisé alors que la frontière pouvait avoir des effets multiples et variés et qu'elle était bien plus un fait social qu'un fait spatial *sensu stricto*. Cette idée diffuse dans la littérature géographique n'a véritablement été explicitée qu'au cours de ces vingt dernières années. Lorsque Gottmann écrit que si l'on déplace la frontière, les conditions de vie changent pour les hommes qui appartiennent au secteur remanié, n'affirme-t-il pas explicitement que la frontière est un fait éminemment social ? Sans doute, nous voyons, dès lors, s'ouvrir de nouvelles directions de recherche d'une part et s'élargir les possibilités d'analyse d'autre part. Mais, si tel est le cas, cette mise en évidence du caractère social de la frontière implique la prise en considération du concept de temps qui

[219] *Idem.*

[220] *Ibid.,* p. 235.

[221] Claude Raffestin, « Espace, temps, frontière », *Cahiers de géographie du Québec*, vol.18, n° 43, 1974, p. 23.

> complète celui d'espace. En tant que fait social, la frontière est donc un fait spatio-temporel[222].

À l'enjeu majeur du temps, Raffestin ajoute un troisième facteur d'une aussi grande envergure, celui du sujet qui se meut dans un certain espace à travers un certain temps. Tel qu'il l'affirme :

> Aborder l'espace et le temps en géographie humaine c'est postuler d'emblée un troisième terme : l'homme. En effet, c'est ce dernier qui signifie l'espace et le temps. L'homme, sous-entendu le représentant d'une collectivité, grâce à son autonomie, peut entrer en relations aléatoires avec son milieu et par conséquent son action débouche sur une structuration de l'espace et du temps à disposition[223].

La réflexion de Raffestin est donc orientée vers un concept basé sur des rapports interactionnels qu'il intitule « le triangle dynamique ». L'essence relationnelle de ce triangle rassemble à la fois homme, espace et temps. Toujours selon Raffestin, le trio proposé engendre un second triangle qui prend sa place dans la société et qu'il nomme à son tour « budget-relations, budget-espace et budget-temps ». Le premier terme est défini par « l'ensemble des relations qu'un groupe a choisi d'entretenir avec son milieu et qui sont conditionnées par les divers codes à disposition à un moment donné[224] ». En d'autres termes, tout groupe social fonde ce que conçoit le géographe comme un champ relationnel mettant les notions de temps et d'espace en correspondance et en relation perpétuelle. C'est dans cette optique que naît la frontière, conçue par Raffestin comme un projet social :

> Toute société organisée tend à s'approprier un territoire à l'intérieur duquel elle s'efforce de réaliser son programme social. Même en l'absence d'une organisation politique très élaborée, la nécessité d'une délimitation, voire d'une démarcation de ce territoire, s'impose. L'exécution et la gestion du projet social suppose (*sic*) donc la possession de la souveraineté territoriale définie par un système de frontières fixant des bornes au champ relationnel. Mais dans ces conditions et en raison même de ces relations qui se transcrivent dans le temps et l'espace, la frontière ne délimite pas seulement un territoire *sensu stricto* mais bien davantage une

[222] *Idem.*

[223] *Ibid*., p. 24.

[224] *Ibid.,* p. 25.

> enveloppe spatio-temporelle, c'est-à-dire tout à la fois un aménagement du temps et de l'espace opératoires, lieu de la réalisation d'un système de relations. Même dans les cas où la frontière n'a pas encore fait l'objet d'une fixation selon les procédures traditionnelles, l'enveloppe spatio-temporelle est soulignée par des zones ou des marges d'une certaine épaisseur. La frontière, en créant une sorte de « bocage politique », isole relativement les collectivités les unes des autres et donc détermine des disjonctions qui n'intéressent pas seulement l'espace mais encore le temps[225].

L'approche de Raffestin met ainsi en exergue la frontière considérée dans sa dimension spatiale (des phénomènes sociaux et culturels) et insiste sur son rôle dans l'organisation de l'espace. Cette perspective invite à comprendre comment l'inscription de la frontière dans l'espace déterminerait les différents types d'identités et d'altérités. Car l'espace frontalier en question, tout en ayant la fonction de séparer, se met à créer en même temps de nouvelles identités et de nouveaux collectifs sociaux. De ce fait, se dresse un schéma dichotomique défini par une ligne imaginaire séparant deux entités ou deux groupes différents. C'est ainsi qu'à la frontière classique interétatique qui sépare le « nous » des « autres », « les nationaux » des « étrangers », s'ajoutent d'autres formes de frontières et d'autres groupes tels que « l'espace domestique » versus « l'espace public », « les quartiers riches » versus « les quartiers pauvres », « les éduqués » versus « les illettrés », etc. Dans ce sens, la frontière a une double tâche contradictoire, celle de séparer et de créer, puisqu'elle contribue à la formation des groupes qu'elle sépare. La frontière est donc dotée d'un pouvoir performatif dans le sens où son rôle ne consiste pas vraiment à séparer deux groupes qui lui préexistent mais plutôt à construire les deux groupes qu'elle divise.

Dans un même ordre d'idées, Paul Claval affirme que l'analyse évolutive détaillée de la notion de frontière a permis de la faire passer du champ politique au champ sociohistorique. Dans son article « L'étude des frontières et la géographie politique », il passe en revue les recherches contribuant à faire progresser l'analyse frontalière. Il cite tout d'abord les travaux de Carl Ritter qui seraient à l'origine de la géographie politique. Ritter est certes un des premiers géographes à avoir attribué à la frontière une dimension sociohistorique. Profondément influencé par l'historicisme régnant dans la pensée allemande du XIXe siècle, Ritter est soucieux

[225] *Ibid.,* p. 27.

d'appréhender les rapports susceptibles d'apporter un changement sur le cours de l'histoire et de la civilisation entre les peuples et l'espace qu'ils occupent. Il s'intéresse alors à tous les éléments qui, émanant des lieux et des États, jouent un rôle dans le destin des groupes pratiquant cet espace.

Mentionnant également les contributions de Roger Dion, de Jacques Ancel et de Jean Gottmann pour ne citer qu'eux, Claval démontre que l'approche historique et culturelle a apporté une meilleure connaissance de la géographie politique qui s'enracine plus profondément dans la réalité sociale. Ces études ont ainsi permis de faire la distinction entre quatre catégories majeures : celle de la marche séparante, de la zone-tampon, de la frontière linéaire, ou encore de la « frontière » au sens de Turner, zone de contact entre cultures de niveaux différents[226]. Il fait remarquer que le sens du territoire se métamorphose progressivement avec les transformations des sociétés engendrées notamment par les pouvoirs religieux et économiques qui se succèdent dans l'histoire :

> Le sens de la frontière se transforme donc avec les progrès de la construction territoriale. Au fur et à mesure que l'administration prend en charge le contrôle et l'organisation de nouveaux secteurs de la vie, les contrastes se creusent de part et d'autre des limites : la vie religieuse parfois, l'éducation presque toujours, les poids, les mesures, les unités monétaires, les principes du droit du travail et de la propriété se mettent à diverger. Cependant, la frontière est rarement conçue comme une limite absolue au-delà de quoi tout s'arrête : à la différence du principe impérial, le principe national d'organisation de l'espace reconnaît aux gouvernements installés au-delà des bornes de l'État des droits et des compétences analogues (Gottmann, 1973). À l'exception des périodes de tension religieuse, il n'est pas fait obstacle au mouvement des personnes et des idées au-delà des frontières — en matière de relations économiques, les mouvements de capitaux et de biens sont contrôlés, mais il n'y a pas de prohibition permanente. Le monde est donc fait d'une mosaïque de pièces homogènes qui se juxtaposent sans discontinuité. Les contrastes aux frontières sont saisissants, mais ils ne vont pas jusqu'à rendre impossible les échanges, les rapports et les contacts : ce jeu de la mobilité donne à la région frontière une bonne part de son originalité […] Les

[226] Paul Claval, « L'étude des frontières et la géographie politique », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 18, n°43, 1974, p. 9.

> modifications qu'on observe à l'approche de la frontière résultent de l'effet de proximité au sens d'Harvey[227].

La pensée de Paul Claval rejoint celle de Raffestin dans la mesure où tous les deux voient dans la frontière une fonction à la fois sociale et spatiale qui, tout en séparant des catégories, les rassemble dans des lieux destinés à cet effet. En évoquant la proximité, Claval met en lumière la fonction de l'homme en tant qu'enjeu principal dans la construction de l'espace frontalier et donc des identités. Le sujet y participe à double sens puisqu'il construit la frontière d'une part et subit les effets de l'existence de la frontière d'autre part. Force est de noter, par ailleurs, que le développement des différentes institutions sur l'échelle mondiale atteint un grand pouvoir et tend à imposer des frontières tout en effaçant d'autres au nom de la globalisation :

> L'évolution de la situation politique mondiale, la multiplication des conflits à caractère ethnique, leur imbrication complexe dans les luttes d'influences que se livrent partis politiques et groupes religieux, interpelle d'autant plus la géographie, comme science du territoire, que la mondialisation des échanges tend à effacer les frontières. Il s'agit donc de porter un regard géographique et culturel sur la notion de territoire, en insistant notamment sur les tensions et les contradictions qui existent entre le territoire – conçu comme une composante essentielle de la reproduction du groupe social – et les catégories spatiales qui l'englobent (États, régions administratives, etc.)[228].

Les tensions et les contradictions ayant lieu sur les territoires sont déclenchées par la présence des frontières qui marquent des différentiations d'ordre économique, ethnique, religieux, racial, genré, etc. L'intérêt de ces conceptions récentes de la notion de frontière réside dans le fait de la considérer à l'ère moderne comme un évènement avant tout social. Le fait de porter « un regard culturel » sur le territoire a permis d'ouvrir les horizons et de voir dans la frontière une autre fonction que celle de diviser deux espaces physiques. À ce propos, Raffestin suggère une reclassification des intérêts concernant la frontière et la territorialité expliquant que ces nouvelles façons de concevoir ces liens sont dues à

---

[227] *Ibid.,* p. 16-17.

[228] Joël Bonnemaison, Luc Cambrézy, « Le territoire, lien ou frontière ? » *Identités, conflits ethniques, enjeux et recompositions territoriales*, Paris, Éditions de l'Orstom , 1997, p. II.

> l'émergence d'abord et l'observation ensuite de nouvelles relations aux êtres et aux choses d'un côté, et de nouveaux rapports au temps et à l'espace de l'autre. Une « nouvelle manière » passe par l'explicitation de relations inédites et de rapports qui posent apparemment des problèmes […] Ce système relationnel, car c'en est un, contribue à produire une « territorialité », en d'autres termes un réseau qui constitue un modèle de satisfaction des besoins dans la perspective d'atteindre la plus grande autonomie possible, compte tenu des ressources à disposition. Faut-il préciser que je ne limite pas la notion de territorialité au seul territoire matériel, mais que je l'étends à l'ensemble idéel avec lequel se nouent d'innombrables rapports dont le nombre est fini […] De fait, l'histoire n'est qu'une succession de territorialités qui émergent de la vie collective en se transformant et en se recomposant sans cesse. Elles évoluent ainsi, au rythme des conditions des logiques évoquées précédemment. Ces transformations et recompositions contraignent naturellement à repenser les manières d'entretenir des relations et par conséquent contraignent, aussi, à adopter de nouvelles manières de classer les éléments de l'extériorité et de l'intériorité entre lesquels se nouent des interrelations. La modification de ces interrelations implique de repenser les représentations et peut-être de les repenser différemment […] La géographie humaine n'a pas pour objet l'espace, comme on l'entend dire couramment, mais la relation à l'espace en tant qu'elle cristallise pratiques et connaissances[229].

L'auteur insiste ainsi sur le fait que la territorialité fait partie d'un système complexe qui met de l'avant une multitude de rapports régis par les groupes sociaux se partageant l'espace. Ceux-ci se doivent donc de respecter les codes de ce réseau, lequel contrôle leurs pratiques et leurs expériences spatiales.

Dans le Mooc intitulé « Frontières en tous genres » réalisé par le département de géographie à l'Université de Genève[230], les auteurs exposent les contributions récentes des géographes et des littéraires contemporains. Jean-François Staszak fait observer à ce sujet que plusieurs chercheurs participent au développement scientifique de la notion de frontière en élaborant des théories dotant le concept de nouvelles dimensions. Ces chercheurs ont le mérite de donner un regain de vitalité à l'étude de la frontière en la couplant avec d'autres concepts ou notions.

---

[229] Claude Raffestin, « Penser et classer dans les sciences humaines », *Revue européenne des sciences sociales*, XLI-127, 2003, pp. 71-85. Voir l'article en ligne.

[230] Ce Mooc (disponible en ligne, https://fr.coursera.org/learn/geographie-politique-culturelle-frontieres) a donné lieu à un ouvrage collectif. Voir à ce sujet : Jean-François Staszak (dir.), *Frontières en tous genres. Cloisonnement spatial et constructions identitaires*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Espace et Territoires », 2017, 211 p.

Parmi les couplages intéressants figure celui de Raffestin qui combine la frontière avec la limite à laquelle il attribue quatre fonctions : la première est la traduction d'une intention ou d'un projet social. La seconde fonction est celle de régulation ; la frontière est considérée alors comme un lieu de néguentropie, c'est-à-dire un lieu où s'exprime un certain ordre. Il évoque ensuite la fonction de relation, par laquelle la frontière ou la limite permet d'autoriser ou de faciliter des rapports sociaux particuliers notamment entre les différents sujets séparés par la frontière dans la vie de tous les jours. Il mentionne finalement la fonction de distinction qui fait la part entre les différents groupes ou identités, aidant ainsi à fonder l'ordre dont il est question. Dans son livre *Pour une géographie du pouvoir*[231] , Raffestin propose de s'intéresser à toutes les formes de pouvoir que modalise la géographie. Le pouvoir, conçu ici à la manière de Foucault, est le résultat d'une relation basée sur un rapport de force. En faisant de la frontière une médiation spatiale des relations sociales, Raffestin insiste sur le double rôle de la frontière en tant que produit d'un certain ordre, d'une certaine conception, mais également d'un espace qui permet l'organisation de cet ordre. La fonction de régulation qu'il attribue à la limite ou à la frontière va se traduire par l'existence d'un système permettant de poser les règles principales d'une société et de réguler par conséquent ses usages. En mettant de côté la vision traditionnelle des frontières fondée principalement sur une conception étroitement étatique, Raffestin élargit le sens de la frontière en se penchant sur l'étude sociale du quotidien de la population. C'est ainsi que

> les frontières deviennent des limites ; les capitales sont traitées en termes de centralité et de marginalité et non de centre et de périphérie (géométrisme) ; à la circulation vient s'ajouter la communication comme instrument de pouvoir, ce qui permet d'actualiser certaines interprétations[232].

La question de la frontière envisagée comme limite a également fait l'objet de plusieurs travaux de Bernard Debarbieux[233]. Celui-ci développe une approche théorique où les notions de

[231] Claude Raffestin, *Pour une géographie du pouvoir*, Lyon, ENS Éditions, 2019, 249 p.

[232] Paul Villeneuve, « Claude Raffestin, Pour une géographie du pouvoir », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 26, n° 68, 1982, p. 267.

[233] Bernard Debarbieux. *L'espace de l'Imaginaire : Essais et détours*, Paris, CNRS, 2015.

territorialité, des identités collectives et de l'imaginaire social de l'espace sont intimement liées. Pour Debarbieux, la frontière, ou la limite, est l'espace qui sépare différents domaines (pas forcément géographiques), tels que les domaines de la vie sociale où la question des identités et des catégories identitaires tient une place considérable. Consacrant tout un article aux usages et aux acceptions en vigueur de la notion d'identité en géographie[234], l'auteur en distingue quatre principales : l'identité numérique des entités géographiques est la plus ancienne mais de plus en plus négligée dans les récentes études. Cette identité de nature ontologique

> permet de penser qu'une chose reste elle-même malgré les changements que lui impose le temps qui passe, qu'un homme puisse passer de l'état d'enfant à celui d'adulte puis de vieillard tout en restant lui-même, qu'un fleuve reste lui-même quel que soit le moment où l'on s'y plonge[235].

Figure en second lieu l'identité sociale (sur laquelle nous nous focalisons dans le cadre de cette thèse). Cette dernière est construite autour d'« identifiants », des traits assignés par certains groupes sociaux, lesquels se permettent de catégoriser les différents sujets appartenant à une même société selon un ordre classificatoire : « Individus et groupes sont alors qualifiés en fonction d'un critère dominant: par exemple leur statut professionnel (les professeurs, les ouvriers), familial (les mères), sexuel (les femmes), générationnel (les jeunes), ou encore un caractère morphologique (les noirs) (*sic*)[236] ». La dimension spatiale contribue à accentuer le rôle de ces identifiants car elle favorise l'imputation de certains attributs à une catégorie sociale en revoyant « tantôt à des logiques de localisation (les quartiers ouvriers, le ''continent noir'', etc.), tantôt à des logiques environnementales (les ''montagnards'', les ''peuples tropicaux'', etc.)[237] ». La troisième acception est celle de l'identité personnelle que Debarbieux qualifie de subjective puisque fondée sur la façon dont se positionne l'individu par rapport aux autres.

---

[234] Voir à ce sujet : Bernard Debarbieux, « Prendre position : réflexions sur les ressources et les limites de la notion d'identité en géographie », *L'Espace géographique*, Tome 35, 2006, pp. 340-354.

[235] *Ibid.,* p. 341.

[236] *Idem.*

[237] *Ibid.,* p. 342.

Nous retrouvons généralement cette conception dans la géographie humaniste qui a tenté d'étudier le rôle des expériences des lieux et des trajectoires individuelles dans la construction de l'identité personnelle. Vient en dernier lieu l'identité collective façonnée par le désir commun de plusieurs individus d'appartenir à un même groupe. Ces formes d'identités collectives appelées aussi autodéfinition ou identification commune, telles que les identités territoriales et diasporiques, ont fait l'objet de plusieurs analyses en géographie dernièrement.

Outre les contributions considérables des géographes à la réflexion sur le concept de frontière, il importe d'évoquer les études des chercheurs contemporains en littérature qui ont également proposé des réflexions enrichissantes sur l'analyse frontalière. Nous pouvons citer à titre d'exemple les travaux de Jean Bessière pour qui la frontière est ce qui sépare le centre ou le noyau de l'extérieur dans toute organisation spatiale. À l'instar de Raffestin, Jean Bessière considère l'homme comme un enjeu déterminant de l'établissement de cette frontière. En effet, la frontière ne peut exister sans l'homme ou le sujet qui y est confronté. L'espace frontalier est dans cette optique intimement associé aux individus qui le parcourent : « Dire les frontières et l'universel, ce n'est pas le dire pour eux-mêmes, mais les dire selon des sujets[238] » affirme Bessière. La dimension sociale de la frontière est d'autant plus palpable lorsque le sujet choisit de la traverser ou pas :

> Il faut dire que la frontière est quelque chose qui se décline activement, et qui appartient au sujet [...] Ainsi, la frontière est une veille autant qu'elle est un lieu, la possibilité d'un regard autant qu'elle est la possibilité d'un partage [...] un pouvoir du sujet autant qu'elle est une contrainte spatiale imposée au sujet [...] Elle est aussi agie par le sujet[239].

La frontière trouve ainsi sa définition suivant un rapport de pouvoirs. Elle est envisagée telle une relation à double sens puisqu'elle joue un rôle actif : si l'individu choisit de franchir la

[238] Jean Bessière, « Notes sur la frontière : en relisant Michel Butor », dans *Une amitié européenne : nouveaux horizons de la littérature comparée*, *Mélanges offerts à Olivier-H. Bonnerot.*, textes réunis par Pascal Dethurens, Honoré Champion, 2001, p. 17.

[239] *Ibid*., p. 9.

frontière, il prend le dessus en la soumettant à son parcours. En revanche c'est la frontière qui a l'individu sous son emprise si ce dernier ne se décide pas à la traverser.

Un autre développement théorique digne de mention est celui proposé par Rachel Bouvet qui aborde la notion de frontière selon une triple perspective sémiotique, géographique et littéraire. Exposant à la fois les notions d'altérité et de spatialité, l'auteure se propose d'observer deux cas de figures où la frontière est un élément déclencheur de situations marquées par une tension, voire une fascination vers tout ce qui est différent, méconnu, lointain. La tension ici se définit comme un processus qui consiste à aller vers l'autre, qu'il soit un lieu ou un personnage. Si la frontière est conçue comme « une ligne de séparation » dans le roman de Julien Gracq *Le rivage des Syrtes*, dont l'auteure analyse un passage, elle apparaît dans le récit de voyage de Nicolas Bouvier *L'usage du monde* plutôt comme « zone, espace où les signes culturels de diverses provenances se côtoient[240] ». En prenant appui sur la notion de sémiotique culturelle de Yuri Lotman, *la sémiosphère,* que nous développerons sous peu, Rachel Bouvet envisage deux conceptions de l'altérité : la première, binaire, obéissant à la logique du miroir, est fondée sur un schéma dichotomique qui oppose le moi à tout ce qui est autre, à tout ce qui est différent. Le second type d'altérité, nommé « altérité des frontières » est régi plutôt par un fort désir de dépasser les limites et d'aller au-delà de ce qui est connu :

> L'altérité des frontières conduit au contraire à explorer les zones frontalières entre les cultures, à s'aventurer dans l'opacité des signes, à s'immerger dans un univers où les signes sont flottants. La frontière n'est plus considérée comme un signe, un élément spatial réduit à une ligne, à une limite ; c'est d'abord et avant tout un espace sémiotique dans lequel se croisent des langages provenant de sémiosphères différentes. La zone frontalière n'a pas de contours définis : c'est un espace marqué par la tension, l'indétermination, l'hybridité, la créolisation, le dynamisme sémiotique, puisque de nouveaux langages voient le jour grâce à ces chocs culturels nés de la rencontre.[241]

[240] Rachel Bouvet, « L'altérité des frontières » dans *Frontières, Actes du colloque québéco-norvégien* (collectif), Montréal, Imaginaire/Nord, Université du Québec à Montréal et Bergen, Département des langues étrangères, Université de Bergen, coll. « Isberg », 2017, p.12.

[241] *Ibid.,* p. 22.

Cette conception de l'altérité n'est envisageable, selon Rachel Bouvet, que lorsqu'on se défait de notre perception de l'altérité binaire. Ainsi qu'elle le fait remarquer, transgresser la frontière n'est pas le seul moyen d'établir un contact avec l'autre. La frontière acquiert ainsi un sens plus large qu'une simple limite : « En proposant de la concevoir comme une zone, comme un espace de confins dans lequel les signes provenant de différentes cultures coexistent, Lotman met en évidence les deux rôles complémentaires de la frontière : ''séparer et unir''[242] ». Afin de mieux comprendre ces deux fonctions complémentaires de la frontière, il convient de reprendre à présent la notion de sémiosphère de Lotman qui apporte des réflexions très enrichissantes sur l'espace frontalier.

Favorisant la dimension spatiale dans la sémiotique culturelle, Lotman élabore une notion qu'il nomme la sémiosphère, par analogie avec celle de biosphère telle que proposée par Vladimir Vernadsky :

> Tous les groupes vivants sont intimement liés les uns aux autres. L'un ne peut exister sans les autres. Ce rapport invariable entre différents groupes et strates de vie est un des aspects immémoriaux du mécanisme à l'œuvre dans la croûte terrestre, qui s'est manifesté tout au long de l'ère géologique[243].

Si la biosphère est l'espace permettant la coexistence des êtres vivants, la sémiosphère, à laquelle Lotman attribue une valeur métaphorique, serait l'espace où les signes peuvent se créer et où les divers langages se développent. Ces différents langages, codes ou cultures sont répartis sur un axe horizontal désignant le temps et sur un axe vertical désignant l'espace (interne, externe et frontière), ce qui fait de la sémiosphère un espace hétérogène quoique d'apparence uni. En effet, tous les concepts sont spatialisés selon la théorie lotmanienne. Celle-ci est basée sur une série d'oppositions binaires que notre point de vue humain, notre conscience corporelle liée à l'espace où nous évoluons, prédétermine en fonction de notre rapport avec le monde extérieur, d'où une dimension anthropologique : « Ce modèle spatial du monde devient dans

[242] *Ibid.,* p. 26.

[243] Vernadsky cité par Youri Lotman dans *La sémiosphère*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 1999, p. 12.

les textes un élément organisateur, autour duquel se construisent aussi ses caractéristiques non spatiales [244] ». Nous opposons, par exemple, la droite à la gauche, les morts aux vivants, les pauvres aux riches, etc. Structurée asymétriquement, la sémiosphère possède ainsi un centre stable, le noyau dans lequel se trouvent les langages les plus développés et les mieux organisés, et une périphérie moins stable où se développent les autres codes ou cultures qui s'opposent à ceux du centre. L'unité de la sémiosphère est assurée par la frontière qui a pour fonction « de contrôler, de filtrer et d'adapter ce qui est externe à ce qui est interne [245] ». Ainsi, un échange fructueux entre deux cultures ou un dialogue entre deux individus ne peuvent avoir lieu que lors d'une communication réussie grâce à cet espace frontalier. Or, si ce dernier peut faciliter le contact, il risque dans d'autres cas d'entraver la communication et de séparer les participants qui se confrontent sans pouvoir dépasser les zones d'incompréhension, notamment quand l'asymétrie entre espace externe et espace interne devient trop grande.

L'approche lotmanienne est un excellent outil conceptuel pour aborder la question des frontières existant dans un espace d'emblée homogène, mais qui renferme un grand nombre de clivages, lesquels irriguent continuellement nos romans. En mettant en exergue à la fois la binarité et la complétude des relations sociales, cette méthode invite à une réflexion épistémologique sur la nature des tensions et conflits provoquant des heurts dans l'espace social. Afin de comprendre ces rapports, nous tenterons d'examiner les multiples formes d'altérité et d'extraire les différents enjeux complexes de la construction identitaire des protagonistes.

5.2 L'inhomogénéité de l'espace bagdadien

Le roman qui illustre le mieux la notion de sémiosphère établie par Lotman est sans doute *Adieu Babylone*. Afin d'exposer concrètement ce qu'il entend par cette notion, le sémiologue russe donne comme exemple la salle de musée : celle-ci est composée de plusieurs langages

[244] Youri Lotman, *La structure du texte artistique*, Paris, Gallimard, 1973, p. 313.

[245] Yuri Lotman, *La sémiosphère*, *op. cit.*, p. 35.

(ou codes) reliés ensemble. Les codes ou langages dans ce lieu seraient les tableaux, les galeries, les œuvres d'art appartenant à différentes époques, ou encore les brochures, les affiches portant des informations ou des instructions destinées aux visiteurs. Ces objets de différentes structures qui n'ont rien à voir ensemble séparément, s'unissent dans cet espace et permettent de donner une forme cohérente à la salle de musée.

C'est le cas de l'espace large qu'est la ville de Bagdad dans le roman de Kattan. La métropole paraît d'emblée comme un milieu homogène. Au seuil du récit, le narrateur nous convie à pénétrer dans un café bagdadien où la coexistence ethnique et culturelle semble d'une parfaite harmonie. Le débat sur la littérature arabe entre les jeunes intellectuels musulmans et juifs est une bonne occasion pour exposer les différents dialectes qu'ils emploient. Même si Nessim insiste pour parler le dialecte juif de la région, réservé aux conversations privées, et que le narrateur répond en arabe classique, celui-ci met l'accent sur le sentiment d'un patriotisme collectif dominant partagé ou qu'il croit partagé par ses concitoyens : « nos rapports avec le groupe baignaient dans la quiétude. Nous avions affaire à des libéraux affranchis et à des révolutions qui œuvraient à la gigantesque démolition de tous les murs édifiés par les préjugés et l'incompréhension »(AB, 27). Aussi le narrateur croit-il que les frontières créées dans le but de diviser le peuple sont sur le point d'être bannies par les jeunes Irakiens, lesquels, poussés par le désir d'un combat nationaliste, aspirent à une grande solidarité. Malgré leurs différences dont ils sont conscients, ils espèrent résister aux conflits et s'entraider pour un objectif commun, la construction de leur nation. Ils comprennent instinctivement que leur diversité est une grande richesse qui peut non seulement les sauver mais bâtir une société bien structurée. Dans son *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Henri Bergson souligne l'importance d'un espace homogène dans la construction sociale :

> L'espace homogène [...] nous permet d'extérioriser nos concepts les uns par rapport aux autres, nous révèle l'objectivité des choses, et ainsi, par sa double opération, d'un côté en favorisant le langage, et d'autre part en nous présentant un monde extérieur bien distinct de nous dans la perception duquel toutes les intelligences communient, annoncent et préparent la vie sociale[246].

[246] Henri Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, PUF, 1982, p. 177.

Or, cette image apparente d'homogénéité qui favorise la cohésion sociale est aussitôt marquée par des fissures : « Les musulmans se sentaient plus irakiens que les autres [...] Nous étions différents »(AB, 23). Voilà que le narrateur réalise que des frontières internes existent et qu'au sein d'une même société, les Irakiens ne sont pas égaux. Cette différence se manifeste d'abord par la langue. Les enjeux linguistiques dans les espaces où évoluent les personnages du roman sont évidents. Les langues, tel que le précise Amin Maalouf, ont « "cette merveilleuse particularité d'être à la fois facteur d'identité et instrument de communication[247] ». Celles-ci nous permettent d'établir une comparaison sociolinguistique entre les différentes couches sociales qui cohabitent. Ainsi que le souligne Sandrine Carassou–Benjelloun :

> [les langues] disent l'univers dans lequel l'individu évolue. Elles en contiennent l'histoire. Et de ce point de vue, le rapport langue/espace va de soi. Car la langue dit l'espace au cœur duquel elle vit. Ainsi les langues sont autant de façons d'accéder au monde et de se construire l'image que l'on a du monde. D'ailleurs, l'espace géographique est bâti sur l'interaction nature/société/matérialité dont l'individu ne peut faire l'expérience qu'à travers des filtres culturels tels que les langues[248].

En effet, grâce à la langue, nous pouvons nous identifier et identifier l'Autre. Conscient de l'importance linguistique, le narrateur dévoile le rôle de la langue dans sa société : « Il nous suffit d'ouvrir la bouche pour que nous révélions notre identité. Dans nos mots s'inscrit l'emblème de nos origines. Nous sommes Juif, Chrétien et Musulman, de Bagdad, de Basrah ou de Mossoul » (AB, 21). La langue est représentée ici comme un ensemble d'aspect homogène qui rassemble et sépare à la fois. Cette perception nécessite un retour sur la notion de frontière au sens de Lotman. Pour lui, la frontière représente un espace liminal entre l'interne (Je) et l'externe (l'Autre). En tant que mécanisme stable et mouvant à la fois, la frontière sépare, mais se transforme aussi en interstice, en lieu de rencontre et d'échange : « un processus d'échange constant est à l'œuvre, la recherche d'un langage commun, une *koïne* ; de sorte qu'à

[247] Amin Maalouf, *Les Identités meurtrières,* Paris, Grasset, 1998, p. 175.

[248] Sandrine Carassou–Benjelloun, « La place des langues dans l'analyse du fonctionnement spatial : la mise à jour d'interactions systémiques », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, vol. 234, Avril-Juin 2006, p. 267.

partir de systèmes sémiotiques créolisés de nouvelles sémiosphères voient le jour[249] ». La frontière est donc « ambivalente : elle sépare et unifie tout à la fois, (elle) est bilingue et polyglotte[250] ». Fondée principalement sur une opposition binaire, la frontière divise le monde en deux cultures : « [...] on distingue cet espace qui est le nôtre, le mien, de cet espace autre, qui est le leur, qui est hostile, dangereux et chaotique[251] ».

Dans le roman de Kattan, si la langue permet une communication fructueuse, elle représente tout de même un obstacle d'intégration dans les autres classes de la société :

> Les Juifs semi-lettrés émaillent toujours leurs phrases d'un ou deux termes musulmans quand ils s'adressent à d'autres Juifs […] Les riches parmi les Juifs ont honte de leur accent et ils ne manquent jamais l'occasion de glisser quelques mots anglais ou français dans leur conversation. Un enfant qui appelle son père « papa » ou « daddy » donne déjà des garanties d'une future aristocratie […] dans la bouche d'un Musulman, un mot typiquement juif est synonyme de ridicule (AB, 21).

Dans ce contexte, la langue s'avère un des aspects de l'hétérogénéité sociale qui génère des conflits et des tensions au sein des différents groupes, engendrant des complexes d'infériorité et de supériorité. Les Juifs, doués pour les langues européennes, peuvent accéder à des postes importants grâce à leur maîtrise de l'anglais et du français. Le nouveau gouvernement irakien fait appel aux Juifs bilingues et trilingues (contre son gré) pour les postes administratifs, notamment dans la traduction et l'interprétariat. Mais « leur participation à l'édification du pays n'est requise que dans les seuls cas où elle s'avère indispensable » (AB, 76). En revanche, le turc et le kurde se trouvent complètement délaissés, voire méprisés. La langue turque, étudiée à l'école sous le pouvoir ottoman, devient subversivement superflue et inutile, suite à l'expulsion des Turcs par l'armée anglaise en 1917. Les Kurdes qui sont au plus bas de l'échelle sociale, subissent les moqueries et les insultes au quotidien : « Les Kurdes, les plus démunis des Juifs, fournissaient à la communauté les exécutants des travaux durs : portefaix,

[249] Youri Lotman, *la sémiosphère*, *op., cit*, p. 38.

[250] *Ibid.,* p. 30.

[251] *Ibid.,* p. 21.

déménageurs, blanchisseurs et domestiques. Entassés dans leur quartier sordide, ils vivaient en marge de la communauté » (AB, 65).

Les composantes entrecroisées émergent peu à peu de ce grand espace harmonieux où l'altérité entre en jeu. Ces paradoxes évidents entre Juifs et Musulmans, pauvres et riches, semblent irriguer tout le récit. En effet, *Adieu Babylone* présente plusieurs formes de frontières. L'altérité dont il est question dans le roman reflète un plus grand danger qu'une simple diversité de langues au cœur de la même société. D'autres frontières plus importantes s'érigent, mettant fin à l'enthousiasme de la minorité juive. Visibles et concrètes, caractérisées par des murs et des barricades, les frontières séparent leurs quartiers de ceux des Musulmans. La haine et l'hostilité envers eux se manifestent de plus en plus, notamment à la suite du Farhoud, la ‘‘bataille de sang’’, qui finit par anéantir l'union nationale :

> Chaque quartier possédait ses hiérarchies et se distinguait par les familles aux noms illustres qui l'habitaient, sauf les quartiers pauvres qui croupissaient dans l'anonymat. Nous connaissions encore moins les quartiers musulmans [...] Ma mère n'avait même pas la curiosité de regarder la Grande mosquée que nous contournions. Partie interdite de la ville qu'elle n'aurait parcouru à pied que forcée, le cœur palpitant de crainte et d'incertitude. (AB, 65)

Cette peur omniprésente de la part des Juifs ne va pas sans une certaine fascination pour tout ce qui est différent. « L'altérité des frontières » pour reprendre l'expression de Rachel Bouvet, engendre ici un effet de choc, une déstabilisation importante qui fait perdre aux sujets leurs repères : « (elle) conduit à s'aventurer dans l'opacité des signes, à s'immerger dans un univers où les signes sont flottants […] (Projetés) à la frontière de notre sémiosphère […] nous sommes amenés à construire des figures de l'altérité des frontières qui déclenchent une fascination pour tout ce qui est autre[252] ». C'est exactement ce que ressent le narrateur en s'introduisant pour la première fois dans le quartier des Musulmans. S'étant foulé le coude en jouant, il est emmené par son père à la synagogue du quartier afin de se faire soigner par le Rabbin. La tentative de ce dernier avorte et le narrateur est obligé de se rendre au quartier de Bab el Chekh où un

[252] Rachel Bouvet, *Vers une approche géopoétique*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2015, p. 217- 218.

cafetier musulman est connu pour ses soins miraculeux. Il se déplace donc vers le territoire de l'Autre, de l'inconnu, sur cette autre rive, peuplée exclusivement de Musulmans, une rive qui lui avait toujours semblé irréelle et où il n'aurait jamais cru pouvoir mettre les pieds. Lors de la confrontation avec ce lieu interdit, il est imprégné de fortes sensations. Cette altérité a un effet ambigu sur lui. Quoique saisi par l'angoisse que lui ont inculquée ses parents et sa communauté, le narrateur éprouve une grande excitation : « Tenant la main de mon père, j'avais l'intime conviction de partir en voyage et je m'apprêtais secrètement à franchir les frontières de mon pays » (AB, 66). Arrivé sur les lieux, le protagoniste ne peut retenir son trouble et son ébahissement en découvrant que le quartier musulman est identique au sien :

> Quelle ne fut ma surprise, en faisant mon entrée dans ces ruelles étrangères, d'apercevoir des portes semblables aux nôtres, des fenêtres identiques à celles de nos maisons […] Personne ne s'intéressait à nous et notre passage ne suscitait que l'indifférence réservée au commun des passants […] Je m'attendais à ce qu'on nous prit pour des bêtes curieuses, qu'on s'arrêtât pour nous regarder, qu'on nous insultât même ou qu'on nous lança des pierres. Nous n'étions donc pas si différents des autres, après tout. (AB, 67)

Le choc du narrateur est d'autant plus renforcé par l'attitude du cafetier musulman, qui, loin d'exprimer la moindre hostilité, fait preuve de tendresse et de compassion envers l'enfant en douleur. Il tente de le soigner en le rassurant : « N'aie pas peur, mon fils, dit-il » (AB, 68) L'expérience de ce parcours marque profondément le narrateur qui se livre à des méditations sur la nature des frontières qui séparent les citoyens de l'Irak. Il se demande si ces rapports conflictuels ne sont dus qu'à un manque de bonne volonté de la part des deux clans. Il a fallu qu'il se déplace, qu'il aille vers cet ailleurs qui le subjugue et qu'il appréhende à la fois, qu'il soit propulsé en dehors de ses propres repères afin de réaliser que, souvent, les frontières invisibles résultent de préjugés et de malentendus envers l'autre, l'étranger, le différent. La multiplicité des croyances religieuses provoque des heurts et des conflits, certes, mais le sentiment d'appartenir au même territoire subsiste malgré la différence :

> Nous sommes des tribus et chacun est à son tour la proie du sort. Notre origine tient de la géographie plus que de la croyance. Dans ce conglomérat, nous possédions chacun notre territoire qui s'étendait au-delà des murs et des frontières visibles. Tout au long de la grande rue, nous déambulions côte à côte sans jamais nous fondre dans l'anonymat ou la fraternité. (AB, 77).

Le territoire se trouve ainsi divisé en plusieurs autres, plus petits, séparés par des clôtures et des barrières. L'attachement au grand espace demeure fort dans la mémoire collective des habitants, malgré le morcellement géographique et les mutations qui se sont opérées. Augustin Berque met en exergue le rapport entre l'homme et son milieu qu'il définit comme relation écouménale :

> [...] La relation écouménale est à la fois passive et active. Elle joue dans les deux sens [...] notre milieu est à notre égard dans un état de mouvance passive et active : il est le domaine sur lequel nous agissons, et qui porte les marques de cette action, mais il est aussi le domaine qui nous affecte, et auquel nous appartenons de quelque manière[253].

C'est cette relation à double sens, basée sur l'interaction, qui pousse les communautés à tenter de créer leur propre espace. Comme ils ne peuvent pas s'intégrer complètement à celui du camp ennemi, ils bâtissent des quartiers, des murs, des cloisons mais il n'en demeure pas moins qu'ils se sentent affectés par leur milieu. Cette terre leur appartient à eux aussi. La délimitation ne réussit pas à briser leur attachement au lieu. Or, quand les frontières ne peuvent être défoncées et que l'autre demeure inaccessible, il en découle un sentiment de frustration, voire de déracinement sur le propre territoire des marginaux. Ceux-ci vont se livrer désespérément à des tentatives pour trouver une issue à leur exil intérieur par toutes sortes de moyens, tel que nous le verrons dans le prochain chapitre.

5.3 Les Plouffe entre Basse-Ville et Haute-Ville

Au premier abord, l'espace dans lequel évolue la famille Plouffe se présente sous la forme d'un territoire central défini et balisé abritant une population d'apparence homogène. Celle-ci semble régie par un code moral strict et des valeurs traditionnelles bien ancrées. Le cadre spatiotemporel situe le début de l'intrigue au quartier Saint-Sauveur dans la Basse-Ville de Québec à l'été 1938. À l'instar de la famille Plouffe, les habitants du quartier appartiennent dans leur grande majorité à la classe ouvrière issue du monde rural dont ils ont gardé les

[253] Augustin Berque, *Écoumène*, *Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Édition Belin, 1987, p. 142

habitudes et la culture. Bien qu'installés en ville, précisément près des usines où ils travaillent, ils vivent comme dans un village. La famille répond à l'image du schéma purement conventionnel : la mère, gardienne des principes religieux et ancestraux, tient les rênes de peur qu'un de ses enfants lui échappe. Elle est d'ailleurs liée au curé de la ville par un dévouement indubitable. Rien d'étonnant alors de voir ces jeunes hommes se comporter comme d'éternels adolescents. Loin de pouvoir s'affirmer dans leur vie d'adulte, ils ont l'air de se plaire dans l'ombre de cette couvée maternelle surprotectrice. Napoléon Plouffe, l'aîné, est toujours vierge à 32 ans (comme ses frères et sa sœur d'ailleurs) (Pl, 14). Ovide s'arrange pour que sa mère soit toujours préoccupée par les cols de ses chemises à empeser (Pl, 19). Enfin Guillaume et Cécile ne cessent de se disputer tout le temps comme des gamins (Pl, 23).

Au commencement du récit, le lecteur est frappé par la collectivité et la promiscuité qui dominent les rapports sociaux. Cette structure caractérisant la vie rurale est en effet bien présente dans la famille Plouffe composée de six personnes, lesquelles se meuvent dans les espaces représentés presque toujours en groupe. Ainsi, les membres de la famille se retrouvent continuellement rassemblés dans la maison, précisément dans la cuisine où se déroulent les évènements les plus importants de leur vie. Cet espace les accueille à tout moment de la journée. C'est là que « Guillaume, assis par terre près du poêle, caressait son chat » (Pl, 23), que Napoléon « s'engouffra pour en ressortir aussitôt armé d'un pot de colle, de ciseaux et d'un immense cahier d'échantillons de tapisseries derrière lequel il disparaissait presque complètement » (Pl, 15). De toutes les pièces de la maison, on insiste sur ce décor qui renvoie à la fois à un lieu clos central et délimité ainsi qu'à un espace matriarcal puisque dominé par la mère Plouffe :

> Tout le monde se mit à table, à la place assignée à chacun comme une plaque matricule. Une seule fois on en était presque venu aux poings dans la famille c'était le jour où le bilieux Ovide, fatigué des rayons du soleil qui le frappaient en pleine figure, avait été pris du caprice de s'asseoir à la place de Napoléon, qui tenait mordicus à son droit d'aînesse : la chaise du bout de la table. Depuis lors, les repas étaient calmes. Le bruit des mâchoires y rythmait le pas lourd de Mme Joséphine Plouffe, allant et venant de la table au poêle (Pl, 21).

Curieusement, en dépit de ce rassemblement harmonieux, chacun est dans sa bulle. Bien qu'ils soient physiquement liés, les individus dévoilent progressivement une certaine solitude intérieure. L'espace où ils se trouvent les unit mais ils demeurent séparés par leurs intérêts trop éloignés les uns des autres. C'est pourquoi ils gardent le silence suivant un accord tacite :

> À quoi bon parler ? De quoi les Plouffe auraient-ils discuté ? Trop d'images sportives se déroulaient devant les yeux fixes de Napoléon, trop de cavatines résonnaient aux oreilles d'Ovide dont les maxillaires écrasaient les bouchées avec d'autant plus de vigueur qu'elles articulaient en même temps les répliques qui feraient pencher Rita Toulouse vers l'opéra. Quant à Cécile, elle était déjà assez occupée à enlever le gras qui bordait le jambon tranché. Le père Théophile concentrait ses efforts sur la cuiller à soupe qui branlait entre ses doigts à demi paralysés par l'arthrite. Surtout il continuait à se répéter qu'il pouvait encore lever élégamment la jambe pour descendre de son bicycle. Guillaume s'inquiétait de son chat jaune qu'il adorait flatter après le souper et qu'il n'apercevait pas dans la cuisine. Le championnat d'anneaux n'occupait pas son esprit. Mme Plouffe refaisait son calcul : mettre deux pincées d'empois de moins et les cols d'Ovide seraient parfaits. (Pl, 21).

De cet extrait se dégage un sentiment d'individualisation au sein de la collectivité. Des frontières invisibles se dressent déjà au cœur de cette famille soudée, même si en apparence la vie semble suivre son cours dans la parfaite harmonie puisque les frontières séparant les membres de la famille Plouffe sont encore intériorisées. Or, sous cette mer calme, bouillonnent les remous d'un volcan prêt à exploser d'une seconde à l'autre. Seulement il lui faut un élément déclencheur. Celui-ci ne tardera pas à venir. C'est Denis Boucher, meilleur ami d'Ovide, personnage extérieur à la famille mais très proche de tous ses membres, qui apporte l'événement perturbateur de la paix, laquelle a longtemps régné sur la famille Plouffe.

Ambitieux, mû par ses projets personnels, Denis Boucher est le seul qui manifeste de l'hostilité envers les codes socioculturels de son environnement. C'est lui qui est le plus en mouvement dans l'espace partagé par ses voisins. Si la déambulation des membres de la famille Plouffe se fait d'une manière stable, orientée toujours vers le centre fixe qui illustre le poids lourd des traditions, celle de Denis Boucher relève plutôt d'un pressant besoin de mouvement qui découle de son sentiment d'errance identitaire. Il ne trouve pas le bonheur parmi les siens. Il est vrai qu'Ovide vit un grand désarroi aussi, et que son monde d'artiste ne fait que l'enfoncer

davantage dans une grande solitude. Cela dit, son décalage par rapport aux autres ne le pousse pas à les fuir mais plutôt à vouloir leur prouver sa valeur tout en demeurant près d'eux. Il se rend compte qu'il est différent, étranger, intrus dans son milieu. Il ne réussit pourtant pas à s'en détacher. En revanche, Denis Boucher paraît plus indépendant. Conscient des maux de sa société, il tente de s'évader du climat étouffant du quartier aux horizons fermés. Il ose alors franchir les frontières imposées par les codes sociaux et religieux. Aussi trouve-t-il le moyen d'inviter chez la famille Plouffe à l'improviste un personnage très singulier :

> —De la grande visite pour vous autres, madame Plouffe ! [...] Je vous présente M. Tom Brown.
> Le vieux Théophile avait reculé d'un pas et regardait l'étranger avec arrogance.
> —Un Anglais !
> Denis Boucher comprit et s'empressa d'ajouter :
> —Non, Américain,
> Le corps raidi de Théophile s'amollît. Il poussa un soupir de soulagement [...]
> —M. Tom Brown est pasteur baptiste à Cincinnati. Mon Révérend, je vous présente la famille Plouffe. M. et Mme Plouffe, Ovide, grand amateur d'opéra (un large sourire épanouit la figure d'Ovide qui s'était rembrunie au titre de pasteur), Cécile Plouffe. Et Guillaume Plouffe, votre champion. (Pl, 27-28).

Face à cette étrange apparition, la famille se comporte de multiples manières. La présence de Tom Brown suscite des réactions très hétérogènes. De nouvelles frontières, d'ordre religieux cette fois, se construisent au sein des membres de la même famille. Chacun réagit différemment à la question de la religion qui surgit avec cet inconnu incarnant une dévotion autre que celle qu'ils croient connaître. De surcroit, il vient d'un espace complètement étranger. Pour se rendre chez eux, il a dû franchir les frontières séparant le Canada des États-Unis, un pays connu vaguement par les membres de la famille. Quand Tom Brown annonce qu'il vient de Cincinnati, Ovide s'empresse de montrer ses connaissances qui se limitent à « diriger le bras vers le sud » (Pl, 34). L'altérité des frontières ici est illustrée par la présence de ce personnage autre, différent, venu d'un espace étranger face auquel les personnages sont déstabilisés. Dans ce contexte, l'altérité, ainsi que le décrit si bien Rachel Bouvet, « se joue dans cette tension qui déporte vers le lointain, qui déstabilise, dans ce formidable effort qui nous pousse au-delà des

limites du connu[254] ». C'est exactement ce que ressentent les personnages devant le pasteur Tom Brown. Il n'est pas sans aiguiser l'intérêt unanime puisque « tous les yeux (le) fixaient avec tant de curiosité » (Pl, 27). Il faut dire que le portrait fait de cet homme presqu'irréel contribue à dégager l'attirance voire la fascination ressentie envers l'Autre, le différent :

> Très grand, le pasteur Tom Brown s'inclinait devant chacun avec une raideur que corrigeait d'abord son sourire de bambin. Mais quand le regard se butait contre son long nez, cette raideur, que les lèvres permettaient un instant d'oublier, semblait se figer, se fixer à demeure. Mme Joséphine Plouffe fut moins émue par ces yeux inquisiteurs et cette bouche d'enfant que par l'habit noir du révérend Tom Brown. Elle le détaillait des épaules à la ceinture, et recommençait, désemparée de voir ce veston noir dégénérer en culotte au lieu de s'étaler en une ample soutane. Cécile, qui avait vieilli dans l'insouciance du regard des hommes, fut accrochée par celui de ce pasteur de trente-cinq ans qui souriait comme une jeune fille et vous examinait comme un sphinx. Elle chuchota dans l'oreille d'Ovide :
> —Il a un drôle de col (Pl, 28).

Tom Brown est pour la famille Plouffe l'illustration d'un univers énigmatique : un ailleurs intriguant, un espace inconnu, un système de codes étrangers aux habitants de Saint-Sauveur rarement sortis de leur quartier. Expulsés à l'extérieur de leurs frontières, ceux-ci s'intéressent sérieusement à ce personnage mystérieux, fascinant et menaçant à la fois. Cécile est tout éblouie par le physique de Tom et même Ovide, malgré sa réticence au début à l'annonce de la religion de l'Américain, finit par se détendre. Il semble même l'apprécier, flatté dans son orgueil de connaître du monde intellectuel qu'il considère digne de son intérêt puisqu'il « savait que Denis Boucher, le jeune voisin, n'emmènerait à la maison que des intellectuels » (Pl, 27). Ce dernier ne manque d'ailleurs pas de préciser qu'il a rencontré Tom Brown à l'université où il suivait des cours d'été. Rien de plus valorisant aux yeux d'Ovide qui « de satisfaction, ajusta sa cravate. L'université le visitait. Heureusement, les gens ne sont pas tous des champions d'anneaux ! » (Pl, 30). Stimulé par cette « présence intellectuelle » dans sa maison, le jeune amateur d'opéra va même penser que « Denis Boucher avait sans doute soufflé mot au pasteur de l'érudition musicale d'Ovide » (Pl, 30). Afin de se rehausser davantage devant cet inconnu prestigieux, celui-ci tente d'attirer son attention en « parlant fort pour indiquer à l'étranger qu'il

[254] Rachel Bouvet, « L'altérité des frontières » *op.cit.*, p. 18.

était l'homme présentable de la famille » (Pl, 28) en se tournant vers Cécile à qui il veut expliquer la différence entre un pasteur et un curé :

> —Mais c'est un pasteur, ma sœur !
> Cécile, Joséphine et Guillaume, à cette mise au point d'Ovide, eurent un mouvement de tête entendu pour signifier qu'enfin ils comprenaient l'état civil de Tom Brown. À la vérité, le mot « pasteur » mettait en branle une telle sarabande d'appellations diverses vaguement installées dans leur souvenir, qu'ils n'osaient, de peur de paraitre ignorants, afficher de l'incertitude. Soit paresse d'esprit, soit timidité, ils ne s'informèrent pas s'il s'agissait du titre de pasteur que se donnait parfois le curé ou d'une image de rhétorique qu'ils se rappelaient avoir aperçue au cours de leurs rares lectures. Mais comme les Plouffe avaient toujours vécu en serre dans un pays où le sacerdoce et la rhétorique fleurissent, le mot « pasteur », comme une goutte de mercure dans un tube, faisait la navette chaque fois qu'ils penchaient la tête, entre la cellule cérébrale qui optait pour l'Église et celle qui se réclamait de la légende et des titres honorifiques. Cependant, les têtes s'inclinaient davantage du côté de la prêtrise et, lentement, dans l'esprit des Plouffe, Tom Brown s'installa comme un abbé incomplet qui portait le titre de pasteur en guise de soutane (Pl, 29).

Sur son ton sarcastique habituel, l'auteur fait une caricature de l'ignorance des personnages pour qui le terme « pasteur » est ambigu. On a déjà vu que la famille a fait des études limitées et que tous les membres se contentent de « rares lectures ». Si le terme de pasteur ne réussit pas à les toucher, celui de « protestant », en revanche, suffit pour semer la zizanie dans la famille : ils « eurent un geste de frayeur inconsciente. Ovide même y passa. Cécile pensait : - Je me le disais bien qu'il avait des yeux pas catholiques ! » (Pl, 30). Toujours sur le mode de l'ironie, l'auteur met l'accent sur la peur de l'altérité qu'incarne Tom Brown. Les Plouffe se sont bien imprégnés de certaines traditions héritées et de la culture rurale qui les ont enfermés dans une mentalité xénophobe et fanatique. Pourtant, face à cette altérité imposée, on voit bien qu'ils n'adoptent pas tous la même attitude. Il est évident que les membres de la famille n'envisagent pas la religion de la même manière. Celle-ci les avait longtemps unis mais la voici mise à mal par l'apparition soudaine d'un protestant américain. Cet incident permet à chacun de réaliser ce que la question religieuse représente pour lui. Se projetant hors de sa frontière, chaque personnage a son propre sentiment, son propre jugement qui n'est pas forcément celui des autres membres. Ovide, à la présence de Tom Brown, se souvient qu'on traitait de « protestants » tous ceux qui osaient critiquer certains actes prônés par les hommes religieux

de l'Église catholique ou encore ceux qui déviaient du droit chemin tracé par cette dernière. Se débattant contre ces stéréotypes basés sur la différence et sur l'incompréhension d'autrui, Ovide fait un effort pour dépasser cette frontière et va à la rencontre de celui qu'il appréhende. Afin de se conforter dans sa position, il se convainc que « Tom Brown n'était certainement pas un protestant comme les autres. Ne voulait-il pas apprendre le français et ne venait-il pas rendre visite aux Plouffe ? » (Pl, 31). En vérité, cette justification est juste un moyen pour Ovide de se rendre compte que la religion n'a pas le poids de la vie musicale et intellectuelle dont il est passionné. C'est d'ailleurs pourquoi

> toutes ces pensées durèrent le temps d'un éclair. L'université et l'amour-propre d'Ovide remportèrent la victoire. Il tempéra :
> —Vous savez, maman, l'Église baptiste est très proche de la nôtre.
> —Va pas dire ça, Vide, riposta Joséphine. Au moins, nous autres, nos prêtres se marient pas […] Cécile parlait plus que d'habitude. La religion, si elle rend parfois muets ceux dont elle élève l'esprit, fait parler ceux qui n'ont rien à dire. Le costume du pasteur l'impressionnait tellement qu'elle n'avait en bouche que propos vestimentaires [...] Théophile, excédé par toutes ces considérations, étendit le bras. - Voyons, les femmes. La religion est une affaire personnelle. Pas vrai ?
> —En effet, monsieur Plouffe, fit Tom Brown, encouragé (Pl, 32).

La réaction de M. Plouffe qui fait preuve d'ouverture d'esprit et de compréhension envers l'étranger trouve son explication dans le paragraphe suivant. En fait, Théophile saisit l'occasion de la présence de Brown pour faire ce qui lui est interdit d'habitude : boire à sa guise. Comme Mme Plouffe ne lui autorise qu'un verre par jour, Théophile se précipite d'un air victorieux vers l'armoire sachant que sa femme n'oserait pas lui faire de remarques devant l'inconnu. En effet, celle-ci « se croisa les bras et ne dit rien. Elle savait bien que la tolérance de Théophile ne visait qu'un but : trinquer. Et elle se devait de ne point traiter son mari d'ivrogne devant un protestant. - À la santé des États-Unis, mon cher pasteur » (Pl, 32).

C'est ainsi que la visite imprévue de Tom Brown marque le début du grand chamboulement dans la vie des Plouffe. À part la mère Joséphine, tous les membres de la famille semblent accepter de s'ouvrir à la différence illustrée d'emblée par une religion qui vient de loin, qui porte en elle les germes d'une nouvelle tradition, d'une nouvelle culture s'installant petit à petit

dans ce quartier longtemps replié sur lui-même. Seule la mère Plouffe voit cette visite de mauvais augure. En effet, cet évènement va engendrer un grand changement dans le processus de construction identitaire des personnages. Il va leur permettre d'extérioriser ce qu'ils pensent tout bas sur la question de la religion. Le devoir national et religieux dont Mme Plouffe se sent tout d'un coup chargée va déclencher de grandes tensions à la maison. Persuadée que « le Seigneur, par la voix du curé Folbèche, lui intimait l'ordre de repousser le protestant Tom Brown hors de sa maison et de sa paroisse » (Pl, 83), elle prononce solennellement le verdict devant ses enfants : « Le protestant viendra plus ni dans ma maison, ni dans ma paroisse. Le curé et moi l'avons chassé » (Pl, 85). À son grand étonnement, Madame Plouffe se heurte à un désaccord commun. Tout le monde a fini par trouver son compte avec Tom Brown qui fait presque partie de la famille. Guillaume se voyant déjà grand champion aux États-Unis selon les prédictions du pasteur et qui attend le grand jour du match de vendredi pour faire ses preuves devant l'abbé, ose reprocher à sa mère sa décision : « Vous nous mettez toujours des bâtons dans les roues m'man » (Pl, 84). Mais c'est Napoléon qui se montre le plus féroce devant la résolution de Mme Plouffe :

> Toute la somme d'autorité que lui conférait son droit d'ainesse, et dont il ne s'était servi jusqu'à ce jour que pour défendre sa chaise du bout de la table, se répandait dans sa voix, ses vœux, ses gestes, tout son corps. Il découvrait ses prérogatives d'aîné comme sa mère avait découvert le devoir (Pl, 85).

Aussi s'oppose-t-il au désir de sa mère sans aucune négociation et fait comprendre à toute la famille que Tom Brown va venir comme prévu et que le match se déroulera sans aucun changement. De ce qui précède, on constate que la religion ne tient pas une place importante chez les jeunes protagonistes qui semblent tous éprouver de la sympathie pour le jeune protestant. Bien au contraire, leur attitude démontre la prédisposition de cette nouvelle génération à s'ouvrir aux changements opérés par la modernité, par la culture américaine qui leur apporte de nouveaux intérêts et leur propose des issues à leur vie monotone, stagnante et sans horizons.

La frontière religieuse incarnée par Tom Brown n'est pas la seule à laquelle la famille Plouffe sera confrontée. Celle-ci est également accompagnée d'une seconde frontière où l'altérité entre

en jeu. Il s'agit de l'altérité linguistique. Car Tom Brown apporte dans cet espace sa religion, sa culture et sa langue. Lors de la rencontre chez Les Plouffe, « les premiers mots de Tom Brown nasillèrent dans un fort accent américain » (Pl, 29) mais l'étranger se sent encouragé par l'attitude d'Ovide qui « accordait au pasteur de grands coups de tête engageants, car l'Américain cherchait ses mots avec une évidente difficulté » (Pl, 30). Bien que le révérend s'exprime en anglais, la langue, ici, n'est pas considérée comme celle du colonisateur anglais que la famille abhorre. C'est au fur et à mesure que le lecteur avance dans le roman que l'anglais va s'avérer une menace identitaire à la société québécoise. Le fait que Tom Brown soit tout de suite accepté parmi les jeunes Québécois assoiffés de liberté et d'émancipation, va permettre à la culture américaine de s'infiltrer dans la vie sociale des habitants de Saint-Sauveur. Il n'est d'ailleurs pas le seul porteur de cette nouveauté culturelle et linguistique. Rita Toulouse, la jeune femme qu'Ovide rêve de conquérir, est bien représentative de la jeunesse québécoise entichée de l'américanisation responsable de la transfiguration de l'espace social québécois. Insatisfaite de sa situation misérable actuelle, Rita aspire à un meilleur avenir. Elle désire fuir les conditions économiques dans lesquelles sa situation et sa classe sociale l'ont placée. Rien d'étonnant alors de voir la jeune fille s'accrocher à un ailleurs promettant, à des aspects d'une culture symbolisant la gloire, le succès et le bonheur. D'ailleurs le récit nous apprend que la jeune fille de dix-neuf ans qui « confondait plaisir et bonheur [...] ne savait rien faire avec mesure » (Pl, 51) et qu'à son travail, elle faisait « éclater ses locutions américaines dans les allées bordées de machines et d'hommes » (Pl, 51).

C'est ainsi que la domination linguistique s'incruste petit à petit dans cet espace social propice aux transformations opérées par l'invasion des nouveaux modes de vie. Les anglicismes pénètrent à vue d'œil dans la langue française et les habitants semblent accepter la transformation sans trop réagir. Ils sont prêts à accueillir à bras ouverts tout ce que leur apporte cette altérité fascinante. Si tous semblent adhérer tacitement à ce nouvel univers, la mère Joséphine, elle, est toujours prête à lutter contre le fléau américain dont les symptômes se font sentir chez elle. Elle tente de faire de la résistance à sa manière, même si elle comprend que ses efforts sont limités et que le contre-courant est bien plus fort pour qu'elle puisse y remédier toute seule. Aussi recommande-t-elle à son fils de lire pour ne pas perdre son français. Nous assistons à une scène de résistance qui signale la conscience linguistique de l'auteur cherchant

à préserver l'identité québécoise. À ce titre, Jocelyn Létourneau met en valeur le rapport entre la langue et l'identité. Selon lui,

> Dans les faits, et malgré la faveur qu'obtient aujourd'hui l'idée du pluralisme identitaire au Québec, la tension entre la langue et l'identité perdure […] La langue n'est pas en effet un médium simplement et seulement communicationnel. Elle est, pour un groupement qui y retrouve et y investit une grande part de son être-au-monde, mémoire et projection de soi[255].

Bien avant les débats et les articles traitant de ce sujet, Roger Lemelin met en garde contre le péril qui guette la langue française en voie de disparition au Québec ou plutôt en voie de mutation. Nous voyons dans le roman que la langue anglaise s'incruste dans la langue française sous forme d'expressions, de locutions. Ces intrusions en font progressivement une langue hybride qui est acceptée par les sujets comme partie intégrante de leur nouvel espace social. C'est de cette façon que la frontière linguistique est franchie par les habitants de la Basse-Ville. Loin de rejeter le langage « américain », ils vont s'initier à cette culture en vedette véhiculée par le Jazz, le baseball et les expressions à la mode. Il va de soi que toutes les tentatives élaborées par le curé et ses souteneurs pour récupérer les jeunes gens vont échouer catégoriquement devant la force foudroyante de l'américanisme triomphant. Ce dernier ne se manifeste pas uniquement par des chansons de Jazz, par l'effervescence sportive et culturelle mais aussi par la force économique dont il se fait le seul garant. Le capitalisme américain qui attaque de plein fouet l'espace social québécois va creuser davantage le fossé existant entre les classes sociales. La narration insiste à plusieurs reprises sur la condition matérielle modeste des habitants du quartier vivant dans la privation et la frustration. Ovide et Napoléon travaillent dans une usine de chaussures. Leurs moyens limités ne leur permettent pas de se payer des loisirs et encore moins de fréquenter des femmes. D'ailleurs, sur cette question, Guillaume s'exprime ouvertement : « Les femmes coûtent cher. On n'a pas d'argent. Donc, pas de femmes. » (Pl, 23). Quant à Napoléon, il tente de combler ce manque en adoptant des propos de sage, masquant sa frustration de jeune homme vierge : « Les femmes ? Dangereux pour les athlètes. Comme la boisson et la cigarette » (Pl, 23).

---

[255] Jocelyn Létourneau, « Langue et identité au Québec aujourd'hui. Enjeux, défis, possibilités », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 5, n. 2, 2002, p. 80-81.

Si les frontières sociales et économiques sont bien perçues dans les discours et les comportements des jeunes protagonistes, elles existent encore plus explicitement dans le roman. En effet, la ville est divisée dans la description de l'espace urbain en deux parties distinctes : la Basse-Ville où demeure la famille Plouffe, et la Haute-Ville, où ont lieu les manifestations sportives, les événements mondains comme « les partys à l'américaine » dans le château Frontenac. La partie supérieure de la ville abrite en son sein les gens riches, insoucieux de ce qui se passe au-delà de la frontière qui sépare les deux mondes parallèles. Matérialisée, la frontière se trouve « dans la rue Arago, au pied du Cap, cette boursouflure géographique qui divise Québec en deux et sert d'échelle aux classes sociales » (Pl, 42). Il s'agit en effet de gravir « l'escalier de la côte Victoria pour monter à la Haute-Ville » (Pl, 44), un mouvement vers le haut, symbole du décalage hiérarchique qui exige l'effort et l'endurance pour parvenir à un niveau supérieur. Les habitants de la Basse-Ville fuient leur quotidien triste et morose en accédant à l'autre côté de la ville. Cette trajectoire, contrairement à ce qui est attendu, est minée de l'intérieur car il ne suffit pas que les individus dépassent la frontière pour faire partie de ce monde auquel ils ont accès physiquement en le franchissant. La frontière qui sépare et unit en même temps, englobe des individus à caractéristiques communes dans l'espace de la Basse-Ville, envahis par la souffrance, l'humiliation, la misère, la médiocrité et la mesquinerie. Rêvant d'évasion, ils pensent qu'escalader la frontière vers cet espace presqu'interdit où ils se sentent étrangers et intrus, leur est bénéfique. Or, c'est le contraire qui s'opère, car cet espace social, cet Autre admiré et convoité, à l'image du miroir, ne peut que leur renvoyer une réalité amère. Ils n'appartiennent pas à ce monde et ils n'en feront jamais partie. S'ils arrivent à y jouer un rôle autre que le leur et à faire semblant d'être les personnages de leur imagination, en rentrant le soir chez eux, ils sont rattrapés par la triste vérité de leur pauvre condition. Dépasser la frontière ne change rien à leur situation, même si à un moment donné, ils croient appartenir à ce monde inconnu qui les fascine. Ceci explique sans doute la vitesse vertigineuse de l'influence américaine dans cet espace devenu favorable aux changements sur tous les plans. Dans cet environnement grouillant, divisé par les querelles de clocher, les frustrations matérielles où chacun devient un élément de comparaison, les sujets se sentent emprisonnés dans un milieu étouffant, étriqué, figé dans le conformisme dont ils reproduisent les schémas. Ce lieu fermé par les barrières religieuses, linguistiques et économiques est le reflet d'un monde en voie de disparition. Ce dernier va céder la place à un

espace social en proie aux tourbillons de l'ère moderne où le rêve américain devient l'incarnation de l'ultime quête du bonheur et de la réussite.

5.4 Zeth entre la Marche de construction et les Machines à émettre

Si le « rêve américain » avec tout ce qu'il comporte d'imaginaire et d'idéologie suscite l'intérêt des protagonistes lemeliniens, c'est en revanche « le rêve golfien » qui semble hanter les esprits des Cairotes dans les années 70. Bien avant cette date, l'Égypte, connue pour son cosmopolitisme, est longtemps restée le symbole d'une population hétérogène et polyglotte, témoin d'une parfaite coexistence ethnique et culturelle. Ce pays où Juifs, Chrétiens et Musulmans cohabitaient dans une entente exemplaire, se retrouve envahi par la montée d'un islam fanatique et intégriste annonçant presque les prémisses d'une éventuelle guerre civile. L'époque « des ravissantes minijupes » (Z, 13) du temps de Nasser est révolue. Les rues, les espaces publics et privés se voient inondés par les femmes portant le voile « qui s'était répandu parmi les employées comme une traînée de poudre » (Z, 89). Les haut - parleurs des mosquées « prônaient à tue-tête la foi en Dieu et le renoncement au monde, et ajoutaient maintenant dans un hurlement à vous déchirer le cœur, comment il était inacceptable que des patrons du nom de Hanna[256] se fissent servir le thé par des gens répondant à celui de Mohamed » (Z, 175). Comment expliquer cette évolution fulgurante ?

Pour répondre à cette question, il faut retracer le contexte égyptien de cette période. Au début des années 70, la crise mondiale du pétrole dont les pays du Golfe ont le monopole, favorise « le rêve golfien », devenu une obsession pour certains jeunes Égyptiens. Quelle que soit leur profession, ils espèrent franchir la frontière de la mer Rouge pour aller en Arabie Saoudite, au Koweït, aux Émirats pour faire fortune. Ceci n'a rien de surprenant quand on apprend que le Golfe leur offre des salaires exorbitants qu'ils n'auraient jamais pu gagner durant tout un siècle de travail dans leur pays. Dès lors, les pays du Golfe deviennent le symbole d'un enrichissement certain, d'une ascension économique et sociale qui sépare ceux qui partent de

[256] Hanna est un prénom égyptien masculin attribué aux chrétiens d'origine copte.

ceux qui restent. À leur retour, un grand nombre de ces citoyens s'étant enrichis considérablement se sont en même temps imprégnés d'une culture strictement religieuse due aux années vécues dans ces pays.

Le mariage de Zeth coïncide avec cette période de l'*infitah*[257] favorisée par Sadat qui permet au capitalisme de contrôler la société devenue un grand marché international. Bien que les rêves soient encore permis, Zeth craint de ne plus faire partie de la classe moyenne qui tend à se dissoudre. Son travail médiocre dans les Archives ne peut lui permettre les grosses dépenses exigées par la Marche de destruction et de construction (ainsi que la nomme ironiquement sans cesse le récit), laquelle continue à avancer systématiquement selon un calendrier précis :

> Elle débutait chaque année à la saison du traitement du coton, qui permettait au fonctionnaire à l'Agriculture de changer ses papiers peints ou de renforcer sa climatisation. Puis le professeur de retour du Koweït prenait le relais et changeait de moquette ou ajoutait un nouvel appareil électrique à sa riche collection, suivi de son voisin du dessus ou d'à côté [...] La Marche conservait son ordre régulier qui la faisait toujours sauter du troisième au cinquième étage sans s'arrêter chez Zeth, déclenchant l'action de ses glandes lacrymales, notamment quand elle devait rouler un morceau de chiffon autour d'un tuyau percé dans la salle de bains, quand ses yeux tombaient sur les couches de graisse et de fumée déposées sur les murs de la cuisine, et plus encore quand sa sœur Zeinab à propos de la vieille chasse d'eau de fonte accrochée près du plafond [...] s'exclamait avec une innocence feinte :
> —Ça alors ! Tu as encore un truc pareil chez toi ? (Z, 54).

Vivant dans la frustration et la rage de ne pas pouvoir se maintenir au niveau de son entourage, Zeth se sent au comble de l'humiliation. Ne pouvant expliquer cet engouement collectif de tous les habitants de l'immeuble à l'instar de ceux de la ville, Zeth tente à l'aune de ses moyens d'attraper le train de la Marche qui avance à une vitesse vertigineuse. Elle voit désespérément cheminer sous ses yeux par la cage d'escalier de l'immeuble une panoplie de produits destinés aux appartements riches : appareils électriques, moquettes, céramique, verre fumé,

[257] L'infitah, ou l'ouverture, désigne la nouvelle politique de libéralisme économique entreprise par le président égyptien Anwar El Sadat au milieu des années 70. Soutenant la privatisation partielle de l'économie publique ainsi que la libre concurrence, cette nouvelle politique vise à « ouvrir », tel que le montre son nom, la porte aux investisseurs locaux et étrangers, ce qui permet aux sociétés occidentales et aux importations d'équipements et de matériaux d'intégrer le marché égyptien qui en était jusqu'alors privé. Voir à ce sujet : Milad Hanna, *Le logement en Égypte : essai critique*, Le Caire, CEDEJ, 1992.

équipements de cuisines et salles de bain modernes, etc. Ce défilé de tant d'objets inaccessibles accentue l'impuissance de Zeth qui ne peut s'empêcher alors de s'en prendre à son époux :

> Zeth ne pardonnait pas à son mari de la mettre dans de telles situations. Car Abdel-Méguid avait refusé à sa manière cassante et sans autre explication, de se joindre à la Marche. Revenu par la suite à de meilleurs sentiments, il lui avait exposé les considérations pratiques qui leur imposaient d'attendre qu'il eût obtenu la licence, qu'il ne devait jamais présenter, ou le contrat de travail aux Emirats qui n'arriva jamais. (Z, 54)

C'est ainsi que les portes de l'étranger se ferment devant Zeth et Abdel-Méguid qui doivent désormais s'adapter aux changements de l'espace qu'ils habitent. Joindre les deux bouts, diminuer autant que possible les dépenses superflues deviennent la principale préoccupation de Zeth. Car celle-ci ne perd pas l'espoir d'intégrer la Marche. C'est toute son identité sociale qui est en jeu. Déployant son ingéniosité, elle réussit finalement à y participer mais faute de pouvoir égaler le rythme des autres, son modeste budget ne peut qu'amplifier sa privation et sa frustration. L'immeuble de Zeth, à l'instar de la ville, voire du pays, abrite petit à petit des habitants à identités et catégories disparates. Les frontières socio-économiques et linguistiques se dressent au sein du même immeuble, de la même ville, du même pays, diversifiant les mentalités, divisant les occupants de l'espace selon leurs quartiers, leurs écoles, leurs logements. Les lieux se métamorphosent au vu et au su de tous sans que qui que ce soit ne songe à réagir. Observant de près ces chamboulements, Zeth vit chaque nuit dans une angoisse terrible de sombrer dans une classe inférieure.

Les tensions dues à la situation socio-économique de Zeth ne se limitent pas au foyer. Même au travail, elle sent constamment les frontières s'élargir entre elle et ses collègues, « les Machines à émettre » des Archives. Habituées à un bavardage continu, elles comprennent très vite qu'il ne se passe rien d'intéressant dans la vie de Zeth. Aussi commencent-elles à l'ignorer et à la mépriser. En effet, Zeth n'a rien d'extraordinaire à leur exposer. Son monde limité ne lui permettant pas d'avoir des histoires captivantes à raconter aux collègues pour les impressionner, elle tente désespérément de maintenir leur attention. Elle peine à faire partie de cette collectivité sociale décidée à la marginaliser :

> Les machines gloutonnes, aux orifices en perpétuel mouvement (soit pour émettre, soit pour mastiquer ou ingurgiter), ne cachaient pas leur impatience devant la manière d'émettre de Zeth, car cette dernière, sentant que les occasions qui s'offraient à elle étaient en régression constante, faisait exprès de s'étaler autant qu'elle le pouvait […] Ajoutez à cela qu'elle était évidemment incapable de prendre une part active aux thèmes de prédilection des machines, à savoir : les problèmes des voitures, y compris les plus menues différences entre les quarante modèles en circulation dans les rues du Caire, la pose des carreaux de céramique, les écoles de langue étrangères, les centres commerciaux du Golfe (hors-taxes et autres), les contrats de travail à l'étranger, les vidéocassettes, etc. Bref, elle déchut progressivement des lignes d'émission aux lignes de réception. Parallèlement, elle acquit peu à peu la certitude que les machines l'ignoraient délibérément : elles évitaient de la saluer le matin, « oubliaient » de l'inviter à prendre le thé commun, négligeaient de prendre son avis sur les problèmes du travail. Elle en arriva bientôt à la conviction qu'elle était victime d'un boycott organisé (Z, 91).

Repoussée par ses collègues, Zeth se rend à l'évidence qu'elle doit à sa situation socio-économique ce rejet unanime. Son désarroi identitaire naît de sa « non appartenance » au groupe. C'est l'identité sociale ou « identifiant », pour reprendre l'expression de Bernard Debarbieux, qui est mise à mal ici. La protagoniste se voit en effet assignée à une certaine identité par ce groupe social se permettant de la catégoriser selon l'ordre classificatoire défini par Debarbieux. Ordre favorisé par la dimension spatiale qui renvoie à des logiques de localisation et d'environnement. Ce vide intérieur, ce manque à combler est pourtant hors du contrôle de Zeth. Comment se faire accepter ? Comment se faire pardonner ? La souffrance de Zeth la poursuit partout où elle va. Une fois rentrée chez elle, la pauvre frustrée se concentre sur les astuces susceptibles de la rehausser aux yeux des Machines intransigeantes. Elle déploie ainsi tous ses efforts pour changer la situation et être admise dans le groupe professionnel. Mais Zeth n'obtient pas la grâce tant souhaitée. Un évènement vient bouleverser son existence au travail et ajouter à cet esprit fatigué, des réflexions plus graves relatives à sa société en perpétuelle mutation. Car Zeth ne sera pas la seule vedette du boycott aux Archives. Une autre victime vient se joindre à elle. Si Zeth est stigmatisée par sa catégorisation socio-économique et par le manque d'un ailleurs source d'histoires transmissibles, la nouvelle collègue l'est pour une autre raison, bien plus sérieuse. Le portrait de cette dernière à l'arrivée aux Archives rappelle celui de Zeth quelque temps plus tôt : « Menue, frêle, timide, repliée sur elle-même, elle paraissait, comme Zeth, avoir été chassée d'un autre département. Aussi cette dernière la prit en sympathie et se chargea de lui faire connaître ses devoirs implicites » (Z,92). Mais

bientôt Zeth se rend compte de l'impossibilité de poursuivre des rapports harmonieux avec la jeune collègue. Ayant découvert le sérieux boycott des Machines pour sa nouvelle amie, elle doit renoncer à cette relation pour espérer se faire une place parmi elles :

> […] Un jour où Nadia étant absente, elle voulut signer à sa place le registre de présence, comme le voulait le code de solidarité entre les employés, Tête-de-lapin[258], haussant ses sourcils soulignés d'un trait de crayon, éclata alors :
> —Il manquerait plus qu'on signe pour cette chrétienne !
> Zeth, la brave et indulgente Zeth, en bonne fille de la révolution nassérienne, avait été élevée dans l'idée que tous les hommes sont égaux, sans distinction de religion, de race, de richesse, de prestige ou de statut social. Aussi, il ne lui était pas venu à l'esprit de s'enquérir du nom de famille de Nadia pour connaître sa confession-ce que les vigilantes machines n'avaient pas manqué de faire. Pour expier sa faute, elle se mit aussitôt à reconsidérer ses convictions, passant mentalement en revue les chrétiens qu'elle avait connus, leur allure extérieure, leurs vêtements, leur langage, ce qu'ils mangeaient et buvaient, leur conduite à la recherche du secret de cette étrange unanimité contre eux. Elle ne trouva rien d'autre que la croix verte tatouée au creux du poignet droit de Nadia, la croix d'or qui se balançait entre les seins d'une rédactrice, et la statuette en bronze de la Vierge qu'Aménophis utilisait pour protéger les fiches de son encyclopédie. Mais comme elle était lâche, elle interrompit ses visites au bureau de ce dernier et boycotta Nadia (Z, 93).

Cet extrait met en exergue les barrières invisibles qui s'établissent pernicieusement au cœur d'un même groupe. Fini le temps du socialisme dont l'idéologie consiste à proposer et maintenir une organisation sociale et économique juste, à éliminer ou du moins à réduire les inégalités sociales. Les mentalités ayant changé considérablement depuis, celui qui n'adhère pas aux valeurs communes est rejeté de la collectivité. La pauvre Zeth n'a pas le choix d'abdiquer même si au fond d'elle-même, elle s'indigne contre ces injustices. Par lâcheté plutôt que par conviction, elle cède à toutes les exigences de son entourage dont le port du voile et la recherche d'une école de langue étrangère pour ses enfants. Toutes les actions de Zeth sont guidées par la terreur de sombrer tout à fait dans la classe des pauvres qui ne peuvent assurer à leurs enfants une vie aisée, ou une éducation « à l'occidentale », celle-ci étant le symbole de la réussite sociale. Conditionnée par ses ressources financières limitées, Zeth accepte mal de ne pas accéder au statut social de son rang. Qui n'avance pas recule. Et c'est bien ce qui arrive à la pauvre Zeth qui ne se reconnait plus quand elle se compare aux autres. La rancune envers

[258] C'est un surnom donné par Zeth à une de ses collègues des Archives.

son mari devient ainsi inévitable : « À qui la faute ? À Abdel-Méguid, évidemment, qui avait abandonné ses filles dans les écoles publiques au lieu de les envoyer dans les écoles de langue, les privant ainsi des opportunités offertes aux enfants de Hanaa, Manal, Afaf et Zeinab » (Z, 96). La pression sociale est telle que tout est acceptable pour ne pas être en marge de la société. Même pour la brave et honnête Zeth, à un moment donné, la fin justifie les moyens. Quand l'amertume devient trop grande, c'est toute la famille qui en pâtit. Aussi n'hésite-t-elle pas à culpabiliser son époux pour le poids lourd qu'elle porte depuis déjà quelques années :

> Cette nouvelle confrontation fut pour Zeth l'occasion, non seulement de mettre les points sur le *i,* mais encore de faire allusion à l'erreur de sa vie : elle l'avait gâchée dans la cuisine, à élever ses filles et à s'occuper d'Abdel-Méguid. Or, il ne s'agissait plus seulement dorénavant, de rejoindre la Marche ; il fallait penser dès aujourd'hui au mariage des filles.
> Abdel-Méguid conclut une plaidoirie sans surprise par cette question :
> —Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Que je vole ?
> —Pourquoi pas ? répondit-elle du tac au tac. Où est le mal ?
> Puis elle lui assena le coup de grâce, sous la forme d'une autre question qui mit un terme à la partie (parce qu'il ne put y répondre) : Pourquoi ne partait-il pas travailler à l'étranger comme tout le monde ? (Z,96).

Ainsi le rêve saoudien n'étant plus réalisable, Zeth et ceux qui, comme elle, n'ont pas eu la chance de franchir la frontière, sont prisonniers dans et de leur espace. Dans l'impossibilité de joindre l'ailleurs salvateur qui mène vers la richesse, qui permet de grimper dans la hiérarchie socio-économique, tous ces assignés à résidence doivent trouver une issue à leur milieu de plus en plus délimité. C'est désormais à travers l'horizon des autres que chacun entrevoit sa propre réalité. Dans ce quotidien épuisant et ingrat, l'espace social n'est plus du tout celui où Zeth a commencé sa vie de citadine autonome. Elle ne vit plus dans la ville mais à travers les problèmes de la ville. Elle ne peut plus prétendre y être active même si elle se voit obligée de prendre part aux activités quotidiennes, en se déplaçant dans les transports en commun pour se rendre et revenir du travail ou en faisant les courses pour la maison. C'est à peine si elle se souvient du décor urbain qui embellissait Le Caire alors qu'elle venait de connaître Abdel-Méguid. Oubliés les espaces symboliques d'une ville palpitante de joie et d'espoir des années 60, comme la mare aux canards de Maryland qui accueillait les familles et les amoureux. Tout ceci n'existe plus. Tous ces aspects d'un Caire promettant se volatilisent et il n'en reste qu'un

horizon sombre, lequel se ferme de plus en plus sur les habitants. Ceux-ci sont accablés par la cherté de la vie, par les contraintes sociales. Ils ressentent alors cette « crise de l'espace » dont parle Anna Madoeuf, une crise qui touche tous les secteurs de l'espace social cairote et qui agit sur les sujets en les détachant de leur ville, les poussant à l'indifférence : « La mégapole est retorse, ses complications transcendent et floutent les lieux et, de manière maligne, gorgent et unifient Le Caire, reflet d'une société tourmentée[259] ». De cette métamorphose territoriale, conditionnant le comportement quotidien et empêchant les résidents de la ville de s'intégrer totalement à leur espace, découle le profond sentiment de déracinement et d'exil dans leur ville natale qu'ils ne quitteront jamais.

5.5 Quand la frontière mène à l'exil

Dans le cas de Sabir, personnage principal de *La quête*, c'est son déplacement de la cité d'Alexandrie vers Le Caire qui cause le sentiment d'exil. Toute sa trajectoire est minée par la comparaison de sa ville natale qui « avait abrité les jours les plus heureux et les plus doux de son existence » (Lq, 12) avec ce Caire effrayant, bondé de monde, où il ne cesse de se présenter comme étranger et dans lequel il erre comme un vagabond dans le seul but de tuer le temps. Contrairement aux protagonistes des romans précédents, Sabir n'a jamais désiré quitter son espace. Il ne rêve à aucun moment de changer son existence. Bien au contraire, il semble apprécier ce train de vie, dans l'insouciance, la jouissance et la luxure gratuite et abondante, aux crochets de sa mère « qui s'était chargée de l'élever, seule, tandis qu'il jouissait des plaisirs d'une longue adolescence » (Lq, 12). À la mort subite de sa protectrice, la misère certaine le guette. Il se trouve obligé de fuir sa ville, la mort dans l'âme. Bien avant son départ, les propos qu'il échange avec les autres donnent l'impression au lecteur qu'il s'en va dans un pays lointain dont il ignore la langue, la culture et les habitudes. Cet espace lui est vraiment inconnu et dépasser les frontières entre les deux villes pourtant voisines[260] lui paraît très effrayant : « Le Caire est une grande ville et je n'y ai jamais mis les pieds » (Lq, 20). Avant de prendre la

[259] Anna Madoeuf, « Une vie, une ville. Le Caire des Années de Zeth », *op.cit*., p. 44.

[260] Le Caire se trouve à 220 kilomètres d'Alexandrie, soit deux heures en voiture ou en train.

décision définitive de partir, Sabir tente par tous les moyens possibles de retrouver son père à Alexandrie. Bredouille, il hésite encore à se rendre au Caire craignant l'inconnu. Le choix s'impose lorsqu'il réalise que sa présence à Alexandrie signifie reprendre les activités de sa mère, emploi dont il ne veut rien savoir : « Voilà ce que souhaitaient ses ennemis. Plutôt crever ! Mais que tenter d'autre à Alexandrie ? » (Lq, 28). La veille de son départ, Sabir s'adresse à l'amie intime de sa mère qui lui propose de lui acheter les meubles. Celle-ci ne manque pas de raviver sa plaie en lui présentant ce déplacement comme un voyage vers l'autre bout du monde : « Mais pourquoi t'exiler ? – Je vais refaire ma vie au Caire, loin du monde… » (Lq, 30). Plus de temps à perdre. La frontière qui le sépare du Caire doit être parcourue s'il veut espérer retrouver celui qui lui garantira l'honneur, la liberté et la paix :

> Son regard s'attarda sur Alexandrie, tandis que le train s'ébranlait. Il lui sembla voir une cité fantôme, enracinée dans son rêve d'automne sous une immense voute de nuages, tandis qu'un air froid bruissant de l'imminence de novembre sillonnait ses rues pimpantes quasi désertes. Il lui fit ses adieux, à elle, à sa mère, et aux souvenirs d'un quart de siècle révolu, et un long et brûlant soupir lui échappa (Lq, 30).

Cet adieu douloureux peut paraître au lecteur un peu exagéré quand on sait que la ville du Caire est toute proche de celle de Sabir et qu'il peut aisément y retourner quand il le souhaite. Est-ce un pressentiment qu'il ne devra jamais y remettre les pieds ? Ce départ triste et nostalgique rappelle celui du narrateur d'*Adieu Babylone* en quittant Bagdad pour la France. Mais dans le cas de ce dernier, la souffrance est compréhensible car il s'agit d'un véritable exil. Le jeune homme quitte son pays en pleine guerre. La situation chaotique du pays dans l'instabilité totale rend l'espace hostile voire menaçant pour les jeunes Juifs. Alors que, de son côté, Sabir « s'exile » de son propre gré, il ne court aucun vrai danger et il a toujours le choix de rester ou de revenir dans sa ville puisqu'aucune menace ne le guette. L'altérité des frontières dans ce roman se manifeste par l'appréhension extrême de l'espace méconnu que doit intégrer le protagoniste. Dans ce contexte, il n'est ni question de subjugation ni d'admiration (contrairement aux personnages des *Plouffe* devant l'altérité de l'Amérique). Le contact avec cet espace autre ne suscite chez Sabir que des sentiments négatifs. La peur de l'altérité va se concrétiser au premier contact avec l'espace monstre. Son angoisse lui semble bien fondée : « à la gare du Caire la foule le terrifia, ravivant son sentiment de solitude. Il lutta contre une

envie pressante de s'en retourner par le premier train » (Lq, 31). C'est alors que commence la descente aux enfers pour Sabir une fois arrivé dans ce nouvel espace qui ne lui apportera que des malheurs. Dans l'attente d'un miracle qui lui amènerait son père, Sabir sombre dans un désespoir grandissant. L'espace du Caire révèle toutes les frontières que Sabir n'avait pas à franchir auparavant. Dans sa vie choyée à Alexandrie, il n'avait pas eu l'occasion de se soucier de son statut social et économique. Tout était simple et accessible : « L'époque de la rue Nabi-Daniel s'était enfuie comme un souffle bien effiloché au gré du vent. Il avait connu l'amour d'une mère ; elle lui avait donné sans compter, et de la vie il avait su les joies sans redouter la peur ni les regrets » (Lq, 56).

Arrivé au Caire, Sabir doit entrer en contact avec plusieurs personnages afin de mener sa quête à bien. C'est à ce moment-là que les frontières surgissent devant lui l'une après l'autre. La première, nous le devinons bien, est d'ordre économique. D'abord, il lui faut choisir un hôtel, *fondouk*, très modeste (l'hôtel du Caire). Il tente de marchander le prix de la nuit (2 riyals) afin de pouvoir y loger un mois. L'angoisse s'empare de Sabir lorsqu'il prend conscience de sa condition financière : « Mais que faire si les jours se succédaient sans résultat ? Qu'adviendrait-il si l'argent venait à lui manquer et si sa quête demeurait vaine ? » (Lq, 56). Plus la quête s'avère longue et infructueuse plus les idées destructrices hantent son esprit. C'est donc son statut économique qui est le premier responsable de son exil et de son errance dans les quartiers du Caire. S'il avait eu les moyens, il n'aurait pas couru aux abois à la recherche de son père. La quête aurait suscité un parcours différent, lui aurait apporté des sentiments différents. Mais dans ce contexte, le père est d'abord une bouée de sauvetage à laquelle Sabir s'accroche désespérément.

La frontière économique s'accompagne, dans cette optique, d'une frontière de classe sociale qui accentue le sentiment d'exil de Sabir. Il ne peut en effet s'identifier à un groupe précis. De sa mère, il a connu l'univers des maquereaux, des filles faciles et des clients jouisseurs. Au Caire, il dissimule cette partie de son identité et insiste sur sa condition de « rentier » figurant sur sa carte d'identité. Mais bientôt, il voit que cette profession suscite l'intérêt des interlocuteurs qui l'assaillent de questions sur la nature de son travail et de ses activités professionnelles. Il n'a pas le courage d'affronter les autres avec son réel statut. Aussi ne peut-

il impressionner Ilham, la jeune employée au journal Abul Hul où il renouvelle les annonces à la recherche de son père :

> « J'imagine que vous avez obtenu un congé spécial pour mener à bien votre tâche », reprit-elle. Voilà qu'elle le sondait à mots couverts, l'angoisse l'étreignit.
> « Je ne suis pas fonctionnaire à proprement parler, dit-il, je suis rentier.
> —Vous avez des terres ?
> —Mon père est riche. »
> Comme elle dissimulait mal son insatisfaction, il reprit : « J'administre son bien foncier ; c'est une tâche bien plus éprouvante que n'importe quel autre emploi. ».
> C'était son deuxième mensonge et il se haïssait d'agir ainsi […] (Lq, 82).

Comprenant qu'Ilham ne ressemble pas aux filles qu'il a connues durant toute sa vie à Alexandrie, Sabir doit se forger une identité autre que la sienne pour pouvoir séduire la jeune femme éduquée, cultivée et indépendante. Dès lors, il joue un personnage imaginaire, appartenant à un certain statut social valorisant. Encouragé par l'attitude d'Ilham, Sabir se prête longtemps à ce jeu, redoublant les mensonges, bernant la jeune fille par des promesses implicites et des rêves communs. Quand il consent à révéler les frontières socio-économiques qui le séparent de son amour platonique en lui avouant toute la vérité, il est malheureusement trop tard et l'acte fatal irrécupérable.

La frontière de la religion est une autre barrière à laquelle Sabir est confronté dans sa courte existence. La religion est un enjeu principal dans le nouvel espace imposé à Sabir même si elle ne dure pas longtemps dans ses réflexions et ses comportements. Dans cette ville où Dieu est cité à tout moment de la journée, où les mosquées n'arrêtent pas d'appeler aux prières, Sabir réalise que la religion est inexistante pour lui et il n'éprouve aucun besoin d'y recourir. À l'évocation de Dieu par un occupant de l'hôtel où il demeure, il se questionne sur son rapport à la religion :

> « Qu'en est-il donc d'Allah, Créateur et Gardien de toutes choses ? »
> Qu'en était-il d'Allah en effet ? Il en connaissait le Nom, mais il n'y accordait aucune importance. Nul lien particulier ne le rattachait à la religion. La rue Nabi-Daniel n'avait jamais été témoin d'une quelconque pratique religieuse ; elle vivait à un rythme qui les rejetait. Le destin voulait qu'il passât le plus clair de ses jours en compagnie de provinciaux bavards, dans l'odeur du tabac mêlée de relents d'oignon vert (Lq, 57).

Ceci expliquerait-il l'errance continuelle de Sabir ? La fin du roman suggère que le dénouement tragique de Sabir serait lié au vide spirituel accompagnant le vide affectif, social et professionnel qui livrent le personnage principal à des pensées morbides : « Un cheikh, homme de religion, alléguait qu'il s'agissait essentiellement d'un problème de mécréance, et que si Sabir avait alloué à la quête d'Allah le dixième du temps qu'il avait alloué à la quête du père, Allah aurait accédé à tous ses désirs ici-bas comme dans l'Autre Monde… » (Lq, 192). Les propos de cet « homme religieux » laissent entendre que la religion serait un garde-fou contre les grands péchés de la vie, souvent interdits par la loi, et que sans croyance, l'être serait fragilisé et en proie à tous les vices dont l'oisiveté est mère. Sabir opte en effet pour une vie oisive et ignore tous les signes menant à son salut, à sa rédemption. Multipliant les mensonges sur son identité, sa profession et son passé, il veut se faire accepter par son entourage sans aucun effort de sa part. Rien de surprenant donc de le voir se renfermer davantage dans sa bulle. Jouant un personnage qu'il n'est pas, il s'éloigne du monde et vit en permanence entre ces deux espaces opposés dont la comparaison ravive son désarroi et son exil :

> L'œil se lassait de scruter les visages. Les rues du Caire débordaient du flot des passants et des véhicules, comme une mer roulant d'énormes vagues par temps d'orage. La masse des nuages d'automne venus d'Alexandrie, se dissipait avant d'atteindre le ciel cairote, mais les souvenirs de cette ville illuminaient à jamais le cœur de l'homme qui attendait (Lq, 65).

Se nourrissant des souvenirs nostalgiques de sa ville natale, le jeune exilé ne perçoit que du négatif dans ce nouvel espace hostile. Toutes les descriptions faites du Caire sont inextricablement liées à son état-d'âme. Les mêmes images reviennent tout au long du récit : une ville bondée, assourdissante, tumultueuse, où les êtres et les objets se confondent dans un désordre chaotique. Ces visions, renvoyant à son instabilité psychique et à son état d'âme perturbé, rajoutent à son sentiment d'errance et d'isolement : « Ah, l'hiver du Caire était si austère, sans surprise, sans cieux mélodieux ! Ses rues grouillaient de monde, enfilades de souks où se pressaient passants et véhicules » (Lq, 106). Refusant de se prendre en main tel que lui recommande son amante, Sabir se détache davantage de la réalité en attendant toujours qu'un miracle arrive :

> —Dis-moi, que deviendras-tu si l'homme ne se montre pas ?

—Imagine ce qu'on peut devenir sans argent, sans famille, sans emploi !
—Et comment vivais-tu avant ?
—J'étais riche […] Aujourd'hui, il ne me reste que trois sous…
—Que faisais-tu ?
—Rien.
—Pourquoi ne cherches-tu pas du travail ?
—Une situation qui ne me viendrait pas de mon père n'aurait aucune valeur.
—Je ne comprends pas.
—Fais-moi confiance.
—Achète un commerce…
—Je n'ai ni capital ni expérience.
—Un métier ?
—Ni qualification ni piston […] En réalité, je ne suis bon à rien. » (Lq, 93)

Au comble du désespoir, de la peur et de la douleur, Sabir s'en prend à l'espace, au Caire. Pour lui, c'est le responsable de son mal-être, celui qui a réveillé le monstre qui sommeillait en lui paisiblement, c'est encore cet espace qui a révélé toutes les frontières qui le marginalisent en le séparant de ceux qui mènent une vie ordinaire. Une vie où ils peuvent être eux-mêmes sans se cacher, sans se dénigrer, sans se chercher. Bref, c'est cet espace qui est déclencheur de tous les malheurs de Sabir et qui est l'auteur de son destin fatal : « Votre ville ne me vaut que soucis » (Lq, 132) conclut-il juste avant sa pendaison.

À la lumière des analyses précédentes, nous pouvons constater que les personnages des quatre romans évoluent dans des espaces sans horizons, régis par des frontières de tous genres. Leur marginalisation repose sur leur appartenance à un certain espace socio-économique qui définit leur identité sociale. Celle-ci peut être acceptée ou rejetée suivant des critères imposés par le groupe social selon un accord tacite. La classification déterminée par les autres groupes sociaux augmente le ressenti de désarroi identitaire social chez le marginalisé, d'où un sentiment d'exil, une crise d'identité sur son propre territoire. Le cloisonnement de l'espace fait en sorte que les protagonistes se sentent prisonniers, impuissants, piégés. La stigmatisation dont ils sont victimes entraîne des rapports conflictuels avec leur entourage, favorisés par la création d'autres frontières autant externes qu'internes. Parmi ces dernières figurent les frontières issues de la colonisation qui, tel que nous l'avons montré au premier chapitre, a marqué par son passage les quatre espaces respectifs de nos romans. C'est à l'impact ravageur de ce passage

que le prochain chapitre sera consacré. Nous mettrons ainsi l'accent sur les frontières provoquées par le système (néo)colonial et sur son rôle déterminant dans les rapports sociaux des occupants de l'espace (post) colonisé.

CHAPITRE VI

LES FRONTIÈRES ISSUES DE LA COLONISATION

6.1 Retour sur le postcolonialisme

La question de la frontière que nous avons développée au chapitre précédent occupe une place considérable dans les théories postcoloniales qui, comme le rappelle Antje Ziethen, ont contribué à revaloriser la dimension spatiale. Citant les grands fondateurs de la pensée postcolonialiste, l'auteure insiste sur leur rôle dans l'évolution du rapport entre la notion d'espace en lien avec la société :

> Dans le sillage des travaux de Frantz Fanon et d'Albert Memmi sur la ville coloniale, Edward Saïd, Édouard Glissant, Bell Hooks, Gloria Anzaldùa et Homi Bhabha entreprennent d'analyser, dès les années 80, l'ère (post)coloniale à la lueur des pratiques spatiales, car s'y lisent et s'y jouent les relations de pouvoir. La prolifération et la pertinence de concepts spatiaux tels le third space, la frontera ou les imaginary geographies témoignent de l'influence importante de ces penseurs du postcolonialisme. Leurs études, conjuguées à celles des philosophes et géographes, sont aujourd'hui consolidées et étoffées par un nombre toujours croissant d'approches et de perspectives dévoilant le rôle fondamental de l'espace dans la production de la société, la perception du monde et la compréhension des histoires de l'humanité[261].

Selon l'auteure, cette rencontre enrichissante entre les chercheurs appartenant à différents domaines a pu voir le jour grâce au tournant spatial qui a permis de redéfinir « l'espace comme dynamique en cela qu'il est produit par et producteur de relations sociales[262] » et qui « invite à

[261] Antje Ziethen, « GéoGraphies : La Poétique de l'espace (post)colonial dans le roman sénégalais et mauricien au féminin », *op.cit.,* p. 4.

[262] *Ibid*., p. 3.

une traversée des frontières disciplinaires, à une convergence des savoirs et des champs d'étude afin de les engager dans un dialogue fructueux sur l'objet[263] ». Reprenant les propos de Westphal, Antje Ziethen assure que les mouvements migratoires à la suite de la décolonisation ont transformé la façon de percevoir l'espace :« Une perception inédite de l'espace a émergé, par suite d'une prise de conscience dont la portée était et reste planétaire. L'espace est devenu une sorte d'entre-deux commandé par une logique et par une culture de la frontière[264] ». Cette culture de la frontière peut donc être considérée comme une des traces léguées par le colonialisme et ses dérivés qu'on retrouve continuellement dans les romans de la littérature postcoloniale. Certains théoriciens vont aller même jusqu'à considérer le postcolonialisme non seulement comme une période dans l'histoire, ou un courant de pensée regroupant des caractéristiques multiples, mais aussi une mentalité, voire une culture qui s'installe dans les sociétés ayant vécu la colonisation. C'est en tout cas ce que soutient Bill Aschcroft quand il définit le postcolonialisme comme étant : « toute culture affectée par le processus impérial depuis le moment de la colonisation jusqu'à nos jours[265] », mettant l'accent sur l'important impact qu'a laissé le colonialisme sur l'esprit et l'imaginaire des peuples. Comme nous l'avons déjà évoqué au premier chapitre, Jean-Marc Moura considère qu'une œuvre est dite postcoloniale quand elle « interroge l'histoire coloniale et ses traces jusque dans le monde contemporain : multiculturalisme, identité, diasporas, relations Centre/Périphérie, nationalismes […][266] ».

À la lumière de ces définitions, nous pouvons aisément inclure nos romans dans la littérature postcoloniale puisqu'ils mettent de l'avant des espaces sociaux profondément marqués par le

[263] *Ibid*., p. 4.

[264] Bertrand Westphal, *La Géocritique. Réel, fiction, espace,* Paris, Minuit, 2007*,* p. 46.

[265] Bill Ashcroft, Gareth Griffiths & Helen Tiffin, *L'Empire vous répond* : *Théorie et pratique des littératures post-coloniales* [The Empire Writes Back, 1989], traduction de Jean-Yves Serra et Martine Mathieu-Job, Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, 2012, p. 14.

[266] Jean-Marc Moura*, Postcolonialisme et comparatisme, op.cit*., p. 3.

passage colonial. Notre corpus se trouve ainsi au cœur de la littérature postcoloniale qui, tel que le décrit si bien Antje Ziethen :

> se veut « un médium pour disséminer des contrediscours dénonçant l'illégitimité de l'entreprise coloniale, les abus du pouvoir et les conséquences de cette « lutte pour la géographie » pour les générations postérieures. La littérature postcoloniale, plus qu'elle ne représente l'espace produit par les conquêtes européennes, expose ses mécanismes invisibles et participe d'une prise de conscience des efforts à fournir pour réaménager l'espace hors des anciens paramètres[267].

Nous inspirant des réflexions ci-dessus, nous souhaitons dès lors questionner les espaces nouvellement libérés et observer les traces que l'expérience coloniale a léguées aux habitants de ces territoires au contact de la pratique impériale. Dans cette optique, la colonisation est perçue comme action du centre sur les périphéries, pour reprendre les propos de Jean-Jacques Moura[268], que l'on envisage ces périphéries sur le plan géographique, culturel ou mental. Or, cette colonisation n'est autre qu'une forme de violence épistémique dans le sens où l'entend Michel Foucault, violence qu'exerce toute sorte d'hégémonie au pouvoir sur le sujet dans le but de l'aliéner, le décrédibiliser, le marginaliser. La violence dont il est question se manifeste ici par le prisme de discours et d'actions légitimisées uniquement par la force du pouvoir absolu de l'Autorité, qu'elle soit représentée par le colonialisme ou plus tard par ses dérivés contemporains. Reprenant les mêmes stratégies, l'objectif principal du colonisateur est de maintenir les rapports antithétiques qui favorisent l'aliénation, et ce faisant, il ne donne aucune chance au sujet de se défaire de cette identité imposée. En conséquence, le colonisé ne peut se

[267] Antje Ziethen, *op.cit.,* p. 12 - 13.

[268] Nous avons également mentionné dans le premier chapitre de la thèse (pp. 33-47) les contributions entre autres d'Afef Benessaieh, Guillaume Tremblay, Marie Vautier et Lucille Beaudry concernant la représentation de la (post)colonisation au Québec. Citons en outre les ouvrages suivants : Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du nouveau monde*. *Essai d'histoire comparée*, Montréal, Boréal, 2000, 503 p. Denis Monière, *Pour comprendre le nationalisme au Québec et ailleurs,* Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2001, 150 p. Catherine Bouchard, *Les nations québécoises dans L'Action nationale, de la décolonisation à la mondialisation,* Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2002, 146 p., Claude Couture et Paulin Mulatris, *La nation et son double. Essai sur les discours postcoloniaux au Canada,* Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2012, 218 p. Sean Mills, *Contester l'empire. Pensée postcoloniale et militantisme politique à Montréal, 1963-1972,* (trad. de l'anglais par Hélène Paré), Montréal, Hurtubise, 2011, 350 p. Yvan Lamonde*, Un coin dans la mémoire. L'hiver de notre mécontentement,* Montréal, Leméac, 2017, 120 p.

considérer comme sujet, il devient un objet du discours, une sorte de fantoche qui agit selon les règles infligées par la puissance dominante. Parmi ces stratégies discriminatrices figure la stéréotypisation véhiculée par le discours colonialiste. Ainsi que l'a démontré Homi Bhabha, la pensée coloniale est construite sur des oppositions stéréotypiques, le stéréotype étant « un mode de représentation complexe, ambivalent, contradictoire, aussi anxieux qu'affirmatif[269] ». Dans son ouvrage colossal *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale,* Bhabha soutient que le discours colonial est marqué par la fixité dans la construction idéologique de la représentation de l'Autre. Cette fixité, signe de la différence culturelle, historique ou raciale, tout comme le stéréotype qui est sa stratégie discursive principale, repose sur un processus d'ambivalence. Pour comprendre le mode complexe, ambivalent, du stéréotype, Bhabha envisage le discours du colonialiste comme une relation paradoxale étant donné qu'il est complètement fondé sur l'altérité, objet du discours colonial, objet à la fois de désir et de dérision :

> La construction du sujet colonial dans le discours, et l'exercice du pouvoir colonial à travers le discours, exigent une articulation de formes de différences raciales et sexuelles. Une telle articulation devient cruciale si l'on estime que le corps est toujours inscrit simultanément (même de façon conflictuelle) dans l'économie du plaisir et du désir, et dans l'économie du discours, de la domination et du pouvoir […] C'est une forme de discours décisive pour l'agrégation d'une série de différences et de discriminations qui informent les pratiques discursives et politiques de hiérarchisation raciale et culturelle[270].

Rappelant le processus dichotomique sur lequel repose la sémiosphère de Lotman, les rapports colonisateur/colonisé doivent en tout temps répondre à cette binarité où le colonisateur est toujours supérieur, intelligent, beau, sage, etc., alors que le colonisé est tout son opposé. Selon Bhabha, le stéréotype devient ainsi l'outil principal du discours colonial qui lui donne le pouvoir de manipuler et déstabiliser l'identité du colonisé et sa façon de voir le monde. Le stéréotype se révèle un système de représentation complexe et contradictoire, rassurant et angoissant en même temps, car tel que l'affirme Bhabha, pour que le stéréotype puisse se

---

[269] Homi Bhabha, *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, traduction de *The Location of Culture* par Françoise Bouillot, Paris, Payot, 2007 [1994], p. 127.

[270] *Ibid.,* p. 123.

consolider à travers tous les espaces et toutes les époques, il faut le maintenir dans une chaîne continuelle et répétitive d'autres stéréotypes. Il cite comme exemple les histoires de « l'animalité du Noir » et les anecdotes sur « la stupidité des Irlandais », lesquelles doivent être racontées sans cesse pour ne pas se diluer avec le temps. L'identité du colonisé se produit donc selon un schéma forgé par le colonisateur, que celui-ci s'applique à faire passer pour l'unique réalité envisageable :

> L'objectif du discours colonial est de construire le colonisé comme une population de types dégénérés sur la base de l'origine raciale, afin de justifier la conquête et d'établir des systèmes d'administration et d'instruction […] le discours colonial produit le colonisé comme une réalité sociale qui est à la fois "autre" tout en restant totalement connaissable et visible […] Il emploie un système de représentation, un régime de vérité structurellement similaire au réalisme[271].

La « réalité sociale » dont l'autre, le colonisé se voit incriminé, engendre un déséquilibre identitaire sur le plan individuel et collectif. L'altérité est dans ce contexte construite selon un rapport de supériorité envers les colonisés réduits au mutisme par une identité imposée sans qu'ils n'aient aucun pouvoir (fallait-il qu'ils en soient conscients) de la restituer. C'est d'ailleurs pour expliciter cette notion de l'identité inculpée que Bhabha fait référence au stade du miroir de Lacan qui met en exergue la relation altéritaire entre les deux pôles opposés :

> Le stéréotype […] tant pour le colonisateur que pour le colonisé, est la scène d'un fantasme et d'une défense similaires - le désir d'une originalité une fois encore menacée par les différences de race, de couleur et de culture […] le stéréotype n'est pas une simplification au sens qu'il serait une représentation fausse d'une réalité donnée. C'est une simplification parce que c'est une forme arrêtée, fixée de représentation qui, en déniant le jeu de la différence (que permet la négation à travers l'Autre), constitue un problème pour la représentation du sujet en significations de relations psychiques et sociales[272].

Cette forme figée de représentation, basée sur la différence ou plutôt sur la négation de l'Autre, illustre le concept de l'Imaginaire conçu par Jacques Lacan. Selon lui, c'est la phase formatrice du miroir qui aboutit à la transformation du sujet. L'Imaginaire est envisagé ici comme le stade

[271] *Ibid.,* p. 127-128.

[272] *Ibid.,* p. 134.

du miroir permettant l'identification du sujet assumant une, voire des images[273]. Lacan montre que le sujet prend conscience de sa propre image par le biais de ce qu'on lui présente dans le miroir. C'est désormais à travers l'autre qu'il se forme : « Ce moment où s'achève le stade du miroir inaugure, par l'identification à l'image du semblable et le drame de la jalousie primordiale, la dialectique qui dès lors lie le je à des situations socialement élaborées[274] ». Le stade du miroir est donc une étape cruciale dans la construction du « je », c'est l'étape formatrice de la fonction « sujet ». Cette fonction ne peut avoir lieu que par la présence de l'Autre qui s'octroie le droit, par son regard et ses discours, de définir l'identité du colonisé. Le « moi » de ce dernier est donc construit selon l'image que les autres se font de lui, image issue, pour reprendre les termes d'Edward Saïd, du « répertoire inconscient de récits imaginaires et d'idées essentielles […] historiquement et discursivement déterminé[275] ». Une telle forme d'identification constitue la stratégie dominante du pouvoir colonial exercé par le stéréotype. Le stade du miroir est ainsi révélateur du contact permanent entre colonisateur et colonisé qui se fonde sur la binarité établie par le regard décisif du colonisateur. Ainsi que l'affirme Bhabha : « dans l'objectivation de la pulsion scopique, il y a toujours le retour menacé du regard ; dans l'identification de la relation Imaginaire, il y a toujours l'autre aliénant (ou miroir) qui renvoie son image au sujet […][276] ». Le sujet est ainsi continuellement confronté à cette image défavorable et se doit de l'assimiler, de l'incorporer comme étant la seule identité réelle possible. Dans son essai intitulé *Portrait du colonisé*, l'écrivain tunisien Albert Memmi met l'accent sur l'effet pervers du rapport entre colonisateur et colonisé : « Le colonialiste fait du colonisé un portrait mystificateur. Mais le colonisé, dépourvu de tout droit, constamment soumis et humilié, et en état permanent de carence, est souvent amené à se conformer au miroir qu'on lui tend[277] ». Cette relation antithétique répond parfaitement à la

[273] Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 93-100.

[274] *Ibid*., p. 98.

[275] *Ibid.,* p. 129.

[276] *Ibid.,* p. 142.

[277] Albert Memmi cité par Belkacem Ahcene-Djaballah, « Le mal colonial », *Le Quotidien d'Oran,* publié le 1er septembre 2016, en ligne, http ://www.lequotidien-oran.com/index.php ?news=5233054

notion d'altérité binaire (mentionnée dans le chapitre précédent) que Rachel Bouvet décrit comme un processus qui « obéit à une logique du miroir, à partir de laquelle l'altérité est envisagée de manière univoque, comme une opposition tranchée entre le moi et ce qui est autre, étrange, étranger. La construction de l'altérité est régie par le mécanisme de l'opposition, de la différence[278] ». Ainsi, contrairement à l'altérité des frontières qui, elle, semble apporter une ouverture, une diversité pour le sujet propulsé vers cet autre, cet inconnu appréhendé (puisqu' « il arrive que la confrontation avec ce qui est autre donne lieu à un choc, à un effet saisissant, à une déstabilisation importante, et conduise le sujet à perdre ses repères habituels » au point de faire naitre chez le sujet « un sentiment d'étrangeté, ou encore une sensation d'exotisme […][279]»), l'altérité binaire paraît, en revanche, une structure figée et réductrice :

> Cette image en miroir s'établit à partir d'un cadre de référence partagé par une communauté, à partir de certitudes bien ancrées dans la culture. Elle suppose l'établissement d'une loi, d'une habitude répondant principalement au besoin de se protéger de tout assaut extérieur. L'opposition est nette, tranchée, elle n'a pas d'effet sur le sujet qui appréhende l'altérité, car le signe emprisonne l'autre dans une différence établie d'avance. Dans la logique binaire, la saisie de l'altérité n'amène aucun changement, aucune altération chez le sujet. Elle se trouve ainsi réduite à la différence[280].

Ainsi que l'explique l'auteure, cette logique binaire de l'altérité enferme l'Autre selon un schème d'opposition antinomique empêchant de la sorte toute forme de bénéfice lors de la confrontation. Prenant appui sur les romans de Le Clézio, Rachel Bouvet remarque que

> les récits [sont] basés sur une structure d'opposition binaire, renvoyant aux fractures importantes de l'imaginaire : il suffit de penser à la distinction entre le nomadisme et la sédentarité, deux modes de vie aux antipodes l'un de l'autre ; à la division entre Orient et Occident, qui constitue une ligne de force de l'imaginaire depuis des siècles; ou encore à la colonisation et à la décolonisation,

---

[278] Rachel Bouvet, « Les paradoxes de l'altérité et la traversée des cultures dans l'œuvre de Le Clézio », dans *Figura*, 2012, p. 3. En ligne sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain. Publication originale Bruno Thibault et Keith Moser, (dir.), *J.M.G. Le Clézio dans la forêt des paradoxes,* Paris, L'Harmattan, collection « Études transnationales, francophones et comparées », 2012, pp. 79-86.

[279] *Ibid*, p. 4-5.

[280] *Ibid.,* p. 4.

> ayant généré des conflits sanglants entre les peuples. D'où un certain nombre de clivages dans les romans, entre le Nord et le Sud, les colonisés et les colonisateurs[281].

C'est ce qui se produit également dans notre corpus où la structure binaire régit souvent les rapports sociaux. Nous verrons comment « le colonisé » est dans cette perspective toujours confronté à l'image négative que lui renvoie le colonisateur, d'où une crise d'identité, un mépris de soi, une aliénation qui subsiste bien après le départ des colonisateurs. Cette conception démontre la dérivation d'une identité violée puis déformée. Partant d'un complexe de supériorité des acteurs de la société dite dominante, il s'agit d'instituer un complexe d'infériorité chez les sujets soumis.

6.2 L'approche spatiale du postcolonialisme

Mis à part les stratégies d'aliénation véhiculées par le regard et le discours, le colonisateur use d'autres stratégies pour maintenir le rapport dominant / dominé. Le rôle de la géographie occupe à cet effet une place centrale dans le projet colonial. Parmi les méthodes principales du colonisateur figure l'aménagement de l'espace pour favoriser la dépossession spatiale de la part du colonisé. Dans son article « Coloniser l'espace : territoires, identités, spatialité », Hélène Blais aborde la question de la spatialité dans son rapport au pouvoir colonial. Elle passe en revue un grand nombre de travaux qui se sont penchés sur les liens entre représentation de l'espace, pratiques de l'espace, identités et pouvoirs. Citant le projet d'histoire spatiale de Paul Carter illustré dans son essai *The Road to Botany Bay* (1987), l'auteure souligne que « le principe est de ne plus prendre l'espace pour scène ou pour cadre, mais de tenter une histoire des formes et des inventions spatiales à travers lesquelles une culture affirme sa présence[282]. » Dans cette perspective, le colonisateur tente de réaménager l'espace en fonction de ses propres besoins tout en faisant en sorte de détacher le colonisé de son territoire en le rendant étranger

[281] *Ibid.,* p. 2.

[282] Hélène Blais, « Coloniser l'espace : territoires, identités, spatialité », *Genèses*, vol. 74, n°1, 2009, p. 148.

à ses habitudes et à ses pratiques. Paul Carter évoque à titre d'exemple la façon dont les Européens métamorphosent le paysage australien en ayant recours à la pratique de dénomination, acte qui permet aux Blancs de se familiariser au territoire tout en le rendant hostile voire méconnaissable pour les Autochtones. Cette idée d'une dépossession territoriale par la saisie de l'espace se trouve également dans les travaux de Thimothy Mitchell qui s'intéresse aux différentes manières de reconstruire l'espace en prenant pour exemple l'encadrement colonial, « l'enframing » pratiqué par les Britanniques en Égypte à la fin des années 1880. Cet encadrement qui consiste à revoir la planification des routes, l'organisation des quartiers et des institutions, vise à changer la façon de penser et d'agir des indigènes occupant ces espaces désormais métamorphosés. En créant une « hiérarchie visible dans l'ordre spatial […] mû par la volonté de rendre le pays aussi lisible qu'un livre, selon un mode de rationalité occidentale[283] », le colonisateur marque sa possession des lieux et détermine le rapport de force solidement instauré. Dans cette perspective, l'espace est transformé en fonction de nouvelles donnes fortement contrôlées par le pouvoir dominant.

Dans la continuité de ces réflexions, Carter estime que la littérature postcoloniale s'attarde sur ces « stratégies spatiales » afin de mettre en lumière l'idée de la dépossession des sociétés coloniales tel que l'avait démontré Derek J. Gregory dans son ouvrage *Geographical Imaginations*, en mettant l'accent sur les interdépendances entre « les projets coloniaux, la production d'espace et les différentes modalités du pouvoir[284] ». Il va de soi que toute cette réorganisation spatiale doit passer par la présence de frontières, bien définies par la littérature postcoloniale qui met en la lumière la délimitation aussi bien spatiale que sociale :

> La littérature « capture » l'espace, établit des frontières, qui ne font pas seulement refléter les relations entre individus et territoires, mais les produisent. Ces unités spatiales sont notamment mises en place par un discours sur ce que Noyes appelle les points nodaux, ou points de passage, dont l'exemple le plus parlant est la frontière. Les postes frontières fixent un point de vue sur l'espace, leur traversée

[283] *Idem.*

[284] Derek Gregory, *Geographical Imaginations*, Cambridge (Mass.), Blackwell, 1994, p. 168.

> oblige à prendre conscience d'espaces de possessions différents, et tend à gommer un espace discontinu, fragmentaire, multiple. La production d'espaces coloniaux passe donc par le récit de la démarcation de frontières et par la définition littéraire de points de passage[285].

Le pouvoir colonial, fondamentalement territorial, fait ainsi de l'espace un moyen de contrôle, de mainmise sur les sociétés. Les frontières permettent au colonisateur de marquer à la fois la possession de l'espace et la transmission de son idéologie selon le nouvel aménagement spatial. L'étude de l'espace en général et des frontières en particulier devient un objet central dans l'analyse des situations coloniales qu'on retrouve dans la littérature postcoloniale. C'est précisément l'espace urbain qui intéresse les auteurs contemporains, lesquels se penchent davantage sur les rapports étroits entre la représentation de l'espace urbain colonial, soit l'architecture, les paysages, la planification des villes, et les pratiques spatiales des colonisés, leurs différentes stratégies de résistance et de la réappropriation du territoire.

Envisagée comme la métaphore de l'espace colonial, c'est en effet la ville qui se prête le mieux à l'analyse de tels rapports. Les villes constituent pour le projet colonial les places centrales dans la construction du pouvoir. Manipulée par l'idéologie coloniale, la ville est forgée et définie selon les critères des dirigeants. Dans cette perspective, l'espace urbain est considéré comme une « construction coloniale » puisqu'il permet au colonisateur de monopoliser la conception de la ville tout en y conditionnant l'accès physique ou symbolique. Tel que le fait remarquer Odile Goerg, l'espace urbain devient l'instrument idéal du colonisateur révélant son :

> obsession du contrôle, de sélection et de ségrégation des habitants, de hiérarchisation des espaces ou de différentiation des paysages […] L'argument principal repose sur l'idée de négation/exclusion qui domine dans l'approche coloniale […] et s'exprime aussi bien dans le registre des représentations que dans celui des mesures concrètes […] Rejetés hors de l'espace urbain, niés dans leur

[285] Hélène Blais, *op.cit.,* p. 149.

> urbanité, les colonisés n'(ont) d'autre solution que d'inventer leur propre rapport à la ville, de construire leur propre ville[286].

Cette relation binaire favorisée par le réaménagement urbain met en relief l'impact de l'espace métamorphosé sur les identités des habitants dont le nouvel ordre ou plutôt « désordre » exige de nouvelles habitudes, de nouvelles pratiques, de nouveaux comportements. L'analyse de l'urbanisme et de ses effets sur les citadins a ainsi donné lieu à de nombreuses études depuis plusieurs décennies notamment dans le domaine de la géographie sociale dont les principaux auteurs sont Jacques Lévy, Guy Di Méo et Henri Lefebvre pour ne citer qu'eux. Leurs théories ont pour principal objet d'étudier le rapport existant entre relations sociales et spatiales qui correspondent aux « liens que les individus et les groupes tissent avec les espaces géographiques, les paysages, les lieux et les territoires où ils vivent, qu'ils parcourent ou qu'ils se représentent[287] ». La géographie sociale s'intéresse donc de près à la manière dont se forment les sujets en rapport avec les propriétés matérielles de l'espace et de l'architecture. C'est-à-dire la façon dont les interventions matérielles de l'espace contribuent à la formation des identités sociales. Dans cette optique, la construction de l'identité se révèle inextricablement liée à l'émergence des mutations dont témoigne l'espace urbain. Ce dernier devient le lieu propice aux nouvelles formes de domination qui tendent à exercer le pouvoir sur les sociétés. À ce titre, Henri Lefebvre propose des réflexions éclairantes sur le rapport entre espace et corps social. Dans son ouvrage majeur *La production de l'espace*, l'auteur postule que l'activité des individus et des groupes dans le quotidien fonde la pratique sociale et qu'à travers cette vie de tous les jours, les rapports sociaux se produisent : « L'espace social est donc un produit social [288]». S'attardant sur le principe fondateur de l'espace qui serait produit par les acteurs sociaux, le sociologue démontre que la vie quotidienne devient dans ce sens aliénée et aliénante puisque les relations sociales produites se déterminent par le contact quotidien des participants. Si l'espace est un produit social, Lefebvre ajoute qu'« il n'y a pas un espace social, mais plusieurs espaces sociaux, et même une multiplicité indéfinie dont le terme ‘‘espace social’’

[286] Odile Goerg, « Domination coloniale, construction de ‘‘ la ville’’ en Afrique et dénomination », *Afrique & histoire*, vol. 5, n°1, 2006, p. 17-18.

[287] Guy Di Méo, *Introduction à la géographie sociale,* Paris, Armand Colin, 2014, p. 7.

[288] Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, Paris, Anthropos, 1974, p. 35.

dénote l'ensemble non-dénombrable[289]». Définissant ce dernier comme un processus compliqué en perpétuel évolution, il montre tout le pouvoir que ce phénomène exerce sur les individus :

> L'espace (social) n'est pas une chose parmi les choses, un produit quelconque parmi les produits ; il enveloppe les choses produites, il comprend leurs relations dans leur coexistence et leur simultanéité : ordre (relatif) et/ou désordre relatif. Il résulte d'une suite et d'un ensemble d'opérations, et ne peut se réduire à un simple objet […] Effet d'actions passées, il permet des actions, en suggère ou en interdit. Parmi ces actions, les unes produisent, d'autres consomment, c'est-à-dire jouissent des fruits de la production. L'espace social implique de multiples connaissances[290].

En proposant cette définition, l'auteur met l'accent sur la diversité et la multiplicité de ces espaces créés au quotidien, espaces aussi complexes que riches puisqu'ils disposent d'autant d'éléments qui le composent. Lefebvre fait alors la distinction entre espace perçu, espace conçu et espace vécu. L'espace conçu ou dominant de la société est celui des représentations de l'espace par les concepteurs (urbanistes, architectes, planificateurs) qui imposent des normes, des frontières à respecter. Cet espace s'oppose à celui perçu qui serait le résultat de l'interaction dialectique entre la pratique spatiale et la société. Ainsi que le rappelle Jean-Yves Martin : « la pratique spatiale d'une société se découvre en déchiffrant son espace. Elle associe étroitement dans l'espace perçu la réalité quotidienne (l'emploi du temps) et la réalité urbaine (les parcours et réseaux reliant les lieux du travail, de la vie ''privée'', des loisirs)[291] ». L'espace vécu serait quant à lui associé « au côté clandestin et souterrain de la vie sociale, mais aussi à l'art, qui pourrait éventuellement se définir non pas comme code de l'espace mais comme code des espaces de représentation[292] ». Cet espace vécu ou encore dominé, investi de représentations

---

[289] *Ibid.,* p. 103.

[290] *Ibid.,* p. 88-89.

[291] Jean-Yves Martin « Une géographie critique de l'espace du quotidien. L'actualité mondialisée de la pensée spatiale d'Henri Lefebvre », *Articulo - Journal of Urban Research* , 2006, p. 13-14. « Ce texte reprend, développe et met à jour certains aspects d'un exposé fait dans le cadre d'un colloque tenu à Espaces-Marx Paris en décembre 2000 (voir la revue *La somme et le reste*, n° 7, juin 2006) ».

[292] *Idem.*

symboliques et d'imagination de la part de ses habitants, de ses usagers mais aussi des écrivains et philosophes, est celui que ces derniers tentent de s'approprier et de changer selon leur imaginaire social. En proposant la notion de triplicité de l'espace et de sa conflictualité, Henri Lefebvre pose la question des luttes des classes sociales où s'opposent les différentes valeurs identitaires à travers les épreuves spatiales, et met l'accent sur l'instrumentalisation politique de l'espace, qu'elle soit d'ordre économique, culturel, religieux ou qu'elle soit liée au processus d'urbanisation.

Ce sont ces rapports à l'espace social que nous analyserons maintenant en tentant de mettre en exergue les séquelles de la colonisation. Il s'agira, tout d'abord, de repérer les éléments relevant du postcolonialisme et de déceler ses différentes manifestations politiques, économiques, linguistiques et spatiales. Nous observerons ensuite le comportement des protagonistes et leurs propos afin de voir la manière dont ils vivent ces transformations socio-spatiales. Ceci nous amènera enfin à comprendre les effets engendrés par le colonialisme et à appréhender les enjeux de la construction identitaire individuelle et sociale dans un espace postcolonial.

6.3 Fragmentation de l'espace et reconstitution à Bagdad

Ainsi que nous l'avons évoqué antérieurement, le roman de Kattan se déroule pendant la Seconde Guerre mondiale et dure jusqu'en 1947, date qui marque le départ du narrateur pour la France. Afin de recontextualiser les évènements fictifs, il convient de revenir sur un aperçu de la situation politique de l'Irak. Sous la présidence de Rachid Ali, en 1940, le gouvernement irakien, encouragé par les nationalistes arabes en contact avec le IIIe Reich, tente de se rapprocher de l'Allemagne dans l'espoir d'obtenir son soutien contre la colonisation anglaise. Celle-ci ne voit pas d'un bon œil ce rapprochement inattendu et s'inquiète de perdre ses avantages indispensables dans sa guerre avec les alliés contre l'Allemagne. Sous prétexte de protéger la route des Indes et de préserver les voies de communication et l'acheminement sécuritaire du pétrole, la Grande-Bretagne réagit violemment en envoyant des troupes militaires immobiliser les villes irakiennes. C'est durant cette période que le narrateur, à l'instar des jeunes Irakiens de l'époque, est imprégné d'une montée nationaliste favorisée par le désir d'indépendance et de résistance au colonialisme anglais. Les messages de tolérance fusent de

partout, rappelant aux Irakiens qu'« [ils étaient] tous embrigadés dans cette lutte à mort contre un colonialiste qui suçait [leur] sang et [leur] pétrole… [ils n'avaient] qu'un seul ennemi : l'Anglais. » (AB, 31). Hélas, cette colonisation dont il est question est loin d'unir le peuple irakien. Profitant des différences ethniques et religieuses du peuple, le pouvoir colonial use de la meilleure stratégie de contrôle : diviser pour mieux régner et affaiblir le peuple davantage en provoquant des heurts violents entre les différentes ethnies. Bientôt les groupes disparates ne perçoivent plus l'ennemi de la même manière et les Musulmans de l'Irak tiennent des propos nationalistes au nom de la patrie sans prendre en compte l'avenir de leurs concitoyens juifs :

> Grâce à l'aide allemande nous nous débarrasserons [des Anglais] une fois pour toutes, définitivement. Les grands germains blonds faisaient figure de mythiques et valeureux sauveteurs de l'honneur blessé. Devant l'enthousiasme débordant des Musulmans, nous nous tenions cois. Dans l'intimité de la maison nous parlions un autre langage. Mon frère, mon oncle, nos voisins parlaient des Allemands, à voix basse et avec précaution, comme d'une catastrophe imminente. Nous savions quel sort Hitler faisait subir aux Juifs, et les disciples irakiens des nazis ne nous réservaient pas, dans leurs projets d'avenir, un sort plus enviable (AB, 31).

Cette guerre qui se poursuit sur les fronts entre les alliés et les puissances de l'Axe ne peut permettre aux citoyens irakiens d'en tirer profit puisqu'ils ne peuvent s'entendre sur leurs intérêts disparates. De fait, la colonisation qui, à l'orée du roman, semblait réunir le peuple, est ainsi perçue différemment de la part des Musulmans et des Juifs. Si ces derniers gardent une certaine foi en un meilleur lendemain, l'empressement de leurs frères à se lier aux Allemands ne les enchante guère. Partagés entre l'amour de leur patrie et la haine contre l'injustice et la discrimination, ils n'auront pas le choix de se recroqueviller et d'en vouloir à leurs compatriotes de les abandonner. Ceci explique sans doute leur détachement face à l'exécution de certains révoltés irakiens, ces derniers se soulevant contre les Anglais, ennemis des Musulmans :

> Le nouveau gouvernement fit des procès exemplaires à certains insurgés, choisis sur le volet, et en pendit quelques-uns sur la place publique. Les Juifs accueillaient avec chaleur ce déploiement de force et de volonté. Cela les rassurait. La présence des armées britanniques dans le cœur de la ville ne pouvait que contribuer à faire renaitre notre confiance. Ces soldats, qui se battaient sur d'autres fronts contre l'ennemi mortel des Juifs ranimaient notre espoir et notre sentiment de sécurité […] Le monde changeait de visage et nous n'aurons pas besoin de nous expatrier. Les Russes n'étaient-ils pas maintenant de la partie ? quelques années de patience

> et le monde sera transformé, et nos ennemis terrassés par les nouveaux défenseurs de nos libertés. Nous n'aurons plus envie de quitter Bagdad. (AB, 84-85).

De cette conception paradoxale de l'ennemi découlent les multiples perceptions du même espace où les deux camps cohabitent. Évoluant dans un espace qui ne répond plus à leurs attentes ni à leurs besoins communs, les groupes opposés évoluent différemment sur leurs territoires. Cette réaction renvoie à la réflexion de Lefebvre selon laquelle plusieurs facteurs entrent en jeu dans la perception de l'espace et de l'autre. Ainsi qu'il l'explique, l'espace, tout en englobant les activités spatiales de ses usagers, devient un outil précieux pour le pouvoir dominant. Dans cette optique, l'espace est à la fois un produit social et un enjeu politique, il « sert d'instrument à la pensée comme à l'action, il est en même temps qu'un moyen de production, un outil de contrôle donc de domination et de puissance[293] ». L'espace devient le procédé colonial par excellence dans ce contexte puisque la situation de guerre imposée à l'espace irakien favorise la domination des puissances colonisatrices, lesquelles mettent au pouvoir leurs représentants qui assurent la même politique et idéologie :

> Les forces sociales et politiques qui engendrèrent [l'espace] tentent de le maîtriser […] ceux-là mêmes qui poussent la réalité spatiale vers une sorte d'autonomie impossible à dominer s'efforcent de l'épuiser, de la fixer pour l'asservir […] cet espace est « réel », comme la marchandise et l'argent, ces abstractions concrètes […] [294].

Ces forces, ayant pour premier objectif de diviser le peuple pour mieux régner, exploitent les différents moyens d'accentuer la différentiation sociale et d'augmenter les conflits entre les communautés partageant l'espace. Elles ont ainsi recours à la discrimination, à la stratification spatiale et à la séparation hiérarchique sociale et économique en prenant possession totale de l'espace. La discrimination dans ce contexte se manifeste envers les Juifs de l'Irak. Ainsi, l'arrivée du nouvel état irakien fera en sorte qu'ils déchanteront pour de bon. Les portes des grandes universités leur sont fermées, l'armée, la diplomatie, la médecine, tous ces domaines ne seront plus accessibles. Coincés de plus en plus dans cet espace délimité par des frontières

---

[293] *Ibid.*, p. 35.

[294] *Idem.*

empêchant leur accès à plusieurs lieux de leur propre ville, les Juifs « préféraient se barricader derrière les murs de leur quartier » (AB, 82). De surcroit, les frontières créées par les dirigeants ne se limitent pas à la discrimination religieuse. Celles-ci se doivent de multiplier les frontières de tous genres en provoquant partout des divisions. La planification urbaine joue à ce titre un rôle crucial car elle permet de classer hiérarchiquement les espaces en fonction du statut social et économique de leurs occupants. C'est ainsi que des divisions existent au sein de la même communauté juive :

> Chez les Juifs, des frontières invisibles séparaient les quartiers pauvres des autres. Il suffisait d'être à l'abri de la misère pour traverser la barrière et affirmer sa richesse par rapport aux habitants de Hennouni et d'Abou Sifaine qui s'entassaient à cinq ou à six dans une chambre. Je ne connaissais des enfants d'Abou Sifaine et de Hennouni que l'image légendaire de grossièreté et de mauvais langage contre lesquels on me mettait en garde [...] (AB, 65).

Déterminés par leur classe sociale et financière, les sujets ne jouissent pas de la même liberté ni des mêmes droits dans leur ville. En plus de la misère et de la proximité qui leur sont infligées, les habitants des quartiers défavorisés se voient assigner une certaine identité péjorative qui fait fuir les autres citadins. Même si le narrateur avoue ne rien connaître de ces endroits douteux, il n'en demeure pas moins qu'il se sent influencé par les discours des autres envers ces espaces. Cette forme de discours répétés, maintenus à la longue d'une personne à l'autre, d'une génération à l'autre, renvoie à la stéréotypisation qu'Homi Bhabha considère comme stratégie principale du colonisateur et de ses remplaçants au pouvoir. Incriminés pour leur misère, leurs aspects physiques et leurs comportements jugés préalablement négatifs par le biais des discours, les occupants des quartiers pauvres sont isolés presque comme dans des ghettos, leur existence dépendant de celle des classes supérieures qui exploitent leur misère pour garder le même train de vie. Tel que nous l'avons montré dans le chapitre précédent, la ville abrite des espaces hétérogènes, séparés par des frontières aussi bien géographiques que sociales. Ces frontières sont justement maintenues par les forces (néo)coloniales pour mieux hiérarchiser les classes sociales dans le but d'entraver toute forme de solidarité ou d'insurrection. Ainsi, au cœur du même espace, les barrières socioéconomiques que le système politique tient à édifier et à entretenir (tantôt par la délimitation des quartiers permettant de regrouper tous les individus appartenant à la même catégorie dans un lieu insalubre pour les

humilier et les conditionner, tantôt par la dénomination des quartiers, autre stratégie coloniale, qui accentue le fossé entre les privilégiés et les démunis) visent à solidifier cette grande pyramide hiérarchique instrumentalisée par les dirigeants. Henri Lefebvre soutient à cet égard que l'État exerce un pouvoir absolu sur les sociétés et les espaces pour les contrôler en tout temps. En ayant recours à la fragmentation de la société et à la hiérarchisation des classes, au monopole économique, le pouvoir politique est certain de maintenir et de faire durer sa domination. C'est ce qui a lieu d'une manière spontanée dans notre roman :

> Les forces armées britanniques d'occupation encadraient tous les services vitaux de l'administration irakienne. Les officiers britanniques ont pratiquement créé et mis sur pied le ministère de l'approvisionnement [...] Les importations devenant de plus en plus restreintes, il était nécessaire de contingenter certains produits afin d'en restreindre la consommation, mesure qui ne touchait que les classes moyennes. Les riches pouvaient obtenir, au marché noir, tout ce qu'ils désiraient et les pauvres n'avaient pas les moyens d'acheter les produits auxquels ils avaient droit (AB,133).

Nous remarquons que dans le même espace, les différents groupes ne sont pas égaux face à la consommation. Cette mesure exigée par le pouvoir colonial vise à morceler davantage l'espace en multipliant les divisions sociales, économiques et religieuses déstabilisant les habitants qui peinent à s'identifier entre eux et sur le territoire. Dans cette optique, l'espace constitue un instrument colossal de l'entreprise néocoloniale qui emploie la stratification sociale et spatiale pour préserver son hégémonie. La ville est ainsi divisée en fonction de plusieurs critères définis par les dirigeants au pouvoir, preuve que, comme l'affirme le narrateur, « les frontières sociales n'étaient pas moins évidentes que celles que traçaient les différences religieuses »(AB, 82). Cette démarcation socio-spatiale n'est pas sans avoir un impact sur le ressenti des citadins qui se mettent progressivement à se détacher de leur territoire, faute de pouvoir s'y intégrer. C'est le cas de la famille du narrateur :

> Nous connaissions encore moins les quartiers musulmans, riches ou pauvres. Nous traversions Bab El Cheikh pour aller au centre de la ville. Nous préférions toujours prendre l'autobus. Ma mère n'avait même pas la curiosité de regarder la Grande Mosquée que nous contournions. Partie interdite de la ville qu'elle n'aurait parcouru à pied que forcée, le cœur palpitant de crainte et d'incertitude. Pénétrer dans le quartier musulman était impensable pour ma grand-mère qui,

> hormis la peur de l'inconnu, ne voulait pas ouvrir la voie à une réciprocité possible et permettre aux Musulmans de prendre place dans une synagogue (AB, 65-66).

Ces frontières parsemées partout dans la ville séparant les Juifs riches des Juifs pauvres, les Irakiens des Kurdes, les Juifs des Musulmans, les Irakiens riches des Irakiens pauvres, produisent de multiples espaces abritant des groupes divisés selon leur race, leur religion, leur condition sociale et matérielle. Pourtant, en dépit des frontières établies dans les rues de Bagdad, les différents groupes ethniques continuent à s'entendre dans la vie active. Contraints de partager le même espace au travail, ils collaborent sous le même toit dans une parfaite harmonie, et démontrent qu'ils réussissent à vivre ensemble dans l'espace public qu'Erving Goffman définit comme « espace de cohabitation où la vie en commun devient possible [295]». Il y aurait donc deux espaces distincts que construisent les mêmes individus :

> Si les frontières invisibles isolaient chaque groupe dans son quartier, ses rues et ses maisons, il en était tout autrement dans le monde du travail. Mon père, mon oncle et, plus tard, mon frère étaient tous fonctionnaires et n'avaient pour compagnons que des Musulmans et des Chrétiens. À la fermeture des bureaux, chacun de son côté, regagnant son quartier et son peuple, ils redevenaient de parfaits étrangers. » (AB, 69).

Comment interpréter cette attitude paradoxale ? Pour quelles raisons n'adoptent-ils point les mêmes conduites dans leur quotidien, en dehors du travail ? Ce comportement illustre la réflexion d'Henri Lefebvre sur la multiplicité des espaces sociaux produits par les différents groupes de sujets appartenant à des catégories hétérogènes. Les groupes sociaux sont conscients de leurs différences réciproques mais conçoivent l'espace professionnel comme un lieu de partage d'intérêts communs. C'est un lieu sacré pour l'identité sociale, et une bonne cohabitation s'impose pour assurer la réussite sociale, professionnelle et matérielle pour tous les participants. Cette conception de l'espace est transmise de génération en génération, tel qu'en témoigne le passage du roman où les enfants reproduisent le schéma de leurs parents en s'adaptant à la proximité sans pour autant oublier que l'Autre est bel et bien un étranger :

---

[295] Erving Goffman, *Comment se conduire dans les lieux publics*. *Notes sur l'organisation sociale des rassemblement*s, Paris, Économica, 2013, p. 287.

> Les écoles publiques ouvraient leurs portes sans restriction aux Juifs et aux Chrétiens tout aussi bien qu'aux Musulmans. Mais pour l'enfant juif ou chrétien, partager le banc d'un Musulman équivalait à un grand départ, à un voyage en pays étranger [...] Certes, le monde extérieur n'en gardait pas moins ses attraits, à condition qu'il se parât du prestige de l'Occident. Nombreuses étaient les familles juives et musulmanes qui confiaient leurs enfants aux écoles des sœurs de la Présentation ou au collège des jésuites américains. Ce rapprochement entre enfants de diverses confessions, accepté et voulu par les parents, n'entrainaient aucune intimité. Ils demeuraient inébranlables dans leur volonté de s'éviter et de s'ignorer mutuellement (AB, 82).

S'il met en lumière les rapports conflictuels qu'entretiennent les Juifs et les Musulmans dépendamment de l'espace qu'ils occupent, cet extrait dévoile en même temps une autre manifestation de la colonisation, un certain complexe d'infériorité. En effet, « les attraits de l'Occident » exercent un grand pouvoir sur les mentalités irakiennes de l'époque. Ceux-ci se révèlent dans le récit de multiples façons. D'abord, le recours des parents aux écoles étrangères pensant donner la meilleure éducation en refusant tout ce qui est local (AB, 82), ensuite l'intérêt pour l'apprentissage de l'anglais et du français, langues des colonisateurs, comme signe de distinction voire de supériorité sociale (AB, 21). Enfin, l'engouement pour les littératures étrangères (Saroyan, Hemingway, Balzac, Maupassant) considérées comme des modèles à suivre (AB, 20) au détriment du patrimoine arabe. Ces complexes trouvent leur explication dans la stratification socio-spatiale exercée par le pouvoir colonial qui tend à aliéner mentalement, culturellement et économiquement afin de mieux diviser les citoyens irakiens. Les évènements politiques s'aggravent et la fin de la Seconde Guerre mondiale ne présage rien de bon pour la communauté juive. Quitter le territoire menaçant est désormais l'unique préoccupation des familles. Les parents riches, conscients de la nouvelle situation, envoient leurs enfants à l'étranger pour leur assurer la sécurité et une bonne formation universitaire. Et les pauvres ? Quel sera leur sort ? Et ceux qui ne peuvent pas partir ? À quel avenir devront-ils s'attendre ? De ces délimitations spatiales, de ces différentes formes de discrimination sociale, découle un profond sentiment d'exil, de perte identitaire de la part des opprimés, lesquels peinent à trouver leur place dans l'espace métamorphosé. Ces sentiments engendrent des réactions subversives de la part des marginalisés parmi lesquelles figure le refus de se résigner à la disparition identitaire liée à l'espace. Tel que le précise Lefebvre : « un groupe, une classe ou fraction de classe, n'évitant pas la perte d'identité, ne se constituent et ne se reconnaissent

comme ‘sujets’ qu’en engendrant (produisant) un espace [296]». C’est exactement ce qui se passe dans le roman de Kattan où les différents personnages discriminés vont avoir recours à la reconstruction de nouveaux espaces à eux, espérant affirmer ou plutôt restituer leur identité. Cette reconstruction spatiale se concrétise avec la création de la fameuse société secrète, que nous avons mentionnée précédemment, par les étudiants juifs dès la première semaine de la rentrée. Dirigée par Nessim, l’organisation a pour objectif de former des troupes d’auto-défense en élargissant le nombre de cellules dans chaque classe. On leur apprend à manier les armes, on leur inculque les valeurs juives, on les aide à maîtriser l’hébreu moderne. Se sentant valorisés, des étudiants de plus en plus nombreux adhèrent à la cellule, poussés par « une ferveur aveugle » (AB, 85). Dans ces conditions, celui qui n’adhère pas aux idées, celui qui refuse de s’impliquer, devient automatiquement l’ennemi même si son amitié est de longue date. C’est ce que ressent Nessim pour le narrateur, lequel désapprouve ce projet qu’il considère malsain et dangereux :

> Nessim fut pressenti et donna spontanément son adhésion. Si, pour ma part, j’ai hésité, ce fut surtout en raison de la méfiance que m’inspiraient les fournisseurs de revolvers qui se protégeaient sous le plus strict anonymat. Mon abstention semblait intolérable à Nessim qui brulait d’une ferveur aveugle…Je voulais bien être persuadé mais lui ne souffrait pas que je mette en question son enthousiasme. Durant les recréations, il s’installait au centre d’un attroupement, haranguant les récalcitrants, galvanisant les fidèles. Les yeux se tournaient vers moi. Il fallait que je me range ou que je donne la réplique. Je me plantais au centre de quelques camarades et en leur tenant des discours, je cherchais péniblement des certitudes (AB, 86).

La longue et précieuse amitié des jeunes gens si soudés se trouve ainsi éprouvée pour la première fois, symbolisant la rupture de la cohésion sociale dans le pays. La soumission à des idéologies radicales est ici une autre marque de divisions dans la société. Elle favorise le décalage entre les membres de la communauté en provoquant des heurts basés sur les différences entre les points de vue. À cet égard, Henri Lefebvre se demande : « l’espace social aurait-il pour ultime fondement l’interdit : le non-dit dans les communications entre les membres de la société ; l’écart entre eux [...] et la difficulté des échanges, la dislocation de

[296] Henri Lefebvre, *op.cit.,* p. 478.

leurs relations[297] ?». Résultat de ces divisions internes, les individus se trouvent aliénés dans des réseaux clandestins qui leur permettent de passer du statut de dominé au statut de dominant, les uns poussés par un désir de s'affirmer, les autres fuyant leurs conditions et aspirant à une meilleure position sociale. Comme le montre toujours Henri Lefebvre :

> Les luttes [...] se déroulent sur des fronts et des frontières multiples [...] tantôt contre ce qui sépare, tantôt contre ce qui confond. La lutte se poursuit politiquement contre la politique, quand celle-ci sépare (discrimination, dispersion de l'espace) et quand elle confond (les peuples, les régions, les espaces dans les états[298].

Ces luttes dont il est question soulignent le désir des différents membres de la société de créer des espaces alternatifs, de réaménager l'espace qui leur est attribué de façon à ce qu'il réponde à leurs besoins. Cette nouvelle force acquise des marginalisés dans leur nouvel espace se construit, en général, parallèlement à la société qui existe déjà, à l'insu des dominants, comme en témoigne l'aveu du narrateur : « La clandestinité avait des attraits irrésistibles. Elle dotait subitement nos yeux d'une gravité et d'une pesanteur inconnue. Nous nous découvrions une puissance insoupçonnée. » (AB, 86). Pourtant, le narrateur ne s'abandonne pas à ce pouvoir subversif. Réalisant tous les risques et dangers qu'engendrerait un tel projet, le narrateur, suivi de Nessim, quittent l'espace alternatif, formulant ainsi une forme de résistance à la division du peuple, une résistance parmi tant d'autres qui combattent les manifestations de l'injustice sociale, politique, économique envers les plus vulnérables. C'est de ces multiples formes de résistance que nous traiterons dans les pages qui suivent.

6.4 Libération géographique et aliénation économique au Caire

Ainsi que nous l'avons mentionné dans le premier chapitre à propos de l'histoire de l'Égypte contemporaine, le pays est sous le joug de la Grande-Bretagne de 1882 à 1952, année qui

[297] *Ibid.,* p. 45.

[298] *Ibid.,* p. 480, 481.

marque la révolution dirigée par les militaires contre les Khédives représentatifs de la colonisation anglaise. À l'instar de la société irakienne, les bouleversements engendrés par le pouvoir colonial suscitent la montée du nationalisme égyptien qui se fait *le leader* des mouvements nationalistes arabes dans le Moyen-Orient. Les jeunes Égyptiens sont prêts à affronter la mort s'il le faut pour libérer leur territoire colonisé. Une scène dans le roman, racontée par Aziz, un des anciens camarades de Zeth, rappelle ce moment cuisant de l'Histoire égyptienne :

> J'avais une voix forte : sans haut-parleur, toute la place m'entendait. On scandait : « Vive la lutte de la classe ouvrière, des étudiants et du peuple égyptien. À bas les Anglais ! » […] Les rues étaient couvertes de turbans et de tarbouches. Alors ça a tourné au vinaigre. Les Anglais ont commencé à nous tirer dessus des casernes de Kasr el-Nil, là où il y a le Hilton aujourd'hui. On leur a répondu à coups de pierre […] Alors la police nous a encerclés et s'est mise à tirer. Beaucoup de manifestants se sont fait tuer, mais après ça, l'armée anglaise a évacué ses cantonnements du Caire […] et ils se sont retirés sur la zone du Canal […] Les Anglais laissaient derrière eux les féodaux et les capitalistes autochtones […] (Z, 114).

De ce passage se dégage toute la force juvénile d'un peuple qui croit en lui-même, qui croit en la liberté et aux droits égaux dans un espace commun. Face à l'ennemi, il n'est ni question de religion, ni de classe sociale, ils sont prêts à sacrifier leurs vies pour l'indépendance. Or, la dernière phrase est révélatrice de la réalité douloureuse qui attend le pays. Tel que le confirme Aziz, si l'armée anglaise se retire militairement du sol, elle a toujours mainmise sur la société égyptienne par le biais de ses dérivés contemporains, soit le nouveau système politique qui, se présentant sous un nouveau visage, reproduit les mêmes idéologies véhiculées par le colonialisme. Cette conception est d'ailleurs appuyée par la revue de presse égyptienne qu'étale l'auteur dans les chapitres parallèles aux évènements fictifs. Aussi les articles de journaux nous informent que « la dette extérieure de l'Égypte est de 30 milliards de dollars non compris la dette militaire » (Z, 34), que « la banque place son argent dans des banques américaines et suisses à 18% mais ne nous sert que 8% » (Z, 38), « qu'une filiation égyptienne du groupe américain produira 187 millions de piles électriques sous la marque *Eveready* » (Z, 40) bref que « le pays est désormais ouvert aux mouvements de libération d'Europe occidentale et des États-Unis. » (Z, 23). Le capitalisme se définit dans ce contexte comme le substitut de l'invasion militaire. Les citoyens demeurent aliénés mais différemment. Le marché capitaliste,

les accords financiers font du peuple de nouveaux assujettis, d'où la question cruciale que se pose Danielle Haase-Dubosc : « comment une véritable réappropriation peut-elle avoir lieu dans une situation de dépendance économique ?[299] » laissant entendre par là que le capitalisme n'est qu'une forme moderne que revêt le système néocolonial.

De fait, la revue de presse n'épargne pas au lecteur les détails relevant de la situation chaotique au lendemain de la libération coloniale. Non seulement les forces néocoloniales exploitent les pays nouvellement indépendants pour en faire des asservis en les poussant à la consommation de marchandises dont elles ont le monopole, mais elles en font également un champ d'expérimentation en leur envoyant des produits toxiques : « Les compagnies américaines ont exporté dans le tiers-monde 2,4 millions de vêtements pour enfants, traités avec un produit chimique interdit aux États-Unis » (Z, 69). Sans tenir compte des effets criminels de tels actes sur les pays en voie de développement, le système néocolonial va aller jusqu'à vouloir couper les vivres de l'Égypte en l'endettant au maximum pour aliéner complètement les citoyens : « L'aide américaine à l'Égypte a accru la dépendance alimentaire et militaire du pays vis-à-vis des États-Unis, à un point tel que les dirigeants égyptiens devront y réfléchir à deux fois avant de prendre une quelconque position susceptible de provoquer la suspension de l'aide » (Z, 69). Par ces dénonciations, l'auteur montre que le système politique perpétue ces formes d'asservissement, en présentant la situation au peuple comme une réalité fatale :« Nous recevons 850 millions de dollars d'aide des États-Unis, dont 500 millions servent à payer les intérêts de notre dette militaire à leur égard.» (Z, 70). Mettant de l'avant la crise économique, le pouvoir néocolonial fait d'une pierre deux coups : justifier les mesures d'austérité d'une part, laissant entendre qu'elle durera longtemps, et assujettir les individus d'autre part devenus obsédés par leur survie au quotidien.

Paradoxalement, les entreprises coloniales incarnées dans les marchés internationaux vont encourager la consommation en mobilisant les médias, la presse, les rues des villes au service de la publicité des articles susceptibles d'attirer les clients de tous genres. La famille de Zeth

[299] Danielle Haase-Dubosc et Maneesha Lal, « De la postcolonie et des femmes : apports théoriques du postcolonialisme anglophone aux études féministes », *op.cit.,*, p. 37.

illustre parfaitement cette aliénation économique que dénonce l'auteur. L'exemple le plus parfait de cette aliénation est « La Marche de destruction et de construction » que nous avons mentionnée antérieurement et que l'auteur décrit subtilement comme une fièvre qui s'empare de tous les locataires de l'immeuble de Zeth. Parodiant le mouvement de destruction des héritages coloniaux, l'effervescence du peuple au lendemain de la nation libérée, l'auteur, doté de son humour noir, peint ironiquement le comportement collectif des citoyens :

> Les habitants de l'immeuble, comme tous leurs compatriotes, avaient en effet manifesté une adhésion complète à l'orientation qu'ils avaient reçue via l'appareil central d'émission, sous les traits d'une maîtresse de maison démolissant à coups de marteaux les murs de sa cuisine, recouverts jusqu'à mi-hauteur d'une couche de graisse noirâtre, […], image à laquelle succédait aussitôt celle d'une cuisine étincelante, aux murs et plancher recouverts d'une céramique d'importation aux couleurs vives et aux placards et étagères disposés selon un arrangement savant, incorporant réfrigérateur, cuisinières et éviers en acier oxydable […] Naturellement, les robinets et conduites usagés, de fabrication locale, étaient remplacés dans le même temps par des modèles italiens, aux chromes dits *superduty*, ou longue durée (Z, 52).

Ce passage illustre, à lui seul, le sarcasme de l'auteur face à l'illusion d'une indépendance certaine. Suffit-il d'acheter de nouveaux produits, de rénover l'ancien décor pour adhérer à la société moderne qui prend forme après la décolonisation ?! Contrairement à l'attente du lecteur, la décolonisation n'apporte pas de réactions d'autonomie et de nationalisme de la part des personnages fictifs. Au lieu de boycotter les produits étrangers, emblèmes de la colonisation occidentale, les protagonistes, enfin libérés de la présence militaire, se ruent sur les marchandises provenant de l'étranger, niant par-là même tout sentiment de fierté nationale. Bien au contraire, l'attitude des personnages met en exergue ce rapport pervers entre colonisateur et colonisé qui consiste à adopter un comportement contradictoire, un mouvement tel que le décrit Albert Memmi,

> inverse du colonisé envers lui-même, envers ses propres traditions et sa propre culture. Que l'imitation admirative du colonisateur s'accompagne le plus souvent d'un refus de soi qui peut aller fort loin, jusqu'à la honte et la haine de soi. Que le

> refus du colonisateur s'accompagne d'une reprise de soi, souvent exaspérée et paroxystique[300]

L'auteur de *Zeth* illustre, par ses maintes descriptions, ce mouvement antithétique vécu par les personnages au lendemain de la décolonisation. Aussi pouvons-nous constater que tous les articles dont on fait les éloges dans le roman sont importés de l'étranger, et que les produits locaux sont subséquemment délaissés voire méprisés. C'est dans cette ambiance que Zeth débute sa vie de jeune épouse dans leur logement situé à Héliopolis, quartier chic, occidentalisé et résidentiel qui, « par sa propreté et sa ponctualité, faisait encore l'orgueil (le temps de la présence étrangère était trop proche pour que les autochtones aient pu apporter la marque de leur caractère national : voitures croulant sous le poids de la cohue, rails disparaissant sous les tas d'ordures) » (Z, 16). Cette parenthèse insérée de la part de l'auteur met l'accent sur l'avenir de l'espace « national » qui sera négligé, souillé, détérioré par rapport à ce qu'il était au temps de la colonisation. De ces comparaisons, on constate que le modèle de beauté et de propreté, celui dont la valeur est rehaussée, appartient à l'Occident qui aurait laissé ses traces « positives » avant de quitter les lieux. Cette conception renvoie au discours colonialiste qui hante encore les esprits colonisés malgré la libération géographique. Bien établi, maintenu et répété, le discours colonial fondé sur la binarité, veut que tout ce qui est local soit rejeté et dédaigné tandis que tout ce qui vient de l'Occident est respecté et admiré. Bill Ashcroft souligne à cet effet que le mépris de soi et la dénigration profonde de sa propre image font partie des effets pervers du colonialisme : « a valid and active sense of self may have been eroded by dislocation […] or it may have been destroyed by *cultural denigration*, the conscious and unconscious oppression of the indigenous personality and culture by a supposedly superior racial or cultural model[301] ». De ce discours découle le sentiment d'infériorité des sujets qui tentent d'imiter l'Autre, valorisé, et de lui ressembler. Ainsi que l'avait démontré Fanon dans *Peau noire, masques blancs*, ce texte fondateur du postcolonialisme qui met l'accent sur la position du colonisé et plus particulièrement du Noir antillais, l'aliénation inhérente au système

[300] Albert Memmi cité par Catherine Déchamp-Le Roux, « Sociologie des rapports entre colonisateurs et colonisés » et « Portrait du décolonisé arabo-musulman et de quelques autres », *Sociologies*, juin 2009, en ligne https ://sociologies.revues.org/2916

[301] Bill Ashcroft, Gareth Griffiths & Helen Tiffin, *The empire writes back*, *op.cit.,* p. 9.

colonial exerce une violence psychique avec son pouvoir discursif : le colonisé est tout ce que le colonisateur n'est pas, son négatif, son contraire, toujours considéré inférieur. Cette violence envers l'aliéné va l'amener à intégrer ces discours, d'où un complexe d'infériorité, de mépris de soi, de son peuple, de sa culture et de sa langue. Rejetant l'image qu'il a de lui-même, le colonisé veut à tout prix s'identifier au colonisateur.

Force est de mentionner que cet impact ravageur émaille tout le roman. En effet, le mépris de soi face à ce qui est « local » se développe de plus en plus avec les images diffusées dans les publicités à la télévision, ou dans les annonces encourageant les citoyens à opter pour les produits importés. C'est ainsi que notre héroïne, se lavant les cheveux avec le shampoing que son amie Safeya lui offre, « ne remarquant pas l'inscription *made in Egypt*, imprimée en tout petits caractères au fond de la bouteille, le prit pour un produit d'importation et elle s'en appliqua deux fois. » (Z, 115). Une autre scène reflète bien cette idée de privilégier ce qui vient de l'Occident. Dans le passage où il est question de régler le problème des ordures éparpillées dans l'immeuble par les chats pendant la nuit, une des solutions proposées était de « planter à côté de chaque appartement, à la hauteur adéquate, des clous en L (latin et non arabe bien sûr) auxquels on accrocherait les seaux à ordures, de sorte qu'ils ne soient plus accessibles aux chats » (Z, 50). Ce clin d'œil volontaire de la part de l'auteur nous informe sur le regard que porte le citoyen sur sa propre langue. Méprisant sa langue maternelle, l'habitant a recours aux langues occidentales pour escalader l'échelle sociale. Le mari de Zeth représente bien cette aliénation linguistique qui consiste à vouloir faire sienne la langue du colonialiste. Plusieurs passages illustrent ce fait comme en témoigne le jour où « Zeth se contenta de remplacer les toilettes par une combination [302](qu'elle et le plombier s'obstinaient à appeler combition, malgré les tentatives d'Abdel-Méguid, de derrière le mur du boycott[303], pour les corriger) » (Z, 68). Aliéné linguistiquement, Méguid tend à complexer sa femme en faisant sans cesse allusion à son ignorance car elle ne maîtrise pas de langues étrangères. Cette crise de l'image de soi,

[302] *Combination* désigne ici le système de drainage moderne installé dans les toilettes pour permettre une meilleure circulation entre les tuyaux et empêcher tout dégât d'eau.

[303] L'auteur désigne par le mot boycott toute réaction envers Zeth de la part de son mari ou de ses collègues à la suite d'un désaccord ou d'un conflit. Boycotter dans ce contexte signifie bouder ou ignorer.

illustrée entre autres par l'aliénation linguistique, est une des séquelles psychiques et physiques de la colonisation. Il en découle alors une identité imposée ou détournée, une constante perte de repères. Ainsi que le constate Marie Vautier, « la culture postcoloniale exprime sa propre réalité dans une langue qui est composée à la fois de sa langue maternelle et d'une langue qui vient d'ailleurs[304] ». Dans un même ordre d'idée, Bill Aschcroft estime que l'aliénation de la langue n'est que la forme de négation identitaire, d'une destruction violente et agressive que subit le colonisé :

> For those whose language is systematically destroyed by enslavement, and for those whose language has been rendered unprivileged by the imposition of the language of a colonizing power […] In each case a condition of alienation is inevitable until the colonizing language has been replaced or appropriated as English. That imperialism results in a profound linguistic alienation is obviously the case in cultures in which a pre-colonial culture is suppressed by military conquest or enslavement[305].

La description du portrait du colonisé, victime d'une aliénation culturelle et linguistique, atteint son point culminant dans le récit quand nous voyons le fils de Zeth, symbole de la future génération (« l'héritier » selon l'expression de l'auteur), venir au monde avec un handicap singulier. Atteint de mutisme depuis sa naissance, il ne recouvre la parole que lorsqu'un médecin bègue réussit à lui arracher ses premiers mots « directement en anglais ! » (Z, 188). C'est ce qui encourage probablement ses parents à vouloir l'initier, ainsi que ses deux sœurs ainées, à la culture et à l'apprentissage occidentaux en les plaçant dans des écoles anglaises privées dont les islamistes, curieusement, s'octroient le privilège de la propriété. Le paradoxe entre la tendance d'occidentalisation que nous venons d'observer et un refuge religieux radical est, en effet, des plus frappants. Comment interpréter cette contradiction ?

Il convient ici de donner un aperçu sur le rôle de la religion dans le contexte postcolonial. Rappelons que pendant cette période, certains Égyptiens qui sont partis dans les pays du Golfe

[304] Marie Vautier, « Les métarécits, le postmodernisme et le mythe postcolonial au Québec », *op.cit.,* p. 45.

[305] Bill Ashcroft, *The empire writes back*, *op.cit*., p. 10.

reviennent avec une mentalité imbibée de religiosité et de pratiques liées aux coutumes de ces pays. Pendant ce temps, ceux qui sont restés se retrouvent dépourvus d'une vraie liberté de réflexion et d'expression en raison de l'aliénation économique ainsi que de la censure de toute forme d'émancipation. Aussi, comme le remarque Albert Memmi, « la pauvreté, la corruption et le despotisme deviennent le lot quotidien du tiers-monde. Le retour à des valeurs-refuges a favorisé l'intégrisme qui ne peut pas donner les clefs de compréhension du monde contemporain [306]». À la lumière de ces réflexions, nous déduisons qu'une vraie libération nationale implique des efforts constants entrepris par les individus afin de reconstruire leur nation. La liberté n'étant jamais octroyée, elle s'acquiert. Or, si ces derniers ne sont point soutenus, cette volonté de prendre en main leur destin s'avère dysfonctionnelle. L'émancipation patriotique est donc constamment mise à mal. Quand la capacité des peuples est entravée par un système de gouvernance corrompu, il n'est point question d'indépendance, ni de reconstruction nationale. Nous ne pouvons parler que de néocolonisation. Dans son livre *La face cachée d'Eve*, la militante féministe égyptienne Naoual el Saadoui explique :

> Les gouvernements de certains pays arabes ou du « tiers-monde » ont souvent travaillé la main dans la main avec les forces néocolonialistes, orchestrant soigneusement une longue campagne destinée à confondre et à mal informer la population à l'aide de préceptes religieux […] En Égypte, sous le couvert de la religion et pour servir les intérêts d'une minorité, l'obscurantisme, l'orthodoxie et l'exploitation s'associent pour tenter de priver la population de son pain quotidien et de la satisfaction de ses besoins essentiels[307].

Ces pensées trouvent amplement leur écho dans le roman et nous permettent d'établir un parallèle intéressant avec le récit. Désormais, occidentalisation va de pair avec islamisation et la corruption est inextricablement liée à la dévotion ou plutôt à la fausse dévotion. Sur le mode de la satire, l'auteur peint le comportement méprisable de plusieurs personnages de l'œuvre : la venue de Ramadan, le saint mois où le pieux devrait se recueillir et se rapprocher davantage de Dieu, est une occasion de s'éloigner du droit chemin en suivant une multitude de séries télévisées et « d'émissions en couleurs prolongées jusqu'à l'aube » (Z, 264). L'emprise

[306] Albert Memmi cité par Catherine Déchamp-Le Roux, *op.cit.*

[307] Naoual El Saadaoui. *La face cachée d'Ève*, *les femmes dans le monde arabe*, *op.cit*., p. 51.

religieuse sur la société s'accompagne souvent dans le récit d'une souillure physique et morale. Aussi, les hommes s'adonnent à la pornographie et à la masturbation. Des fonctionnaires, prétextant les prières, s'absentent de leurs bureaux pendant des heures pour ne pas faire leur travail, laissant les citoyens dans le désarroi total. Dans cette conjoncture, chacun mesure son impuissance : « Abdel-Méguid commençait à accuser les effets de l'abîme grandissant qui le séparait de ses rêves (son rêve capitaliste, qui semblait à portée de la main sous le socialisme nassérien, était devenu, ô surprise, inaccessible au temps du capitalisme de Sadate) » (Z, 25). Cet échec national est lourd de conséquences sur les individus car rien n'est pire pour une société que de vivre dans de faux espoirs, de construire des rêves qui ne se réalisent jamais, de poursuivre des chimères qui n'aboutissent à rien. Le lecteur n'est donc point surpris de constater la dégénérescence et la pourriture sociale dans un espace complétement chamboulé. L'aliénation sociale, religieuse, économique est au rendez-vous. Les riches devenant plus riches, les pauvres s'appauvrissant davantage, c'est désormais l'obsession du « chacun pour soi » qui détermine les rapports sociaux. Tout laisse voir que l'époque du colonialisme n'est pas révolue, toutes ses manifestations étant omniprésentes. Le triomphe de l'individualisme et le désarroi identitaire auront eu raison des occupants de cet espace social complètement fragmenté. Subissant l'humiliation, la stratification et l'oppression, les sujets n'ont pas le choix d'agir en conséquence en suivant maintes stratégies tel que nous le verrons plus loin.

6.5 Américanisation et circonscription au Québec

À l'instar des *Années de Zeth*, dans le roman de Lemelin, l'individualisation se fait sentir fortement par le comportement des protagonistes désemparés face aux mutations de leur espace. Nous avons vu comment le néocolonialisme s'infiltre dans les lieux, incarné par le personnage de Tom Brown, des compétitions sportives de Baseball et d'anneaux ainsi que des chansons populaires américaines. Nous avons observé l'aliénation linguistique caractérisée par l'hybridité de la langue où les expressions françaises disparaissent jour après jour au profit des nouveaux termes américains reflétant le triomphe du projet néocolonial dont la domination culturelle et mentale s'incruste dans les esprits des citoyens. Ceux-ci intègrent les nouveaux discours, s'approprient les expressions importées et se déforment progressivement au gré des caprices de la nouvelle ère.

Nous avons été témoin également des répartitions hiérarchiques socioéconomiques séparant les différentes catégories des habitants dans la même ville selon leurs conditions sociales et matérielles. Il va de soi que toutes ces divisions provoquent des troubles identitaires de la part des habitants qui ne se reconnaissent plus dans leur espace. Celui-ci est en effet le reflet d'une situation complexe en cette période de conflits mondiaux et nationaux. À la veille du déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, les citadins prennent part à des évènements socio-politiques et s'attendent à être impliqués tôt ou tard dans le tourbillon sanglant. Dans cette conjoncture se révèlent les différentes positions vis-à-vis de la guerre et de ses acteurs. Les rapports complexes que le Québec entretient avec l'Angleterre et la France influencent la mentalité de certains Québécois qui adoptent les comportements et les discours portant l'empreinte du passé colonial[308]. Nous nous rappelons la scène où Théophile Plouffe exprime tout son effroi en pensant que Tom Brown est anglais. La famille Plouffe est d'ailleurs le modèle parfait de la famille anticoloniale. Le nationalisme français contre l'ennemi anglais se manifeste tout au long des propos nationalistes et anti-impérialistes de Théophile et de Joséphine Plouffe. Ainsi, avant même qu'il ne soit question de la Guerre en Europe, la famille Plouffe hurle sa haine contre l'Angleterre et sa loyauté à la mère patrie la France. À l'annonce de la visite royale à Québec, le père Plouffe, toujours fidèle à ses principes, refuse de participer à la frénésie qui s'empare des habitants du quartier à vouloir orner leurs maisons de drapeaux pour la parade. Cette réaction du père Plouffe, suivie de l'acte de rébellion de Guillaume osant lancer une balle en direction du cortège, se révèle une bonne occasion pour les Autorités d'imposer l'ordre : Théophile Plouffe est remercié pour ses fonctions de typographe dans le journal de *l'Action Chrétienne* et est frappé aussitôt de paralysie. Son vaillant fils Guillaume

[308] Yvan Lamonde affirme que « la division a été marqueur du colonialisme. Et Louis-Joseph Papineau et François-Xavier Garneau ont trouvé, dans la stratégie du colonisateur '' Divisez pour régner '', le fondement ultime de leur compréhension de l'histoire du Québec […] La division politique est l'englobant par excellence; elle a mis en place un principe d'incertitude générale à la source des affects de la pauvreté, de la fatigue, de la défaite, du double, de l'ambivalence, de l'impuissance, de l'inaccomplissement. On peut mesurer le succès et la subtilité du colonialisme britannique et la division instituée à l'affaiblissement profond provoqué par ses stratégies. La division a eu un effet fondamental global : elle a réussi à empêcher l'autonomisation, l'indépendance, la souveraineté du soi et du nous […] Cet effet fondamental de la division a aussi irrigué la mémoire, le rapport collectif au passé […] C'est cette immobilité mémorielle qui alimente le '' Je me souviens '', la tradition, '' Notre maître le passé''. » (Yvan Lamonde, *Un coin dans la mémoire, op.cit.,* pp.105-107).

est pour sa part menacé ouvertement contre tout acte similaire. Reprenant le contrôle de la situation en main, les dirigeants n'hésitent pas à réprimer la moindre manifestation nationale.

À l'instar de Théophile Plouffe, Denis Boucher adoptera une conduite nationaliste que la conjoncture favorisera. Partagé entre ses propres ambitions personnelles et son amour pour la patrie, Denis oscille entre l'abandon de son devoir envers l'avenir de cette dernière et l'exploitation des circonstances en sa faveur afin de réussir professionnellement. À la suite de la visite de Tom Brown, face au curé Folbèche qui le sermonne de s'être lié d'amitié avec le pasteur, Denis se livre à un travail de conscience nationaliste :

> Pourquoi tenait-il tant aux attentions de ce pasteur américain ? Denis était trop ambitieux pour ne pas s'étonner d'avoir visé un but qui ne lui rapporterait aucun avantage […] Cette chute de l'illusion se fit sentir jusque dans les racines mêmes qui avaient permis au mensonge de s'épanouir. Ces racines, c'était justement un fouillis d'observations inconscientes que Denis avait faites à propos du pasteur. Accaparé par un désir constant d'éveiller l'intérêt chez Tom Brown, il avait emmagasiné ces observations sans y réfléchir. Maintenant elles dansaient devant ses yeux, où le terne éclat de l'humiliation remplaçait les tons clairs du contentement de soi. C'étaient d'abord les circonstances qui lui avaient fait connaître Tom Brown. Comme, au sortir de l'université, le pasteur s'attardait à observer l'architecture ancienne des maisons, les lacis des rues, Denis, poussé par une inextricable envie de paraître quelqu'un aux yeux de cet étranger, lui avait proposé de lui faire connaître des coins plus pittoresques encore. Peut-être que cet ironiste voulait-il montrer aux étrangers que sa province, quoique séparée de l'Europe par l'océan et isolée du reste de l'Amérique par la langue et les mœurs, offre des aspects si intéressants qu'ils confondent les visiteurs de surprise ? Il y avait bien en lui, comme chez les Plouffe du quartier, une sorte d'envie de réhabiliter sa province décriée aux yeux de l'univers. Mais il avait honte de ce sentiment, qu'il voyait partagé par ceux de ses compatriotes qui cherchent dans le régionalisme fanatique un refuge à leur médiocrité (Pl, 76-77).

Le ressenti de Denis renvoie à l'aliénation véhiculée par le discours colonialiste. On y retrouve tous les symptômes du colonisé qui tend à s'approcher de l'Autre, attirer son attention, vouloir lui plaire. Ici, l'étranger, Tom Brown, est mis sur un piédestal. Son contact déclenche le complexe d'infériorité ressenti chez les habitants du Québec assignés à une identité péjorative, identité imposée par le regard colonial et son discours se propageant dans le monde entier au point de faire de cet espace « une province décriée aux yeux de l'univers ». Conscient des effets d'une telle domination perverse, Denis semble comprendre la basse attitude des assujettis

qu'incarnent ses compatriotes, attitude qui consiste à se recroqueviller sur eux-mêmes en cherchant à faire subsister leur identité en péril dans les valeurs refuges. Quoique honteux d'une telle position, Denis avoue partager avec eux ce fort sentiment de vouloir restituer l'honneur de la patrie bafouée et donc de ses habitants. L'occasion propice à l'acte patriotique dont Denis veut faire preuve ne tardera pas à se présenter. Si le rapprochement de Tom Brown le pousse à faire son *mea culpa*, une autre situation plus importante dévoilera chez Denis un profond sentiment nationaliste qui lui dicte un comportement de solidarité et de compassion. Son article venimeux sous pseudonyme dans *le Nationaliste* visant à soutenir la famille Plouffe dans leur résistance contre les dirigeants pro-colonialistes est pour lui une chance de réhabiliter l'honneur de la patrie et de manifester son nationalisme fervent. Le zèle patriotique du jeune journaliste lui vaut son renvoi définitif de *l'Action chrétienne*. Dans un dernier élan de résistance, il appelle à la grève et mène une assemblée regroupant les collègues du père Plouffe les incitant à réagir contre l'injustice infligée à Théophile Plouffe parce qu'il a osé exprimer son amour patriotique anticolonial. Là encore, contre toute attente, l'échec est au rendez-vous :

> La foule n'entendait pas. Les orateurs s'installaient sur l'estrade. Des applaudissements crépitèrent, des sifflements fendirent l'air, frayant un chemin aux huées. Les grévistes, les yeux fixes, crispaient le manche de leur bannière, oubliaient d'humecter leurs gorges sèches. Ils protestaient depuis trop longtemps, sans succès, dans un silence qui ne rendait même pas d'écho. Ils n'étaient pas bâtis pour chômer et crier, ils étaient faits pour travailler et se taire. A quoi bon d'ailleurs lutter contre un adversaire qui possède à la fois nos armes et les siennes ? Et la bataille finirait sans avoir commencé par cette comédie cocasse, cette démonstration d'orateurs et de microphones. Mais Denis Boucher, aux côtés de Théophile Plouffe rayonnant de colère à cause de sa haine des Anglais qu'il rendait responsables de tous ses maux, les harcelait, les incitait à se battre, et ne recueillait d'eux que des regards mornes et vaincus (Pl, 250).

Cette défaite exprimée par les sujets est un signe de la victoire coloniale qui, entretenant l'humiliation, le mépris des revendications, l'ignorance des voix subalternes, réussit à déstabiliser les opprimés en leur renvoyant une image d'êtres faibles, lâches et impuissants. L'impact du colonialisme est bel et bien évident dans les comportements des personnages qui semblent incorporer ces jugements, pensant être « nés pour un petit pain ». Dans cette optique, l'aliénation politique, sociale et économique favorise le détachement des habitants les uns envers les autres, et rend toute solidarité impossible. Dans ce « chacun pour soi », l'Autre, tout

proche qu'il soit est presqu'insignifiant. C'est l'intérêt personnel qui agit comme moteur principal dans un espace aussi morcelé. Dans ce contexte bouleversant, le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale ne vient pas arranger les choses. C'est un nouvel enjeu pour la crise identitaire des habitants de la Province qui peinent déjà assez à se localiser sur leur territoire. La circonscription qui menace le Québec plonge les habitants dans le plus grand désarroi. Le Père Plouffe en est particulièrement affecté. Tenant des propos virulents contre la colonisation anglaise, il tente d'obtenir l'approbation du curé Folbèche contre la guerre :

> —Monsieur le curé, voyons, vous le savez bien mieux que moi. Les Anglais sont tous pareils. Ils viennent au Canada quand ils sont dans le besoin, quand tout est défriché. La guerre s'en vient, le roi s'ennuie de nous autres. Tout le monde se fend en quatre, les pompiers arrosent le dépotoir de la Pente Douce depuis trois jours parce que le défilé passe par là. Pis nous autres, pauvres quêteux, on respire ça depuis vingt ans sans pompiers […] Pensez-vous qu'un bon Canayen comme vous, un fils de cultivateur de chez nous, tous vous autres, les bons curés qui nous avez appris comment les Anglais nous ont envahis, comment ils ont essayé de nous faire perdre la Foi, notre Langue, comment vous les avez combattus, comment vous nous avez conservés tels qu'on était, pensez-vous qu'un bon Canayen comme vous va me faire accroire qu'il est pour le roi des Anglais ? Voyons ! Voyons ! fit Théophile, bourru, clignant de l'œil. Vous devez obéir, c'est entendu. Et je vous respecte quand je sais ce que vous pensez (Pl, 156-157).

Faisant allusion aux stratégies coloniales dont usent les Anglais, Théophile rappelle au curé toute la violence épistémique qu'ils ont subie et qu'ils continuent à subir puisque le colonisateur veut encore les exploiter pour qu'ils demeurent aliénés, humiliés, esclaves de la volonté du pouvoir colonialiste. Pour toute réponse, le cure Folbèche recommande au père Plouffe de se fier aux décisions des dirigeants : « Fermons les yeux. Ils conduisent notre barque à bon port » (Pl, 156) laissant entendre par ses propos qu''il adhère à la circonscription des Québécois dans la Guerre. Cet événement aura raison du pauvre père Plouffe. Lui qui n'a qu'une obsession, combattre les Anglais, voit son pays de nouveau assujetti, son propre fils enrôlé dans ce combat atroce malgré lui. C'est pourquoi il est emporté par une crise cardiaque à la vue de Guillaume vêtu de son habit militaire destiné à le jeter auprès des Anglais au risque de se faire tuer. La mort de Théophile symbolise-t-elle la mort du nationalisme, la mort de tout espoir d'une vraie liberté, d'une réelle indépendance ? L'espace instrumentalisé par les forces dirigeantes devient un vivier pour les puissances coloniales. Guillaume et des milliers de jeunes Canadiens sont exploités dans ces batailles qui ne les concernent pas, ils doivent « tuer d'autres

hommes » (Pl, 437) pour servir les auteurs de la Guerre[309]. Lui qui était aussi doux que son chat, qui promettait une belle carrière sportive, se retrouve dans un champ de guerre, témoin et acteur des plus grandes atrocités touchant la planète. Complètement anéanti, l'espace ne peut plus répondre aux aspirations de ses pratiquants. Incorporé, assimilé par les exilés territoriaux, le discours colonialiste domine toute leur pensée. Ils semblent ainsi ressentir tout le poids d'un espace repoussant qui les livre à des réflexions du genre : puisque l'espace ne nous contient plus, puisqu'il nous est tantôt étranger, tantôt redoutable, puisqu'on ne peut ni s'exprimer librement, ni agir librement, si l'interaction entre nous et le territoire n'est plus fructueuse, nous devons chercher une issue pour retrouver notre identité, pour ne pas arrêter d'exister, pour ne pas disparaitre comme tant d'aspects ont disparu dans cet espace qui n'est plus nôtre.

6.6 La quête symbolique d'un espace à soi

Contrairement aux personnages des trois romans précédents, celui de *La quête* n'a jamais eu à subir les métamorphoses de l'espace où il demeure. Conditionné au départ par le statut peu honorable de sa mère, il ne se pose pas trop de questions sur les espaces qu'il doit pratiquer, encore moins sur ceux qui lui sont interdits. Répondant à son besoin de jouissance, les lieux qu'il fréquente (bordels, cabarets, maisons de débauche) suffisent à lui donner l'illusion du confort et de l'aisance qu'il désire. Ces espaces fermés, clandestins, formés à l'insu des Autorités et en marge de la société, regroupent des individus qui ont le même intérêt, celui de rechercher le plaisir ou de fuir une réalité amère dans un endroit qu'ils peuvent pratiquer *incognito*. Ces lieux cloitrés rassemblent de la sorte des individus aux caractéristiques communes et permettent du même coup de les catégoriser en les séparant des autres espaces sociaux. Désormais les identités des sujets portent les significations des espaces où elles se déploient. C'est pourquoi le héros du roman se contente d'accéder docilement aux espaces autorisés par son statut social et économique.

Si l'attachement du personnage à sa ville natale se manifeste dans plusieurs passages du roman, à aucun moment, en revanche, le récit ne souligne un sentiment quelconque de la part de Sabir

[309] Nous reprendrons ce détail plus largement dans le dernier chapitre de la thèse.

envers un espace précis, comme par exemple la maison maternelle ou un endroit qui aurait été témoin de moments de bonheur ou de sérénité. Cependant, les plus beaux souvenirs de Sabir, lesquels reviennent dans les durs moments de sa vie, sont tous issus du même espace ouvert, principalement au bord de la mer, où le vent et le bruit des vagues s'entendent pour offrir le meilleur paysage assurant le meilleur bien-être possible. Cet espace redondant dans les souvenirs et les songes du personnage souligne son profond besoin de liberté, de calme intérieur auquel il aspire et dont il est privé. Sa vie tumultueuse faite d'illusions, de mensonges et d'errance, jure avec ce grand désir de stabilité, de détente émanant de sa chère ville Alexandrie. L'ironie du sort fera en sorte qu'il ne retrouvera jamais ce ciel bleu limpide qui abritait ses plus belles années de jeunesse. Lui qui a besoin d'espace ouvert pour s'épanouir, du « bleu de la mer à perte de vue, [de] l'air gorgé de magie d'Alexandrie » (Lq, 39) ne pourra, hélas, se mouvoir que dans un espace étroit, hostile et lugubre à partir du moment où il entreprend sa quête. Dévoré par l'angoisse, Sabir se ratatine dans sa cellule : « Il n'est de patience ni de paix a qui ne possède plus que deux cents livres. Pécule qui s'amenuisait au fil des heures et réduisait tout espoir d'une existence respectable » (Lq, 26). Déterminé par son budget modeste, le séjour dans la capitale se révèlera le déclencheur des péripéties qui s'enchaineront diaboliquement. Aussi le choix se pose sur *l'Hôtel du Caire*, « bon marché, rue Fasqiya, une rue à arcades […] la rue lui sembla respirer la sueur, la laideur, la tristesse, tant les échoppes se pressaient de part et d'autre, et tant y pullulaient charrettes et amoncellements de marchandises » (Lq, 32). La description du quartier met en lumière la catégorisation des habitants de la ville du Caire qui ne partagent pas l'espace de la même façon. Les aspects peints illustrent la condition défavorisée des habitants. De ces lieux émanent les formes d'aliénation économique et sociale engendrée par la promiscuité, l'insalubrité et l'immense pauvreté, renvoyant à la multiplicité d'espaces au cœur d'une seule ville. Cette démarcation, stratégie (néo)coloniale par excellence, se poursuit et se maintient bien après le passage des colonisateurs. C'est donc dans ce quartier que Sabir va chercher asile. L'espace confiné qu'il va devoir occuper, se constitue d'une chambre au sein d'une « vieille bâtisse aux murs en pisé, comprenant trois étagères couronnées d'un appartement en terrasse, avec une haute porte voutée en plein cintre comme une bouche à la moue chagrine, ouvrant sur un long couloir menant à un escalier flanqué en son milieu d'un comptoir » (Lq, 32). Mis à part l'état lamentable de ce lieu, l'installation temporaire de Sabir rappelle continuellement la situation précaire et menaçante de son existence qui d'un

moment à l'autre peut basculer. Un lieu donc qui entretient une terrible angoisse et ravive ainsi la blessure profonde de Sabir, humilié par son passé abject, par sa misère prochaine et par son présent instable. On lui assigne :

> La chambre 13 ! […] ce chiffre le fit sourire. Il s'en alla chercher ses bagages et, à son retour, il suivit Am Muhammad as-Sawi jusqu'à sa chambre, au troisième étage […] Lorsqu'il se retrouva seul, il parcourut les lieux d'un regard rapide et fut frappé par l'atmosphère vieillotte qui s'en dégageait. Le haut plafond, le lit à colonnes, la console ; un décor que son père aurait apprécié au temps où il courtisait sa mère […] Il alluma la lampe, s'assit sur le vieux canapé turc (Lq, 36-37).

Le numéro de la chambre n'échappe pas à Sabir et son sourire peut être interprété de deux manières. La première voudrait que Sabir [n'étant pas superstitieux de nature] ne fasse pas vraiment cas de ce détail. La deuxième est plus probable quand on a appris à connaître le personnage, elle met l'accent sur la force d'inertie du protagoniste concevant tout ce qui lui arrive comme signe de fatalité. Le sourire dans ce contexte suggère que Sabir est conscient de ses problèmes et que le détail de la chambre portant un chiffre de mauvaise augure ne sera pas de trop dans toutes ces complications si bien installées. Le 13 est en effet connu pour son effet « porte-malheur », ce qui arrivera exactement au héros du roman. Tout au long de son séjour, il tente de sortir de ce trou (durant la journée) en cherchant désespérément son père, « au retour, le fondouk lui semble respirer la monotonie du foyer et l'horreur du cachot » (Lq, 107). Pressentiment ou prémonition ? « L'horreur du cachot » se fait déjà sentir chez le personnage en voie de perte. Cet espace qu'il ne possède pas, croyant y être de passage, va désormais jouer un rôle déterminant dans ses émotions, son comportement et son destin. Étranger dans cet espace qui ne lui appartient pas, tout comme le colonisé qui ne se reconnaît plus sur le territoire qu'il habite, le protagoniste perd ses repères. Ceci explique sans doute son détachement envers ce qui touche le pays, comme si les drames y arrivant ne le concernaient pas. Ainsi l'avènement de la guerre le laisse indifférent, pire encore, il avoue la souhaiter :

> Une voix lui parvint. « Mais cela n'annonce-t-il pas la fin du monde.
> —Au diable la fin de monde ! » marmonna-t-il inconsciemment.
> Des rires fusèrent qui le tirèrent de sa torpeur.
> « Monsieur est-il pour l'Est ou l'Ouest ? lui demanda quelqu'un.

> —Ni l'un ni l'autre », répondit-il contrarié de devoir participer à une conversation dont il se désintéressait.
> Puis, se souvenant de la masse des soucis qui l'accablaient, il grommela : « Je suis pour la guerre ! » (Lq, 107).

Ce passage illustre bien la division des occupants du fondouk, métaphore de l'espace social de l'époque. Certains sont pour l'Est (l'Union Soviétique) dans cette guerre, d'autres pour l'Ouest (l'Occident) alors que Sabir est dans ses problèmes existentiels. Cette division n'est pas sans rappeler celle exercée par le colonialisme et ses dérivés par la suite. Diviser pour mieux régner, nous l'avons déjà dit, demeure la devise des responsables. Dans une telle solitude, une telle anxiété permanente, un désespoir aussi grand, toute empathie est absente, toute conscience du danger est mise à mal. C'est la symbolique de cet espace clos qui entre en jeu dans la perception de l'espace et d'autrui. Dans cette perspective, la petite cellule de Sabir agit dans sa crise de l'identité et de l'espace. Elle va même précipiter son destin fatal. Antichambre de la mort, le trou dans lequel s'enferme le protagoniste, fuyant les gens, fuyant la misère, fuyant sa réalité douloureuse, désirant la guerre, va accélérer le processus de perte identitaire. Ici, l'espace est envisagé comme une prison, une forteresse qui ligote les sujets en leur empêchant tout accès extérieur. C'est exactement le cas de Sabir contraint dans ses mouvements et déplacements. Sa situation est même pire que celle d'un prisonnier car ce dernier vit dans l'espoir d'être libéré, la prison lui étant infligée. Si la prison dans laquelle Sabir évolue est matérialisée par la chambre d'hôtel, elle existe surtout dans sa tête. C'est une prison mentale qui rappelle celle exercée par le pouvoir colonial. Aliéné économiquement, socialement, spatialement, Sabir s'enferme dans une bulle éternelle qu'illustre bien la chambre de l'hôtel. Tout compte fait, le personnage principal va passer d'une cellule désignée par sa condition socio-économique vers une autre plus horrible, celle du cachot le menant à la mort certaine après l'acte de meurtre irréversible.

Le thème de la prison choisi par l'auteur ne nous parait pas anodin. De ces descriptions se dessine l'état de claustration aussi bien physique que mental vécu par le personnage. Une observation minutieuse du schéma nous permet de voir que la prison symbolique infligée à Sabir par ses conditions économico-sociales (la chambre d'hôtel) puis le cachot à la veille de sa pendaison pour le meurtre commis, est une continuation des procédés coloniaux qui n'avaient pas disparu bien après le départ des colonisateurs. Florence Bernault explique à cet

égard que la prison est liée au système colonial qui l'a instaurée pour affirmer sa dominance sur les peuples colonisés :

> Largement ignorée des sociétés précoloniales, qui connaissaient d'autres formes de contrainte par le corps, [la prison] a été imposée par le régime colonial, dans une version d'ailleurs amputée de son volet réformateur, puis endossée par les États postcoloniaux sans pour autant être jamais vraiment légitimée par un consensus social [310].

Ainsi, la prison s'avère une institution propice au système (post) colonial pour établir l'ordre et le maintenir en tout temps :

> en assujettissant les lieux et en déplaçant sur ceux-ci les rapports de pouvoir. La conquête cerne et délimite les territoires, les cartographie, construit des routes, dompte et détourne les axes économiques, fixe les habitats, attaque la mobilité des hommes […] les régimes contemporains ont hérité des fonctions de la prison coloniale, lieu d'apprentissage de la soumission aux lois de la production, de la discipline sociale et de l'acceptation de l'ordre en place […] Avec l'essor de l'urbanisation et l'émergence de nouveaux citadins dont les comportements et pratiques ne sont pas toujours conformes à la norme édictée par les autorités gouvernementales et municipales, la prison entre à nouveau en jeu comme outil de contrôle des marges […][311].

Ainsi que l'expliquent les auteurs, certains espaces postcoloniaux témoignent de l'emploi de la prison héritée du colonialisme qui utilise massivement le système pénitentiaire pour dominer les peuples, les soumettre en cas de rébellion, les catégoriser et contrôler les marginalisés en les divisant davantage. La prison dans ce sens s'avère une notion bien plus large que celle de l'enfermement corporel, comme en témoigne l'état du protagoniste mahfouzien, marginalisé par la pauvreté, le passé peu honorable de sa mère, l'absence du père, qui finalement le guideront vers le meurtre. Le roman de Mahfouz n'illustre-t-il pas en effet cet emprisonnement physique et mental des jeunes Égyptiens de l'époque ? Ne reflète-t-il pas leur égarement face

---

[310] Anne Hugon, Florence Bernault (dir.), « Enfermement, prison et châtiments en Afrique. Du 19 siècle à nos jours. », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n°67, juillet-septembre 2000, p. 197.

[311] Florence Bernault, Pierre Boilley et Ibrahima Thioub « Pour une histoire du contrôle social dans les mondes coloniaux : justice, prisons, et enfermement de l'espace », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, tome 86, n°324-325, 1999, p. 10.

aux évènements socio-politiques fulgurants durant cette période douloureuse de la fin des années 60 où le citoyen égyptien « semble [être] entré dans une phase de dépossession progressive de son destin, pour passer du statut d'acteur à celui d'objet de sa propre histoire[312] » ? N'est-ce pas exactement le cas de Sabir, peint sous la plume de Mahfouz ? Ne répond-il pas à cette image passive d'un être sans défense, agissant comme un fantoche, n'ayant aucune maîtrise ni sur son destin ni sur son avenir ? Ne doit-il pas subir l'enfermement à la fois physique et psychologique une fois contraint de se retrouver dans cette cellule, cette chambre du fondouk, lugubre et morose comme seul espace habitable ?

Pourtant, à y regarder de plus près, la description détaillée de cette chambre d'hôtel, symbolisant l'espace (néo)colonial où l'opprimé, le marginalisé est assiégé, suggère un acte vers l'indépendance. En effet, une observation attentive de la vue qu'a Sabir de sa chambre offre un spectacle qui apporte une lueur d'espoir. La fenêtre s'ouvre en effet sur un ailleurs. Bien qu'elle soit petite et haute, rappelant celles d'une forteresse, la fenêtre de la chambre donne sur « une petite place à gauche de la rue, avec en son milieu une fontaine dont le jet d'eau éclaboussait les enfants qui faisaient cercle autour » (Lq, 37). Nous sommes tentée de voir en cette scène une forme d'espérance incitant le jeune homme à adopter une attitude positive en lui suggérant le chemin de la résistance. Cette image d'un sujet aliéné, enchaîné et enfermé dans un espace clos, peut changer grâce à l'existence de cet ailleurs accessible à travers la fenêtre, laquelle laisse entrevoir une source de vie (incarnée dans l'eau de la fontaine) et un avenir joyeux (incarné par les enfants qui jouent autour). Si Sabir l'avait voulu, il aurait pu détruire les murs invisibles qui le cloitrent, en cherchant un travail, en combattant l'oisiveté, en assumant son passé et en s'investissant dans le futur. C'est seulement dans l'action que Sabir aurait pu s'en sortir, tout comme le colonisé qui doit se battre violemment par la résistance afin de libérer aussi bien les territoires que les esprits.

Par le biais de ces figures symboliques, l'auteur met l'accent sur la fonction de l'espace fermé qui constitue la seule demeure que Sabir aura pendant sa quête infructueuse. Cet espace si bien

[312] Marc Lavergne, « Un bilan amer pour l'Égypte : Quarante ans de croissance rentière, au prix de la désagrégation sociale et de la dépendance extérieure », *Hérodote,* vol. 160-161, n°1, 2016, p. 97.

peint par Mahfouz ne serait-il pas une métaphore du grand espace abritant le citoyen égyptien à la veille de la grande Défaite de 1967, un espace sans horizon, sans liberté ? Un espace oppressant, macabre, qui sonne le glas d'une belle époque révolue comme celle de la rue Nabi Daniel pour le personnage de *La quête.* Le pays est en effet sur une poudrière. Annonçant un grand désastre, l'espace semble se fermer sur ses habitants, les obligeant à se replier sur eux-mêmes. Dans cette optique, les sujets suffoquent du manque d'air, se sentent coincés et menottés comme dans des cellules de prison rendant tout ailleurs inaccessible. La pire prison étant celle que l'on se crée soi-même, l'espace devient dans ce sens le reflet des émotions, sentiments et perceptions. C'est ce qu'a voulu dépeindre Naguib Mahfouz dans son roman en faisant de ces descriptions spatiales l'emblème de l'univers oppressant où ne pouvait plus respirer le peuple égyptien des années 65.

Au terme de ce chapitre, nous pouvons conclure en disant qu'il existe bel et bien des points communs entre les personnages des quatre romans, illustrant par leurs comportements les frontières issues du système colonial. Ils éprouvent tous en effet un certain complexe d'infériorité, un mépris de soi, un dédain des valeurs et des langues locales, autrement dit un ensemble de symptômes relevant de la stratégie coloniale, laquelle adopte la stratification spatiale, sociale et économique visant à exploiter les aliénés pour l'expansion de sa domination. Il n'est point surprenant de voir que, dans un tel système d'organisation sociale despotique voire patriarcal, les injustices et les subordinations frappent en premier ce qu'ils prétendent être « le sexe faible » : les femmes. Afin de comprendre comment s'opère la construction identitaire de ces dernières, nous nous proposons de nous pencher à présent sur les frontières du genre qui séparent les deux univers masculin et féminin. Nous verrons ainsi que ces frontières, solidement enracinées, se présentent comme un vecteur déterminant du désarroi identitaire chez les protagonistes des deux sexes, dans un espace social qu'ils partagent avec une grande inégalité sur tous les plans.

CHAPITRE VII

LES FRONTIÈRES DU GENRE. LA RÉSISTANCE AU FEMININ.

Ce chapitre se focalisera sur les personnages féminins du corpus afin d'illustrer la fonction des frontières genrées dans la hiérarchisation des rapports entre hommes et femmes. Mais avant de replonger dans l'analyse, il importe ici de donner un aperçu sur l'approche féministe sociale que nous convoquerons dans notre étude et de montrer son lien avec le postcolonialisme.

7.1 Le mouvement féministe

Dès la fin du XIXe siècle, le développement du courant féministe se fait pressant au Québec. Les mutations de la société industrielle, tout en ménageant certains aspects de l'institution familiale, légués par la tradition, modifient considérablement l'environnement, la configuration spatiale et le rôle de la famille. Suivant une telle évolution, la place occupée par la femme est essentielle. Son entrée de plain-pied dans la nouvelle ère moderne et les résistances auxquelles se heurte une telle rupture avec la tradition, sont les nouveaux enjeux qui définissent la condition féminine. En 1893 des bourgeoises montréalaises militantes se joignent à « Montréal Local », une organisation qui a pour but de modifier le statut de la femme et d'élargir sa participation sur le plan politique et social. Apprenant l'existence du mouvement « féminisme chrétien » en France, les Québécoises forment une association exclusivement canadienne-française, la première du genre : la fédération nationale Saint-Jean Baptiste (FNSJB). Se définissant clairement comme catholique et nationaliste, la FNSJB connaît un grand succès à partir de 1907 et marque le début d'une nette évolution en faveur des femmes. C'est là qu'on voit pour la première fois une présidente, Caroline Béïque, gérer une association. Si le rôle

féminin dès cette période s'avère indéniable, si la femme occupe une place décisive dans la production et dans les mouvements qui marquent la fin des guerres, elle devra, néanmoins, attendre jusqu'en 1940 pour l'obtention du suffrage universel, soit huit ans avant la publication des *Plouffe*. Cela donne déjà une idée du long combat mené par les femmes durant toute cette période, combat dont les fruits laissaient encore à désirer.

Au Moyen-Orient, les manifestations du féminisme émergent pendant la colonisation anglaise à la fin de XIXe siècle. Influencé par le mouvement déjà initié en Occident, le féminisme arabe se crée dans un élan d'indépendantisme global. La révolution égyptienne de 1919 contre la colonisation anglaise encourage tout le peuple à se révolter. Pour la première fois, les femmes s'associent aux hommes dans des émeutes, s'indignant contre l'oppression étrangère. À partir de ce moment, les grandes figures du siècle apparaissent et réclament l'indépendance spatiale, sociale et culturelle chez les citoyens opprimés notamment les femmes. Kassem Amin, un grand penseur révolutionnaire égyptien, veut libérer son pays des effets du colonialisme affectant aussi bien la géographie que l'esprit de ses compatriotes. Dans son militantisme contre la colonisation, il récuse toutes les formes d'aliénation touchant aussi bien les hommes que les femmes. Ces dernières occupent d'ailleurs une place importante dans son projet de réforme sociale. Désirant abolir le conformisme conventionnel aveugle dont son espace social est victime, Kassem Amin ose même contester le port du voile fondé sur une religiosité formelle, malsaine et hypocrite selon lui, comme en témoigne la démarche d'une passante voilée. Dans la description de l'essayiste,

> elle ondulait des hanches comme une danseuse sur scène. Elle baissait les paupières doucement puis elle les levait en lançant aux passants des regards sensuels qui suscitaient le désir. Voici un portrait d'une voilée qui représente normalement l'ordre et la décence. Mais, ces gens, ne voient-ils pas que cette femme dénonce tout ce qu'ils prétendent sur le voile et la décence [313] ?

[313] Kassem Amin cité par Mohamed Hussein Heikal dans *Aux moments des loisirs*, Le Caire, Nahdet Misr Publishing Group, 1968, p. 121 [notre traduction].
محمد حسين هيكل في أوقات الفراغ، نهضة مصر للطباعة والنشر والتوزيع، القاهرة، ١٩٦٨

Critiquant tout acte social ou religieux basé sur l'aliénation et sur la domination quelles que soient leurs formes, Kassim Amin se bat pour une société équilibrée et indépendante. Selon lui, un pays ne peut se reconstruire sans le rôle proéminent de la femme et pour que celui-ci soit efficace, il faut qu'elle jouisse des mêmes droits et de la même liberté que l'homme[314]. Dans la foulée de ces réflexions, la littérature vient illustrer les enjeux de la construction identitaire égyptienne en crise dans un espace social en perdition. Beaucoup d'écrivains se font alors les porte-paroles des opprimés en mettant l'accent sur la souffrance du peuple et particulièrement celle des femmes. En 1914, *Zainab*, le premier roman égyptien de Mohamed Hussein Heikal, est l'expression concrète de cette idéologie. L'héroïne du roman incarne la situation aliénante des femmes sous la domination patriarcale. Avide de sentiments, de liberté, rebelle contre les injustices, Zainab cherche tout au long de son existence une issue à son cœur pour fuir les persécutions et les contraintes désespérantes d'un espace social asservissant. Elle finit par mourir de détresse et d'abattement, symbolisant par sa mort l'épuisement de tout un pays asservi. Par le biais de l'histoire d'une femme victime des traditions étouffantes d'un espace

[314] Il faut noter que le féminisme égyptien nait dans un mouvement de réforme sociale mené principalement par des penseurs masculins : « Les précurseurs du mouvement d'émancipation des femmes égyptiennes étaient, au départ, des hommes appartenant à l'élite intellectuelle et bourgeoise, convaincus de la nécessité de la promotion des femmes pour faire évoluer la société. L'amélioration de la condition féminine était ainsi un enjeu important pour les réformistes qui dénonçaient les effets néfastes de la claustration des femmes. Ils considéraient que ces dernières devaient s'instruire afin d'éduquer les générations futures. Les femmes constituaient, pour eux, le maillon central de la construction de la nation […] Les premiers journaux de femmes comme d'hommes furent fondés par les Syriens chrétiens (grecs orthodoxes, catholiques), qui se sont installés en Égypte fuyant la répression ottomane dans leur pays. La presse fut un moyen d'expression pour des femmes comme Warda al-Yâzigî (1836-1924) […] Maryam an-nahâs (1856-1888) ; Zaynab Fawwâz (1846-1914). Il s'agissait de la première génération de femmes arabes à écrire en nombre, au départ dans des journaux créés par des hommes, puis dans des journaux qu'elles créeront-elles mêmes […] Les salons littéraires animés par des femmes ont joué également un rôle important dans la diffusion des idées de la nahda. Par leur biais, les femmes ont pu jouer un rôle social et participer à la vie publique. Ils constituaient un lieu d'échange, de débats et un espace de libre expression pour les femmes qui s'employaient ainsi à travers la littérature et la presse à défendre la cause féminine et à faire entendre leur voix […] Le mouvement de la nahda - nisâ'iyya (Renaissance féminine) était alors enclenché. Désormais, les femmes participeront à la vie publique. Le contexte de l'entre-deux guerres a favorisé leur accès à l'espace public, à l'instruction et au salariat. Plusieurs femmes se sont illustrées dans le mouvement de lutte pour la décolonisation auquel elles ont pris part et ont marqué leur présence sur la scène publique. […] Huda as-Sha'râwî (1879-1947) fut l'icône du féminisme égyptien et elle fut à la tête du mouvement féminin nationaliste et de toutes les activités féminines entre 1919 à 1923..» (Safaa Monqid, « Mouvements féminins et féministes en Égypte : rétrospective et histoire d'une évolution (fin XIXème siècle à nos jours) », *Insaneyat*, vol. 74, 2016, pp. 49-73). Voir également à ce sujet l'ouvrage d'Alain Roussillon et Fatima-Zahra Zryouil, *Être femme en Égypte, au Maroc et en Jordanie*, Le Caire, CEDEJ - Égypte/Soudan, 2006, 143 p.

aliénant, l'auteur plaide la cause de Zainab qui représente la plupart des femmes de son temps et de son milieu. Il se soulève contre les abus des traditions faites par et pour les hommes, et choisit de faire mourir Zainab pour susciter la compassion unanime tout en envoyant ce message au monde entier : « Il faut changer les choses ». Presque un siècle sépare le roman de Heikal de celui de Sonallah Ibrahim et pourtant, on a l'impression de voir les mêmes symptômes dans l'espace social égyptien comme si rien n'avait changé. Les choses ont en effet très peu évolué entre temps. À l'instar du roman de Heikal, beaucoup d'œuvres continuent à porter le nom des personnages féminins principaux (comme le confirme *Zeth,* le roman à l'étude) et mettent de l'avant la position de leurs auteurs, traduisant leurs aspirations à une indépendance à la fois politique et sociale.

7.2. L'évolution du concept féministe

Nous ne pouvons aborder le mouvement féministe sans citer l'ouvrage colossal de Simone de Beauvoir *Le Deuxième Sexe* (1949). Cet essai qui se rattache au courant existentialiste et qui touche diverses disciplines a eu une grande portée sur la philosophie, la sociologie, la littérature, l'histoire et la biologie. Mettant en exergue la subordination de la femme au lendemain de la Seconde Guerre mondiale dans tous les domaines, l'œuvre de Beauvoir se veut une dénonciation virulente du système patriarcal établi d'avance par les hommes, et de l'incrimination des femmes, lesquelles entretiennent ce système par leur attitude soumise, lâche et parfois complice du sexisme dont elles sont elles-mêmes victimes. Le premier tome, intitulé « Les faits et les mythes », paraît le 24 mai 1949. Il démystifie la féminité, présentée comme une construction sociale et non une condition définie par la nature. Le deuxième, intitulé « L'expérience vécue », est publié le 28 octobre 1949. L'auteure y remet en question le rôle traditionnel de la femme, démontrant comment elle voit son destin influencé par les autres. Elle s'attarde particulièrement à la relation qu'elle a comme « objet », face à l'homme qui est le « sujet ». C'est dans ce tome qu'elle écrit « On ne naît pas femme, on le devient », phrase à laquelle cet ouvrage restera identifié. Par le biais de cet essai grandiose, Simone de Beauvoir démontre que l'appréhension de la femme par son corps et son sexe ne relève point de quelqu'ordre naturel, biologique ou médical mais bien d'une structure sociale et culturelle qui se réfère à la nature pour infliger à la femme une infériorisation déterminante et indiscutable

en la rattachant à sa vulnérabilité « naturelle ». Ainsi que le rappelle Ingrid Galster, *Le Deuxième Sexe* « a non seulement bouleversé la vie de millions de femmes, non seulement inspiré les militantes féministes de la deuxième moitié du XXe siècle, mais aussi anticipé les défis lancés par la recherche féministe puis les études de genre à l'Université en termes de collaboration et de décloisonnement des disciplines académiques[315] ». En effet, au cours des dernières décennies, l'essor d'une réflexion sur les rapports sociaux en général et sur la construction du genre en particulier, démontre la place remarquable qu'occupe la femme dans les études contemporaines et dans la société moderne. Cependant, le terme « féminisme » suscite des débats nombreux vu les définitions diverses qu'il comporte. Il existe en effet autant de significations du terme que de différences entre les femmes. Ainsi que l'affirme Louise Toupin, le féminisme, ne possédant pas de théorie générale, se constitue d'un « bloc de courants hétérogènes », « des courants théoriques divers qui cherchent à comprendre, chacun à sa façon, pourquoi et comment les femmes occupent une position subordonnée dans la société[316] ». À la question « Qu'est-ce que le féminisme », elle propose la définition suivante :

> Il s'agit d'une prise de conscience d'abord individuelle, puis ensuite collective, suivie d'une révolte contre l'arrangement des rapports de sexe et la position subordonnée que les femmes y occupent dans une société donnée, à un moment donné de son histoire. Il s'agit aussi d'une lutte pour changer ces rapports et cette situation[317].

Mettant de l'avant la volonté du mouvement féministe d'abolir les chaînes emprisonnant les femmes des siècles et des siècles durant, l'auteure fait la distinction entre trois stades principaux du courant féministe considérés comme « des points de repère, une sorte de tronc

---

[315] Ingrid Galster citée par Valérie Cossy, « Ingrid Galster, dir. *Simone De Beauvoir : Le Deuxième Sexe, Le Livre Fondateur Du Féminisme Moderne En Situation* », *Nouvelles Questions Féministes,* vol. 24, n° 3, 2005, p. 144.

[316] Louise Toupin, « *Les courants de pensée féministe* », Saguenay, Université du Québec à Chicoutimi, Québec, 1998, p. 9. (Une édition numérique réalisée à partir de l'article de Louise Toupin, « Les courants de pensée féministe », version revue du texte « Qu'est-ce que le féminisme ? Trousse d'information sur le féminisme québécois des 25 dernières années », 1997).

[317] *Ibid*., p. 10.

commun à partir duquel l'évolution de la pensée féministe peut être comprise [318]». Évoquant l'ouvrage de Shulamith Firestone, *La dialectique du sexe* (1970), qui classe le courant féministe en trois tendances majeures, l'auteure montre que les courants féministes aux États-Unis et au Québec se conjuguent à peu près selon la même dialectique. Aussi l'ouvrage de Firestone identifie-t-il la présence des féministes « conservatrices » ou « libérales réformistes » issues de l'association créée par Betty Friedan en 1966, le National Organization of Women (NOW). Figurent en second lieu les « féministes de Gauche » ou « politicos » et finalement « les féministes radicales ». Ainsi que le montre l'auteure, ces catégorisations auront leur équivalence dans le féminisme québécois[319] et de ces appellations de base caractérisant les trois courants féministes naitront d'autres sous-catégories englobant le concept. Louise Toupin expose ainsi « le courant radical matérialiste », « les courants féministes socialistes », « le courant du salaire au travail ménager », « le courant du féminisme populaire » « le courant environnemental » ainsi que des perspectives nouvelles qui les ont traversées (féminisme noir ou de couleur, perspectives lesbiennes).

À la lumière de ces distinctions, nous pouvons rattacher le penchant féministe de nos auteurs au courant féministe socialiste qui, fortement lié au mouvement marxiste et communiste, trouve son expansion dans la participation accrue des femmes dans la vie active au sein de l'industrialisation et de la modernisation des sociétés. Toujours selon Toupin, le mouvement socialiste se distingue de celui des marxistes orthodoxes qui considèrent le capitalisme comme le vrai ennemi des femmes, car responsable de la division de l'espace social en classes, discriminant aussi bien les hommes et les femmes. C'est pourquoi le courant marxiste envisage le patriarcat comme une mentalité due aux effets du capitalisme dominant les sociétés. Donc pour ce genre de féministes, l'homme serait victime d'une situation plutôt qu'auteur. En

[318] *Idem.*

[319] Parallèlement, le classement des féministes au Québec durant cette période, soit les années 70, correspond à peu près aux mêmes définitions. Selon le Centre des femmes, il y aurait également les « féministes réformistes », « les féministes culturalistes » qui s'occupent des aspects culturels de l'oppression « et en troisième lieu, le féminisme ''opportuniste ou individualiste'', celui des femmes qui luttent seules pour faire carrière dans le monde des hommes ». Si le centre des femmes distingue ces trois tendances au sein du féminisme québécois, il s'attribue, en revanche, une étiquette de « féminisme autonome révolutionnaire ». *Ibid.,* p. 8-10.

revanche, le courant féministe socialiste s'attaque au capitalisme et au patriarcat à égalité et élargit dans cette perspective la notion d'oppression féminine :

> Alors que les marxistes orthodoxes portaient d'abord et avant tout leur attention aux classes sociales et au système économique capitaliste, seul responsable de l'oppression des femmes, les courants féministes socialistes porteront une égale attention au sexe (appelé « le patriarcat ») et aux classes sociales (appelé « le capitalisme ») dans leurs analyses de l'oppression des femmes. Les féministes socialistes tenteront ainsi de comprendre comment le patriarcat s'articule au capitalisme et vice-versa. Elles parleront de deux systèmes d'oppression des femmes : le patriarcat et le capitalisme. Puis, peu à peu, les analyses cherchant des explications unifiées à l'oppression des femmes (l' « ennemi principal ») se verront délaissées, aidées en cela par le développement des perspectives lesbiennes, du Black Feminism et des femmes du « tiers-monde », ainsi que par le discrédit graduel entourant tout ce qui touche au marxisme à la suite de la chute du mur de Berlin. On en vint à considérer, chez les féministes socialistes, que l'oppression des femmes relevait de plusieurs formes ou systèmes de domination : racisme, (hétéro)- sexisme, classisme, ethnicisme. Certaines d'entre elles en vinrent cependant à délaisser l'idée même de transformation sociale, de changement systémique, réduisant parfois « le social » à des « représentations », l'oppression à des « discours ». Elles grossiront les rangs du post-modernisme […] D'autres évolueront vers un féminisme plus multiculturel, ou « global », tentant d'articuler toutes les formes d'oppression que vivent les femmes sur la planète, se rapprochant ainsi des préoccupations de plusieurs féministes du tiers-monde et de femmes œuvrant dans les milieux populaires des pays industrialisés[320].

L'accent est ici mis sur la multiplicité des types de discrimination contre les femmes : « racisme, (hétéro)-sexisme, classisme, ethnicisme ». Les féministes socialistes donnent une dimension plus large au concept et permettent dans leur théorisation l'implication des femmes subordonnées un peu partout dans le monde du moment que leur espace comporte les symptômes dénoncés par le féminisme. Dans le prolongement de ces réflexions, Louise Toupin et Micheline Dumont mettent en lumière l'évolution du courant féministe devenu « une pensée autonome » voire « une pensée radicale ». Dans leur anthologie *La pensée féministe au Québec*, les auteures insistent sur la polyvalence du mouvement et expliquent son développement par le désir d'affirmer l'aliénation des femmes indépendamment de toute autre forme de violence répressive : « l'oppression des femmes est fondamentale et ne peut être

[320] *Ibid.,* p. 17.

réduite à aucune autre oppression[321] ». Reprochant au courant socialiste de ne pas prendre en compte la question de la relation inégalitaire entre les hommes et les femmes comme étant un problème central, « le féminisme radical » ou « autonome » veut se détacher de tous les systèmes théoriques ayant jusque-là traité de la sujétion des femmes. C'est ainsi que le patriarcat est attaqué directement, vu sa stratégie violente qui consiste à maîtriser la femme en maîtrisant son corps : « l'expression première (du patriarcat) réside dans la mainmise de la classe des hommes sur le corps des femmes, notamment la mainmise sur la maternité et la sexualité[322] ». Faisant émerger la question du corps féminin exploité à outrance par le pouvoir masculin dominant aussi bien dans les structures sociales des espaces publics que dans les espaces privés, le féminisme radical comporte une dimension à la fois politique et sociale :

> À travers la critique du patriarcat, de l'hétérosexisme qui le sous-tend et de l'exploitation du travail comme du corps des femmes à l'intérieur du mariage, on signifie que le privé est politique. Ainsi, de nouvelles cibles sont intégrées au combat féministe : on se préoccupe des questions de l'avortement, de la contraception, mais aussi de la réappropriation du corps féminin, de la violence, du viol, de la pornographie, de la sexualité, de l'érotisme et de l'amour. Une vague de solidarité envers des femmes marginalisées (autochtones, immigrantes) ainsi que des considérations nationales se font entendre dans des revues telle Québécoises Deboutte, dont le slogan est « Pas de libération du Québec sans libération des femmes ! Pas de libération des femmes sans libération du Québec ! ».[323]

Tel que l'affirment les auteures, une vraie libération ne peut avoir lieu sans une déconstruction des mythes masculins faisant des femmes des êtres faibles de nature, des sujets inférieurs aux hommes sur le plan physique et mental. Le féminisme radical s'appliquera alors à dénoncer le système patriarcal comme une idéologie véhiculant les traits d'une mentalité machiste aliénant la femme dans tous les domaines. Ce courant défendra à fond les droits de la femme pour

---

[321] Micheline Dumont et Louise Toupin : *La pensée féministe au Québec : anthologie 1900-1985*, Montréal, Remue-ménage, 2003, p. 456.

[322] *Ibid,* p. 456.

[323] Cristian Micu et Marie-France Raymond-Dufour, « Micheline Dumont et Louise Toupin : La pensée féministe au Québec : anthologie 1900-1985. Montréal, Remue-ménage, 2003 », *Globe*, vol. 9 (1), 2006, p. 287.

qu'elle se libère d'une telle mentalité en la poussant à s'investir dans l'éducation, dans la culture, dans la vie active pour qu'elle puisse exister à part entière dans la société quel que soit son statut social et non plus comme subordonnée à l'homme. Pour les féministes radicales, il ne suffit plus de se révolter contre le système patriarcal oppressif « mais bien de cesser d'être complices d'une discrimination pour réussir à (le) décortiquer, puis à (le) déconstruire collectivement, et non plus seulement à travers des actes d'émancipation individuels[324] ».

7.3 La jonction entre féminisme et postcolonialisme

Dans cette optique, la pensée féministe rejoint le mouvement postcolonial dans le sens où ils tentent tous deux de déconstruire les discours et les regards portés sur les individus marginalisés. Chantal Maillé affirme que le regain des études féministes doit son succès à l'émergence du courant poststructuraliste qui a laissé ses empreintes sur les Cultural Studies d'une part et sur les Études postcoloniales d'autre part, formulant par là une jonction entre le courant féministe et postcolonialiste. Citant les travaux de Chandra Talpade Mohanty, Allyson Mitchell et Lara Karaian, elle ajoute que « d'autres éléments ont contribué au renouveau des analyses féministes, comme la mondialisation de l'économie et l'avènement de moyens de communication virtuelle planétaire facilement accessibles pour les mouvements sociaux[325] ». Dans un même ordre d'idée, Deepika Bahri fait remarquer que « dans les circonstances actuelles, celles de la mondialisation et de l'emprise quasi totale du capitalisme sur le monde, la condition des femmes est devenue un problème plus urgent que jamais. Les questions de genre sont ainsi inséparables du projet de critique postcoloniale[326] ». Intimement lié aux circonstances qui ont accompagné l'émergence du courant postcolonialiste, le féminisme dit postcolonial, ainsi que l'observent Roxane Caron et Dominique Damant, « a permis,

[324] *Idem.*

[325] Chantal Maillé, « Approche intersectionnelle, théorie postcoloniale et questions de différence dans les féminismes anglo-saxons et francophones », *Politique et Sociétés*, vol. 36, n° 1, 2017, p. 168.

[326] Deepika Bahri, « Le féminisme dans/et le postcolonialisme » dans Neil Lazarus (dir), *Penser le postcolonial,* traduction de l'anglais par Marianne Groulez, Christophe Jaquet et Hélène Quiniou, Paris, Éditions Amsterdam, 2006, p. 304.

notamment, d'articuler les récits des femmes autour des concepts de race, de sexe, de relations de classes et de vécu colonial pour dévoiler ''les vues du monde des subalternes''[327] ». Se basant sur le courant féministe postcolonial comme cadre d'analyse, les auteurs se penchent sur le cas des refugiées palestiniennes au Liban et tentent d'élucider les réalités et les discriminations complexes dont elles sont victimes. Dans ce contexte, le vécu colonial joue un rôle majeur dans l'appréhension de tels rapports puisqu'il s'agit de cerner les différentes manifestations de pouvoir exercé par les structures dominantes, et d'observer son effet sur la vie de femmes provenant de groupes marginalisés. Ceci dit, les auteurs mettent l'accent sur la dualité du rapport existant entre oppresseur et victime car « s'il importe de cibler les sites de domination, il est nécessaire de comprendre que ces mêmes sites sont aussi des lieux de résistance et que, conséquemment, une forme de ''tension'' s'exerce entre ces deux pôles oppression-résistance[328] ». Ces tensions dont il est question rappellent celles établies dans le couple colonisateur/colonisé où le sentiment de subordination intériorisé à travers le temps, laisse des séquelles à la fois sur le plan personnel et sur le conscient collectif des opprimés, les forçant à entamer le processus vers la voie de résistance contre l'oppression.

À la lumière de ces constats, nous pouvons déduire que les deux mouvements partagent les mêmes intérêts et les mêmes objectifs, soit de démanteler l'autorité discriminatrice incarnée dans toute forme de pouvoir oppressif, en adoptant « une esthétique de la résistance[329] » pour reprendre les termes d'Obed Nkunzimana visant à « se ré-approprier la vision de leur monde[330] ». Nombreuses en effet sont les œuvres de la littérature du XXe siècle qui mettent en exergue ces caractéristiques de la résistance face à la fois au patriarcat et au colonialisme puis à ses dérivés. Si les femmes écrivaines se font les représentantes principales des voix féminines

[327] Roxane Caron et Dominique Damant, « Le féminisme postcolonial à l'épreuve. Comment échapper au '' piège binaire'' », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 26, n° 2, printemps 2014, p. 144.

[328] *Ibid.,* p. 145.

[329] Obed Nkunzimana, « Les stratégies postcoloniales et le roman francophone. Débat théorique et prospective critique », *Présence francophone*, Université de Sherbrooke, n° 50,1997, p. 9.

[330] Jacqueline Bardolph, *Études postcoloniales et littérature*, Paris, Honoré Champion, coll. « Unichamp-essentiel », 2002, p. 54.

longtemps bafouées et réduites au silence, il n'en demeure pas moins que beaucoup d'hommes écrivains contribuent à élargir le domaine du féminisme[331] postcolonial en se faisant les porte-paroles des femmes, en racontant leurs souffrances, leurs sacrifices et leurs combats. Ils veulent montrer que la résistance de la femme découle forcément d'une quête identitaire mue par la volonté de récupérer son espace, sa culture, sa langue et son histoire. Constituant la démarche centrale de tout sujet infériorisé soit par la colonisation, soit par le patriarcat, leur activisme revêt de multiples aspects tel que nous le développerons plus loin. Nul besoin de rappeler ici que cette résistance ne peut avoir lieu sans la confrontation à l'autre, confrontation conçue sur des interactions conflictuelles ayant lieu dans des espaces forgés et contrôlés par les forces dominantes maintenant leur hégémonie. Au travers de cette altérité, les sujets marginalisés vont tenter de s'approprier un espace, de se rehausser dans la structure hiérarchique selon laquelle le colonisateur est supérieur au colonisé et l'homme à la femme. Cette dernière, reléguée toujours à un rang inferieur dans un système patriarcal, réduite au silence, à la soumission et à la résignation, cherche un moyen de s'affranchir de son statut d'objet muet pour accéder à celui de sujet, reconnu à part entière dans l'espace social où elle évolue.

Ce sont précisément ces aspects que nous retrouvons dans notre corpus. Par le biais des récits fictifs, les auteurs mettent de l'avant la réalité des femmes au quotidien, dans un double objectif : *primo*, s'attaquer ouvertement aux institutions et autorités au pouvoir en donnant une dimension politique à la résistance. *Secundo*, contester la mentalité socioculturelle des occupants du même espace, complices de l'aliénation subie par les inférioriés, et ce, en mettant en garde contre les méfaits d'un tel avilissement sur leur espace social et sur l'avenir de leur nation. Dans ce contexte, les romans réalistes s'avèrent des écrits engagés politiquement et socialement. En se focalisant sur le statut des personnages féminins, longtemps confinés au

[331] Nous nous inspirons ici de la réflexion de Benoîte Groult qui écrit en 1977 son ouvrage *Le féminisme au masculin* dans lequel elle met en lumière le rôle des hommes usant de leur influence pour défendre les femmes. En montrant que le féminisme n'est pas seulement une affaire de femmes, l'auteure rend hommage à ces premiers féministes humanistes (dont Saint Simon, Stuart Mill, Nicolat de Condorcet et Charles Fourier) qui ont voulu changer le statut de la femme à leur époque. Elle rappelle qu'« on oublie qu'il s'est trouvé, à toutes les époques de l'Histoire, de rares hommes, des libres-penseurs courageux, écrivains ou hommes politiques des siècles passés, qui ont eu la force de secouer les préjugés, de s'élever contre l'injustice et de dénoncer la prétendue infériorité de la femme comme le résultat d'un abus de pouvoir. » (Benoite Groult, *Le féminisme au masculin*, Paris, Grasset, 1977, 224 p.)

mutisme, en leur donnant droit à la parole et à l'action, nos œuvres dévoilent leurs souffrances quotidiennes, leurs combats héroïques au sein d'un régime despotique fortement maintenu par l'autorité masculine.

7.4 La mère Plouffe, gardienne du patriarcat

Ainsi que nous l'avons observé précédemment, l'espace dominé par la mère Plouffe est la cuisine. Ce lieu omniprésent lors des évènements banaux et importants symbolise bien le statut de la femme québécoise de l'époque et joue un rôle crucial dans les rapports sociaux des membres de la famille ainsi que dans leur perception de cet espace commandé par la mère. Bien qu'imposante, la domination de Joséphine se limite à l'espace qu'elle occupe du matin au soir. Les tâches domestiques sont l'illustration de la hiérarchie du genre par excellence. Le père Plouffe, tout faible et mou qu'il soit, se permet des propos sexistes avec ses enfants : « Les femmes ! Les femmes ! Je connais quelque chose de bien mieux qu'une blonde. Ça dure plus longtemps et on le conduit. Un bon bicycle de course. » (Pl, 135). De surcroit, il jouit des privilèges accordés aux hommes par la société patriarcale : il va au travail et revient vers sa femme qui, elle, s'occupe du foyer et s'applique à garder les principes ancestraux en se basant sur les valeurs-refuges, celles de la famille et de la religion. Son accès au dehors étant réduit, Joséphine Plouffe est mise au courant des événements extérieurs par l'entremise des propos tenus à la maison. C'est pourquoi son monde limité ne lui permet pas d'évoluer ni sur le plan individuel ni sur le plan social. Baignant dans la médiocrité et dans la stagnation, le bien-être de la mère se résume au rassemblement de la famille au quotidien et à son désir de garder sa progéniture sous son emprise le plus longtemps possible. Ces trois fils ont bien atteint l'âge de fréquenter les filles, et pourtant, elle s'acharne à les en dissuader. L'égoïsme despotique de Madame Plouffe transparaît dans plusieurs situations du quotidien familial. Au sujet abordé par Napoléon sur les femmes, elle s'indigne : « Entendez-vous ça ? Dix-neuf ans et ça parle des femmes » (Pl, 23). Quand Ovide annonce sa liaison avec Rita, elle s'exclame : « Hein ? T'as une blonde ! Elle avait laissé échapper ces mots sur un tel ton qu'Ovide ne voulut pas entendre les commentaires agaçants dont elle les ferait suivre » (Pl, 24). Elle sermonne Guillaume en lui ordonnant de ne pas fréquenter les filles aux États-Unis : « Là-bas, pas de filles, pas de cigares. » (Pl, 290). Et quand elle apprend la relation liant Napoléon à Jeanne

Duplessis, elle « bomba le torse et déclara sèchement : je veux pas la voir trainer ici. On a eu assez d'une Rita Toulouse. Tu peux lui donner son transfert » (Pl, 154). La présence des « blondes » dans la vie de Joséphine s'avère une vraie menace à l'harmonie familiale. L'obsession de vouloir garder ses fils auprès d'elle va même aller jusqu'à dévoiler chez la mère Plouffe un côté mauvais voire inhumain. Insensible aux malheurs des autres, elle manque souvent d'empathie et de compassion. Face à la détresse de Guillaume suite à l'annulation de son contrat sportif aux États-Unis, « Joséphine eut envie de sourire. Elle remportait une victoire, puisque les évènements empêchaient son bercail de se disperser. » (Pl, 399), et elle ajoute en donnant du poids à ses paroles par le recours à la religion : « Le bon Dieu sait ce qu'Il fait, dit-elle. Dans le fond, t'es bien plus en sureté avec ta mère, mon petit. Fâche-toi pas » (Pl, 399). Au retour d'Ovide déclarant qu'il ne va plus au monastère, et bien que cette décision « venait couronner le secret espoir qu'elle nourrissait de le garder à jamais près d'elle » (Pl, 321), tout ce qui importe pour la mère est la peur de perdre la considération acquise grâce à la carrière religieuse d'Ovid : « Dans les chicanes avec ta tante, je lui mettais ça sous le nez que j'avais un fils Père-Blanc. Et puis le monde me disait '' Madame Plouffe'' gros comme le bras depuis que t'étais au monastère. » (Pl, 321). C'est là qu'Ovide réalise à quel point son destin dépend de ce que pensent les autres : « Voyons, maman, vous m'aimez plus que ça ? L'opinion des autres compterait plus à vos yeux que le bonheur de votre enfant, de votre Vide ? Voyons. » (Pl, 321). Plus tard, quand Napoléon se marie avec Jeanne dont la longue convalescence est fructueuse, la moindre amélioration de sa santé ravive la rancune refoulée de Joséphine. Elle qui, « lors du mariage de Napoléon, avait tragiquement prédit la mort prochaine de la mariée, voyait dans l'accroissement du poids de sa bru un défi à son infaillibilité de mère expérimentée. » (Pl, 429). Dans sa possessivité, Joséphine est incapable d'amour. Ses brus sont des rivales, elles lui ont brisé son rêve ultime, ont favorisé la dispersion de son nid, de son bercail qu'elle a longtemps tenu à protéger. C'est ainsi que Joséphine perçoit la maison, un cocon où elle désire garder sa descendance pour toujours, niant leur désir d'émancipation. Son désespoir nait lorsqu'elle se rend compte que son autorité se fait défaillante et qu'elle n'a plus de mainmise sur ses fils, lesquels quittant le nid cocooné, menacent de lui échapper davantage.

7.5 Cécile, victime de la « complicité discriminatrice »

Il n'est point surprenant de constater que la plus grande victime d'une telle mentalité sera Cécile, l'ainée des enfants. Si les garçons peuvent malgré le despotisme maternel s'en sortir, ils doivent leur brin de semblant de liberté à leur statut masculin dans cet espace social. C'est en revanche la sœur qui sera le plus atteinte par ces inégalités discriminatrices. Étant le produit de ces rapports inégalitaires, la quarantaine bien entamée, elle se retrouve toujours chez ses parents, célibataire et sans espoir de fonder une famille. Elle réalise que les garçons se font plus rares et bien que la vie active lui donne l'occasion de faire des rencontres, elle se rend à l'évidence qu'elle n'attire plus personne. Si la mère Plouffe a débuté sa vie et semble la finir dans la cuisine, sa fille, en revanche, aura du moins un accès en dehors de la sphère privée. Les temps ayant changé, l'espace évolue avec l'industrialisation permettant aux femmes de se joindre aux hommes pour augmenter l'économie, capitalisme oblige. Mais l'entrée de Cécile comme employée dans une usine de chaussures ne lui semble pas d'un grand secours face au poids de la mentalité sociale. Elle ne peut espérer rencontrer l'homme de sa vie à son âge. La réalité la rattrapant, elle comprend qu'elle a vieilli du jour au lendemain, qu'elle a été victime d'un égoïsme parental préservant l'aliénation de la femme en allant dans le sens du poil, faisant ainsi preuve d'« une complicité de discrimination[332]» pour reprendre l'expression de Micheline Dumont et de Louise Toupin. Malgré les injustices sociales dont elle est victime, Cécile est capable d'aimer, elle manifeste de la tendresse envers ses frères : « Elle a toujours nourri de grands rêves pour eux » (Pl, 24). Elle s'intéresse de près aux projets d'Ovide et Rita : « te trouve-t-elle bien de son goût ? » (Pl, 25). Loin de sentir de la jalousie et de l'aigreur, elle « était ravie. Enfin une autre femme pénétrait dans cette tanière et deviendrait son alliée » (Pl, 24). Si la maison est perçue par la mère comme un nid confortable où elle croit voir ses enfants s'épanouir, il est pour Cécile une tanière, un trou où elle se trouve enfermée, cloitrée et confinée, d'où l'espoir de se trouver une alliée, une femme comme elle, qui l'aiderait à surmonter sa détresse et son dépérissement, et qui pourrait l'aider à changer sa perception de l'espace clos qui l'emprisonne. Car elle a bien compris qu'elle ne pouvait s'attendre à aucune solidarité de la part de ses frères. En effet, malgré l'attitude maternelle aimante de Cécile, ceux-

[332] Micheline Dumont et Louise Toupin, *op.cit.,* p. 720.

ci n'ont aucune compassion pour elle, ils la traitent méchamment : « Fais donc pas ta vieille fille. Sors sur la galerie un peu, guette si Onésime s'en vient » (Pl, 26). Ils essaient parfois de l'exploiter économiquement : « Attention, (lui dit Guillaume) t'as pas mal d'argent dans ton tronc » (Pl, 23) Soumise aux règles préconisées par son espace social masculiniste, Cécile semble résignée à ce destin. C'est à peine si elle se permet d'intervenir sur les sujets abordés par ses frères et même si elle riposte souvent aux remarques méchantes, elle redouble d'amour et fait preuve d'indulgence à leur égard. Elle aurait pu garder cette forme de résilience longtemps s'il n'y avait pas eu l'évènement par lequel le déclic s'est fait. La mère Plouffe, fidèle à son rôle de gardienne de valeurs et de scrupules traditionnels, interdit à Cécile de revoir son vieil ami : « La femme d'Onésime est venue me voir aujourd'hui. Oh ! je sais que tu fais pas de mal, mais c'est son mari après tout […] Elle a raison. Ça fait plusieurs qui m'en parlent […] je pourrai plus recevoir Onésime dans ma maison » (Pl, 152). Elle enchaîne aussitôt, sans aucun état d'âme : « Tiens, ma fille. Que penserais-tu, qu'on ferait asseoir Guillaume ici, toi là, Napoléon… » (Pl, 152). Incapable de se mettre à la place de sa fille, Joséphine passe à autre chose sans se soucier de l'effet que peut avoir une telle décision sur le moral de Cécile. C'est là que le déclic se fait. « La vieille fille » réalise tout d'un coup l'ampleur de son désespoir : « C'est de votre faute. J'me suis pas mariée avec Onésime parce que vous vouliez que je reste avec vous. J'étais votre seule fille. Vous me disiez que le mariage apportait seulement la misère. Donc, je me suis pas mariée. Maintenant vous m'enlevez mon seul ami. Egoïste ! Sans cœur ! (Pl, 153) ». Au fond du gouffre, la vieille fille hurle sa condition pitoyable de femme dont l'existence est finie, Onésime étant sa seule fenêtre d'espoir, sa seule échappatoire à une vie monotone et stérile. Elle met ainsi l'accent sur l'effet de cet espace parental qui est loin d'avoir contribué à son épanouissement individuel. Au lieu de constituer une étape de transition dans la vie de Cécile, la maison se resserre davantage sur elle abritant ses regrets et ses désillusions. Tout l'égoïsme de ses parents s'étale devant elle. Ils ont tout fait pour l'empêcher de penser à sa vie future, de se construire une famille et maintenant pour se protéger du qu'en dira-t-on, ils sont prêts à la livrer au démon de la solitude et de la désespérance. Pour la première fois, toute la souffrance enfouie de Cécile va jaillir dans cette crise de désespoir. Face à ce spectacle déchirant, la mère semble dérangée plus qu'autre chose :

> Elle contempla béatement sa fille recroquevillée sur le lit, les épaules secouées par des sanglots qui, après avoir passé par le serpentin de son corps, s'écoulaient

> en reniflements […] Bouleversée par la douleur surprenante de sa fille et troublée par le reproche qui l'accusait de manquer de cœur, Joséphine recula lentement vers la porte en tendant des bras inutiles vers cette enfant qui lui avait vieilli sous le nez, sans passion, comme un perroquet. Et voilà qu'un cancer du cœur, endormi sous la vétusté de l'ennui, se révélait par la blessure d'une parole. Cécile découvrait l'amour au moment où elle le savait inaccessible. Et elle se tordait sur le lit, elle sanglotait (Pl, 154).

Contrairement à toute attente, la scène tragique reflétant le désespoir de Cécile ne met pas le doute dans le cœur de la mère. Si elle « se secoua nerveusement de la carapace de monstre dont elle se sentait couverte » (Pl, 153), aucun déclic ne se fait de sa part. Son attitude ne laisse voir aucun sentiment de culpabilité, aucun remords envers sa pauvre victime. Elle est plutôt mal à l'aise devant la scène pathétique à laquelle elle assiste contre son gré. Loin de remettre en question son propre rôle et celui de son mari dans le malheur de leur fille, elle justifie le comportement égoïste et tyrannique parental en responsabilisant Cécile face à son propre destin : « Sois raisonnable, petite fille. Tu me disais que t'avais peur d'avoir des enfants […] » (Pl, 153). Cet argument, aussi ridicule soit-il, est l'arme dont use la mère, impassible, pour perpétuer le transfert des chaînes créées par les hommes. Enlisant la femme dans le bas fond de la société, le comportement de la mère Plouffe illustre à la perfection la notion de « complicité de la discrimination ». Le cas de Cécile, et de bien d'autres comme elle, est le reflet d'un espace social qui se métamorphose à vue d'œil tout en maintenant la mentalité machiste comme point de repère aux relations sociales.

Bien que décidée à résister en continuant à voir Onésime, à s'opposer à quiconque veut entraver son unique voie vers le bonheur, Cécile ne sera pas épargnée. Si le système patriarcal n'a pas eu raison d'elle, le sort n'a toujours pas dit son dernier mot. La mort accidentelle prématurée d'Onésime lui enlèvera ce dernier petit espoir auquel elle aspirait. La femme n'a pas le droit à l'erreur, si le train passe, il ne revient pas. C'est le statut de la femme de l'époque. Pourtant, l'auteur ne choisit pas de boucler l'histoire de Cécile par cette note dramatique. Il lui propose une ouverture vers le monde, vers la vie. Car Cécile ne sera pas condamnée au désespoir et à la stérilité que lui promettent les circonstances. En adoptant le fils d'Onésime, elle consacrera ce qui reste de son existence à édifier un être humain, illustrant par cette action la forme de résistance féminine au sein du patriarcat. Elle aura ainsi l'occasion de changer les choses, d'améliorer le monde en aimant cet enfant, symbole de l'avenir et de l'espoir permis. Même si

elle demeure subordonnée à lui, elle aura enfin l'occasion de percevoir la maison parentale autrement, puisqu'elle y verra grandir et s'épanouir cet individu prometteur du bonheur et de réussite qu'elle, en tant que femme, n'a jamais pu réaliser.

À l'instar de Cécile, le cas de Rita Toulouse met en exergue l'aliénation des femmes dominées par l'espace social patriarcal. Cette jeune coquette, qui semble la plus émancipée des personnages féminins, est toujours renvoyée à son statut socioéconomique inférieur. Elle doit assurer un emploi pour gagner sa vie et aspirer à en avoir une meilleure. Ceci n'est pas suffisant pour grimper dans la hiérarchie sociale. Il lui faut aussi un mari, son épanouissement social n'étant possible que sous cette condition. Consciente de son statut de subordonnée, Rita espère que les circonstances seront favorables à la réalisation de ses ambitions. Lors de son entretien avec Ovide, elle fait allusion à la maison parentale qu'elle espère quitter bientôt, d'abord par un déménagement avec sa famille, ensuite par un éventuel mariage

> —On doit déménager à la Haute-Ville l'an prochain. Je n'aurai plus à monter (l'escalier). Mon père a été nommé commis en chef au magasin.
> Ovide s'inquiétait.
> —Vous voulez laisser la manufacture ?
> —Non !
> —Ah ! Vous allez être obligée de le descendre et de le monter plus souvent, alors.
> Rita le toisa et haussa les épaules.
> —Y a pas que le travail, dans la vie ! Y a le soir. La salle de danse, le cinéma. Et puis, des fois, des gérants viennent vous reconduire. Tandis que c'est un peu embêtant de se faire accompagner dans la Basse-Ville par un gérant ou un américain.
> Ovide se frappa le front.
> — C'est pour ça que vous n'avez pas voulu que j'aille vous chercher, ce soir ? Ça ne m'aurait rien fait, vous savez […]
> Rita simulait l'essoufflement pour cacher son embarras. Elle ne pouvait avouer à Ovide que les fauteuils du salon se faisaient vieux, et que la série de marmots dont elle était l'ainée cernaient le prétendant tout le temps qu'il demeurait à la maison. (Pl, 44,45)

Dans une lucidité extrême, comprenant la place qu'elle occupe dans un espace social dominé par la matérialité et l'hégémonie masculine, Rita a recours au stratagème féminin imposé par le système patriarcal pour résister au pouvoir masculin aliénant : la ruse. Elle tente de se frayer un chemin en jouant à la coquette, frivole et insouciante. Dans ce contexte socio-économique

Rita est doublement aliénée, d'abord par ses moyens financiers qui l'obligent à travailler dur pour s'en sortir, étant « l'ainée de neuf marmots qui l'enlisaient dans leur enfance » (Pl, 51) et par son statut « naturellement » inférieur à l'homme. Dans une telle structure sociale, elle existe par son corps, son physique. Elle est toujours appréhendée par son sexe et non pas par ce qu'elle peut posséder comme qualités inhérentes à sa personne. L'auteur dénonce ouvertement cette image péjorative d'une femme-objet que les sujets machistes s'octroient le droit de regarder et de juger. La description physique de Rita Toulouse reflète cette notion d'objetisation de la femme, réduite au corps et au sexe :

> Rita Toulouse était l'adolescente de dix-neuf ans potelée, juste assez grande pour ne pas paraitre grasse, la poitrine forte, mal dégagée de l'abdomen. Des yeux bleus qui s'allument trop souvent, des cheveux blonds abondants ; un nez légèrement retroussé empêchait le visage d'être banal ; le halo de courbes que déclenchait son talon agile du mollet aux épaules promettait de faire de Rita une femme désirable dès qu'elle saurait avec quelle mesure il faut se servir de ses ressources. Cela plaisait assez au patron de manufacture pour qu'il l'acceptât comme fille de bureau, quoiqu'elle ignorât la sténographie, la dactylographie, et qu'elle fit éclater ses locutions américaines dans les allées bordées de machines et d'hommes (Pl, 51).

De ce portrait se dégage l'image de la femme telle que préconisée par le patriarcat. Elle doit d'abord exister par son physique. Le choix des expressions fait par l'auteur met l'accent sur le regard et jugement de l'homme sur la femme. Aussi le terme adolescent semble-t-il jurer avec la description physique de Rita insistant sur ses attributs féminins qui attirent le regard masculin allant jusqu'à imaginer ce qu'elle sera dans l'avenir quand elle saura « se servir de ses ressources ». Cette image est d'autant plus confirmée par l'attitude sexiste du patron lequel, loin de s'intéresser aux compétences professionnelles de l'employée, l'accepte comme fille de bureau alors qu'elle n'a aucune aptitude dans ce domaine. Un tel comportement machiste sous-entend la discrimination à l'endroit des femmes, n'étant pas toutes égales face à un emploi, puisque les critères décidés par les sujets masculins au pouvoir se réduisent aux aspects corporels et non pas aux atouts moraux et intellectuels. Il sous-entend également le fonctionnement de l'espace fréquenté par la gent féminine dans la perception de son image et de son statut lors des rapports sociaux. Ainsi, l'espace du travail abrite des relations contraires où l'homme et la femme ne sont pas égaux. Si l'homme peut s'affirmer, la femme est obligée d'accepter son statut de deuxième rang, étant doublement discriminée : d'abord par la

hiérarchie de son supérieur masculin, ensuite par son genre qui l'expose aux regards et aux jugements de ses collègues hommes.

L'aliénation de la femme réduite à son sexe n'est pas sans laisser des effets malsains sur son identité. Elle commence à intérioriser le regard et les discours imposés par l'altérité homme-femme renvoyant à celle-ci une identité toujours inférieure. La jeune fille coquette semble avoir bien incorporé cette image, puisqu'elle a recours à son corps dans ses rapports altéritaires au point de paraître une fille dévergondée. Ainsi en témoigne le passage où, accompagnée d'Ovide pour voir le match des anneaux, elle se retrouve en tête à tête avec lui sur les marches des grands paliers de l'escalier de la côte Victoria qu'il fallait gravir pour se rendre à la Haute-Ville. Ce lieu où « les amoureux s'attardent à l'heure où les radios et les parcs se ferment » (Pl, 47) et qui semble propice aux plans de séduction préparés par Ovide se révèlera un site de subversion des rôles. Car contrairement à toute attente, c'est Rita qui fera le premier pas de séduction dans une scène subversive éloquente. Ainsi, sur le chemin du palier du centre,

> il sentit le bras de Rita se glisser sous le sien, et les palpitations de sa chair l'ausculter jusqu'aux os.
> —Voyons, monsieur Ovide, vous ne m'aidez pas ?
> Sa voix se faisait plaintive, caressante […]
> —Vous vous tenez le corps bien raide, monsieur Plouffe ? On dirait que vous vous faites poser en marié pour le journal […] L'exaltation se retira du corps d'Ovide et dégringola mollement, marche par marche. Le rire saccadé de Rita éperonnait cette chute vers le quartier pauvre, cimetière des rêves de toute une classe.
> —Le v'laa tout en peine, s'étonna Rita, d'une voix désolée.
> Les yeux d'Ovide brillèrent de rage. Croyait-elle le consoler de cette façon ?
> Elle ouvrit soudainement les bras.
> —Vous ne savez donc pas embrasser, musicien que vous êtes !
> Le dos appuyé au garde-fou, il se défendait presque. Câline, elle lui mordit le menton.
> —Musicien, va !
> Ovide, médusé, tendit les lèvres […] C'était une vraie femme, dont la chair potelée à la taille brulait sous les doigts […]
> —On voit que vous n'avez pas embrassé souvent, disait Rita, corrigeant son maquillage […]
> —L'endroit manque d'atmosphère, je pense. Imaginez un orchestre Tzigane, autour de nous, des palmiers.
> —Essuyez-vous les lèvres, vous êtes tout barbouillé, disait Rita en haussant les épaules. (Pl, 50)

Cette scène, qui reflète le renversement hiérarchique des genres, met l'accent sur la subversion des rôles régissant les rapports des sexes. Ceux-ci veulent que l'homme soit fort, audacieux, entrepreneur et expérimenté alors que la femme doit répondre à l'image d'une femme candide, timide et soumise. Or, dans ce contexte, c'est Rita qui se comporte comme devrait le faire un homme, c'est elle qui fait ses avances à Ovide, qui le séduit au point de frôler le harcèlement. Elle ne se gêne pas de le ridiculiser pour sa posture, de se moquer de sa mine et après avoir provoqué le baiser, elle ose s'offusquer du manque d'expérience d'Ovide, soulignant par ces propos sa propre expertise en la chose, ayant forcement flirté avant. On est loin ici de l'image stéréotypée de la jeune fille modèle dont les joues rosiraient de pudeur et d'émotion. Au contraire, c'est Rita qui est maitresse d'elle-même dans cette scène. Elle semble avoir les pieds bien sur terre : elle ajuste son maquillage et demande à Ovide de s'essuyer la bouche barbouillée pendant que, lui, se livre à des rêveries romantiques, propres aux esprits féminins selon l'idéologie patriarcale. Cette scène subversive est l'illustration concrète d'une forme de résistance entreprise par Rita, représentative de toute une génération de jeunes femmes aspirant à un rapport égalitaire, à une liberté d'expression, du mouvement et du corps. Cet espace choisi par le protagoniste comme un endroit propice à l'affirmation de son identité masculine en voulant séduire la jeune fille, s'avère une catastrophe pour lui tandis qu'il permettra à Rita de s'imposer en tant que femme émancipée et audacieuse.

Une autre scène met en lumière l'audace de la jeune fille et son insistance à s'approprier les espaces exclusivement masculins en les fréquentant le plus naturellement possible. Pendant le fameux match d'anneaux de Saint-Sauveur confrontant Guillaume Plouffe à Stan Labrie, la présence de Rita avec Ovide suscite un grand malaise :

> Guillaume, impassible sous la bordée des applaudissements, retourna à sa place, sur le banc d'honneur occupé aussi par Ovide et Rita Toulouse. Celle-ci, les yeux tournés vers Stan Labrie, s'empara des mains du champion :
> —Bravo ! mon petit Guillaume ! Tu vas gagner !
> Napoléon, alarmé, surgit et repoussa prudemment la seule femme de la cabane.
> —Excusez ! Faut pas l'exciter. C'est le championnat.
> Rita se rassit avec brusquerie. Stan Labrie l'avait à peine regardée. Ovide, qui toute la soirée, avait affiché un petit air détaché et condescendant d'amateur d'opéra, tout en épiant jalousement les échanges de regards entre sa compagne et Stan Labrie, se pencha d'un air satisfait vers la jeune fille :

> —Je croyais que vous étiez plus intime avec M. Labrie. Il semble à peine vous connaître. (Pl, 55,56)

Rita Toulouse est perçue ici comme une source de troubles. Napoléon est « alarmé » à la vue de la jeune fille s'approchant de son frère. Il lui dit ouvertement qu'il ne faut pas l'exciter alors que la fille n'a fait qu'encourager le champion. Suffit-il de parler au champion en lui prenant les mains pour l'exciter, ce verbe renvoyant à un double sens, celui de le distraire, le déconcentrer pendant un match important et celui, plus implicite, dans le sens sexuel ? Aurait-il tenu les mêmes propos si c'était un homme qui lui avait manifesté son admiration ? Le détail précisé à la fin du passage vient d'ailleurs confirmer nos doutes et explique le malaise ressenti par la présence de Rita : elle est la seule femme dans la cabane. Cette précision renvoie à l'intrusion de la jeune fille dans un espace qui ne lui appartient pas et où elle ne devrait pas se trouver. Sa présence féminine qui fait tache dans cet espace est jugée « choquante » voire « alarmante ». Ceci ne l'empêchera pas de redoubler de nonchalance envers l'attitude masculine de son entourage, et elle sera même l'auteure d'un évènement aussi important sinon plus important que le match :

> Comme Guillaume se dirigeait vers la plate-forme dans un silence épaissi par la pitié de ses partisans et le mépris de ses adversaires, il se produisit un évènement qu'on n'avait jamais vu dans une salle d'anneaux.
> —Rita, venez ici ! protesta la voix scandalisée d'Ovide.
> Mais Rita Toulouse ramassait les anneaux et les remettait comme un glaive entre les mains de son chevalier, tout en souriant à Stan Labrie qui l'examinait. Guillaume ne dit pas merci et, de son pas nonchalant, atteignit la plate-forme. On n'entendait pas un bruit. (Pl, 63)

La description exagérée de cette scène, sous la plume de l'auteur, montre la relation inégalitaire existant entre les deux genres au point où l'intervention inoffensive de la jeune fille « scandalise » Ovide et la foule rassemblée. De surcroit, le geste de Rita crée un antécédent, étant la première fille, selon la narration, à oser un tel acte dans un espace fréquenté exclusivement par des hommes. Le geste de Rita renvoie à la résistance pacifique des femmes consistant à vouloir s'approprier des lieux sans forcément choquer, bref à avoir leur place parmi les hommes dans cet espace qu'ils partagent.

En dépit de ces tentatives de lutte au quotidien, Rita sera vaincue par le lourd poids de la société. Elle perd l'espoir de se frayer un chemin sans les hommes. Ceux-là se désintéressent d'elles et la fuient, peut-être justement pour son air de jeune fille frivole qu'elle affiche fièrement. La fin du roman met en scène une Rita Toulouse abattue, résignée. Ovide, ce garçon qu'elle ridiculise, qu'elle méprise presque, sera le seul recours pour changer de statut social, de passer de « Mademoiselle » à « Madame », seul garant de la réussite sociale. C'est seulement par l'intermédiaire de cet époux qu'elle pourra quitter la maison parentale espérant pouvoir s'affirmer dans celle partagée par son partenaire. Elle sait pourtant qu'elle ne pourra être heureuse avec lui mais elle doit l'accepter, n'ayant pas l'embarras du choix. La fin du récit illustre bien cet échec et les tensions sous-jacentes des rapports conflictuels du couple qui ne semble pas pouvoir trouver de solution à leur mésentente. Le mariage « n'ayant rien résolu », la mère Plouffe prédit même que « ça va finir par un malheur (Pl, 428) ». Tout laisse, en effet, prévoir que ce mariage malheureux se soldera par un divorce, symbolisant par cet échec celui de toute tentative d'émancipation et de bonheur féminin dans une société oppressante et avilissante qui ne donne aucun droit à l'épanouissement du « deuxième sexe ».

7.6 Zeth, un corps mutilé

Comme nous l'avons mentionné furtivement dans le résumé de l'œuvre au deuxième chapitre, l'originalité du début des *Années de Zeth* réside dans le fait que l'auteur propose trois différentes ouvertures, toutes liées à Zeth ou plus précisément à son corps. On est témoin en premier lieu de « l'instant où elle glissa dans notre monde, souillée de sang, et au premier traumatisme qui s'ensuivit, lorsqu'elle fut soulevée en l'air, retournée de pied en cap et frappée aux fesses. » (Z, 11). Ensuite, on assiste à l'opération traumatisante de l'excision avec ses moindres détails douloureux sur le plan physique et psychique :

> Lorsqu'on s'empara de Zeth pour lui écarter les cuisses de force et lui arracher cette petite protubérance qui, depuis la nuit des temps, dérange tant les Egyptiens. L'honnêteté exige néanmoins de constater que l'excision, par bonheur ou par malheur (selon le point de vue), ne fut pas complète. En effet, la mère, qui avait été tôt dépouillée de l'organe dérangeant, tenait, contre toute attente, à ce que sa fille ne put jouir de cette source de divertissements (avant le mariage) ni de compensations (après) dont elle-même avait été privée, tandis que le père

> souhaitait, contre toute attente là encore, épargner à sa fille l'opération traditionnelle, qu'il tenait (à tort ou à raison) pour responsable de ce qu'il était advenu de son propre organe saillant. Du fait de cet équilibre des forces entre protubérances, un moyen terme s'imposait : un morceau de l'auguste éminence fut ainsi épargné, non sans effet pervers, car au lieu de compenser la partie perdue, il en devint un rappel permanent » (Z, 12).

L'auteur dénonce d'emblée, avec son sarcasme aigu, l'ignorance des parents, l'égoïsme surtout de la mère, gardienne des traditions, tenant à reproduire le même schéma dont elle est victime elle-même, sans penser une seconde au bonheur et à l'épanouissement de sa fille. L'auteur se soulève notamment contre l'aspect conservateur et la puissance implacable, dévastatrice et réductrice qui assassine continuellement la femme appréhendée par son corps. L'accent est ici mis sur l'attitude criminelle des parents qui permettent le prolongement de ces abus mutilants de la femme en devenir. Attitude témoignant d'une « complicité discriminatrice » d'un système dépourvu de toute humanité. La maison parentale est dans ce sens dépouillée de son rôle protecteur visant à assurer une belle enfance insouciante et épanouie. Elle dévoile la dureté et l'atrocité de l'univers dans lequel nait et évolue Zeth car c'est là que commencera « son mauvais départ ». Après le traumatisme de l'excision qui la privera à jamais d'une source de plaisir, Zeth aura une nouvelle surprise à l'adolescence où le corps est toujours le centre d'attention : elle découvre sa puberté, « […] événement auquel personne ne l'avait préparée » (Z, 12). Dorénavant, la jeune fille doit conserver sa virginité, indispensable au mariage. Perdre l'hymen, c'est faire perdre l'honneur de la famille. Dans son militantisme féministe et national, Naoual el Saadaoui remarque d'ailleurs que cette aliénation basée sur le corps n'est pas propre aux sociétés arabes et qu'elle constitue un instrument de domination partout dans le monde :

> L'oppression des femmes, l'exploitation et les nombreuses pressions sociales auxquelles elles sont exposées ne sont pas l'apanage exclusif des pays arabes, du Moyen-Orient, ou du tiers-monde […] ces oppressions font partie intégrante d'un système politique, économique et culturel qui domine, ou peu s'en faut, la grande majorité des sociétés dans le monde, qu'elles soient archaïques et féodales ou modernes et industrialisées, comme celles qui ont vu la révolution scientifique et technologique[333].

[333] Naoual El Saadaoui, citée par Deepika Bahri, *op.cit.,* p. 320.

El Saadaoui s'attaque ainsi aux clichés établis par l'Occident, associant le statut de la femme à la religion, précisément à l'Islam. Elle démontre, par le biais de citations du Coran, que l'Islam non seulement encourage la sexualité et les échanges amoureux sains pour leur apport bénéfique à la société mais que le prophète estime que l'accomplissement de la personnalité de la femme ne peut avoir lieu sans son épanouissement sexuel. La féministe ajoute, par ailleurs, que l'excision n'étant pas une coutume musulmane, Mohamed a voulu l'abolir car il la considérait nuisible au bonheur de la femme et du même coup à la société.

La subordination des femmes n'est donc qu'un moyen d'oppression depuis la nuit des temps, servant à les garder dans une position inférieure aussi bien dans les sociétés orientales qu'occidentales. En effet, dans *l'Histoire de la sexualité*, Michel Foucault a démontré que le corps et la sexualité sont des instruments culturels qu'a construits la classe dominante en fonction de ses intérêts politiques. Déployés et développés par la bourgeoisie dès la fin du XVIIIe siècle, ces discours ont pour objectif principal de maintenir cette catégorie au pouvoir :

> Ces discours, qui ont été mis en œuvre par la pédagogie, la médecine, la démographie et l'économie, étaient ancrés ou soutenus par les institutions de l'État et se sont tout particulièrement focalisés sur la famille ; ils ont servi à disséminer, à « implanter » […] ces figures et ces modes de savoir dans chaque famille individuelle et dans l'institution […] la sexualisation du corps féminin est l'une des figures principales et l'un des objets de savoir favoris des discours de la science médicale, de la religion, de l'art, de la littérature, de la culture populaire et plus encore [334].

Moyennant ces discours discriminateurs, un système colonial, voire patriarcal, établit le rapport dichotomique rehaussant la valeur « naturelle » du masculin. Selon ces discours, le corps de la femme dérange parce qu'il renvoie au désordre, à la déstabilisation et à la transgression. Les changements que subit le corps d'une femme jurent avec l'ordre et la stabilité de celui de l'homme. Se fonde ainsi une relation binaire qui régit la différence des sexes en se basant sur un ensemble de dichotomies asymétriques à l'intérieur desquelles seul le masculin est valorisé. Celui-ci renvoie à l'activité, à la rationalité et à la sagesse tandis que le discours patriarcal

[334] Michel Foucault cité par Theresa de Lauretis, *Théories queer et cultures populaires.* Trad. de l'anglais par Marie-Hélène Bourcier, Paris, La Dispute/Snédit, 2007, p. 63.

associe la femme aux émotions, aux humeurs et à l'irrationnel. Assignée à un espace confiné où elle ne peut évoluer à sa guise, elle assume désormais le rôle de reproduction de l'espèce et des tâches domestiques. On légitimise l'absence des femmes dans tous les espaces masculins à un phénomène « naturel » qui régit leur corps, puisque le surplus émotif et leur manque de crédibilité n'est que d'ordre biologique :

> Dans toutes les formes historiques que prend la société patriarcale (féodale, capitaliste, socialiste, etc.), il y a un système sexe/genre et un système des relations de production qui opèrent simultanément […] de manière à reproduire les structures socio-économiques de cet ordre social particulier dominé par les hommes[335].

Cette idéologie phallogocentrique, pour reprendre le terme de Derrida, laquelle domine dans la majorité des sphères de la vie (institution, éducation, famille, politique et religion), confronte sans cesse la femme à un modèle masculiniste. Réduite et opprimée, elle doit répondre à ces critères modelés sans forcément s'y retrouver. Ce phénomène que Judith Butler nomme « la performance [336]», consiste justement à adopter une forme d'intériorisation, de ritualisation de ces dualités imposées par le pouvoir discursif masculin. Il s'agit d'un processus d'incorporation des disjonctions régulatrices qui maintiennent la femme dans sa position de corps-objet renvoyant à sa valeur marchande.

Plusieurs passages dans notre roman reflètent cette notion d'objetisation de la femme, comme en témoigne la scène de la nuit de noces déjà abordée au chapitre 4 où Zeth est comparée à « une marchandise pour laquelle (Abdel-Méguid) venait d'investir toutes ses économies et d'hypothéquer son avenir » (Z, 19). Toute l'inquiétude du mari vient de son doute que cette marchandise « n'était pas en parfait état : un autre, d'autres peut-être, avait abimé son contenu ou du moins son enveloppe. Y avait-il de quoi pleurer ? […] » (Z, 16). Ainsi se révèle pour Zeth la réalité amère de cet espace conjugal qui d'emblée ne répond pas à son attente

[335] Joan Kelly, cité par Theresa de Lauretis, *ibid*., p. 54.

[336] Judith Butler, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, traduit par Cynthia Kraus, Paris, La Découverte, 2005, p. 260-261.

d'affirmation identitaire féminine. Elle n'y trouve pas plus que dans sa maison natale les éléments nécessaires à son épanouissement en tant que femme, puisque ce lieu abrite sa subordination envers le mari, l'homme supérieur qui l'appréhende avant tout par son corps, la considérant comme une marchandise. Il a fallu que Zeth fasse une crise de larmes, jure ses grands dieux et permette à son mari « de contempler ladite marchandise de dos, dans toute sa nudité, vision qui le réjouit assez pour sécher ses larmes » (Z, 19) afin de se faire pardonner d'un crime qu'elle n'a jamais commis. De surcroit, l'espace privé n'est pas le seul lieu qui rappelle continuellement à Zeth son objetisation. De fait, la protagoniste n'est pas livrée au regard exclusif du mari. À l'instar des autres personnages féminins, elle subit le regard masculin oppresseur partout : dans la rue, dans les bureaux des fonctionnaires, dans les moyens de transport en commun, même dans le taxi où Zeth se trouve en position de faiblesse car « sa libération dépendait du bon vouloir du chauffeur […] il se retourna vers elle pour lui ouvrir la portière de l'extérieur, sans oublier de regarder ses jambes ni de guetter l'occasion qui lui révélerait, à sa descente, les premières marches du saint des saints caché entre lesdites jambes » (Z, 175). Cela ne suffit pas au chauffeur pour assouvir son désir pervers. Il va se défouler sur elle. En refermant « brutalement la porte derrière elle, (il) lança, en guise d'adieu, une volée d'injures à son père, sa mère, et aux femmes de la terre entière » (Z, 175). Cet exemple, parmi tant d'autres, n'est que le reflet d'une construction genrée au sein d'un système masculiniste tyrannique et déséquilibré.

Or, ce que subit le corps féminin ne se limite pas aux regards et aux harcèlements verbaux et sexuels dans les sphères publiques. La violence à laquelle la femme est exposée dépasse parfois de loin le seul aspect de miroir qui renvoie au sexe féminin son infériorité. Si Zeth se plaint de l'égoïsme et du manque d'empathie d'Abdel-Méguid, elle s'avoue chanceuse de ne pas avoir à vivre des injustices bien plus flagrantes à l'instar d'autres femmes dans son espace social. Elle s'estime heureuse de ne pas avoir à subir l'emprisonnement physique et psychique, comme Samiha, la voisine qui vient d'emménager dans l'appartement juxtaposé à celui de Zeth. Mariée à vingt ans avec Wagdi Chankeiti qui la dépasse de vingt autres, Samiha est enfermée dans la maison conjugale, et n'a le droit d'en sortir qu'en cas d'extrême nécessité. Elle est ainsi livrée au monde carcéral qui, comme le montre Isaac Bazié, « saisit le sujet en se saisissant de son corps […] maîtrisable dans l'immobilisation qui est aussi retranchement de la sphère de

communication sociale […][337] ». La pauvre Samiha, prisonnière de son mari et de la sphère privée, ne pouvait voir personne. Même « les menus échanges de tous les jours (une galette de pain contre un oignon ou un peu de sel) lui étaient interdits » (Z, 59). Et voilà qu'un soir, Wagdi vient frapper à la porte de Zeth mandée d'urgence pour venir à l'aide de sa femme, laquelle saigne abondamment. On comprend que les violents rapports sexuels sont la cause de ces hémorragies qui, se reproduisant continuellement, vont permettre aux deux voisines de se rapprocher davantage. L'auteur, toujours de sa voix sarcastique, nous apprend que « la relation entre les deux femmes fut ainsi baptisée par le sang. » (Z, 60). Dans de telles circonstances, nous sommes tentée de voir en ces malheurs une source de salut. En effet, la douleur s'avère ici salvatrice puisque c'est cette dernière qui va favoriser l'accès à une échappatoire propice aux deux voisines : « Samiha, […], privée de toute société […] avait trouvé en la mûre personne de Zeth une fenêtre sur un monde qu'elle ne connaissait que par la télévision » (Z, 60) tandis que « Zeth de son côté, avait trouvé en sa voisine un récepteur nouveau et avide, perpétuellement étonné, et une source fraîche d'émission […] » (Z, 60). Aussi notre héroïne peut-elle contempler librement « les splendides cuisses de Samiha » (Z, 60) alors que cette dernière « lui avait déjà exprimé maintes fois son admiration pour ses beaux seins ronds, et son regret que les siens ne fussent pas plus gros qu'une prune. » (Z, 64). S'agit-il ici d'une homosexualité refoulée ?

7.7 La résistance par la performance

Dans une construction sociale genrée, comme nous l'avons déjà précisé, l'orientation sexuelle est un tabou. Si la femme n'a pas le droit de se mouvoir librement, comment oserait-elle aspirer à une liberté sexuelle ? Judith Butler est catégorique là-dessus :

> Le « sexe » et le genre sont tous deux des constructions culturelles, sociales et politiques […] la sexualité, l'orientation sexuelle et l'identité sexuelle […] ces divers éléments ont été juxtaposés culturellement afin de s'insérer dans une matrice de pouvoir hétéronormative et hétérosexiste […] Cette philosophie se penche sur la construction sociale, culturelle et politique du « sexe. » Le corps est

[337] Isaac Bazié, « Réclusion et narrativité délinquante », dans *Écritures de la réclusion* sous la direction de Isaac Bazié et Carolina Ferrer, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2015, p. 55.

> toujours appréhendé socialement […] La perception et le vécu impliquent nécessairement une appréhension culturelle et donc politique [338].

À en croire Butler, le corps comporte une dimension sociale et politique vu son inscription dans la société, suivant le rôle destiné par l'hégémonie masculine. C'est cette dernière qui s'applique à garder l'identité sexuelle féminine bafouée pour empêcher que la moindre émancipation ou déviation sexuelle soit envisageable. Les réflexions de Naoual El Saadoui, allant dans le même sens, soutiennent que les sociétés dominées par les forces néo-colonialistes « proclament que la femme doit rester au foyer et tentent ainsi d'instituer une version moderne du harem[339] » en rappelant à la femme son rôle de reproduire l'espèce et de satisfaire les fantasmes des hommes. Le discours patriarcal insiste sur le fait que l'accomplissement de la femme ne peut se réaliser que dans les tâches ménagères au sein du foyer[340] et à mettre au monde des garçons pour être valorisée par les sujets de ladite société.

Or, là où il y a pouvoir et domination, nous rappelle Foucault, il y a résistance puisque « les savoirs pouvoirs sont partout mais la résistance est contenue dans le pouvoir. Lutter contre le

---

[338] Butler citée par Audrey Baril, « De la construction du genre à la construction du ''sexe'' : Les thèses féministes postmodernes dans l'œuvre de Judith Butler ». *Recherches féministes,* vol. 20, n° 2, 2007, p. 63-67.

[339] Naoual El Saadaoui. *La face cachée d'Ève*, *op.cit,* p. 51.

[340] Il faudra noter que Naoual El Saadaoui se bat férocement contre les abus du système patriarcal par ses écrits engagés notamment depuis que le projet féministe connait un grand frein dans les années 50 qui témoignent de la monopolisation par l'État des actions de défense des droits des femmes. Bien que celles-ci se soient battues en faveur du projet nationaliste soutenant la révolution des officiers libres (1952) en parallèle à leur projet d'émancipation, elles se voient privées de toute participation publique, la politique de Nasser interdisant toute forme d'associations féministes et limitant leurs actions à une simple association caritative sous le nom de l'Association de Hudâ al-Sharâwî: « Dans les années 1970, il n'existait plus en Égypte de mouvement féministe spontané. Le féminisme deviendra un féminisme d'État qui incarnera désormais la promotion et la lutte des femmes. De plus, la constitution de 1971 stipulait que l'égalité des sexes ne pouvait s'appliquer que si elle était en accord avec la *sharî'a,* ce qui constitua un retour en arrière pour les femmes et un frein à leur droit au travail et à leur participation à la vie publique et politique du fait d'une interprétation rigide des textes religieux » (Safaa Monqid, « Mouvements féminins et féministes en Égypte : rétrospective et histoire d'une évolution », *op.cit.*, p. 55.)

pouvoir ne revient donc pas à s'en libérer mais à lui opposer une résistance[341] ». Le corps est une première forme de résistance. Ce corps qui subit la violence, l'intériorisation des dualismes tel que nous l'avons évoqué plus haut, est aussi capable de se transformer en site de résistance en mettant en place des astuces de subversion « parodiques » selon l'expression de Judith Butler. Dans ce mode de la parodie, les corps féminins, définis dans leur rôle d'objet, se métamorphosent en sujets et recouvrent une capacité d'action et de participation. Ce mode ouvre la voie à une représentation de résistances féminines face aux oppressions liées au corps et permet de transformer la conception du genre en révélant des pouvoirs aux femmes assumant une nouvelle liberté. C'est ainsi que les personnages féminins de notre roman dévoileront, au sein de ces oppressions, différentes stratégies de résistance qui mériteraient qu'on s'y attarde.

Si la majorité des espaces fréquentés mettent en scène des femmes opprimées subissant à différents degrés les injustices dont la moindre serait d'endurer le regard des hommes, nous pouvons remarquer que les protagonistes féminines se retrouvent, dans d'autres circonstances, en position de « sujets » en s'appropriant le pouvoir jusque-là attribué aux hommes. Le roman laisse percevoir plusieurs allusions à des tendances lesbiennes. L'auteur, apparemment contraint par la censure - « les conditions actuelles de l'édition ne nous permettant pas de décrire dans le détail, rappelle-t-il[342] » (Z, 18) - se contente de faire appel à l'imagination du lecteur en décrivant le plus implicitement possible des scènes érotiques. Ainsi, les « magnifiques cuisses de Samiha » (Z, 19) n'apparaissent dans le récit que sous le regard de Zeth. D'autres passages renvoient à des attouchements mentionnés furtivement donnant à croire que des situations pareilles se seraient déroulées dans le passé. La scène de rencontre entre Zeth et Safia à Alexandrie est riche d'insinuations de ce genre : « À travers les accolades et les embrassades- sur les joues seulement, à l'exclusion des lèvres, pour éviter les relents de sandwichs engloutis par Zeth et la gingivite chronique dont souffrait Safeya […] » (Z, 110).

[341] Foucault cité par Marie-Hélène Bourcier, « Foucault et après, théorie et politiques queers entre contre-pratiques discursives et politiques de la performativité ». *Queer zones*, Paris, Éditions Balland, 2001, p. 183.

[342] Naoual el Saadaoui dira en écho : « Religion, sexualité et lutte des classes-cette trilogie sacrée ne peut être abordée qu'avec la plus grande prudence, ou, mieux encore, pas du tout », (*la Face cachée d'Ève*, *op.cit.,* p. 404.)

Plus loin nous pouvons lire que la nouvelle annoncée par Safeya (que son frère allait les rejoindre le lendemain), n'était qu' « un nouveau prétexte à embrassades sur les joues, et nouvelle occasion de contempler les effets du temps […] » (Z, 110). Une autre fois, sa collègue Himmeth lui propose de l'emmener chez son tailleur d'où « l'occasion à chacune de voir évoluer l'autre en milieu naturel : les pas pressés de Himmeth (qui lui rappelaient Safeya dans sa jeunesse), sa poitrine haute et fière qui lui valait regards affamés, mots grossiers et contacts fortuits » (Z, 142). Ces scènes mettent en exergue les rapports qu'entretiennent les femmes entre elles dans les espaces qu'elles sont obligées de pratiquer. Ce corps-objet, mutilé et violenté est là susceptible de se transformer en acteur, en sujet qui émet des regards, des désirs et des actes.

L'activité des femmes devenues sujets se perçoit également dans d'autres circonstances. En effet, elles doivent réagir à l'agression sexuelle présente tout au long du récit. Non seulement aucune femme du roman ne trouve du plaisir dans les rapports conjugaux, mais elles les vivent souvent comme des contraintes, voire des viols. Ainsi que le fait remarquer Naoual El Saadaoui, « le statut de la femme dans le mariage est encore pire que celui de l'esclave, car elle subit une exploitation économique et sexuelle[343] ». La rébellion peut amener à une fureur masculine hors pair, comme pour Samiha, laquelle se refusant à son mari, finit par perdre tout l'éclat de ses « magnifiques cuisses » à force d'être battue. La résistance est à cet égard lourde de conséquences, elle nécessite parfois un combat indirect, de longue haleine, qu'incarne à merveille le terme « ruse », adoptée par plusieurs femmes dans des sociétés despotiques. C'est d'ailleurs une des stratégies privilégiées de Zeth. Pour éviter les rapports conjugaux, notre protagoniste a souvent recours au traditionnel catalogue d'arguments féminins : « la fatigue, la migraine, les enfants, l'heure tardive » (Z, 85). Même lorsqu'elle doit faire face à la détermination croissante de son mari, Zeth ne demeure pas passive, elle trouve son propre moyen pour subir cette violence répétitive portant atteinte à son corps :

> Elle recourut à son magnétoscope intérieur et réalisa un montage véritablement créateur y incorporant des scènes de baisers passionnés de films égyptiens des années soixante et des plans rapprochés (*close up*) sur l'organe protubérant male

[343] *Ibid.,* p. 293.

> (sans négliger de mettre discrètement à contribution son pair mutilé), sur un fond sonore approprié […] ce qui lui permit d'atteindre un niveau de participation grâce auquel Abdel-Méguid put commencer la séance. (Z, 85-86).

Les montages de Zeth s'accompagnent souvent de visions oniriques car Zeth rêve beaucoup. Elle vit ses fantasmes et ses désirs pendant la nuit. Ce sommeil récupérateur dans tous les sens lui permet de reprendre son courage à deux mains pour continuer son combat douloureux. En effet, le combat de Zeth ne se confine pas à une endurance au sein du foyer. Toutes les femmes sont opprimées dans le système patriarcal, certes, mais elles ne le sont pas toutes dans la même mesure. Comme nous l'avons montré précédemment, Zeth aura la chance d'accéder au monde du travail qui lui donnera l'occasion de mener une lutte aussi bien extérieure qu'intérieure. La sphère professionnelle (avec ses hauts et ses bas) va donner à Zeth de l'assurance et va lui permettre de s'affirmer de jour en jour, ce qui va se faire sentir également sur son rapport avec autrui hors de la sphère du travail. Elle s'engage ainsi à régler un problème persistant dans le bâtiment de son logement, étant la seule personne à ne pas accepter la situation dégradante suivant laquelle les ordures inondent l'immeuble. Tous les locataires, passivement, se contentent de « marcher sur la pointe des pieds et de relever les extrémités de leurs robes ou pantalons, sans que personne ne songeât à remettre en cause la subsistance des chats. Personne, sauf Zeth » (Z, 49). C'est elle qui prend l'initiative et va voir le concierge à maintes reprises, déterminée à régler l'affaire. Bien qu'ils « convinrent tous deux d'appeler à une assemblée générale des locataires afin de débattre de la question sous tous ses aspects » (Z, 49), Zeth sera exclue de cette réunion dont la présence était de « sexe masculin bien sûr » (Z, 50).

Quoique reléguée toujours à une position subordonnée lui rappelant son statut social inférieur, Zeth ne baisse pas les bras. L'exemple le plus parfait de cette résistance en dehors de la sphère privée atteindra son paroxysme quand on suivra Zeth dans son long combat contre « les olives périmées ». Militant pour une noble cause, convaincue de son devoir national, celui de réparer tout mal qu'on constate dans la société, Zeth va se livrer à une guerre féroce contre la corruption. Soutenue par sa collègue, Himmeth, elle décide d'alerter les pouvoirs publics contre l'importation des produits périmés sur lesquels on changeait les dates de péremption (Z, 226 à 232). Ce long parcours parmi les bureaucrates, qui durera des semaines et des semaines pour Zeth, et des pages et des pages pour le lecteur, déjà préparé au dénouement démoralisant

a posteriori du roman, aboutira évidemment à un échec total. Son mari, désabusé, avait pourtant tenté de l'en dissuader. En effet, des employés et officiers de police, ricanant de son zèle, « échangeaient des commentaires à voix basse sur les petites annonces immobilières, atterrés par les prix mirobolants, tout en regardant sa poitrine à la dérobée » (Z, 230). Ils l'envoient vers des bureaux où personne ne travaille, lui demandent des signatures de responsables absents. Bref, tout ce qu'il faut pour saper son initiative de citoyenne honnête. Abattue, résignée, Zeth abandonne la poursuite judiciaire. À quoi bon s'obstiner puisque toute résistance est vouée à l'échec ? En découvrant les harengs avariés pour la énième fois, « elle sentit les larmes lui monter aux yeux, jeta le poisson et les harengs à la poubelle, fit un effort sur elle-même et quitta la cuisine pour rejoindre à pas lourds le pleuroir : les toilettes. » (Z, 333). C'est par ce désenchantement que l'auteur choisit de clôturer son récit, soulignant la vanité des efforts émanant d'une résistance féminine et nationale au sein d'un espace social malade, pervers, qui combat toute la force dont cette femme est capable en la réduisant à un espace clos et opprimant comme la cuisine ou les toilettes, seul espace-refuge dans lequel elle peut avoir la paix !

7.8 Adieu Babylone, Adieu à ses femmes

Dans le roman autobiographique de Kattan, la femme occupe une place centrale. Les cas des filles dont le narrateur est témoin révèlent les rapports de domination et de subordination sur lesquels repose la société patriarcale de Bagdad. À l'instar des jeunes filles précédentes, celles de la société irakienne sont aussi soumises au regard masculin insistant et ce, même dans leurs propres maisons parentales qui ne les protègent aucunement de ces regards impudiques. Le narrateur avoue d'ailleurs s'intéresser de près au physique de ces jeunes étudiantes chez qui il se rend pour des cours privés. La première, qui le dépasse de deux ans, « avait un très beau visage et, privilège rare à Bagdad, ses yeux étaient d'un bleu limpide. Son teint clair et ses cheveux châtains attiraient les demandes en mariage, d'autant plus que ses parents faisaient accompagner son riche trousseau d'une dot considérable » (AB, 106). Dans cet espace social, tout comme dans ceux des romans précédents, le statut de la femme est conditionné par ses moyens matériels aussi bien que par son sexe. Le capitalisme et le patriarcat déterminent les relations socio-sexuelles. La beauté et la richesse garantissent à la jeune fille pouvant prétendre

à un bon parti, un bel avenir. Toute riche et distinguée qu'elle soit, la jeune élève doit subir le regard masculin de son professeur. Aussi le narrateur se sent-il tout bouleversé lors des cours au contact de cette belle étudiante dont « la splendeur animale effaçait tout souvenir de ses distractions exaspérantes et de la médiocrité de son intelligence » (AB, 107). C'est le corps qui triomphe sur l'esprit et le narrateur est conscient de l'emprise qu'exerce la beauté de la fille sur lui : « De temps à autre […] elle se soulevait […] Sa poitrine généreuse se rapprochait alors dangereusement de mon visage […] dès que je lui tournai le dos et me dirigeais vers la maison, je donnais libre cours à mon imagination, cédant, dans la sécurité du rêve, à tous les délices de la concupiscence » (AB, 107). Les cours privés sont une occasion pour le narrateur de pratiquer son droit octroyé par la société masculine, celui de dominer la femme de son regard et de son jugement. Avec sa deuxième étudiante, le narrateur adopte la même attitude, plus audacieuse encore : « Au début, j'avais les yeux fixés sur les livres et les cahiers, n'osant pas les poser sur elle. Puis, m'enhardissant, je jetais des regards obliques sur ses bras à moitié découverts et sur ses seins. » (AB, 109). La manifestation du corps féminin livré au regard accablant des hommes est omniprésente dans le récit. Le narrateur passant souvent par le quartier d'Al Sadoun où « les femmes en tenue négligée mais non aguichante, se chauffaient au soleil sur leurs balcons, brossant leurs vêtements ou se peignant, [avaient] l'habitude de les fixer d'un regard avide et insistant » (AB, 110). Dans ce contexte, la culture masculine dominante favorise la liberté de l'homme au détriment de celle de la femme puisqu'il a le droit de la maîtriser en la renvoyant à sa position de femme-objet. Aucune éducation ne permet au jeune homme de considérer ces actes comme déplacés voire offensants. Il ne se doute même pas de la gravité de son geste. Bien au contraire, il s'imagine, comme tous les hommes issus de la société machiste, que c'est la norme. L'attitude parentale joue indéniablement un grand rôle dans la perpétuité d'une telle mentalité. Aussi la mère du narrateur confirme-elle la subordination des femmes en tenant des propos sexistes propres à l'espace social patriarcal. Persuadée du danger que court son fils en fréquentant une jeune étudiante musulmane, elle le pousse à abandonner les cours :

> Je suis convaincue qu'il n'y a jamais rien eu entre vous. Mais qui peut prédire l'avenir ? Qui peut juger de ce qui peut se passer quand on laisse une jeune fille seule avec un homme ? Sa mère ne fait peut-être pas la différence entre Bagdad et l'Europe […] tu es jeune encore et tu ne connais pas les femmes. Elles se laissent facilement entrainer. Elles manquent de jugement. (AB, 112)

Le discours de la mère illustre des points essentiels caractérisant l'idéologie patriarcale. La femme est perçue comme un danger, une menace. La présence féminine dérange. Il suffit qu'elle se retrouve en tête à tête avec un homme pour que les malheurs se produisent, comme si rien d'autre ne pouvait expliquer un tel rapprochement. Comme si la fille ne pouvait exister que par son corps. Le fait que l'étudiante prenne des cours avec un jeune professeur la met dans une position de faiblesse puisqu'on doute de ses mœurs. Cette liberté permise par les parents de la fille est jugée négativement dans la société patriarcale. On considère cette fille trop libérée (comme des filles occidentales, qu'on prend pour des filles faciles). La stéréotypisation sexuelle dans ce contexte, faisant des catégories féminines un bloc homogène sans nuances, est intimement liée à la culture misogyne renforcée par l'idéologie du patriarcat. Ayant été submergée par cette culture, la mère du narrateur va confirmer son point de vue envers les représentantes de son propre sexe quand elle assure à son fils que les femmes sont « naturellement » inférieures aux hommes. Ne pouvant être maitresse d'elle-même donc de son destin, la femme, telle que vue par la société du narrateur, ne peut être égale à l'homme. Imprégnée de la mentalité machiste, la mère perçoit la femme comme un être faible, émotionnel, « facilement entraînable », sans personnalité, ni volonté. Ce jugement péjoratif démontre bien l'incorporation des discours véhiculés par l'idéologie patriarcale.

Pourtant, dans un autre contexte, la mère du narrateur fait preuve de compassion et d'empathie envers Sabiha, l'amie de sa fille. Elle s'indigne contre l'institutrice européenne qui provoque un scandale dans toute l'école de Sabiha. Celle-ci, prise en flagrant délit dans la classe en train de lire sa première lettre d'amour, parvenue d'un garçon qu'elle a à peine vu de sa fenêtre, est dénoncée violemment et renvoyée chez les parents :

> Durant des mois, cette feuille jaune fut le sujet de toutes les conversations à l'intérieur et à l'extérieur de l'école […] Et c'est ainsi que le malheur, revêtant le visage du déshonneur, s'est abattu sur la famille de Sabiha. La nouvelle transmise de bouche à oreille, se répandit dans tout l'entourage de la famille […] Du garçon, personne ne soufflait mot […] On ne pouvait pas lui reprocher son infamie. Il ne faisait que jouer son rôle d'homme : pervertir la jeune fille, dont la naïveté ou le mauvais esprit faisaient une proie facile. De ce côté, l'affaire était classée. Coupable de faiblesse devant les avances dégradantes, Sabiha devait maintenant payer. (AB, 115)

C'est ainsi que s'achève la belle existence à peine initiée de l'adolescente « de seize ans […] belle et en bonne santé, grassouillette, toujours souriante » (AB, 113). L'école, supposée être un lieu de sociabilité et d'épanouissement pour les étudiants de tout âge (puisqu'ils y passent la majorité du temps de leur jeune vie) s'annonce un lieu cauchemardesque pour Sabiha. À en croire le narrateur, « Sabiha fut la victime de son innocence et des hommes » (AB, 113). Il est vrai qu'elle est victime des hommes mais on ajoutera également qu'elle est victime du qu'en dira-t-on, de l'ignorance et de la tyrannie de parents criminels, complices d'un système oppressant qui ne suit aucune logique, système soutenu d'autant plus par des femmes incriminant des femmes. L'exemple de cette grande trahison envers tout le genre féminin se trouve dans l'attitude de l'institutrice impitoyable que la mère du narrateur tient responsable du malheur de Sabiha :

> N'est-elle pas elle-même une femme ? Ne s'attend-elle pas à être un jour la mère d'une jeune fille ? Elle aurait dû se rendre compte qu'une dénonciation publique équivaut à une condamnation sans appel. Elle aurait dû garder la lettre et prévenir immédiatement la famille. Et on dit que les Européens ont du jugement, qu'ils sont instruits. Elle a dû en voir des lettres d'amour, à Paris (AB, 116).

Dans l'incapacité totale de remédier à ce scandale compromettant, les parents vont redoubler d'injustice, leur unique obsession étant de se racheter aux yeux de leur entourage. L'exagération de la réaction parentale vivant un drame pour un évènement aussi banal, met l'accent sur le poids lourd de la société qui ne laisse à la fille aucune marge de liberté, aucun droit à la moindre erreur. C'est désormais ce que pensent les autres qui compte. C'est la mentalité machiste de la société qui va dicter aux parents leur comportement envers la fille. Le prix que Sabiha va payer pour un scandale auquel elle n'est pour rien est surprenant : « Dans cette heure d'infortune, toute la parenté se ligua pour sauver les dépouilles, pour lui trouver un mari, n'importe lequel » (AB, 116). Les parents n'hésitent pas un instant à revenir sur cette décision ravageuse. Même la mère qui « entretenait de grands espoirs, sa fille étant belle, en bonne santé, issue d'une famille au passé vierge de toute tache » (AB, 116) semble accepter avec résignation voire conviction le sort de sa fille et consent à la marier à un « garçon approchant la soixantaine même si le Dellal ne lui concédait que la quarantaine et quelques années » (AB, 117). Désirant à tout prix faire marcher l'affaire, le Dellal (l'intermédiaire) se veut convainquant :

> On aurait tort de trouver (à l'âge) un obstacle à un mariage heureux, dit-il. Un homme mur, réfléchi, sait comment traiter une femme. » D'autant plus que le futur mari jouissait pleinement de toutes ses facultés. Ni sourd, ni borgne, il ne portait même pas de lunettes. « Il est plus solide que des garçons de dix et même vingt ans plus jeunes que lui, ajoutait-il. Oui. Le Dellal savait bien qu'on prétendait que son candidat n'était pas beau. « Depuis quand la beauté est-elle devenue une qualité masculine ? s'exclama-t-il […] N'est-ce pas une chance de trouver de nos jours un homme qui accepte de prendre une femme nue, sans lui réclamer de trousseau, qui l'habille, lui achète une grande maison, la lui meuble, engage pour elle des domestiques ? […] Il n'y avait plus à hésiter. Dans des circonstances normales, il aurait été superflu de demander l'avis de Sabiha. Maintenant qu'elle était compromise, cela aurait été tout bonnement saugrenu. On essayait de la caser. Elle devait être confuse de reconnaissance (AB, 118).

Dans ces circonstances, aucun membre de la famille ne s'interpose face à l'horrible dessein. Personne ne songe à sauver la fille d'un tel destin ravageur. Ainsi, les parents soutenus par tout leur entourage annoncent la victoire d'un système dominant, lequel ne donne raison qu'aux représentants fidèles et dévoués à l'idéologie misogyne. Livrant ainsi l'adolescente, sans scrupule, à une détresse certaine, ils abolissent d'un coup fatal tous les espoirs et les aspirations d'une jeune femme en devenir, en la poussant à quitter la maison parentale (où elle n'a trouvé qu'injustice et cruauté) pour aller vers la maison conjugale où elle peut être sûre de retrouver le malheur et la servitude.

Par ailleurs, le narrateur nous décrit des espaces sexués où la femme se trouve à la merci d'un système de règles bien définies la réduisant à la reproduction de l'espèce et à l'aveugle obéissance aux hommes. Aucune femme ne doit dévier de la norme, autrement, c'est la descente aux enfers comme pour Sabiha. Une femme « sage » doit accepter ces conditions sans réagir, ni se révolter. Par exemple, en fréquentant les rues et les espaces publics, elle doit en tout temps porter le voile et couvrir son visage. Si elle se fait embêter dans la rue, « une femme vraiment honnête ne criait pas au secours. Si un voyou lui manquait de respect, elle choisissait de l'ignorer, passant son chemin, comme si elle ne le voyait pas, comme s'il s'agissait d'un fantôme appartenant à un monde qu'elle ne voulait pas connaître. » (AB, 142). Marcher paisiblement dans la rue devient donc pour la femme un luxe dont elle ne peut pas toujours jouir. Elle se retrouve constamment confrontée à sa propre image négative, subordonnée. Elle ne peut exister

en tant que sujet puisqu'elle n'a même pas le droit de se déplacer sans être embêtée, harcelée par le sexe opposé. La mobilité réduite imposée à la femme engendre des effets néfastes sur son identité et sur son comportement. Ces pratiques de l'espace, l'obligeant à garder sa place en bas de l'échelle sociale, la privent du moindre épanouissement au sein de la société et renforce, par ailleurs, le pouvoir patriarcal. Les espaces sexués reposent sur des frontières géographiques, certes, mais aussi sur « des lois séculaires » régissant la structure de la sphère de façon à empêcher tout bien-être envisageable par la femme.

C'est exactement le cas d'Amina, première épouse de Jamil, une connaissance du narrateur. Amina incarne la femme « sage » de la société masculine : « elle n'était ni heureuse, ni attristée, ni consentante, ni révoltée. Elle s'initiait avec une totale neutralité aux lois séculaires auxquelles elle ne songeait qu'à se conformer. Elle était persuadée que les travaux qu'on lui imposait étaient le lot de toutes les femmes » (AB, 123). Parmi les lois séculaires perpétuées par cet espace social, figurent les travaux domestiques forcés. Il faut qu'Amina travaille du matin jusqu'au soir pour satisfaire les plus vils besoins des hommes : « elle préparait deux cuvettes d'eau, l'une pour son mari, l'autre pour son beau-père […] ils aimaient baigner leurs pieds, dans l'eau chaude en hiver, dans l'eau froide en été. Jamais ils ne prenaient leurs repas en même temps » (AB, 124). La loi exige entre autres qu'Amina ne partage pas l'espace fréquenté par les hommes en même temps : « elle déjeunait dans la cuisine avant le retour des hommes afin de s'adonner entièrement aux soins dont ils avaient besoin en mangeant : elle les éventait et chassait les mouches qui bourdonnaient autour des assiettes » (AB, 124). Force est d'admettre que l'espace dont il est question dans ce contexte repose sur un rapport de domination et de subordination. Dans une société patriarcale comme celle-ci, la femme n'occupe pas le même espace que l'homme et ne peut donc le percevoir de la même manière. Son altérite jugée négative, la femme se voit exclue des lieux masculins aussi bien dans la vie publique, politique que privée. Il lui est défendu d'accéder à plusieurs endroits et elle est obligée de se mouvoir dans un espace confiné. Comme Amina ne peut avoir accès à un ailleurs qui lui permette de s'épanouir, elle a l'espoir que la sphère privée du moins pourrait lui procurer du bonheur. Or, même cet espace domestique lui est hostile et repoussant. On apprend que l'épouse doit être fagotée par des habits la couvrant de la tête au pied : « Même en présence de son mari, elle gardait l'abaya, qui lui couvrait le corps » (AB, 124). Comble du ridicule, Amina

ne peut s'adresser directement à son mari car « appeler son mari ou son beau-père par leur nom aurait été un manque de respect (AB, 124) », il faut donc passer par un intermédiaire, celui de la descendance. Comme elle appelle son beau-père Abou Jamil (père de Jamil), et ne sachant quel titre donner au mari, la pauvre Amina « espérait de toutes ses forces qu'un fils mettrait vite fin à son embarras (AB, 124). Ce fils lui permettrait à la fois d'appeler son mari (le père de tel) et de maintenir sa position en tant qu'épouse parfaitement traditionnelle, laquelle répond sagement aux exigences qu'on attend d'elle. Procréer est d'ailleurs une des lois primordiales imposées à Amina dès le début de son mariage. Or, celle-ci semble « récalcitrante à accomplir le noble devoir de la femme » (AB, 124). Faillir à cette tâche à laquelle elle ne peut procéder aussi vite que le souhaite le beau-père lui coûtera cher. Ce dernier « s'impatientait. Six mois s'étaient écoulés depuis le mariage de son fils et Amina ne donnait pas de preuve de fécondité » (AB, 124) si bien qu'il juge bon de pousser son fils « qui ne demandait qu'à l'obéir » (AB, 124) à se remarier. Le beau-père s'enquit lui-même des procédures, il va au Liban où son choix se pose, muni « d'une délégation de pouvoir, signe l'acte de mariage au nom de son fils et revient avec l'épouse légitime » (AB, 125).

Écrasée par les travaux ménagers et par l'abnégation, Amina, comme beaucoup d'autres, accepte son destin en se résignant : « elle se terrait dans sa cuisine et donnait libre cours à son chagrin, pleurant sa mauvaise fortune » (AB,125). La maison conjugale est un espace hostile, repoussant, qui renvoie à la pauvre Amina son statut d'objet, peu valorisé. Elle n'a ainsi l'occasion de s'affirmer en aucun espace et seule la cuisine lui sert de refuge, c'est là qu'elle « se terre » pour hurler son malheur. Subissant la polygamie qui l'oblige à partager la couche de son mari, elle se sent blessée, délaissée et humiliée. L'heureux évènement qu'elle souhaitait tant survient d'un coup. Mais un bonheur ne vient jamais seul ! Elle attend un enfant en même temps que la seconde épouse, Fayrouz. Si Abu Jamil saute de joie à l'idée d'être deux fois grand-père, il en est tout autrement pour Amina. Les circonstances qu'elle vit ne favorisent pas l'épanouissement d'une future mère, atteinte profondément dans sa féminité par la présence d'une rivale qui partage son mari. Elle ne peut ressentir les joies de la maternité. Son état d'âme, loin de susciter la compassion, va choquer et indigner les femmes lui rendant visite. Incapables de comprendre la détresse d'Amina, les femmes de son entourage s'acharnent contre elle : « On lui reprochait sa tristesse. Une femme enceinte ne devait-elle pas remercier Dieu et apprécier

son bonheur ? - Si elle s'entête à pleurnicher, elle finira par porter malheur à l'enfant, s'exclamaient les voisines » (AB, 127). Si Amina semble se résigner à vivre dans ces conditions, il n'en est pas de même pour la seconde épouse libanaise de Jamil :

> La nouvelle conjointe, Fayrouz, était plus exigeante que la précédente. Elle entendait prendre charge de la cuisine, ses recettes étaient supérieures à celles dont se délectaient Jamil et son père. […] Ayant ainsi imposé la supériorité de son pays, elle amoindrissait son infériorité naturelle de femme […] elle mangeait en compagnie des maîtres des lieux […] Parfums, bijoux, vêtements n'avaient pour but que de plaire à son mari. Celui-ci n'avait ni la force, ni le désir de décourager un si louable souci (AB, 126-127).

C'est ainsi qu'usant de sa subtilité et de son intelligence, refusant sa place dégradante dans l'axe vertical qu'est la hiérarchie sociale genrée, Fayrouz réussit à se hausser en accédant à un espace qui lui était défendu jusque-là. Grâce à son attitude subversive, sa résistance s'inscrit dans une lutte pacifique qui lui permet d'appartenir à un espace plus valorisant par rapport à son sexe, pendant qu'Amina, continuant à pâtir des injustices discriminatoires, suscite la compassion de la famille du narrateur. Le frère de ce dernier, incriminant le dérèglement social qui frappe son pays, se soulève d'indignation : « Amina est une esclave. Toute autre condition, y compris celle de prostituée, est préférable à la sienne » (AB, 128).

Les conditions de prostituées sont justement bel et bien exposées dans le roman. Le narrateur nous a déjà convié à pénétrer dans le quartier des prostituées, Le Maidane, où les femmes sont forcément soumises aux désirs des hommes. Ce lieu dévolu à pourvoir le plaisir masculin dévoile des rapports conflictuels dépassant le**s** mystères qui ont tant intrigué le narrateur et ses amis. Si les espaces sexués précédents mettent de l'avant la marginalisation dont les femmes sont incriminées, nous constatons que le rapport de force change quand on change d'espace. Le Maidane se révèle un lieu intimidant pour le jeune garçon inexpérimenté. Dès son arrivée sur les lieux, il perd contenance en se découvrant en position de subordonné : « Alors que dans les rues avoisinantes, la femme est ensevelie sous d'épais voiles, ici sa nudité est totale […] j'entends derrière moi les rires d'une prostituée […] elle me frôle et me pince le derrière. Elle me nargue : N'aie pas peur, tu n'es pas une fille ! » (AB, 253- 254). Humilié, vaincu, ne pouvant se défendre, comme le sont les femmes habituellement ailleurs, le narrateur est abasourdi. Il peine à comprendre l'opposition des rôles sexuels qui opère en fonction des lieux fréquentés.

L'homme qui soumet la femme à son regard, qui la considère comme objet, est ici appréhendé par son corps. Il occupe la fonction d'homme-objet livré, à son tour, aux regards indiscrets, voire agressifs des femmes, à leurs attouchements et à leurs moqueries obscènes. Cette scène illustre bien la subversion des rôles déterminés par l'espace. Cette subversion émanant du Maidane est pour le narrateur une manifestation d'un grand dérèglement social, preuve qu'il existe plusieurs espaces sociaux au cœur de la ville. Il suffit de se tromper de chemin pour que les pratiques socio-spatiales changent. Ici, c'est l'homme qui est à la merci du regard féminin. C'est lui qui se sent atteint dans sa liberté individuelle et dépouillé de son identité virile. Dans ces lieux, le système qui régit les rapports sociaux et ceux du genre est dysfonctionnel. Cet espace a dès lors ses propres normes. Les prostituées et leurs « kawads » se sont approprié le Maidane et c'est désormais leur territoire. Sous le regard effaré du narrateur et ses amis, il y a « partout des femmes. » (AB, 254). Cependant, il ne faut pas se méprendre sur le rôle performant des femmes car il demeure limité. Si elles se permettent des allusions impudiques envers les étrangers, qui, de plus, sont de jeunes adolescents, elles ne peuvent se comporter de la sorte avec leurs proxénètes « Kawads », qui eux, gardent le pouvoir absolu en toutes circonstances : « Et sous l'aveuglante lumière des cafés, les hommes tiennent boutique. Ce sont les maîtres des lieux. Ils négocient, marchandent et vendent » (AB, 254), rappelant à la femme sa place définitive en bas de la pyramide sociale. Indigné, honteux, le narrateur admet que ces femmes sont identiques à celles qu'il côtoie quotidiennement. Or, ce qui est advenu à ces femmes et à leurs corps meurtris est révoltant. À qui la faute ? Aux dirigeants qui ne leur ont pas offert des issues aux conditions misérables en leur offrant du travail, un abri ? Aux parents, absents, délinquants ou démissionnaires ? Ce qui est certain c'est que la société patriarcale est bien la première responsable d'une telle misère humaine. Selon lui, tous les hommes devraient se sentir coupables, y compris le narrateur : « Nous les avons isolées, en quarantaine, pour nous décharger de toute l'accumulation de rêves et de désirs lourds, despotiques. » (AB, 256).

7.9 La quête du père ou de la mère ?

Le thème de la prostitution est également omniprésent dans le roman de Mahfouz. Découlant d'un grand dérèglement social, la prostitution est présentée dans *La quête* comme le symptôme d'une société en crise où la femme est la première sacrifiée. Son corps, exploité à outrance pour

assouvir les désirs de bas instincts masculins, ne lui appartient pas. Dépourvue de sa personne, la femme est dans ce contexte déformée voire mutilée. Ainsi que l'affirme Richard Poulain,

> Quand une majorité d'hommes trouve normal que des femmes soient des marchandises sexuelles et qu'ils les « consomment » en tant que telles, cela a certainement des conséquences sur les rapports sociaux et intimes. La marchandisation sexuelle a pour but la satisfaction des plaisirs sexuels de ceux qui payent. Et celui qui avance l'argent a un avantage sur la personne qui offre la marchandise […] L'argent lie et soumet la personne prostituée au prostitueur, tout en réifiant leur rapport. Le sentiment de supériorité des prostitueurs, lequel fait partie intégrante de leur plaisir, est lié à la déshumanisation qu'implique la location du sexe d'autrui[344].

C'est dans un environnement pareil que va évoluer Bacima Omran, la mère de Sabir. Confinée dans son rôle de pourvoyeuse de plaisir, la supériorité dont elle semble jouir avant sa fin tragique [étant la plus belle et la plus entrepreneuse] se limite aux filles de son rang. Cette supériorité ne modifie en rien son statut de « marchandise sexuelle » qui la marginalise de son espace social. C'est de cette éducation que Sabir a été toute son existence imprégné : « Sa mère fumait le narghilé et régnait sur ses hommes. Lorsqu'elle les haranguait, elle avait des allures de reine. ''Fais ce que tu veux, lui disait-elle, mais ne dépense pas sans compter, car nous n'avons d'autre ennemi que la pauvreté'' » (Lq, 69) et elle ajoutait pour conforter son fils dans sa position de jouisseur : « Aime une femme chaque jour, mais garde-toi qu'aucune ne te dicte sa loi… » (Lq, 69). Imbibée d'une telle mentalité misogyne, il n'est point étonnant que la mère sur son lit de mort somme son fils de trouver le père absent pour éviter qu'il soit marginalisé par la misère à venir. Dès son entrée au fondouk du Caire, Sabir est fasciné par la beauté de la jeune femme en qui il semble reconnaître la fille avec qui il a flirté dix ans plus tôt sur la plage d'Anfouchi :

> Ô Seigneur Tout-Puissant ! Une beauté dans la fleur de l'âge, qui le dévisageait avec une intensité provocante. Elle réveillait ses instincts assoupis, fouillait des souvenirs ensevelis dans un flou nébuleux. L'impasse pavée et pentue d'Anfouchi, parcourue de brises marines, lourde d'humidité salée et de promesses de déraison tapies dans l'obscurité […] Bien vite un lien secret s'établit entre ce

[344]Richard Poulain, « Prostitution – Affaire sociale plus que choix individuel », *Le Devoir*, 11/6/2019, en ligne https ://www.ledevoir.com/opinion/idees/351423/affaire-sociale-plus-que-choix-individuel

> lieu et lui, comme s'il était venu à l'heure au rendez-vous lorsqu'il avait traversé la rue poussée par une irrésistible curiosité […] Le hâle discret de la peau, les yeux noirs en amande, leur éclat lumineux vibrant d'insolence […] rien à voir avec la chatte efflanquée du passé, à l'unique robe ternie, aux griffes acérées ! Pourtant, elle la lui rappelait intensément […] Son nom lui échappait- comme lui échappait son père – mais l'odeur de la mer le pénétrait à l'évocation de la nuit profonde; cependant il n'avait aucune certitude. La famille de l'impasse était une image fugitive, sans substance, mais elle renaissait à présent en cette silhouette singulière à la vitalité aussi dangereuse que l'était son désir de ressusciter son père, désir qui l'avait mené de la côte à cette turbulente cité (Lq, 32-33).

Cette description de l'espace jaillissant du souvenir du personnage est désormais associée à l'image de la femme inoubliable qu'il croit retrouver dans cet hôtel. Il en ressent un grand espoir et beaucoup d'optimisme, cette coïncidence se faisant le signe d'un bon présage. Le souvenir de cette nuit dans sa ville aimée le ramène instantanément à la période de bonheur et d'insouciance dans lesquels il a longtemps baigné. Mais les temps ont changé et Sabir se retrouve dans un état critique. La figure de la femme qu'il désire va de pair avec celle de son père. Tout se retrouve pêle-mêle dans son pauvre esprit fatigué : souvenirs, rêves, espoirs et désirs. Sabir ne peut se défaire de l'obsession qui s'empare de lui à l'égard de cette femme. Aussi s'octroie-il le droit de s'imposer par son regard insistant, forçant la fille à réagir : « Il s'abima dans la contemplation du profil féminin qui l'intriguait, y découvrant tout à tour des indices confirmant ses intuitions, et d'autres qui les dissipaient; mais bientôt la femme se tourna vers lui, condamnant du regard un tel opportunisme » (Lq, 33). Nous comprenons de cette attitude que la jeune belle n'est pas prête à accepter le regard masculin importun et se défend d'une telle agression en lui imposant le sien à son tour. Remarquant son air insolent et provocateur, Sabir croit davantage reconnaître la fille effrontée de l'impasse :

> Dans la foule du Mawlid elle l'avait rabroué en lui intimant de ne pas se coller à elle. Il avait rétorqué avec une fausse arrogance : Aucune fille avant toi ne s'en est jamais plainte ! Moi oui, avait-elle répondu, plus arrogante encore, et je te redis ! Et elle s'était éloignée, chaperonnée par une femme acariâtre, le vent se jouant de ses longues tresses (Lq, 37).

De cet extrait se dégagent plusieurs points dévoilant les aspects des rapports sociosexuels dans l'espace social où évoluent les protagonistes. D'abord, la fille semble savoir se défendre et ose riposter en disant à l'homme de ne pas la toucher. Pour sa part, l'homme est conscient de sa

domination masculine et lui tient des propos appuyant son arrogance virile : si aucune fille ne s'est plainte de cette promiscuité décidée par le corps masculin, c'est soit parce qu'elle est obligée de se taire comme le prône « la sagesse féminine » voulant éviter un scandale compromettant, soit parce qu'elle trouve du plaisir à se coller au jeune homme. Les deux cas ne peuvent de toute manière que rehausser la valeur de Sabir et marquer sa supériorité sur la jeune femme. Tout arrogant qu'il soit, Sabir ne peut s'empêcher de se sentir dominé par la hantise de la belle : « D'érotiques songes l'assaillirent, auxquels se mêlait le rêve de retrouver son père. Quelle extraordinaire attraction exerçaient sur lui les lumineux yeux en amande ! » (Lq, 37). De nouveau, la figure du père rejaillit au beau milieu des rêves érotiques de Sabir. Comment interpréter ce rapprochement continuel des deux figures ? Quel rapport pouvons-nous établir entre la figure du père et celle de la jeune femme ?

Nous sommes tentée de voir en ce paradoxe un désir de combler les deux grands besoins vitaux chez Sabir : le premier est celui d'assouvir ses désirs d'homme étant habitué à ce train de vie de jouisseur. Le deuxième est celui de se construire une identité sociale de valeur aux crochets de son père appartenant à une classe distinguée et respectable. Dans cette optique, les deux figures s'avèrent inséparables. C'est d'ailleurs le plan qui se présente aussitôt à Sabir, celui de séduire la belle en la soumettant à son parcours tout en poursuivant sa quête :

> Qui te dit que cet hôtel a un lien quelconque avec l'impasse Qourachi, et cette jeune femme aguichante est la fille aux senteurs d'épices ? Qu'importe, cette femme-là fait bouillonner ton sang. Tu revois dans l'encre de ses prunelles les nuits d'orgies, leurs odes folles. Lorsque de temps à autre tu interrompras ta quête, tu auras besoin de la tiédeur de ce désir consolateur, d'autant plus que tu es seul, sans parents ni amis […] Tu es devenue femme, en toute chose épanouie. Où est la fille enveloppée d'embruns et son parfum d'insouciante vestale ? (Lq, 38)

Quoique marqué par le doute que ce ne soit pas la fille de l'impasse, Sabir veut croire à cette éventualité et ne cesse tout au long du récit de tenter d'élucider ce mystère. C'est d'ailleurs un autre point commun qui rapproche les deux figures qui hantent Sabir : Karima et le père sont tous deux porteurs du doute, d'énigmes, d'appréhension. S'« il se persuada qu'il s'agissait bien d'elle », Sabir n'en aura aucune preuve jusqu'à la fin. Refusant jusqu'au bout de révéler son identité, la jeune femme emportera son mystère dans la tombe. Même cas pour le père qu'il ne pourra jamais confronter. Malgré toutes les tentatives de le cerner, malgré tous les espoirs de

vivre ce miracle comme il vit les nuits d'amour passionné avec son amante, Sabir ne peut vivre que dans l'incertitude croissante. Dès lors, les scènes érotiques qui parsèment tout le roman seront intimement liées à la figure absente du père qui se fait lui aussi désirer. Accablé par tant de mystères, Sabir est confiné dans sa bulle d'angoisse.

La découverte du statut de Karima est pour lui un autre obstacle à la réalisation de ces rêves. Le choc est grand quand il apprend qu'elle est l'épouse du vieux propriétaire du fondouk : « Il dut reconnaître que cette éventualité ne lui avait pas effleuré l'esprit; sa déception en fut d'autant plus vive. » (Lq, 39). Sa grande déception, tout en renforçant son désarroi et son doute, ouvre la voie à une réflexion sur la condition de Karima. Incarnant l'aliénation de la femme, aliénation chère à toute société patriarcale, Karima ne consent point à un tel mariage de son propre gré. C'est la pauvreté qui est l'origine de sa détresse. Il est clair que le mobile d'un tel hymen repose sur la condition socioéconomique de la jeune fille, dans la fleur de l'âge, effrontée et rebelle. Si Sabir ne peut jamais confirmer ses soupçons sur l'identité de Karima le lecteur, lui, en aura le cœur net. Le récit nous apprend, en effet, que Karima n'est autre « que la fille de l'impasse Qourachi. Le vieux l'avait achetée à la mégère et l'avait métamorphosée en cette insolente beauté. » (Lq, 40).

Cette confirmation de la part de l'auteur dénonce d'emblée la cruauté de l'hégémonie patriarcale qui pratique « la traite des femmes » revêtant des formes légales et légitimes. Ne pouvant exister en tant que femme célibataire dans un espace social réprimant, Karima est livrée à un vieillard impuissant, jaloux et tyrannique. Il se contente de jouir en la regardant avant de se coucher, ne pouvant accomplir son devoir conjugal, faisant d'elle une esclave pour la vie. Incorporant ses agressions atteintes à son identité de femme, à sa personne et à son corps, Karima fait de ce dernier un site de résistance. Elle va s'en servir pour tenter de changer sa condition de femme brimée et condamnée à l'humiliation et à la stérilité dans une société sexiste. En voyant Sabir, elle n'est pas dupe de l'effet qu'exerce sa beauté sur lui. Exploitant le seul privilège qu'elle possède, celui de se mouvoir devant les hommes quoique dans un espace limité, Karima fait tout pour éveiller les sens du jeune homme. Elle prend ainsi possession de son corps, et use de sa capacité de séduction comme moyen de contrôle et de

pouvoir. Sa silhouette, sa démarche, tout en elle dégage cette volupté qu'elle sait si bien faire valoir pour arriver à ses fins :

> L'épouse apparut, moulée dans une jupe noire et un corsage rouge, la tête et les joues ceintes d'un foulard à frange blanc, imprimant un balancement régulier à une croupe rebondie, juste équilibre entre embonpoint et minceur, et il se sentit vite grisé par un effluve féminin et musqué qui l'embrasa corps et âme, car bien qu'elle ne sourît pas, ses yeux luisaient d'un éclat consentant, suggestif, comme une terre fertile encore vierge de tout labour (Lq, 41).

Comparant dans son imaginaire maculiniste la femme à une terre fertile, Sabir pointe justement toute l'injustice sociale envers cette force féminine qui promet la vie. La fertilité dont elle fait preuve ne peut être utile dans ces circonstances. Obsédé par cette beauté fatale qui exerce un pouvoir maléfique sur ses sens, Sabir compte compenser ce mal. Il est aux aguets, il épie les moindres gestes et attend le moment propice pour mettre son plan à exécution. Ignorant que la jeune femme a pour lui le même dessein, se croyant auteur de la conquête amoureuse, Sabir se laisse facilement prendre dans les filets de la beauté fatale. Karima devient son amante.

Si la figure de cette dernière demeure longtemps liée à celle du père, une nouvelle dualité s'imposera bientôt dans l'esprit et le cœur de Sabir. À la beauté animale, insolente, de l'allumeuse s'oppose le visage angélique, la douceur et l'apaisement d'Ilham. Il avoue ne pas avoir « cherché à déshabiller son interlocutrice, manie à laquelle il sacrifiait toujours » (Lq, 54). La comparant à la beauté farouche de son amante, il remarque que « tout en elle respirait la douceur, en appelait aux tendres confidences, sans commune mesure avec le feu qui l'avait consumé au fondouk » (Lq, 48). Profitant de la curiosité aiguisée de la jeune Ilham, employée dans le journal où il désire mettre une annonce pour retrouver le père, Sabir, fidèle à ses réflexes de séducteur, tente d'établir un contact : « J'aimerais beaucoup retrouver cet homme, et votre visage m'est de bonne augure. Elle sourit avec l'audace des femmes actives […] » (Lq, 48).

Dès lors, les figures féminines se disputent l'âme du jeune homme désemparé : « AH ! Il avait souvent aimé plusieurs femmes à la fois sans tourment, sans malaise, mais en présence d'Ilham, Karima le hantait, avec Karima, Ilham le tourmentait, et les réconcilier restait une utopie qu'il n'osait caresser » (Lq, 102). Devant cet amour pur et platonique qui émane d'Ilham, Sabir, tout

en tombant sous le charme, se sent dérangé dans ses convictions sur les femmes qui « étaient selon lui un groupe de créatures cruelles et séduisantes, courant sans scrupule après la passion. Sa mère, ses semblables, les filles de joie, et celle de l'impasse Qourachi » (Lq, 54). Justement, Ilham « était unique » (Lq, 54), car Sabir n'a jamais eu l'occasion de connaître ce modèle féminin vertueux dans l'espace social qu'il fréquentait. En effet, Ilham est le portrait contraire de Karima, de la mère de Sabir et de toutes les filles qu'il a pu jusque-là avoir facilement dans sa vie. Bien que touchée par les mêmes injustices sociales frappant en premier les femmes, Ilham incarne l'indépendance féminine constructive. Sous la plume de Mahfouz, Ilham est l'unique figure positive parmi les personnages du roman. On apprend qu'elle a été éduquée par sa mère et que son père les a abandonnées pour se remarier alors qu'elle « était encore au berceau » (Lq, 84). Malgré l'humiliation que subit la mère d'Ilham, elle ne sacrifie pas son rôle de mère et inculque à sa fille toutes les valeurs prometteuses d'une bonne citoyenne. La maison maternelle est donc pour Ilham un lieu d'amour, de protection et d'encouragement. Elle rend hommage aux efforts de sa mère qui a fait de sa vie un exemple de résistance et de construction. Aussi, quand l'oncle d'Ilham décide que, grandissant de jour en jour, il « lui fallait absolument un père, [sa] mère s'obstina dans son refus et [elles s'accordaient] à penser qu'à long terme une bonne situation vaut mieux que la présence du père » (Lq, 85). Ilham est en effet l'illustration de cette force juvénile qui croit en elle-même, aux autres et à un meilleur avenir. La résistance d'Ilham se manifeste tout au long du roman par l'action. Elle refuse de se résigner aux conditions aliénant la femme : « J'ai travaillé sans relâche pour finir mes études; j'ai ensuite passé le concours de la Fonction publique, puis je me suis inscrite à l'École supérieure de commerce. » (Lq, 85). Décrochant un emploi dans le journal, Ilham devient maitresse de son destin et de sa vie. Consciente de la valeur du travail, convaincue que « l'important est de ne pas vivre dans l'oisiveté; c'est l'ennemi du genre humain » (Lq, 82), elle encourage Sabir au labeur. Appuyée par sa mère, elle lui propose même ses économies comme prêt pour lancer un petit projet. Ilham fera preuve de résistance active jusqu'au bout. Et lorsque Sabir finit par lui avouer toute la vérité, elle lui pardonne et lui trouve des circonstances atténuantes. Lors de la condamnation de Sabir pour crime prémédité, elle ne baisse pas les bras et lui engage un des plus grands avocats du pays. Par le biais d'une telle résistance féminine, l'auteur dévoile le rôle constructif de la femme dans un espace social dur et ingrat.

Au dénouement de ce chapitre, nous constatons que notre corpus met en scène des personnages féminins qui tentent de résister, chacune à sa manière, aux injustices d'un espace social postcolonial dominé par le patriarcat et le capitalisme, enjeux déterminants de leur construction identitaire. Pour ce faire, les protagonistes emploient différents procédés qui relèvent du désir d'« éviter les stéréotypes institués, [d'] échapper aux pièges d'une ‘‘nature’’, d'une ‘‘essence’’[345] » et font donc partie de ces femmes qui « dans la jubilation d'une dénonciation et d'une affirmation, inversent la valeur des signes, permutent les rôles. Elles offrent aux femmes une image qui les réconcilie avec elles-mêmes et leur donne l'orgueil de ce qui les dévalorisait hier[346] ». Afin de réaliser ce double objectif vital : la quête d'une identité et d'une place dans leur société, les femmes passent d'abord par une prise de conscience de leur condition de femme et des effets de cette dernière sur leur identité sexuée. Elles semblent toutes vivre, tel que le décrit Gasser Khalifa, leur « féminité avec un sentiment d'impuissance […] un complexe d'infériorité du sexe féminin [étant] le fait d'une majorité de femmes dans cette société, ce qui constitue une contestation des mœurs et des traditions en vigueur à l'époque[347] ». Les personnages féminins de nos romans, à l'instar des protagonistes dépeints par Gasser Khalifa, « tentent de subvertir une situation de domination, de dépersonnalisation. Elles se révoltent contre les traditions et le silence imposés[348] ». La prise de conscience de leur agentivité les exhortera à tenter de récupérer leur corps, à en faire un site de résistance tout comme des espaces qu'elles fréquentent que ce soit la sphère privée, professionnelle ou publique, lesquelles se transforment en espace d'affirmation identitaire.

Nous pouvons conclure ce chapitre en disant que les quatre romans mettent de l'avant des femmes qui « transgressent », pour reprendre l'expression de Gasser Khalifa, les frontières régies par leurs espaces et ce, en intégrant des lieux jusque-là interdits, en s'impliquant dans

[345] Béatrice Slama, « De la ‘‘littérature féminine’’ à ‘‘l'écrire-femme’’ : différence et institution », *Littérature*, n°44, 1981, p. 59.

[346] *Idem.*

[347] Gasser Khalifa, *L'autobiographie au féminin dans l'Amant de Marguerite Duras et Perquisition de Latifa Al-Zayyat*, Paris, L'Harmattan, 2013, p. 309.

[348] *Idem.*

des causes nationales jusque-là attribuées aux hommes, en s'appropriant leurs corps, en subvertissant les rôles et en s'imposant comme sujets et non plus objets.

À présent que nous avons élucidé une partie de la frontière des genres, nous pouvons passer de l'autre côté en examinant le statut de la gent masculine à la lueur des réflexions précédentes. Nous montrerons ainsi en quoi la description des portraits masculins reflète un profond déséquilibre dans l'espace social qu'ils pratiquent simultanément avec l'autre sexe.

CHAPITRE VIII

LE DÉSARROI AU MASCULIN

Il est évident que les différentes formes de transgression des frontières que nous avons citées plus haut jouent un grand rôle dans le changement des rapports du genre, conçus en faveur de la gent masculine. Cette nouvelle affirmation de l'identité féminine encourage davantage les femmes à défendre leur droit d'émancipation, longtemps demeuré inaccessible. Les diverses formes d'autonomie dont la femme moderne jouit, celles du corps, du mouvement, de la pensée, du matériel, ne sont pas sans affecter les relations femmes-hommes et les frontières qui les régissent. Nous verrons dans cette optique que les comportements des protagonistes masculins témoignent d'une profonde crise de virilité qui se traduit de multiples manières. Comment expliquer cette crise ? Quelles sont ses origines et comment se manifeste-elle ?

À en croire Gaëlle Lacaze, l'émancipation féminine, son autonomie spatiale et économico-sociale ont ébranlé les règles du genre définies par l'hégémonie masculine, et ont imposé une renégociation des lois culturelles longtemps maintenues dans l'espace partagé par les deux sexes. Selon l'auteure, le mariage, la sexualité et l'échange économico-sexuel sont autant d'outils permettant la libération des femmes. Ils deviennent « un moyen d'émancipation et de migration[349] », ce qui a pour résultat une forte déstabilisation de l'identité virile :

> Quand elles se réapproprient le contrôle de leur corps et de leur sexualité, les [femmes] s'inscrivent dans des parcours considérés comme « déviants ». Les

[349] Gaëlle Lacaze, « ''Crise de la virilité'' vs ''fuite des femmes'' : Gouvernementalités genrées et conflictualités des corps en Mongolie », *L'homme et la société*, *L'Harmattan*, 2013/3 n° 189-190, p. 108.

> rapports de genre qui se construisent alors passent par l'élaboration de conceptions et de situations conflictuelles, la « crise de confiance » que connaît la virilité trouvant son pendant dans une « fuite des femmes »[350].

La fuite des femmes qui sous-tend leur liberté aussi bien physique que symbolique aurait donc pour conséquence d'affaiblir la domination du « sexe fort ». Le regain de l'identité féminine se construit ainsi sur une perte considérable de l'identité masculine. L'affirmation de la femme va de pair avec l'affaiblissement de l'homme d'où une forte déstabilisation de la part de ce dernier.

Mais avant de passer à l'illustration de cette crise dans notre corpus, il convient de définir ce que nous entendons par ces deux termes. Qu'est-ce que la virilité, en effet ? Quels sont les enjeux de la construction de l'identité virile et comment interpréter une virilité en crise ?

8.1 La notion de virilité. Quelques définitions

Parallèlement aux études sur le féminisme, la notion de virilité a fait l'objet de nombreux ouvrages et articles s'intéressant à son origine et à son évolution au cours de l'histoire aussi bien en Occident qu'au Moyen-Orient. Tel que le montre Pascal Riendeau[351], dès les années 90, les recherches sur la virilité au Québec ont pris petit à petit de l'ampleur en parallèle au féminisme. Même si « ces études sur l'identité masculine forment un corpus très restreint dans le domaine des études littéraires québécoises, quelques ouvrages récents montrent que l'intérêt qu'ont d'abord manifesté les philosophes, sociologues, psychologues et sexologues, gagnent tranquillement le terrain des littéraires[352] ». Il ajoute que si le développement des études

[350] *Idem.*

[351] Pascal Riendeau, « Le champ existentiel ou les avatars d'une construction identitaire. Sur *La Vie aux trousses* d'André Brochu », *Voix et Images*, vol. 20, n° 3 (60), printemps 1995, p. 574.

[352] Parmi les travaux évoqués figurent les contributions du philosophe Marc Chabot et du sexologue Michel Dorais dans le domaine des sciences humaines, Dans le domaine littéraire, Agnès Whitfield est parmi les précurseurs des chercheurs sur les différentes écritures masculines ainsi que Brigitte Pilote dans « Représentation de l'identité masculine dans deux romans québécois : *Le Fou du père* de Robert Lalonde et *Le Vieux Chagrin* de Jacques Poulin », mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 1994. Nous pouvons mentionner également l'ouvrage important de Victor-Laurent Tremblay, *Être ou ne pas être un homme. La masculinité dans le roman québécois*, Ottawa, David, 2011 qui,

masculines s'est fait assez lentement en Europe, cette discipline, les men's studies, est devenue aux États-Unis « véritablement importante [suivant] en quelque sorte, la tradition établie par les études féministes et son développement a été lié de façon étroite avec les études sur le genre (gender studies), elles-mêmes tributaires du féminisme[353] ».

En Europe et plus précisément en France, la sortie du collectif *L'histoire de la virilité*[354] marque un tournant important dans les recherches sur la construction masculine. Comme le décrit Laurent Sabaté :

> Cette trilogie est une étude chronologique de l'histoire de la masculinité à travers l'étude du genre. Les tomes deux et trois portent respectivement sur le XIXe siècle et le XXe siècle. L'étude est très complète. En effet, on aborde les angoisses de la dégénérescence et de la perte de semence virile, mais aussi des évolutions politiques et des lieux de virilisation […][355] .

C'est à cette histoire que se consacrent les trois auteurs Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello, apportant par leur ouvrage des théories extrêmement enrichissantes auxquelles nous nous référons tout au long de ce chapitre. L'ensemble des contributions formant cet ouvrage colossal d'une irréprochable clarté offre en effet des pistes de réflexions très pertinentes pour analyser l'esprit d'une époque hantée par l'idéal viril que ce soit en Occident ou au Moyen-Orient. Il nous permet de comprendre l'évolution qu'a connue la notion de virilité à travers les évènements socio-historiques, d'appréhender les critères, les codes

---

convoquant des théories de la psychanalyse et de l'anthropologie (Freud, Lacan, René Girard), de la mythanalyse et des sciences sociales, traite particulièrement de la question de la masculinité et de son évolution au Québec.

[353] Pascal Riendeau, *op.cit*., p. 575.

[354] Alain Corbin, Georges Vigarello et Jean-Jacques Courtine (dir.). *Histoire de la virilité,* Paris, Éditions du Seuil, 2011 divisé en 3 tomes *: Tome 1 L'invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières, 592 p. Tome 2 Le triomphe de la virilité. Le XIXe siècle, Tome 3, La virilité en crise ? Le XXe XXIe siècle*, 566 p.

[355] Laurent Sabaté, « Une nation en quête de virilité : le dessinateur Hermann Paul et la société française de l'entre-deux-guerres », Université de Montréal. Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures, Département d'Histoire Faculté des Arts et des sciences, 2019, p. 9.

traditionnels, les modèles et les anti-modèles dont les changements ont abouti à ladite crise de la virilité.

Parallèlement, la publication du collectif *Imagined Masculinities*[356], sous la direction de Mai Ghoussoub et Emma Sinclair, donne un élan considérable aux recherches sur la construction de l'identité masculine au Moyen-Orient. Les auteures notent en effet une pénurie dans les ouvrages théoriques traitant directement de la notion de virilité[357]. Prenant pour exemple des cas en Turquie, en Tunisie, au Maroc, en Israel, en Palestine, au Liban, en Irak et en Égypte, elles tentent de montrer comment la virilité est perçue et vécue dans les sociétés moyen-orientales contemporaines. Citant les travaux de R. W. Connell et de Lynn Segal dont elles avouent l'influence remarquable sur leur essai, elles expliquent que les études durant ces dernières décennies se sont surtout intéressées à l'identité de la femme et à son évolution, et que les recherches faites sur les hommes se sont faites en rapport avec cette dernière :

> Working on women in Middle East societies of course also means working on men. Though men have rarely been a direct object of study in these accounts, most have indicated the sense in which men are there positioned at the thresholds and have often attempted to police the mobility and conduct of their sisters, daughters, companions, wives and comrades, sometimes – quite often in fact – with the complicity of their mothers and other senior women[358].

De ce qui précède, nous constatons que la construction de l'identité masculine contemporaine intéresse les théoriciens aussi bien en Occident qu'au Moyen-Orient d'où un souci d'éclaircir cette notion et de distinguer entre les termes de masculinité et de virilité. Nous nous appuierons donc sur les outils théoriques provenant des ouvrages cités plus haut qui se feront écho tout au

---

[356] Mai Ghoussoub, Emma Sinclair, *Imagined Masculinities. Male identity and Culture in the Modern Middle East,* London, Saqi Books, 2006, 294 p.

[357] Elles évoquent néanmoins les travaux d'Andrea Cornwall et de Nancy Lindisfarne dans leur ouvrage majeur *Dislocating Masculinty : Comparative Ethnographies*, London, Routledge, 1994.

[358] Emma Sinclair dans la préface d'Imagined *masculinities*, *op.cit.,* p. 9

long de cette étude afin de saisir la construction de l'identité masculine dans les deux pôles Occident/Orient.

8.2 La masculinité versus la virilité

Des récentes études émerge un fort intérêt à vouloir dissocier entre les termes de masculinité et de virilité qui semblent de prime abord prêter à confusion. Tel que l'affirme Claude Tapia, si la notion de virilité est « d'abord associée aux notions de force, de domination, de courage, elle a progressivement intégré, dans son champ sémantique, des vertus psychologiques ou morales[359] ». Distinguant entre les termes de virilité et de masculinité, l'auteure tient à préciser que quoique la virilité soit « rapprochée souvent de celle de la masculinité – ensemble de traits attribués aux personnes de sexe masculin – elle s'en distingue, cependant, par une plus grande visibilité et superlativité[360] ». Pour François de Singly, les termes masculinité et virilité n'ont pas la même signification et il convient de les séparer en deux catégories : « masculin neutre » et « masculin viril »[361]. Dans le souci de clarifier ces deux dimensions, l'auteur explique que la construction sociale du genre masculin s'est fondée sur un système de valeurs privilégiant le genre masculin, d'où une domination et une supériorité « naturelles », ce que Françoise Héritier appelle « valence différentielle des sexes[362] » ou encore ce que nomme Pierre Bourdieu « domination masculine » dont les structures incorporées et intériorisées aussi bien par les hommes que par les femmes sont « le produit d'un travail incessant (donc historique) de reproduction auquel contribuent des agents singuliers (dont les hommes, avec des armes comme la violence physique et la violence symbolique) et des institutions, familles, Église, État, École[363] ». De ce fait, l'homme ou « le masculin neutre » se voit doté de qualités

[359] Claude Tapia. « La virilité est-elle en crise ? », *Le Journal des psychologues*, vol. 308, n° 5, 2013, p. 14.

[360] *Idem.*

[361] François de Singly, « Le masculin pluriel », *Travail, genre et sociétés,* vol. 29, n°1, 2013, p. 161.

[362] Voir à ce sujet Françoise Héritier, *Masculin, Féminin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996.

[363] Pierre Bourdieu, *La domination masculine,* Paris, Seuil, 1998, p. 40-41.

intrinsèques à son genre qui deviennent incontestables. Ainsi, « le genre masculin n'est pas tenu de souligner ses prérogatives pour en tirer profit[364] » alors que la notion du masculin viril exige de l'homme des preuves d'affirmation du soi masculin. Se référant au texte d'Arnaud Baubérot, « On ne naît pas viril, on le devient[365] », l'auteur explique que « le processus de virilisation repose sur l'intériorisation ''des formes de pensée et des manières d'agir qui préparent [les garçons] à prendre leur place dans la chaîne des rapports de pouvoir et de domination''[366] ». Car un homme dit viril ne peut se contenter d'appartenir au genre masculin, il doit prouver sa virilité suivant les exigences qui lui sont assignées. Aussi « deux versions de l'identité masculine coexistent, l'une insistant plus sur l'expression corporelle et l'autre sur des qualités morales[367] ». Dans un même ordre d'idée, insistant sur cette double conception caractéristique de l'homme viril, Jean-Jacques Courtine souligne que le terme virilité comporte les deux pendants physique et moral car « Vir – l'homme viril – désigne à la fois l'homme et les organes génitaux masculins, mais aussi virtus, la vertu, le courage et la fermeté morale[368] ». Soucieux de distinguer entre masculinité et virilité, les auteurs de *L'histoire de la virilité* s'interrogent sur l'histoire qu'ils veulent faire : celle des hommes, du masculin, des masculinités ou de la virilité ? Ils optent enfin pour cette dernière en expliquant la raison de ce choix :

> L'histoire des masculinités existe dans le monde anglo-saxon, elle a été un complément, un prolongement, une réponse à l'histoire des femmes telle qu'elle s'était constituée il y a une trentaine d'années. Mais si on voulait caractériser un modèle archaïque extrêmement ancien et encore existant, qui légitimait la domination masculine, en la faisant passer pour un état de nature, et qui, en même

[364] François de Singly, « Le masculin pluriel », *op.cit.*, p. 162.

[365] Le titre du chapitre faisant allusion au célèbre slogan de Simone de Beauvoir « on ne nait pas femme on le devient » montre que l'homme, tout comme la femme, doit passer par un processus de construction identitaire pour confirmer sa virilité qui n'est pas innée. L'homme ici signifie l'homme viril et non pas l'homme masculin. Voir à ce sujet Arnaud Baubérot. « On ne naît pas viril, on le devient » (Alain Corbin, Georges Vigarello et Jean-Jacques Courtine (dir.). *Histoire de la virilité, tome 3*, *op.cit.,* p. 159-184.)

[366] François de Singly, *op.cit.,* p. 161.

[367] *Idem.*

[368] Jean-Jacques Courtine, « La virilité est-elle en crise ? Entretien avec Jean-Jacques Courtine », *Études, S.E.R,* Tome 416, 2012, p. 178. Propos recueillis par Nathalie Sarthou-Lajus.

> temps, hiérarchisait les hommes entre eux : ce sont bien les termes de « viril » et de « virilité » qui s'imposaient alors. Le terme de « masculin », jusqu'à très récemment, n'a guère désigné qu'une relation grammaticale, ou n'était employé que comme un terme générique très vague[369].

Ainsi, dans l'époque moderne qui nous intéresse, ils montrent que le XIXe siècle semble celui qui porte au plus haut degré l'exaltation de la virilité. C'est en effet durant cette période que le modèle occidental de la virilité, de l'héroïsme, atteint son apogée, ce qui justifie le sous-titre du Tome 2, *le triomphe de la virilité*. Les auteurs mettent en exergue la façon dont les hommes, cernés de tous les côtés par des règles les assignant à la force et au courage, à l'action et à la maîtrise de soi, doivent être dominants dans tous les sens. Cette exaltation se manifeste par le dédain de toute forme de couardise, de timidité. Dédain à l'égard du déviant, du peureux et de l'impuissant. Le mythe de la virilité trouve son exploitation optimale au XIXe siècle, les conjonctures favorisant sa concrétisation, comme nous le verrons un peu plus loin. Dès lors, tout un système de représentations est mis en œuvre, nourri de principes et de règles façonnant et imposant l'idéal viril de façon à ce qu'il ne soit plus possible de le contester. Ces valeurs transmises et enseignées aux garçons à l'enfance font désormais partie intégrante du nouvel ordre social. On leur apprend que l'identité virile n'est pas innée, qu'elle doit être acquise, méritée, travaillée continuellement :

> Dès son plus jeune âge, le jeune garçon est appelé à s'endurcir et, au fur et à mesure qu'il grandit, à afficher sa virilité naissante : ses poils, sa musculature. Progressivement, cette injonction de virilité, déjà prégnante depuis le XVIIIe siècle, s'impose à toutes les catégories : les prêtres, les militaires, les ouvriers […] Ainsi, dans ce siècle hanté par la crainte de la dégénérescence et de la régression, la virilité qui sous-tend les valeurs de la société et structure la représentation du monde apparaît réellement comme un ensemble de qualités morales propre à assurer la sauvegarde du genre humain et de la société[370].

Ce nouvel ordre social dissocie nettement entre le fait d'être un homme « masculin » et celui d'être un homme « viril » marquant ainsi la supériorité de ce dernier dans l'échelle sociale. Citant plusieurs comportements exigés par la nouvelle conception de la construction masculine

---

[369] *Ibid.,* p. 177.

[370] Alain Corbin, *Le triomphe de la virilité, op.cit.,* p. 9.

au XIXe siècle, Alain Corbin nous renseigne sur les différentes manifestations de la virilité et distingue nettement celle-ci de la masculinité selon les codes de la virilité dominants :

> Virilité n'est pas synonyme de masculinité. Elle ne se définit pas seulement par opposition à la féminité. Bien des individus présentent un manque de virilité sans que l'on songe à remettre en cause leur « masculinité », terme que les dictionnaires du temps oublient presque et qui, alors, ne relève pas du langage commun. Celui qui hésite à se lancer à l'assaut le jour du combat […] celui qui n'a pas pu sauver son semblable au péril de sa vie, en bref celui qui n'a pas l'étoffe d'un héros, celui qui ne fait pas preuve d'ambition […] celui qui ignore l'émulation parce qu'il ne recherche pas la supériorité, celui qui sait mal maîtriser ses émotions, celui dont la parole et le style d'écriture manquent de fermeté, celui qui refuse les avances des femmes, celui qui coïte sans ardeur, celui qui refuse la débauche en groupe, tous ceux-là manquent de virilité mais leur masculinité ne saurait, pour autant, être contestée[371].

De cette longue définition émerge ce que Corbin nomme le « fardeau de la virilité », fardeau pesant sur les représentants de la gent masculine qui doivent répondre inlassablement à tous ces critères s'ils veulent être considérés comme des hommes virils. C'est également ce que pense Olivia Gazalé qui remplace le terme fardeau par devoir :

> Ce devoir de virilité est fait d'injonctions très contraignantes : le devoir de virilité impose d'être fort, puissant, robuste, héroïque, conquérant, victorieux, valeureux et d'avoir la maîtrise de soi. C'est aussi un idéal discriminatoire, car tous les hommes qui ne sont pas porteurs des marqueurs virils sont toujours considérés comme des sous-hommes[372].

Dans son essai *Le mythe de la virilité*, l'auteure montre que la virilité, contrairement aux masculinités, terme qu'elle préfère employer au pluriel, est un « modèle normatif, un idéal auquel tout homme est sommé de se conformer sous peine de ne pas être reconnu comme un vrai homme[373] ». Or, ces stéréotypes forgeant l'identité masculine voire virile ont fait de

---

[371] *Ibid.,* p. 9-10.

[372] Olivia Gazalé, *Discussion sur le fardeau de la virilité et sur la crise de la masculinité*, publié le 17 octobre 2018. Voir l'article en ligne.

[373] Olivia Gazalé cité par Jean-Jacques Subrenat, « Le deuil de la virilité », *En attendant Nadeau*, n°79, publié le 7 mai 2019. Voir l'article en ligne.

l'homme la première victime. Sous l'obligation de se montrer le meilleur, le plus fort, le plus intelligent, l'homme se lance des défis insurmontables et place toujours la barre trop haut à force de vouloir maintenir sa supériorité. S'il réussit à marquer son hégémonie sur les femmes, l'homme n'en souffre pas moins. De là naît la conception de ce qu'Olivia Gazalé nomme « un paradoxe central : en accentuant son mépris pour la femme et son emprise sur elle, l'homme s'est enfermé lui-même dans un rôle toujours plus difficile à assumer[374] »

Concernant la construction de l'identité virile arabe, Julie Peteet montre que la masculinité tout comme la féminité ne sont pas innées mais bien une construction sociale et culturelle selon laquelle l'homme doit toujours faire preuve d'une « perfomative excellence », d'un courage insurmontable, d'honneur, de vigilance et de protection :

> Arab masculinity (rujulah) is acquired, verified and played out in the brave deed, in risk-taking, and in expressions of fearlessness and assertiveness. It is attained by constant vigilance and willingness to defend honour (sharaf), face (wajh), kin and community from external aggressions and to uphold and protect cultural definitions of gender-specific propriety[375].

Les anthropologues, selon Julie Peteet, se réfèrent à la notion d'honneur comme premier critère de code de virilité au Moyen-Orient depuis la nuit des temps. Citant les travaux d'Abu-Lughod sur le bédouin égyptien, elle montre que la notion du contrôle est cruciale dans la domination masculine : « control is the lack of fear of anyone or anything […] Real men are able to exact respect and command obedience from others while themselves resist submitting to others' control [376] », ce qui implique une double injonction sur l'identité de l'homme viril : il doit savoir imposer le respect et l'obéissance des autres tout en résistant au contrôle et à la manipulation d'autrui sur lui.

---

[374] *Idem.*

[375] Julie Peteet, « Male gender in the Intifada » in *Imagined masculinities, op.cit.,* p. 107.

[376] *Idem.*

Ces réflexions montrent que la construction de la virilité dans le contexte arabe est également marquée par la différenciation entre mâle (Zakar) qui est attribué au genre et entre viril (rajol) qui vient de virilité (rujula). La deuxième doit être sans cesse travaillée, manipulée, performée afin que l'homme puisse garder le privilège d'appartenir à cette catégorie, ce qui accentue le poids du fardeau de la virilité imposé aux hommes selon l'héritage culturel du Moyen-Orient. De ces injonctions répétitives se forgent des stéréotypes et des images figées de masculinité qui, tel que le montre Emma-Sinclair Webb, ont du mal à se dissiper malgré l'évolution nette du concept :

> Emphasizing diversity of practices and processes is a way to escape essentialism and stereotypes of various kinds. But since stereotypical outcomes […] are resilient, get reproduced and carry social power there is no point in simply denying their truth and wishing them away. To refuse to engage with them is akin to ignoring or underplaying the power of dominant cultural values which in all societies generally prove harder to resist than to incorporate[377].

L'auteure attire l'attention sur la puissance de ces stéréotypes émergeant des différentes pratiques sociales et sur leur poids dans une société qui fait tout pour les entretenir, pour les affirmer et les perpétuer de génération en génération en les incorporant. Parmi les diverses pratiques entretenant les stéréotypes fondamentaux à la construction masculine figure le processus inévitable du passage du masculin vers le viril qui ne peut avoir lieu sans la forme la plus classique des preuves de virilité, soit les rites de passage.

8.3 La fonction de l'espace dans la virilité : les rites de passage

Que ce soit en Occident ou au Moyen-Orient, les rites de passage font partie intégrante de la construction de la virilité. Celle-ci s'opère et se confirme à travers des épreuves, des obligations qui s'imposent au garçon dès son plus jeune âge. Ces tests de virilité dans le contexte moyen-oriental se font au vu et au su de tous accentuant ainsi la pénibilité de l'épreuve nécessitant une validation, une reconnaissance collective : « Since elaborate, well-defined rites of passage to mark transitions from boyhood to adolescence to manhood are difficult to discern, a loose set

[377] Emma Sinclair-Webb*,* préface, *ibid.,* p. 12.

of rites marking the route to 'manhood' must be accompanied by performative deeds to convince and win public approval[378] ». Parmi les rites partagés dans les nombreux pays du Moyen-Orient figure la grande célébration de la circoncision, indispensable au passage à la virilité du garçon alors tout jeune. Exercée depuis la nuit des temps au Moyen-Orient, la circoncision marque un moment transitif dans la vie du jeune mâle. Abdelwahab Boudhiba explique que le traumatisme vécu par le jeune garçon est le premier test de virilité infligé aux enfants mâles. Il montre comment cette étape cruciale est nécessaire à la transition du jeune enfant qui, dépendamment du pays et de sa culture, se présente comme une expérience inoubliable dans tous les sens. Pour les Juifs qui la pratiquent vers la septième journée de la naissance du garçon, la circoncision porte une valeur de sacrifice et de responsabilisation humaine contre les vices :

> It is a sacrificial rite. It seals the convenant with the Eternal, by offering him a bloody part of one's own body. It may be seen as a substitute for a more radical human sacrifice, a purification of the pleasures of the flesh, an initiation trial through endurance, courage and mortification, a subtle way of increasing sexual pleasure, or on the contrary, as Philo maintained, a way of directing oneself away from lechery[379].

Si la circoncision porte d'emblée une valeur purificatrice, elle devient peu à peu un rite d'initiation à la virilité. Des études archéologiques égyptiennes ont montré que dans l'Ancienne Égypte et bien avant la venue de l'Islam, la pratique de la circoncision existait d'abord chez les prêtres avant qu'elle ne soit transmise aux hommes du peuple. Le Dieu Soleil Raa se serait circoncis afin de se purifier avant de pouvoir accéder aux temples et aux lieux sacrés, puis petit à petit, cet acte purificatoire a été légué à tous les mâles de l'Égypte qui se sont mis à exécuter l'opération au moment de l'inondation du Nil en offrant les morceaux coupés comme un don

[378] Julie Peteet, « Male gender in the Intifada », *op. cit*., p. 107.

[379] Abdelwahab Bouhdiba, « Festivities of violence: Circumcision and the Making of Men » in *Imagined Masculinities*, *op.cit.,* p. 23-24.

pour le Dieu du Nil[380]. Le professeur Loay Mohamed[381] explique que la valeur purificatrice de cet acte qui ne s'opérait que sur les garçons, symbolisant la pureté de l'homme dominant, va se transformer progressivement en rite de passage, surtout dans les pays où l'opération a lieu bien plus tard chez le jeune garçon. Car si la circoncision continue de se faire chez les Juifs et chez la majorité des Égyptiens durant le premier mois de sa naissance, elle s'opère dans certains pays à l'âge où le garçon est bien plus conscient, de préférence avant l'adolescence soit entre 7 et 12 ans. Abdelwahab Boudhiba ne manque pas de montrer les effets d'une telle expérience sur le jeune enfant et tout l'enjeu de ce traumatisme sur son identité virile. Il met l'accent sur la grande panique qui précède l'évènement, la violence de l'opération elle-même, suivie de la grande fête dans le but de célébrer la virilité du jeune garçon pendant que ce dernier souffre le martyre :

> The important thing is to make a noise, a lot of noise. Then everyone comes in to congratulate the newly circomsised boy and give him sweetmeats, toys or coins. Then there are celebrations […] As for the mutilated child, he could do nothing but cry out in pain and weep in shock at the violence done to his body[382].

La violence s'avère donc un critère essentiel de la construction de la masculinité chez le jeune garçon du Moyen-Orient. Il apprend très jeune à souffrir en public, à célébrer sa douleur et à devoir s'en réjouir puisque la société lui présente cette souffrance comme une marque de distinction qu'il doit assumer avec grande fierté : « He is soon made aware of the exorbitant privileges that go with being a male[383] ».

---

[380] Voir à ce sujet l'article de G. Zwang « La circoncision : une mutilation ? », *Sexologies*, vol. 26, n°3, 2017, pp. 161-168. Ainsi que l'article de Hind Mukhtar Wotony Elmasry, « L'illusion de la circoncision chez les mâles : point de vue religieux et médical », *Rasseef,* vol. 22, publié le 12 juin 2017 [notre traduction]. Voir l'article en ligne.
22ملف، "الطب والحبّ والجين... وجهة نظر الكثور ومم تتكان وطنيالمصري، "عن مختار من

[381] Professeur d'archéologie à l'Université de Sadat et membre de l'Assemblée internationale des Sciences de l'Égyptologie.

[382] Abdelwahab Bouhdiba, « festivities of violence : Circumcision and the Making of Men », *op.cit*., p. 22.

[383] *Ibid.,* p. 28.

Cet exorbitant privilège sera encore plus renforcé par l'agencement spatial dédié à la sublimation de la gent masculine. Reposant sur la dichotomie des genres, l'espace joue un rôle primordial dans le contexte du Moyen-Orient. L'espace social est défini de façon à limiter le rôle de la femme à la sphère privée. Prenant appui sur les textes religieux, les sociétés arabo-islamiques tendent à maintenir la ségrégation des sexes en donnant à l'homme toute la liberté au détriment de celle de la femme :

> La bipolarité du monde repose sur la rigoureuse séparation de deux « ordres », le féminin et le masculin. L'unité du monde ne se fait que dans l'harmonie des sexes réalisée en pleine connaissance de cause. Le meilleur moyen de réaliser l'accord voulu par Dieu c'est pour l'homme d'assumer sa masculinité et pour une femme de prendre en charge sa propre féminité. La vision islamique du monde déculpabilise les sexes, mais c'est pour les rendre disponibles l'un à l'autre et pour réaliser un « dialogue des sexes » dans le respect mutuel et dans la joie de vivre[384].

Déniant la partie du « respect mutuel et de la joie de vivre », les sociétés patriarcales, interprétant à leur guise les textes sacrés, définissent les codes du genre mis en place par les institutions religieuses, dans le but d'infériorisier la femme et préserver le beau rôle à l'homme en faisant de l'agencement spatial un cadre propice à cet effet. Nadja Odeh compare le statut de certaines femmes dans le contexte arabe à des prisonnières :

> In many parts of the Islamic world, space is strictly divided between gender. The public space is man's domain, i.e "male", whereas the inner, private space is assigned to women and therefore defined as "female". Ideally men's and women's worlds are totally separated, but nevertheless constitute a unit, as a man's 'honour' depends on the absolute 'non-existence' of his female relations in public. A woman's face must neither be visible, nor her voice be audible in public[385].

L'auteure montre par ailleurs que cette division spatiale trouve sa concrétisation idéale dans le harem, lequel a emprisonné la femme des siècles durant. Elle ajoute que si dans plusieurs pays

---

[384] Bouhdiba Abdelwahab, « Chapitre IV. La frontière des sexes », dans *La sexualité en Islam,* Paris, Presses Universitaires de France , 2010, p. 43.

[385] Nadja Odeh, « Coded Emotions : The Description of nature in Arab Women's Autobiographies », Robin Ostle, Ed de Moor, and Stefan Wild (dir.), W*riting the Self : Autobiographical Writing in Modern Arabic Literature*, London, Saqi Books, 1998, p. 263.

du Moyen-Orient, ces frontières physiques tendent à s'effacer, les frontières invisibles, symboliques demeurent en force : « […] one can still find invisible harem walls and a sensitivity for the borders of privacy[386] ». C'est en effet le système patriarcal qui s'acharne contre la gent féminine et sous prétexte de combler son devoir viril commandé par Dieu, l'homme s'octroie le droit de subordonner la femme, de lui interdire toute participation aux différents domaines de la vie sociale de crainte que cette émancipation n'érode son hégémonie et sa supériorité « innées ».

Tout comme au Moyen-Orient, le rôle de l'espace et des rites de passage constitue une phase essentielle dans la construction identitaire en Occident. Ainsi que le souligne Marie Scarpa : « La construction de l'identité se fait dans l'exploration des limites, des frontières, toujours labiles, en fonction des contextes et des moments de la vie, sur lesquelles se fonde la cosmologie d'un groupe social, d'une communauté[387] ». Dans un même ordre d'idées, Pascal Riendeau rappelle la fonction des rites de passage dans la transformation du mâle enfant au mâle adulte :

> parmi les éléments susceptibles d'avoir transcendé les diverses cultures masculines, ainsi que les différentes époques, nous retrouvons les multiples épreuves d'acquisition de la virilité que l'on nomme les rites initiatiques. Si les initiations varient sensiblement selon les cultures et les époques, elles visent néanmoins toutes le même but : transformer l'enfant mâle en homme […] L'initiation se présente normalement comme une série d'épreuves difficiles, voire très violentes, qu'un garçon ou un adolescent doit surmonter afin de prouver à ses confrères qu'ils peuvent maintenant le considérer comme un homme[388].

La violence s'avère donc un point commun dans l'éducation virile des futurs hommes aussi bien au Moyen-Orient qu'en Occident. Le « dressage viril » infligé aux jeunes garçons, se transmettant d'une génération à l'autre, fait partie intégrante de leur identité masculine, et

---

[386] *Idem.*

[387] Marie Scarpa, « Le personnage liminaire » dans Véronique Cnockaert, Jean Marie Privat et Marie Scarpa, *L'ethno critique de la littérature,* Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. « Approches de l'imaginaire », 2011, p. 181.

[388] Pascal Riendeau, *op.cit.,* p. 577.

devient l'unique forme susceptible de distinguer entre un homme qui obtient sa preuve de virilité d'un autre ne méritant pas l'attribut « viril ». Au Québec, les garçons sont soumis aux mêmes types d'injonctions et la division spatiale, favorisant, celle des genres contribue à forger l'identité masculine. Ainsi que le montrent Christine Hudon et Louise Bienvenue, jusqu'en 1960, la dichotomie spatiale avait une fonction centrale dans la construction identitaire masculine. Dès leur jeune âge, les garçons sont appelés à prendre leur place de masculin viril dans la société. Le collège classique du Québec s'avère un espace idéal à cet effet :

> Les collèges classiques forment « l'honnête homme », un être cultivé, poli, éloquent, actif et dévot. Ils préparent les garçons à l'exercice d'une profession ou à l'engagement sacerdotal et les éveillent au service de l'Église et de la nation, quels que soient leurs choix et leur parcours professionnels. Entre l'éducation des filles, qui vise à former « des épouses parfaites et des mères dévouées », et celle des garçons, insistant sur la préparation au service public, l'asymétrie est évidente. Elle illustre le partage des tâches et des rôles dans la famille, le monde du travail et la société politique qu'a consacré l'idéologie des sphères séparées. À cet égard, le modèle éducatif des collèges classiques […] vise à « former l'homme en tant qu'homme », un « homme complet » […] [389].

Basée sur des témoignages d'anciens élèves, cette étude montre l'effet de ce monde clos sur l'identité des futurs hommes qui devaient se construire vis-à-vis des pairs. Car « comme d'autres institutions telle l'armée, comme d'autres lieux tels les chantiers forestiers, les tavernes et les gymnases, le collège forge l'identité masculine par la fréquentation quasi exclusive de pairs, réalisant ce que Françoise Héritier dénomme ''l'entre-soi de genre''[390] ». En effet, la fonction de ces « maisons d'enseignement » était indéniable. Jusqu'au XXe siècle, celles-ci se chargent de la formation scolaire, religieuse et morale des jeunes garçons tout en poursuivant un double objectif d'instruction et de socialisation. D'autant plus qu'elles sont gérées par des directeurs qui croient fortement à l'efficacité de leurs fonctionnements, rejetant toute forme d'évolution, puisque pour eux, « le secret d'une formation sérieuse et d'une action forte et efficace se trouve dans une manière d'agir, toujours la même, et dans la fidélité rigide

[389] Christine Hudon et Louise Bienvenue, « Entre franche camaraderie et amours socratiques L'espace trouble et ténu des amitiés masculines dans les collèges classiques (1870-1960) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 57, n° 4, printemps 2004, p. 482.

[390] *Ibid.,* p. 486.

[aux] traditions. Autant que possible, il ne faut rien changer[391] ». Se mouvant dans un univers totalement masculin, les jeunes garçons sont d'une génération à l'autre soumis aux traitements les plus rigoureux en commençant par l'arrachement à leur famille et par le contrôle strict des sorties et des visites. Outre la délimitation spatiale, « les conditions d'hygiène sont minimales, la nourriture, fade et peu variée, les dortoirs, froids, mal aérés et dépourvus d'intimité, la discipline, accablante, les châtiments, durs et injustes […] Dans le dortoir, les plus jeunes étouffent leurs sanglots [392] ». Grâce à (ou à cause de) toutes ces injonctions, l'espace du collège s'avère un lieu optimal pour la réalisation du futur homme viril, un rite de passage par excellence : « À l'abri du regard féminin, de l'influence maternelle, des contacts étroits avec les filles du même âge, le collégien est ainsi soumis à un rite initiatique qui assure le passage de l'enfance vers l'âge adulte, qui permet l'émergence d'un caractère viril, par la maîtrise des pulsions et le contrôle de la volonté[393] ».

Ces exemples parmi d'autres encore sont le reflet des espaces sociaux hantés par la sublimation du genre masculin aux dépens des femmes. L'agencement spatial, favorisant la dichotomie du genre, se poursuit dans le but d'entretenir la glorification de la supériorité de l'homme que ce soit dans les pays du Moyen-Orient, au Québec ou en France. Tous les discours vont dans le même sens et préconisent le rôle des femmes limitatif dans l'espace social qu'elle partage avec l'homme. Le système patriarcal, celui qui domine et contrôle toutes les sphères, fait de l'espace public un lieu exclusivement masculin :

> La place de la femme se situe dans la sphère de l'activité domestique (elle est une mère et une ménagère) et non dans la société civile. La femme est avant tout perçue à travers son corps qui lui confère les droits de la famille (sphère privée)

[391] *Idem.*

[392] *Ibid.* p. 486-487.

[393] *Idem.*

> tandis que l'homme considéré comme un individu, se voit reconnu le droit de cité (sphère publique[394]).

Exclues d'une participation politique et civile, les femmes n'ont pas le droit d'investir les espaces réservés aux hommes. Toutefois, la tâche de l'homme n'en est pas moins lourde. Il doit faire face continuellement à cette autre forme d'altérité, celle de ses pairs. Démontrer sa virilité devient un exercice pénible au quotidien car tel qu'on l'a vu précédemment, l'homme devient viril en se comparant à ses semblables, d'où la nécessité de se dépasser, de se surpasser pour se conformer au modèle de la virilité idéalisée. Les espaces se métamorphosent pour servir la noble cause. L'espace de l'entre-soi qui s'impose aussi bien dans les activités quotidiennes que dans les loisirs va s'élargir avec l'avènement du service militaire universel en 1870, d'où l'émergence du citoyen soldat, l'homme viril à la perfection qui doit démontrer sa puissance en obtenant son « brevet de virilité[395] ». Dans certains pays occidentaux, régulant l'espace social, les combats et les duels sont destinés à sauver l'honneur viril, national, fraternel, suivant « le code de virilité ». Ce code rigide, impitoyable, va déterminer tous les comportements que les vrais hommes doivent adopter suivant le modèle parfait de la virilité.

À la lumière de ces considérations, que ce soit au Moyen-Orient ou en Occident, nous pouvons assurer que le rôle de la dimension spatiale devient fondamental dans un contexte où règne l'emprise de la vertu de la virilité. Toutes les institutions s'unissent pour consolider l'affermissement de cet ensemble de valeurs. La famille et l'école initient le « dressage viril » du garçon qui doit continuer l'apprentissage de la virilité plus tard à l'usine, à la caserne, au bordel, au champ de bataille afin de mettre en pratique les valeurs bien assimilées. De surcroit, cette structure spatiale ne permet point aux jeunes hommes de se dérober à leur devoir viril. Comme nous l'avons vu antérieurement, la dimension spatiale agit dans la hiérarchisation des races, des classes sociales et des genres. Les institutions au pouvoir, conscientes d'une telle importance, aménagent l'espace de façon à ce que l'homme puisse affirmer constamment son identité virile. Cet entre-soi qui se crée dans les lieux voués à la sublimation du masculin est

---

[394] Christine Guionnet, Erick Neveu, *Féminins/Masculins/ sociologie du genre,* Paris, Armand Colin, 2009, p. 191.

[395] Voir à ce sujet le chapitre de Jean-Paul Bertaud, « On ne nait pas homme, on le devient », *op., cit.*

donc important pour la valorisation virile, celle-ci étant indispensable durant cette période charnière aussi bien dans le monde occidental que dans le monde oriental. Afin de mieux comprendre l'usage de ces valeurs incorporées par les futurs hommes « dressés », un rappel du contexte socio-historique s'impose.

8.4 La virilité dans le contexte (post) colonial

Jean-Jacques Courtine nous rappelle que

> ce modèle de virilité-là trouve ses références premièrement dans la guerre, c'est-à-dire dans la force musculaire et son usage dans l'affrontement guerrier ; deuxièmement dans la fermeté morale et le courage, en particulier dans l'aptitude à relever des défis, et enfin – dernier élément de ce trépied fondateur – dans la puissance sexuelle [396].

Le contexte socio-historique est dans ce sens une terre fertile au renforcement de l'identité virile. En effet, l'affrontement guerrier, lié aux conquêtes colonialistes menées par les Européens tout au long du XIXe siècle, s'avère être un excellent moyen pour appliquer les valeurs de virilité ingérées. L'homme viril est plus que jamais sollicité dans le cadre de la colonisation, de cette guerre entreprise pour s'approprier les territoires. Ainsi que l'affirme Christelle Taraud :

> Dès la première moitié du XIX[e] siècle, dans toutes les métropoles coloniales, se développe l'idée de la colonisation comme « fabrique » d'hommes véritables et comme espace de régénération virile et nationale. Tous les théoriciens de la conquête s'accordent en effet sur le fait que l'expansion coloniale est devenue *essentielle* à l'Europe et que les Européens sont, du fait du darwinisme social qui se développe, engagés dans une « lutte pour la vie » d'où émergeront « naturellement » les peuples les plus forts […] Fabrique de la virilité, la colonisation l'est aussi du fait de l'endurcissement nécessaire d'hommes supposés « castrés » et/ou « efféminés » en Europe même, et qu'il faut « régénérer » Outremer. Sociétés civiles ou semi-civiles, mais aussi sociétés pénitentiaires, posent alors les bases de relations entre hommes qui s'exercent nécessairement – sur le champ de bataille, au bagne, au travail, au stade, à l'école, au café, au bordel – selon un mode viril. Hiérarchies, espaces de sociabilités, rapports aux

[396] Jean-Jacques Courtine, « la virilité est-elle en crise ? » *op.cit*., p. 178.

> « indigènes », tout se construit sur une masculinité normalisée et hégémonique à laquelle on ne peut déroger sans perdre, avec sa qualité d'homme, un certain nombre de privilèges liés au statut de dominant[397].

De ce fait, la virilité comporte une dimension héroïque qu'il faut à tout prix renforcer par un système de valeurs, de codes, de lieux ayant pour but de marginaliser une certaine catégorie au profit d'une classe dominante décidée à préserver ses privilèges. Cette fabrique de la virilité associée à la lutte pour la vie et pour la patrie est ainsi au cœur de la politique coloniale. John Mackenzie affirme d'ailleurs : « Imperialism seemed to be a very highly gendered phenomenon. Words like "manly", "effeminate", each of them normatively loaded, were seldom far from the lips of imperial rulers[398] ». Les colons pensent en effet en termes d'impérialisme à la fois territorial et viril. La colonisation paraît donc comme « une entreprise virile reposant sur un dispositif politique de domination qui utilise les rapports sociaux des sexes et la sexualité comme outils d'hégémonie[399] ». La virilité se transforme en un instrument d'exemplification et de justification des guerres des conquêtes d'où la nécessité d'amplifier le mythe de la virilité et celui de la colonisation reposant sur des hommes, des lieux, des institutions soumis au service de l'honneur et de la cause nationale. Intimement liée au projet colonial, l'identité virile est structurée selon un discours normatif qui dévirilise certains hommes (colonisés, indigènes) au profit d'autres hommes (colonisateurs, occidentaux). Cette dévirilisation légitime l'emploi de la violence des colonisateurs envers les colonisés. Ainsi que le souligne Raphaëlle Branche, c'est au nom de cette supériorité virile que plusieurs formes de violence (non seulement physiques mais aussi symboliques) sont infligées aux populations colonisées. La pratique de la torture devient une « arme de guerre, une violence employée à dessein, pour gagner, tout en étant enchâssée dans l'idéologie renforçant l'hégémonie

---

[397] Christelle Taraud, « Virilité et masculinité en situation coloniale : le cas du Maghreb (1830-1962) » dans Femmes, *genre, colonisations XIXe-XXe siècle,* carnet diffusant la Conférence "Femmes et genre en contexte colonial, XIX-XXe siècles", podcast de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration, publié le 10/12/2012, en ligne https://genrecol.hypotheses.org/148

[398] John Mackenzie, Préface de *Gender and Imperialism*, Claire Midgley (dir.), Manchester, Manchester University Press, p. vii.

[399] Christelle Taraud, « Virilité et masculinité en situation coloniale », *op.cit.*

masculine dans le rapport colonial[400] ». C'est en effet la loi du plus fort, du plus « viril », qui atteint son paroxysme durant toute la période de colonisation. Les nouveaux espaces conquis s'avèrent des lieux majeurs de l'affirmation, de la réaffirmation d'une supériorité masculine inséparable du désir d'allier l'honneur national à l'intégrité territoriale.

Rappelons qu'au cœur de ce XIXe siècle sanglant, l'Empire français arrive en second lieu (après le Royaume-Uni devenu première puissance), et doit maintenir son expansion coloniale en Afrique (Maghreb et Afrique noire) et en Indochine. La défaite cuisante de la France au siècle précédent lors de la bataille des Plaines d'Abraham du 13 septembre 1759 place l'Amérique du Nord sous le contrôle de l'Angleterre dont l'armée dirigée par le général James Wolfe assiège Québec et massacre les troupes franco-canadiennes du général français Montcalm. Le bilan est lourd de conséquences, et les Britanniques constatent que leurs pertes importantes se font aux mains des miliciens canadiens et des Amérindiens, des hommes « virilisés », employés au service de la France. À la suite du traité de capitulation de Montréal sous le commandant en chef de l'armée britannique, Jeffrey Amherst, les militaires français se voient refuser les honneurs de la guerre, l'armée française ainsi que les fonctionnaires civils doivent immédiatement rembarquer pour retourner en France, et les Canadiens deviennent désormais « sujets du roi d'Angleterre ». Cette fin d'une guerre féroce amène des séquelles désastreuses sur l'avenir des deux puissances mondiales. Comme le précise Gaston Deschenes, selon certains historiens, la perte du Québec constitue dans l'histoire de la France « la plus grande défaite du monde français » et ses effets sur l'identité québécoise sont encore palpables : « la bataille des plaines d'Abraham et ses conséquences toujours actuelles sur notre histoire nous forcent à rester curieux de tout ce qui peut expliquer dans le passé notre conduite courante[401] ». C'est en effet à partir de cette date-là que la Grande-Bretagne s'impose dorénavant comme la plus grande puissance mondiale, qu'elle connait un siècle de domination hors pair, contrôlant toute l'Amérique du Nord et l'Inde, ainsi que la plupart des mers du monde. L'empire

[400] Raphaëlle Branche, *La torture et l'armée pendant la guerre d'Algérie (1954-1962),* Paris, Gallimard, 2001, p. 14.

[401] Gaston Deschênes cité par André Gaulin, « L'Année des Anglais / la Côte-du-Sud à l'heure de la conquête. Sillery. Les Éditions du Pélican/Septentrion. 1988 », *Québec français*, vol. 73, 1989, p. 90.

britannique se présente ainsi comme le maître de « la race guerrière[402] » qui repose sur des hommes parfaitement virils, supérieurs à toute la gent masculine.

Si le projet colonial a permis l'instauration des codes de la virilité et son processus, c'est en revanche dans un esprit de décolonisation que la virilisation prend toute son ampleur au Moyen-Orient. Car là aussi, ce sont des tensions et des déchirements politico-sociaux qui sont au cœur de la construction de la masculinité. Georges Corm atteste :

> Le Moyen-Orient a en effet continué d'être déchiré par des violences et affrontements militaires majeurs dont les sources se trouvent dans les séquelles de la Première Guerre mondiale, amplifiées par le conflit de 1939-1945 et la guerre froide […] Une abondante littérature existe sur ce que l'on avait coutume de nommer à la fin du XIX^e^ et au début du XX^e^ siècle la « question d'Orient ». Le grand historien britannique Arnold Toynbee l'avait qualifiée de « question d'Occident », voulant montrer par là qu'elle résultait des rivalités entre puissances européennes pour acquérir des situations d'influence à l'est de la Méditerranée, porte de la Mésopotamie et de la route des Indes [403].

Dans l'objectif de s'approprier la région et de l'ôter à l'empire ottoman devenu « l'homme malade » de l'Europe, les grandes puissances se rivalisent sauvagement[404]. Dans cette confrontation sanglante pour s'emparer des territoires ou les libérer, la question de la virilité devient primordiale. Christelle Taraud observe que la virilité n'est pas vécue de la même manière de la part des colonisateurs et des colonisés, puisque celle-ci est plus que jamais un moyen de domination davantage masculiniste, politique, économique et patriarcale :

---

[402] Théorisée par les Britanniques en Inde, la race guerrière prône l'existence des groupes d'hommes biologiquement et culturellement prédisposés aux arts de la guerre. Voir à ce sujet Vincent Joly, « ''Races guerrières'' et masculinité en contexte colonial. Approche historiographique », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, vol. 33, Belin, 2011.

[403] Georges Corm « La Première Guerre mondiale et la balkanisation du Moyen-Orient », *Politique étrangère*, n° 1, 2014, p. 188.

[404] La France affirme sa domination coloniale en Algérie, en Tunisie et au Maroc, l'Italie en Libye et l'Angleterre en Égypte. Les peuples colonisés se divisent, les uns (Les républicains) se tournent vers la France, les autres, (Les royalistes) vers l'Angleterre et « dans les provinces dont héritent la France et l'Angleterre, nulle force militaire arabe n'est en mesure de faire face à la volonté de ces deux puissances », (*ibid.,* p. 192.)

> […] dans ce monde où le masculin blanc prime, la virilité se (re)joue *aussi* constamment dans l'obsession récurrente de l'absence de certaines femmes et de la surexposition d'autres. […] si la virilité des uns (les Européens) est affirmée avec tant de force, c'est d'abord parce qu'elle a été souvent mise à mal par les futurs colonisés qui ont continûment résisté à la pénétration européenne et de ce fait occasionné des défaites cuisantes, bien que ponctuelles, aux armées colonisatrices […] Désarmés cependant sur le terrain militaire dès la fin du XIX[e] siècle et conquis presque partout dans la foulée, les colonisés sont alors aussi délégitimés en tant qu'hommes. Présentés comme dégradés physiquement (décharnement, saleté, puanteur sont couramment associés à « l'indigène ») et dégénérés moralement, les colonisés, qui sont pêle-mêle « oisifs », « menteurs », « fourbes », « fanatiques », « éfféminés »…, sont de surcroît associés à toutes les pathologies sociales de l'époque : alcoolisme, opiomanie, prostitution, pédérastie…Considérés, en termes de sexualité, soit comme des « sodomites » invétérés, soit comme des « prédateurs sexuels » incontrôlables, les colonisés apparaissent d'autant plus dangereux qu'ils sont susceptibles de « contaminer » les blancs au travers, par exemple, de figures de la proximité et de l'intime comme les jeunes « boys indigènes ». Ces derniers, en effet, qui sont avant tout des hommes pour la maison – où ils remplissent souvent des fonctions « féminines » – peuvent aussi devenir avantageusement des « serviteurs pour le lit » quand cela est souhaité ou nécessaire[405].

De ces oppositions émerge la question de l'altérité qui entre en jeu dans la construction de l'identité masculine. Non seulement l'homme colonisé doit marquer sa supériorité par rapport à la femme mais aussi et surtout par rapport aux hommes étrangers, de races et de couleurs différentes. Car « du fait de son statut même de colonisé et donc de vaincu, l'Africain, l'Arabe ou l'Asiatique apparaît comme faible, ayant perdu sa virilité. En bref, il est féminisé[406] », d'où la volonté de restituer son image virile blessée. Dans son chapitre « Male Gender and Rituals of Resistance in the Palestinian Intifada », Julie Peteet explique comment la violence contribue à la dévirilisation du colonisé et comment ce dernier se débat contre cette efféminination, cette infériorité incriminée par le colonisateur. Prenant pour exemple le cas palestinien, l'auteure montre que la riposte des hommes face à la violence exercée par les Israeliens est une forme de résistance nationale et virile à la fois :

---

[405] Christelle Taraud, « Virilité et masculinité en situation coloniale », *op.cit.*

[406] Vincent Joly, « Races guerrières et masculinité en contexte colonial », *op.cit*., p. 39.

> […] the intent behind the beating was to reconstitute the Palestinian male as a non-resistant, though certainly not consenting, subject of colonization. Stone throwing, tyre burning, demonstrating, or displaying symbols of palestine, such as the flag or its colours, could bring a swift and violent response[407].

Aussi la violence infligée aux Palestiniens non seulement n'étouffe-t-elle pas la résistance mais la fortifie davantage puisque « The beatings (and detention) are framed as rites of passage that became central in the construction of an adult, gendered (male) self with critical consequences for political consciousness and agency[408] ». Les différentes formes de violence vont ainsi se transformer en rites d'initiation, rendus nécessaires à la construction de la virilité du jeune homme palestinien dans le contexte colonial. Julie Pettet ajoute plus loin que la violence n'est pas le lot exclusif des jeunes hommes, elle s'exerce également sur les pères de ceux-ci dans le but de leur ôter toute virilité. Dévaloriser le père, le battre et l'humilier devant ses enfants, semble une atteinte directe à la virilité du futur jeune homme, mais quand ce père continue à résister sous les coups, il contribue à l'autonomie de ses garçons qui incorporent toutes ces formes de résistance pour les reproduire à leur tour :

> […] The occupation has seriously diminished those realms of practice that allow men to engage in, display and affirm masculinity by means of autonomus actions. Frequent witnesses to their fathers' beatings by soldiers or settlers, children are acutely aware of their fathers' inability to protect themselves and their children. Mailiness is also closely intertwined with virility and paternity, and with paternity's attendant sacrifices […] Resistance to occupation and the consequences of such resistance constitute a category of sacrifice with long-term implications for the autonomy and security of the community and larger national collectivity[409].

De ce fait, les marques de violence que subissent les enfants mâles non seulement n'atteignent pas l'objectif de castration souhaité par le pouvoir colonial, mais témoignent d'un processus de « revirilisation » mis en œuvre par les futurs hommes palestiniens en vue de restaurer une image dégradante d'eux-mêmes devenue insoutenable. Cette

[407] Julie Peteet, « Male Gender and Rituals of Resistance in the Palestinian Intifada », *op.cit.,* p. 106.

[408] *Ibid,* p. 103.

[409] *Ibid*, p. 107

revirilisation va de pair avec un combat national assimilé et transmis d'une génération à l'autre par le biais de ces rites de passage incarnés dans la résistance au quotidien.

8.5 La figure du père dans la crise de virilité

Tel que le montrent les historiens et les sociologues, il existe un rapport étroit entre la crise masculine et l'effondrement de l'image du père liée à celle du chef d'état. Corbin fait remarquer à cet effet que la déstabilisation de la part de la gent masculine va de pair avec la défaillance paternelle et politique. Citant le cas de la France, il montre que c'est à partir de 1789 qu'on assiste à une génération de jeunes hommes refusant le paternalisme, refusant de se conformer à l'image du Roi-Dieu longtemps instauré dans l'imaginaire du peuple. Ce chef tout puissant avait désormais perdu toute crédibilité à leurs yeux :

> Il s'agit là d'un renversement radical des représentations car, avant même la Révolution, Louis XVI avait été victime d'une image dévalorisante : celle du roi impuissant, ridicule. Sous la révolution s'était peu à peu imposée celle du roi traître, du souverain qui avait tenté de fuir son royaume, puis celle du monstre, telle qu'elle ressort de son procès[410].

Ce renversement radical affecte profondément la jeunesse masculine devenue du jour au lendemain « orpheline d'idéal ». André Rauch précise pour sa part que depuis qu'on a « stérilisé » le pouvoir royal, depuis « la castration » de Louis XVI, les jeunes hommes essaient de remplacer la figure paternelle :

> Loin de se contenter de vivre dans un groupe fermé, ils se sont mis à forger une société dont les figures idéales ne venaient plus de leurs pères mais étaient à inventer. La conquête du pouvoir et l'élaboration d'une image sociale les a galvanisés. La violence de cette conjoncture nouvelle est telle que les anciennes structures morales et sociales n'y ont pas résisté [411].

---

[410] Alain Corbin, *Les héros de l'histoire de France expliqués à mon fils*, Paris, Seuil, 2011, p. 106.

[411] André Rauch, *Histoire du premier sexe : De la Révolution à nos jours*, Paris, Hachette, 2006, p. 258.

La violence de cette conjoncture sera en effet au cœur de grands évènements socio-historiques qui vont accentuer le désarroi des jeunes hommes : la puissance paternelle du roi abolie, le suffrage universel mis en place, la montée fulgurante de la classe bourgeoise au détriment de l'Aristocratie et la chute de la seconde République. La révolution avortée de Février-Juin 1848 finit par briser les rêves de cette jeune génération nourrie de romantisme à laquelle elle appartient et marque le début d'une grande déstabilisation de l'identité masculine, car « manquant d'aspiration profonde, les héros s'enlisent plutôt qu'ils ne se noient dans cette époque terne et grise qui a manqué sa chance en 1848[412] ». Le fardeau de la virilité, pour reprendre l'expression de Corbin, pèse sur bien des hommes qui ne réussissent pas à être des héros. Errants sans repères, sous une autorité défaillante, les jeunes hommes sont déboussolés par les mutations de leurs espaces et ne peuvent se conformer aux modèles virils longtemps incorporés.

Au Moyen-Orient, la figure du Roi-Dieu est encore en vigueur dans les esprits de nombreux citoyens. Le dirigeant se compare souvent dans ce contexte au père traditionnel, puissant et autoritaire, qui a tous les droits sur ses fils (le peuple) et qui légitimise tout acte entrepris par le fait d'agir dans l'intérêt de sa progéniture, laquelle manque de sagesse et de maturité. En dépit de l'abolition de la royauté dans les nombreux pays du Moyen-Orient, la figure du chef d'État, fort et invincible, héritier du trône de son prédécesseur par la volonté de Dieu, hante encore l'imaginaire de certains hommes. La figure du père qu'incarne le souverain est entretenue par un système politique patriarcal qui tend à infantiliser le peuple en lui enlevant toute forme d'autonomie et de réflexion par lui-même, d'où un fort sentiment d'errance de la part de ce peuple, gouverné par un système politique déficient. Comme le montre Naoual El Saadaoui, « pour un être humain, qu'il soit homme ou femme, la plus dangereuse des choses est de vivre dans l'illusion, car elle aveugle les gens et les prive de leur principale arme dans la lutte pour la liberté, l'émancipation et le contrôle de leur propre vie et de leur avenir[413] », illustrant par là le grand désarroi collectif dans les espaces sociaux du monde arabe**.**

[412]*La Grande Encyclopédie Larousse*, Volume 8, Épilepsie /Français, Paris, Larousse, 1971, p. 4921.

[413] Naoual El Saadaoui, *La face cachée d'Ève*, *op.cit*., p. 38.

Si au Moyen-Orient, cette valorisation de la figure du père, chef de famille et d'État, résiste encore à la dissolution, elle a connu, en revanche, une grande évolution dans le contexte québécois. Dans son essai sur la figure du père dans la littérature québécoise contemporaine, Lori Saint-Martin montre que la paternité a longtemps été traitée essentiellement par les hommes et particulièrement sous l'angle du conflit père-fils. En mettant en exergue l'impact des bouleversements sociaux sur la littérature, l'auteure affirme que « la question du père, de nos jours, ne peut se résumer à une affaire de père et de fils[414] ». En effet, la figure du père au Québec fut bien ébranlée depuis la remise en question du système patriarcal et du pouvoir de l'Église qui lui conféraient un pouvoir absolu. Cette dénonciation des modèles du père traditionnel incarnant l'autorité, la puissance et la sagesse (idéaux chers à toute société patriarcale) est fortement liée aux mutations structurelles et culturelles qu'a connues le Québec au début du XXe siècle :

> alors que ce sont des phénomènes historiques, sociologiques et économiques qui sont à la base du déclin social de l'image du père, alors que c'est l'élaboration de nouvelles lois qui vient entériner ces phénomènes et déterminer le statut du père, la carence est attribuée à l'homme lui-même, comme si ce statut de nouveau père dépendait de sa bonne ou mauvaise volonté[415].

L'affirmation précédente sous-entend la déroute de ce « nouveau père » qui ne se retrouve plus dans une société métamorphosée où sa place n'est plus la même. Faire preuve d'une bonne volonté voudrait dire se débarrasser d'un idéal du père viril et puissant, emblème même de l'ordre social et familial. Cet héritage culturel de la figure du père est bel et bien anéanti par les chamboulements des sociétés occidentales contemporaines qui proposent un nouveau schéma valorisant le genre féminin au détriment du masculin :

> Le développement des techniques, celui de la production économique et du salariat dans les sociétés capitalistes modernes ont remis en question la stricte répartition sexuelle des tâches, tandis que la crise de l'institution matrimoniale est

[414] Lori Saint-Martin, *Au-delà du nom. La question du père dans la littérature québécoise actuelle*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2010, p. 11.

[415] Geneviève Delaisi de Parseval, citée par Germain Dulac, « *La masculinité en question* », *Dérive,* n° 46, 1984, p. VII.

> inséparable de l'émancipation relative des femmes dans tous les domaines et en particulier dans celui, essentiel, de la procréation[416].

Cette nouvelle structure sociale, prônant l'égalité des sexes et la redéfinition des fonctions paternelles au sein de la famille, n'est pas sans laisser de profondes séquelles sur l'identité des futurs pères et subséquemment sur celle de leurs progénitures masculines, comme en témoignera l'analyse de nos romans dans les pages qui suivent.

8.6 Le XXe siècle, la virilité en décadence

Nous pouvons ainsi dire que c'est au XXe siècle que la question d'une fragilité structurelle des identités masculines se fait sentir même si celle-ci avait débuté au siècle précèdent[417]. Tous les éléments cités antérieurement ne sont pas sans affecter la gent masculine atterrée par la perte des repères, par tant d'émulation, d'obligations, de défis, de contraintes infinies qu'impose la fulguration de l'espace social. Sur le plan international, les guerres de conquêtes commencent à épuiser fortement les empires et l'image de l'homme viril est ébranlée aussi bien du côté du colonisateur que du colonisé. L'accélération des événements socio-historiques dans tous les espaces du globe va engendrer de grands chamboulements marquant de plus grandes brèches dans l'identité masculine. Le déclenchement du processus de décolonisation, l'éclatement de la Première puis de la Seconde Guerre mondiale, le crash économique de 1929, la montée au pouvoir de nouveaux États (USA, URSS) remplaçant les empires européens, provoquent des

---

[416] Françoise Héritier citée par Agnès Fine*,* « Masculin, Féminin. La pensée de la différence, Paris, Odile Jacob, 1996 », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 1998. Voir l'article en ligne.

[417] Alain Corbin montre que la fin du XIXe siècle dévoile les effets secondaires du mythe consolidé de la virilité : « cette belle unité est trompeuse : avant même les bouleversements majeurs introduits par la Première Guerre mondiale, on devine des fissures dans ce code si rigide » (Alain Corbin, *Le triomphe de la virilité, op.cit.,* p. 9.) Dans un même ordre d'idées, Annie Crépin et Odile Roynette avancent que les jeunes hommes de l'époque sont mis à rude épreuve et que dès la fin du XIXe siècle, « [la jeunesse masculine] devient un objet d'inquiétude, voire d'anxiété dans une société travaillée par un processus de militarisation lent mais irréversible à laquelle elle tente de s'adapter, non sans des tâtonnements et des contestations […] » (« Jeunes hommes, jeunesse et service militaire au XIXe siècle », *Jeunesse oblige. Histoire des jeunes en France XIXe-XXIe siècle,* Paris*, Presses* Universitaires de France, 2009, p. 67.)

heurts considérables sur le plan identitaire collectif et individuel et l'identité masculine n'en sera point épargnée :

> Des deux guerres mondiales aux conflits de décolonisation, les colonisés, non plus seulement « bons sauvages » ou « sauvages civilisés », entreprennent d'ailleurs une véritable mue qui les conduit à faire la reconquête de leur identité virile. Cette entreprise de revirilisation sera non seulement au cœur des indépendances mais constituera aussi l'un des points axiaux des nouveaux États fondés[418].

La défaite des colonisateurs brise l'image héroïque du militaire combattant. La mort massive des hommes sur les fronts jure avec le corps fort et vigoureux du héros-guerrier que ce soit du côté occidental ou moyen-oriental. Emblème de la virilité par excellence, l'affrontement guerrier est dorénavant remis en cause. L'avancée technologique et médiatique (la presse, la radio, la télévision) met en scène les morts tragiques accessibles partout dans le monde : « Rendus publics par les photographies et les reportages de guerre, les corps tranchés, décharnés, humiliés des soldats ont pour effet de dévaloriser le mythe militaro-viril[419] ». La mort héroïque sur le champ de bataille des militaires guerriers sacrifiant leurs vies pour l'honneur et le devoir national est remplacée par celle « des soldats enterrés dans des trous avec les rats, pataugeant dans les boyaux et les ventres ouverts de leurs camarades réduits en bouillie par la mitraille[420]. »

Cet effondrement emporte forcément dans sa chute toutes les institutions, à commencer par la famille. Le pouvoir absolu de l'homme est en péril et la suprématie masculine est fortement ébranlée. Cette dernière reçoit un véritable coup de massue avec les mesures abolissant progressivement la domination masculine dans la sphère privée. L'abrogation de la « puissance maritale » et de l'incapacité juridique de la femme puis le remplacement de la « puissance paternelle » dans le Code civil par « l'autorité parentale » en 1970 finissent par démolir

---

[418] Christelle Taraud, « Virilité et masculinité en situation coloniale », *op.cit.*

[419] Laura Guérin, « Alain Corbin, Jean Jacques Courtine & Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité : Tome 3, La virilité en crise ? Le xx^e^-xxi^e^ siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2011, 566 p. », *Corps*, vol. 14, n° 1, 2016, p. 188.

[420] Jean-Jacques Courtine, « La virilité est-elle en crise ? », *op.cit.,* p. 176.

complètement la figure modèle de la famille patriarcale[421]. La même année marque la fin de l'éducation virile comme modèle dominant de la socialisation des jeunes garçons au primaire et bientôt les filles intègrent et maîtrisent une « discipline connotée comme masculine », les mathématiques, prouvant que « la discipline la plus sérieuse n'est plus une propriété exclusive des hommes ![422] ». Au Québec, c'est également bien avant les grands chamboulements du XXe siècle que la crise identitaire se perçoit. Comme le souligne Paul André Linteau :

> Au Québec, pendant longtemps, les auteurs qui écrivaient sur l'histoire du Québec l'ont perçue comme celle d'une société traditionnelle, en marge des changements observés ailleurs en Amérique du Nord. Ils décrivaient le Québec comme une société paysanne et mettaient l'accent sur sa stabilité en affirmant qu'au fond, ses caractéristiques avaient bien peu évolué entre le XVIII[e] siècle et le milieu du XX[e] siècle. Toutefois, depuis les années 1960, de nouvelles recherches historiques permettent de constater que la société québécoise était beaucoup plus complexe, qu'elle a connu une évolution constante, avec des phases d'apparente stabilité et des phases de changement accéléré. Elles montrent que le Québec participe aux grandes transformations qui affectent le monde atlantique entre 1815 et 1930 : mouvements de population de grande envergure, industrialisation et urbanisation croissantes, et que la seconde moitié du XIXe siècle s'avère un moment crucial à cet égard [423].

De plus, les changements démographiques, les flux migratoires dont témoigne la population du Québec, changent de façon significative la structure sociale, accélérant le processus d'urbanisation. L'effondrement du pouvoir de l'Église Catholique entraînera définitivement la chute de la figure autoritaire du père, proposant une nouvelle définition de la virilité qui se forme dans un espace social moins rigide, plus diversifié, où l'homme issu du patriarcat n'est plus le bienvenu.

---

[421] François de Singly, « Le masculin pluriel », *op.cit.,* p. 165.

[422] *Idem.*

[423] Paul André Linteau, « Le Québec depuis la Confédération », *l'Encyclopédie Canadienne*, *Historica Canada*, 04 mars 2015. Voir l'article en ligne.

Du côté du Moyen-Orient, une étude de l'ONU affirme que « les sociétés arabes évoquent ouvertement ‘‘ une crise de la masculinité’’[424] » frappant hommes et femmes à la fois et que « les hommes arabes ne sont plus ce qu'ils étaient[425] ». Basé sur des témoignages provenant de plusieurs pays dont l'Égypte, le Liban, la Palestine et le Maroc, « ce grand sondage dresse un portrait tout en nuances d'hommes qui perpétuent des stéréotypes dominateurs, tout en cherchant une nouvelle place dans l'équilibre familial[426] ». Selon Shereen El Feki, coauteure de l'étude et chercheuse dans le domaine des masculinités et des rapports du genre au Proche-Orient et au Maghreb, la situation économique joue un grand rôle dans la dévalorisation de l'homme, lequel demeure selon la tradition héritée de la culture arabe, le principal responsable de la famille. Elle remarque que la crise provient principalement du fait que l'homme n'est plus capable d'assumer ses tâches de chef de famille en assurant sa fonction primaire, soit la sécurité matérielle de son foyer : « Incapables de répondre aux attentes économiques de leur famille et de la société, [les] hommes […] montraient des symptômes de dépression. Les hommes qui se ‘‘sentent perdus’’ peuvent aussi se tourner vers une violence exacerbée[427] ». Ce grand désarroi de l'homme explique sans doute le fort désir de maintenir son hégémonie masculine qui lui permettrait d'avoir l'illusion d'être encore fort et dominant suivant le modèle archaïque de la virilité arabe. Or, « les modèles masculins passés ne sont plus pertinents et il y a beaucoup de confusion […] plusieurs se sentent impuissants, dévalorisés et s'accrochent à leurs prérogatives masculines comme à une planche de salut[428] ». L'auteur de l'étude déplore finalement que l'égalité revendiquée pour les deux sexes est loin d'être atteinte et que seul le désarroi est le point commun qui les relie : « là où hommes et femmes arabes ont atteint l'égalité, c'est dans

[424]Agnès Gruda, « Crise de la masculinité dans le monde arabe », (Étude de l'ONU), *La Presse,* Édition du 30 mai, 2017. Voir l'article en ligne.

[425] *Idem.*

[426] *Idem.*

[427] *Idem.*

[428] *Idem.*

l'inquiétude qu'ils ressentent face à l'avenir : près des trois quarts s'inquiètent pour leur famille, hommes et femmes confondus[429] ».

Ces constatations nous amènent à voir qu'au Moyen-Orient, beaucoup de pays tentent de garder le système patriarcal au pouvoir et ainsi de préserver la domination de l'homme sur la femme. Même si celle-ci connait une grande progression dans l'espace social suivant les changements politico-sociaux, la mentalité et la culture, évoluant peu, tendent à la maintenir dans un statut inférieur : « entre les deux tiers et les trois quarts [des hommes interrogés] estiment que le rôle principal de la femme est de veiller sur la vie domestique. Et ceux qui accomplissent régulièrement des tâches domestiques comme préparer les repas ou laver la vaisselle restent rarissimes[430] ». Les espaces de l'entre-soi masculin, comme les cafés classiques, restent encore très présents dans l'espace social même s'ils commencent à être envahis par le sexe féminin. De tous ces lieux masculins, c'est l'institution militaire qui demeure exemplaire pour la construction masculine de l'homme moyen-oriental, effectuant la perpétuation du rite de passage idéal : « At a more general cultural level, participation in the military, and in combat service in particular, can be viewed as a prolonged initiation rite for becoming an adult […][431] ».

Comme nous pouvons le voir, que ce soit en Occident ou au Moyen-Orient, les séquelles physiques et symboliques engendrées par la succession des guerres, par les transfigurations que subissent les différents espaces géographiques et sociaux ainsi que les changements dans les rapports du genre vont favoriser l'entrée de l'identité masculine « dans une zone de turbulences culturelles, un champ d'incertitudes, une période de mutation[432] ». Jean-Jacques Courtine

---

[429] *Idem.*

[430] *Idem.*

[431] Danny Kaplan, «The Military as a Second Bar Mitzvah. Combat service as Initiation to Zionist Masculinty » dans *Imagined masculinities, op.cit.,* p. 135.

[432] « Le sous-titre du troisième tome de *l'Histoire de la virilité*, *La virilité en crise* ? met en exergue cette déstabilisation voire cette menace qui guette l'identité masculine du XXe siècle », (Jean-Jacques Courtine, *L'histoire de la virilité*, tome 3, *op.cit.,* p. 10.)

emploie le mot crise pour décrire ce phénomène social « frappant le ‘‘mâle américain’’ à l'ensemble de l'Occident. La virilité – qui se caractérise par la mise en avant de la force physique, de la fermeté morale et de la puissance sexuelle – est alors vue comme un ‘‘enjeu majeur’’ et un ‘‘indicateur crucial’’ de cette crise de la masculinité[433] ». L'auteur insiste par ailleurs sur les métamorphoses de l'espace urbain et social qui ont contribué à l'accentuation d'une telle crise :

> La grande différence, à cet égard, entre le XIXe siècle et le XXe siècle, est la constitution au XIXe siècle de tout un archipel de lieux qui sont des lieux de l'entre-soi masculin : le bordel, le fumoir, la salle de garde, la caserne, la chambrée, etc. Ce sont des lieux où la virilité se fabrique en tant que telle dans des fratries, c'est-à-dire dans des groupes d'égaux qui, immédiatement, se trouvent hiérarchisés par la virilité elle-même, la virilité ayant bien évidemment des effets de classement des hommes les uns par rapport aux autres. Le sport aussi va jouer un rôle considérable dans cette fabrique sociale de la virilité. On s'aperçoit qu'au cours du XXe siècle, ces lieux et un certain nombre de rites de passage masculins qui en ménageaient l'accès se désagrègent[434].

Cet entre-soi glorifiant l'homme du XIXe siècle disparaît peu à peu au nom de la globalisation, et l'aménagement de l'espace n'est plus favorable à l'épanouissement de la virilité. Celle-ci se heurte en effet à plusieurs frontières accablant l'homme de tous les côtés. Même en Amérique du Nord, comme le précise Pascal Riendeau, citant les recherches de Brigitte Pilote et Denise Bombardier, la désagrégation de ces lieux favorisant les rites de passage essentiels à la construction de l'identité masculine sont au cœur de la crise de virilité :

> La culture masculine occidentale paraît avoir largement délaissé les rites initiatiques traditionnels — à l'exception, sans doute, des pratiques archaïques de certaines associations sportives ou groupes militaires —, mais quelques-uns croient toujours à la pertinence de ces initiations. Aux États-Unis, [on] explique la confusion identitaire des hommes occidentaux par la disparition des rites d'initiation. En effet, pour certains observateurs, l'absence de rites initiatiques provoque le désarroi chez les jeunes hommes, alors que d'autres croient que le

---

[433] Jean-Jacques Courtine cité par Clément Arambourou et Marion Paoletti*, « La virilité mise a mâle », op.cit.,* p. 149.

[434] Jean-Jacques Courtine, « La virilité est-elle en crise ? », *op.cit.,* p. 178.

> désarroi s'avère précisément l'une des caractéristiques fondamentales des hommes occidentaux d'aujourd'hui[435].

Si les lieux favorisant l'exaltation de l'identité virile disparaissent, le besoin de l'homme de s'affirmer, lui, demeure, et l'importance des rites de passage, essentiels à la construction de l'identité masculine, se fait encore plus insistante. Mis à part le service militaire, plusieurs penseurs contemporains remarquent que le sport s'avère encore être le meilleur moyen d'incarner les épreuves initiatiques fondamentales dans la construction masculine, que ce soit en Occident ou au Moyen-Orient. Déstabilisé par les changements sociaux, par l'intégration des femmes dans le domaine du sport, l'homme doit faire face aux nouvelles exigences de l'ère moderne. Tel que le fait remarquer Georges Vigarello, la crise masculine serait à voir du côté des changements opérés sur les genres car « ce qui a changé plus profondément, c'est la manière de représenter les ''qualités'' masculines et féminines, l'imaginaire qui les accompagne, les effets qui en sont attendus […] Les vieux qualificatifs de la virilité s'effacent ou se partagent. Certains métiers le montrent mieux que d'autres […] Certains sports aussi […][436] ». L'exercice physique est dans cette optique « un lieu de mise en pratique des qualités viriles […] Les stars du sport masculin sont elles aussi touchées par cette nouvelle égalité prenant les traits de l'androgynie. Elles sont particulièrement attentives à la beauté de leurs corps. La '' crise'' serait alors celle des repères traditionnels qui permettaient de définir le viril [437] ». Raewyn Connell estime pour sa part que

> les expressions de la virilité, toujours prégnantes dans les activités sportives, sont basées sur des processus concrets d'incorporation […] ces images de virilité sont prises dans un processus de marchandisation. Cette marchandisation profite à certains acteurs de la globalisation, les « managers », hommes dont la masculinité n'est ni aussi exemplaire, ni aussi spectaculaire que celle des sportifs, mais qui

[435] Pascal Riendeau, *op.cit.,* p. 577.

[436] Georges Vigarello, « La virilité et ''ses crises'' », *Travail, genre et sociétés,* vol. 29, n°1, 2013, p. 158.

[437] Clément Arambourou et Marion Paoletti, « La virilité mise a mâle », *op.cit.,* p. 150.

> occupent néanmoins une position dominante dans les rapports sociaux capitalistes et patriarcaux[438].

La question de la marchandisation se présente dans ce contexte comme le substitut de la colonisation, c'est la forme que revêt le néocolonialisme reprenant l'idéalisation de la gent masculine pour servir ses propres intérêts. Même si elle change d'aspect, l'exploitation de la virilité subsiste aux chamboulements socio-spatiaux. Reprise par les nouvelles puissances, elle sert toujours de moyen de domination, de contrôle de certains hommes sur d'autres. Au Moyen-Orient le football demeure le sport viril par excellence. Dans son ouvrage majeur *The Turbulent World of Middle East Soccer*, James Dorsey montre que le football est considéré comme un enjeu crucial à la fois social, politique et religieux dans les pays du Moyen-Orient[439]. Il nous parle « du formidable impact du sport le plus populaire au monde sur la politique et la société de la région […] Il présente le football comme un outil culturel complexe capable d'imposer la répression tout comme de défier l'autorité [et] illustre brillamment l'instrumentalisation tyrannique de ce sport[440] » dans l'espace social moyen-oriental.

Tout comme la figure du sportif qui contribue à la construction identitaire masculine dans un grand nombre des pays du Moyen-Orient, la figure des stars de cinéma joue un rôle fondamental dans cette optique. L'article de Walter Armbrust sur la vedette égyptienne Farid Shauki est très significatif à cet égard. Décrivant la vie artistique de « wahsh el shasha » ou « le monstre de l'écran », l'auteur montre comment cet acteur incarne un renouveau de l'homme viril dans les années 50 et 60 à la suite de la décolonisation[441]. Ces rôles acceptés par

---

[438] *Ibid,* p. 151.

[439] Voir à ce sujet James Dorsey, *The Turbulent World of Middle East Soccer,* USA, Oxford University Press, 2016, 256 p.

[440] Nicholas Brookes et Peter Oborne, « Le football, deuxième religion du Moyen-Orient », *Middle East Eye*, publié le 3 septembre 2017. Voir l'article en ligne.

[441] L'auteur souligne la manière dont Farid Shauqi se présente en tant qu'une figure complexe, offrant un modèle de virilité différent du traditionnel, lequel fut hautement salué par le public. En effet, l'évolution de l'espace social de l'audience de Shauqi a permis à ce dernier de se faire connaître en interprétant des rôles non plus de l'homme vertueux, qui préserve son honneur et celui des femmes de son entourage, mais plutôt d'un homme imposant par ses vices et sa détermination de réussir à tout prix. Il paraît souvent dans des rôles de malfaiteur, manipulateur, proxénète, trafiquant de drogue, carriériste,

le public sont, d'après l'auteur, le reflet d'une réalité sociale qui s'installe en Égypte dans cette période où l'aristocratie et la haute bourgeoisie perdent progressivement leur statut au détriment d'une montée fulgurante de la classe populaire dont Farid Shauqi se faisait le porte-parole. Le rôle du cinéma est dans cette optique aussi important que celui de la littérature puisque tous deux s'unissent à donner une image réelle de l'espace social à travers la fiction. De surcroit, plusieurs romans de cette période sont adaptés au cinéma, dont ceux de Naguib Mahfouz :

> La désastreuse défaite militaire de 1967 marqua le déclin définitif de l'ère du nassérisme, et cette agonie entraîna une nette tendance à tenir pour responsable le système dans son ensemble. Un certain nombre de films étiquetés politiques traitèrent de la lutte sociale, mais s'empressèrent de détourner la construction binaire "moral et social" des films réalistes antérieurs pour insister sur l'échec général du système […] deux films tirés d'ouvrages de Naguib Mahfouz, ont apporté une réponse plus complexe à la question de savoir "qui est à blâmer", en présentant cet échec comme résultant d'une action concertée de plusieurs acteurs sociaux[442].

Le personnage de Shauqi semble bien marquer cette transition aussi bien dans le cinéma égyptien que dans la vraie vie sociale de l'Égypte. Selon Walter Brust, la complexité de la figure de cet acteur résiderait dans le fait de présenter des films arabes qui ne reposent plus sur ce qu'il nomme le complexe honneur-honte, lequel définit profondément la structure sociale des rapports des sexes en Égypte et au Moyen-Orient[443]. L'autre point qui caractérise l'ambiguïté de cet acteur se concrétise par la nature de son couple dans la vraie vie[444]. En

traduisant par-là les tares sociales émergeant à cette époque, à l'instar des romans réalistes de l'époque parmi lesquels *La quête* de Mahfouz est un parfait exemple.

[442] Viola Shafik « Le cinéma égyptien et la question des classes sociales » dans *L'Égypte au présent. Inventaire d'une société avant révolution,* Vincent Batessti et François Ireton (dir.), Paris, Sindbad-Actes Sud, La bibliothèque arabe, Hommes et Sociétés, 2011, p. 1016-1017.

[443] « The cultural milieu in which Shauqi defined his manliness is often described in academic literature on the Middle East as part of 'honour-shame' complex. Men and women conceive of themselves in a relationship of complementarity: the honour of men and their kin groups is inherently linked to the sexual shame of women. Men occupy a public realm in which honour is 'projected', while women are part of a familial 'sacred realm' that must be protected" » (Walter Armbrust, *op.cit*., p. 205.)

[444] Marié à Huda Sultan qui partage avec lui une grande renommée artistique, ils forment bientôt un duo invincible, figurant sur l'affiche de plus d'une vingtaine de films. Leur duo offre un modèle de couple

acceptant que sa femme soit son égale voire qu'elle le dépasse parfois dans sa carrière professionnelle, en continuant à lui vouer du respect et de l'admiration au lieu d'en être jaloux et de tenter de la brimer, l'acteur égyptien offre une image complexe de virilité, étant « a tough guy on the surface, he was nonetheless a figure of creative ambiguity[445] ». Cette figure ambiguë répondrait à celle que préconiseraient désormais la modernité et les féministes orientales et occidentales : « The latter image was one that both Arab and Western feminists, as well as modernists of many different political leanings, might well favour [446]», ce modèle de virilité tombant à point avec la conjoncture de l'espace social. C'est à partir de ce moment justement que les féministes égyptiennes se mobilisent fortement pour redéfinir les rapports du genre et arracher à la société, profondément plongée dans le patriarcat, des acquis jusque-là inexistants, ce qui va finir par accentuer la déstabilisation masculine dans le contexte égyptien. Malgré l'interdiction par l'État de toute forme de féminisme social, les militantes égyptiennes ne se résignent point et se mobilisent pour les droits de la femme et pour son indépendance. C'est ainsi que progressivement des associations défendant les droits des femmes naitront[447], et même si « les inégalités de genre persistent en Égypte, [et que] les femmes continuent à subir des discriminations importantes à cause des barrières sociales et culturelles qui restent

peu commun au schéma type de la famille égyptienne. Ils affichent leur bonheur d'une vie conjugale basée sur une parfaite entente, une complémentarité idéale, un exemple parfait de rapports égaux et de respect mutuel, reconnus bientôt par tout le peuple égyptien et le monde arabe. De ce fait, la figure de Shauqi met en exergue un nouveau rapport du genre que prônent les médias de l'époque forçant le public à adhérer à un type de virilité en contradiction avec celle ancrée dans les esprits du patriarcat. *Idem.*

[445] *Idem.*

[446] *Idem.*

[447] Nous pouvons citer parmi elles *l'Association de la Fille de la terre* en 1984, *l'Association pour le développement et la promotion des femmes* ainsi que *l'Alliance des femmes arabes* en 1987, *La Nouvelle femme* en 1991. Dès les années 2000, de nouvelles lois sont proclamées en faveur des droits des femmes. Elles acquièrent le droit du khul', qui leur permet d'acheter leur divorce. En 2004 et 2005, elles obtiennent le droit de la garde des enfants jusqu'à l'âge de quinze ans et bénéficient d'une pension alimentaire. En 2008, de nouvelles lois rehaussent l'âge de mariage de la fille à 18 ans et interdisent l'excision. En 2014, la constitution égyptienne décrète l'égalité des femmes avec les hommes dans les fonctions électives et publiques. L'État émet également une loi contre le harcèlement sexuel et une autre autorisant à une mère égyptienne de transmettre sa nationalité aux enfants.

importantes[448] », leurs mobilisations et leur engagement dans la vie publique ont forcé une certaine redéfinition du schéma dichotomique, basé sur la suprématie de l'homme arabe.

Parallèlement, l'avancée foudroyante des théories féministes en Occident dès la seconde moitié du XXe siècle va aggraver la crise de la virilité pour rompre totalement avec le modèle classique et les codes régissant le portrait de l'homme viril par excellence :

> Les représentations sociales de la virilité et les comportements correspondants subiront les assauts les plus rudes, avant tout de la part du féminisme militant, arguant de la décrépitude des modèles et valeurs qui ont fondé historiquement le pouvoir masculin, inséparable d'un autoritarisme obscurantiste. Les travaux autour de la « théorie du genre », sur la transsexualité ainsi que sur le brouillage des identités féminine et masculine, ont achevé de périmer le contenu des représentations classiques de la virilité. Plus récemment, l'irruption du mouvement « femen », activistes aux seins nus, extrémisant le combat féministe et récupérant le langage guerrier masculin, propose le rejet des modèles virils ou, à défaut, leur partage par les deux sexes[449].

L'entrée en vigueur de la gent féminine dans tous les domaines de la vie sociale, s'appropriant les codes et les valeurs masculines au nom de l'égalité des genres, va de pair avec l'effritement de l'autorité masculine caractéristique de l'ancien ordre social. Ce grand décalage n'est pas sans provoquer des troubles dans les rapports intersexes. Si plusieurs théoriciens s'entendent pour dire que l'émergence de cette crise d'identité masculine est liée au triomphe des féministes, d'où des relations conflictuelles affectant l'hégémonie masculine, d'autres comme Pascale Moulinier, pensent que cette crise serait plutôt à voir du côté de la sphère professionnelle :

> Il y a une mise à mal du socle de la domination masculine n'ayant rien à voir avec les conquêtes féministes, mais trouvant son origine dans le travail – central dans

[448] Safaa Monqid, « Mouvements féminins et féministes en Égypte … », *op.cit.,* p. 56.

[449] Claude Tapia, « La virilité est-elle en crise ? », *op.cit.,* p. 14.

> la construction de l'identité masculine – et ses nouvelles formes d'organisation qui dévaluent le prestige lié à la culture technique[450].

Dans leur article, « Les masculinités au travail : l'idéal viril en question », Emmanuel Gratton et Xavier Léon soutiennent « la thèse que le masculin est pluriel dans les organisations du travail, [et qu'] il s'éloigne fréquemment du modèle général, pour ne pas dire « idéal », de l'homme viril, hétérosexuel, fort et dominant [451]». Selon eux, la sphère professionnelle serait un lieu dont émane la crise aussi bien que la sphère privée et publique puisque

> comme pour les femmes, des hiérarchies divisent les hommes entre eux et la plupart ne peuvent être identifiés à l'idéal-type de la masculinité. Le « masculin », comme le « féminin », n'a donc rien de naturel et il peut exister des ambivalences, des conflits ou/et des injonctions identitaires imposés aux hommes dans les organisations[452].

Apanage longtemps exclusif des hommes, le domaine du travail porte en effet une fonction cruciale dans le processus de la construction du genre. Les femmes investissant ces lieux, se l'appropriant, désorientent les hommes qui ne peuvent plus dominer, ne peuvent plus se reconnaître dans ces mutations qui marquent aussi bien les espaces que les codes sociaux. Face à ces tensions, les comportements de la gent masculine dévoilent une virilité profondément blessée, laquelle tente de prendre voire restituer sa place dans un nouveau système de valeurs étrangères non sans beaucoup d'incertitudes et de tâtonnements.

Tel que nous l'avons montré plus haut, le rôle de la dimension spatiale, – inextricablement liée à la dimension socio-politique – dans la construction et/ou la déconstruction de l'identité virile est indéniable. La dissolution des lieux favorisant l'entre-soi, l'intégration massive des femmes dans la sphère publique, sportive et professionnelle, l'aménagement de l'espace dans la période d'après-guerre au service des nouvelles puissances et idéologies politico-économiques, sont

---

[450] Pascale Moulinier citée par Clément Arambourou et Marion Paoletti, « La virilité mise a mâle », *op.cit.,* p. 150.

[451] Emmanuel Gratton et Xavier Léon, « Les masculinités au travail : l'idéal viril en question », *Nouvelle revue de psychosociologie,* 2014, n° 17, 2014, p. 89.

[452] *Idem.*

autant de raisons pour déstabiliser la gent masculine dans tous les pays du monde. Ayant perdu leurs repères, les jeunes hommes errent péniblement dans un nouvel espace qui exige toute une adaptation, toute une stratégie pour affirmer leur virilité menacée. D'où la question fondamentale de Claude Tapia : « Que reste-t-il, en effet, au mâle menacé de dévirilisation, hanté par l'impuissance ou '' la castration'', marginalisé dans le système familial, contesté dans ses prérogatives traditionnelles dans les univers du travail et de la politique, dépossédé du pouvoir d'incarnation de la loi ?[453] »

Prenant appui sur notre corpus, c'est à cette interrogation que nous tenterons de répondre dans le présent chapitre en y ajoutant les questions suivantes : Comment se manifeste la crise de virilité dans les romans ? En quoi l'espace constitue-t-il un enjeu majeur à cette mise à mal de la part des protagonistes ?

8.7 Monsieur Plouffe et la défaillance paternelle

Ainsi que l'affirme Arnaud Baubérot, « de toutes les instances de socialisation qui participent à la formation de l'identité masculine, la famille est probablement celle qui connaît la mutation la plus profonde[454] ». Ce constat valable aussi bien en France qu'au Québec sera en effet au cœur des changements socio-politiques de l'espace québécois. Sandra Morin explique que l'autorité paternelle servant le système patriarcal fut soutenue pendant une longue durée par la politique au pouvoir jusqu'à ce que celle-ci, dès la période d'après-guerre, décide de mettre fin à la puissance paternelle en s'y substituant :

> Traditionnellement, l'État a longtemps fait preuve de retenue à l'égard des familles, par déférence pour la toute puissance du père, qui régnait sans partage à l'intérieur du cercle familial. L'État refusant de s'ingérer dans les rapports familiaux, le chef de famille faisait ainsi figure de véritable institution au sein de

[453] Claude Tapia, « La virilité est-elle en crise ? », *op.cit.,* p. 14.

[454] Arnaud Baubérot, « On ne naît pas viril, on le devient », *op.cit.,* p. 160.

> la société, dont l'autorité n'était remise en question que pour des raisons d'ordre public ou pour servir les intérêts du seigneur, du monarque ou de l'État.[455]

En effet, « la toute puissance du père s'exerce tout au long de la vie commune et ses effets perdurent […][456] ». L'homme dominant aussi bien dans la sphère publique que privée (à l'image de la puissance catholique incarnée dans le prêtre, et à la puissance politique incarnée dans le chef d'État) se voit bientôt privé de ses privilèges avec les nouvelles lois et les nouveaux codes sociaux anéantissant progressivement la suprématie paternelle. Les rapports complexes entre paternité et citoyenneté dans les années 1940 et 1950 et les mutations socio-sexuelles de l'époque vont métamorphoser la figure du père que la littérature québécoise de l'époque décrit souvent comme « faible, irresponsable, mécontent ou absent[457] ».

La figure de Théophile Plouffe illustre à merveille cette figure du père en déchéance. Dès le commencement du récit, il nous est présenté comme un être faible, fragile, qu'il faut surveiller de près :

> —V'la ton père, s'exclama la grosse Joséphine, la tête penchée vers la rue. J'ai toujours peur qu'il lui arrive un accident.
> Le blessant « Attention de tomber, papa ! » de Napoléon bourdonnait encore aux oreilles du vieux cycliste. Ce Napoléon, cet insignifiant dilettante de tous les sports, osait parler ainsi au célèbre Théophile Plouffe qui, trente-cinq ans auparavant, avait gagné la fameuse course cycliste. Théophile était malheureux. Pas un de ces fils ne suivait sa trace. Pourtant Guillaume avait de belles jambes. Le baseball, les anneaux, pouah ! […] Quand il aperçut sa femme et vit qu'elle l'observait, il se raidit. Ah ! Elle craignait de le voir tomber ? La bicyclette bondit sous la poussée soudaine des jambes, tandis que la figure du vieux se tendait de défi.
> —Attention, le père ! Qu'est-ce qui vous prend ?

---

[455] Sandra Morin, « Autorité parentale et patriarcat d'État au Canada », *Revue générale de droit Autorité parentale et patriarcat d'État au Canada*, Volume 39, n°1, 2009, p. 131.

[456] *Ibid.,* p. 139.

[457] Patricia Smart, *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcand. Se dire, se faire par l'écriture féminine*, Montréal, Boréal, 2014, p. 313.

> Napoléon avait failli renverser son pot de colle, et la mère Joséphine Plouffe crut s'évanouir […] On oubliait donc qu'il était de la trempe des champions ? […] La pipe tomba par terre, […] Il ramassa son brûlot d'une main tremblante et monta l'escalier d'un air sombre. Napoléon, encore sous le coup de la frayeur, le regarda passer et ne fit aucun commentaire.
> —Tu veux donc te tuer ? Dit Joséphine, toute pâle.
> Il lui jeta un regard oblique.
> —J'en ai vu d'autres. (Pl, 16-18).

Ce passage dévoile d'emblée le portrait d'un père peu dominant, peu respecté, qui suscite la pitié et la compassion des membres de sa famille plutôt que le respect et la crainte. L'extrait nous apprend toutefois que Théophile Plouffe fut un grand sportif, un champion, et qu'il a même gagné une course cycliste. Cette contradiction est bien représentative du décalage des modèles de virilité. S'il a représenté les hommes virils à une certaine époque, il n'est plus perçu de la même manière de la part de ses enfants appartenant à la nouvelle génération. Le sport comme outil idéal de la valorisation virile existe encore, certes, mais il change complètement d'aspect comme nous allons le voir plus loin. Dans sa grande détresse, Théophile refuse de voir les changements opérés dans son espace social. La double faiblesse qui frappe M. Plouffe (physique et psychique) témoigne de la détérioration du modèle classique du père. Décrit comme un vieux malade, il est constamment humilié par les propos de sa famille qui n'épargne pas son amour propre. Il ne faut pourtant pas croire que c'est la faiblesse physique du père qui suscite le peu de considération que lui voue sa famille. Nombreux sont les pères qui, en dépit de la détérioration de leur santé, continuent à exercer de l'autorité et à maintenir le respect dû au père. L'attitude de la femme et des enfants Plouffe semble dans ce contexte justifiée par celle du père. Il faut dire que le comportement de Théophile ne relève pas vraiment de la virilité telle que prônée par les codes de celle-ci. On voit qu'il accepte mal sa vieillesse et l'affaiblissement de son corps. Au lieu d'adopter un comportement digne de son âge et de son statut de père, il se met dans une situation ridicule en se lançant un défi stupide dans l'espoir de retrouver l'admiration et le respect dont il jouissait autrefois. Ce défi qui survient brusquement dans la tête du vieux malade est un indice d'une autre relation problématique. Son rapport avec sa femme. C'est pour lui prouver qu'il est toujours fort et puissant qu'il se met dans cette situation aussi risible que dangereuse pour son âge. L'exclamation de Joséphine, hélas, ne répond pas à son attente, elle ravive bien au contraire une blessure bien profonde. Théophile n'est en effet dominant ni avec sa femme, ni avec ses enfants. La façon dont elle le

traite relève d'une certaine égalité des relations conjugales. Atteint dans son identité masculine, le père Théophile tente de dissimuler sa détresse en s'adonnant à l'alcool et au tabac comme expressions de virilité.

La dimension spatiale met bien en exergue cette égalité conjugale dont souffre Théophile. Tel que nous l'avons déjà vu dans le chapitre précèdent, la sphère domestique, et plus précisément la cuisine, est très révélatrice des tensions existant dans les rapports du genre. La description des objets dans la maison appartenant au père juste à la suite de cette scène dévalorisante est très significative à cet égard :

> Théophile, suivi de sa femme, se rendit accrocher ses bracelets de cycliste au clou du mur auquel il suspendait sa montre, son canif et la courroie de cuir sur laquelle il aiguisait son rasoir. Puis il prit une poignée d'allumettes, les gardant un instant dans sa main immobile, attendant l'habituelle réprimande de sa femme qui le morigénait régulièrement sur ses frais quotidiens d'allumage […] De son pas d'arthritique, il sortit sur la galerie […] Le père Théophile réussit à allumer sa pipe à la cinquième tentative et lança dans l'air des bouffées épaisses et bleues, qui se perdaient, car Théophile était humilié de sa piteuse arrivée et soufflait brutalement sur la fumée. Quand il était calme et qu'il se remémorait ses exploits d'antan, il prenait plaisir à former des volutes, de jolis dessins, qui montaient et disparaissaient dans les nids des moineaux sous les bords du toit pourrissant (Pl, 18).

Faute de pouvoir faire valoir sa virilité par les qualités « naturellement » dédiées à l'homme par rapport à la femme telle la force de caractère, la maîtrise de soi et la sagesse, Théophile a recours aux objets marqueurs de virilité comme le tabac et l'alcool, et son exploit réside dans le talent de créer des formes avec la fumée de son tabac. Les objets « virils », cités plus haut, jurent avec le comportement infantile du vieux père. La structure spatiale contribue à l'aiguisement de ce désarroi. La galerie où Théophile se retire pour avaler son humiliation paraît comme l'unique lieu-refuge. C'est là qu'il s'isole pour donner libre cours à ses états-d'âme. La galerie incarne sa solitude, sa détresse, elle illustre l'étroitesse spatiale, l'absence de lieux favorisant l'entre-soi et l'affirmation de l'identité masculine. Brimé en tant que mari et père, il est aussi contraint de partager en tout temps l'espace privé notamment la cuisine dans laquelle sa présence se fait sentir autant que sa femme : « La grande chaise berçante de la cuisine était réservée à Théophile, qui avait aussi mainmise sur la commode de la chambre

nuptiale pour y déposer ses pipes à moitié pleines » (Pl, 82). Le terme « mainmise » suppose que Théophile s'est approprié un espace qui ne lui appartient pas. Suivant les règles régissant les rapports des genres, la sphère privée est considérée comme le royaume de la femme, c'est là et seulement là qu'elle a le droit de s'épanouir en aménageant cet espace selon son désir. En revanche, l'homme disposant de plusieurs lieux situés hors de la sphère privée, a l'occasion de démontrer et de fortifier son identité masculine ailleurs. Or, Théophile n'a pas où aller. Faute d'argent (il est pauvre) et d'opportunités (il est à la retraite), il est condamné à partager la sphère privée. Dans ce contexte, ni lui ni sa femme ne peuvent s'épanouir et chacun en veut à l'autre pour cette délimitation spatiale au sein du même habitat. À défaut de pouvoir s'affirmer à l'extérieur, les hommes de la maison étendent leur domination en s'appropriant la sphère privée.

Bien que le récit nous apprenne qu'il a un poste de typographe dans *L'Action Chrétienne*, c'est surtout dans la maison que Théophile paraît la plupart du temps dans la narration. Ceci n'est pas sans affecter son identité masculine. À force de rester à la maison, il finit par adopter des comportements proches de ceux de sa femme et de ses enfants. Sa conduite « anti-virile » ne se limite d'ailleurs pas à son rapport avec sa famille et la sphère domestique abritera d'autres cas où la virilité de Théophile est davantage mise à mal. Dans ce passage, par exemple, qui décrit sa rencontre pour la première fois avec la jeune Rita Toulouse, présentée comme la blonde de son fils, le père, se comparant à ses fils, agit comme un jeune adolescent qui a besoin d'affirmer sa virilité. Aussi cherche-t-il l'attention de Rita en étalant ses vieux exploits :

> —Leur père a été champion avant eux autres, mademoiselle, interrompit Théophile, en peignant ses rares cheveux d'une main tremblante.
> —Monsieur Plouffe ! Comme Guillaume vous ressemble !
> Rita effleura les vieux doigts et se tourna avec grâce vers Onésime Ménard (Pl, 97).

Consciente du besoin de Théophile d'être reconnu, Rita flatte l'orgueil viril du père en comparant son fils Guillaume (décrit comme le plus viril des fils, du moins en apparence) au vieux champion. Niant le but de cette réunion, soit le désir d'Ovide de séduire Rita par le biais de l'Opéra musical, Théophile « encore tout chaud par la remarque de Rita que Guillaume lui ressemblait » (Pl, 99) ne songe qu'à retenir l'attention de la jeune fille. Il ne peut s'empêcher

d'ajouter : « Mademoiselle Toulouse ! Vous voyez le cycliste sur le mur ? Le reconnaissez-vous ? C'est moi. » (Pl, 102). Obsédé par son désir d'affirmation virile, Théophile en oublie son rôle paternel. Il ne ressent aucunement le besoin d'être crédité comme père modèle, transmetteur de principes et de valeurs morales, mais plutôt comme homme, fort, vigoureux, séduisant. Il s'écarte ainsi de la figure du père, du futur beau-père, fier, vieillissant dans la dignité et dans l'honneur, et à qui on s'adresse avec beaucoup d'égards, désireux de profiter de ses expériences et de sa sagesse. Rejetant les exigences du code viril, le vieux père est loin de correspondre au modèle classique du chef de famille incorporé dans l'imaginaire masculin. Il est au contraire nostalgique, désemparé, malheureux et frustré. Son rôle dans la virilisation sociale de ses enfants est donc dysfonctionnel puisqu'il est décrit plutôt comme un anti-modèle. Ce désarroi a indéniablement des répercussions sur l'identité virile de ses fils qui, à l'instar de leur père, souffrent d'une crise masculine encore plus palpable dans leur espace social.

8.8 Ovide et Guillaume, éternels garçons ?

Tel que nous l'avons mentionné dans le troisième chapitre, le portrait physique d'Ovide ne correspond pas vraiment à la description de l'homme viril, encore moins à celle de l'ouvrier supposé incarner la force et la résistance corporelle. Ainsi que le rappelle Laura Guérin, les mutations socio-politiques ont influencé les figures qui caractérisaient la virilité dont les représentants de la classe ouvrière :

> Avec les nouvelles formes de rationalisation du travail introduites après la Seconde Guerre Mondiale dans les usines, le corps ouvrier est moins investi directement lui-même pour assurer la production, et le modèle viril se désengage progressivement de l'identité ouvrière. Les transformations du travail, avec l'intégration des principes du taylorisme et du fordisme, conduisent à une dévalorisation de la virilité ouvrière traditionnellement définie par la force physique comme force de travail[458].

La description d'Ovide Plouffe qui « n'avait pas l'air d'un ouvrier » (Pl, 11) illustre bien cette métamorphose de la classe ouvrière dont il fait partie. Plusieurs scènes accentuent cette image

[458] Laura Guérin, *op.cit.,* p. 189.

dévalorisante d'Ovide décrit ironiquement comme le « chef spirituel du foyer » (Pl, 20). Ainsi en est-il du moment où « il enleva son veston avec soin, laissant voir la maigreur d'un torse que l'habit faisait déjà paraître mince […] » (Pl, 20) puis quand « il mit les mains sur les deux os qui lui servaient de fesses » (Pl, 20). Ceci explique sans doute le peu de succès qu'il a auprès des femmes : « À vingt-huit ans [il] n'avait jamais éprouvé un désir aussi impérieux de connaître les femmes, avec qui il s'était toujours senti désespérément maladroit » (Pl, 12). On comprend alors que l'aspect physique n'est pas le seul obstacle qui se dresse à Ovide dans le projet de séduction. Il ne sait pas se comporter avec les femmes et ses tentatives de prouver son identité virile qu'il tente de concrétiser avec Rita qui, rappelons-le, était « la première femme dans la vie d'Ovide, la première femme qu'il osait vouloir conquérir » (Pl, 51) s'avèrent un ratage total lors de la scène musicale que nous avons analysée. Cette épreuve de la sexualité en échec sera d'autant plus douloureuse car elle accentuera les rapports conflictuels intersexes. Le ridicule dans lequel Ovide se met en jouant le rôle de La Paillasse est un excellent moyen pour Rita d'affirmer son identité à la fois féminine et professionnelle :

> Quel sujet de reportage ! Quelle aubaine pour une commère en herbe, quel succès personnel à récolter auprès des jeunes pies à la manufacture ! Mais si la perspective d'un compte rendu savoureux sur le pittoresque Ovide Plouffe excitait son amour-propre, ses visées stratégiques sur Guillaume accaparaient encore plus l'énergie qu'elle dépensait à demeurer sérieuse devant les simagrées d'Ovide. Elle venait justement de penser que le champion Guillaume pourrait lui servir d'appât pour attirer sur elle les regards intéressés du flegmatique Stan Labrie. (Pl, 107)

Cette scène va en effet permettre à la jeune fille de se rehausser au détriment du jeune homme, de renforcer sa position en tant que femme et employée dans la manufacture en s'appuyant sur les vestiges de la décadence masculine d'Ovide. Mais ici, ce n'est pas seulement la virilité d'Ovide qui est mise à mal, celle de son frère qui paraît intacte sur tous les plans l'est également, puisque malgré tous les traits de virilité qu'il porte jusque-là, il ne sera qu'un instrument pour que la jeune fille attire l'attention de Stan Labrie dont elle est éperdument amoureuse.

Pourtant, la comparaison établie tout au long du récit entre Ovide et Guillaume semble attribuer au benjamin des qualités viriles qui manquent à ses frères, ce qui a permis de faire de lui un champion de haut niveau : « Le sang-froid de Guillaume était-il attribuable à la température

sibérienne qui l'avait vu naitre, ou devait-il son flegme à sa mère rendue placide par de trop nombreuses grossesses » (Pl, 19). Cette dernière ne manque d'ailleurs pas d'établir la comparaison entre Ovide et Guillaume devant Rita sans ménager l'orgueil viril du ténor amateur : « Pour Guillaume, on est si habitué de le voir faire des exploits qu'on trouve ça normal. Vous comprenez, c'est notre bébé. On l'aime bien, ajouta-t-elle en jetant sur Guillaume un regard attendri » (Pl, 97). L'infantilisation de Guillaume émanant de ces propos met à plat la virilité qui semblait qualifier le jeune homme par l'emploi du terme exploit qui s'oppose radicalement à celui de bébé. Cette infantilisation sera d'autant aggravée par la crainte d'efféminations (pire ennemie du portrait viril) quand Napoléon invite Guillaume à « venir s'asseoir sur [ses] genoux » (Pl, 99) d'où l'image d'un champion efféminé ou d'un petit garçon.

L'infantilisation voire l'efféminations dont Guillaume est victime n'est pas sans laisser un profond impact sur son identité masculine. Il est aux abois de situations démonstratives de sa virilité. C'est pourquoi, ignorant le dessein de la jeune fille, et peu soucieux de l'effet d'un tel comportement sur l'orgueil de son frère, Guillaume fait tout pour séduire Rita, ne serait-ce que quelques minutes. Il prétexte le tonnerre pour sortir de la maison entraînant la jeune fille hors de la maison. Sa conduite frivole et irréfléchie contraste avec le portrait viril qui le décrit. Le code de virilité n'exige-t-il pas un comportement autre que celui-ci ? Ne doit-il pas, par respect pour son frère, ne pas approcher « sa blonde » ? La mère Joséphine, flairant la catastrophe, l'avait pourtant prévenu : « Tâche de faire un homme de toi, mon petit. Montre à M'elle Toulouse qu'elle va rentrer dans une famille de '' monsieurs''. Fais honneur à Ovide, tu comprends ! » (Pl, 95). Cette visite de Rita se présente ainsi comme une épreuve d'initiation pour les deux jeunes hommes. L'un doit faire ses preuves en la séduisant, l'autre doit au contraire s'abstenir de la séduire. Mais Guillaume ne fait pas honneur à son frère. Le désir d'affirmer sa masculinité est en effet plus fort que son devoir fraternel, et ces moments passés à l'extérieur en compagnie de la charmante fille offrent une excellente occasion pour Guillaume d'exhiber sa virilité :

> —Ça, c'est du bras de champion, fit-il en se dégageant prudemment, la figure sérieuse. Regardez ça !
> Le poing fermé, il fit gonfler son biceps sous la lumière du réverbère. La jeune fille tâta avec respect en poussant des petits gloussements admiratifs (Pl, 114).

Tel que décrit ici, le corps de Guillaume répond au modèle de la virilité physique telle que préconisée par les codes de celle-ci. Cette mise en scène illustre à merveille ce que décrit Jean-Jacques Courtine comme « une virilité de l'ordre du simulacre[459]» basée sur l'aspect physique de l'homme. Citant pour exemple le body- building aux États-Unis, l'auteur montre que cette « pratique de l'hypermasculinité où les muscles saillants et luisants ont pour vocation première d'être contemplés est une forme hyperbolique et spectaculaire d'une culture de masse où, littéralement, le ''muscle fait signe''[460] ». Pour sa part, François Singly explique que, faute de pouvoir démontrer leur virilité par les comportements fondés sur le courage, la vertu et la morale, les jeunes hommes ont recours à cette forme de virilité du simulacre, à l'apparence virile :

> C'est bien autant la masculinité que la virilité qui semble « mise à mâle ». Pour compenser, des hommes peuvent renchérir en mettant en valeur leurs muscles, en faisant preuve de plus de virilité. Dans l'imaginaire collectif, la silhouette androgyne des années 1970 n'est-elle pas remplacée par celle de l'athlète au crâne rasé, comme avec le héros du The Transporter (de Louis Leterrier et Corey Yuen, 2002) ? De telles preuves de virilité, de telles stratégies de compensation, réclamées par temps de crise, semblent emprunter à la revendication de la virilité […] Le retour de la virilisation serait le costume de la masculinité défaillante, le signe (ultime ?) de la perte de pouvoir du masculin. Rambo naît au moment de la fin de la Guerre du Vietnam, avec son célèbre gimmick, « Are we gonna win this time ? » (in Georg P. Cosmatos, Rambo : First Blood Part II, 1985) et exprime ce que Susan Jeffords [1989] a appelé la « remasculinisation de l'Amérique », sorte de contre-révolution culturelle exaltant des figures traditionnelles et guerrières de la masculinité, rendue nécessaire au moment même où s'effondrent à la fois la domination politique des Américains sur le monde et la domination culturelle du modèle patriarcal américain[461].

Guillaume incarne à la perfection cette nouvelle conception de la virilité, il se contente de « paraître viril » et son comportement vil envers son frère consistant à lui « piquer sa blonde » est justifié par sa virilité physique avec laquelle il flatte son orgueil masculin. Il compense sa

---

[459] Jean-Jacques Courtine, *L'histoire de la virilité, tome 3, op.cit.,* p. 466.

[460] *Idem.*

[461] François Singly, *Le masculin pluriel, op.cit.,* p. 166.

conduite peu honorable en faisant un show ostentatoire exhibant sa force physique, et lorsqu'« il regarda d'un air satisfait ses biceps bronzés qui tressautaient au seul commandement de sa pensée, il se sentait supérieur. Il n'y avait pas de Gene Autry à Québec, ni de Bob Feller. » (Pl, 199). Cette virilité du simulacre est davantage mise en relief par le processus de marchandisation dans lequel s'inscrit le sport pratiqué par Guillaume. Rappelons que le sport, tel que le montre Raewyn Connell, citée antérieurement, fait partie de la stratégie de domination des hommes par les hommes exploitant ces beaux corps virils dans leur projet d'enrichissement. Guillaume incarne bien cette forme de marchandisation, étant un objet convoité par les clubs américains. Servant aux projets de Denis Boucher qui introduit le protestant américain en quête de jeunes sportifs, Guillaume, fier de ses exploits sportifs, ne se rend pas compte qu'il n'est qu'un instrument dans les mains des investisseurs au pouvoir, exploitant la virilité pour leurs profits économiques : « Le pasteur Brown dit qu'il va m'emmener aux États-Unis l'année prochaine, jouer avec les grands clubs » (Pl, 120) se vante-t-il devant Rita Toulouse.

Par ailleurs, bien que conscient de sa force virile, Guillaume n'échappe pas à la mainmise de sa famille sur sa personne et sur sa virilité. Cette infantilisation qui poursuit Guillaume va le pousser à s'exprimer par des propos jurant avec l'exhibition de son corps d'homme viril :

> —Guillaume, je vais te dire « tu », et toi aussi. Tu n'es pas aussi bébé que tu le parais.
> Il redressa fièrement la tête.
> —Je le sais. C'est chez nous qui me prennent pour un enfant. Je connais bien des choses. J'ai dix-neuf ans, oubliez-le pas. Mais quand je rentre dans la maison, quand j'entends la voix de la mère, quand je vois Ovide avec ses chansons barbares pis ses grands mots, Cécile avec son parapluie, papa avec son gros cou rose, je me sens comme engourdi, tout nu avec une petite couche (Pl, 116).

Aussi avoue-t-il à Rita que sa famille est une grande entrave au processus de sa propre construction virile et qu'aucun membre masculin ne peut représenter pour lui un modèle à suivre. Au contraire, il en a honte et cette honte l'empêche d'être un homme comme il souhaiterait l'être. Ceci explique d'ailleurs le peu d'intérêt qu'il manifeste à la relation liant sa sœur Cécile à Onésime. À la grande surprise et curiosité de Rita face à ce genre de rapport,

Guillaume se contente de trouver que « tout ça, c'est correct » (Pl, 117). Plus tard, Guillaume, loin de se sentir responsable de l'avenir de sa sœur ni de l'honneur de son frère, « se sentait emporté dans un courant qu'il ne cherchait pas à combattre » (Pl, 117). Son manque d'expérience ne le fait point douter de la comédie jouée par Rita, et se laissant bernée par ses propos, par son attitude joviale, il adopte le comportement d'un homme qui a assouvi son désir viril : « Il chassa vite son malaise en rajeunissant sa satisfaction d'amoureux comblé et en la métamorphosant en joie d'enfant gâté. Ainsi protégé par sa visière de bébé innocent […] » (Pl, 123).

Cette scène de séduction peu réfléchie par Guillaume va avoir des conséquences fâcheuses sur l'équilibre familial maintenu jusque-là, ainsi que sur la construction de l'identité masculine des deux frères, suscitant d'autres réactions de leur part. Raillé et humilié, après avoir été « harassé par les sarcasmes de ses compagnons de travail » (Pl, 125), Ovide, faisant preuve davantage de crise de virilité, est porté disparu. Les propos de sa mère accentuent ce sentiment d'infantilisation ressenti par les jeunes hommes : « Et puis ça me dit que Vide est allé se jeter à l'eau » (Pl, 126). Ce comportement enfantin, suggéré par la mère, n'est d'ailleurs pas désapprouvé par les autres membres de la famille, croyant tous qu'Ovide serait vraiment capable d'une telle action. Quant à Guillaume, à peine ému jusque-là par le désespoir de son frère, il sera bientôt habité par un autre type d'émotions : « Soudain, Guillaume, à son poste, se raidit et sembla vouloir défoncer la vitre de sa tête. C'était bien Rita Toulouse qu'il voyait arriver aux côtés de Stan Labrie ? Elle désignait la maison en riant » (Pl, 126). Devant ce choc inattendu, et en réaction au coup joué par Rita Toulouse, Guillaume, si maître de lui-même habituellement, perd tout son sang-froid et ne pense qu'à la vengeance. Sa fureur ne lui fait même pas réfléchir à ses actes. D'un seul coup, le remords survient, comme s'il fallait cette apparition pour qu'il se sente coupable envers son frère. Est-ce vraiment l'honneur qui le fait agir ainsi ? Ou plutôt son orgueil viril blessé ? Le passage suivant fournira la réponse :

> Guillaume s'accusait de cette mort […] son regard menaçant cherchait Rita Toulouse […]
> —Qu'est-ce que t'as ? dit Denis Boucher en le saisissant par le bras.
> —Lâche-moi. C'est la Rita Toulouse. Regarde-là ! Elle rit de moi avec Stan Labrie. Laisse-moi que j'aille lui arranger le portrait.
> —Voyons, voyons ! va pas faire ça.

> Denis Boucher s'exténua à le retenir et ne savait que faire. Son front était humide de sueur. Sa destinée de reporter dépendait du succès de cette partie de baseball […] et voilà que Guillaume menaçait d'aller battre Rita Toulouse […] tout ce qu'il put vaguement imaginer fut un accès de jalousie qu'il lui fallait apaiser à tout prix. Guillaume se démenait comme un forcené.
> —Écoute, dit-il. Es-tu fou, t'attaquer à une femme ? Conduis-toi comme un homme.
> —Lâche-moi, je te dis.
> […]
> —Voyons, dit Denis, essoufflé, t'en fais pas. Stan Labrie n'est pas un rival dangereux. C'est un impuissant, incapable de faire des enfants ou d'aimer une femme. Regarde-le comme il faut. Rita va frapper un joli nœud.
> —Ouais ? fit Guillaume en s'apaisant et en jetant un regard soupçonneux sur Denis […] si c'est comme ça, je vas aller le dire à sa mère. Elle va savoir quelle sorte de fille elle a. Je reviens dans la minute (Pl, 127).

Ainsi Denis Boucher avait vu juste. La réaction de Guillaume n'est que le fruit d'une crise de jalousie quand il voit Rita lui préférer son adversaire. Il n'est ni question d'honneur, ni de devoir fraternel. C'est l'orgueil viril qui prime sur toutes les autres valeurs puisqu'il est prêt à rompre les codes de la virilité tels que répétés par son ami. S'attaquer à une femme relève d'un comportement anti-viril et ne peut être digne d'un grand champion comme lui. Mais Guillaume ne pense qu'à venger sa virilité blessée. La question de l'honneur est perçue tout autrement quand c'est sa propre personne qui est concernée. Ce n'est qu'en touchant au point le plus sensible de la virilité que Denis réussit à tempérer Guillaume. Stan Labrie est accusé d'impuissance sexuelle, la pire hantise de la gent masculine. Preuve que ce qui poussait Guillaume à cette vengeance est sa comparaison avec Stan Labrie. L'occasion se présente aux deux adversaires de prouver chacun sa supériorité sur l'autre par l'entremise du match de baseball. Dépourvu de sa puissance sexuelle, Stan Labrie doit compenser sa virilité dans le combat sportif qui se dresse à lui.

Le match se présente dans ce contexte comme un duel restituant l'honneur des Plouffe à la suite de cette honte déclenchée par Rita Toulouse : « Guillaume fut vite amené au monticule. Il avait repris son calme et souriait de défi. Ovide était vengé. La jouta commença. » (Pl, 133). L'ellipse qui suit ce paragraphe prépare le lecteur au dénouement de ce duel sportif, et il n'est point surpris de voir Guillaume remporter la victoire. En guise d'excuse, il annonce fièrement à son frère de retour : « J'ai battu Stan Labrie, tu sais. 6 à 3. Je l'ai strike 3 fois et j'ai frappé

un circuit » (Pl, 137). Comme par hasard, c'est après le match qu'Ovide refait son apparition au sein de sa famille. Pure coïncidence ou réaction au succès de Guillaume apportant un peu de réconfort à son orgueil blessé ? L'état lamentable dans lequel il revient chez lui montre un homme brisé, en déchéance :

> —V'la Vide ! Il est soul […] Il marche comme p'pa. Viens voir, exultait Guillaume. Il est pas noyé. Que je suis content !
> Joséphine se laissa tomber dans la chaise berçante en sanglotant.
> —Comme son père ! Comme son père !
> —Pas de drame. Donne-moi la clé de l'armoire, coupa Théophile, péremptoire.
> Théophile, pénétré soudain de l'autorité particulière à l'ivrogne à jeun devant un homme ivre, devenait maître de la situation et prenant le gouvernail du navire familial. Il planta deux bouteilles de bière entre les couverts et les ouvrit sans trembler […]
> —Laisse-le donc, c'est un homme. Il peut se tenir debout, protesta Théophile, deux verres débordants à la main. Tiens, Vide. Prends-moi ça pour te remettre. (Pl, 136- 137)

Si ce passage met en exergue la réaction lâche d'Ovide qui a fui sa triste réalité en se réfugiant dans la boisson, il insiste surtout sur la position méprisable du père. L'ironie flagrante de l'auteur accuse le père démissionnaire de ne pas jouer son rôle de chef de famille dans la protection et dans la virilisation de ses fils. Bien au contraire, il profite de la détresse de son fils pour pouvoir assouvir son besoin d'alcoolique. Grisé par l'alcool, Ovide ne va d'ailleurs pas ménager son père dans la crise de lucidité qui s'empare de lui :

> —Tiens, je vous vois tous comme sur un écran de cinéma […] je vous vois tous comme des petits enfants. Il n'y a que la peau qui vous vieillit […] Il tentait d'enrayer l'écoulement des flots d'idées qui ne lui reviendraient plus concernant la crise d'infantilisation dont il sentait l'Amérique victime […]
> —Oui. On est forcé d'être des enfants toute sa vie. C'est pour ça que ceux qui veulent devenir des hommes sont malheureux. Vous voulez chanter l'opéra ? On rit de vous. Vous voulez vous conduire en monsieur avec les femmes ? Elles vous traitent de tapette si vous n'êtes pas champion avec des muscles gros comme ça. Vous voulez avoir une bonne position dans un bureau ? La compétence, c'est toujours les autres qui l'ont (Pl, 140-141).

Aussi décide-t-il de restituer son identité virile en ayant recours à la voie religieuse : « Je pars demain au monastère » (Pl, 142) dit-il, précisant, comme pour se justifier et s'encourager, « parce que j'ai le courage d'être un homme » (Pl, 140). Dans cette optique, le refuge au monastère, cette transition spatiale, se présente comme une nouvelle épreuve d'initiation, comme un rite de passage essentiel à la preuve de virilité blessée d'Ovide après cette cuisante expérience de preuve de sexualité ratée. « La crise d'infantilisation dont l'Amérique est victime » qu'évoque Ovide, ne le condamne-t-elle pas d'avance, lui et ses pairs, à tout échec d'épreuve identitaire ? Cette éternelle enfance qui frappe la famille Plouffe, incluant aussi bien le père que les fils, n'est-elle pas le lot porté par tous les hommes de son époque ? Ne devons-nous pas nous attendre au ratage de toute expérience entreprise par les protagonistes masculins ? Le dénouement du roman apporte la réponse aux questions précédentes. En effet, la voie religieuse, cette transition spatiale, n'apporte aucun changement à l'identité virile d'Ovide. Elle ne répond guère à ses attentes, lui « qui se voyait sans déplaisir, vêtu de la robe immaculée, convertissant, baptisant, absolvant les nègres, et jouissant du respect et des égards dus au noble état de la prêtrise » (Pl, 13). Ce n'est plus l'époque de la puissance religieuse dans cet espace désormais chamboulé[462]. Ovide n'y retrouve ni paix, ni refuge, ni confort. Succombant à la tentation de reséduire Rita, il abandonne le chemin de la religion, et se sent soulagé par les propos du père Alphonse confirmant le ratage de ce rite de passage qu'il s'est infligé :

> Je vous répète que vous ne pouviez pas trahir une vocation que vous n'aviez pas. Vous êtes entré au monastère par dépit, par orgueil, si vous voulez. Et tout ce qui vous est arrivé par la suite était inspiré par l'orgueil. Si vous aviez su être vraiment humble, vous n'auriez pas souffert ainsi […] votre place n'est pas au monastère, car autrement, le seul nom d'une femme ne vous en eut pas fait sortir (Pl, 385).

Le père Alphonse a parfaitement raison. Seulement Ovide ne trouve sa place nulle part. Cette femme, Rita Toulouse, sera d'ailleurs la première et la dernière épreuve de sexualité qui

[462] Rappelons entre autres cette scène ridicule et caricaturale du pouvoir catholique incarné par le curé Folbèche que Denis convainc de se donner en spectacle (durant le match de baseball) contre son adversaire l'américain Tom Brown. Plusieurs scènes évoquées dans les chapitres précédents témoignent de la perte de l'autorité de l'homme de l'Église et de sa frustration de ne pas pouvoir récupérer sa paroisse.

s'impose à Ovide ne désirant plus ou ne pouvant plus en entreprendre d'autres. Ce sera également le cas pour Guillaume qui avoue à son frère : « les femmes, c'est fini. J'ai d'autres choses en tête » (Pl, 146). Or, les « autres choses en tête » ne pourront malheureusement plus avoir lieu. Lui qui était destiné aux grands clubs des États–Unis, sera contraint à déployer sa virilité ailleurs, sur les fronts des batailles de la Seconde Guerre mondiale à la suite de la circonscription. À la réception de la lettre annulant son contrat sportif,

> Guillaume, furieux, serrait les dents et pourchassait à coups de pied rageurs une boite de carton vide qui alla finalement choir sur le lit de Cécile.
> —[…] Je suis lanceur, oui ou non ? Je me sens meilleur viseur que jamais, maudit de maudit. Pis je vas rester ici dans la cuisine ? Non ! Je suis trop habitué à penser que je vas partir. Faut que je parte. Je m'enrôle (Pl, 399).

Ainsi, tout comme Ovide, le choix de Guillaume de s'enrôler ne provient pas d'une conviction idéologique. Ayant osé lancer une balle au cortège royal lors de sa visite au Québec, Guillaume ne peut pas du jour au lendemain revenir à de meilleurs sentiments envers la circonscription ni envers la guerre. Cette décision émane de son fort besoin d'affirmer son identité en péril dans cet espace étouffant qu'incarne la cuisine. Guillaume n'a pas le choix de passer par cette suprême épreuve de virilité, la plus valorisante de toutes les épreuves préconisées par les codes virils. Ainsi, son enrôlement s'inscrit dans l'exploitation de la virilité par les autres hommes, les maîtres du monde profitant des corps musclés dans leurs projets de conquêtes guerrières. Les propos du curé Folbèche illustrent bien cette exploitation à la veille de la guerre :

> —Monsieur Plouffe, vous ne pouvez pas parler, mais à vos yeux, je vois que vous êtes le seul à avoir compris. Regardez tous votre père. Son regard de patriote impuissant vous crie qu'une époque sanglante va s'abattre sur notre jeunesse. Vous rendez-vous compte qu'Ottawa dirige Guillaume vers les champs de bataille au lieu des champs de baseball ? (Pl, 401)

Les dernières lettres que Guillaume envoie à Ovide des fronts guerriers mettent en exergue ce que craignait le pauvre curé. Les corps virils sont meurtris, défaits, pulvérisés. Banalisée, la mort s'attaque à tous les hommes sans préférences : « […] Mon régiment a eu 58 morts et 25 blessés. À côté de moi, ça tombait mort en courant. Je te dis que ça fait drôle, Vide, de voir des morts de ton âge, habillés comme toi, tout raides, à qui t'avais parlé avant l'attaque » (Pl, 432). La scène que décrit Guillaume à Ovide juste avant son retour définitif chez sa famille témoigne

de cette affreuse expérience de preuve de virilité. Il y exprime tout son désarroi et toute son horreur d'être mis dans une situation où la survie pousse à tuer ses semblables au nom d'une croyance ou d'une politique invisible, où [tu] « sais jamais si d'une minute à l'autre, t'auras pas la tête accrochée toute seule au bout d'un arbre » (Pl, 435). Aussi Guillaume échappe-t-il à la mort par pur miracle, étant le seul rescapé après que ses deux amis de Montréal lors de la patrouille nocturne « tombent morts croisés comme deux fusils par-dessus [lui] […] leur sang [lui] coulant dans le cou » (Pl, 436). C'est en effet par cette dernière lettre annonçant le retour de Guillaume que l'auteur choisit de mettre fin au récit, laissant à la famille Plouffe et au lecteur les images de ces descriptions atroces d'une guerre criminelle et absurde. Car, quoique survivant de la mort, Guillaume illustre par son combat guerrier la défaite de cette force virile, le gaspillage de cette puissance suprême. S'il n'est pas mort, Guillaume est du moins témoin impuissant de ce massacre de tous ces jeunes hommes prometteurs, porteurs du souffle de la vie et de la jeunesse virile.

8.9 Les enjeux de la construction masculine à Bagdad

À l'instar des Plouffe, c'est un espace social en pleine guerre qui détermine le processus de la construction de l'identité masculine dans l'œuvre de Kattan. L'épreuve de la virilité dans ce contexte se trouve d'abord au cœur de la résistance nationale tel que nous l'avons développé antérieurement. L'agencement spatial de la ville favorise les lieux de l'entre-soi, lesquels permettent aux jeunes hommes de s'affirmer et de répondre à ce désir d'émulation nécessaire au renforcement de leur virilité. Cette émulation se retrouve constamment lors des rencontres littéraires dans les cafés ou dans les salles de cours où les jeunes intellectuels se lancent des défis en comparant des poèmes ou des textes littéraires : « Nous en fréquentions plusieurs, chacun servant de point de repère dans nos rapports intermittents avec les groupes littéraires et politiques » (AB, 191). Cette émulation recherchée par les jeunes hommes se manifeste également par le biais des activités sportives auxquelles ils participent, surtout en été, comme en témoigne ce rite quotidien qui consiste pour le narrateur, accompagné de son frère et de trois ou quatre compagnons, à nager dans le fleuve, bravant la paresse, la fatigue et les dangers (AB, 179-180).

Nous avons également montré dans le chapitre précédent que l'espace social patriarcal favorise la supériorité masculine dans tous les domaines de la vie irakienne. Or, si la sphère privée atteste la domination de l'homme sur la femme, elle représente également un enjeu majeur à la construction de l'identité masculine. La famille joue en effet le premier rôle dans la prise de conscience identitaire de l'enfant en général et du garçon en particulier. Celui-ci doit subir, surmonter puis assimiler les injonctions faites sur sa personne selon les critères de l'homme viril. Aussi le narrateur ressent-il ces contraintes liées à son genre depuis l'enfance. Quoique plus jeune que sa sœur, il doit accepter parfois des injustices au nom de cette virilité contraignante :

> Depuis des années, ma mère ne manquait pas l'occasion de me rappeler les devoirs qui m'incombaient par ma naissance. Qu'une querelle éclatât entre ma sœur et moi et d'un ton ferme elle mettait fin à nos reproches. Se tournant vers moi, elle m'assenait sa redoutable pièce à conviction :
> —N'oublie pas que tu es un homme.
> Je restais sans réplique. Je ne la croyais qu'à moitié mais, flatté, je ne voulais ni la contredire ni la décevoir. Je voulais mériter cet espoir, qui n'était encore qu'une promesse (AB, 144).

Les expressions du narrateur illustrent à merveille la notion du « fardeau de la virilité » dont nous parle Corbin, cité plus haut. Les termes « devoirs », « incombaient », « redoutable pièce à conviction », appartiennent au champ lexical de la pénibilité, de la souffrance. Le narrateur, quoique « flatté » par son statut d'« homme » que lui confère l'idéologie de la virilité dans l'espace social de l'Irak, ne peut s'empêcher de ressentir le poids de toutes ces obligations sur son identité. Incorporant ces idéaux virils, il est constamment en quête de situations démontrant sa virilité. De ce passage émane le rôle primordial des parents dans la construction identitaire de leur progéniture. Comme le montre Walter Ambrust citant l'anthropologue Suad Joseph, le rapport des frères et sœurs maintient le système patriarcal et joue un rôle primordial dans la perpétuation de l'hégémonie masculine :

> The real foundation of patriarchy in Arab society comes not from the relationship of children to their parents, but from the socialization of brothers and sisters, in which siblings of the opposite sex learn their sexual roles by 'rehearsing' for each other. Consequently, a great deal of family honour is tied to a brother's

> relationship to his sister : it is often the brother who has primary responsibility for disciplining a woman who is perceived to have offended family honour[463].

Comme le montre l'auteur, la société patriarcale donne au garçon un pouvoir absolu dès son plus jeune âge, elle lui confère le droit d'intervenir dans tout ce qui concerne la vie de sa sœur et de juger de son comportement voire de le corriger sous prétexte de servir la noble cause soit de sauvegarder l'honneur familial. Non seulement les parents ne condamnent pas cette conduite mais l'encouragent davantage montrant à la fois au fils et à la fille que c'est un devoir viril que de surveiller les actes de sa sœur et de contrôler ses mouvements. Dans *Adieu Babylone*, c'est la mère qui occupe la fonction de virilisation. Gardienne des valeurs, elle transmet à son fils les codes de virilité tels que conçus par leur espace social. Le père, souvent absent du récit, ne paraît pas dans ce rôle de transmetteur de principes virils de père en fils. Il ne semble pas un modèle à suivre ainsi qu'en témoigne cette décision prise de la part de la famille du narrateur concernant le mariage de sa sœur : « Pour les négociations, Sasson [le fiancé] délégua son père. Normalement, mon père aurait dû représenter ma sœur, mais d'un commun accord la famille confia cette tâche à mon oncle dont le jugement et le savoir-faire étaient supérieurs à ceux de mon père » (AB, 219). Peu valorisé, le père du jeune protagoniste semble absent de cette fonction de virilisation des fils. Si la mère de l'auteur virilise ses fils par la transmission des valeurs traditionnelles, elle s'applique parallèlement à perpétuer le rôle de la femme conventionnelle en l'imposant à sa fille. Avant de conclure au mariage, la sœur du narrateur avait osé exprimer ce qu'elle pensait du physique de Sasson (étant le seul aspect qu'elle a pu voir de lui pour en juger), mais elle fut fortement réprimandée par sa mère et sa grand-mère qui avaient une autre idée de la virilité :

> Ma grand-mère tranche le débat sur-le-champ :
> —La beauté de l'homme, c'est son argent et son caractère […]
> —Il est petit et très brun.
> —Il a un petit nez et ses traits sont délicats, rectifie ma mère. Tes enfants n'auront ni gros nez ni grosses bouches.
> —Il a de petits yeux, continue ma sœur.
> —Ils sont clairs, retorque ma mère.

[463] Walter Ambrust, *op.cit.,* p. 214.

> Ma sœur, qui n'a pas l'embarras du choix, et qui est terrorisée par la perspective de rester une autre année à la maison, n'est pas vraiment mécontente (AB, 218).

Ayant bien assimilé les propos de la mère et de la grand-mère, la jeune fille paraît même satisfaite d'une telle union, puisqu'elle lui permettra de reproduire le même schéma ancestral et donc de gagner l'approbation et la bénédiction de sa famille. Pour sa part, le jeune frère semble également bien avoir incorporé les discours de sa mère, et voyant son père absent, il désire appliquer cet idéal viril préconisé par la mère, se prenant pour le chef de famille, se substituant à son père. Il saisit l'occasion des fiançailles de sa sœur pour le démontrer. Il lui tient donc ces propos :

> —J'ai à te parler, lui dis-je abruptement.
> Voulant éviter toute discussion, elle se rend docilement devant mon ton de commandement […]
> —Tu sais combien je t'aime.
> —Mais oui, bien sûr, et moi aussi je t'aime.
> —Si tu trouves ce Sasson laid, tu ne dois pas l'épouser.
> Elle est décontenancée. Eut-elle songé à la beauté, c'eut été à la sienne et elle n'en était pas sûre. Enhardi, je poursuivis :
> —Personne ne peut t'obliger à l'épouser. N'oublie pas que je suis là. Tu peux compter sur moi. Je n'accepterai pas un mariage qui se ferait contre ta volonté.
> Emue, elle me serre dans ses bras et m'embrasse sur la joue :
> —Toute ma vie, je me rappellerai ce que tu viens de dire.
> —Tu peux compter sur moi, insistai-je, comme pour me rassurer sur mon pouvoir et mon autorité.
> —Oui, je sais que je peux toujours compter sur toi. Mais tu sais que pour une femme, la seule beauté que possède un homme est celle de son caractère, de sa situation et de son esprit.
> Soulagé, je demande d'autres confirmations :
> —Alors, c'est librement, de ton plein gré que tu te fiances ?
> —Naturellement. Sasson est un homme bien (AB, 221- 222).

Contrairement à son attente, le narrateur n'est point rassuré par les propos de sa sœur. Toute sa personne refuse ce genre d'union, ce mariage arrangé où aucun des deux partenaires ne peut savoir à quoi s'attendre. La description physique du beau-frère accentue ce sentiment de malaise ressenti par le jeune narrateur qui « l'enlaidissait à plaisir, même si sa voix exprimait

la chaleur et la douceur » (AB, 220). Vu par les yeux du narrateur, le promis Sasson ne répond pas aux critères de l'homme viril :

> Il était le point de mire de l'assistance mais ne semblait pas entièrement dominer la situation. Il donnait l'impression d'interpréter un rôle trop lourd pour ses épaules. Petit de taille et de tête, il avait des yeux minuscules enchâssés sous un front étroit couvert d'épais sourcils en broussaille. Ses grosses lunettes d'écaille cachaient encore davantage un regard sans éclat. Son sourire hésitait à mi-chemin, se muant en grimace (AB, 220).

Le portrait d'un homme viril ne s'oppose-il pas à celui-ci ? Un homme viril ne doit-il pas être grand, fort et maître de lui-même ? Ce prétendant est aux yeux du narrateur le contraire de tout ce qu'exige la virilité. Il est petit de taille, il porte des lunettes, il a un regard fuyant. Comme le précise le narrateur, ce mariage presque forcé ne répond pas à l'idée qu'il s'est fait de l'union conjugale. Il comprend que sa sœur consent au mariage pour fuir sa réalité en tant que femme dans cet espace patriarcal, et que sa décision ne dépend aucunement de ce qu'elle pense de son partenaire. Il voit que sa sœur ne peut pas faire autrement puisqu' « on impute toujours à la jeune fille la faute de son échec » (AB, 216) mais il aurait voulu la voir heureuse, épanouie dans sa vie de couple. Il admet qu'au départ, son intervention dans le projet de sa sœur était poussée par le désir de « faire retentir hautement [sa] voix de mâle » (AB, 215). Même si « personne ne [lui] demandait son avis, à commencer par la première intéressée » (AB, 215), il reconnaît que « cette voix se contentait de son écho. Mais les paroles prononcées avaient la vertu insoupçonnée de [lui] donner l'illusion de puissance tout en [le] déchargeant de toute véritable responsabilité » (AB, 215). Ce sentiment de responsabilité lié à son statut d'homme viril, protecteur des êtres vulnérables, dont le narrateur veut se décharger, prendra toute son ampleur au moment fatidique des fiançailles. C'est à ce moment-là qu'il réalise à quel point la situation est méprisable. Se comparant au futur beau-frère, il ne peut s'empêcher de tout remettre en question : « Comment un homme qui se respecte peut-il engager sa vie dans un tel marché ? Quelle opinion avilie ne doit-il pas avoir de la femme ? Et cette femme, c'était ma sœur. Comment pourrais-je laisser se poursuivre cette mascarade dégradante, moi qui parlais de reformer la société ? » (AB, 221). Réalisant qu'il est trop tard, sa sœur étant déterminée à aller jusqu'au bout, le jeune frère culpabilise de ne pas avoir agi suffisamment à temps comme un « homme ». Au moment où il la « félicitait en enflant la poitrine, protecteur, magnanime »

(AB, 222), il ressent tout le fardeau qui lui incombe en devant garder la noble attitude du frère sauveur de l'avenir de sa sœur : « Un sentiment lancinant me hantait. Ces protestations de dignité n'étaient que travestissement. La grosse blague : moi, le défenseur de la liberté féminine ? La virilité pouvait-elle être conquise à un si vil prix ? Être homme, n'était-ce qu'apparence ? » (AB, 222).

Ainsi la sphère privée, telle que décrite par le narrateur, est le lieu où se construit en premier lieu la masculinité à travers le rapport alteritaire qui oppose le statut de l'homme à celui de la femme. Les contraintes ressenties par le jeune narrateur le poussent continuellement à vouloir démontrer sa virilité. Aussi son entrée dans la sphère professionnelle va marquer un moment important dans sa vie d'homme. L'épreuve de la virilité par le travail est au cœur de la construction virile du jeune narrateur qui, ressentant de la fierté et de l'orgueil, décide d'inviter les femmes de sa famille au cinéma pour leur montrer qu'il est enfin devenu un homme :

> Ce soir-là, mon salaire en poche, j'indiquai moi-même le chemin aux femmes. Je poussais la gentillesse à l'excès, aidant ma grand-mère à s'asseoir, expliquant les péripéties du film à ma mère avec une bienveillance toute neuve. Je jouais avec bonheur, et une ombre d'indécision, le rôle qu'on attendait de moi […] Avec l'autorité récemment acquise, je fis signe au vendeur de bonbons, en offris à la ronde et, d'un geste exagéré, je sortis mon porte-monnaie. Je n'imitais personne, je n'incarnais pas un personnage fictif. L'homme c'était moi. À l'entracte, ma mère me déclara :
> —Zaki vient d'acheter un manteau à sa mère.
> Cela me contrarie et me concerte. Voulait-elle me faire perdre une confiance durement gagnée ?
> —Oui ? Et avec quel argent ? Dis-je incrédule, railleur.
> Son salaire. Il est très bien payé. Gourjia ne cesse de s'en vanter » (AB, 144-145).

Au lieu de recevoir la gratification longtemps attendue pour son nouveau statut d'homme autonome et galant, le narrateur se heurte à une forte déception l'atteignant au plus profond de son orgueil masculin. Peu sensible à son geste, la mère, le comparant à un autre homme, l'humilie et l'infériorise tout en dévoilant les nouveaux critères vantant la virilité. Le narrateur constate que l'argent semble fournir la plus importante attestation de virilité de ses jours, puisqu'il le retrouve dans tous les propos qu'il entend, dans toutes les sphères qu'il fréquente. Un homme viril doit désormais être riche, gagner bien sa vie, tout mal acquis que soit cet argent. Il comprend que le fait de travailler ne suffit pas à rehausser son image virile aux yeux

de sa mère (porte-parole de l'espace social) puisque c'est désormais la réussite matérielle qui est représentative de la réussite virile. Un homme pas riche n'est pas assez homme. Ce pouvoir qui certifie la virilité de l'homme n'est pas forcément le fruit d'un travail honnête, tel que le démontre justement le cas de Zaki que la mère de Kattan cite comme modèle :

> Malgré ses lacunes et sa formation déficiente, l'ascension de Zaki fut foudroyante […] Il travaillait dans un hôtel. Ses fonctions y étaient multiples puisqu'il était chargé de l'accueil […] Il était serviable et savait que l'amabilité prodiguée aux hommes importants finissait toujours par rapporter. De méchantes langues chuchotaient que Zaki poussait l'amabilité au-delà des limites prévues et qu'il rendait aux hôtes de l'établissement des services d'un caractère très personnel. Une demi-douzaine de jeunes filles comptaient sur son intervention pour faire la connaissance des étrangers et des personnalités indigènes […] (AB, 145).

Zaki illustre bien la figure du jeune homme corrompu ayant pour devise « la fin justifie les moyens ». Dans cet espace social hanté par la réussite matérielle, Zaki trouve facilement sa voie. Il tente d'afficher sa virilité et de se faire reconnaître par tout son entourage en étant dominant par le pouvoir de l'argent. C'est également le critère qui avait attesté la virilité du futur beau-frère du narrateur. Ce passage laisse cependant entrevoir que la virilité que tente d'imposer Zaki n'est qu'un leurre, puisque son succès n'est que le fruit d'une aliénation, d'une subordination méprisable. En effet, Zaki est soumis aux « hommes importants », qui plus est, des hommes étrangers, lesquels, en l'asservissant, perpétuent le processus de marchandisation des hommes par les hommes. De ce rapport se dégage une inégalité flagrante où la virilité de l'étranger est valorisée, exaltée par le rayonnement de sa supériorité qu'il maintient constamment en écrasant la virilité de l'homme indigène, soumis à ses désirs. Quoique désorienté par l'instauration de ces nouvelles valeurs dans les mentalités de son espace qui présentent la fortune comme signe de virilité et de domination masculine, le narrateur n'est pas dupe, et il reste persuadé de sa supériorité sur Zaki qui ne lui inspire que dégoût et honte : « N'étais-je pas un privilégié, moi qui poursuivais tranquillement mes études ? » (AB, 145).

Des réflexions précédentes, nous pouvons dire que le domaine du travail est bel et bien un espace éprouvant pour la virilité des jeunes hommes exposés inlassablement à l'émulation et à la rivalité. Se comparant aux autres, l'homme doit affirmer sans cesse sa supériorité et ses compétences. Le narrateur n'est pas sans ressentir un désarroi dans ce lieu. Convaincu que la

virilité va de pair avec l'honnêteté, la dignité et la ténacité, il a du mal à comprendre ces injustices faisant de Zaki un modèle de virilité, simplement parce qu'il domine avec l'argent, alors que toute sa personne contraste avec la moralité de l'homme viril.

Mis à part l'épreuve par l'émulation qu'impose la vie active dans la sphère professionnelle, les jeunes employés, dont le narrateur, sont soumis à une autre forme d'épreuve : l'altérité féminine. Bien que Bagdad soit à cette époque une société machiste où la présence de la femme se fait peu sentir dans les lieux publics et professionnels, la banque où travaille le narrateur reçoit souvent parmi sa clientèle des vedettes libanaises ou égyptiennes en tournée. C'est l'occasion d'observer le comportement masculin face à cette altérité nouvelle dans le genre : « Toute la banque tombait sous l'empire du charme et de l'émoi chaque fois que l'une des vedettes féminines en franchissant le seuil » (AB, 170). Aussi le directeur, considéré comme un modèle à suivre de la part des employés se met dans une situation méprisable devant les clientes vedettes :

> [Il] se trémoussait, s'agitait, affirmant l'importante place qu'il occupait dans l'établissement. Sous les prétextes les plus futiles, il se présentait à notre bureau, souriait à la dame, lui indiquant, par l'air qu'il prenait en interrogeant mon chef de service, qu'il était le maitre des lieux. Il humait à loisir son parfum, la dévisageant avec l'avidité et l'insistance d'un adolescent […] le directeur les saluait avec force hochements de tête et courbettes qu'il voulait dignes et nobles. Il ne réussissait qu'à être obséquieux et ridicule. Pour peu, on aurait cru qu'il s'adressait à de véritables princesses (AB, 170).

Ce comportement anti-viril de la part du directeur qui, par sa supériorité hiérarchique, est supposé adopter un comportement digne de respect et de maîtrise de soi, est doublement mis en relief par l'attitude ironique des vedettes femmes raillant le ridicule de ses manières : « [elles] calquaient leurs gestes sur les siens. Elles appuyaient leurs airs de dignité et affectaient des gestes et des intonations faussement aristocratiques » (AB, 170). Le comportement de « frustré sexuel » qu'adopte le directeur sera bientôt suivi de celui des jeunes hommes de la banque, et le narrateur avoue ne pas s'empêcher de donner libre cours à son avidité sexuelle :

> En fixant du regard chaque artiste qui faisait son entrée, j'assouvissais ma faim encore vierge. Je n'avais pas, comme les autres employés, à le faire à la dérobée, car ces femmes parfumées venaient directement à notre bureau, s'installaient devant moi […] quand mon chef de service me disait que je les mangeais des yeux, je savais qu'il entrait dans sa remarque autant de chaleur affectueuse que de reproche (AB, 171).

Cette scène illustre la question de l'altérité qui entre en jeu dans la construction de l'identité virile par le biais des rapports intersexes. Ainsi, la présence des femmes vedettes dont la supériorité est unanimement reconnue par les hommes puisqu'elles « savaient s'adresser à des hommes autres que leurs frères ou maris sans être prises d'un gloussement enfantin » (AB, 170) suffit pour déstabiliser le directeur apparemment peu habitué à ce genre d'altérité. Nous pouvons donc comprendre parfaitement tout l'orgueil qui s'empare du narrateur quand il devient soudain « le point de mire et d'envie de tous [ses] collègues [parce que] Laila [la chanteuse égyptienne] [l'] avait remarqué, et [l'] avait distingué parmi tous les autres » (AB, 172). Enfin, c'est une excellente occasion permettant au narrateur de s'affirmer par rapport au sexe opposé et de renforcer sa virilité auprès de ses collègues, jaloux d'une telle préférence : « […] cela me haussait à la dignité d'un homme en possession de sa virilité. Plus, je devenais le mâle qui soumettait à sa volonté le cœur d'une femme aussi expérimentée que la chanteuse égyptienne » (AB, 172)

8.10 Le bordel comme rite de passage

Mais la démonstration de virilité implique bien plus que des regards avides de désirs sexuels et bien plus que la sympathie de certaines clientes. La sphère professionnelle ne permet pas en effet des situations plus audacieuses. C'est pourquoi le narrateur et ses amis se dirigent vers le lieu le plus marquant sur le plan viril : le bordel. Ce lieu favorisant l'entre-soi masculin, l'émulation et la valorisation masculine, est en effet au cœur de la construction de l'identité virile des jeunes protagonistes dont « la véritable préoccupation, lancinante, secrètement sous-jacente à toute [leurs] conversations, c'était la femme » (AB, 191). Cette preuve d'initiation s'avère être fondamentale à l'attestation de la virilité qu'incarne la puissance sexuelle. Comme l'affirme Alain Corbin, « le besoin de foutre est considéré, dans l'entre-soi masculin, comme

un constituant essentiel de la virilité. Il justifie l'audace et la salacité des conduites[464] ». Le passage au bordel est donc inévitable pour que les jeunes hommes puissent franchir cette barrière les séparant de la phase « homme viril ». Quoique désapprouvant ce genre d'altérité, le narrateur, influencé par Nessim, se voit dans l'obligation de répondre à cet appel impératif de l'orgueil viril, l'attestation sexuelle :

> J'ai compris alors que s'il prenait l'air de l'homme expérimenté c'était pour masquer sa honte. Il avait rendu visite aux prostituées et n'arrivait pas à m'avouer sa fierté et sa gêne. L'énoncé des principes servait à la fois d'excuse, de diversion et d'entrée en matière. Accompagné d'un collègue de bureau, il s'était rendu dans une maison présentant toutes les garanties, avec des filles propres.
> —L'expérience serait merveilleuse si on parvenait à faire abstraction de l'endroit et des circonstances.
> A-t-il pu fermer les yeux sur les détails hideux, sur les présences inopportunes ? Non. Il subit un choc. Cela arrive à tout le monde, la première fois, il surmontera sa timidité et ses préventions […]
> —Tu pourras m'accompagner si tu veux.
> Et nos refus ? Notre intransigeance d'hier ? Ne nous étions-nous pas promis de ne jamais boire de cette eau-là ? Combien souvent n'avions-nous voué aux gémonies et à la vindicte d'une future opinion publique éclairée les responsables de ces pratique honteuses, les indignes commerçants de chair humaine ? Y a-t-il une pire dégradation de la femme et de l'amour ? Et nous voici prêts à mettre de côté nos principes et nos indignations et à nous rendre complices de ce sordide trafic (AB, 202-203).

Face à ce test de virilité, le narrateur ne peut se décommander. Partagé entre ses convictions sur les valeurs morales viriles exaltant la vertu qui exigerait dans ce contexte le rejet de telles pratiques (les jeunes amis étaient convaincus de l'importance de l'abolition de ces lieux infames pour la réforme sociale de leur pays) et son désir de prouver sa virilité physique à ses yeux et aux yeux de ses compagnons, il finit par céder à l'appel du bordel, preuve qu'il a bien incorporé les valeurs de sa culture ancestrale héritée d'une génération à l'autre. Les jeunes hommes, quoique défenseurs de la liberté féminine, succombent tous à la tentation. Ils démontrent ainsi que l'épreuve de l'orgueil virile est plus forte et qu'ils demeurent prisonniers de cette idéologie dont ils n'arrivent pas à se détacher malgré toute leur bonne volonté.

---

[464] Alain Corbin, *L'histoire de la virilité, Tome 2, op.cit.*, p. 126.

La description de cette scène occupe de nombreuses pages témoignant de l'importance de cette épreuve d'initiation sur l'identité masculine des protagonistes. Le narrateur livre aux lecteurs les moindres détails de cette expérience assez éprouvante. On assiste ainsi d'abord à la description de l'espace dans lequel aura lieu l'épreuve suprême de la virilité :

> La maison semblait complètement plongée dans l'obscurité. Dans cette rue sombre, nous avancions tels des comploteurs […] le mystère faisait partie du décor. Cette maison de passe, comme les dizaines d'autres disséminées dans tous les quartiers, des plus huppés aux plus misérables, fonctionnait dans l'illégalité (AB, 205).

Conscients du danger qu'ils courent, les jeunes héros bravent leur peur et atteignent la maison illégale pour y trouver un apaisement à leur fort désir de prouver leur virilité. L'expérience est violente, dès leur arrivée sur les lieux, ils sont repérés par les prostituées :

> L'une d'elles […] se dirige vers Nessim et en guise de salut, pose sa main sur sa virilité pudique […]
> —Et il dit qu'il ne sait pas encore s'il veut. Moi je sais qu'il veut.
> Et elle exhibe la preuve à l'appui. Nessim est tout rouge. Moi, tout bouleversé par la nouveauté d'une telle scène de violence, je ne sais si je dois le plaindre ou l'envier […] Je suis pris de panique. Vais-je être soumis au même traitement que Nessim ? […] Je me protégeai instinctivement comme si j'allais recevoir une gifle ou un coup de poing […] Bien qu'elle s'installe sur mes genoux, ses pieds touchent le sol et elle s'y appuie pour se frotter contre moi. C'est tellement subi que je ne ressens rien […] (AB, 209).

La description détaillée de la chambre, gravée dans le souvenir du narrateur, met l'accent sur le malaise de celui-ci, concentré sur des détails autres que ceux qu'il devrait remarquer : « Meublée ? Si peu ! Le lit domine. La couverture sombre, élimée sur les bords, ne paraît pas trop sale. Deux chaises en bois à côté du mur. Quelques gros clous pour accrocher les vêtements. Un miroir défraichi. » (AB, 210). C'est ce lieu qui attestera enfin la virilité du jeune homme. La hantise de l'impuissance surgit, il faut tout faire pour la repousser. Le narrateur doit surmonter son angoisse et faire preuve d'une maîtrise de soi digne de tout homme viril :

> Pris de panique, je n'arrive pas à fixer mes yeux sur elle. J'examine l'ameublement rudimentaire […] Maintenant, c'est à moi de jouer. Mon cœur bat très fort. Vais-je pouvoir accomplir ma tâche d'homme ? Je sens mon cœur battre à tout rompre. Je veux différer le moment de la suprême épreuve. Je cherche à gagner du temps […] Je tends timidement ma main vers elle. Je touche un sein, puis l'autre. Elle rit pour m'encourager et son regard se fixe sur ma virilité impassible.
> —C'est toujours difficile la première fois, me console-t-elle (AB, 211).

Bien que « décidé à faire les choses proprement comme un homme » (AB, 211), le narrateur, subissant le même sort que son ami Nessim, ne peut réussir son épreuve d'initiation dès la première fois : « Rien à faire. Ce que j'attendais avec l'impatience de mois et d'années de désir comprimé s'abime dans le devoir à remplir et la preuve à donner […] J'ai l'impression que mon poids fond, que ma taille se rétrécit. Je suis tout petit. Je suis au bord des larmes » (AB, 212). S'il craint l'impuissance virile, le pire pour le jeune homme, c'est de subir la honte devant ses pairs : « l'échec me guette et à sa traîne, les moqueries et les ricanements » (AB, 212). La torture que subit le narrateur à la suite de cet événement met l'accent sur la dureté et la pénibilité d'une telle épreuve initiatique :

> J'évite le regard de Nessim et, penaud, je l'accompagne dehors. Il comprend. Lui aussi est passé par là […] Mais je ne l'écoute plus. Comment m'y prendre pour le supplier de ne parler à personne de ma honteuse performance ? Puis, une inquiétude plus pesante m'assaille. Et si je n'arrivais jamais à agir en homme ? (AB, 213)

Refusant de rester sur un échec, le narrateur se porte absent au travail le lendemain et retourne au bordel démontrer sa puissance virile, obsédé par ce « complexe viril », pour reprendre l'expression d'Olivia Gazalé, qui consiste à assumer « l'inquiétude primordiale de l'homme quant à son identité sexuée, ce sentiment permanent de menace, de vulnérabilité, qui le condamne à devoir sans cesse prouver et confirmer, par sa force, son courage et sa vigueur sexuelle, qu'il est bien un homme, autrement dit qu'il n'est ni une femme, ni un homosexuel [465]». Fort heureusement pour le narrateur, cette fois-ci la réussite est au rendez-vous :

[465] Olivia Gazalé cité par Jean-Jacques Subrenat, « Le deuil de la virilité », *op.cit.*

> L'espace de quelques minutes et la preuve est faite. Je passe l'épreuve avec succès, haut la main, mais sans le moindre témoin. Personne n'attestera ma victoire. Samira ne ménage pas ses louanges. Triomphant, je scrute son corps tel un objet inanimé. Et déjà, je retrouve ma solitude (AB, 213).

Ayant obtenu son certificat d'attestation de virilité physique, après le passage obligé au bordel, le narrateur se réjouit de réussir la transition entre garçon et homme. Mais bientôt, « les preuves données hâtivement dans l'intimité des maisons closes aux conclusions incertaines ne [le] satisfaisaient plus. [Il] réclamait des assurances et [il] avait besoin de consolidations » (AB, 215). Il ressent alors le désir insistant de démontrer sa virilité par l'exaltation des vertus et des qualités attribuées à celle-ci. Les conjonctures sont favorables à cette ambition : « la guerre était bien finie » (AB, 224). Ce moment qu'ils attendaient depuis des années est enfin là. Les jeunes hommes ont désormais la chance de prouver leur virilité par leur engagement socio-politique dans le but de reconstruire leur nation : « Nous avons jeté les bases de la société nouvelle dans de multiples articles et au cours d'interminables discussions […] Partout des voix s'élevaient qui promettaient à l'humanité, enfin délivrée de la peur, un monde libre et fraternel. À nous d'en bâtir l'édifice, à la mesure de nos désirs et de nos volontés » (AB, 225). Partagé entre le désir de partir s'affirmer ailleurs, là où l'horizon ouvert lui permet d'évoluer, de devenir un homme, de s'épanouir, et entre la volonté de construire son pays avec tous les jeunes hommes irakiens en effervescence, il ne sait quelle voie choisir. À l'idée de partir, un sentiment de culpabilité s'empare des jeunes rebelles, trouvant que « le moment serait mal choisi de tout quitter, de partir quand tout était encore en chantier » (AB, 225). Un homme ne doit-il pas sacrifier sa vie et son honneur pour la patrie ? Ne doit-il pas s'investir dans l'édification de sa nation après-guerre comme l'exige le code de la virilité ? Pour se déculpabiliser, le narrateur et ses camarades justifient leur départ par la perspective d'un éventuel retour : « Nous calmions nos regrets anticipés et notre mauvaise conscience, en nous disant que notre départ ne serait qu'une halte. Nous nous accordions des vacances bien méritées. Nous allions chercher dans le lointain Occident des armes nouvelles, des instruments de combat » (AB, 225). Ils auraient voulu rester, se battre pour leur nation, prouver qu'ils étaient des hommes sur tous les plans. Mais comment agir tel un homme dans un espace qui ne veut pas de nous ? Le narrateur réalise que tout cet optimisme n'est que leurre, et que la fin de la guerre n'apporte aucune amélioration dans la situation des Juifs : « Notre première déception fut de constater que la libération de l'Europe, la disparition de la barbarie hitlérienne

n'annonçaient pas le début d'une ère nouvelle dans notre pays » (AB, 224). En effet, c'est le néocolonialisme qui se substitue à cette « guerre […] que l'Occident menait en [leur] nom » (AB, 225). C'est la corruption, l'oppression, la dictature qui s'installent sur le territoire irakien imposant les nouveaux codes sur cet espace reconquis. Contrairement aux attentes du narrateur, « Juifs, Musulmans et Chrétiens [ne] vivront [pas] dans une éternelle euphorie, découvrant les joies d'une entente sans tache et d'une harmonie retrouvée » (AB, 225). Cette nouvelle donne met fin aux espérances d'une reconstruction de la nation qui va de pair avec celle de la virilité :

> La situation des Juifs devenait chaque jour plus menacée. Le gouvernement prenait tous les moyens pour contrôler leurs mouvements. La porte de sortie se fermait de plus en plus pesamment. Sans doute, y avait-il trop de corruption dans les hautes sphères pour que les Juifs les plus fortunés ne puissent échapper aux filets qu'on leur tendait de toutes parts. Ils y mettaient le prix » (AB, 284).

Comment l'épanouissement de la virilité peut-il se réaliser dans un tel espace étouffant ? La corruption, la malhonnêteté, les injustices ne peuvent guère fournir un milieu favorable à toute évolution identitaire, encore moins à celle des hommes. Cette défaite virile qu'exprime la grande déception des Juifs n'est d'ailleurs pas limitée à ces derniers. Tous les jeunes hommes seront touchés, et la crise de masculinité ne fera aucune différenciation entre Juifs, Chrétiens ou Musulmans. L'attitude de Saïd illustre bien cette défaite de la virilité, l'échec de toute tentative de réussir sa construction de virilité dans un espace postcolonial où l'indigène doit se renier pour exister.

En effet, Saïd est l'une des figures les plus symboliques d'*Adieu Babylone.* Désireux de se rendre à l'étranger, « pour obtenir une bourse, Saïd faisait intervenir connaissances, parents et amis » (AB, 267). Bien que « son talent [soit] multiple et universel, il avait honte de son titre d'étudiant » (AB, 267), honte de son art et de son métier de professeur de dessin, là dans son pays natal, cette terre héritière d'une civilisation fécondatrice de tant d'autres. Subissant les railleries de ses camarades sur l'Irak, « lui qui défendait d'habitude le patrimoine glorieux de son pays, à cette occasion il ne protesta point » (AB, 268). Se rendant à la triste évidence en voyant sa civilisation vaincue, Saïd décide d'abdiquer. Invitant ses camarades chez lui avant son départ, il fait preuve d'une grande déstabilisation virile, d'un grand désarroi identitaire ; il renie son âge, il se rajeunit de 5 ans, croyant que sa virilité en serait rehaussée : « Pourquoi

cette coquetterie propre aux femmes ? » (AB, 268) s'étonne le narrateur. Saïd ne se contente pas de cela. Il va jusqu'à renier son frère, le tabagiste dont les vêtements (« il portait le yachmagh et la dishdasha » (AB, 269) et l'espace (sa boutique) restent attachés à la tradition. Comble de l'avilissement, il renie sa mère qu'il fait passer pour la bonne (à tout faire). Il renie enfin son espace ; sa chambre, précise-t-il, est sa chambre de travail et son lit de fer est un lieu de sieste uniquement (AB, 270). Sa mère serait-elle la mère patrie, et le lit serait-il le symbole du berceau des civilisations ? Saïd offre à ces hôtes du cognac et du whisky au lieu de l'arak (boisson alcoolisée traditionnelle), des biscuits importés d'Angleterre et leur présente le thé, non dans de petits verres comme l'impose la routine, mais dans des tasses, à l'européenne. Il se renie pour être reconnu par l'Autre, le Dominant, l'Occidental, ayant perdu sa place définitive dans cet espace qui le repousse, comme il repousse ses jeunes compatriotes. La subversion de l'attitude de Saïd laisse le narrateur tristement méditatif : « Allions-nous être les complices de ce simulacre, qui nous apparaissait comme une dégradante comédie, voire une trahison. Ce n'était plus un jeu […] devrions-nous comme lui, renier notre mère et avoir honte de coucher dans un étroit lit de fer ? » (AB, 272). Le comportement de Saïd, sa volte-face, son reniement de ses origines, de sa culture et de son espace, ne symbolise-t-elle pas la mort métaphorique de l'homme viril dans son pays au lendemain de la guerre ? Le narrateur n'aura pas le temps de remédier trop à ce genre de réflexions. Ce sentiment de culpabilité face à l'abandon de son territoire s'effacera aussitôt devant le sentiment d'angoisse s'emparant des jeunes protagonistes juifs. Il faut agir le plus vite possible :

> —Fais ton possible pour partir au plus tôt, dis-je à Nessim.
> Mon conseil n'en était pas un. Je ne faisais qu'exprimer mon inquiétude.
> —Oui, tu as raison. Autrement, il sera trop tard. Inutile d'affirmer davantage notre commune angoisse (AB,284).

C'est par ce triste départ imposé, cet arrachement à la terre natale que l'auteur choisit de clôturer le roman :

> Ma famille était là, au complet. À la tristesse de la séparation se mêlait le soulagement de quitter ces murs qui se couvraient d'ombre, s'obscurcissaient. J'étais le premier à quitter les lieux […] mon enfance sera préservée, je ferai mon entrée dans le monde nouveau sans m'amputer d'une part privilégiée, sans disperser en pure perte ce monceau de rêves et de souvenirs […] pourvu que ces

> visages demeurent à jamais vivants. Déjà le sable nous enveloppe et étend un rideau, nous coupant de la ville qui s'éloigne dans un brouillard sale, lugubre, sombre (AB, 286).

Ainsi décrite, la ville natale du narrateur disparaît dans une image laide et repoussante, renvoyant au grand espace du pays qui ne contient plus cette jeunesse au comble du désarroi. Ce triste départ, quoique douloureux, s'avère salutaire dans le cas du narrateur. Il sera en effet suivi des milliers de jeunes hommes, lesquels quittent leur terre natale où toute construction identitaire est entravée, pour se déplacer vers un autre espace prometteur. Ce dernier offrira alors l'espoir à toute cette jeunesse de se régénérer dans un lieu favorisant leur épanouissement identitaire sur tous les plans.

8.11 Du bordel au cachot. De l´insouciance à la délinquance

À l'instar du roman de Kattan, le bordel est un lieu constitutif de l'espace social égyptien des années soixante. Mais dans le cas de Sabir, c'est un lieu non favorable à tout épanouissement de la virilité. Car, contrairement aux jeunes protagonistes d*'Adieu Babylone* qui s'y rendent pour attester leur puissance virile, Sabir y a accès par filiation étant le fils de Bassima Omran, l'une des plus grandes intrigantes d'Alexandrie.

Nous avons déjà montré que l'absence du père et sa quête constituent le pivot central autour duquel est construite l'œuvre de Mahfouz. Dès l'ouverture du roman, on l'a vu, la mère apprend à son fils l'existence longtemps cachée d'un père « respectable, un notable dans tous les sens du terme. Sa fortune et son influence sont sans limites » (Lq, 19). Incrédule, Sabir est anéanti par la nouvelle et le lecteur sent déjà l'importance du père dans la vie de ce jeune homme qui a grandi sans modèle et sans l'affection paternelle. Il se répète à lui ou à sa mère comme s'il rêvait : « - Mon père est vivant ! C'est incroyable ! Mon père est vivant… Mon père est vivant…répéta-t-il » (Lq, 17). Ce père, décrit par la mère au seuil de la mort, donne déjà un aperçu de ce qu'aurait pu être Sabir s'il avait vécu avec son géniteur. D'ailleurs la mère de Sabir renforce cette idée par ses propos dévalorisants sur sa propre personne et sur son parcours : « Je t'assure que l'argent n'est pas tout. J'étais riche, c'est bien vrai, mais je n'ai pu te donner ni respectabilité, ni emploi, ni paix. » (Lq, 21). L'aveu de la mère résumant la

condition actuelle de Sabir illustre cette notion de dévirilisation qui atteint le jeune homme dans un tel contexte. Elle lui explique que son amour pour lui n'a pas suffi à faire de lui un homme. La surprise suivie de la frustration laisse voir chez le jeune Sabir toute l'amertume de ne pas avoir connu son père, perdant ainsi toute l'influence qu'il aurait pu avoir sur son devenir d'homme viril. Nous sommes tentée de voir en *La quête* un roman d'apprentissage où le garçon doit se construire et s'affirmer sans la présence de son père. Ainsi que l'affirme Jean-Jacques Courtine, « les romans d'apprentissage dans lesquels un jeune garçon qui se trouve avoir affaire à un père absent, brutal ou défaillant, va devoir apprendre quelque chose de l'ordre de la virilité par l'apprentissage de la violence corporelle[466] ».

C'est exactement ce qui se produit dans *La quête* où Sabir doit exhiber sa virilité par la violence, obligé souvent d'« aller poing levé pour faire taire ceux qui étaient trop prompts à [les] insulter, [lui et sa mère] » (Lq, 210) . Sa virilité, se limitant à ce genre de comportement, n'a pas eu l'occasion de se manifester autrement, sa mère le dorlotant toute sa vie. Aucune qualité virile ne semble lui avoir été acheminée. Cette virilité, sous-tendant la sagesse, la précaution et la perspicacité de l'homme viril, ne surgit point quand Sabir décide de vendre tous ses biens pendant l'incarcération de sa mère en attendant son retour. Fruit de l'insouciance et de la négligence poussées à l'extrême, la vente de sa dernière demeure sera lourde de conséquences. Le dernier espace qui lui reste - que sa mère espère retrouver à sa sortie de prison, avant sa mort - est également dilapidé. Sans abri et sans le sou, Sabir erre désormais dans l'unique objectif de retrouver son père. Ce point de départ donne déjà un aperçu sur l'état pitoyable de ce jeune homme peu dominant. Comment en effet un homme peut-il être viril s'il ne possède rien, s'il n'a même pas un toit sous lequel s'abriter, se réfugier ? C'est d'ailleurs cette condition de sans-abri qui va déterminer le destin de Sabir et son parcours étant donné qu'elle constitue le début des épreuves qu'il va devoir surmonter.

La première épreuve justement qui se présente à lui est celle du bordel. Ici, le bordel n'est pas un lieu où il devra passer quelques minutes pour témoigner de sa virilité, mais un lieu permanent qu'il devra occuper en tant qu'employé. Après la mort de sa mère, Sabir hésite entre

[466] Jean Jacques Courtine, *La virilité est-elle en crise*, *op.cit.,* p. 179-180.

partir à la recherche risquée de son père dont il ne sait rien, ou reprendre la voie de sa mère en profitant de ses propres atouts physiques dans la prostitution (privilège accordé par sa beauté physique). Plongé dans ses réflexions, il se rend au cabaret Miramar où il retrouve une collègue de sa mère qui l'encourage fortement dans cette direction en flattant son orgueil viril :

> Je n'ai pas pu aller te présenter mes condoléances, mais je savais que tu viendrais au cabaret. Les boites de nuit font bon accueil aux affligés, et chacun se demande où tu es passé ! La pluie cessa, et comme il se levait d'un bond en prétendant avoir à faire, elle murmura : « Tu n'aurais pas des ennuis d'argent par hasard ? un gars comme toi n'est jamais à court, s'il le veut… » Il lui serra de nouveau la main avec froideur et s'en fut. Un gars comme toi n'est jamais à court…Pour sûr ! (Lq, 28).

La répétition de la phrase « un gars comme toi » dans le passage n'est pas anodine. Nous pouvons voir dans le fait d'insister sur l'atout physique de Sabir comme moyen pour s'en sortir de sa misère prochaine, une forte atteinte à sa virilité. On peut comprendre les propos de la dame de deux manières : soit qu'il se prostitue dans le sens littéral du terme pour gagner sa vie, soit qu'il rejoigne les maquereaux et use de son aspect viril pour enrichir la clientèle. Dans les deux cas, la virilité de Sabir est mise à mal, qu'il vende son corps comme une femme prostituée, d'où l'efféminisation, pire ennemie du portrait viril classique, ou qu'il se vende au marché qui profite de ses services pour s'enrichir et agrandir le réseau de prostitution. En acceptant cette proposition, il agrandira le marchandage du corps masculin que d'autres hommes, plus forts, exploitent dans leurs projets. Il deviendra donc un objet et non plus un sujet, ce qui ne peut correspondre à la figure de l'homme viril, libre et dominant dont les critères essentiels répétés tout au long du récit sont : l'honneur, la liberté et la paix.

Le refus de Sabir de s'abandonner au chemin de la prostitution est-il une épreuve de virilité ? Nous pourrions en croire ainsi s'il avait décidé d'entamer une véritable vie d'homme, à savoir rechercher un travail, tenter d'entreprendre des études, acquérir une formation. Hélas, non, on apprend que Sabir « refuse de sombrer dans le proxénétisme après avoir découvert [ses] origines » (Lq, 200) et qu'à partir de ce moment il n'a en tête qu'une seule idée, soit de retrouver le père absent.

Pourtant le récit ne manque pas de rappeler que Sabir possède une qualité fondamentale chez tout homme viril : la puissance sexuelle. Sur ce plan, Sabir semble maître de lui et sa preuve est faite depuis son plus jeune âge. Le récit nous le montre comme un homme expérimenté dans la chose : « Ah ! Il avait souvent aimé plusieurs femmes à la fois sans tourment, sans malaise […] » (Lq, 102). Nous comprenons que c'est un homme sans scrupules qui n'hésite ni à tromper ni à se jouer des filles sans soucis. Le souvenir des ébats amoureux qu'il a eus avec la fille de l'impasse Quourachi met en relief cette sexualité dominante par laquelle passe la construction de la virilité du jeune homme qui ne peut énumérer les « aventures nocturnes tissées de jouissances et de luttes bestiales. » (Lq, 101). Croyant reconnaître la même fille en l'épouse du propriétaire, Sabir n'aura aucune difficulté à séduire Karima, et leur relation démarre aussitôt qu'il est hébergé. Une preuve que la virilité de Sabir ne le trahit pas et qu'il se sent dominant avec son amante, laquelle ne ménage pas ses éloges sur la compétence sexuelle de Sabir. Suite à l'aveu de ce dernier qu'il n'a aucune qualification et qu'

> en réalité, [il n'est bon à rien], elle ébouriffa du doigt sa poitrine broussailleuse et murmura : Sauf à faire l'amour… »
> Il sourit dans l'obscurité.
> « Que nous préserve l'avenir, à ton avis ?
> – Notre situation est délicate; mon mari est retors.
> – Il est tellement vieux !
> – Très vieux ! J'ajouterai qu'il appartient à une lignée si résistante qu'on croirait que la mort les a oubliés !
> – De toute façon, il survivra au reste de mon pécule.
> – S'il soupçonnait quelque chose de louche, c'en serait fini de nos rendez-vous !
> Il serra sa main sur sa poitrine.
> « En ce cas, nous fuirons !
> – Je suis prête, mais que ferons-nous après ?
> – Sans mon père, même notre amour n'a pas d'avenir ! Railla-t-il sèchement.
> – Réfléchis au lieu de rêver (Lq, 93).

Cette scène met en relief la puissance sexuelle de Sabir, signe de virilité fertile, il en est conscient, et s'en réjouit, souriant dans le noir. Pourtant, le passage ne se termine pas sur cette note, puisque les traits attribués à Sabir sont des traits féminins selon la loi des genres. Dans cette scène on constate que Karima mène la conversation rationnellement et que Sabir a plutôt un rôle passif, rêveur, ce qui qualifie, selon la dichotomie, le genre féminin. Karima réfléchit à des solutions concrètes et incite son amant à faire de même en lui ordonnant de cesser de rêver. L'emploi de l'impératif est très significatif à cet égard. Karima ne ménage pas ses mots et ne

se retient pas de montrer à son amant qu'il propose des projets sans réflexion, qu'il manque de réalisme, qualité attribuée au sexe supérieur de la gent masculine comme le voudraient les règles régissant les rapports du genre. Ainsi que le précise Olivia Gazalé, la notion de fatalité est le lot de la femme qui doit subir, contrairement à l'homme, lequel par sa supériorité naturelle, doit agir : « Survie oblige, à travers les millénaires, l'homme a cultivé la force physique et a eu recours à la violence. De là vient la notion que le *sang versé* par l'homme contraste avec le *sang perdu* par la femme durant ses règles : volontarisme contre fatalité[467] ». Dans un même ordre d'idées, François de Singly constate que « l'horreur pour les hommes est de devenir ''passif''. N'est-ce pas aussi, à un autre niveau, qu'ont été dévalorisés les garçons qui aiment lire de la littérature ? Ne feraient-ils pas mieux, soit de se dépenser, de se donner physiquement, soit de vaincre des équations mathématiques[468] ? ».

La passivité étant l'ennemi de l'homme viril, Sabir ne peut répondre à ce critère fondamental de la virilité. C'est en effet Karima qui semble porter le volontarisme en elle pendant que lui se réfugie dans des rêveries propres au genre féminin. Se croyant être né sous une bonne étoile, Sabir n'entreprend aucune action virile pour changer sa situation. Plus tard, quand il constate le jeu de sa maîtresse qui s'absente plusieurs nuits d'affilée, il se rend compte à quel point c'est elle qui le domine et non pas le contraire :

> Les minutes s'écoulèrent dans la rage et l'anxiété. Non, jamais il n'avait subi une telle humiliation. L'humiliation du désir avide. L'humiliation de la quête vaine. L'humiliation de la hantise de l'humiliation… cette nuit-là fut semblable à la précédente, insomnie, rancœur et migraine […] cette femme lui était indispensable; elle était sa vie, le seul espoir qu'il lui restât (Lq, 113)

Ce passage où Sabir exprime sa souffrance et son désespoir, révèle la subordination de Sabir par rapport à Karima. L'humiliation qu'il ressent, cette atteinte à son orgueil viril, n'apporte aucun changement dans sa façon de voir le monde. Il n'a pas ce sursaut que la virilité devrait provoquer. Il semble, au contraire accepter cette fatalité selon laquelle « l'ascendant de l'Autre

[467] Olivia Gazalez, « Le deuil de la virilité »*, op.cit.*

[468] François de Singly, *Le masculin pluriel, op.cit*., p. 164.

régnait sur sa vie comme son propre destin. Ce pouvoir était si vil qu'il la méprisait parfois autant qu'il l'adulait. » (Lq, 100). Pourquoi cette torture ? Pourquoi s'obstine-il à suivre Karima et non pas Ilham, alors que c'est cette dernière qui lui propose une voie salutaire ? Préfère-t-il Karima car elle lui offre la facilité, à l'image de sa mère qui le prenait en charge ? Ou plutôt parce que son souvenir est lié à jamais au souvenir de son cher espace, la ville d'Alexandrie, qu'il quitte définitivement : « Elle se mêlait dans son imagination au bruit de la mer, aux senteurs d'embruns, au gout de sel et d'iode, à l'amour du pays […] » (Lq, 101). Ce qui le rapproche de Karima paraît bien plus fort que le désir qu'elle dégage par sa sensualité sauvage, elle lui apporte du réconfort parce qu'il s'identifie à elle, comme à sa mère, alors qu'Ilham semble complètement inaccessible : « Dans leurs veines bouillonnait le même instinct animal, l'appel de la nature, l'aveuglement et l'impudence, au contraire d'Ilham dont l'aura accédait à des sommets auxquels nul ne pouvait prétendre… » (Lq, 101). Dans son grand désarroi, il s'accroche plus que jamais à Karima et se soumet entièrement à ses caprices. Quand cette dernière revient enfin après s'être absentée plusieurs nuits consécutives, elle lui fait comprendre que leur relation ne peut durer plus longtemps comme cela : son mari se réveillant, contrairement à son habitude, en pleine nuit, il lui aurait demandé si elle avait passé la nuit près de lui. Flairant le danger, elle s'interdit d'aller voir Sabir : « […] Nous ne pouvons tout risquer à l'aveuglette, nous y perdrions et l'amour et l'espoir. Un seul mot peut causer ma perte, ne l'oublie pas ! » (Lq, 114). Ruse de sa part ou pure vérité ? Sabir ne peut trancher. Obligé de s'adapter aux nouvelles donnes, il doit prendre une décision : agir, fuir ou se résigner à attendre le père. En attendant, il est condamné à vivre dans cette petite chambre, seul, sans argent, sans espoir et sans avenir. Dès lors, le jeune homme est mis à rude épreuve. Il réalise que sa chambre est un lieu précaire qu'il devra quitter tôt ou tard, étant donné que ce lieu est conditionné par le pécule du jeune homme qui se vide à vue d'œil. Quitter cet espace est donc inévitable. Tel est la réelle épreuve de Sabir. Mais comment ? Pour aller où ? Aurait-il eu à subir le même parcours s'il possédait un chez soi, s'il avait eu un toit sous lequel s'abriter ? Cette transition spatiale s'avère donc être l'épreuve initiatique par laquelle doit passer le jeune homme. C'est le rite de passage qu'il doit franchir pour retrouver son identité et sa virilité à la fois. Se sortir vainqueur de cette situation dégradante, et se sortir littéralement de cette cellule, cette misérable chambre de fondouk, se présente comme l'ultime défi à la virilité de Sabir. Un homme se doit

de combattre, de se dépenser pour gagner son pain. Tout le portrait opposé de Sabir qui veut continuer de « se la couler douce ».

Le lecteur ne sera donc pas surpris de voir que ce rite de passage par lequel Sabir doit passer sera raté. N'ayant pas les qualités essentielles à la réalisation de ce projet (la persévérance, la détermination et la volonté), Sabir ne veut point se détourner de sa quête infructueuse. Quand Ilham lui déconseille de renouveler l'annonce (qui jusque-là n'a servi à rien), en lui assurant que le disparu ferait surface quand il le voudrait, Sabir s'entête à continuer dans la même direction, convaincu que seule la résurrection du père le sortira de son gouffre :

> Elle ignorait que c'était lui qui avait besoin de l'absent et non l'inverse. Qu'il en avait besoin non seulement par amour de la liberté, de l'honneur et de la paix, mais aussi par peur de basculer dans la criminalité. Elle ne savait rien du spectre de l'opprobre qui le taraudait, rien de l'impasse où il se trouverait lorsque l'argent bientôt viendrait à faire défaut. Il ne pouvait plus faire appel aux avocats, chefs de quartier et autres conseillers, et aurait bien voulu déclarer forfait, mais il lui était difficile d'interrompre sa quête. Si un jour il en décidait ainsi, ce serait pour se jeter sur une autre voie comme un taureau aveugle.
> « Renouvelons l'annonce une dernière fois », dit-il (Lq,100)

Refusant d'envisager d'autres alternatives, Sabir veut poursuivre ses chimères. Il s'obstine à ne pas vouloir travailler, à ne pas se battre. Cette figure de Sabir pathétique, méprisable, mou, comparé à un « taureau aveugle », accusant la fatalité et non pas sa lâcheté et sa faiblesse, ne peut en effet se conformer au profil d'un homme viril. Il ne cesse de répéter qu'« il faut que son père revienne pour le tirer de cette impasse » (Lq, 104) , qu'il est « pauvre et démuni […] et s'il ne [lui] revient pas, [il ne vaudra] pas mieux qu'une poignée de poussière au passé enfoui dans la débauche de l'infamie. » (Lq, 105). Quand Ilham lui propose de l'appuyer dans un projet, il ne manifeste aucun intérêt à l'évènement et retient seulement le fait qu'Ilham ait parlé à sa mère de lui : « ''Maman, à qui j'ai beaucoup parlé de toi, suggère que tu cherches un emploi au Caire.'' Maman…Les mères lui faisaient peur. Comme la sienne, celle-ci le percerait à jour d'un seul regard, et les rayons mensongers que darderaient ses yeux ne l'aveugleraient pas. » (Lq, 105). Comme un petit garçon pris en faute, Sabir fuit la mère d'Ilham par crainte d'être démasqué. Un véritable homme ne devrait-il pas pouvoir affronter quoi que ce soit et qui que ce soit courageusement ? Thierry Hoquet répondra en écho :

« l'homme viril ne doit pas avoir peur des femmes [469]». Mais notre anti-héros agit toujours comme un enfant; il se cache, il va avoir recours au Sheikh pour connaître l'invisible (Lq, 106) et, accusant toujours la fatalité, il entreprend de se livrer au meurtre.

S'il ne peut réussir à travailler, à devenir un homme, Sabir doit à présent du moins réussir dans l'épreuve du crime. Tel est le nouveau défi. Toute la vigueur qui lui manquait jusqu'ici paraît subitement : « Soudain farouchement résolu, il se redressa dans l'obscurité, éperdu de désespoir, puis se rassit, fiévreux malgré le froid ambiant […] Les circonstances ne nous laissent pas le choix, nous n'avons plus le loisir de tergiverser » (Lq, 116). Même quand Sabir exprime son accord de procéder au meurtre, il est incapable de toute flegme. Il a constamment besoin d'être soutenu par Karima qui tient les rênes, et qui lui explique exactement quoi faire, la tête bien sur les épaules :

> —On entend souvent parler de complots de ce genre où l'assassin finit par tomber dans le filet » fit-il réticent.
> Elle répliqua avec froideur.
> « Parce qu'on n'entend parler que de ceux qui échouent ! »
> Tyrannique…Autant que ta mère, sinon davantage !
> « C'est tout ?
> —Pas encore. Il faut qu'il y ait vol pour justifier le crime […] Je m'en charge…Toi, prends garde de ne pas laisser de traces. Ces chiens ont du flair […] Étudie bien l'immeuble retorqua-t-elle froidement, tu as quelques jours devant toi. Attention qu'on ne te voie pas passer d'une terrasse a l'autre. Tu es courageux, j'en suis sure, sinon je renonce à comprendre quoi que ce soit à ce bas monde… » (Lq, 117-118)

La récurrence de l'impératif suivie de ce genre d'encouragement met l'accent sur la domination de Karima et l'infantilisation de Sabir paraissant comme un petit enfant à qui on fait retenir une leçon. Karima flatte son orgueil viril pour lui donner des forces avant d'exécuter le crime. Tout le comportement de Sabir à partir de ce moment annonce l'échec de la dernière épreuve qui se présente à lui. Il retrouve ainsi plus tard Karima sur la scène du crime, dans la chambre du vieux mari, dans « cette pièce affreuse où il lui sembla que le lit, l'armoire, le canapé turc, avaient des yeux qui l'observaient avec froideur et indifférence » (Lq, 123). Sabir fait preuve

[469] Thierry Hoquet, *la virilité. À quoi rêvent les hommes* ? Paris, Larousse, 2009, p. 79.

d'une crise de panique non conforme au portrait de l'homme maître de lui et de ses actes. Il a peur, a besoin d'être rassuré : « La moindre erreur nous perdra, dit-il – Reprends-toi, le tança-t-elle d'un ton sec. Tout est calme alentour, notre plan se déroulera comme prévu. » (Lq, 122). Après lui avoir donné la barre de fer, l'arme dont il devra se servir, « ils s'étreignirent […] froidement […] – Reste encore un peu, supplia-t-il » (Lq, 124), ce à quoi elle répond fermement : « Ressaisis-toi, agis avec sang-froid dans les heures qui viennent […] » (Lq, 124).

Au final, Karima n'a pas vu juste au sujet de Sabir. Ce n'est point l'homme courageux en qui elle investit ses espoirs et son salut. Au moment du crime, il devient une proie facile à une terreur sans pareille. Après avoir abattu « de toutes ses forces son arme sur la calotte coiffant le crâne du vieillard [il] recula, horrifié à l'idée de frapper à nouveau [et] sans songer un instant à s'assurer du décès de sa victime » (Lq, 128) s'enfuit par la fenêtre. Le mot « folie » qu'on retrouve parsemé dans tout le récit à partir de cet instant, montre bien l'état de Sabir à la suite du meurtre. Il a beau essayer de se ressaisir, de se remonter le moral : « tu dois agir en homme jusqu'au bout, sinon comment te glorifier d'appartenir à une lignée de criminels ? » (Lq, 133), « impossible de reculer, alors cesse de trembler, maîtrise-toi jusqu'à la mort » (Lq, 143), tout son comportement le trahit. Il oublie d'enlever le gant droit après le crime (Lq, 133), il est repéré par le concierge quelques heures plus tard, à 6 heures du matin (contrairement à ses habitudes). Ce dernier vient d'ailleurs lui remettre son portefeuille qu'il avait trouvé au pied du lit (Lq, 136). Pris de panique, Sabir décide de quitter la chambre quelques heures, le temps de se remettre de ses émotions pendant que les autres découvriront le cadavre. La chambre d'hôtel qui a connu ses états d'âme, sa déchéance progressive, cette chambre qui l'a vu s'unir avec Karima, monter le plan du coup fatal, sera une dernière fois sollicitée, personnifiée :« Il jeta un dernier regard à sa chambre, l'air de dire '' Ne me trahis pas'', puis sortit. » (Lq, 136)

Avec toutes ces erreurs commises, Sabir ose croire encore en sa bonne étoile: « Lorsque l'anxiété se sera dissipée, lorsque l'oubli l'aura chassé, tu recevras Karima dans tes bras, et avec elle tout ce que la vie te réserve de bonheur et de paix… » (Lq, 137) Mais c'est la panique qui l'emporte sur la bonne volonté d'être un homme : « il n'était plus sûr de rien, son crane bruissait de murmures, ses yeux étaient aveugles, quand ceux de ces diables verraient tout… » (Lq,134). Il tente de s'apaiser en résistant à l'envie de s'évader : « Malgré le frisson qui

contracta ses muscles, il se dit que des meurtres étaient perpétrés chaque jour en nombre infini et qu'il serait folie de songer à fuir à Alexandrie » (Lq, 135) se répète-t-il pendant son errance dans les rues du Caire. Or, la réalité le surprend en retrouvant le fondouk le lendemain du crime et il juge que

> revenir à l'hôtel est une rude épreuve, aussi terrifiante que l'aveu. Le plan que tu avais échafaudé est remis en question, comme si tu n'y avais jamais réfléchi. Il aurait fallu que tu quittes l'hôtel une semaine avant le crime. Le diable lui-même t'aurait innocenté. Mais voilà, ce cauchemar te vaudra sa moisson de regrets (Lq, 143).

Et voici que la lucidité de Sabir surgit alors qu'il est trop tard. Il n'avait effectivement pensé à rien, exécutant à la lettre les commandements de Karima qui disparaît les jours suivants, le poussant à sombrer davantage dans la folie, rendant le piège dressé par les inspecteurs encore plus facile à exécuter. En effet, Sabir est démasqué sans le moindre effort de la part de la police : « Sache que l'enquêteur t'a suspecté dès le début ! Il a épié tes allées et venues, dans les rues […] Comment a-t-il eu l'idée de charger Muhammad as-Sawi de te parler de la trahison de Karima ? » (Lq, 190)

Au fond de sa cellule, Sabir médite en attendant le verdict final, condamné pour deux meurtres prémédités, celui d'Abu Naja et de Karima, après avoir cru que celle-ci l'aurait manipulé pour hériter de la fortune du vieux et se sauver avec son premier mari. Son épreuve ratée, la transition spatiale de Sabir ne se fera point comme prévu. Sabir sortira de la chambre du fondouk vers celle de la victime pour prendre sa place définitive en prison. La prison qui va abriter les derniers instants de sa vie ne diffère pas trop de celle où il a vécu depuis l'instant qu'il quitte Alexandrie. Contraint de retourner dans sa chambre d'hôtel chaque soir, Sabir était également dans une prison. Dans une extrême lucidité, le jeune condamné n'espère plus rien des circonstances atténuantes dont l'avocat le met au courant. Ce dernier va d'ailleurs lui apporter des informations de son père. Cet être glorifié que Sabir attend pour récupérer sa liberté, son honneur et sa dignité, n'est finalement qu'un exemple de déchéance et de déshonneur, un homme qui « se mariait aussi souvent qu'il avait de maitresses, qui pratiquait l'amour sous toutes ses formes, sexuel et platonique, qui asservissait toutes les femmes, mûres ou pubères, veuves, mariées ou divorcées, pauvres ou riches, jusqu'aux servantes, ramasseuses de mégots

et mendiantes ! » (Lq, 197). La figure du père sur lequel Sabir a trop fantasmé, lui attribuant des qualités morales et des vertus liées à son imaginaire viril, ne répond point aux attentes du fils. Ce dernier découvre que le père se conforme à ce que nomme Pascal Riendeau « le mythe d'une hypervirilité et d'une toute-puissance sexuelle : réussir à épuiser sa partenaire, ‘‘posséder’’ plusieurs femmes à la fois, disposer d'un sexe infatigable qui devient un véritable objet de culte[470] ». Cet exemple qu'aurait pu aisément suivre Sabir pour réussir dans sa vie n'est pas celui qu'il espérait de la part de son géniteur. Il a fondé tant d'espoir en lui, croyant que la virilité du père reposait plutôt sur des principes prônant la sagesse, l'autorité et les vertus dignes de tout père respectable. De surcroit, le récit nous apprend que la fortune du père, « les millions de livres qu'il a amassées » (Lq, 199) proviennent du « commerce des boissons alcoolisées » (Lq, 199) et non pas comme Sabir croyait, d'un travail de notable honnête et noble.

Voici donc le modèle du père que Sabir aurait pu avoir si jamais les circonstances avaient permis qu'ils vivent ensemble. C'est au terme du récit que l'auteur choisit de révéler à la fois au personnage et au lecteur la réalité de ce père en échec aux yeux de son fils, de cette figure emblématique du chef de famille dont la progéniture est en errance, qui a choisi d'affirmer sa virilité uniquement par la puissance de son sexe et de sa poche. Plusieurs interprétations expliquent ainsi cette dévirilisation qui aboutit dans le cas de Sabir au crime :

> Un psychologue déclarait que Sabir souffrait du complexe de l'amour du père, et que ses pulsions criminelles s'expliquaient par deux données importantes, la première était qu'il avait trouvé en Karima un substitut à sa mère, raison de son amour pour elle, la seconde que son insensibilité l'avait conduit à se venger de l'existence en assassinant le propriétaire du fondouk, symbole du pouvoir, afin qu'on saisisse ses biens comme le gouvernement l'avait fait des biens de sa mère…Un cheikh, homme de religion, alléguait qu'il s'agissait essentiellement d'un problème de mécréance, et que si Sabir avait alloué à la quête d'Allah le dixième du temps qu'il avait alloué à la quête du père, Allah aurait accédé à tous ses désirs ici-bas comme dans l'Autre Monde…(Lq, 191- 192)

[470] Pascal Riendeau, *op.cit.,* p. 578.

Toutes ces raisons pourraient en effet justifier le comportement de Sabir, mais nous sommes tentée d'en ajouter une autre, celle du rôle de l'espace dans son parcours. Pouvons-nous en effet affirmer que l'état de sans-abri de Sabir a précipité son destin fatal ? Avec la perte de son chez soi, démuni de tout orgueil viril, de toute identité tout court, n'a-t-il pas agi comme un être qui n'a rien à perdre ? Tel que le décrit si bien Basma El Omari, il existe « un lien étroit entre le lieu et l'individu, même sans que l'on sache qui précède l'autre ou qui exprime l'autre. On ne prend conscience du lieu où l'on habite que lorsqu'il disparaît. Ou encore, on ne voit son invisibilité que lorsqu'on prend conscience de son existence[471] ». C'est en effet quand il est dépossédé du lieu où il habitait que le protagoniste prend conscience de sa détresse. Dans le cas de Sabir, ce lieu, la maison, a fortiori la maison familiale, est cet espace qui était censé le protéger, le rassurer. Il y a grandi sans père, et quand il apprend l'existence de ce dernier, il part à la poursuite de chimères, découvrant bien trop tard que son père n'est qu'un anti-modèle puisque le fils résiste tout au long de sa vie à suivre le même parcours suggéré par les relations de sa mère. Il réalise à la fin de roman qu'il a été banni par une double dépossession, celle de son père et celle de son espace. En perdant ce dernier, il se perd totalement. Cette maison disparue, usurpée, arrachée de la part des autorités condamnant la mère à la mort et le fils à l'errance, puis au crime et à la peine de mort, n'est-elle pas l'emblème de la dépossession progressive que connait Sabir durant sa courte de vie ? Ne rappelle-t-elle pas l'élimination engendrée par les stratégies (post)coloniales dans le but de briser l'attachement du peuple à sa terre natale, d'anéantir la mémoire et la culture collective ? Nous sommes tentée en effet de voir que cette double dépossession dont Sabir est victime est le symbole de tout le pays qui ne protège plus ses citoyens au lendemain de la Grande Défaite de 67. Ceci expliquerait alors pourquoi Sabir et beaucoup d'autres de sa génération n'ont pas pu devenir des hommes. C'est ce que veut montrer le roman : une famille sans père ou au père démissionnaire et défaillant, de même qu'une nation sans Autorité ou à l'Autorité défaillante, ne peuvent produire des hommes.

[471] Basma El Omari, « La géographie de l'absence » dans Rachel Bouvet et Basma El Omari (dir), *L'Espace en toutes lettres, op.cit.,* p. 131.

8.12 Abdel-Méguid et Chankeiti, les mariés frustrés

Les personnages masculins dans *Les Années de Zeth ne* sont guère mieux décrits par l'auteur. Nous avons montré comment Abdel-Méguid, le mari de Zeth, faisait preuve d'un complexe d'infériorité en employant les mots anglais, comment il n'avait pas assez de volonté pour finir ses études et obtenir son diplôme identitaire, se contentant de son poste médiocre d'employé à la banque. Nous avons également montré que la sphère professionnelle avait dévoilé son infériorité par rapport aux autres employés hommes qui ont pu avoir des promotions et ont pu avoir accès aux postes dans les pays du Golfe, critère de réussite sociale et matérielle à cette époque.

Si la sphère professionnelle est un lieu compétitif plein d'injonctions où Abdel-Méguid doit avaler son humiliation et sa honte de ne pas être à la hauteur des autres, elle révèle d'autres types d'épreuves. Aussi Abdel-Méguid doit-il faire face aux « stimuli érotiques » dans les rapports intersexes qu'il subit à la banque :

> Les stimuli érotiques, chez Abdel-Méguid, pendant le travail, n'avaient pas été affectés par les multiples obstacles dressés contre eux. Les parois qu'on avait ajoutées devant les bureaux pour cacher les jambes des femmes qui y étaient assises avaient été aussitôt compensées par de larges décolletés, et la révolution du voile – qui s'était répandu parmi les employées comme une traînée de poudre, au point que même les chrétiennes l'avaient adopté- par l'entassement voulu des bureaux sur des faces restreintes, qui autorisait, mieux que le simple regard, le contact direct avec les bords et autres parties saillantes (Z, 89).

Ce passage met en évidence toute la pression que ressentent les hommes dans l'espace du travail où ils sont exposés à cette altérité sexuelle, les forçant à faire preuve d'une maîtrise de soi digne de tout comportement viril. De la description spatiale des lieux émane une forte impression d'étroitesse obligeant les représentants des deux sexes à se coller les uns aux autres durant les heures du travail, suggérant aux hommes des images érotiques allant jusqu'aux attouchements et aux harcèlements. Si Abdel-Méguid avait fait preuve jusqu'ici d'un certain contrôle sur soi face à ces « stimuli érotiques », ce jour-là, il subit une pression hors pair quand arrive dans son bureau une cliente dont il avait préparé le dossier, Nefissa Abou-Hussein :

> Elle était telle qu'il se l'était imaginée : parfum étranger capiteux, robe en tissu luxueux aux couleurs harmonieuses (il n'eut pas été étonné qu'elle s'achevât sur des tongs), peau blanche (pas le blanc laiteux des Européens, mais un beau blanc turc, teinte de rouge), un foulard noir vaporeux autour du visage, d'où émergeaient deux yeux timides, qui évitaient de croiser le regard d'autrui […] Nous pouvons donc imaginer à quelle pression fut soumis Abdel-Méguid […] lorsqu'il se trouva nez à nez avec une brèche aux rives larges, lisses et pulpeuses, qu'un obscène bâton avait teintée d'un rouge sang (Z, 89).

La rencontre avec Nefissa Abou-Hussein est une épreuve pénible d'autant plus qu'elle ravive chez Abdel-Méguid des souvenirs d'avant son mariage, quand il se rendait « au cinéma Odéon, au temps où celui-ci, spécialisé dans les films russes, permettait à ses clients de se consacrer à des passe-temps originaux » (Z, 89). C'est sur les fauteuils de cette salle de cinéma que Abdel-Méguid avait puisé son instruction sexuelle et qu'il avait appris l'existence de « certaines pratiques parfaitement licites, spécialement des formes de succion légitimes qui n'exigent pas d'effort important » (Z, 89). L'évocation de ce souvenir laisse entendre que l'espace social où évolue le personnage ne permet plus de telles pratiques, la censure s'emparant de tous les lieux qui permettaient une certaine liberté sexuelle hors la sphère privée. Obligé de rentrer chez lui,

> Le soir de ce même jour, Abdel-Méguid, assis devant la télévision, suivait un match de football avec toute l'attention que lui permettait la pression à laquelle il était soumis, tandis que Zeth aidait Ibtihal à apprendre par cœur un verset du Coran tout en repassant son uniforme d'école dans un vacarme dû à la topographie des lieux. En effet, la prise électrique de la chambre des filles était hors d'usage, et Zeth avait installé la table à repasser dans le séjour; mais comme Ibtihal avait voulu rester à sa table de travail, la mère et la fille se parlaient à travers la porte de la chambre ouverte, avec la participation active de Doaa et le soutien puissant des vendeurs de fèves, habbel-aziz, et autres barbes à papa […] (Z, 90).

Cette scène dévoile tout le stress qu'endure Abdel-Méguid et d'autres jeunes hommes comme lui à leur retour du travail, retrouvant une atmosphère hostile dans la sphère privée, peu favorable à la détente et au repos. N'ayant pas où aller, il doit subir le vacarme causé par sa femme et ses filles dans un espace étroit (on comprend que c'est un petit appartement) rendant la promiscuité encore plus problématique. Au lieu de retrouver paix et réconfort dans son foyer, Abdel-Méguid doit s'adapter au bruit infernal provenant de la rue, les marchands ambulants ne ménageant ni passants ni habitants des immeubles. Ce stress va d'ailleurs avoir raison du pauvre Abdel-Méguid qui,

> du coin de l'œil, vit sa femme déplacer la petite table de Formica vers l'entrée du balcon, apporter la machine à coudre posée dans un coin, la poser sur la table, tirer une chaise, s'y asseoir, et mettre en marche la machine. Ce genre de ravaudage ne s'accordait guère avec le scénario qu'avait concocté Abdel-Méguid pour la soirée. Quand Zeth se leva pour aller préparer un thé, la pression qu'il endurait monta de bas en haut, menaçant de l'étouffer, et il se leva pour aller prendre l'air dans le balcon. Pour y accéder, il devait déplacer la table de Formica, ce qu'il fit avec un emportement qui eut pour effet de faire tomber à terre la Singer. Au bruit, Zeth accourut de la cuisine, et resta sans voix devant le spectacle qui s'offrait à ses yeux. Abdel-Méguid, pour sa part, avait décampé vers le balcon, où il fulminait contre la Singer parce qu'elle était tombée, contre lui-même parce qu'il avait été imprudent, et contre Zeth parce que tout cela était sa faute (Z, 90).

Cet extrait illustre le conflit des rapports conjugaux qui se traduit par l'absence de communication entre les deux partenaires, l'irritation et l'exaspération du jeune époux, contraint de partager le même espace que sa famille et n'ayant que le balcon comme issue temporaire pour évacuer son mal-être. La sphère privée est dans ce contexte un lieu défavorable à la démonstration de l'identité masculine, ce qui fait d'Abdel-Méguid un être frustré, brimé, dont les comportements révèlent un profond mal-être, un désarroi qui l'atteint dans son statut d'homme, d'époux et de père.

Cette exiguïté spatiale, ce malaise conjugal vont inspirer à Abdel-Méguid une alternative pour compenser ses frustrations dues aux pressions qu'il subit au travail et à la maison. C'est son voisin Chankeiti que les circonstances rapprochent davantage d'Abdel-Méguid qui lui apporte l'issue. En effet, « la veillée militaire avait révélé un autre aspect de la connivence entre les deux hommes : leur compréhension réaliste des choses de la vie. Leur tolérance et la largeur de leurs vues (entre autres choses) se manifestèrent à l'évocation des États-Unis […] » (Z, 82). Ces facteurs communs décrits ironiquement par l'auteur comme qualités explicitement viriles seront aussitôt mis à mal lorsque ce dernier exposera le véritable évènement qui reliera les deux voisins : l'avènement du magnétoscope que Chankeiti vient d'acheter, invitant le couple voisin à assister au branchement de cette machine merveilleuse. L'entrée du magnétoscope va profondément bouleverser la vie des jeunes voisins. Pendant la journée, Zeth, empruntant des films de l'époque au vidéoclub voisin, passe des heures chez Samiha, « tout en venant de temps à autre surveiller ses filles en train de faire leurs devoirs télévisés » (Z, 83). Si au début, Abdel-Méguid semble détaché de cet évènement,

> C'est Chankeiti qui le sortit de son silence et de sa réclusion. Il avait trouvé, grâce à la vidéo l'occasion de compenser en partie ce qu'il avait perdu dans la guerre d'Usure, au moyen des films-que-vous-savez, dont le langage visuel est assez explicite pour qu'il ne soit pas nécessaire d'en comprendre les dialogues. Il eut donc recours à son voisin, pour une projection non pas publique (les choses eussent alors pris un autre tour, moins dramatique et plus civilisé), mais privée et réservée aux mâles (Z, 84).

Saluant la proposition avec bonheur, Abdel-Méguid ressent toute l'excitation d'un jeune adolescent trouvant dans ce genre de rapprochement une issue à la monotonie de sa vie conjugale et professionnelle. Faute de lieux favorables à cet entre-soi, à ces rencontres « privées et réservées aux mâles » que souhaitent tant les jeunes mariés, nos deux voisins doivent aménager l'espace privé pour la réalisation de cet objectif :

> Chankeiti ne pouvait accepter qu'une telle séance eût lieu dans son appartement, Samiha se retranchant dans la chambre à coucher tandis que son voisin et lui seraient assis devant la télévision dans le séjour (même s'ils avaient coupé le son, ce qui d'ailleurs n'était pas souhaitable); mais il imaginait sans difficulté pareille situation dans l'appartement d'Abdel-Méguid, en dépit de la présence de Zeth et de ses filles […] cette dernière solution fut en fin de compte retenue, et l'heure H fixée à minuit, une soirée neutre, en milieu de semaine.Après s'être assuré que ses filles dormaient profondément, et avoir écouté le ronflement régulier de Zeth, Abdel-Méguid ouvrit doucement la porte de son appartement et frappa à celle de son voisin, qui vint ouvrir sur-le-champ. Ils transportèrent le magnétoscope dans l'appartement d'Abdel-Méguid, le connectèrent à la télévision, et, après divers essais, parvinrent à trouver le niveau sonore adéquat, assez faible pour ne pas réveiller les dormeuses. Ce fut une expérience aussi excitante qu'enrichissante (Z, 84).

Le succès de cette expérience encourage les deux gens à répéter le rite devenu bientôt une dépendance aussi bien sexuelle que psychologique. Fuyant leur réalité triste et amère, ils ont l'impression de braver les défis en se retrouvant la nuit, à l'insu de leurs épouses, de vivre des instants uniques favorisant leur entre-soi, répondant à leurs besoins masculins. Bientôt, les séances vidéos répétées seront suivies de l'étape de « l'autosuffisance », due au manque de participation de Zeth et de Samiha :

> Sitôt la séance achevée, chacun ayant regagné ses pénates, Chankeiti se préparait un café […] tandis qu'Abdel-Méguid, le dos à son voisin dont ne le séparait que le mur commun aux deux appartements, faisait de même, à quelques pas de lui. Puis chacun mettait en marche son magnétoscope personnel et entreprenait de s'autosuffire. » (Z, 87).

Cette pratique, devenue un rituel pour les jeunes époux, va permettre petit à petit aux deux voisins de se passer des devoirs conjugaux, laissant leurs femmes, contrairement à toute attente, dans un état de soulagement, n'ayant plus à subir cette violence liée aux rapports sexuels qu'entretiennent les époux envers elles. Grâce à cette pratique d'autosuffisance de leurs époux, Zeth et Samiha se trouvent délivrées d'une longue souffrance pendant les rapports devenant de plus en plus rares, « car Abdel-Méguid, dans sa colère et son émotion arriva prématurément au *titre* fin. Chankeiti, de son côté, arriva à la même conclusion, avec quelques différences techniques mineures » (Z, 86). Ceci explique sans doute la hâte de Zeth plus tard à vouloir offrir à Abdel-Méguid « un petit appareil appelé vidéo sender qui, placé sur un magnétoscope, transmettait son programme par voie aérienne aux téléviseurs situés à proximité, dans le même immeuble et dans les immeubles voisins, imposant à leurs récepteurs l'émission choisie par le propriétaire du magnétoscope » (Z, 153). Cette petite machine qu'elle découvre au travail grâce à son collègue Mounir, monteur aux Archives, fournit à Zeth une excellente occasion de se dérober pour de bon aux rapports conjugaux imposés de temps à autre : « Zeth vit tout de suite les avantages du nouvel appareil : il éviterait à Chankeiti de transporter son magnétoscope chez eux après minuit puis de le rapporter chez lui, allongeant d'autant la durée du programme et permettant à Abdel-Méguid de s'autosuffire, et à elle-même de dormir en toute sureté et tranquillité » (Z, 153).

Ces scènes dévoilent le profond déséquilibre existant dans les relations des couples où aucun des deux partenaires ne trouve un épanouissement à son corps et à son esprit. Le récit nous apprend d'ailleurs que la masturbation ne se limite pas aux deux voisins et qu'elle s'empare de tout l'immeuble, illustrant par cette propagation le désarroi de l'identité masculine dans tout l'espace social cairote :

> Avec ou sans télépathie, la technique dite « de retrait et d'autosuffisance » se diffusa parmi les habitants et habitantes de l'immeuble de tous âges (à partir de l'adolescence bien entendu). Dès la fin des émissions télévisées officielles, après

> minuit, tous s'y consacraient, pour émerger le matin de leurs appartements les yeux rougis, l'air maussade et les nerfs à vif. Car la nouvelle technique n'était pas pleinement satisfaisante, spécialement pour les conjoints ayant longuement séjourné entre des cuisses légitimes; ayant connu des sentiments et des sensations diverses, la chaleur de la participation, fut-elle passive, leur manquait, ce qui nous permet de comprendre l'attitude de Zeth et d'Abdel-Méguid le jour de l'affaire Singer (Z, 87).

Ainsi que le montre l'auteur, l'expérience d'autosuffisance, quoiqu'« excitante et enrichissante » ne suffit pas à assouvir les besoins des jeunes mariés. Leur désarroi ne peut qu'en être encore plus grand. Un homme viril ne doit-il pas assumer cette fonction primaire, la puissance sexuelle ? Celle-ci s'exprime dans le cas des protagonistes par le recours à l'isolement ou à la violence envers leurs épouses au lieu de remédier aux problèmes, de trouver une façon de communiquer avec leurs partenaires pour s'épanouir mutuellement. L'immeuble est dans ce sens le lieu qui abrite les tensions, et les conflits alteritaires creusent un plus grand fossé entre les deux sexes.

Or, les troubles alteritaires ne se limitent pas aux rapports intersexes. Le grand immeuble divulguera bientôt une autre forme de déséquilibre social. Celui-ci émergera lors de la problématique des ordures envahissant l'immeuble, cet événement que nous avons cité dans le chapitre 7 et pour lequel Zeth s'est engagée dans l'espoir de mettre fin à ce désagrément collectif. À la suite des assemblées entreprises par les habitants à cet effet, le père Sadek, le concierge, prend des initiatives qui seront lourdes de conséquences :

> […] le coup qui devait être fatal aux résolutions de l'assemblée arriva d'où on l'attendait le moins. Le père Sadek, dans l'exercice de ses fonctions relatives au contrôle de l'exécution des résolutions remarqua que le vidage de la boite en fer-blanc sale et rouillé qu'utilisait la femme de l'officier de police pour ses ordures (dont le tour n'était pas encore venu sur le calendrier de substitution) laissait tout autour une quantité d'ordures supérieure à celle produite par les manœuvres des chats lorsqu'elle était pleine; il décida d'accompagner l'éboueur pendant l'opération, persuadée que la faute en revenait à sa négligence. Suivant attentivement ses faits et gestes tandis qu'il soulevait la boite pour la vider dans son couffin, il eut la surprise de voir son contenu tomber tout seul sur l'escalier : elle n'avait pas de fond. Le père Sadek estima que les compétences qui lui avaient été attribuées lors de l'assemblée, réunie, de plus, sous le patronage de l'officier de police, l'autorisaient à se débarrasser de la boite, qui avait fait son temps. Ce qu'il fit aussitôt avec une fougue peu conforme à son grand âge, et sans en prévoir

> les conséquences. Car à peine la femme de l'officier fut-elle avisée qu'elle contactait son mari par talkie-walkie. Il reçut l'appel depuis une voiture de police où il se trouvait, se rendit sur-le-champ sur les lieux et, debout devant l'entrée de l'immeuble, entouré de ses hommes, donna l'ordre de remettre la boite à sa place. Aucun des habitants de l'immeuble ne songea à convoquer une nouvelle réunion. Ils avaient compris, par une sorte de télépathie, que la guerre contre les chats était perdue d'avance (Z, 50-51).

Cet extrait suffit à lui seul à illustrer la crise frappant non seulement la masculinité des personnages mais aussi les rapports alteritaires des habitants de l'immeuble. Le père Sadik, désirant jouer son rôle de concierge et répondant à l'appel de l'assemblée générale vis-à-vis du problème des ordures, se voit humilié et puni parce qu'il a voulu faire son travail comme il le devrait. La figure emblématique de l'homme de loi, supposé incarner la sagesse et le respect, est ridiculisée dans ce personnage de l'officier de police qui use de son pouvoir intimidant et terrorisant les autres hommes partageant son espace pour un sujet médiocre et insignifiant : une poubelle. Cet abus de pouvoir que dénonce l'auteur n'est-il pas le plus grand reflet d'une crise de virilité ? Cet officier de police, qui devrait être au service du citoyen, dont le devoir est la protection et la maintenance de l'ordre social, accourt à l'appel de sa femme et mobilise les hommes de son service pour montrer sa supériorité sur les citoyens ordinaires. Si cet officier illustre bien la défaillance virile, il en est autant de la part des voisins, lesquels face à cette exploitation de l'homme de loi par son poste, préfèrent garder le silence, subir l'humiliation et l'injustice sans broncher. Ils se retirent de cette affaire, penauds, honteux traduisant par leur attitude vile une lâcheté indigne de tout portrait viril.

Dans l'incapacité d'agir comme de véritables hommes, courageux et valeureux, et poussés par le besoin de compenser leurs lacunes, ces jeunes hommes en désarroi ont recours à des signes de virilité liées à leur genre et non pas à leurs actes, comme par exemple engendrer des garçons. Ainsi que l'explique Jean-Jacques Courtine, l'engendrement du sexe masculin fait partie du dispositif viril, de ce que Françoise Héritier nomme le « privilège exorbitant » qui sépare non seulement ls femmes entre elles mais aussi et surtout les hommes entre eux : « De là, du côté des hommes, un désir d'engendrer des hommes virils […] Il y a […], dans le legs viril, cette

idée et cette transmission d'une théorie imaginaire de l'engendrement des mâles par eux-mêmes[472] ».

Ceci explique sans doute la double déception et frustration d'Abdel-Méguid à la naissance de ses deux filles et son désir insistant d'avoir un fils. La nomination de ses filles met l'accent sur ce rêve bafoué d'Abdel-Méguid qui garde foi en sa chance : « Doaa[473] n'ayant pas concrétisé les espoirs placés en elle, on lui avait adjoint Ibtihal » (Z, 83). Cette fabrique de la virilité qui ne nécessite aucun effort de la part de l'homme, est un critère important dans l'espace social égyptien. L'attestation de la virilité masculine du père passe par l'engendrement du sexe masculin. C'est pourquoi la venue de l'« héritier », après Doaa et Ibtihal, va marquer un tournant décisif dans l'existence d'Abdel-Méguid :

> L'héritier devait donner une impulsion nouvelle à deux autres processus corrélées : d'une part, la moralité d'Abdel-Méguid qui renonça à l'alcool (il vida dans la cuvette des toilettes la demi-bouteille qu'il conservait pour les grandes occasions) et se mit à prier régulièrement et à acheter tout aussi régulièrement, sans jamais les lire, les ouvrages du Cheikh Chaarawi ; de l'autre, la relation de Zeth avec sa voisine, qui lui rendit des visites quotidiennes dans les semaines pénibles suivant la naissance, créant à cette occasion de nouveaux programmes d'émission, à dominante didactique : « On va vendre l'Ideal et acheter un frigo d'importation, avec deux portes et un deepfreezer » (Z, 143).

Si la venue du fils héritier va permettre à Abdel-Méguid de restituer sa virilité blessée, elle va en contrepartie créer de nouveaux faux besoins à la famille en replongeant le père dans une plus grande frustration, faute de ne pas pouvoir assumer son rôle de chef de famille. En guise de remerciement à Dieu, Abdel-Méguid veut adopter une meilleure conduite morale, mais bientôt la condition socio-économique le rattrape, mettant fin à tous ces élans moraux. Accablé par tant de dépenses, tant de contraintes matérielles, Abdel-Méguid sombre dans une grande détresse. L'espace social où il évolue ne lui permet pas d'être un homme. Sous la plume de l'auteur, la religiosité, prenant de plus en plus de place dans l'espace égyptien, semble moins

---

[472] Jean-Jacques Courtine, *La virilité est-elle en crise*? *op.cit.,* p. 178.

[473] Tel que le montre la traduction dans le roman, Doaa signifie prière, invocation, et Ibtihal signifie supplication (Z, 83).

prôner les conduites morales et les valeurs qui imposent l'intégrité, l'honnêteté et le respect du prochain en insistant plutôt sur les signes formels de la religion dont le port du voile pour les femmes comme preuve de piété. Encouragé par de tels propos qui renforcent la domination masculine, le mari de Zeth « déclara de son ton péremptoire : il va falloir que tu te voiles […] couvre-toi au moins les cheveux, daigna-t-il préciser » (Z, 163, 164).

Incapable de subvenir aux besoins de sa famille, écrasé tout le temps sous le poids de son échec, Abdel-Méguid manifeste continuellement sa mauvaise humeur à la maison, il traite sa femme « sans se départir de son ton coléreux » (Z, 164). Son portrait physique se détache de plus en plus de l'idéal viril qui prône la verticalité et le redressement. La courbe forme son dos, la maigreur s'empare de son corps, et quand l'occasion se présente dans les toilettes publiques et qu'

> il déboutonne sa braguette en jetant un regard au coin vers son voisin pour comparer les tailles, [ce] regard lui confirmerait ce symptôme de rétrécissement qu'il retrouverait ensuite devant le miroir, lorsqu'il se laverait les mains dans un lavabo sans savonnette, en examinant la peau de son visage et de son cou, et la progression de ses cheveux blancs […] il prenait alors le chemin du retour, le pas lourd (Z, 195- 196).

Vaincu et abattu, Abdel-Méguid se met à suivre l'exemple de sa femme : fuir la réalité dans les songes. Son imagination lui fait voir des situations où il agit comme un héros, puissant et valeureux. Parmi ses rêves les plus chers, figure celui-ci :

> Il prenait le tram et décidait de monter, à l'attention de Zeth qui l'attendait, blottie dans le nid, avec ses trois poussins, un de ses films : trois types lui seraient tombés dessus armés de triques à la station Commandement commun (rendez-vous compte !) et lui auraient ordonné de leur donner tout ce qu'il avait. Et puis quoi encore ? Leur aurait-il crié, avant de se jeter sur eux et de les mettre en fuite (Z, 196).

Le rêve devient ainsi le seul espace où il peut croire encore à sa virilité, à sa supériorité masculine et se voir comme un véritable homme, comme il l'aurait souhaité, un chef de famille, aimant, protecteur et courageux. Car la réalité était tout différente de ses rêves. En effet,

> il se trompait lourdement sur un point : Zeth ne l'attendait pas. Tandis qu'il déambulait de la périphérie au centre et vice versa […] elle agissait dans l'ombre. Et, faisant appel à tous ses talents en matière de gestion, d'épargne et d'emprunt, elle parvint bientôt à faire entrer l'héritier à l'université islamique (Z, 196).

Zeth, cessant de l'attendre depuis bien longtemps, a appris à compter sur elle-même, et pendant qu'elle est dans l'action, lui est dans l'errance. La subversion des rôles met bien en exergue cette mort métaphorique de la virilité qu'illustre Abdel-Méguid en perdant la dernière chance qui lui restait pour pouvoir se rehausser aux yeux de sa famille et de ses pairs. Cette dernière épreuve qui pouvait encore arranger les choses et lui permettre de retrouver son identité perdue. La transition spatiale, ce déplacement vers l'ailleurs, garantie de réussite matérielle et sociale, n'aura pas lieu. Son dernier espoir qui consistait à « son prochain départ en mission pour la Somalie, dans le cadre d'une délégation chargée d'y ouvrir une succursale à la banque [474]» (Z, 141) s'évapore car « Abdel-Méguid ne partit nulle-part » (Z, 143). C'est ainsi que l'échec de cette transition spatiale, la dernière épreuve ratée, symbolise la mort de toute virilité chez ces jeunes hommes qui doivent se résigner à reprendre la construction de leur identité masculine en se frayant un chemin dans un espace étouffant, complètement pourri et gangréné.

[474] Jusqu'à la dernière minute, le protagoniste avait l'espoir que la direction de sa banque fasse appel à lui pour qu'il rejoigne la délégation pour une mission entreprise en Somalie dans le but d'inaugurer une nouvelle branche à l'extérieur du pays.

CONCLUSION

Au terme de notre analyse, nous avons tenté de montrer que ces métaphores longuement analysées sont une peinture des circonstances sociohistoriques qui accompagnent la transfiguration de l'espace. « Une œuvre d'art, nous dit Sartre, est à la fois une production individuelle et un fait social[475] ». En effet, nous avons affaire dans notre corpus au regard de romanciers-historiens qui nous transportent dans un univers structuré par un déséquilibre identitaire collectif. Ces écrivains réalistes se sont engagés dans une mission ardue pour nous inviter à vivre « le plaisir du texte » tout en prenant conscience de la crise d'identité qui s'installait à une période importante de l'histoire du XXe siècle. Ne s'étant pas contentés de raconter une histoire, mais l'Histoire avec un grand H, ils peignent une mutation, une transition temporelle et spatiale marquée par l'occurrence de nouvelles idéologies qu'ils considèrent avec grand scepticisme.

Notre étude a voulu dévoiler le rapport entre un déséquilibre identitaire et les différentes facettes des espaces sociaux pris dans un engrenage foudroyant à l'issue de la Seconde Guerre mondiale. Cette dernière était en fait notre fil conducteur qui nous a permis de retracer le passé des espaces liés à notre corpus pour observer son impact aussi bien sur les territoires que sur les identités de leurs usagers. Si nous avons opté pour ces quatre romans, apparemment disparates, c'est parce que nous avons voulu élargir nos analyses à l'univers du champ comparatif en rapprochant deux espaces culturels (québécois et moyen-oriental) tout en démontrant par le biais de cette jonction le rôle de l'espace social dans la manifestation d'un déséquilibre identitaire. Notre choix était mû également par l'importance de la population immigrée au Québec, devenu une terre d'accueil de milliers, de millions de désorientés, de réfugiés « identitaires », venus souvent de pays de dizaines de fois séculaires (comme l'Égypte

[475] Jean Paul Sartre cité par Serges Doubrovsky dans *Pourquoi la nouvelle critique,* Paris, Éditions Denoël/Gonthier,1972, p. 60.

et l'Irak) pour retrouver dans cette jeune nation une boussole. Notre mise en parallèle a eu pour dessein non seulement de saisir l'originalité et la spécificité de chaque œuvre mais de dégager, en même temps, les similitudes existant entre des univers fictifs divergents, ce qui nous a permis de « dégager cette sorte de communication qui existe partout dans cet univers que nous partageons, et décrire des caractéristiques qui pourraient être qualifiées d'universelles[476] ». Notre recherche a ainsi voulu construire un pont qui contribue à rapprocher les horizons, à revisiter ces œuvres avec un regard nouveau et offrir une réflexion stimulante sur l'espace social et sur la crise d'identité. Nous avons convoqué à cet égard un appareil théorique multidisciplinaire qui a permis de mettre en parallèle d'une façon cohérente les multiples variantes de la crise identitaire dans des espaces sociaux issus de contextes historiques, géographiques et culturels différents. Cette comparaison a mis en lumière plusieurs éléments de convergence en lien avec les phénomènes socio-historiques qui ont marqué les espaces respectifs du corpus.

Ainsi, l'approche postcolonialiste que nous avons abordée dès le premier chapitre a pu montrer que la colonisation est bel et bien à l'origine des bouleversements spatiaux dans les quatre romans à l'étude. En nous basant sur les réflexions de Jean-Jacques Moura et d'Etemad Bouda pour qui « la démarche postcoloniale […] ne correspond pas à un système clos, fini […][477] », nous avons pu inscrire nos œuvres dans la littérature postcoloniale et prouver qu'elles en portent des caractéristiques fondamentales visant à questionner « l'héritage culturel et politique du colonialisme dans le monde contemporain[478] ». En observant l'histoire de la colonisation dans les espaces respectifs de nos romans, nous avons constaté que tant pour le Québec que l'Égypte et l'Irak, l'invasion étrangère sera source d'un fort souci de libération, de renforcement nationaliste collectif, qui passe avant tout par la définition et la réappropriation de l'espace occupé. Dans *Les Plouffe*, ce nationalisme fervent est concrétisé par la haine du père Plouffe envers les Anglais. Sa mort à la fin du roman en voyant son fils partir en guerre

[476] Yves Chevrel, *La littérature comparée*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989, p. 7.

[477] Jean-Marc Moura, « Postcolonialisme et comparatisme », *op.cit.,* p. 2.

[478] *Ibid.,* p. 4.

défendre la cause anglaise sur les fronts de l'Europe est bien synonyme d'une défaite nationale. Dans le roman de Kattan, c'est également un échec national qui est au rendez-vous. La nouvelle politique néocoloniale divise radicalement les ethnies et les religions, empêchant toute union de se faire, ce qui explique le départ définitif du jeune protagoniste à l'instar des milliers de réfugiés identitaires. Les deux romans égyptiens ont divulgué également une grande division au sein de l'espace social que partagent plusieurs groupes en fonction de leurs religions, leurs cultures et leur statut économique. De ces divisions intensifiées par le système néocolonial découle la décomposition à la fois sociale et spatiale, laquelle accentue le désarroi et les rapports altéritaires conflictuels des différents groupes partageant l'espace.

Après avoir pointé l'importance de la dimension temporelle et historique dans les bouleversements sociaux des quatre romans, nous nous sommes penchée sur la signification des espaces fictifs pour lesquels les auteurs ont opté. Nous avons ainsi dévoilé dans le deuxième chapitre le rôle crucial de l'espace dans la séquence narrative afin de dégager sa signification dans le récit selon l'argument de Brosseau qui consiste à voir que « le sens des lieux n'y est pas conçu comme un donné à retransmettre par l'entremise de l'analyse : il est plutôt quelque chose qu'il convient de décrypter, de décoder[479] ». Le roman s'est avéré dans cette optique un discours porteur d'indices particuliers sur « l'idée du lieu » pour reprendre les termes de Daniel Chartier. Nous avons pu de la sorte montrer que les lieux peints par les auteurs comportent un sens implicite selon leurs intentions, leur imaginaire et leurs expériences, entrelacés mutuellement grâce au travail du texte. Ainsi, leur choix de l'espace urbain, facteur commun dans notre corpus, a été révélateur d'une problématisation de l'identité collective à travers les quatre œuvres respectives. Lemelin, un des précurseurs des romans de mœurs urbaines au Québec, a voulu insister sur le rôle de l'espace urbain dans la reconstruction identitaire des habitants, et a dépeint leur désarroi face à ces transformations en décalage avec leur culture et leurs strictes traditions. C'est au cœur de la ville que se déroule également la fiction des trois autres romans. Le protagoniste de *La quête* vit un grand chamboulement identitaire induit par sa traversée d'Alexandrie au Caire tandis que les protagonistes d'*Adieu Babylone* et des *Années*

[479] Marc Brosseau, « Les figures géographiques du sujet… », *op.cit,* p. 520.

de Zeth se trouvent pris dans un tourbillon spatial les contraignant à redéfinir leur rapport avec les autres et avec leur ville qui se transforme au gré des phénomènes socio-culturels.

Nous avons pu rendre compte de ce déséquilibre identitaire dans les chapitres trois et quatre en nous concentrant sur la fonction des personnages dans l'interprétation des lieux fictifs. L'approche sociocritique que nous avons adoptée a permis de dévoiler la symbiose entre les rapports que les personnages fictifs établissent avec l'espace et la réalité socio-spatiale que les écrivains transposent par le biais des portraits allégoriques. En faisant appel aux outils rhétoriques de l'alternarré et de la mise en abyme, nous avons confronté les figures emblématiques à l'aune de la notion de conflit des codes, traduisant les tensions qu'attisent la promiscuité et les échanges des protagonistes dans l'espace partagé. Les procédés langagiers dans le récit ont mis en exergue les conflits entre les protagonistes à travers leurs interactions discursives. Les quatre romans se sont en ce sens révélés polyphoniques, étant donné qu'ils présentent un espace propice aux interférences des mélanges du discours. Si le roman de Lemelin et celui de Sonallah Ibrahim sont parsemés de caricatures et de figures emblématiques reflétant leur humour noir perçant continuellement la narration, c'est plutôt un ton grave et austère qui régit les deux autres romans. Les procédés du plurilinguisme et de carnavalisation, omniprésents dans les quatre œuvres, montrent bien le souci des auteurs à exprimer le désarroi identitaire qui hante les individus face à de nouveaux codes survenant dans leurs espaces métamorphosés.

Après avoir observé dans la première partie de la thèse les variantes de la crise identitaire correspondant aux quatre contextes respectifs, nous avons approfondi la dimension spatiale du système social dans la seconde partie en nous attardant sur les différentes formes de frontières émaillant les œuvres. Ces réflexions nous ont amené à privilégier les outils conceptuels envisageant la frontière comme un espace régulateur d'une société, visant à organiser l'ordre social en séparant ou regroupant les différentes identités selon certains critères prédéterminés. Dans cette optique, les frontières donnent lieu à une multiplicité d'identités se développant au sein d'un même milieu, incarnées dans les confrontations religieuses, linguistiques et culturelles. Notre étude de ces nombreuses figures d'altérité s'est faite à partir de deux angles : l'altérité binaire et l'altérité des frontières pour reprendre la distinction faite par Rachel Bouvet.

Dans le roman de Lemelin, l'altérité des frontières révèle la porosité des frontières et met en lumière la prédisposition des individus à aller vers l'Autre, à l'accepter et à l'intégrer dans leur espace social. Cet Autre incarné par le personnage de Tom Brown, porteur d'une nouvelle langue, d'une nouvelle religion et d'une nouvelle culture a été facilement admis dans la paroisse et dans la famille Plouffe, ce qui symbolise l'influence de l'américanisation sur l'identité québécoise et l'effritement du pouvoir religieux qui se confirmera quelques années plus tard avec la Révolution tranquille. C'est en revanche l'altérité binaire qui caractérise les rapports sociaux des trois autres romans. Elle renvoie à la radicalité des échanges altéritaires dans le contexte moyen-oriental. Dénigrant toute forme de communication entre les différentes identités qui s'entrecroisent dans un même espace, l'altérité binaire déclenche un sentiment d'exil intérieur, d'errance et d'exclusion en raison de la rigidité des frontières latentes et patentes de l'univers socio-spatial. Nous avons montré que les frontières religieuses, bien ancrées dans l'espace moyen-oriental, donnent lieu à l'intolérance, au fanatisme, au rejet de l'Autre. Ces barrières font en sorte que les différents personnages ne perçoivent plus leur espace de la même manière. Dans *Adieu Babylone*, le narrateur précise que les Musulmans se sentaient plus « chez eux » et certains souhaitaient l'intervention étrangère de l'Allemagne pour se défaire de l'occupation anglaise, pendant que les Juifs voyaient en cette mesure leur fin fatale avec toutes les horreurs que leur promettait Hitler. Dans *Les années de Zeth*, les frontières religieuses ne sont pas moins rigides. L'harmonie dans laquelle vivaient jadis Juifs, Chrétiens et Musulmans cède la place au fanatisme, à l'aversion, à l'injustice. Les deux romans égyptiens rendent compte de cette rapide évolution des phénomènes contradictoires frappant en plein fouet l'espace égyptien au lendemain de la décolonisation, partagé entre socialisme et capitalisme, occidentalisation et islamisation. Ces paradoxes précipitent les occupants des espaces dans une désorientation totale au point où ils ne savent plus sur quel pied danser. Le personnage de Sabir paraît en ce sens très significatif. Il appartient à la « génération médiane[480] », laquelle se situe dans un entre-deux reflétant la crise dont regorge la scène

[480] Naguib Mahfouz avoue avoir vécu une crise similaire à celle de Kamal, un de ses personnages principaux de la trilogie : « La crise qu'a traversée ce dernier, je l'ai aussi traversée, une grande part des préoccupations qui l'ont obsédé m'ont hanté également, de là vient la place particulière de la trilogie dans mon cœur » (*Mahfouz par Mahfouz, entretiens avec Gamal Ghitany*, traduit de l'arabe par Khaled Osman, Paris, La bibliothèque arabe Sindbad, 1991, p. 107.)

littéraire égyptienne des années soixante. Nous avons précisé que le roman de Mahfouz s'arrêtait là où commençait celui de Sonallah Ibrahim. Par le biais de cette œuvre, l'auteur formule une dénonciation virulente de tous les pouvoirs politiques et religieux qu'il considère responsables de la déshumanisation et de la fragmentation de l'espace social. N'a-t-il pas refusé publiquement en 2003 le prix du Caire pour la création romanesque, décerné par le Ministère Égyptien de la Culture, lequel ne détenait pour lui aucune crédibilité ? N'a-t-il pas payé le prix de son engagement politique par son incarcération pendant cinq ans sous le règne de Nasser ? Si Mahfouz semblait encore sceptique et incertain envers le régime de son époque et face aux mutations qui transformaient l'espace social, Sonallah, lui n'a plus aucune illusion. Se rendant compte que tout est leurre, il traduira son désenchantement à l'égard d'une liberté jamais octroyée par le biais de cette satire mordante, dévoilant le désarroi identitaire des citoyens trompés, dépossédés et errants dans un espace-temps en décadence, dominé par l'oppression politique, le matérialisme et la différence des classes. Le Caire se révèle à l'aune de ces transformations radicales un espace multiple où se confrontent plusieurs identités. Ceux qui sont privilégiés par le pouvoir de l'argent ou par le pouvoir politique ne perçoivent pas leur espace comme les autres. Ils sont au sommet de la hiérarchie, tandis que la classe moyenne, qui tend désespérément à maintenir son statut social, sombre de plus en plus dans le précipice de la classe des pauvres, laquelle s'élargit considérablement avec l'augmentation de la misère, du chômage et de la corruption.

Outre les barrières religieuses, les frontières linguistiques se sont avérées un enjeu crucial dans la construction identitaire des protagonistes. Dans *Les Plouffe,* l'auteur met l'accent sur le péril qui guette la langue française propre à l'identité québécoise face à l'invasion des locutions américaines, des chansons en vogue qui s'intègrent progressivement dans la culture des jeunes Québécois (l'engouement de Rita Toulouse et de Guillaume Plouffe en est la parfaite démonstration). Dans le roman de Kattan, la maîtrise des langues du colonisateur, notamment l'anglais et le français, permettent aux jeunes gens de se frayer un passage dans cet espace inégalitaire. Ils peuvent ainsi franchir les frontières qui les séparent de l'Occident ou obtenir un meilleur statut dans leur pays. Quoique fiers de leur langue maternelle et de leur patrimoine arabe, ils se rendent vite à l'évidence que seules les langues étrangères sont en mesure d'améliorer leur sort. C'est d'ailleurs grâce à sa maîtrise de l'anglais que le narrateur parvient

à être embauché dans une bonne compagnie en tant que traducteur. C'est également grâce à sa maîtrise du français qu'il réussit à obtenir une bourse pour la France. En revanche, notre étude des frontières linguistiques dans *Les années de Zeth* a dévoilé la dépossession des protagonistes de leur culture et de leur héritage national. La langue locale est méprisée et délaissée en faveur des langues étrangères, précisément celles du colonisateur (l'anglais et le français) qui paraissent comme un critère déterminant d'une classe distinguée, supérieure aux autres (Abdel-Méguid avec sa locution *of course,* et le fils muet qui prononce son premier mot en anglais, sont révélateurs d'un complexe d'infériorité). Ces barrières linguistiques, tel que nous l'avons montré dans le chapitre six, font partie des frontières issues du système colonial et de ses dérivés qui emploient de multiples stratégies spatiales, idéologiques et culturelles en vue d'aliéner l'espace et ses usagers. En prenant appui entre autres sur les outils théoriques de la géographie sociale, nous avons abordé la question de la ségrégation urbaine se manifestant à travers les lieux d'exercice du pouvoir politique qui ressort en premier de l'opposition des quartiers hétérogènes dévoilant les multiples visages de la ville. Notre examen approfondi des romans a révélé les conséquences d'une telle aliénation spatiale volontaire, orientée par la structure urbaine. Jouant le rôle d'un miroir où s'identifient les habitants, ces multiples facettes citadines ont su refléter leurs différences, leur impuissance, leurs inégalités et leurs limites. La ville s'est révélée ainsi un site sinistre des nombreuses déchirures identitaires qui se déploient aussi bien dans les sphères publiques que privées, caractérisées pour certains par une nette perte de repères. Faute d'alternatives, les différents groupes brimés et écrasés, soit par les persécutions politiques ou religieuses, soit par leurs conditions économiques ou sexuelles, seront amenés à avoir recours à la reconstruction de nouveaux espaces où ils espèrent retrouver leur bien-être et restituer leur existence. Les jeunes hommes dans *Les Plouffe* tentent de franchir la frontière qui les sépare de la Haute-ville pour avoir un semblant de réconfort en croyant s'approprier cet espace franchi et avoir l'illusion d'appartenir à cette classe sociale ne serait-ce que par leur présence physique. Dans le roman de Kattan, les jeunes étudiants juifs adhèrent à une société secrète en parallèle pour affirmer leur identité à la fois religieuse et nationale. Dans le roman de Mahfouz, le jeune homme fuit sa ville natale en espérant se reconstruire dans un nouvel environnement sain et valorisant, grâce à ce père prometteur dont la mère lui fait les éloges au seuil de la mort. Enfin, dans *Les années de Zeth*, le phénomène de la Marche de la destruction et de construction est le parfait exemple d'un grand déséquilibre social. Tous les

citadins dans le roman témoignent d'un souci collectif de renouveler leurs espaces intérieurs, pris d'une névrose qui les pousse à adopter le même comportement absurde sans penser y remédier.

L'observation de ces comportements a pu révéler les derniers obstacles présents en force dans les quatre espaces respectifs, incarnés dans les frontières du genre. Le chapitre sept s'est focalisé sur le statut de la gent féminine, laquelle dans cet espace social inégalitaire, s'est avérée doublement subordonnée. Les femmes sont de fait discriminées à la fois par le système capitaliste aliénant tout l'espace social incluant aussi bien les hommes que les femmes, et par le système patriarcal qui s'attaque particulièrement à ces dernières. Nous avons convoqué pour notre analyse les théories du féminisme social par lequel nous avons montré la position de nos auteurs ayant choisi comme genre littéraire le roman réaliste. En mettant de l'avant le quotidien despotique des femmes dans leur espace social, les auteurs de notre corpus ont partagé avec les féministes leur

> refus de participer à l'idéologie aristotélicienne du *fatum* […] d'adhérer plus longtemps à l'idéologie régnante, refus de contribuer à la production de la croyance en une supra-institution patriarcale (qui chapeaute de nombreuses autres institutions : conjugales, religieuses, scolaires, etc.) qui dicte et reproduit l'infériorité des femmes[481].

En abordant la jonction entre le féminisme et le postcolonialisme, nous avons décelé les points communs reliant ces deux courants à savoir leur souci de déconstruire les idéologies qui se rapportent aux effets de la colonisation d'une part et ceux du système patriarcal d'autre part. Dans cette optique, nos romans se rejoignent dans le même objectif, soit « d'intégrer d'autres dimensions liées à l'expérience coloniale, comme la race, la classe et l'ethnicité, pour en arriver à une compréhension de l'imbrication des différentes formes d'oppression des femmes, appréhendées dans leurs contextes sociopolitiques spécifiques[482] ». Nous avons ainsi montré

[481] Isabelle Boisclair, « Roman national ou récit féminin ? La littérature des femmes pendant la Révolution tranquille », *Globe*, vol. 2, n° 1, 1999, p. 99.

[482] Chantal Maillé, « Réception de la théorie postcoloniale dans le féminisme québécois », *Recherches féministes*, vol. 20, n° 2, 2007, p. 91

comment les femmes sont victimes de « la complicité de discrimination ». *Les Plouffe* relate la grande souffrance de Cécile qui a raté sa vie de femme à cause de l'égoïsme flagrant de ses parents. Méprisée de tout son entourage (à commencer par les membres de sa famille), elle se rend compte bien trop tard qu'elle n'a aucune chance de fonder un foyer ni d'avoir une vie équilibrée. Dans *Adieu Babylone,* les personnages féminins sont complètement aliénés par le système patriarcal. C'est dans ce roman que les barrières du genre sont les plus féroces, les plus absurdes. On se souvient qu'Amina ne pouvait même pas enlever le voile devant son mari dans la sphère privée ni le nommer par son prénom. On se rappelle également le drame qui a chamboulé la vie de la jeune adolescente Sabiha ayant reçu une lettre d'amour d'un inconnu. Ses parents, faisant preuve de complicité discriminatrice, ont préféré laver l'honneur de la famille en la mariant à un vieux de l'âge de son grand-père. Bien qu'elles souffrent d'une grande injustice sociale dans l'espace égyptien, les femmes des deux derniers romans semblent plus enviables. Dans *La quête*, Karima, quoique prisonnière de son vieux époux, a la liberté de se mouvoir, d'aller voir sa mère et s'absenter quelques jours, ce qui lui permet de prendre un amant et d'user de ses stratagèmes féminins pour comploter le crime avec ce dernier dans l'espoir de se reconstruire une nouvelle identité. Quant à Ilham, elle incarne la jeune femme moderne, active et indépendante qui prend sa propre vie en main. Dans le roman de Sonallah Ibrahim, Zeth est un modèle de résistance par son action au quotidien. Elle franchit la frontière de la sphère privée et fait preuve de courage dans tous les domaines de la vie sociale. Si au début, elle vit dans l'ombre de son mari, elle prend vite conscience de sa propre valeur et s'acharne à ne pas se laisser fouler aux pieds. Ces observations nous ont amenée à voir que cette période postcoloniale, maintenue par l'hégémonie patriarcale, a inspiré non seulement des théoriciens et des critiques, mais aussi des écrivains. Choisissant la figure féminine comme emblème de l'espace social de l'époque, ils ont tenté de prouver, par la répression de la femme, l'état de la nation en crise, voire en dégénérescence. Ainsi que le soutient Janet Paterson : « liée à la déchéance […] la femme métaphore de l'espace devient […] le symbole même de l'écroulement et de la dégradation de la société[483] ». Or, si les personnages féminins sont destinés à mettre en relief la pourriture de la société, leurs portraits peints par nos auteurs

[483] Janet M. Paterson, « Postmodernisme et féminisme : où sont les jonctions ? », *Les discours féminins dans la littérature postmoderne au Québec*, New York, Toronto, Edwin mellen Press, 1993, p. 43.

n'illustrent point une image dégradée de la gent féminine. Bien au contraire, ceux-ci se soulèvent contre le patriarcat qui tient à asservir la femme, pilier de la société. En effet, les personnages féminins, sous la plume des écrivains, ne répondent aucunement à l'image iconique de la femme impuissante qui appelle les hommes à sa libération et à sa protection, ni au « sexe faible » qui attend le secours des « frères » et des « amants »[484]. Le positionnement des quatre auteurs met l'accent sur les combats des milliers de femmes dans le monde entier et sur le fait que leur émancipation ne peut découler que de leurs propres luttes sans lesquelles l'espace social ne pourra jamais se transformer. Dénonçant le système dans lequel la femme est dévalorisée, humiliée et écrasée, les romans rendent hommage à ces combattantes et divulguent les conséquences désastreuses d'un tel rapport inégalitaire, lequel entrave toute indépendance individuelle et collective.

Or, la peinture positive des femmes usant de maintes tactiques, faisant preuve de résistance au quotidien en transgressant les différentes frontières du genre, contraste avec les descriptions avilissantes et péjoratives des personnages masculins qui paraissent dévirilisés et castrés, comme nous l'avons vu au dernier chapitre de la thèse. Les quatre romans ont révélé un profond désarroi de la part de la gent masculine, tant dans la société québécoise que moyen-orientale. Les protagonistes sont pris dans un déséquilibre aiguisé entre autres par l'émancipation des femmes, par la désagrégation de certains espaces exclusivement masculins et surtout, point commun dans les quatre œuvres, par la domination matérielle, seule garante d'un pouvoir à la fois social et viril. Dans *Les Plouffe,* le statut économique des jeunes hommes entrave leur affirmation masculine. Même si Ovide finit par épouser la fille de ses rêves, on voit qu'il ne s'épanouit point dans ce mariage. Il suit, penaud, son arrogante femme qui lui renvoie constamment en pleine figure son incompétence et sa faiblesse. Dans *Adieu Babylone*, le narrateur est conscient du pouvoir matériel qui prend toute la place dans la considération virile, (sa mère le compare à un corrompu et fait ses éloges parce qu'il est riche tandis que son beau-frère suscite l'admiration et l'approbation unanime grâce au pouvoir de l'argent). Dans *La quête*, c'est également le statut économique qui finira par déposséder Sabir de toute virilité, le

[484] Voir à ce sujet C.L Innes, *The Cambridge Introduction to Postcolonial Literatures in England Cambridge* : Cambridge University Press, 2007, p.137-160.

condamnant à un dénouement fatal (il se laissera prendre dans les filets de son amante qui le manipule à sa guise et le conduit au meurtre et à la peine de mort). Nous avons observé le même accablement des hommes dans le roman de Sonallah Ibrahim, leur impuissance à s'affirmer dans tous les domaines de la vie sociale. Souffrant d'un manque, d'un déficit au sein des sphères qu'ils fréquentent, ils déchargent leurs frustrations par une violence verbale (Abdel-Méguid) et physique (Chankeiti) envers leurs partenaires, exprimant par là un profond déséquilibre dont l'impact est palpable dans les différents rapports qu'ils entretiennent avec leur entourage.

La mise en parallèle dans notre corpus a ainsi démontré que l'espace social détient une forte dimension identitaire et que les facteurs qui y sont intrinsèques sont responsables d'un désarroi sur le plan individuel et collectif. La littérature s'est avérée en ce sens un vecteur puissant de la manifestation des crises identitaires. À travers cet ensemble d'œuvres d'emblée hétéroclite, le rapprochement a permis d'extraire de nombreuses similitudes, de côtoyer des espaces issus de contextes distincts, de les parcourir par le biais de la lecture qui s'est révélée, comme le dit si bien Isaac Bazié, « une démarche vers un *univers* autre, non pas seulement au plan sémiotique mais également d'un point de vue anthropologique[485] ». De fait, cette démarche nous a transportée dans des univers complètement mouvementés. Bien que provenant de différents lieux et périodes, les textes analysés tissent une trame travaillée par la même dynamique, soit un bouleversement spatial qui s'exacerbe à la suite de la Seconde Guerre mondiale, en dépit des prémices qui se faisaient sentir au siècle précèdent. Les auteurs ont voulu que leurs romans témoignent d'un moment historique exceptionnel, celui d'une passation de pouvoir, d'une domination à visage couvert (la colonisation) vers un autre plus implicite, plus pernicieux (la mondialisation). Selon eux, celle-ci aliène simultanément tous les espaces du globe, soumis aux effets de la croissance industrielle qui a favorisé l'entrée des hommes de plain-pied dans l'ère (post)moderne en les obligeant d'adopter des valeurs libérales en accord avec un espace désormais métamorphosé. L'accélération des conjonctures reliées à la

[485] Isaac Bazié, « Littératures africaines et lecture comme médiation. Réflexions sur l'appréhension des cultures africaines à partir des violences collectives dans le roman francophone » dans Isaac Bazié et Salaka Sanou (dir), *Dɔnko. Études culturelles africaines*, Québec, Éditions science et bien commun, 2019, p. 95.

mondialisation a subséquemment favorisé l'engendrement d'une crise ressentie globalement malgré l'écart géographique et culturel des espaces sociaux respectifs des œuvres. Les méfaits de la mondialisation, telle que vue par nos auteurs, thème à la mode depuis la fin du siècle précédent, sont davantage récurrents et suscitent d'intenses controverses. S'attaquant au capitalisme financier, Stéphane Hussel s'indigne contre « […] l'oppression du système marchand, toujours avide d'élargir son champ d'action – dont le vivant représente la dernière frontière[486] ». Il considère ce système comme une figure d'un néocolonialisme mondial, lequel ne peut déboucher que sur un dérèglement social dans tous les espaces du monde. Ces cris d'alarme qui sont, hélas, on ne peut plus d'actualité, s'inscrivent notamment dans un fort souci d'armer les hommes contre les effets néfastes d'un espace brouillant les identités, brouillant les espaces dont le fer de lance serait, selon l'expression d'Ignacio Ramonet, le PPII (système planétaire permanent, immédiat, immatériel) :

> Ce système s'érige en moderne divinité, exigeant soumission, foi, culte et nouvelles liturgies. Tout a désormais tendance à s'organiser en fonction des critères PPII : valeur boursière, valeur monétaire, l'information, programme de télévision, multimédias, cyberculture, etc. C'est pourquoi on parle tant de "globalisation ou de ''mondialisation'' […] Au cœur de ce système: l'argent [487].

Démonstration du pouvoir absolu d'un tel système, ce nouveau dogme donne naissance à l'explosion des inégalités, à de nouvelles formes de misère et d'exclusion, de fanatisme et de xénophobie. PPII est de fait susceptible d'approfondir le désarroi individuel et social au risque de faire perdre aux habitants de la planète leurs repères. C'est toute cette question de système marchand, de déséquilibre, d'irrationalité et d'inégalité qu'ont peinte nos écrivains avec grand réalisme à un siècle près. De ce fait, ces romans nous interpellent tous, non seulement parce que le sujet est en vogue, mais surtout parce que les auteurs sonnent, par le biais de la littérature, le glas des valeurs humaines, et pointent le danger qui guette les identités et les rapports altéritaires frappant le monde entier à l'issue de ce phénomène mondial qui n'est pas porteur uniquement d'avantages. Se mobilisant pour la cause humaine, des penseurs issus de

[486] Stéphane Hessel, *Tous comptes faits ...ou presque*, Editions Libella, Paris, 2012, p. 28

[487] Ignacio Ramonet, *Nouveaux pouvoirs, Nouveaux maitres du monde*, *les grandes conférences,* Musée de la civilisation, Fides, 1997, p.10-11.

différentes disciplines prônent l'importance du dialogue fructueux avec l'Autre afin d'établir un espace sain et harmonieux pour tous les hommes pris dans le tourbillon de la mondialisation fulgurante. Aussi Albert Jacquard préconise-t-il la nécessité pour nous tous de « comprendre enfin que notre avenir ne dépend que de nous. L'unique question est : Quelle humanité voulons-nous construire ? Pour y répondre, il faut choisir le regard que nous portons sur nous-mêmes et sur les autres[488] ». Témoignant des enseignements à tirer des sciences humaines, il affirme : « notre richesse collective est faite de notre diversité. L'autre, individu ou société, nous est précieux dans la mesure où il nous est dissemblable[489] ». Augustin Bergue reprendra en écho : « Atteindre à l'universel, cela requiert essentiellement de franchir l'horizon de son propre monde[490] ». Tzvetan Todorov explique pour sa part que

> la sagesse n'est ni héréditaire ni contagieuse, on y parvient […] non du fait d'appartenir à un groupe ou à un état. Le meilleur régime du monde n'est jamais que le moins mauvais, et même si l'on y vit, tout reste encore à faire. Apprendre à vivre avec les autres, fait partie de cette sagesse-là[491].

Ces messages invitent ainsi à se repositionner pour éviter la dangereuse confusion entre identité et identique, pour ne pas se cloitrer dans ses certitudes, ne pas enfermer sa religion dans une forteresse, se figer, se scléroser. L'humilité, c'est puiser davantage dans les autres cultures; on pourra y lire entre autres ce beau message d'Ibn Arabi : « Mon cœur est devenu capable de prendre toutes les formes […] Il professe la religion de l'amour quel que soit le lieu vers lequel se dirigent ses caravanes. Et l'amour est ma loi et l'amour est ma foi[492] ». Ces discours issus de cultures diverses, prêchant la paix depuis la nuit des temps, sont également ceux de nos auteurs qui, à l'instar des humanistes, ont montré par leurs chefs-d'œuvre que la littérature est un art engagé, transmetteur de messages contre l'intolérance, l'inégalité, le désir de

---

[488] Albert Jacquard, *Inventer l'homme*, Paris, Complexe, 1991, p.182.

[489] Albert Jacquard, *Éloge de la différence : La génétique et les hommes,* Seuil, 1978, p. 217.

[490] Augustin Berque, *Écoumène*, *Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 1987, p. 101.

[491] Tzvetan Todorov, *Nous et les Autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Seuil, 1989, p. 437.

[492] Ibn Arabi, *La sagesse des prophètes*, traduit par Titus Burckhardt, Paris, Albin Michel, 1955, p. 221.

domination, dans l'espoir d'établir avec l'Autre une relation basée sur le respect et l'échange fructueux, sachant ce qu'*il* peut avoir de fécond et de porteur d'avenir.

BIBLIOGRAPHIE

CORPUS ÉTUDIÉ

IBRAHIM, Sonallah, *Les années de Zeth,* traduit de l'arabe (Égypte) par Richard Jacquemond, Arles, Actes Sud-Leméac, 2002 [1992], 352 p.

KATTAN, Naïm, *Adieu Babylone*, *Mémoires d'un Juif d'Irak*, Montréal, Bibliothèque Québécoise, 2005 [1975], 285 p.

LEMELIN, Roger, *Les Plouffe*, Montréal, Alain Stanké, 2012 [1948], 440 p.

MAHFOUZ, Naguib, *La quête*, traduit de l'arabe (Égypte) par France Meyer, Paris, Denoël,1999 [1964], 205 p.

OUVRAGES ET ARTICLES CRITIQUES SUR LE CORPUS

ABDEL AZIZ, Ibrahim, *Je suis Naguib Mahfouz : une biographie complète,* Giseh, Nafrū lil-Nashr wa-al-Tawzīʿ, 2006, 357 p. [notre traduction].

بلبراهيم عبدالعزيز، *انا نجيب محفوظ. سيرة حياة كاملة*، القاهرة، دار نوفل للنشر و التوزيع، ٢٠٠٦

ABU-REMAILEH, Refqa, « Egypt's Culture Wars : Politics and Practice », *International Journal of Middle East Studies*, vol. 44, n° 2, May 2012, pp. 366-368.

ACCAD, Evelyne, « Gender, Nation, and the Arabic Novel : Egypt, 1892-2008 », *Journal of Middle East Women's Studies*, vol.10, n° 3, Fall 2014, pp. 126-128.

AJJAN-BOUTRAD, Bacima, *Le sentiment religieux dans l'œuvre de Naguib Mahfouz,* Paris, Sindbad, 2008, 366 p.

ALLARD, Jacques, « Naïm Kattan ou la fortune du migrant », *Voix et Images*, vol.11, n°1, automne 1985, pp. 7-9.

ALLARD, Jacques, « Entrevue avec Naïm Kattan », *Voix et Images*, vol. 11, n° 1, automne 1985, pp. 10-32.

ALLARD, Jacques (dir), *L'Écrivain du passage,* Montréal, Hurtubise, 2002, 168 p.

ALWAKEEL, Saeed, جدلية الوثائقي والمتخيل في « صنع الله ابراهيم ذات » / « The Dialectic of the Documentary and the Imaginary in Sonallah Ibrahim's "Zaat" », *Alif : Journal of Comparative Poetics*, n° 32, January 2012, pp. 91-107.

ATHAMNEH, Waed, « Women, Writing and Politics in Sonallah Ibrahim's That Smell and Notes from Prison », *Middle Eastern Studies*, vol. 53, n° 3, May 2017, pp. 442-453.

BADR, Abdel Mohsen, *Le romancier et la terre,* Le Caire, General Egyptian Book Organization, 1971 [notre traduction].
عبد المحسن بدر، *الروائي و الأرض*، الهيئة المصرية العامة للكتاب، ١٩٧١

————, *Naguib Mahfouz, la vision et l'instrument,* Le Caire, Dar Al Thaqafa For Publishing & Distributing, 1978 [notre traduction].
عبد المحسن طه بدر، *نجيب محفوظ الروائي و الأداة* دار الثقافة للطباعة و النشر للقاهرة، ١٩٧٨

BADRE HAGIL, Hafida, *Naguîb Mahfouz : récits et codes culturels*, Paris, L'Harmattan, 2001, 364 p.

BARBEAU, Victor. « Lemelin, Roger » dans *La face et l'envers,* Montréal, Académie canadienne-française, 1966, pp. 110-114.

BAYOUMI, Mostafa, *Le dictionnaire des personnages de Naguib Mahfouz,* Le Caire, Dar El Shorouk, 2015 [notre traduction].
مصطفى بيومي، معجم شخصيات نجيب محفوظ، الجزء الثاني للقاهرة، دار الشروق، ٢٠١١

BEN JELLOUN, Tahar, « Les années de Zeth », *Le monde des livres*, décembre 1993, en ligne http ://siteadab.free.fr/Adab/Ressourcesadab/Documents/zethcritiqextr.htm

BERTRAND, Daniel, *Roger Lemelin l'enchanteur*, Préface d'Henri Tranquille, Montréal, Stanké, 2000, 332 p.

BERTRAND, Théophile, « Les Plouffe », *Lectures*, vol. 5, n° 4, décembre 1948, pp. 205-209.

BORDELEAU, Francine, « Prix du Québec : Naïm Kattan, le passeur de cultures », *Lettres québécoises*, n° 117, 2005, p. 5.

BOWDER, Geoffrey, « Sonallah Ibrahim.The Smell of it and other Stories », *Journal of Arabic Literature,* vol. 11, 1980, pp. 120-121.

BOWERING, George, « Le baseball et l'imaginaire canadien », *Nuit blanche*, n° 29, 1987, pp. 44-48.

CARON, Marie, « Compte rendu de : L'itinéraire d'un écrivain migrant /Collectif (sous la direction de Jacques Allard), Naïm Kattan. L'écrivain du passage, Montréal/Kergoulouet, Hurtubise HMH / Blanc Silex Éditions, 2002,166 p., 16,95 $ », *Lettres québécoises,* n°110, 2003, pp.43-43.

CHARBONNEAU, Robert. « Roger Lemelin », dans *Romanciers canadiens*, Québec, Presses de l'Université Laval, Coll. « Vie des lettres canadiennes », 1972, pp. 71-77.

CLICHE, Anne Élaine. « Un romancier de carnaval ? », *Études françaises*, vol. 23, n° 3, 1987, pp. 43-54.

DI-CAPUA, Yoav, « The Traumatic Subjectivity of Ṣunʿ Allāh Ibrāhīm's Dhāt », *Journal of Arabic Literature*, vol. 43, n°1, 2012, pp. 80-101.

ERRERA, Eglal, « L'Égypte est un théâtre et Naguib Mahfouz son éternel régisseur », *Le Monde des livres*, 2015, en ligne http ://www.lemonde.fr/livres/article/2015/02/12/l-egypte-est-un-theatre-et-naguib-mahfouz-son-eternel-regisseur_4574818_3260.html

FALARDEAU, Jean Charles, « Écrivains et écrivants », *Liberté,* vol. 3, n° 5, novembre 1961, pp. 711–718.

————, « Les milieux sociaux dans le roman canadien-français contemporain », *Sociologie et sociétés*, vol. 48, n° 2, 2016, pp. 305-324.

FOHLEN, Claude, « L'américanisation du catholicisme canadien », *Revue internationale d'études canadiennes*, n° 19, printemps 1999, pp. 151-165.

FRANCIS-SAAD, Marie, « Naguib Mahfouz. Du fils du pays à l'homme universel », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, n°59-60, 1991, pp. 241-252.

GADANT, Monique, « L'intellectuel face au Comité. Lecture de Sonallah Ibrahim », *NAQD,* vol. 11, n°1, 1998, pp. 135-142.

GAULIN, André, « Roger Lemelin, toujours hanté par la Haute-ville », *Québec français*, n°35, 1979, pp. 58-59.

————, « Québec, une ville ‘‘imaginée’’ », *Québec français*, n° 112, 1999, pp. 72-74.

GAULIN, Michel-Lucien. « Le monde romanesque de Roger Lemelin et de Gabrielle Roy » dans *Le roman canadien-français : Évolution, témoignages, bibliographie*, Montréal, Fides, 1977, pp. 133-151.

GEFFROY, Lucie, « Naïm Kattan, la mémoire comme salut », *L'Orient littéraire*, n° 142, juin 2009, en ligne http ://www.lorientlitteraire.com/article_details.php ?cid=33&nid=5196

GOKELAERE-NAZIR, Férial, *Naguib Mahfouz et la société du Caire : romans et nouvelles 1938-1980*, Paris, Publisud, 2000, 404 p.

HAASE-DUBOSC, Danielle et Maneesha LAL, « De la postcolonie et des femmes : apports théoriques du postcolonialisme anglophone aux études féministes », *Nouvelles questions féministes*, vol. 25, n° 3, 2006, pp. 32-55.

HAREL, Simon, « Hommage-Passages », *Lettres québécoises,* n° 142, 2011, pp. 9-11.

HOCQUETTE, Éric, « L'obsession de la dualité chez Naïm Kattan », *Tsafon Revue d'études juives du Nord*, n° 72, 1er décembre 2016, pp. 89-113.

HUSSEIN, Hamdy, *Vision politique dans le roman réaliste en Égypte/ 1965-1975*, Le Caire, Faculté des Lettres, Université de Hilwan, 1988 [notre traduction].
الرؤية السياسية في الرواية الواقعية في مصر ١٩٦٥-١٩٧٥ كلية الداب ، جامعة حلوان القاهرة، ١٩٨٨

IBRAHIM, Sonallah et Nicole GABRIE, « L'imagination comme action transitive », *Tumultes*, n°38-39, septembre 2012, pp. 255-263.

JACQUEMOND, Richard, « Sonallah Ibrahim », *La pensée de midi*, vol. 14, n° 1, 2005, pp.136-141.

————, *Panorama de la littérature égyptienne contemporaine*, en ligne : mairiedefuveau-bibliotheque-litteraturegyptienneabd13 - jacquemont.pdf

KENAWY, Hamza, la *dualité entre le dirigeant et le dirigé dans les romans de Sonallah Ibrahim, lecture sociologique*, 2016 [notre traduction]. Mémoire en ligne http ://srv4.eulc.edu.eg/eulc_v5/Libraries/Thesis/BrowseThesisPages.aspx ?fn=PublicDrawThesis&BibID=12292745
حمزة قناوي شخصية الحاكم والمحكوم في روايات صنع الله ابراهيم، قراءة اتجاهية، جامعة عين شمس، ٢٠١٦

KOROGHLI, Ammar, « Naguib Mahfouz, témoin de son époque », *El Watan,* 30 juin 2005, en ligne https ://www.elwatan.com/archives/arts-et-lettres-archives/naguib-mahfouz-temoin-de-son-epoque-30-06-2005#main-content-section

LAPOINTE, Josée, « Psychologie et portrait de société », *La presse*, Montréal, 2 Août 2013.

MADOEUF, Anna, « Une vie, une ville. Le Caire des *Années de Zeth* », dans *Lire les villes. Panoramas du monde urbain contemporain,* Tours, Presses Universitaires François-Rabelais de Tours, 2012, pp.40-48, en ligne https ://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01017650

MARCOTTE, Gilles, « La religion dans la littérature canadienne-française contemporaine », *Recherches sociographiques*, vol. 5, n° 1-2, 1964, pp. 167-176.

MEHREZ, Samia, « Egyptian Writers between History and Fiction », *Journal of Arabic Literature*, vol. 27, n° 3, 1996, pp. 281-285.

MOISAN, Clément, « Le Roman canadien de 1945 à 1960 », *Études littéraires,* vol. 2, n° 2, 1969, pp. 143-156.

MOREL, Pierre, *Parcours québécois, introduction à la littérature du Québec*, Québec, Éditions Peisaj, 2007, 247 p.

NARDOUT-LAFARGE, Élisabeth, « Stratégies d'une mise à distance : la Deuxième Guerre mondiale dans les textes québécois », *Études françaises*, vol. 27, n° 2, 1991, pp. 43-60.

————, « La mise en scène textuelle de la référence littéraire chez Hertel et Lemelin », *Études françaises*, vol. 29, n°1, 1993, pp. 77-95.

SALEM, Sara, « Sonallah Ibrahim and Miriam Naoum's Zaat : Deploying the Domestic in Representations of Egyptian Politics », *Journal of Middle East Women's Studies,* vol. 16, n° 1, March 2020, pp. 19-40.

SARTORI, Manuel, « Pour une approche relationnelle de la conditionnelle en arabe littéraire moderne », *Arabica*, vol. 57, n° 1, 2010, pp. 68-98.

STARKEY, Paul, *Sonallah Ibrahim*: *rebel with a pen,* Edinburgh, Edinburgh University Press, 2016, 231 p.

STONE, Christopher, « Georg Lukács and the Improbable Realism of Sun Allah Ibrāhīm's The Committee », *Journal of Arabic Literature*, vol.41, n°1-2, 2010, pp. 136-147.

TREMBLAY, Victor-Laurent, « Le mythe des jambes chez Roger Lemelin », *Voix et Images*, vol. 18, n° 2, 1993, pp. 351-370.

OUVRAGES SUR L'IDENTITÉ

AHCENE-DJABALLAH, Belkacem, « Le mal colonial », *Le Quotidien d'Oran,* publié le 1er septembre 2016, en ligne, http ://www.lequotidien-oran.com/index.php ?news=5233054

ANDERSON, Benedict, *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism,* Londres et New York, (traduction française 1996, Paris, La Découverte) Verso, 2006 [1983]

ARROYAS, Frédérique et Stephen HENIGHAN, « Multiculturalisme ou discours néocolonial dans *Québécité* de George Elliott Clarke », *Tangence*, n° 76, Automne 2004, pp. 107–139.

BAZIÉ, Isaac, « Littératures africaines et lecture comme médiation. Réflexions sur l'appréhension des cultures africaines à partir des violences collectives dans le roman francophone » dans Bazié, Isaac et Salaka Sanou, (dir.),*Dɔnko. Études culturelles africaines*, Québec, Éditions science et bien commun, 2019, pp. 95-120.

———— et Carolina FERRER (dir,), *Écritures de la réclusion*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2015, 160 p.

BARIL, Audrey, « De la construction du genre à la construction du ‘‘sexe’’: les thèses féministes postmodernes dans l'œuvre de Judith Butler ». *Recherches féministes,* vol. 20, n° 2, 2007, pp. 63-67.

BEAUDRY, Lucille, « Nationalisme francophone au Québec » dans *L'Encyclopédie canadienne*, 21 juillet 2015, p. 7-8, en ligne, https ://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/nationalisme-francophone-au-quebec,

BENESSAIEH, Afef, « La perspective postcoloniale : voir le monde différemment », dans Dan O'Meara et Alex McLeod (dir.) *Théories des relations internationales : contestations et résistances*, Montréal, Athéna/Centre d'études des politiques étrangères et sécurité (CEPES), 2010, pp. 365-378.

BORDUAS, Paul-Emile, « Refus global, L'histoire s'accélère par ses marges », *Inter,* n° 39, printemps 1988, pp. 52–55.

BOURCIER, Marie-Hélène, *Queer zones. Politique des identités sexuelles et des savoirs,* Paris, Éditions Balland, 2001, 247 p.

BOURDIEU, Pierre, *La distinction. Critique sociale du jugement,* Paris, Minuit, 1979, 670 p.

————, « L'identité et la représentation : Éléments pour une réflexion critique sur l'idée de région », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol. 35, 1980, pp. 63-72.

————, *La domination masculine,* Paris, Seuil, coll. « Liber », 1998, 134 p.

BUTLER, Judith. *Trouble dans le genre : Pour un féminisme de la subversion,* traduit par Cynthia Kraus, Paris, La Découverte, 2005, 283 p.

————, *Rassemblement. Pluralité, performativité et politique*, Paris, Fayard, 2016, 288 p.

CARON, Roxane et Dominique DAMANT, « Le féminisme postcolonial à l'épreuve. Comment échapper au ‘‘piège binaire’’ », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 26, n° 2, printemps 2014, pp. 142-156.

CÉSAIRE, Aimé, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence africaine, 1958, 71 p.

————, *Cadastre, Suivi de moi, Laminaire,* Paris*,* Seuil, 2006, 178 p.

CHARAUDEAU, Patrick, « Langue, discours et identité culturelle », *Éla. Études de linguistique appliquée*, vol. 123-124, n°3, 2001, pp. 341-348.

CHARTIER, Daniel, Chantal RINGUET et Véronique PEPIN, *Littérature, immigration et imaginaire au Québec et en Amérique du nord,* Paris, L'Harmattan , 2006, 295 p.

CLÉMENT, Éric, « Refus global : un geste rebelle et historique », *La Presse*, 05 août 2013, en ligne : https ://www.lapresse.ca/arts/arts-visuels/201308/05/01-4677040-refus-global-un-geste-rebelle-et-historique.php

CORBIN, Alain, Georges VIGARELLO et Jean-Jacques COURTINE (dir.). *Histoire de la virilité,* Paris, Éditions du Seuil, 2011 divisé en 3 tomes *: Tome 1. L'invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières, 592 p. Tome 2. Le triomphe de la virilité. Le XIXe siècle, Tome 3, La virilité en crise ? Le XXe-XXIe siècle*, 566 p.

————, *Les héros de l'histoire de France expliqués à mon fils*, Paris, Seuil, 2011.

CORNWALL, Andrea et Nancy LINDISFARNE, *Dislocating Masculinty : Comparative Ethnographies*, London, Routledge, 1994.

COSSY, Valérie, « Compte rendu de: Ingrid Galster, dir. *Simone de Beauvoir : Le Deuxième Sexe, Le livre fondateur du féminisme moderne en situation* », *Nouvelles Questions Féministes,* vol. 24, n° 3, 2005, pp. 144-146.

COUTURE, Claude et Paulin MULATRIS, *La nation et son double. Essai sur les discours postcoloniaux au Canada,* Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2012, 218 p.

CRÉPIN, Annie et Odile ROYNETTE, « Jeunes hommes, jeunesse et service militaire au XIXe siècle » dans Ludivine Bantigny (dir.) *Jeunesse oblige. Histoire des jeunes en France XIX^e^-XXI^e^ siècle,* Paris, Presses Universitaires de France, 2009, pp. 67-82.

DE LAURETIS, Theresa, *Théories queer et cultures populaires,* trad. de l'anglais par Marie-Hélène Bourcier, Paris, La Dispute/Snédit, 2007.

DION, Léon, *Québec 1945-2000, tome I : À la recherche du Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1987, 182 p.

DUBAR, Claude, *La crise des identités, l'interprétation d'une mutation*, Paris, PUF, 2000, 239 p.

DULAC, Germain, « *La masculinité en question* », *Dérive,* n° 46, 1984, pp. 49-70.

DUMONT, Micheline et Louise TOUPIN, *La pensée féministe au Québec : anthologie 1900-1985*, Montréal, Remue-ménage, 2003.

DUROCHER, René, « Révolution tranquille » dans *L'Encyclopédie Canadienne*, 30 juillet 2013, en ligne https ://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/revolution-tranquille

EL SAADAOUI, Naoual, *La face cachée d'Ève, les femmes dans le monde arabe,* traduit de l'anglais par Elizabeth Geiger, Paris, Femmes, 1982, 224 p.

ERFURT, Jürgen, « L'Église catholique : entre conservatisme et mondialisation » dans Monica Heller et Normand Labrie (dir), *Discours et identité. La francité canadienne entre modernité et mondialisation,* Cortil-Wodon, Fernelmont Éditions EME, 2003, pp. 117-146.

ERIKSON, Erik, *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, Paris, Flammarion, 1972, 336 p.

FELLAH, Habiba Jemmali, « La littérature francophone postcoloniale : Entre désaveu social et reconstruction identitaire », *Les Cahiers du Grelcef*, n° 4, mai 2013, pp. 17-34.

FINE, Agnès, « Compte rendu de : Françoise HÉRITIER, *Masculin, Féminin. La pensée de la différence.* Paris, O. Jacob, 1996 », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, n° 8, 1998, en ligne http ://journals.openedition.org/clio/326

FOUCAULT, Michel*, Histoire de la sexualité I : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1994, 248 p.

FRANCESCO, Fistetti, « Le subalterne peut-il parler ? (G. Spivak sur Foucault et Deleuze) » dans Fistetti Francesco (dir), *Théories du multiculturalisme. Un parcours entre philosophie et sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2009, pp. 50-58.

GAMBLIN, Sandrine et Robert SANTUCCI, « Égypte - L'Égypte républicaine » dans *Encyclopædia Universalis,* en ligne http ://www.universalis.fr/encyclopedie/egypte-l-egypte-republicaine/

GHOUSSOUB, Mai et Emma SINCLAIR, *Imagined Masculinities. Male identity and Culture in the Modern Middle East,* London, Saqi Books, 2006, 294 p.

GOFFMAN, Erving, *La Présentation de soi. La Mise en scène de la vie quotidienne,* traduit de l'anglais par Alain Accardo, Paris, Minuit, Coll. « Le sens commun », 1973, 256 p.

————, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, traduit de l'anglais par Alain Kihm, Paris, Minuit, coll. « Le Sens Commun », 1975 [1963], 176 p.

————, « The Interaction Order : American Sociological Association, 1982 Presidential Address », *American Sociological Review*, vol. 48, n° 1, Feb. 1983, pp. 1-17.

————, *Comment se conduire dans les lieux publics*. *Notes sur l'organisation sociale des rassemblement*s, Paris, Économica, 2013.

GRATTON, Emmanuel et Xavier LÉON, « Les masculinités au travail : l'idéal viril en question », *Nouvelle revue de psychosociologie,* 2014, n° 17, 2014, pp. 83-95.

GROULT, Benoite, *Le féminisme au masculin*, Paris, Grasset, 1977, 224 p.

GUHA, Ranajit (dir.), *Subaltern Studies. Vol IV: Writings on South Asian History and Society*, Dehli, Oxford University Press, 2010 [1982], 252 p.

GUIONNET, Christine et Erick NEVEU, *Féminins/Masculins/sociologie du genre,* Paris, Armand Colin, 2009.

GUINDON, Hubert, « Chronique de l'évolution sociale et politique du Québec depuis 1945 », *Cahiers de recherche sociologique,* n° 30, 1998, pp. 33-78.

HALL, Edward T., *La dimension cachée*, traduit par Amélie Petita, postface Françoise Choay, Paris, Seuil, coll. « Points », 1978, 254 p.

————. « New Ethnicities » dans James DONALD et Ali RATTANSI (dir.), *Race, Culture and Difference*, Londres, Sage, 1992, pp. 252-259.

————, « New Cultures for Old » dans Doreen MASSEY et Pat JESS (dir.), *A Place in the World ? Places, Cultures and Globalization*, Oxford, Oxford University Press, 1995, pp. 175-213.

————. « The Question of Cultural Identity » dans Stuart Hall, David Held, Don Hubertt and Kenneth Thompson (dir.)*, Modernity. An Introduction to Modern Societies*, Cambridge, Wiley-Blackwell, 1996, pp. 595-634.

————, « Cultural Identity and Diaspora » dans Jana Evans BRAZIEL and Anita MANNUR (dir.), *Theorizing Diaspora*, Malden, Blackwell, 2003, pp. 233-246.

————, *Identités et cultures : politiques des Cultural Studies*, Paris, Amsterdam, 2008, 411 p.

HANNA, Milad, *The Seven Pillars of the Egyptian Identity,* Cairo, General Egyptian Book Organization Press, 1999. ميلاد حنا، *الأعمدة السبعة للشخصية المصرية*، نهضة مصر للطباعة والنشر، القاهرة، ١٩٩٩

————, *Le logement en Égypte : essai critique*, Le Caire, CEDEJ, 1992.

HÉRITIER, Françoise, *Masculin, Féminin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996.

————, « Une figure multivalente », *L'homme,* n°174, 2005, pp.7-10, en ligne https ://lhomme.revues.org/1675

HOQUET, Thierry, *La virilité. À quoi rêvent les hommes* ? Paris, Larousse, coll. « Philosopher », 2009, 221 p.

JOLY, Vincent, « ''Races guerrières'' et masculinité en contexte colonial. Approche historiographique », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, vol, 33, Belin, 2011, pp. 139-156.

KHALIFA, Gasser, *L'autobiographie au féminin dans l'Amant de Marguerite Duras et Perquisition de Latifa Al-Zayyat*, Paris, L'Harmattan, 2013.

L. MOSSE, George, *The Image of Man, The Creation of Modernity Masculinity*, New York, Oxford University Press, 1996, 240 p.

LACAZE, Gaëlle, « ''Crise de la virilité'' vs ''fuite des femmes'' : Gouvernementalités genrées et conflictualités des corps en Mongolie », *L'homme et la société*, 2013/3, n° 189-190, pp. 107-122.

LAMONDE, Yvan, *Allégeances et dépendances, l'histoire d'une ambivalence identitaire*, Québec, Nota Bene, 2001, 266 p.

————, *Un coin dans la mémoire. L'hiver de notre mécontentement,* Montréal, Leméac, 2017, 120 p.

LAVERGNE, Marc, « Un bilan amer pour l'Égypte : Quarante ans de croissance rentière, au prix de la désagrégation sociale et de la dépendance extérieure », *Hérodote,* vol. 160-161, n°1, 2016, pp. 97-122.

LAZARUS, Neil (dir), *Penser le postcolonial,* traduction de l'anglais par Marianne Groulez, Christophe Jaquet et Hélène Quiniou, Paris, Éditions Amsterdam, 2006, 443 p.

LEMIEUX, Raymond, « Le catholicisme québécois : une question de culture », *Sociologie et sociétés,* vol. 22, n° 2, automne 1990, pp.145–164.

LÉTOURNEAU, Jocelyn, *Passer à l'avenir : histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui*, Montréal, Boréal, 2000, 194 p.

————, « Langue et identité au Québec aujourd'hui. Enjeux, défis, possibilités », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 5, n° 2, 2002, pp. 79-110.

LINTEAU, Paul-André, Durocher, René, Robert, Jean-Claude et François Ricard, *Histoire du Québec contemporain, Tome II. Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, 1986.

LIPIANSKY, Edmond Marc, *Identité et communication : l'expérience groupale*, Paris, PUF Coll. « Psychologie sociale », 1992, 262 p.

MAILLÉ, Chantal, « Approche intersectionnelle, théorie postcoloniale et questions de différence dans les féminismes anglo-saxons et francophones », *Politique et Sociétés*, vol. 36, n° 1, 2017, pp. 163–182.

MATA BARREIRO, Carmen, « Identité urbaine, identité migrante », *Recherches sociographiques*, vol. 45, n° 1, 2004, pp. 39-58.

MAUSS, Marcel, « Une catégorie de l'esprit humain : la notion de personne, celle de "moi" » *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1980 [1938], pp. 331-363.

MEMMI, Albert, *Portrait du colonisé : précédé du portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2002, 161 p.

MÉNISSIER, Thierry. « Culture et identité : Une critique philosophique de la notion d'appartenance culturelle », *Le Philosophoire*, vol. 13, n° 3, 2000, pp. 211-231.

MICU, Cristian et Marie-France RAYMOND-DUFOUR, « Micheline Dumont et Louise Toupin : La pensée féministe au Québec : anthologie 1900-1985. Montréal, Remue-ménage, 2003 », *Globe*, vol. 9 (1), 2006, pp. 284–288.

MIDGLEY, Claire (dir.), *Gender and Imperialism*, Manchester, Manchester University Press, 1998, 228 p.

MILLS, Sean, *Contester l'empire. Pensée postcoloniale et militantisme politique à Montréal, 1963-1972,* (trad. de l'anglais par Hélène Paré), Montréal, Hurtubise, 2011, 350 p.

MONQID, Safaa**,** « Mouvements féminins et féministes en Égypte : rétrospective et histoire d'une évolution (fin XIXème siècle à nos jours) », *Insaneyat*, vol. 74, 2016, pp. 49-73.

MOUSTIR, Hassan, *Des lieux de culture : altérités croisées, mobilités et mémoires identitaires*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2016, 241 p.

NAREAU, Michel, *Double jeu : Baseball et littératures américaines,* Montréal, Le Quartanier, 2012, 396 p.

NEPVEU, Pierre, *L'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1988, 243 p.

————, « Qu'est-ce que la transculture ? », *Paragraphes*, n° 2, 1989, pp.15-31.

OUELLET, François [dir.], *Décliner l'intériorité. Le roman psychologique des années 1940-1950 au Québec,* Québec, Nota Bene, 2011, 250 p.

PILOTE, Brigitte, « Représentation de l'identité masculine dans deux romans québécois : *Le Fou du père* de Robert Lalonde et *Le Vieux Chagrin* de Jacques Poulin », mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 1994.

RAUCH, André, *Le Premier Sexe. Mutations et crise de l'identité masculine*, Paris, Hachette, 2000, 297 p.

————, *Histoire du premier sexe : De la Révolution à nos jours*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 2006, 646 p.

RICOEUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, 423 p.

RIENDEAU, Pascal, « Le champ existentiel ou les avatars d'une construction identitaire. Sur *La Vie aux trousses* d'André Brochu », *Voix et Images*, vol. 20, n° 3 (60), printemps 1995, pp. 571-586.

ROUSSILLON, Alain (dir.), *Entre réforme sociale et mouvement national,* Le Caire, CEDEJ - Égypte/Soudan, 1995, 590 p.

———— et Fatima-Zahra Zryouil, *Être femme en Égypte, au Maroc et en Jordanie*, Le Caire, CEDEJ - Égypte/Soudan, 2006, 143 p.

SABATÉ, Laurent, « Une nation en quête de virilité : le dessinateur Hermann Paul et la société française de l'entre-deux-guerres », mémoire présenté à la Faculté des études supérieures, Département d'Histoire, Université de Montréal, 2019.

SAÏD, Edward, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident,* traduit de l'anglais par Catherine Malamoud, préface de Tzvetan Todorov, Paris, Seuil, 1980, 398 p.

SAUL, John Raltson, *Le citoyen dans un cul-de-sac*. *Anatomie d'une société en crise*, Montréal, Fides, coll. « Les grandes conférences », 1996, 43 p.

SINGLY, François, « Le masculin pluriel », *Travail, genre et sociétés,* vol. 29, n°1, 29, 2013, pp. 161-168.

SLAMA, Béatrice, « De la ''littérature féminine'' à ''l'écrire-femme'' : différence et institution », *Littérature,* n°44, 1981, pp. 51-71.

SOHN, Anne-Marie, « *Sois un Homme !* ». *La construction de la masculinité au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2009, 462 p.

STOICIU, Gina, « L'identité, fiction et réalité », *Exil et fiction,* Montréal, Hiunanitas/Nouvelle Optique, 1992, pp. 103-135.

SUBRENAT, Jean-Jacques, « Le deuil de la virilité », *En attendant Nadeau*, n° 79, publié le 7 mai 2019, en ligne https ://www.en-attendant-nadeau.fr/2019/05/07/deuil-virilite-gazale/

SYLLE, N. Dongo Semba, « La crise des identités des deux côtés de la Manche. À propos des travaux de Claude Dubar et Anthony Giddens », *L'Homme et la société*, 2002, n° 145, pp. 129-136.

TAPIA, Claude, « La virilité est-elle en crise ? », *Le Journal des psychologues*, vol. 308, n° 5, 2013, pp.14-14.

TREMBLAY, Guillaume, « L'expérience subalterne : conscience et violence épistémologiques dans l'écriture de l'histoire », *HistoireEngagee.ca*, 10 février 2017, en ligne http ://histoireengagee.ca/ ?p=6752.

TREMBLAY, Victor-Laurent, *Être ou ne pas être un homme. La masculinité dans le roman québécois*, Ottawa, Éditions David, 2011.

TAJFEL, Henri, « La catégorisation sociale », *Introduction à la psychologie sociale*, vol.1, Paris, Larousse, 1972, pp. 272-302.

TARAUD, Christelle, « Virilité et masculinité en situation coloniale : le cas du Maghreb (1830-1962) », *Femmes, genre, colonisations XIXe-XXe siècle,* carnet diffusant la Conférence "Femmes et genre en contexte colonial, XIX-XXe siècles", podcast de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration, publié le 10/12/2012, en ligne https://genrecol.hypotheses.org/148

TAYLOR, Charles, *Modern social imaginaries*, Durham, Duke University Press, 2004.

TSOKALIDOU, Roula, « Questions de langue et d'identité : le cas d'Amin Maalouf », *Synergies Sud-Est européen*, n° 2, 2009, pp. 195-202.

TOUPIN, Louise, *Les courants de pensée féministe*, Université du Québec à Chicoutimi, Québec, 1998. Version revue du texte « Qu'est-ce que le féminisme ? Trousse d'information sur le féminisme québécois des 25 dernières années », 1997, en ligne http ://redouan.larhzal.com/wp-content/uploads/2015/05/courants_pensee_feministe.pdf

VAUTIER, Marie, « Les métarécits, le postmodernisme et le mythe postcolonial au Québec : un point de vue de la "marge" », *Études littéraires*, vol. 27, n° 1, été 1994, pp. 43-61.

VIGARELLO, Georges, « La virilité et ''ses crises'' », *Travail, genre et sociétés,* vol. 29, n°1, 2013, pp. 153-160.

OUVRAGES SUR L'ESPACE

BACHELARD, Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957, 215 p.

BACHELET, Bernard, *L'Espace*, Paris, PUF, 1998, 128 p.

BERQUE, Augustin*, Écoumène*, *Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 1987, 272 p.

BENOIST, Jocelyn et Fabio MERLINI (dir), *Historicité et spatialité. Recherches sur le problème de l'espace dans la pensée contemporaine,* Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 2001, 255 p.

BERNAULT, Florence, Pierre BOILLEY et Ibrahima THIOUB « Pour une histoire du contrôle social dans les mondes coloniaux : justice, prisons, et enfermement de l'espace », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, tome 86, n° 324-325, 1999.

BESSIÈRE, Jean, « Notes sur la frontière : en relisant Michel Butor », dans *Une amitié européenne : nouveaux horizons de la littérature comparée*, mélanges offerts à Olivier-H. Bonnerot. Textes réunis pars Pascal Dethurens, Honoré Champion, 2001.

BETHERMONT, Jacques, « Berque, Augustin (2000) Écoumène, introduction à l'étude des milieux humains, Paris, Belin, 271 p. » *Cahiers de géographie du Québec*, vol.45, n° 124, 2001, pp. 129-132.

BLAIS, Hélène, « Coloniser l'espace : territoires, identités, spatialité », *Genèses*, vol. 74, n° 1, 2009, pp. 145-159.

BLANCHOT, Maurice, *L'Espace littéraire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1988 [1955], 384 p.

BONNEMAISON, Joël et Luc CAMBREZY, « Le territoire, lien ou frontière ? » *Identités, conflits ethniques, enjeux et recompositions territoriales*, Paris, Éditions de l'Orstom, 1997.

BOUDA, Etemad, *La Possession du monde. Poids et mesures de la colonisation,* Bruxelles, Complexes, 2000, 352 p.

BOURNEUF, Roland et Réal OUELLET, *L'univers du roman*, Paris, PUF, 1981, 250 p.

BOUTROS, Hallaq, Ostle ROBIN et Wild STEFAN (dir.), *La poétique de l'espace dans la littérature arabe moderne*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2002, 218 p.

BOUVET, Rachel et François FOLEY (dir.), *Pratiques de l'espace en littérature,* Montréal, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Figura », vol. 7, 2002, 226 p.

———— et Basma EL OMARI (dir), *L'Espace en toutes lettres*, Montréal, Nota bene, 2003, 307 p.

————, « Pour une approche géopoétique de la lecture. Avancées dans l'univers de Victor Segalen » dans Rachel BOUVET et Kenneth WHITE (dir), *Le nouveau territoire. L'exploration géopoétique de l'espace*. Montréal, Université du Québec à Montréal, *Figura*, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, 2008, pp. 127-145.

————, « Les paradoxes de l'altérité et la traversée des cultures dans l'œuvre de Le Clézio », *Figura*, 2012, en ligne sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain. Publication originale Bruno Thibault et Keith Moser, (dir.), *J.M.G. Le Clézio dans la forêt des paradoxes,* Paris, L'Harmattan, collection « Études transnationales, francophones et comparées », 2012, pp. 79-86.

————, *Le vent des rives*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2014, 106 p.

————, *Vers une approche géopoétique*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2015, 286 p.

————, « L'altérité des frontières », *Frontières, Actes du colloque québéco-norvégien* (collectif), Montréal, Imaginaire/Nord, Université du Québec à Montréal et Bergen, Département des langues étrangères, Université de Bergen, coll. « Isberg », 2017.

BROSSEAU, Marc, *Des romans-géographes. Essai*, Paris, L'Harmattan, coll. « Géographie et cultures », 1996, 224 p.

————, « Sujets et lieux dans l'espace autobiographique de Bukowski », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 54, n° 153, 2010.

———— et Micheline CAMBRON, « Entre géographie et littérature : frontières et perspectives dialogiques », *Recherches sociographiques,* vol. 44, n° 3, septembre-décembre 2003, pp. 525-547.

BUTOR, Michel, « L'Espace du roman », *Essais sur le roman*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1964, p. 48-55.

————, « La Ville comme texte », *Répertoire V*, Paris, Minuit, 1982, pp. 33-42.

CARASSOU–BENJELLOUN, Sandrine, « La place des langues dans l'analyse du fonctionnement spatial : la mise à jour d'interactions systémiques », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, vol, 234, Avril-Juin 2006, pp. 267-292.

CASTELS, Manuel, *The Urban Question*: *A Marxist Approach*, Londres, Arnold, 1977, 502 p.

CHARTIER, Daniel, « Les origines de l'écriture migrante. L'immigration littéraire au Québec au cours des deux derniers siècles », *Voix et images*, vol. 27, n° 2, 2002, pp. 303-316.

————, *Dictionnaire des écrivains émigrés au Québec (1800-1999),* Québec, Éditions Nota bene, 2003, 372 p.

————, Marie Parent et Stéphanie Vallières (dir.), *L'idée du lieu*, Montréal, Université du Québec à Montréal, Centre de recherche Figura sur le texte et l'imaginaire, 2013, 206 p.

CIORAN, Émil-Michel, « Avantages de l'exil » dans *La Tentation d'exister*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1986, pp. 63-68.

CLAVAL, Paul, « L'étude des frontières et la géographie politique », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 18, n° 43, 1974.

COLLOT, Michel, *Pour une géographie littéraire,* Paris, Corti, 2014, 280 p.

CUILLERAI, Marie, « Le Tiers-espace : une pensée de l'émancipation ? », *Acta fabula*, vol. 11, n° 1, « Autour de l'oeuvre d'Homi K. Bhabha », Janvier 2010, en ligne http://www.fabula.org/acta/document5451.php

DEBARBIEUX, Bernard, « Prendre position : réflexions sur les ressources et les limites de la notion d'identité en géographie », *L'Espace géographique*, vol. tome 35, n° 4, 2006, pp. 340-354.

————, *L'espace de l'Imaginaire : Essais et détours*, Paris, CNRS, 2015.

DÉCHAMP-LE ROUX, Catherine, « Sociologie des rapports entre colonisateurs et colonisés » et « Portrait du décolonisé arabo-musulman et de quelques autres », *Sociologies,* juin 2009, en ligne https ://sociologies.revues.org/2916

DESBOIS, Henri, « Introduction : Territoires littéraires et écritures géographiques », *Géographie et cultures*, n° 44, Paris, 2002, p. 3-4.

DI MÉO, Guy, « L'identité : une médiation essentielle du rapport espace/société », *Géocarrefour,* vol. 77, n° 2, 2002, pp. 175-184.

————, « Identités et territoires : des rapports accentués en milieu urbain ? », *Métropoles*, 2007, en ligne http ://metropoles.revues.org/80

————, *Les murs invisibles. Femmes, genre et géographie sociale*, Paris, Armand Colin, coll. « Recherches », 2011, 344 p.

————*, Introduction à la géographie sociale,* Paris, Armand Colin, 2014, 192 p.

ELISSALDE, Bernard, « Géographie, temps et changement spatial » dans *Espace géographique*, tome 29, n°3, 2000, pp. 224-236.

FOUCAULT, Michel, « Des Espaces autres », *Architecture, Mouvement, Continuité*, n° 5, 1984, pp. 46-49.

MARTIN, Frédéric, « Écritures de l'altérité et de l'ailleurs », *Lettres québécoises*, n° 110, été 2003, p. 37.

GENETTE, Gérard, *Figures I*, Paris, Seuil, 1966.

————, *Figures II*, Paris, Seuil, 1969.

————, *Figures III,* Paris, Seuil, 1972.

GOERG, Odile, « Domination coloniale, construction de '' la ville'' en Afrique et dénomination », *Afrique & histoire*, vol. 5, n°1, 2006, pp. 17-18.

GOFFMAN, Erving, *Comment se conduire dans les lieux publics,* Paris*,* Economica, coll. « Études sociologiques », 2013, 308 p.

GREGORY, Derek, *Geographical Imaginations*, Cambridge (Mass.), Blackwell, 1994.

HAMDAN, Gamal, « Le Grand Caire. Étude de géographie urbaine », *Égypte/Monde arabe*, Première série, n° 23, Le Caire, CEDEJ, 1995, pp. 195-236.

HANCOCK, Claire et Francine BARTHE, « Le genre. Constructions spatiales et culturelles », *Géographie et Cultures*, n° 54, Paris, L'Harmattan, 2006, 146 p.

————, « Décoloniser les représentations : esquisse d'une géographie culturelle de nos 'Autres' », *Annales de géographie*, n° 660-661, 2008, pp. 116-128.

————, Bernard BRET, Philippe GERVAIS-LAMBONY et Frédéric LANDY (dir), *Justice spatiale et injustice spatiale*, Nanterre, Presses de l'Université Paris- Nanterre, Coll. « Sciences humaines et sociales », 2010, 315 p.

————, « Le corps féminin, enjeu géopolitique dans la France postcoloniale », *L'Espace Politique*, n°14, 2011, en ligne http ://espacepolitique.revues.org/index1882.html

————, « Genre, identités sexuelles et justice spatiale », *La revue en ligne bilingue Justice Spatiale/Spatial Justice*, n° 3, 2011, en ligne www.jssj.org/archives/03

HARVEY, David, *Social Justice and the City*, Londres, Arnold, 1973, 366 p.

HEIDEGGER, Martin, « Bâtir habiter penser » dans *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1980 [1951], coll. « Tel », 378 p.

————, « L'Homme habite en poète » dans *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1988, pp. 224-245.

HUDON, Christine et Louise BIENVENUE, « Entre franche camaraderie et amours socratiques. L'espace trouble et ténu des amitiés masculines dans les collèges classiques (1870-1960) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 57, n° 4, printemps 2004, pp. 481–507.

HUGON, Anne, Florence BERNAULT (dir.), « Enfermement, prison et châtiments en Afrique. Du 19 siècle à nos jours. », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n°67, juillet-septembre 2000, pp. 196-197.

JACOBS, Jane, *Edge of Empire* : *Postcolonialism and the City,* Londres et New York : Routledge, 1996, 208 p.

LAHAIE, Christiane, « Entre géographie et littérature. La question du lieu et de la mimèsis », *Geographie et littérature,* Volume 52, n° 147, décembre 2008 en ligne https ://www.erudit.org/fr/revues/cgq/2008-v52-n147-cgq2960/029870ar.pdf

LEBRUN, Monique, Luc COLLES et Marie-Cécile ROBINET, *La littérature migrante dans l'espace francophone*, Belgique, Éditions Modulaires Européennes, 2007, 350 p.

LEFEBVRE, Henri*, La production de l'espace*, Paris, Anthropos, 1974, 485 p.

LEMIRE, Maurice, « Le roman québécois des mœurs urbaines », *Québec français,* n° 36, 1979, pp. 58-59.

LÉVY, Bertrand, « Géographie et littérature. Une synthèse historique », *Le Globe. Revue genevoise de littérature*, tome 146, Genève, 2006, pp. 25-52.

LINTVELT, Jaap, « Narration, temps et espace dans les romans de Louise Dupré », *Voix et Images*, Volume 34, n° 2, hiver 2009, pp. 59–71.

LOTMAN, Youri, *La structure du texte artistique*, Paris, Gallimard, 1973.

————, *La sémiosphère*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges,1999, 152 p.

LUSSAULT, Michel, « Renouveler le dialogue », *Espace-Temps*, n° 68-70, 1998, pp. 31-44.

MAAZOUZI, Djemaa, « Postcolonial(isme) », dans Anthony Glinoer et Denis Saint-Amand (dir.), *Le lexique socius*, en ligne : http ://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/54-postcolonial-isme, consultée le 10 décembre 2018.

MARTIN, Jean-Yves, « Une géographie critique de l'espace du quotidien. L'actualité mondialisée de la pensée spatiale d'Henri Lefebvre », *Articulo - Journal of Urban Research* , 2006, pp. 13-14. Ce texte reprend, développe et met à jour certains aspects d'un exposé fait dans le cadre d'un colloque tenu à Espaces-Marx Paris en décembre 2000 (voir la revue *La somme et le reste*, n° 7, juin 2006).

MITTERAND, Henri, *Le discours du roman,* Paris*,* PUF, 1980, 266 p.

RAFFESTIN, Claude, « Espace, temps, frontière », *Cahiers de géographie du Québec*, vol.18, n° 43, 1974, pp. 23-34.

————, *Pour une géographie du pouvoir*, Lyon, ENS Éditions, 2019, 249 p.

————, « Penser et classer dans les sciences humaines », Revue *européenne des sciences sociales*, XLI-127, 2003, pp. 71-85, en ligne https ://journals.openedition.org/ress/508

SEIDL, Ivan, « Aspects de l'espace dans le roman français moderne », Études *romanes de Brno*, vol. 7, 1974, pp. 121-130.

SIMON, Sherry, « Espaces incertains de la culture », *Fictions de I 'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ, coll. « Études et documents », 1991, pp. 13-52.

SOJA, Edward, « Postmodernization of Geography : A review » *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 77, n°2 ,1987, pp. 289-323.

————. *Postmodern Geographies. A Reassertion of Space in Critical Social Theory*, Londres et New York, Verso, 1989, 228 p.

————, *Thirdspace. Journeys to Los Angeles and Other Real-and-Imagined Places*, Cambridge, Wiley-Blackwel, 1996, 352 p.

————, « Taking Space Personally » dans Barney WARF et Santa ARIAS (dir), *The Spatial Turn. Interdisciplinary Perspectives*, Londres, Routledge, 2009, pp.11-35.

STASZAK, Jean-François (dir.), *Frontières en tous genres. Cloisonnement spatial et constructions identitaires*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Espace et Territoires », 2017, 211 p.

TCHEUYAP, Alexie, « La palabre française des *Postcolonial Studies* ou la deuxième mort d'Aimé Césaire », *Présence Africaine*, 2011, vol. 2, n° 184, pp. 147-165, en ligne https ://www.cairn.info/revue-presence-africaine-2011-2.htm-page-147.htm

TUAN, Yi-Fu, *Topophilia : A Study of Environmental Perception, Attitudes and Values.* Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1974, 260 p.

————, Espace *et lieu : La perspective de l'expérience,* traduit par Céline Perez, Infolio, 2006, 219 p.

VILLENEUVE, Paul, « Claude Raffestin, Pour une géographie du pouvoir », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 26, n° 68, 1982, pp. 266-268.

WEISGERBER, Jean, *L'espace romanesque*, Lausanne, Éditions L'Âge d'homme, coll. « Bibliothèque de littérature comparée », 1978.

WACKERMANN, Gabriel, « Quel sens pour la notion de frontière dans la mondialisation ? », *Cités*, vol. 31, n° 3, 2007, pp. 83-91.

WESTPHAL, Bertrand, « Pour une approche géocritique des textes », dans Bertrand Westphal, dir., *La Géocritique mode d'emploi*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2000, pp. 9-39.

————, *La Géocritique : réel, fiction, espace*, Paris, Minuit, 2007, 278 p.

WIRTH, Louis, « Urbanism is a Way of Life », *The American Journal of Sociology*, vol. 44, n° 1, juillet 1938, pp. 1-24.

ZIETHEN, Antje, *Géographies postcoloniales. La poétique de l'espace dans le roman mauricien et sénégalais.,* Thèse de doctorat, Université de Toronto, 2010, 232 p.

————, « La littérature et l'espace. », *Arborescences*, n°3, juillet 2013, en ligne https ://doi.org/10.7202/1017363ar

————, Caroline LEBREC et Janet PATERSON, (dir)., « Lire le texte et son espace: outils, méthodes, études », *Arborescences*, n° 3, Juillet 2013, en ligne http ://id.erudit.org/iderudit/1017362ar

OUVRAGES GÉNÉRAUX

AMOSSY, Ruth, « La "socialité" du texte littéraire : de la sociocritique à l'analyse du discours. L'exemple de *L'Acacia* de Claude Simon », *Texte, revue de critique et de théorie littéraire*, n° 45/46, 2009, p. 115.

ARGUIN, Maurice, *Le roman québécois de 1944 à 1965 : Symptômes du colonialisme et signes de libération*, Montréal, L'Hexagone, Coll. « Centre de recherche en littérature québécoise », 1989, 284 p.

ASHCROFT, Bill, Gareth GRIFFITHS et Helen TIFFIN, *L'Empire vous répond : Théorie et pratique des littératures post-coloniales*, traduction par Jean-Yves Serra et Martine Mathieu-Job, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2012 [1989], 317 p.

BAKHTINE, Mikhaïl, (N.V Volochinov), *Le Marxisme et la philosophie du langage*, Paris, Minuit, 1977, 232 p.

————, *Esthétique et théorie du roman*, traduit du russe par Daria Olivier, Paris, Gallimard,1978, 496 p.

BARBAZAN, Muriel, « De la psycholinguistique à la stylistique. Discours indirect libre et polyphonie en contexte », *L'Information Grammaticale*, n° 119, 2008, pp. 14-21.

BARDOLPH, Jacqueline, *Études postcoloniales et littérature*, Paris, Honoré Champion, coll. « Unichamp-essentiel », 2002, 80 p.

BARREAU, Jean-Claude, *Toute l'Histoire du monde, de la préhistoire à nos jours,* Paris, Fayard, 2005, 456 p.

BARTHES*,* Roland, *Critique et vérité*, Paris, Seuil, coll. « Tel Quel », 1966, 80 p.

————, « L'effet de réel », *Communications*, n°11, 1968, pp. 84-89.

BELLEAU, André, « Conditions d'une sociocritique », *Liberté*, vol. 19, n°3, mai-juin 1977, pp. 111-117.

————, « Culture populaire et culture "sérieuse" dans le roman québécois », *Liberté*, n° 111, mai-juin 1977, pp. 31-36.

————, « Le conflit des codes dans l'institution littéraire québécoise », *Liberté,* vol. 23, n°134, 1981, pp. 15-20.

————, « La démarche sociocritique au Québec », *Voix et Images*, vol. 8, n°2, 1983, pp. 299-310.

————, « Carnavalisation et roman québécois : mise au point sur l'usage d'un concept de Bakhtine », *Études françaises*, vol.19, n°3, hiver 1983, pp. 51-64.

————, *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal Express, 2016, 240 p.

————, « La démarche sociocritique au Québec », *Voix et Images*, volume 8, n° 2, 1983, pp. 299-310.

BHABHA, Homi, *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, traduction de *The Location of Culture* par Françoise Bouillot, Paris, Payot, 2007 [1994], 414 p.

BELMONT, Nicole, « Moitié d'homme dans les contes de tradition orale : Lieux, usages et signification d'un mot singulier », *L'Homme*, vol. 174, 2005, pp. 11-22, en ligne https ://lhomme.revues.org/1676

BENVÉNISTE, Emile, *Problèmes de linguistique générale,* Paris, Gallimard, vol. II, 1974.

BERGSON, Henri, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, PUF, 1948, 340 p.

BESSIÈRE, Jean et André KARATSON, *Déracinement et littérature,* Lille, Presses Universitaires de Lille III, 1982, 138 p.

BIRON, Michel, *L'absence du maître, Saint-Denis Garneau, Ferron, Ducharme,* Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2000, 324 p.

————, François DUMONT et Elisabeth NARDOUT-LAFARGE, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 2010.

BOUCHARD, Catherine, *Les nations québécoises dans L'Action nationale, de la décolonisation à la mondialisation*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2002, 146 p.,

BOUCHARD, Gérard, *Genèse des nations et cultures du nouveau monde. Essai d'histoire comparée*, Montréal, Boréal, 2000, 503 p.

————, « L'imaginaire de la grande noirceur et de la révolution tranquille : fictions identitaires et jeux de mémoire au Québec », *Recherches sociographiques*, vol. 46, no 3, septembre-décembre 2005, pp. 411- 436.

————, *La nation québécoise au futur et au passé*, Montréal, VLB, coll. « Balises », 2007, 159 p.

BOUDHIBA, Abdelwahab, La *sexualité en Islam,* Paris, Presses Universitaires de France, 2010, 324 p.

BOURDIEU, Pierre, *Le Sens pratique*, Paris, Minuit, 1994, 480 p.

BOUVET, Rachel et Soundouss EL KETTANI (dir.), *Amin Maalouf : une œuvre à revisiter*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2014, 296 p.

BRANCHE, Raphaëlle, *La torture et l'armée pendant la guerre d'Algérie (1954-1962),* Paris, Gallimard, 2001, p. 14.

BROOKES, Nicholas et Peter OBORNE, « Le football, deuxième religion du Moyen-Orient », *Middle East Eye*, 3 septembre 2017, en ligne https ://www.middleeasteye.net/fr/opinion-fr/le-football-deuxieme-religion-du-moyen-orient

CHEVREL, Yves, *La littérature comparée*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989, 128 p.

CORM, Georges, « La Première Guerre mondiale et la balkanisation du Moyen-Orient », *Politique étrangère*, vol. printemps, n° 1, 2014, pp. 187-198.

DE CERTEAU, Michel, *L'invention du quotidien*, Paris, Gallimard, 1990, 416 p.

DE LA BRUYÈRE, Jean, *Les Caractères*, Paris, Flammarion, 2004, 96 p.

DESBIENS, Jean-Paul, *Les insolences du frère untel*, Montréal, L'homme, 1988, 256 p.

DESTREMAU, Christian, *Le Moyen-Orient pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Perrin, 2011.

DIDIER, Béatrice (dir.), *Dictionnaire universel des littératures*, Paris, PUF, 1994, 4393 p.

DORSEY, James, *The Turbulent World of Middle East Soccer,* Oxford, Oxford University Press, 2016, 256 p.

DOUBROVSKY, Serge, *Pourquoi la nouvelle critique*, Paris, Denoël/Gonthier, 1972, 271 p.

DUBOIS, Jacques, « L'institution du texte » dans J. Neefs et M.-Cl. Ropars (dir.), *La politique du texte. Enjeux sociologiques. Pour Claude Duchet,* Lille, Presses Universitaires de Lille, 1992, pp. 125-144.

————, *Les romanciers du réel. De Balzac à Simenon*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2000, 368 p.

ELIAS, Norbert, *La civilisation des mœurs*, Paris, Pocket, 2003 [1939], 512 p.

ELMASRY, Hind Mukhtar Wotony « L'illusion de la circoncision chez les mâles : point de vue religieux et médical », *Rasseef,* vol. 22, 12 juin 2017 [notre traduction], en ligne
فد متار وطوني لمصري، "عن و مم متان لكور... وجه نظر لهين ولحبّ ولطب"، ليف ٢٢

FOURNIER, Marcel, « Littérature et sociologie au Québec », *Études françaises,* vol. 19, n° 3, 1983, pp. 5-18.

GARAUDY, Roger, *Appel aux vivants,* Paris, Seuil, 1980, 396 p.

GAULIN, André, « L'Année des Anglais », *Québec français*, vol. 73, 1989, p. 90-90.

GAUTIER, Arlette, « Sous l'esclavage, le patriarcat », *Nouvelles questions féministes*, n° 9-10, printemps 1985, pp. 9-33.

GAUVREAU, Michel, *Les origines catholiques de la Révolution tranquille,* Montréal, Fides, 2008, 460 p.

GILROY, Paul, *There Ain't No Black in the Union Jack,* Londres, Hutchinson, 1987.

GRAMSCI, Antonio, *Cahiers de prison*, Tome I : Cahiers 1 à 5, traduit de l'italien par Monique Aymard et Françoise Bouillot, Paris, Gallimard, 1996 [1948-1951].

GREVISSE, Maurice*, Le Bon usage*, 13ème édition par André Goose, Paris-Louvain-La Neuve, Duculot, 1994.

GRUDA, Agnès, « Crise de la masculinité dans le monde arabe », *La Presse*, Édition du 30 mai, 2017, en ligne https ://plus.lapresse.ca/screens/e89910ef-0dcd-4031-b09a-ac83d9703eaa__7C___0.html

GUÉRIN, Laura, « Compte rendu de : Alain Corbin, Jean Jacques Courtine & Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité : Tome 3, La virilité en crise ? Le XXe-XXIe siècle* », *Corps*, vol. 14, n° 1, 2016, p. 188.

HAMELIN, Jean et Nicole GAGNON, *Le XXe siècle : De 1940 à nos jours. Tome 2. Histoire du catholicisme québécois*, Montréal, Boréal Express, 1984, 426 p.

HARVEY, Jean-Charles, *Les Demi-Civilisés,* Montréal, Éditions du Totem, 1934 (1962).

HEIDEGGER, Martin, *Qu'appelle-t-on penser, Essais Philosophiques*, traduit de l'allemand par Aloys BECKER et Gérard GRANEL, Paris, PUF, 1973, 226 p.

HEIKAL, Mohamed Hussein, *Aux moments des loisirs*, Le Caire, Nahdet Misr Publishing Group, 1968 [notre traduction].
محمد حسين هيكل في أوقات الفراغ، نهضة مصر للطباعة والنشر للقاهرة، ١٩٦٨

HUTCHEON, Linda, *A Politics of Postmodernism*, Londres, Routledge, 1989.

IBRAHIM, Sonallah, *Turbans et chapeaux*, traduit de l'arabe (Égypte) par Richard Jacquemond, Paris, Actes Sud, 2011.

KATTAN, Naïm, *L'anniversaire*, Montréal, Québec Amérique, 2000.

KUSHNER, Eva, *L'époque de la Renaissance (1400-1600) Tome III, Maturations et Mutations (1520-1560)*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins publishing company, 2011, 646 p.

La Grande Encyclopédie Larousse, Paris, Larousse, 1971.

LACAN, Jacques, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

LAMONDE, Yvan et Esther TRÉPANIER, *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Montréal, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, 320 p.

————, et Gérard BOUCHARD, *Québécois et Américains : La culture québécoise aux XIXe et XXe siècles*, Montréal, Fides, 1995, 421 p.

———— et Claude CORBO, *Le rouge et le bleu : Une anthologie de la pensée politique au Québec de la Conquête à la Révolution tranquille*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, Coll. « Corpus », 1999, 581 p.

LANDOWSKI, Éric, *Présences de l'autre. Essais de socio-sémiotique II*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Formes sémiotiques », 1997.

LAURENS, Henri, « Dix ans qui ébranlèrent le Proche-Orient et le Maghreb », *L'Orient en guerre*, 12 octobre 2014, en ligne https ://orientxxi.info/l-orient-dans-la-guerre-1914-1918/dix-ans-qui-ebranlerent-le-proche-orient-et-le-maghreb,0705

LEONCAVALLO, Ruggero, *Paggliacci*, drame en deux actes et un épilogue ,1892, Acte II, 1ère représentation en français, Bordeaux, Grand Théâtre, paroles françaises de Eugène Crost, 1894.

LÉVESQUE, Raymond, *L 'Amérique est un mensonge,* Québec, Éditions du Québécois, 2007, 400 p.

LINTEAU, Paul André, « Le Québec depuis la Confédération ». *L'Encyclopédie Canadienne*, *Historica Canada*, 04 mars 2015, en ligne https ://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/quebec-depuis-la-confederation

LOTMAN, Youri*, La structure du texte artistique*, Paris, Gallimard, 1973, 415 p.

MAALOUF, Amin, *Le Périple de Baldassare,* Paris, Grasset, 2000, 489 p.

————, *Les Identités meurtrières*, Paris, Grasset, 2001,189 p.

————, *Le dérèglement du monde : Quand nos civilisations s'épuisent,* Paris, Grasset, 2009, 320 p.

————, *Les Désorientés,* Paris, Grasset, 2012, 520 p.

MAINGUENEAU, Dominique, *L'Enonciation en linguistique française*, Paris, Hachette, 1999.

————, *Éléments de linguistique pour le texte littéraire,* Paris, Bordas, 1986

MARCOTTE, Gilles, *Littérature et circonstances*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1989, 350 p.

MEUNIER, E.-Martin et Jean-Philippe WARREN, S*ortir de la « Grande noirceur » : L'horizon personnaliste de la Révolution tranquille,* Québec, Septentrion, Coll. « Les cahiers du septentrion », n°22, 2002, 212 p.

MONIÈRE, Denis, Pour *comprendre le nationalisme au Québec et ailleurs,* Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2001, 150 p.

MORIN, Sandra, « Autorité parentale et patriarcat d'État au Canada », *Revue générale de droit,* vol. 39, n° 1, 2009, pp. 127-201.

MOURA, Jean-Marc*, Postcolonialisme et comparatisme*, Société française de littérature générale et comparée SFLGC, Bibliothèque comparatiste, en ligne : http//sflgc.org/bibliotheque/moura-jean-marc-postcolonialisme-et-comparatisme/, 2018, p.3

NKUNZIMANA, Obed, « Les stratégies postcoloniales et le roman francophone. Débat théorique et prospective critique », *Présence francophone*, n° 50, 1997, pp. 7-23.

ODEH, Nadja, « Coded Emotions: The Description of nature in Arab Women's Autobiographies » dans Robin Ostle, Ed de Moor, and Stefan Wild (dir.), Writing *the Self : Autobiographical Writing in Modern Arabic Literature*, 1998, London, Saqi Books, pp. 263-271.

POLAK, Emilie, « Le protectorat britannique en Égypte », *Les clés du Moyen-Orient,* 10-01-2014, en ligne http ://www.lesclesdumoyenorient.com/Le-protectorat-britannique-en.html

POPOVIC, Pierre, « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir », *Pratiques,* n° 151-152, 2011, pp. 7-38.

————, « De la semiosis sociale au texte : la sociocritique », *Signata,* n° 5, 2014, pp. 153-172.

POULAIN, Richard, « Prostitution-Affaire sociale plus que choix individuel », *Le Devoir*, 11/6/2019, en ligne https ://www.ledevoir.com/opinion/idees/351423/affaire-sociale-plus-que-choix-individuel

PRINCE, Gerald, « Reconnaissances narratologiques », *Fabula-LhT, L'Aventure poétique*, n° 10, décembre 2012, en ligne https ://www.fabula.org/lht/10/prince.html

————, « Périchronismes et temporalité narrative », *A contrario*, vol. 13, n° 1, 2010, pp. 9-18.

————, « L'alternarré », *Strumenti Critici*, n° 60, 1989, pp. 225-226.

RAIMOND, Michel, « Le réalisme subjectif dans "L'Éducation sentimentale" », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 23, 1971, pp. 299-310.

RAMONET, Ignacio, *Nouveaux pouvoirs, Nouveaux maîtres du monde*, *les grandes conférences,* Montréal, Fides, 1997, 28 p.

RICOEUR, Paul, *Temps et récit. Tome I* : *L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, 1983, 324 p.

————, *Temps et récit.* Tome II : *La configuration dans le récit de fiction,* Paris, Seuil, 1984, 232 p.

————, *Temps et récit*. Tome III : *Le temps raconté,* Paris, Seuil, 1985, 432 p.

————, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2003, 736 p.

ROY, Marie-Andrée, « Le changement de la situation des femmes dans le catholicisme québécois », *Sociologie et sociétés,* vol. 22, n° 2 ,1990, pp. 95-114.

SAINT-MARTIN, Lori, *Au-delà du nom*. *La question du père dans la littérature québécoise actuelle*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2010, 428 p.

SAPIRO, Gisèle, *La Sociologie de la littérature*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2014, 128 p.

SAVARY, Claude (dir), *Les rapports culturels entre le Québec et les États-Unis,* Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1984, 353 p.

SHAFIK, Viola, « Le cinéma égyptien et la question des classes sociales » dans Vincent Batessti et François Ireton, (dir), *L'Égypte au présent. Inventaire d'une société avant révolution,* Paris, Sindbad-Actes Sud, coll. « La bibliothèque arabe, Hommes et Sociétés », 2011, pp. 995-1034.

SMART, Patricia, *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcand. Se dire, se faire par l'écriture féminine*, Montréal, Boréal, 2014.

SPIVAK, Gayatri Chakravorty, *Les Subalternes peuvent-elles parler* ? traduction par Jérôme Vidal, Paris, Amsterdam, 2010 [1988], 112 p.

THÉRENTY, Marie-Ève, *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIXe siècle*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 2007.

VARGA, Aron Kibédi, « Le récit postmoderne », *Littérature*, n° 77, 1990, pp. 3-22.

VERNANT, Jean- Pierre et Pierre VIDAL-NAQUET*, Œdipe et ses mythes,* Paris, Complexe, 2006, 148 p.

WARREN, Jean-Philippe, « Petite typologie philologique du "moderne" au Québec (1850-1950). Moderne, modernisation, modernisme, modernité », *Recherches sociographiques*, vol. 46, n°3, septembre-décembre 2005, pp. 495-525.

ZERAFFA, Michel, *La révolution romanesque*, Paris, U.G.E, 1972.

ZIMA, Pierre V., *Manuel de sociocritique*, Montréal, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales, 2000, 275 p.

ZWANG, G, « La circoncision : une mutilation ? », *Sexologies*, vol. 26, n° 3, 2017, pp. 161-168.

RÉFÉRENCES MÉDIAGRAPHIQUES

ARSENAULT, Marie-Louise Arsenault, *Quand baseball et littérature font bon ménage,* publié le 10 octobre 2012, en ligne http ://ici.radio-canada.ca/emissions/plus_on_est_de_fous_plus_on_lit/2012-2013/chronique.asp ?idChronique=249523

GAZALÉ, Olivia, *Discussion sur le fardeau de la virilité et sur la crise de la masculinité*, publié le 17 octobre 2018, en ligne https ://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/plus-on-est-de-fous-plus-on-lit/segments/chronique/91186/virilite-olivia-gazale-melanie-gourarier-masculinite-toxique-metoo

ROBERT, Lucie, « Retour sur la notion de "conflit des codes" » dans le cadre de *André Belleau et le multiple*. Colloque organisé par Figura/CRILCQ. Montréal, Université du Québec à Montréal, 17 septembre 20155. Audio, en ligne sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain. <http ://oic.uqam.ca/fr/communications/retour-sur-la-notion-de-conflit-des-codes-0>.